



Egor Fedorovich TIMKOVSKI

VOYAGE A PÉKIN

**A TRAVERS LA
MONGOLIE**

en 1820 et 1821

Voyage à Pékin

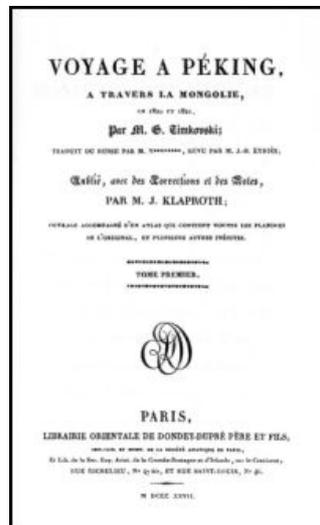
à partir de :

VOYAGE A PÉKIN A TRAVERS LA MONGOLIE en 1820 et 1821

par Egor Fedorovich TIMKOVSKI (1790-1875)

traduit du russe par N*****, revu par J.-B. Eyriès
publié, avec des corrections et des notes, par J. Klapproth

Librairie orientale de Dondey-Dupré père et fils, Paris, 1827, 2 tomes 480
et 460 pages. Reproduction éditions Kimé, Paris, 1993.



A défaut de carte dans l'édition papier disponible, le voyage de la mission
peut être suivi sur les cartes dressées en 1827 par Philippe Vandermaelen
(1795-1869), Asie [n° 46](#) et [n° 52](#) (Collection David Rumsey).

L'orthographe de certains mots (parens., enfans..) a été actualisée
(parents..., enfants...) Le Tubet a été actualisé en Tibet. A signaler que la
transcription des mots mongols, chinois, etc. n'a pas de suivi
orthographique.

Mise en format texte par
Pierre Palpant
www.chineancienne.fr

A Monsieur Abel RÉMUSAT

En vous offrant l'édition française de ce voyage en Chine, je ne fais que remplir le devoir de la plus vive reconnaissance, que je vous dois pour l'amitié sincère avec laquelle vous m'avez reçu à mon arrivée à Paris, et que vous m'avez toujours montrée depuis.

A qui, d'ailleurs, pourrais-je mieux dédier un ouvrage qui contribue à nous donner des connaissances plus exactes sur un des pays les plus célèbres de l'Asie, qu'à la personne qui a fait revivre en France le goût pour l'étude du chinois ?

Quand je réfléchis à votre profonde connaissance de la langue et de la littérature de la Chine, je ne sais ce que je dois admirer le plus, ou la rapidité avec laquelle vous avez appris cet idiome si difficile, ou la promptitude avec laquelle vous avez formé un nombre considérable d'élèves, dont la plupart sont déjà en état de lire les livres chinois.

Comme toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la littérature orientale, je dois aussi me féliciter, et je saisis cette occasion pour le déclarer publiquement, de ce que le gouvernement français vous ait confié la garde des manuscrits asiatiques de la Bibliothèque du Roi, car il aurait été impossible d'en charger quelqu'un qui, au zèle et à l'exactitude indispensables pour remplir cette place, unit l'obligeance si précieuse à tous ceux qui viennent consulter les trésors de cet établissement vraiment Royal.

Agréez donc ce faible témoignage de mon attachement sincère, et de l'amitié de

Votre très affectionné

J. Klapproth

TABLE DES SOMMAIRES DES CHAPITRES

[Préface](#)

[Chapitre I.](#) — Établissement russe à Péking. — Son but. — Personnages qui le composent. — Préparatifs du voyage

[Chapitre II.](#) — Départ de Kiakhta pour la Mongolie. — Voyage jusqu'à l'Ourga, capitale du pays des Khalkha.

[Chapitre III.](#) — Séjour à l'Ourga. — Vice-roi de la Mongolie. — Khoutoukhtou, ou divinité vivante des Mongols. — Cérémonies qui ont lieu à son installation.

Sur les dernières ambassades russes et anglaises en Chine.

[Chapitre IV.](#) — Continuation du voyage jusqu'à la frontière méridionale du pays des Khalkha. — Désert de Gobi, ou Chamo.

[Chapitre V.](#) — Voyage à travers le pays des Mongols Sounit. — Notices sur les Kirghiz. — Traditions mongoles sur Bogdò Ghehur khan.

[Chapitre VI.](#) — Voyage à travers le territoire des Tsakhar, jusqu'à la forteresse de Khalgan, située dans la grande-muraille de la Chine.

[Chapitre VII.](#) — Arrivée et séjour à Khalgan.

[Chapitre VIII.](#) — Voyage de Khalgan à Péking. — Entrée dans la capitale de la Chine. — Arrivée à la cour russe.

[Chapitre IX.](#) — Journal du séjour à Péking, pendant le mois de décembre. — Notices biographiques sur le ministre Soung ta jin. — Sacrifice au ciel, offert par l'empereur. — Habillement des Chinois. — Lois. — Entrevue avec les missionnaires catholiques. — État du christianisme en Chine. — Froid considérable.

[Chapitre X.](#) — Description du Turkestân chinois, ou de la petite Boukharie.

[Chapitre XI.](#) — Description du pays des Dzoûngar, actuellement soumis à la Chine.

[Chapitre XII.](#) — Description du Tibet.

Voyage à Pékin

[Chapitre XIII.](#) — Journal du séjour ultérieur à Péking. — Visite chez les missionnaires français. — Visite chez les lama tibétains. — Visite chez les missionnaires portugais. — Entrevue avec les Coréens, et notions sur la Corée.

[Chapitre XIV.](#) — Description abrégée de Péking, par le P. Gaubil, avec quelques remarques de M. Timkovski.

[Chapitre XV.](#) — Essai historique, géographique et ethnographique sur la Mongolie.

[Chapitre XVI.](#) — Départ de Péking. — Route à Tsagan balgassou, dans le pays des Mongols-Tsakhar.

[Chapitre XVII.](#) — Route par le pays des Tsakhar. — Pâturages. — Haras de l'empereur de la Chine.

[Chapitre XVIII.](#) — Voyage par le pays des Sounit.

[Chapitre XIX.](#) — Voyage à travers la partie méridionale du pays des Khalkha jusqu'à l'Ourga.

[Chapitre XX.](#) — Séjour à l'Ourga. — Départ de cette ville pour Kiakhta. — Retour en Russie.

@

PRÉFACE

@

Depuis un siècle environ, la Russie entretient à Péking un couvent et une école où se forment ses interprètes pour le *chinois* et le *mandchou*. De dix ans en dix ans, on renouvelle les personnes, qui composent ces deux établissements, et on envoie, de Saint-Pétersbourg, de nouveaux moines et d'autres jeunes de langue à la capitale de la Chine. Cette petite caravane est conduite par un officier russe, chargé de la diriger et de l'installer à son arrivée à Péking, puis de reconduire dans leur patrie les religieux qui ont fait leur temps, et les élèves qui ont fini leurs études.

Ce fut à la suite d'une pareille mission que M. *Timkovski*, attaché au collège des affaires étrangères, partit, en 1820, de Kiakhta, fort situé à la frontière qui sépare les possessions de la Russie de celles de la Chine. Il traversa la Mongolie, passa la Grande-Muraille, et arriva le 1^{er} décembre à Péking ; il y séjourna jusqu'au 15 mai de l'année suivante.

Toutes les ambassades européennes qui sont allées à Péking, n'ont fait qu'un séjour très court dans cette capitale de l'empire chinois, et même ont été sans cesse soumises à une surveillance gênante, dictée aux Chinois par leur méfiance pour les étrangers. M. *Timkovski* a visité Péking sous des auspices beaucoup plus favorables ; comme tous les Russes, il jouissait de sa pleine liberté, pouvant parcourir les nombreux quartiers de cette ville immense, et visiter tous ses monuments et toutes ses curiosités. Il a donc été à même de faire des observations plus exactes que les voyageurs qui ont visité la Chine avant lui ; de plus, il avait à sa disposition plusieurs interprètes qui connaissaient parfaitement la langue du pays ; ainsi ses récits méritent plus de confiance que ceux des personnes, qui, ne sachant ni le chinois ni le mandchou, n'ont pu entrer en conversation avec les habitants de l'empire.

Le Voyage de M. *Timkovski* a paru en russe à Saint-Pétersbourg.

Voyage à Pékin

Il contient le journal et les remarques de l'auteur sur la géographie, le commerce, les mœurs et les usages de la Chine. Il est enrichi de plusieurs traductions et d'extraits d'ouvrages chinois, qui ont été fournis à M. Timkovski par les moines et les élèves de l'établissement russe à Péking ; ce qui donne à cette relation beaucoup de poids, et lui imprime un caractère d'authenticité qu'aucune autre ne peut avoir.

Cependant, malgré l'intérêt que présente cet ouvrage, il n'était pas possible de le faire paraître en français, tel qu'il a été publié à Saint-Pétersbourg. Le livre de M. Timkovski n'a pas été composé pour l'Europe occidentale ; le but de l'auteur, en donnant la relation de son voyage, a été, ainsi qu'il le dit, de faire connaître en même temps à ses compatriotes ce qui a été écrit par les Européens sur l'empire chinois. En conséquence, il donne souvent de longs morceaux extraits des ouvrages des deux *Staunton*, de *Barrow*, de *Deguignes* fils, du P. *Gaubil*, de *Pallas*, de *Bergmann* et de *Klaproth* ; il a même cité des livres élémentaires publiés en France, mais qui, par leur nature même, ne peuvent faire autorité. Il était convenable de supprimer la plupart de ces hors-d'œuvres ; nous l'avons fait. Nous avons laissé le récit d'un des exploits de *Ghessur khan* (T. II, pag. 233 à 250), parce que ce morceau extrait de l'ouvrage de Bergmann, intitulé *Nomadische Streisereien*, etc. (T. II, pag. 233 à 284), trouvait bien sa place dans l'endroit où M. Timkovski l'a inséré, et qu'il n'avait pas encore été traduit en français. Nous avons également conservé (T. II, pag. 16 et suiv.) l'ordonnance de l'empereur *Kia khing* sur l'état de l'armée mandchoue, quoiqu'elle eût déjà paru en français dans le second volume du *Code Pénal des Chinois*, d'après la traduction anglaise de Sir G. Th. Staunton.

Nous n'avons pas non plus effacé *la Description de Pékin*, qui, sauf quelques modifications et additions, est celle du P. Gaubil ; nous en avons prévenu le lecteur dans une note ; il en trouvera également d'autres qui signaleront des emprunts faits par M.

Voyage à Pékin

Timkovski aux auteurs qui ont écrit sur la Chine. Enfin, nous avons laissé subsister le récit de l'intronisation d'un khoutoukhtou (T. I, pag. 99 et suiv.) ; il est tiré des *Nordische Beyträge* de Pallas (T. I, pag. 314 et suiv.) ; on en a déjà une traduction française à la suite de la *Description du Tibet*, traduite de l'allemand par Réuilly. Paris, 1808, in-8°.

Il était nécessaire de changer le plan de l'ouvrage de M. Timkovski. Les Notices sur les mêmes objets se trouvaient dispersées ; elles ont été réunies. D'un autre côté, nous avons rejeté tout ce qui était trop connu ou inutile ; ainsi une partie du livre de M. Timkovski est entièrement refondue.

On a vu par ce qui précède que ce travail était indispensable ; d'autres motifs encore nous ont portés à prendre ce parti. L'auteur a fait un grand usage d'extraits et de traductions du chinois, qui lui ont été communiqués par l'archimandrite *Hyacinthe Pi-tchouïev*, qu'il a ramené de Péking. Mais la vérité nous force à dire que ce religieux n'a pas apporté à son travail tout le soin qu'il méritait. En comparant les traductions du P. Hyacinthe avec les textes originaux chinois, M. Klapproth y a trouvé de graves inexactitudes. Il a donc fallu corriger tous ces endroits fautifs, afin que le lecteur ne fût point induit dans des erreurs d'autant plus préjudiciables à la science, qu'elles auraient eu pour garantie un livre qui s'appuyait sur des passages tirés d'ouvrages chinois. La *Grande Géographie impériale de la Chine* a donné à M. Klapproth la facilité de faire disparaître de la traduction française toutes les fautes qui déparent l'original russe. Il est parvenu, à l'aide de ce livre, à corriger les noms propres qui se trouvent dans la *Description de la Mongolie*, formant le XV^e chapitre de la traduction française. Dans l'ouvrage russe ces noms sont extrêmement défigurés ; et certainement un Mongol ne pourrait les y reconnaître.

M. Timkovski a adopté dans son ouvrage le dialecte de Péking, pour la transcription des noms et des mots chinois. Cependant ce dialecte est un des plus corrompus de la Chine. Qui reconnaîtrait,

Voyage à Pékin

par exemple, Péking en *Bedzin*, Ki ming en *Dzi min*, Kiang nan en *Dziæn nan*, Khang hi en *Kansj*, Khian loung en *Tsiæn lounn*, et Hi fung khéou en *Si fyinn keou*, etc. ? M. Klaproth a jugé qu'il convenait de remplacer ce dialecte par celui de Nanking, parce qu'il est le plus élégant ; d'ailleurs c'est celui que les missionnaires qui ont écrit sur la Chine, ont adopté dans leurs ouvrages, et c'est le plus connu en Europe. En ce sens, il en est de l'idiome chinois comme de la langue allemande : Vienne peut passer pour la capitale de l'Allemagne ; mais ceux qui voudraient écrire sur ce pays, se garderaient bien d'orthographier l'allemand d'après le mauvais jargon de cette ville, de peur de ne pas être compris par les habitants de ce pays eux-mêmes.

Il a été nécessaire aussi de ne pas laisser dans la traduction française des locutions irrégulières qui, par un usage abusif, se sont introduites dans quelques livres, où il est question de la Chine. C'est ainsi, par exemple, qu'en parlant du souverain de ce vaste empire, plusieurs auteurs le nomment, par son titre mongol, le *Bogdo-khan* ; cette façon de s'énoncer est à peu près aussi correcte que si un Français, en parlant, dans sa langue, du monarque russe, l'appelait le *Kayser* de Russie, parce qu'il aurait vu ce mot employé dans un livre écrit par un Allemand.

La dernière moitié du troisième volume de l'original russe contient un aperçu général de la Mongolie, dans lequel M. Timkovski donne une histoire de ce pays et des peuples qui l'ont habité depuis l'an 220 avant notre ère, jusqu'à l'époque où il fut subjugué par les Mandchoux. Les matériaux qu'il a employés sont les mêmes dont Deguignes s'est servi pour son *Histoire des Huns*. Ce dernier les avait traduits du chinois ; M. Timkovski a fait usage des traductions de l'archimandrite Hyacinthe. Deguignes avait commis la faute de confondre toutes les nations de l'Asie moyenne et septentrionale dans une seule, à laquelle il donne le nom de Huns ; l'archimandrite a commis une méprise du même genre, en prenant pour des Mongols tous les peuples qui, depuis

Voyage à Pékin

les temps les plus reculés, ont habité au nord de la Chine. M. Timkovski a adopté ce système erroné qui rend inutiles les matériaux que son livre contient ; d'ailleurs, ils sont déjà connus par l'ouvrage de Deguignes. Ces raisons nous ont déterminés à supprimer cette prétendue histoire des Mongols, et à n'en laisser que ce qui commence à l'expulsion de la dynastie des Yuan de la Chine.

La relation du *Voyage dans la Mongolie* contenait une quantité de détails insignifiants ; on y trouvait de ces aventures ordinaires, qui peuvent arriver à quiconque parcourt tout autre pays que la Mongolie ou la Chine. Ces détails sont tellement fastidieux qu'il a été nécessaire de les faire disparaître, et de ne laisser dans cette partie de l'ouvrage que ce qui sert à faire connaître la nature et l'aspect du pays, la physionomie et les mœurs des habitants.

Les éditeurs ont pensé qu'il leur importait de donner ces explications, afin d'éviter les reproches que pourraient leur adresser quelques personnes, d'avoir mutilé l'ouvrage original. Ils peuvent se rendre cette justice, qu'ils n'ont fait que l'émonder de tout ce qu'il offrait de superflu, afin de le rendre vraiment utile ; ils croient avoir agi avec plus de discernement que l'écrivain allemand qui a publié dans sa langue la traduction de l'ouvrage de Timkovski : celle-ci reproduit toutes les fautes de l'original ; et les hommes qui s'intéressent aux progrès de la géographie doivent se féliciter de ce que personne, en France, n'a eu l'idée de profiter de cette version pour nous gagner de vitesse : il eût été fâcheux de voir publier dans notre langue, sous sa forme primitive, une relation qui, extrêmement vantée dans plusieurs de nos ouvrages périodiques, avait excité la curiosité des savants, et qui réellement mérite des éloges.

Nous avons cru devoir ajouter un Index aux deux volumes de l'édition française ; ce morceau nécessaire manquait dans l'original russe.

Voyage à Pékin

On imprime en ce moment, à Londres, une traduction anglaise, faite d'après nos corrections ; elle aura par conséquent un grand avantage sur celle qui a paru en Allemagne ¹.

Il est peut-être à propos de noter que M. Timkovski cite quelquefois *Laurent Lange*. Cet ingénieur suédois, qui était entré au service de la Russie, fit quatre fois le voyage de Péking avec les caravanes, qui alors avaient la permission d'aller à la capitale du céleste empire. Il a écrit les relations de ses voyages, qui contiennent des détails curieux sur la Mongolie. Deux de ces relations, et celle de son séjour à Péking, sont traduites en français ; on les trouve dans le *Recueil des Voyages au Nord* (T. V, pag. 373 à 410, et T. VIII, pag. 221 à 371). Les autres ont été publiées par Pallas, dans ses *Nordische Beyträge* (T. II, pag. 83 à 207).

En entreprenant la tâche de faire paraître la traduction du *Voyage* de Timkovski, nous avons cédé à notre zèle pour les progrès de la géographie ; nous espérons que nos n'auront pas été inutiles, et que ce livre pourra contribuer à augmenter la masse de nos connaissances sur l'Orient et le centre de l'Asie.

J. B. EYRIÈS. J. KLAPROTH.

Paris, 12 octobre 1826.

@

¹ [c.a. : Les traductions allemande et anglaise sont sur le site archive.org. Un Atlas a été publié par J. Klaproth en complément au livre d'E. F. Timkovski (pdf-image [ici](#)). Cependant ni la carte, ni les plans n'ont été dépliés par le numérisateur, et restent donc indisponibles.]

CHAPITRE PREMIER

Établissement russe à Péking. — Son but. — Personnages qui le composent. — Préparatifs du voyage

@

^{p1.001} Le 14 juin 1728, un traité de paix fut signé entre le comte Vladislavitch, ambassadeur extraordinaire de Russie, et les ministres de la Chine. Le cinquième article est ainsi conçu :

« Les Russes occuperont à l'avenir à Péking le kouan ou la cour qu'ils habitent en ce moment. D'après les désirs de l'ambassadeur russe il sera construit une église avec l'assistance du gouvernement chinois. Le prêtre qui réside à Péking et les trois autres qu'on y attend selon les conventions, seront logés dans le kouan ^{p1.002} ou la cour ci-dessus mentionnée. Ces trois prêtres seront attachés à la même église et recevront les mêmes provisions que le prêtre actuel. Il sera permis aux Russes d'adorer leur Dieu selon les rites de leur religion. On recevra encore dans cette maison quatre jeunes étudiants et deux d'un âge plus avancé, sachant les langues russe et latine, que l'ambassadeur désire laisser à Péking pour apprendre les langues du pays. Ils seront nourris aux frais de l'empereur, et auront la liberté de retourner dans leur pays aussitôt qu'ils auront fini leurs études.

D'après ce traité, la mission russe, composée de six membres ecclésiastiques et de quatre laïcs ¹, fixa son séjour à Péking ; les premiers desservent alternativement le couvent de la Chandeleur et l'église de l'Assomption de Notre-Dame, situés dans le même quartier de la ville, et habités originellement par des Russes que le

¹ On trouve dans le journal russe *le Messager Sibérien* de l'année 1822 (cahiers 4, 5, 6 et 7), des détails très intéressants sur le commencement des relations commerciales et politiques entre la Russie et la Chine, et sur l'établissement de l'église et de la mission russe à Péking.

Voyage à Pékin

gouvernement chinois y fit transporter en 1685, après la destruction d'Albazine, forteresse russe qui avait été bâtie sur les rives de l'Amour. Quant aux membres laïcs, ce sont des jeunes gens qui ^{p1.003} sont tenus d'étudier les langues mandchoue et chinoise, et d'acquérir des notions exactes sur la Chine, etc. Tous demeurent dans le kouan ¹, vaste bâtiment dont la partie connue sous le nom de *cour de l'ambassade*, est entretenue par le gouvernement chinois, et l'autre, qui renferme le couvent, par la Russie.

Le séjour ordinaire de la mission à Péking est fixé à dix ans : au bout de ce terme elle est remplacée par une autre ; mais la correspondance entre le ministère russe des affaires étrangères au nom du sénat dirigeant, et le tribunal de Péking, est sujette à tant de lenteurs, que le séjour de la mission dure plus longtemps.

Conformément à l'article 5 du traité, une nouvelle mission partit de Saint-Pétersbourg, en 1819, en remplacement de celle qui était à Péking depuis le 10 janvier 1808. Elle arriva à Irkoutsk au mois de février 1820, et le 1^{er} juillet à Troitsko-savsk, forteresse plus connue sous le nom de Kiakhta ; elle se tint prête à passer les frontières dans un mois.

M. de Spéransky, gouverneur général de la Sibérie, en donna avis aux deux chefs chinois, c'est-à-dire au kiun-vang, prince de la seconde classe, et à l'amban ou adjoint de ce prince, qui habitent l'Ourga ou la ville mongole, située à deux ^{p1.004} cent soixante verstes au sud de Kiakhta ². La mission nouvelle était composée d'un archimandrite qui en était le chef, de cinq autres ecclésiastiques d'un rang inférieur, et de quatre jeunes gens de vingt-deux à vingt-sept ans. L'entretien de la mission coûte

¹ Voyez les plans du couvent et de la cour de l'ambassade russe à Péking, joints à ce volume. [c.a. : indisponibles]

² Cette ville est connue chez les Mongols sous le nom de *Kouren*. *Ourga* ou *Ærgué* veut dire, dans leur langue, l'habitation d'une personne distinguée. *Kouré* est le nom de tout lieu fermé. Ces deux dénominations se rapportent principalement à la résidence du *khoutoukhtou*, grand-prêtre des Mongols.

Voyage à Pékin

annuellement au gouvernement chinois plus de 1.000 roubles et 9.000 livres de rio, et 16, 250 roubles en argent à la Russie ; sur la dernière somme, 1.000 roubles sont destinés à l'entretien et à l'instruction des jeunes Albazins¹ qui vivent à Péking.

Je fus chargé d'accompagner la nouvelle mission depuis Kiakhta jusqu'à Péking, et de ramener celle qui y résidait depuis 1808. Ma suite était composée d'un inspecteur des bagages, d'un interprète des langues mongole et mandchoue, et d'un détachement de trente Cosaques. Ceux-ci escortaient le bagage. Du moment où la mission eut passé la frontière du territoire russe, elle se trouva sous la protection du gouvernement chinois.

On avait fait faire à Irkoutsk dix chariots couverts et attelés chacun de trois chevaux, pour le ^{p1.005} transport des personnes qui composaient la mission. On plaça le bagage depuis Kiakhta jusqu'à Khalgan, sur des chameaux, les uns achetés, les autres donnés par les Bouriates. Quelques-uns restèrent en réserve. Les effets fragiles furent conduits sur de petits chariots à deux roues attelés d'un seul cheval.

Nous venons de dire que la mission se préparait à quitter la Russie dès le mois de juillet, afin d'éviter les inconvénients inséparables d'un voyage, dans l'arrière-saison, à travers les steppes froides et arides de la Mongolie, surtout dans le désert de Gobi. Les conducteurs chinois n'arrivèrent que le 27 d'août à Maimatchin, qui est la partie chinoise de Kiakhta, sur la frontière même, à quatre verstes de Troitsko-savsk. Je m'y rendis le même jour pour m'occuper des préparatifs du voyage. Nos conducteurs chinois étaient 1° un inspecteur, nommé Tchhing, qui était bitkhéchi ou secrétaire de la septième classe², et que l'on qualifiait improprement du titre de galai-da³. Tchhing ^{p1.006} lao yé (*lao yé*

¹ Ce sont les descendants des Cosaques d'Albazin.

² Les dignités, en Chine, sont divisées en sept classes, chacune subdivisée en deux, la plus ancienne et la plus jeune.

³ Les *galai da*, qu'il ne faut pas confondre avec les *galai amban*, sont les collègues des *oukheri da*. Ils ont différentes occupations : les uns habitent les villes

Voyage à Pékin

veut dire monsieur) était âgé de soixante ans ; il portait sur son bonnet, mais seulement hors de la capitale, un bouton blanc en pierre opaque, qui lui donnait rang de mandarin de sixième classe. Il était accompagné de Tchakdour, interprète mongol, âgé de vingt ans, parlant parfaitement le chinois, et de deux nerbes ou serviteurs, le père et le fils ; 2° Ourgentai, bochko ¹ ou sergent-major, âgé de quarante-sept ans ; hors de la capitale, il portait sur son bonnet un bouton doré indiquant la septième classe, et était aussi suivi d'un nerbe. Le dzargoutchi ² nous avait fait dire, par un marchand de rhubarbe de la Boukharie ou du Turkestan ³, que ce bochko était un ivrogne.

p1.007 Nous avons aussi des Mongols Khalkha avec nous : c'était Idam Dzap, toussoulakhtchi de la deuxième division de la deuxième classe chinoise, vieillard vénérable de soixante-cinq ans et encore très vigoureux ; il portait sur son bonnet un bouton en corail ciselé. Il était venu plusieurs fois à Irkoutsk en courrier, et avait déjà accompagné les missions russes en 1794, 1795, 1807 et 1808. Il était suivi de Tsébek dordji, âgé de dix-huit ans, khia ou garde-du-corps d'un prince mongol de la cinquième classe.

frontières où ils ont l'inspection de l'artillerie et des arsenaux ; d'autres sont chargés de veiller sur les affaires des nomades qui se trouvent sous la domination chinoise. Ces *galāi da* sont ou de la première division de la quatrième, ou de la même division de la cinquième classe ; ils ont ainsi le rang de major ou de capitaine. Kl.

¹ Lorsque les fonctionnaires publics chinois passent la grande muraille pour affaires du gouvernement, ils jouissent de l'avantage de porter sur leur bonnet un bouton, qui leur donne le plus haut rang de la classe suivante.

² Titre d'un officier chinois qui réside à Maimatchin. Il est chargé par le conseil des affaires étrangères, et tout ce qui concerne la frontière et le commerce ; il est assisté par un bochko. Ils sont remplacés tous les trois ans.

³ Cette dernière dénomination est plus exacte que la première, car les habitants du pays connu en Europe sous le nom de Petite-Boukharie, se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs. Ils parlent la langue turque et professent la religion mahométane. Il en est de même des autres peuples de l'Asie habitant les contrées qui s'étendent au nord jusqu'à la frontière russe, à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne et au sud jusqu'à l'Afghanistan. Il serait plus convenable de donner toutes ces contrées, dont la plus grande partie est habitée par les descendants des Turcs, le nom général de Turkestan, en les divisant de la manière suivante : 1° Turkestan septentrional ou Turkestan russe, en y comprenant les trois hordes de la nation kirghise ; 2° Turkestan méridional, pays habité par les Khiviens, les Turcomans et les Karakalpaks, et renfermant aussi la Grande-Boukharie, le Kokand et le Tachkent ; 3° Turkestan oriental, comprenant la Petite-Boukharie, qui est sous la domination chinoise.

Voyage à Pékin

Après avoir passé environ deux heures avec eux chez le dzargoutchi, nous retournâmes à Troitsko-savsk.

Il restait encore une affaire importante à terminer. Il fallait gagner par quelques présents nos conducteurs pour les engager, vu la saison avancée, à pourvoir sans délai la mission de iourtes ou kikitkis qui sont des tentes de feutre, et d'autres objets indispensables pendant un si long voyage.

^{p1.008} Connaissant le goût de ces Asiatiques, j'envoyai dès le lendemain :

Au bitkhéchi, huit archines de drap noir, dix peaux de renard, neuf peaux de chèvre rouges et vertes, un thé complet, et une quantité assez considérable de friandises en sucre, rhum, vin et eau-de-vie.

Au bochko, cinq archines de drap noir, six de peluche noire, dix peaux de chèvre rouges et vertes, des liqueurs et des friandises.

Au toussoulakhtchi, cinq peaux de renard, six archines de peluche, sept peaux de chèvres rouges et vertes, un sabre d'officier, des liqueurs et des friandises.

Le 29 août, à midi, les conducteurs de la mission, accompagnés de tous leurs gens, du dzargoutchi et d'un détachement de Mongols armés d'arcs et de flèches, arrivèrent à Troitsko-savsk. Ils me rendirent visite, ainsi qu'au chef de la mission et au conseiller de la chancellerie de frontière.

Je fis présent de deux peaux de renard et de quatre peaux de chèvres noires au marchand du Turkestan, pour le remercier d'avoir rempli près de nous les fonctions d'interprète chinois, dans nos entrevues avec le dzargoutchi, le bitkhéchi et le bochko. Ces deux derniers ne savaient parler ni le mongol ni le mandchou. Je donnai également deux peaux de chèvre noires au khia Tsébek ^{p1.009} Dordji, parent du toussoulakhtchi, et une pièce de drap noir de Meseritz, en Silésie, aux nerbes du bitkhéchi et du bochko. J'ignore si c'est un usage reçu en d'autres pays ; mais dans cette partie de

Voyage à Pékin

l'Asie, quand on veut se faire comprendre des gens dont on a besoin, on ne les aborde point sans leur laisser des preuves palpables de sa reconnaissance.

Le 30 août, la fête de S. M. l'empereur Alexandre fut célébrée par un *Te Deum* chanté dans l'église de Kiakhta. Il fut suivi d'un dîner que donna le conseiller de chancellerie, commissaire de la frontière, et auquel assistèrent le dzargoutchi de Maimatchin, le bochko, les principaux négociants chinois et les conducteurs de la mission. On but à la santé de l'empereur et du bogdo-khan et à une amitié éternelle entre les deux empires. Ces santés furent portées au bruit de salves d'artillerie et au son des cloches ; les soldats de la garnison en grande tenue faisaient retentir l'air de chants d'allégresse. La joie et la franchise qui régnèrent dans cette petite fête, firent une vive impression sur l'esprit de nos convives étrangers.

@

CHAPITRE II

Départ de la mission. Voyage jusqu'à l'Ourga

@

^{p1.010} Après avoir fait toutes les dispositions préalables, la mission se mit en route le 31 août.

A dix heures du matin, les bagages sortirent de Troitsko-savsk. Les personnes composant la mission venaient ensuite dans les voitures de M. le directeur de la douane et de M. le conseiller de chancellerie, qui nous accompagnaient avec une escorte de Cosaques. Nous étions suivis par les employés et par les habitants du lieu. Arrivés à Kiakhta, nous nous rendîmes tous à l'église, et de là chez un négociant qui nous donna un dîner au nom des commerçants de la ville. Pendant ce temps, nos bagages, escortés par M. Ostrovky, commandant de Troitsko-savsk, prirent le devant jusqu'à la première station, à sept verstes environ de Kiakhta. Après le dîner, nous allâmes encore une fois remercier Dieu sur le sol de notre patrie ; puis, accompagnés du clergé de Kiakhta, précédés des saintes croix, nous arrivâmes à la frontière au son des cloches. Malgré la pluie, ^{p1.011} un grand concours de curieux russes et chinois s'était assemblé. A six heures du soir, après nous être arrêtés quelque temps dans la maison du dzargoutchi, nous entrâmes dans l'empire chinois, accompagnés par le directeur de la douane et par le conseiller de chancellerie. Arrivés aux tentes que les Chinois nous avaient dressées à une distance de trois verstes, le dzargoutchi nous fit présenter du thé ; nous prîmes congé de nos compatriotes, et, malgré une pluie assez forte, nous nous mîmes en route. Un détachement de vingt cavaliers mongols composait notre avant-garde ; elle était commandée par un dzanguin, ayant sur son bonnet un bouton blanc opaque, ce qui lui donnait le rang de cornette ; il était accompagné d'un koundoui (sergent-major mongol), portant sur son bonnet un bouton de cuivre jaune.

Voyage à Pékin

Le bitkhéchi et le bochko suivaient ce détachement dans une calèche chinoise ¹, ou chariot couvert à deux roues, ayant une petite fenêtre de chaque côté ; elle était menée par deux conducteurs à cheval, au moyen d'une perche fixée transversalement sur la limonière, et attachée sur la selle. Venaient ensuite dans deux autres voitures les membres de la mission, conduits par des ^{p1.012} chevaux de poste chinois ; l'inspecteur du bagage, l'interprète et moi, nous suivions à cheval, accompagnés de dix Cosaques. Le toussoulakhtchi Idam ne nous quitta point durant tout le voyage.

Vers sept heures, après avoir parcouru quatre verstes, nous fîmes halte. Il y avait quatre iourtes ² préparées pour nous ; l'une était pour le clergé, l'autre pour les étudiants, la troisième pour moi et ma suite, et la quatrième pour les Cosaques. Notre bagage était déjà arrivé ; les chevaux et les bœufs pâturèrent ; quant aux chameaux on les prépara au voyage en les privant de manger et de boire pendant douze jours. Les chevaux qui avaient servi au transport du bagage, furent privés de nourriture pendant toute la nuit, pour les fortifier, suivant l'usage des Mongols et des habitants de la Sibérie.

Je fis présent d'une peau de chèvre noire au dzanghin et au koundoui, qui retournaient à Kiakhta. On ne fait de cadeaux qu'aux personnes les plus distinguées.

A dix heures du soir, on soupa chez le chef de la mission. Nous campions dans un endroit appelé Ghilân-nor (lac Blanc). C'est une vaste ^{p1.013} plaine, abondante en pâturages, qui se prolonge au sud de Kiakhta jusqu'à une distance de dix verstes, et de l'est à l'ouest

¹ Ils ne voyagèrent dans cette calèche, qu'un employé de l'Ourga leur avait prêtée, que de l'Ourga à Kiakhta, et à leur retour de Kiakhta à l'Ourga ; ensuite ils montèrent à cheval.

² Une iourte ou kubitka s'appelle en langue mongole *ghèr* ; plusieurs iourtes placées ensemble et formant une espèce de village des steppes ou une station, se nomment *ourto*. *Oulous* ou *olos*, signifie en mongol empire, peuple ; *ordo* un château ou le palais impérial.

Voyage à Pékin

jusqu'à Kiran, poste russe. Vers l'est de notre station, se trouvent deux lacs, sur les bords desquels le dzargoutchi de Maimatchin va pendant l'été pour jouir des plaisirs de la chasse et de la promenade.

1^{er} Septembre. — Au lever du soleil, nous entendîmes de tous côtés les cris et les mugissements des bœufs et des chameaux. De grands troupeaux paissaient çà et là ; des chevaux couraient en liberté ; la fumée s'élevait de différentes iourtes. Ce tableau de la vie nomade, si nouveau pour nous, nous rappela les temps heureux de la vie patriarcale. Quelques Mongols de la garde frontière, que les marchands chinois empêchent de faire le commerce à Kiakhta, croyant trouver une occasion favorable, vinrent nous offrir des chameaux ; je rejetai leurs propositions dans l'espoir d'en obtenir de meilleurs à l'Ourga.

Nous nous préparions à partir de bonne heure ; mais il se passa beaucoup de temps avant qu'on eût attrapé les chevaux, et chargé les chameaux qui étaient très farouches ; un de nos chevaux se mit à courir vers la frontière avec tant de célérité, que les Cosaques ni les Mongols ne purent le rattraper.

Enfin nous nous mîmes en route, précédés du bagage, des chameaux et des voitures, ordre qui ^{p1.014} fut observé dans tout le voyage. Les membres de la mission se placèrent dans d'autres équipages ; les troupeaux (taboun) de chevaux nous suivaient lentement, afin de ménager leurs forces. Les bœufs furent laissés sous la sauvegarde d'un Mongol avec cinq soldats sous ses ordres ; la nuit, trois Cosaques y veillaient alternativement. Pour avoir l'œil à tout, je pris le parti de faire le voyage à cheval jusqu'à Péking ; j'avais sous mes ordres l'inspecteur des bagages, l'interprète et un Cosaque. Nos conducteurs chinois étaient partis de grand matin.

Nous suivions vers le sud la route de poste qui, en été, va de l'Ourga à Kiakhta. Les missions précédentes, afin d'éviter les montagnes, avaient pris la direction de l'ouest, c'est-à-dire la rive

Voyage à Pékin

droite de l'Orkhon, qui tombe dans la Sélinga. Ce fut par ce chemin, qui est plus long, que la dernière ambassade russe se rendit à Péking ¹.

En quittant cette station, nous traversâmes des terrains bas que traverse le Borò, petite rivière marécageuse.

C'est là que, dans l'automne de 1727, le comte Vladislavitch eut des discussions assez vives avec les ministres mandchous, relativement à la détermination définitive des frontières, aux déserteurs des deux pays, aux ambassades, etc.

p1.015 Le comte Vladislavitch avait été envoyé par Catherine I^{ère}, qui s'empessait de suivre les projets de Pierre-le-Grand. Le 21 octobre de la même année, il conclut, entre la Russie et la Chine, un traité de paix qui subsiste encore, qui fut ratifié le 14 juin 1728. Ce traité nous ouvrit le chemin de la capitale de l'empire chinois, presque inaccessible aux autres nations de l'Europe.

L'été ayant été pluvieux, la plaine était couverte d'eau et extrêmement bourbeuse ; après avoir fait trois verstes, nous arrivâmes à un endroit plus élevé, d'où nous aperçûmes encore Kiakhta ; son église, les maisons de nos amis et d'autres lieux qui nous étaient connus, furent les derniers objets qui nous rappelèrent notre patrie, en nous laissant le doux espoir de les revoir un jour.

Nous continuâmes à marcher vers le sud, en traversant, sur cette hauteur, une petite forêt de bouleaux et de pins. On ne voyait point de terres labourées ; on ne découvrait qu'une plaine où l'herbe était abondante, grâce à la pluie et à la fertilité du sol. Le chemin, qui passe sur un fond sablonneux, était sillonné par les roues et rempli d'ornières.

p1.016 Nous découvrions de loin le mont Bleu (en mongol Koukou-

¹ *Authentische Nachrichten von der Russischen Gesandtschaft nach China in den Jarhen 1805 und 1806*, dans le journal de Weimar, intitulé : *Geographische Ephemeriden* 1806, Tom. XXI, pag. 219, 237. C'est une notice succincte écrite par un membre de cette ambassade.

Voyage à Pékin

nirou), que l'on aperçoit de Troitsko-savsk, et plus près à l'est, le mont Barsoutchi. Ce dernier fut nommé ainsi par un homme qui vint à notre rencontre : un habit rouge et un bonnet jaune montraient que c'était un ecclésiastique. En Mongolie et en Chine, tout ce qui porte la couleur jaune est regardé comme sacré ; homme qui en est revêtu n'a pas besoin de défense ; il est respecté partout où il se présente. Les couleurs rouge et jaune sont destinées, par la loi, à l'habillement des prêtres de la croyance de Bouddha. La tête rasée indique un lama. Les Mongols donnent ce nom aux prêtres de toutes les classes, tandis que les Kalmuks, qui sont de la même croyance, ne l'appliquent qu'à ceux de la première classe ; la dénomination générale des prêtres est *khoubarak*, ou *khouvarak*¹. On dit que le nom de lama est tibétain, et signifie mère des âmes (mère spirituelle), parce que les hommes qui se vouent à cet état doivent aimer toutes les âmes, aimer et protéger toute créature vivante, contribuer au bonheur de chacune par leurs prières et leurs instructions, avec la ferveur d'une mère qui s'occupe ^{p1.017} du bien-être de ses enfants. Ce devoir si important et si doux à remplir pour des cœurs compatissants, ne cède malheureusement que trop souvent à des intérêts mondains ; l'ambition et la cupidité prévalent presque toujours, comme nous le verrons par la suite, sur les obligations bienfaisantes imposées aux prêtres de Bouddha.

Après avoir parcouru quatre verstes dans une forêt épaisse, nous entrâmes dans une grande vallée ornée de prairies, située entre des rochers à pic, et traversée par l'Ibitsykh, petite rivière qui, dans son cours tortueux du sud-ouest au nord-est, reçoit le Khangai, et se réunit à la rive gauche du Kiran qui se jette dans le Tchikoï. Ces deux dernières rivières coulent le long des frontières russes, à l'est de Kiakhta. Le Khangai tire son nom de la montagne dont il sort, qui sert de repaire à une grande quantité de bêtes sauvages.

¹ *Pallas Sammlungen historischer Nachrichten, über die mongolischen Voelkerschaften*, 1776 et 1801, tom. II, pag. 112. *Bergmann nomadische Streifereien unter den Kalmüken*, 1804, tom. III, pag. 77.

Voyage à Pékin

Le koudoui de notre nouvelle station, située sur la rive droite de l'Ibitsykh, vint à notre rencontre et nous complimenta à la manière des chevaliers des steppes : il sauta à bas de son cheval, fléchit le genou gauche devant moi, appuya son bras droit sur un de ses flancs et le soutint de la main gauche, en s'écriant : Amour ! c'est-à-dire paix, tranquillité. Ensuite il remonta à cheval et nous conduisit par un gué jusqu'aux iourtes, où la mission arriva à quatre heures du soir, ^{p1.018} après avoir parcouru vingt-cinq verstes depuis Ghilan-nor. Le bagage ne nous rejoignit que deux heures plus tard ; pendant toute la journée le temps fut sec et chaud.

Une grande quantité de curieux s'étaient rassemblés autour de notre station, pour nous voir, quoique les Russes dussent leur être assez connus, soit par le voisinage de Kiakhta, soit par le passage des courriers russes allant à l'Ourga.

Un lama, ayant remarqué qu'un de nos chameaux boitait, nous proposa de l'acheter cinq lan ¹ en argent (environ quarante roubles ou francs), tandis que le prix d'un chameau était de cent cinquante roubles ; ce fut là la première épreuve que nous fîmes de l'honnêteté des lama.

La journée se termina par un souper assez gai que j'offris à nos conducteurs mongols, et qui fut honoré de la présence de l'archimandrite.

Après que mes convives se furent retirés dans leurs iourtes à cinquante pas de la mienne, je reçus la visite de plusieurs Mongols. Je leur fis distribuer du pain et de la viande, et ils se ^{p1.019} retirèrent très contents en élevant leurs présents au-dessus du front en signe de reconnaissance. Ils aiment beaucoup le pain.

¹ Le *lan* (liang) est un poids chinois contenant à peu près $8 \frac{3}{4}$ *solotniks*, la valeur de deux roubles en argent. Dans tout l'empire chinois on ne se sert point de monnaie d'or ou d'argent : on n'a que des pièces en cuivre jaune appelées *tsian*, et en mongol *tchos*, dont les habitants de la Sibérie ont fait *tchokh* et *tchekk* ; elles valent moins qu'un copèque. Il circule des espèces de billets qui ont cours parmi les particuliers.

Voyage à Pékin

2 septembre. — Pendant la nuit, le thermomètre de Réaumur marqua trois degrés au-dessous de zéro. Dans les vallées entourées de hautes montagnes l'air est toujours froid ; depuis Kiakhta, dont la position est assez haute, nous avons monté constamment ¹, jusqu'au désert de Gobi ; nous nous en apercevions au refroidissement toujours croissant de l'atmosphère. M. Struve ², qui se trouvait, le 20 décembre 1805, dans la partie septentrionale du pays des Khalkha, nous apprend qu'étant à dix-neuf verstes de Kiakhta, la position ^{p1.020} très élevée de cette partie de la Mongolie, l'obligeait à prendre une grande quantité de thé chaud, et que néanmoins sa santé n'en souffrait pas ³.

Le lendemain, le toussoulaktchi envoya son neveu chez moi et chez l'archimandrite s'informer de l'état de notre santé ; il continua, pendant tout le voyage, à nous donner cette marque de politesse. Nous nous séparâmes ici du commandant de Troitsko-savsk, des vingt Cosaques qui l'accompagnaient, et de deux mandarins chinois de Kiakhta. Je donnai au premier de ceux-ci un petit miroir et un sabre, et au second un miroir et une peau de chèvre noire. Le sabre fut un présent très agréable ; les Mongols se servent habituellement de kortikis, ou grands coutelas, semblables à ceux que portent nos chasseurs.

Nos tentes de toile nous étaient entièrement inutiles ; le tissu n'en était pas assez serré ; on ne pouvait y allumer du feu.

¹ D'après les observations des savants qui ont voyagé en Sibérie, le lac Baïkal est élevé de 1.715 pieds au-dessus de la mer, Selinghinsk de 1.779 pieds, et Kiakhta de 2.400 ; plus, par conséquent, que toutes les villes du Harz et des Alpes Suisses. *Ritter's Erdkunde*, T. I, pag. 470, première édition.

² Dans l'original russe, on lit, au lieu du nom de M. *Struve*, celui du *docteur H*. Il n'y avait dans l'ambassade du comte Golowkin, que deux personnes employées pour la partie médicale, dont le nom commençât par un H ; toutes les deux sont des personnes de bon sens, incapables d'avoir écrit le journal absurde imprimé dans les *Éphémérides* de Weimar. Le véritable auteur de cet écrit pitoyable, qui ne contient que des extraits du Dictionnaire géographique de la Russie farcis de remarques insensées, était feu M. Struve, attaché à l'ambassade comme traducteur latin. Ce pauvre homme, qui, de son vivant, était un peu timbré, a pourtant eu l'esprit de mystifier les savants rédacteurs des *Éphémérides* de Weimar, avec son prétendu journal de voyage, dans lequel on trouve la description d'une *forteresse souterraine*. Kl.

³ *Geographische Ephemeriden* 1806, Tom. XXI, pag. 224.

Voyage à Pékin

Manquant de iourtes, si commodes pour ceux qui traversent les steppes, privés du temps et des moyens de nous procurer de l'eau et le chauffage ou *argal*¹, dont on fait usage dans le désert, nous fûmes quelquefois obligés, par suite de l'indolence ^{p1.021} habituelle de nos conducteurs chinois, de recourir à l'assistance des habitants, surtout pour procurer à nos bestiaux de bons pâturages. Je prouvai notre reconnaissance aux Mongols par de petits cadeaux.

Le toussoulaktchi m'ayant proposé de hâter mon voyage, afin d'arriver avant le 9 au passage de l'Irò, j'ordonnai de bonne heure le départ ; mais il ne put avoir lieu qu'à onze heures du matin, à cause de la difficulté d'atteler les chevaux des steppes qui ne sont pas habitués à traîner des voitures.

Les Mongols admiraient l'adresse et le courage des Cosaques, qui menaient à la fois trois chevaux presque sauvages.

A une verste et demie de distance, s'élevait une montagne. Le toussoulaktchi prit le devant et nous laissa son neveu. A gauche s'étendait une plaine profonde dans laquelle nous aperçûmes des iourtes éparses et quelques bouleaux solitaires : nous y descendîmes, par un chemin étroit, les rochers escarpés du mont Tsagan-oola (montagne Blanche), dont le pied était tapissé d'une herbe haute et épaisse ; les rochers étaient couverts de bois, principalement de bouleaux, dont les feuilles jaunies annonçaient déjà l'automne. La ^{p1.022} chaleur de la journée forçait continuellement les chevaux et les chameaux à s'arrêter, ce qui retarda notre marche dans les montagnes.

A peu près à moitié de notre chemin, entre l'Ibitsykh et l'Irò, nous rencontrâmes, sur le sommet de la montagne, deux Mongols avec sept chameaux, qui revenaient de l'Ourga. Ils étaient allés

¹ Les Mongols donnent le nom d'*argal* à la fiente sèche du bétail, et s'en servent pour le chauffage, surtout dans les endroits dépourvus de bois. Ils préfèrent la fiente des bœufs à celle des chevaux, parce qu'elle brûle mieux et donne plus de chaleur. Ils ne se servent pas de celle des moutons ni des chameaux. Le bois de ces régions est en général très humide ; il jette des étincelles très loin et cause un grand dommage aux vêtements et aux effets.

Voyage à Pékin

porter des présents au vang, de la part du dzargoutchi de Kiakhta. C'est un usage de la part de ceux qui briguent un emploi plus avantageux que celui qu'ils occupent, et on le retrouve ailleurs qu'en Chine. Du lieu élevé où nous étions, on découvrait une plaine entourée de montagnes ; elle avait une étendue de dix verstes, et s'inclinait d'une manière sensible jusqu'aux rives de l'Irò. On y distinguait, çà et là, de petits champs de millet et d'autres graminées que l'on cultive comme fourrages ; on les coupe avec de petites faux à manches courts, semblables à celles dont se servent les Bouriates. On n'attend pas que le foin soit sec pour le réunir en meules.

Un lama étranger et d'un âge très avancé, qui, monté sur un cheval gris, allait visiter ses champs, nous accompagna longtemps. Il tenait dans une main un chapelet qu'il élevait vers le ciel. Ce prêtre de Bouddha répétait continuellement les mots : *Om ma ni bat me khom* ; il les accompagnait de profonds soupirs, et les prononçait du ton adopté pour les prières, qui ressemble ^{p1.023} beaucoup au son d'une contrebasse ou au bourdonnement des abeilles. Tout sectateur de Bouddha est obligé de réciter cette prière aussi souvent qu'il le peut, en se livrant à des méditations pieuses. Afin qu'on ne l'oublie pas, elle est écrite sur la toile, sur le papier, sur le bois et sur la pierre, dans les temples, dans les iourtes, et sur le bord des chemins.



ОМ . МАНИ . ПАДМЕ . АУМ .
БЕЗПРЕСТАВНАЯ МОЛИТВА ЛАМАИТОВЪ
ПИСЬМО О СЕБѢ ПРЕДМЕТЬ
А . О . КЪ Е . С . ТИЖКОВСКОМЕ

La prière bouddhique, parue dans l'édition russe.

Les lama mongols prétendent que ces mots : *Om ma ni bat me khom*, auxquels ils attachent un pouvoir mystérieux et surnaturel,

Voyage à Pékin

exemptent les fidèles des peines de la vie future, augmentent les bonnes qualités et rapprochent de la perfection divine ¹.

Ce lama se réjouissait beaucoup de la régénération du khoutoukhtou, dont on attendait incessamment l'arrivée à Kouren, pour rendre la vie au clergé des Khalkha, qui était privé de chef depuis plusieurs années.

Khoutoukhtou en mongol (et *goussée* en tibétain) est le nom de la plus haute classe des prêtres de Bouddha. Celui de l'Ourga est appelé par les Mongols Gheghen khoutoukhou. Depuis la conversion de ce peuple à la croyance de Bouddha (dans le treizième siècle), un des dix khoutoukhtou réside au milieu des Mongols, au ^{p1.024} Kodren, dans le pays des Khalkha. Ces khoutoukhtou tiennent le premier rang après le Dalaï-lama, qui est le chef de la religion et réside au Tibet, dans le temple du mont Boudala, près de H'lassa (Lassa), capitale du pays. Les Mongols adorent un seul Dieu. Ils regardent les khoutoukhtou comme ses lieutenants, croient qu'ils connaissent le présent, le passé et l'avenir ; qu'ils ont le pouvoir de remettre les péchés ; qu'enfin, de même que le Dalaï-lama, ils ne meurent pas, mais que leur âme, en quittant son enveloppe terrestre, va habiter un autre corps. Le Dalaï-lama, en qualité de chef suprême de la religion, désigne les enfants dans le corps desquels la transmigration de l'âme a lieu, et ceux dans lesquels elle s'est déjà opérée. Actuellement la cour de Péking s'est réservée cette prérogative.

Le régénéré est ordinairement choisi dans une des premières familles ; il reçoit une éducation conforme à sa dignité future. Lorsque l'âme d'un khoutoukhtou cesse d'animer son corps, les lama feignent de chercher le lieu où elle se manifeste de nouveau ; quand ils l'ont trouvé, comme les lama les plus anciens sont envoyés pour constater la vérité de la découverte, ceux-ci prennent

¹ Je donnerai dans la suite de l'ouvrage la véritable signification de ces mots, qui sont d'origine sanskrite. Kl.

Voyage à Pékin

avec eux quelques effets du défunt khoutoukhtou, les mêlent avec d'autres objets, et les présentent au régénéré, qui s'empresse de choisir les premiers. Ensuite, ils lui adressent plusieurs questions sur ^{p1.025} les guerres et les événements les plus remarquables qui ont eu lieu pendant sa vie précédente ; il répond d'une manière très satisfaisante ; alors il est reconnu avec les démonstrations de la joie la plus vive pour khoutoukhtou ; on le conduit solennellement à l'Ourga, où il est installé dans l'habitation de son prédécesseur. L'éducation du nouveau khoutoukhtou, jusqu'à un certain âge, n'est confiée qu'aux lama. Il n'est permis de le voir que de loin, et un petit nombre de personnes seulement jouissent de cette faveur.

Il est bien étonnant, ainsi que Bell l'a déjà observé ¹, que, dans une corporation religieuse aussi nombreuse que celle des lama, il ne règne ni intrigues ni querelles. Ces prêtres sont tellement d'accord, que tout semble se faire à l'unanimité ; tous tendent au même but. Les Mongols Khalkha assurent que leur khoutoukhtou a déjà vu seize générations, et que sa physionomie se renouvelle à chaque phase de la lune. il a d'abord l'air d'un adolescent ; il devient ensuite un homme fait, et enfin paraît vieux.

Près de l'Irò, à l'est de notre route, s'élève un rocher à pic, formant l'extrémité d'une chaîne de montagnes qui s'étend sur la rive droite de cette rivière ; au sommet du rocher se trouve un ^{p1.026} obo ou monceau de pierres ; on voit sur presque toutes les hauteurs un peu remarquables, de semblables obo, ou autels.

L'habitant de ces steppes, convaincu de l'existence d'un être suprême, incompréhensible, tout-puissant, dont le pouvoir s'étend sur toute la nature, croit que son esprit bienfaisant se manifeste plus volontiers dans les objets qui s'offrent aux yeux sous des formes colossales. C'est pour cette raison qu'un rocher énorme, une haute montagne, un arbre touffu ou une large rivière, sont les lieux

¹ Voyages de Saint-Pétersbourg en Russie, dans différentes parties de l'Asie. Il était à Péking en 1710 avec Ismaïlov, ambassadeur envoyé par Pierre-le-Grand à K'ang hy, empereur de la Chine.

Voyage à Pékin

révérés par le Mongol. C'est là qu'il élève avec respect, d'après l'indication d'un lama, des obo en pierre, en sable, en terre ou en bois, devant lesquels il se prosterne pour adorer la Divinité. En temps de guerre, il lui demande son secours pour vaincre son ennemi et pour défendre sa patrie ; il l'implore dans les maladies qui affligent sa famille ou son bétail, et dans tous ses malheurs. Un Mongol qui rencontre un obo, descend de cheval, se place au sud de l'obo en tournant son visage vers le nord, se prosterne plusieurs fois jusqu'à terre, et dépose quelque chose sur l'autel. J'ai souvent vu sur des obo des touffes de crins de chevaux : ce sont les gages des prières des cavaliers nomades, pour la conservation des animaux, leurs compagnons inséparables.

Les obo servent en même temps à indiquer les ^{p1.027} routes et les frontières. Ne pourrait-on pas placer dans la même classe les kourgan ou buttes de terre que l'on a trouvés dans les plaines de la petite Russie et dans d'autres lieux de notre empire ? Ces ouvrages ne disent-ils pas à la postérité que, dans des siècles reculés, ces plaines furent habitées par des peuples nomades qui les ont laissés comme des marques de leurs usages, ou comme des preuves de leur passion pour les conquêtes ?

En sortant de cette plaine, nous tournâmes sur la droite entre deux collines ; puis, quelques verstes plus loin, nous descendîmes vers la prairie de l'Irò : à sept heures du soir, après un trajet de vingt-cinq verstes, nous atteignîmes les bords de cette rivière. Un grand nombre d'habitants et de gens attachés au service des prêtres, s'y étaient réunis pour aider aux membres de la mission à passer. Les pluies continuelles de l'été avaient donné à l'Irò une largeur de près de quarante toises, et l'avaient rendue très rapide. Je fis transporter les effets les plus importants sur des *komyga* ou grandes poutres de pins creusées, ayant quelque ressemblance avec des canots ; on en attache toujours deux ensemble pour passer l'eau. Les chameaux chargés des effets qui ne craignaient pas d'être mouillés traversèrent plus haut la rivière à gué. A dix heures du soir,

Voyage à Pékin

nous n'avions pas encore, malgré toute notre activité, achevé de faire transporter tout notre bagage sur la rive opposée ¹.

L'Irò prend sa source dans le mont Ghenteï, éloigné de plus de deux cents verstes du lieu où nous étions. Cette rivière coule de l'est à l'ouest, pendant vingt verstes, ensuite au nord, et se joint à l'Orkhon ; celle-ci, de même que l'Irò, est bordée de gras pâturages. Nous vîmes de grands troupeaux de moutons blancs, crépus, sans cornes et avec de longues oreilles, comme ceux du pays au-delà du Baïkal, et ceux des Kalmuks et des Kirghiz. Il y avait aussi des tabouns ou troupeaux de chevaux grands et gras, mais rarement beaux.

Irò ou Iouro en mongol veut dire bienfaisant ; les habitants du pays prétendent que les montagnes qui bordent cette rivière abondent en eaux minérales.

Pellas, dans une de ses remarques sur le journal de Laurent Lange, qui fit le voyage de Péking en 1727 et 1728 ², dit que les Mongols tirent du ^{p1.029} fer des montagnes qui sont près des bords de l'Irò, et en font des vaisseaux en fonte qu'ils vendent à Kiakhta ; nous ne pûmes obtenir la confirmation de ce fait. A présent les Mongols sont obligés d'acheter aux marchands chinois tous leurs ustensiles en fer ; cependant on trouve encore dans le sable de ces contrées des paillettes ferrugineuses.

Le soir, la curiosité amena dans ma tente les lama qui nous avaient aidé à passer l'Irò : de telles visites sont très communes dans les steppes ; on vient dans les iourtes d'un étranger pour

¹ La vignette qui est en tête de cet ouvrage [c.a. : indisponible] représente le passage de l'Irò. On voit sortir d'un ravin une file de chameaux : une partie du bagage est déposée sur les bords de la rivière, tandis qu'on fait passer l'autre dans des komyga. Plusieurs chameaux traversent le fleuve ; sur la rive gauche, un inspecteur donne des ordres à un Cosaque ; les tentes de la mission sont sur la gauche ; un Mongol galope vers les iourtes des conducteurs chinois ; près de là un berger assis sur un bœuf conduit un troupeau de moutons.

² *Tagebuch zweier Reisen, welche in den Jahren, 1727, 1728 und 1736, von Kiachta und Zuruchaitu durch die Mongoley nach Peking gethan worden, von Lorenz Lange, herausgegeben von. Pallas, Leipzig, 1781, pag. 9.* Cette relation est extraite de l'ouvrage intitulé : *Neue nordische Beyträge*. Tome II, p. 83, etc.

Voyage à Pékin

recevoir des biscuits, fumer une pipe de tabac et s'asseoir près de son foyer. La proximité de deux temples, l'un situé à trois verstes au-dessus de la station, l'autre à dix verstes plus bas sur l'Irò, rassemblait dans ce canton un nombre considérable de lama.

Cette partie de la Mongolie jusqu'à l'Ourga, et soixante verstes encore au-delà, est habitée par des Mongols sujets du khoutoukhtou ; ils portent le nom de *Chabi*. Ce mot mongol signifie *disciple*, ou *personne qui obéit*.

On prétend que le khoutoukhtou commande à trente mille iourtes ou familles.

Les impôts levés sur les sujets du khoutoukhtou ^{p1.030} proviennent du service personnel, de la culture des terres et du pâturage des nombreux troupeaux ; ils servent à l'entretien du khoutoukhtou et de sa cour.

3 septembre. — Voyant que les chariots à un cheval, destinés au transport de nos bagages, étaient encore de l'autre côté de l'Irò, j'envoyai mon interprète au bitkhetchi pour le prier de les faire passer, et lui dire que, ne voulant pas, dans le commencement du voyage, trop fatiguer des animaux qui n'étaient pas encore accoutumés à ces sortes de chemins, je pensais qu'il fallait leur accorder un jour de repos.

Le bitkhetchi y consentit, et les chariots furent transportés sur la rive gauche de l'Irò.

Voulant reconnaître le zèle des Mongols qui avaient aidé à cette opération, effectuée avec promptitude, je fis présents au dzangghin, qui avait déployé une activité extraordinaire, d'une peau de maroquin noir et de deux peaux de bœufs, pour qu'il les partageât entre ses gens. Lorsque Lange passa l'Irò avec sa caravane, le 20 septembre 1727, les Mongols demandèrent qu'on leur payât 10 copèques par poud ¹, ce qui était alors un prix

¹ 10 centimes pour trente-six livres pesant.

Voyage à Pékin

exorbitant.

Nos gens furent obligés de passer la rivière à gué ; un de nos cosaques y gagna une fièvre assez ^{p1.031} forte qui pensa l'emporter, et dont il souffrit encore longtemps.

Un Mongol vint ensuite chez moi ; il ramenait le cheval qui s'était enfui de la première station ; on l'avait saisi à Troitzko-savsk, et il nous était rendu par les soins de notre commandant et du dzargoutchei. Ce Mongol, auquel je fis donner un petit miroir, ne cessait de me témoigner sa reconnaissance.

A cinq heures du soir, accompagné de l'inspecteur du bagage et de l'interprète, j'allai faire ma visite au bitkhetchi et au toussoulaktchi ; nous fûmes très bien reçus, surtout du dernier. Il m'appela son *frère cadet*, expression flatteuse et amicale usitée chez les Mongols : il nous dit avec satisfaction que c'était la cinquième mission russe qu'il accompagnait. Sa iourte était plus élégante que ne le sont ordinairement celles des Chinois ; il était assis sur un tapis de feutre entouré de lama et de Mongols d'un rang inférieur. Il parut recevoir les expressions de notre gratitude avec un contentement marqué. Dans la conversation il nous fit une peinture exacte de nos conducteurs chinois ; il dépeignit le bitkhetchi comme un homme faible d'esprit et de corps, inhabile aux affaires, et ayant fait de grands sacrifices pour obtenir sa charge, dans l'espoir d'en tirer un gros bénéfice ; le bochko nous en avait déjà fait le même portrait. Quant aux nerbes (leurs ^{p1.032} serviteurs), ils avaient quitté Péking pour accompagner la mission dans des vues non moins intéressées. En Chine les serviteurs de cette classe, sont des gens libres ; ils sont attachés sans exception à tout ce qui exerce un emploi, même aux ministres ; ils n'ont point de gages, ou n'en reçoivent que de très minces. Ils se mêlent adroitement dans toutes les affaires de leurs maîtres ; ils sont les protecteurs ou les adversaires des suppliants, exercent une grande influence dans la décision des affaires, et se procurent en toute occasion des gains considérables, qu'ils partagent souvent avec

Voyage à Pékin

leurs maîtres. Si on met en accusation les mandarins, on commence d'abord par examiner leurs serviteurs.

Après une heure de visite, nous retournâmes chez nous.

A peine étais-je dans ma tente que le dzanghin vint me prier d'employer mon autorité pour défendre aux étudiants le plaisir de la pêche, auquel ils se livraient : je m'empressai de satisfaire aux désirs de ces Mongols. Ils regardent les poissons comme sacrés, d'après leur croyance à la métempsycose, qui est un des dogmes de leur religion.

La nuit ayant été assez douce, la mission se mit en route dès neuf heures du matin.

Nous venions de quitter notre campement, lorsque des femmes mongoles, dont le devoir est de ^{p1.033} s'occuper des détails domestiques, vinrent plier les iourtes ; il leur fallut fort peu de temps pour finir ce travail, charger les chameaux et se retirer. Sur toute la route, les iourtes pour nos guides étaient préparées d'avance ; mais les nôtres étaient empruntées aux habitants du voisinage, et assez ordinairement aux plus pauvres, les riches trouvant toujours le moyen de se soustraire aux charges.

A un verste de là nous gravâmes avec peine sur une montagne escarpée et sablonneuse ; celles que nous laissions à droite de l'Irò se présentaient comme une muraille colossale et dentelée ; leurs sommets s'élèvent en pyramides. Un des flancs de la montagne s'étend comme un rempart presque jusqu'au passage de l'Irò. Nous apercevions vers le couchant des montagnes d'un bleu foncé, derrière lesquelles coule l'Orkhòn, à une distance de vingt verstes environ de notre chemin.

Une vaste plaine, ornée de collines, abondait en gras pâturages ; en beaucoup d'endroits croissaient l'ail sauvage (*allium scorodoprasum*) et le lin sauvage (*linum perenne*). Le dernier ressemble beaucoup au lin cultivé ; il en diffère en ce qu'il se reproduit annuellement par sa racine ; il a un goût d'herbe un peu salé et amer.

Voyage à Pékin

Cette plante se dissout et s'amollit facilement ; son suc et l'eau distillée qu'on en retire sont bons pour les blessures. Le lin sauvage croît dans tous les ^{p1.034} lieux incultes des montagnes de la Sibérie ; on en trouve également dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg ¹.

Pendant le jour, nous eûmes aussi chaud qu'au milieu de l'été ; les hautes montagnes empêcher les vents de rafraîchir l'atmosphère. Nos chameaux commençant à s'accoutumer à la fatigue, marchaient beaucoup mieux que les premiers jours ; le toussolakhtchi Idam nous accompagnait comme à l'ordinaire pendant sept verstes ; ensuite il prenait le devant pour faire préparer notre logement.

Deux fois nous fûmes obligés de passer par des montagnes. Notre marche se dirigea vers le sud ; coupant l'étroite vallée de Manghirtou, qui s'étend à une grande distance de l'est à l'ouest, nous quittâmes le chemin pour gravir sur les hauteurs de Manghirtou. Ayant demandé pourquoi il n'y avait pas de chemin tracé, on me répondit que ce passage servait seulement aux employés du gouvernement, que du reste il y avait des routes d'hiver, de printemps, d'été et d'automne. Ce fut par la dernière que nous passâmes.

On a établi ces différentes routes afin de pouvoir trouver en toute saison une nourriture fraîche pour les chevaux de poste. Nous n'apercevions point de nomades dans la plaine, parce qu'elle ^{p1.035} manque d'eau. Les Mongols des environs séjournent ici pendant l'hiver ; ils y trouvent alors d'abondants pâturages ; les montagnes des environs les mettent à l'abri du froid, et ils se procurent de l'eau en faisant fondre de la neige.

Ayant parcouru vingt verstes, nous parvînmes à une hauteur, au sommet de laquelle se trouvait une pierre colossale ; à droite s'élevait le mont Narin Koundou, dont le sommet et la base sont

¹ *Principes élémentaires de l'Histoire naturelle ; règne végétal ; 1794 ; tom. II, pag. 127, par M. Severghin, en russe.*

Voyage à Pékin

couverts de grands pins ; ce site est en général fort pittoresque. A l'ouest, près de l'embouchure de Selby, qui se jette dans l'Orkhon, s'élance jusque dans les nues le mont Mingadàra (c'est-à-dire qui surpasse mille). On dit que dans les environs de cette montagne, on trouve un grand nombre de temples. Près de quatre mille lama se réunissent dans les plus grands, aux jours de fêtes solennelles.

Descendant par un sentier étroit et fort difficile pour notre bagage, nous arrivâmes à une gorge très resserrée, où croissaient abondamment l'altagane (*robinia pygmæa*) et le millet, dont les épis, beaucoup plus petits que ceux du millet de la petite Russie, étaient déjà fauchés. Nous prîmes ensuite sur la gauche une petite montée dont la roche est de couleur verdâtre, et nous arrivâmes sur la rive droite du Charà ; on s'arrêta en ce lieu qui est entouré de montagnes. Il était quatre heures de l'après-midi ; nous avons p^{1.036} parcouru trente verstes ; on nous avait préparé quatre iourtes excellentes ; celle de l'archimandrite et la mienne étaient tendues en nankin, avec une bordure de couleur ; le plancher était couvert d'un tapis en feutre. Nous fûmes redevables de ces attentions au toussoulakhtchi. D'après ses ordres on avait fait cuire pour les cosaques du thé en briques.

Les Mongols, et la plus grande partie des peuples nomades de l'Asie Moyenne, font un grand usage de ce thé ; il leur sert de boisson et de nourriture. Les Chinois, qui en font un commerce considérable, n'en boivent jamais. En préparant le thé, ils mettent de côté les feuilles sèches, malpropres et gâtées, ainsi que la tige, et après les avoir mêlées avec une matière glutineuse ils les renferment dans des moules carrés oblongs, et les font sécher dans des fours. C'est à ces carrés que les Russes ont donné le nom de thé en briques. Les Mongols, les Bouriates, les habitants de la Sibérie transbaïkaliennne, ainsi que les Kalmuks, prennent un morceau de ce thé, le pilent dans un mortier fait exprès, et jettent ensuite cette poudre dans un vase de fonte rempli d'eau bouillante, qu'ils laissent longtemps sur le feu, en y ajoutant un peu de sel et

Voyage à Pékin

du lait ; ils y mêlent quelquefois de la farine frite dans de l'huile. Ce thé, ou bouillon, est connu sous le nom de *satouran*. J'ai bu de ces deux sortes de thé en briques ; je l'ai trouvé assez de mon goût, p1.037 et je le crois très nourrissant : tout dépend de l'habileté et de la propreté de celui qui prépare cette boisson. Ces carrés de thé en briques servent de monnaie courante dans les marchés de ces peuples, ainsi qu'en Daourie.

Je reçus la visite du dargouï (commandant de cinq cents hommes) et du khàlgatchi (portier) de la cour du khoutoukhtou, qui devaient nous accompagner jusqu'à l'Ourga. Je leur fis offrir du thé et de l'eau-de-vie ; la commission qu'ils devaient remplir leur avait été donnée par le chantsab (économiste en chef), qui gérait les biens et les affaires du gheghen khoutoukhtou. On dit que l'empereur de la Chine accorde au chantsab un cachet et des prérogatives particulières.

Pendant toute la nuit le vent d'ouest souffla assez fort ; il fit froid le matin. Les Mongols à cheval, qui, indépendamment de nos sentinelles, veillaient à notre bagage, faisaient des rondes pendant la nuit ; ils se donnaient des signaux, en poussant des cris qui ressemblaient au bruit des vents lorsqu'ils s'engouffrent dans les montagnes.

Le fond sablonneux du Charâ donne à ses eaux une couleur jaunâtre. Cette rivière, qui prend sa source dans le mont Tyrghétou, coule directement du sud au nord ; tournant brusquement vers l'ouest, elle va se jeter dans l'Orkhon. Le Kouitoûn, qui n'était qu'un ruisseau, se réunit au Charâ, près du lieu où nous étions campés. On p1.038 ne pêche que de petits poissons dans le Charâ ; mais dans l'Orkhon, qui ne passe pas loin du lieu où nous étions, on trouve des esturgeons, et surtout des saumons et des truites (*salmo fluviatilis*).

Au printemps, quand les eaux débordent, ces grands poissons passent dans le Charâ. Nous vîmes voler près de nous des troupes

Voyage à Pékin

nombreuses de grues, d'oies et de canards sauvages.

Les Mongols de cette contrée paraissent à leur aise comme on en peut juger à la fierté de leur extérieur et à la richesse de leurs vêtements. Nous vîmes sur la rive opposée du Charà, un assez bon nombre d'ourtes, de grands troupeaux de moutons, et des chevaux : près de notre campement, paissaient des vaches de buffles, dont le lait est très estimé des Mongols.

Des lama désœuvrés vinrent nous voir : on devrait supposer que ces prêtres s'occupent d'instruire les habitants de ces steppes ; j'ai sujet d'en douter. Je proposai à ces lama de lire quelques mots écrits en mongol ; à peine ils purent les déchiffrer. Le dzangghin de notre station, au contraire, les lisait couramment ; il est vrai que par état il doit savoir écrire, tandis que les lama se bornent à lire le Gandjour ou livre de prières du Tibet, dont ils ne connaissent que les lettres sans en comprendre le sens.

Le précédent dzangghin de la station, vieillard ^{p1.039} respectable de soixante-dix ans, vint à cheval, complimenter le chef de la mission. Ce Mongol, à cheveux blancs, avait accompagné nos missions précédentes ; il se plaignit de ce que l'âge ne lui permettait plus de monter aussi lestement à cheval que dans sa jeunesse ; il enviait extrêmement la barbe longue et touffue de l'archimandrite. Les Mongols n'ont que peu ou point de barbe ; ils laissent croître leurs moustaches, et, semblables aux Bouriates et aux Kalmouks, ils se rasent presque entièrement les cheveux ; ils tressent en queue ceux qu'il conservent. Je ne puis ajouter foi au récit de quelques voyageurs, qui disent que les Mongols se servent de cette tresse pour attacher leurs arcs sur leur tête quand ils passent une rivière à la nage, afin de ne pas mouiller l'arme qu'ils estiment le plus ; en effet, je crois qu'il leur serait très facile d'attacher leurs arcs à leurs épaules ou même à leur col au moyen d'une corde ou de tout autre lien.

A trois heures après midi, nous vîmes sur la rive opposée du Charà, sur le chemin de Kiakhta, une caravane de vingt-cinq

Voyage à Pékin

chameaux ; je ne pus jamais savoir pourquoi nos guides nous faisaient prendre une route différente de celle que les missions précédentes avaient suivie, et qui était celle par où passait la caravane. L'ancienne route est plus longue d'une station, mais elle est beaucoup plus commode pour le bagage ; ^{p1.040} à l'endroit où nous étions, elle se joint à la route de poste.

Un vent froid du nord, accompagné d'une petite pluie, souffla toute la nuit, et continua pendant la journée. Nous quittâmes la station de l'embouchure du Kouitoûn à dix heures du matin. Sur ma demande, le toussoulakhtchi donna l'ordre aux Mongols de rassembler nos chevaux de selle et de trait. Les Mongols sont très habiles pour faire faire à leurs chevaux des mouvements rapides et détournés : c'est à son adresse à s'emparer d'un cheval en liberté, qu'on reconnaît un bon cavalier ; bien assis sur sa selle, il exécute des voltes très hardies jusqu'à ce qu'il ait réussi à jeter l'arkan ou lacet autour du col du cheval vagabond, qui cherche par mille détours à éviter son approche.

On passa à gué le Charà, qui a ici dix toises de largeur ; on traverse une prairie pendant deux verstes vers l'est jusqu'à une montagne en pente douce, au haut de laquelle il y avait un amas de pierres ; à un verste plus loin au sud, on descendit par une pente sablonneuse et roide sur la rive gauche du Charà. La plaine était couverte d'une herbe haute et épaisse et de buissons d'ormes. Ça et là s'élevaient des meules de foin ; le sol est sablonneux. On longe ensuite pendant sept verstes le pied d'une montagne assez haute qu'on laisse à droite, en traversant plusieurs fois ^{p1.041} des bois de pins, qui couvrent cette montagne jusqu'à son sommet, ce qui lui a fait donner le nom *Koutoûl narassoû* (forêt de pins). Puis on arrive près d'un temple mongol, situé près de la route au pied du mont *Gountoû Samboû*. Sur le sommet, on apercevait un soubourgan ou bounkhâ, dont la couleur blanche attire les regards des passants.

Un soubourgan est une espèce de chapelle édiflée par les gens

Voyage à Pékin

riches pour la purification de leurs péchés, et dans l'espérance d'une récompense future ; elle est construite en bois ou en pierre, en forme de pyramide, et n'a qu'une petite ouverture du côté du midi. Le jour de la consécration d'un soubourgan, on jette dans l'intérieur quelques centaines de petits cônes en argile (appelés en mongol *tsatsà*), regardés comme les images symboliques des êtres déifiés. Ces *tsatsà* devraient, dans la règle, être composés de neuf sortes d'objets précieux : d'or, d'argent, de pierres fines, de perles, etc. ; mais, comme peu de personnes sont en état de sacrifier tant choses de prix, on se contente d'en mêler une mince quantité à de petites figures d'argile sur lesquelles on récite des prières composées à cet effet. Pour qu'un soubourgan acquière de la vogue, il faut qu'on y ait porté au moins cent *tsatsà*. Au reste, le nombre de ces dons dépend de la bonne volonté, de la fortune, ou de la dévotion des fidèles. Les Mongols montrent une grande ^{p1.042} vénération pour ces chapelles. Tout passant doit s'y arrêter, se prosterner trois fois, en faire par trois fois le tour, et y jeter quelque chose en offrande, ne fût-ce qu'une mèche de ses cheveux ou une cheville de bois.

Le temple, situé sur le bord du Charà, est en bois peint en blanc à l'extérieur ; le toit est rouge. Dans l'intérieur, quelques cierges parfumés du Tibet, d'un rouge foncé, et faits d'écorce d'arbres et de musc, brûlaient devant les idoles. Deux lama lisaient le Gandjour. Absorbés dans leur recueillement, ils ne daignèrent pas jeter un coup d'œil sur nous.

On voyagea ensuite dans une prairie, longue de deux verstes ; on passa à gué à la rive droite du Charà, et on suivit un chemin, égal et uni. Des montagnes pierreuses se prolongeaient à notre gauche ; une rivière coulait sur notre droite. Dans la prairie, on apercevait, de côté et d'autre, les iourtes de Mongols nomades. De petits monticules coupaient de temps en temps la plaine ; le terrain était extrêmement pierreux. Partout on reconnaissait que la main de l'homme n'avait jamais travaillé cette route.

Voyage à Pékin

A moitié chemin, nous rencontrâmes une troupe de Mongols qui allaient de l'Ourga à Kiakhta, avec un chargement de sucre candi, appartenant à un négociant chinois de Kiakhta. Seize chariots, attelés chacun d'un bœuf, ^{p1.043} portaient les marchandises. Plus loin, sur la rive de Charà, nous vîmes la tente d'un de ces marchands chinois qui parcourent la Mongolie, &changeant avec les habitants des steppes leurs marchandises contre des bœufs et des moutons qu'ils revendent en Chine. Ce sont les colporteurs de ces régions.

De la montagne Ourmoukhtoû, que nous avons sur la gauche, et au pied de laquelle est la station d'hiver, nous descendîmes dans la plaine traversée par le Charà ; quelques saules y croissent, l'herbe y était haute et épaisse.

Après avoir encore une fois passé le Charà à gué, près du mont Kerétou, et marché à l'est, la mission arriva à quatre heures après midi à la station d'Ourmoukhtoûi, elle est sur la rive gauche, qui est très raboteuse. (25 verstes).

Le soir le dzangghin, qui nous avait accompagnés jusqu'ici, se sépara de nous. Un dzangghin, un koundoui et quatre soldats envoyés par les quatre khans ¹, sont placés à chaque ^{p1.044} station. Les anciens reçoivent un salaire annuel de dix lan (vingt roubles en argent). Quand ils remplissent bien leur devoir, on les conserve plusieurs années dans ce poste, avec leurs familles et leurs troupeaux. Il faut que chaque station soit pourvue de huit chevaux et de quatre chameaux pour les personnes qui voyagent par ordre du gouvernement. Les khans les plus près de la route doivent

¹ Les Mongols sont divisés en plusieurs aimak ou tribus. La plus grande est celle de Kiakhta. Elle est partagée entre quatre khans qui portent les titres suivants :

1. Touchétou-khan, résidant au bord de la Selenga supérieure ;
2. Tsetsen-khan, résidant à l'est de Kiakhta, près de la rivière Kheroulan ;
3. Dzassaktoû-khan, résidant au versant méridional du grand Altai, sur les bords de la rivière Dzabakhan ;
4. Saïn-Noïn, résidant dans le step de Gobi, au sud de l'Ourga.

Voyage à Pékin

fournir les hommes ; ceux qui en sont éloignés l'argent pour leur entretien, les chevaux et les chameaux, en nature ou en argent.

La température éprouva un changement si subit, qu'à huit heures du matin, le lendemain, le thermomètre ne marquait plus que cinq degrés au-dessus de zéro. Quelques Mongols arrivèrent ; ils étaient vêtus de pelisse, et avaient sur la tête des bonnets garnis de peaux de martre, et principalement de peaux de mouton blanc.

Il gela pendant la nuit ; le vent souffla du nord, la journée fut nébuleuse. Plusieurs de nos cosaques souffraient d'un refroidissement depuis le passage de l'Irò ; mais il convient de remarquer que les gens de la classe inférieure, en Sibérie, affaiblissent leur constitution, originairement très robuste, par l'usage immodéré du thé en briques, qu'ils boivent trois fois par jour et même plus souvent. Je laissai à cette station un cheval malade, sous la condition qu'il me serait rendu à ^{p1.045} mon retour, et qu'en cas de mort les Mongols n'en seraient pas responsables, s'ils pouvaient m'en fournir la preuve.

Entre huit et neuf heures du matin, nous nous mîmes en route. Après avoir parcouru une verste et demie dans la plaine du Charà, nous gravâmes sur une partie du mont Banghi, connue sous le nom de Khoussoutoû (des bouleaux) ; puis traversant une gorge étroite, à sept verstes de la station, nous entrâmes dans la plaine de Tsàidam (saline) : elle tire son nom du sel qui se montre à fleur de terre dans ces steppes. La plaine de Tsàidam s'étend jusqu'au Baïn-gol (rivière riche), qui coule de l'est à l'ouest, et se joint à la rive droite du Charà. Le Baïn-gol prend sa source au pied de hautes montagnes. Le mont Mangatàï (roide), dont la partie située à l'ouest est nommée Toumoukéi (agitée par les tourbillons), s'élevait au sud-est à notre gauche. Les cavités du Mangatàï sont habitées par une multitude de chèvres sauvages, de cerfs, de renards, de chats sauvages, appelés en langue mongole *manoûl* ; on y rencontre aussi des ours, mais rarement. Les sommets du Mangatàï sont couverts de bouleaux.

Voyage à Pékin

Ayant parcouru cette plaine l'espace de huit verstes, on traversa la partie inférieure du mont Oundoûr oulàn (hauteur rouge), et l'on continua à voyager pendant cinq verstes, au sud, ^{p1.046} sur un chemin uni, jusqu'au Baïn-gol, que l'on passa à gué ; puis l'on campa (20 verstes).

Une foule de Mongols entoura aussitôt nos équipages ; nos roues ferrées attiraient surtout leur attention. Le chariot mongol est ordinairement à deux roues qui tournent avec leur axe. Cette roue est formée de deux petits blocs de bois carrés, mis en croix, et entourés de coins arrondis au lieu de jantes ; l'axe est placé dans le centre de ces coins.

Depuis l'Oundoûr oulàn, une vallée étroite s'étend vers l'ouest le long du Baïn-gol, presque jusqu'à l'Orkhòn ; cette vallée est terminée au sud par la chaîne des monts Toumoukéi, et au nord-ouest par d'autres moins hauts, mais très roides. Dans le voisinage de la station, et sur la rive opposée du Baïn-gol, on apercevait une vingtaine de iourtes. D'immenses troupeaux de moutons et un nombre considérable de chevaux gras, annonçaient la richesse des habitants et la fertilité du sol des steppes. La station est située au pied du mont Toumoukéi, sur les bords du Baïn-gol.

Voyant une plaine couverte d'excellents herbages, nous avions le désir d'y séjourner le lendemain pour que nos chameaux pussent se remettre de leurs fatigues. Le toussoulakhtchi y avait consenti ; mais les conducteurs chinois, pressés d'arriver à l'Ourga, s'y refusèrent.

Dès le matin, le bitkhéchi vint chez moi me ^{p1.047} faire des excuses de s'être opposé à mes désirs, en disant qu'il était obligé de se hâter pour arriver à l'Ourga avant le départ du khan, qui avait déjà reçu l'ordre du bogdo khan ¹ de l'accompagner à la chasse

¹ Titre donné à l'empereur de la Chine, par les Mongols ; il est synonyme avec l'expression latine d'*augustus imperator* ; en chinois *Houang ti*.

Voyage à Pékin

dans la Mongolie orientale. Je ne sais si cette excuse était vraie ; toutefois, je lui fis observer, ; en présence du chef de la mission, que nous ne désirions pas moins vivement que lui d'arriver le plus tôt possible à Péking, mais qu'il fallait songer qu'on pouvait pas voyager aussi vite avec des bagages qu'avec des équipages de poste, et qu'il convenait de ménager nos bêtes de somme, surtout au commencement du voyage. Durant cet entretien, il fut décidé que nous nous reposerions le lendemain sur les bords du Kharà. Le toussoulakhtchi vint encore me réitérer l'assurance de son dévouement.

A neuf heures du matin, nous partîmes en nous dirigeant vers le sud, et nous gravâmes lentement sur les hauteurs du mont Toumoukéi. Une source d'eau pure et fraîche jaillit de la montagne, en descend à petit bruit en coulant entre des cailloux, et va se perdre dans la terre, à peu de distance du Baïn-gol, avec lequel elle a vraisemblablement une communication souterraine. ^{p1.048} Cette montagne est de granit rouge ; des blocs énormes détachés de ses flancs sont dispersés sur les pentes. Le sommet et les cavités sont couverts de bouleaux, de *Lonicerà tatarica*, et de gros buissons de groseilles rouges qui étaient encore assez garnis de fruit, malgré l'automne.

Parvenus sur la montagne, que couronne un obo colossal en pierres, nous descendîmes par une pente rapide, dans les gorges de Toumoukéi, qui sont voisines du Charà. Les plaines où coulent l'Irò, le Charà et le Kharà, se ressemblent ; serrées entre deux montagnes, elles s'ouvrent toutes sur les rives droites de ces rivières. La plaine de la dernière abonde en excellents pâturages. Ayant parcouru trois verstes, sur un chemin battu, nous tournâmes à gauche vers l'est ; on monta une petite élévation, et on fit environ deux verstes dans une gorge très resserrée, ayant à droite d'immenses montagnes, et à gauche de grands rochers suspendus au-dessus de la tête ; nos guides mongols avaient pris les devants avec notre bagage : nous ne savions plus où aller. Les traces des

Voyage à Pékin

pieds des chameaux sur l'herbe nous indiquèrent notre chemin ; un sentier étroit que nous escaladâmes avec difficulté, nous conduisit à une élévation où les hauteurs de *Charà-koutoûl* se divisent. On y voyait de petits bocages de bouleaux et de trembles, ainsi que beaucoup de groseilliers rouges. Au loin, vers l'est, se déployait une plaine ^{p1.049} immense remplie de montages arides, dont les cimes élevées et bleuâtres offraient le tableau d'une mer agitée. Une pente dangereuse nous conduisit vers le sud-est, dans une plaine ; après une marche de cinq verstes, nous entrâmes dans la prairie tourbeuse du *Kharà*, qui forme beaucoup de bras et d'îles, jusqu'à la station qui se trouve dans le voisinage du mont *Koukoû-tcholô* (pierre bleue), situé au sud-ouest. Avant d'y arriver, il fallut encore passer la rivière à un gué qui nous fut indiqué par des Mongols venus à notre rencontre.

Le *Kharà* (noir) est beaucoup plus considérable que le *Charà* ; son eau est d'une couleur foncée, à cause de son fond pierreux et de sa profondeur. Il coule de l'est à l'ouest dans une large plaine herbeuse ; il est bordé par des montagnes. Les deux rivières se jettent dans l'*Orkhon* : on voit peu de nomades dans leur voisinage. Le mauvais temps nous délivra d'un grand nombre de visites. Le soir seulement le dzangghin et le koundoui de la station vinrent nous rendre leurs devoirs ; ils étaient en habits rouges avec des boutonnières jaunes. Les manteaux à manches sont d'un usage commun chez les Mongols ; quand ils sortent, surtout pour affaire de service, ils ne manquent jamais, même de beau temps, et malgré la brièveté de la distance, d'attacher leur manteau à leur selle, comme nos cavaliers.

^{p1.050} Il plut toute la nuit ; le temps fut constamment humide et couvert. Pour la première fois, nous fûmes obligés de nous servir de nos quatre iourtes et de nos tentes, pour mettre le bagage à l'abri de la pluie.

Le chef de la mission, l'inspecteur du bagage, l'interprète et moi, nous allâmes le matin visiter nos conducteurs. Le *toussoulakhtchi*

Voyage à Pékin

était assis au milieu des Mongols. Un garçon de sept ans, fils du dzangghin de la station, épelait. Sachant qu'ils célébraient la moitié de la lune moyenne d'automne, je leur envoyai des boissons et des fruits secs.

Après le dîner, nous allâmes à la chasse des canards sauvages dans un marais voisin. Ensuite nous pêchâmes dans le Kharà. Cet exercice inconnu aux Mongols attira beaucoup de spectateurs : nos peines furent richement récompensées. Mais le toussoulakhtchi, partisan zélé de la métempsychose, vint bientôt avec son neveu nous conjurer de rejeter ces poissons dans l'eau : nous nous empressâmes de le satisfaire.

Pour expliquer cette circonstance, il est bon de faire observer ici que la morale de Bouddha compte dix péchés mortels, ou *actions noires*, divisés ainsi :

Péchés du corps : L'assassinat, le vol, la fornication. p1.051

Péchés de la parole : Le mensonge, la calomnie, les paroles obscènes et les expressions menaçantes.

Péchés de l'âme : La vengeance, l'envie et l'abandon de la véritable doctrine.

Les dix suprêmes vertus, ou *actions blanches*, se composent de tout ce qui est opposé à ces péchés. Ce n'est pas l'homicide seulement qui est le plus grand péché, mais, d'après les idées relatives à la transmigration des âmes, c'est un péché de tuer le plus petit animal. Aucun lama, aucun Mongol pieux ne tue un insecte : néanmoins il est permis de manger la chair des animaux égorgés par d'autres ; c'est vraisemblablement parce que plusieurs steppes, n'étant pas propres au labourage, n'offrent que de la viande pour toute nourriture.

Voilà pourquoi les Mongols s'abstiennent de la pêche et de la chasse, et profitent de chaque occasion de sauver la vie aux

Voyage à Pékin

animaux. Bell ¹ raconte le fait suivant :

« En me promenant, dit-il, à Selenghinsk, j'aperçus, parmi plusieurs jeunes gens qui pêchaient, un vieillard dont l'extérieur m'étonna. Il achetait tous les poissons pris et les rejetait ^{p1.052} dans l'eau avec un air de gravité. Je voulus entrer en conversation avec lui ; mais il était tellement occupé, qu'il ne fit nullement attention à mes paroles. Je le reconnus pour un brahme indien à son habillement et à une raie de couleur de safran qu'il avait sur le front. Par suite d'un vœu, il était venu dans ces contrées avec plusieurs de ses compatriotes pour présenter ses hommages au khoutoukhtou. Ce brahmine, âgé de soixante-dix ans, paraissait content d'avoir pu rendre la liberté à ces poissons. Il parlait un peu le russe et le portugais ² ; il me dit plus tard qu'il avait agi ainsi par un motif de religion ; qu'il était possible que les âmes de quelques-uns de ses amis ou de ses parents eussent passé dans le corps de ces poissons ; que, par conséquent, il était de son devoir de les sauver de la mort, d'autant plus que sa loi lui défendait de tuer un être vivant et d'en manger. Les brahmes ne vivent que de végétaux.

Le chemin jusqu'à la station, encore éloignée d'une verste et demie, étant rempli de ruisseaux ^{p1.053} et de marais, le toussoulakhtchi m'offrit son cheval. Sa selle, faite dans le pays des Solons, sur les bords de l'Amour, et qu'il me vanta beaucoup, me parut extrêmement incommode ; car les étriers des selles mongoles et chinoises sont si courts, qu'un Européen ne peut s'en servir. Les chevaux de notre station étaient d'une haute taille et très bien

¹ *Travels in Russia*, etc. Glasgow edit. 1763, vol. 1, page 285.

² M. Timkovski trouve ce fait incroyable ; cependant le portugais est la *lingua franca* de l'Hindoustan ; on le comprend sur toutes les côtes, depuis Calcutta jusqu'au cap Comorin. J'ai vu des Anglais, nés au Bengale, qui ne savaient parler d'autre langue que le jargon portugais et le bengali. Kl.

Voyage à Pékin

nourris. En revenant, nous vîmes une femme mongole occupée à traire une cavale. Les Mongols, comme les Bachkirs, les Kalmuks et les Kirghiz, boivent le lait de jument et quelquefois même celui des femelles des chameaux. Bergmann observe que l'usage fréquent du lait de jument cause des maux d'yeux.

Vers le soir, plusieurs Mongols, attirés par le chant des cosaques, se réunirent chez nous pour les entendre ; nos guides mêmes les écoutaient avec plaisir. On s'apercevait que cette mélodie était de leur goût. Pendant ce temps, le bochko se reposait dans la tente de l'archimandrite, et essayait d'apprendre par cœur quelques mots russes, par exemple : *Baran* (mouton), *ovtsa* (brebis), *kon* (cheval), *votka* (eau-de-vie), *noumka* (verre à vin), etc. Quant au mot *verblioud* (chameau) et autres semblables, il ne pouvait les prononcer, à cause des consonnes accumulées. Du reste, les Mandchous et les Mongols ont beaucoup plus de facilité que les Chinois pour prononcer les mots étrangers. Le jargon russe que les marchands ^{p1.054} de la province chinoise de Chan si parlent à Kiakhta, en est la preuve ; ils prononcent *lochad* (cheval), *lochka* ; *vmêsté* (ensemble), *zamiessiats* ; *Fédor* (Théodore), *Fetel*, etc. Les marchands chinois ont composé des vocabulaires entiers dans ce dialecte inintelligible. Les marchands russes ne se donnent jamais la peine d'apprendre la langue chinoise.

Le soir, un lama, bègue et de grande taille, vint nous voir. Nous fûmes pour lui, ainsi que nos effets, l'objet d'une curiosité extrême ; il nous dit, entr'autres, que la mortalité des bestiaux, au printemps de 1820, avait été tellement désastreuse, à cause des mauvais fourrages de 1819 et du froid excessif de l'hiver précédent, que plusieurs propriétaires qui possédaient jusqu'à deux cents têtes, n'en avaient plus que cinq. C'était la raison pour laquelle les habitants de ces steppes avaient en ce moment beaucoup de peine à se nourrir. Quand les Mongols ont assez de vaches et de brebis dans leurs troupeaux, ils se nourrissent de leur viande ; dans le cas contraire, ils se contentent de lait et de fromage sec (*bissalâk* et

Voyage à Pékin

khouroût) ; ils font aussi usage du millet (*charà boudà*). Pour chasser leurs chagrins, ils boivent, seulement en été, d'une espèce d'eau-de-vie qu'ils tirent du lait. Le froid de l'hiver les fait beaucoup souffrir dans leurs iourtes. Ils sont obligés de couvrir les petits enfants avec des fourrures et des peaux de ^{p1.055} bêtes ; ils fabriquent pour eux une espèce de feutre grossier de la laine de leurs moutons, et des cordons avec les crins de leurs chevaux. Ils coupent, la première année, la crinière à leurs poulains, et, tous les ans, au printemps, celle de leurs chevaux, excepté aux étalons et aux cavales. Ces crinières coupées donnent un air assez majestueux aux chevaux d'une belle taille. Parmi les Mongols de ces contrées, on ne trouve, ni ouvriers, ni manufactures ; il n'y a que des maréchaux peu habiles. Les habitants des bords du Charà tirent leur bois des montagnes de Toumoukéi et de Mangatàï ; ces gens sont peu aisés. Dans la matinée, un jeune homme de vingt ans vint nous demander l'aumône ; nous lui donnâmes du pain et un morceau de thé en brique. Ce malheureux s'étant aussi adressé au bitkhéchi, fut renvoyé avec des coups ; on trouve chez les Mandchous la même insensibilité que chez les Chinois ; nous vîmes ceux-ci traiter les Mongols avec une fierté extrême.

10 septembre. — A neuf heures du matin, nous continuâmes notre voyage. Un vent piquant du nord souffla toute la matinée, et le temps fut couvert toute la journée.

Nous laissâmes sur la rive droite du Kharà le mont Mangatàï, à l'est duquel s'élève le Doû-lochi, mont isolé dont le sommet a, comme celui du Mont-Blanc, la forme d'une bosse de chameau. ^{p1.056} Plus loin, vers l'est, on aperçoit le mont Mândal, le plus haut que nous eussions encore vu ; il ressemble au Mogôitou (des serpents) qui s'élève sur la rive droite du Tchikoi, au-dessus du fort Koudarinsk appartenant aux Russes ¹.

¹ Celui qui visite ce fort doit, s'il veut jouir d'une vue vraiment ravissante, monter sur le Mongoïtou, d'où l'on aperçoit les temples des Bouriates des environs.

Voyage à Pékin

Nous allâmes à une verste au-delà de la station, longeant des montagnes situées à l'ouest ; ensuite nous tournâmes au sud, en remontant le Borò, qui tombe à gauche dans le Kharà, près de notre campement. Le Borò traverse du sud au nord une plaine, en faisant mille détours ; ses bords sont couverts d'herbes épaisses. Dans la plaine et sur les élévations voisines, nous vîmes une grande quantité de iourtes et de troupeaux. On semait en abondance du millet, de l'orge et du froment. Cette dernière espèce de grain avait péri par un froid prématuré. On arrache le millet et le blé mûr avec la racine ; quelquefois on le fauche ; pour le battre, on fait fouler les gerbes aux pieds des chevaux,

La plaine arrosée par le Borò est très propre à l'agriculture ; le terrain est, en général, sablonneux et sans cailloux. Une multitude de grues se promenaient sur ses bords, et ses eaux étaient couvertes de canards sauvages. Ayant tiré sur ces ^{p1.057}oiseaux, le bruit de nos armes à feu attira les Mongols ; ils ne connaissent que leurs arcs et leurs flèches qui, maintenant, ne se teignent que du sang des bêtes féroces.

Dans cette plaine, qui s'étend environ quinze verstes au sud, nous rencontrions continuellement des troupes de Mongols qui revenaient d'adorer le nouveau khoutoukhtou. La manifestation de ce pontife, âgé de sept ans, avait produit une sensation extraordinaire parmi les Khalkha dévots : hommes, femmes, vieillards, enfants, richement habillés, montés sur leurs plus beaux chevaux, couverts de bonnets de zibeline, accouraient en foule, pour voir l'enfant miraculeux, et recevoir sa bénédiction. Ayant joui de ce bonheur, il retournaient chez eux le cœur satisfait.

Après avoir parcouru quinze verstes sur un chemin uni et droit, nous sommes entrés dans la vallée de *Dzoun-Modò* (cent arbres), à la droite du Borò, au pied du mont Noïn (Seigneur), où s'arrêtèrent nos missions, en 1794 et 1807. A trois verstes plus loin, nous atteignîmes *Mànitou* (lieu de prières), montagne surmontée d'un obo. A droite, on aperçoit les trois monts Baïn-Djiroukhé (cœur

Voyage à Pékin

riche), et à gauche, sur l'autre rive du Borò, le Noïn. Nous rencontrâmes une nombreuse caravane des dévots Khalkha. Plusieurs d'entre eux étaient allés au Tibet, pour recevoir le khoutoukhtou ^{p1.058} régénéré et l'en avaient ramené, avec toute sa suite, sur leurs chameaux. Excités par leur ferveur, ils avaient réuni plus de mille de ces animaux, dont l'air abattu prouvait qu'ils avaient beaucoup souffert des fatigues d'un si long voyage. Un chameau, blanc comme la neige et plus grand que tous les autres, attira notre attention ; car c'était un objet entièrement nouveau pour nous. Les Mongols connaissent les Russes, et savent que plusieurs de nos compatriotes, parlent leur langue ; nous entendîmes ces mots : *Mendou ! amour ! Bonne santé, bon voyage !*

Nous parcourûmes encore, quatre verstes par un chemin en pente ; le koundoui, envoyé par le toussoulakhtchi, pour s'informer de ma santé, vint à notre rencontre. A trois heures et demie, de l'après-midi, nous passâmes le Borò, vis-à-vis de la station de Khorimtoù, située sur la rive droite de cette rivière, au pied du mont Noïn(23 verstes).

Au sud-ouest de nos iourtes, s'élevait une montagne qui offrait l'aspect d'un immense rempart, terminé par un rocher escarpé, nommé Khorimtoù (place de l'arrivée). A droite, à l'ouest, s'étend un ravin traversé par le Borò, qui sort d'un lac du même nom, ; un peu plus à gauche, on voit le mont Oughemyl, couronné par un obo.

Quelques personnes de notre caravane, ^{p1.059} attirées par la beauté de la soirée, se mirent en marche pour aller se promener dans les bois voisins du mont Noïn.

Aussitôt le toussoulakhtchi m'envoya un de ses gens ; bientôt il vint lui-même pour me prier de faire renoncer mes compatriotes à leur projet, sous prétexte, que la forêt était infestée par des ours. J'en fis sur-le-champ donner avis à nos compagnons par un de nos cosaques ; ils revinrent plus tard. Les domestiques du toussoulakhtchi nous apprirent que l'entrée de la forêt du mont

Voyage à Pékin

Noïn est interdite à tout le monde, Le *kiun-vang* et l'*amban* viennent de l'Ourga, avec leur suite, y chasser pendant l'automne. Ils vont une année dans les environs du Borò ; et l'année suivante sur les montagnes situées au-delà de l'Ourga. Les Mongols qui habitent ces lieux sont obligés de veiller à ce que personne n'y chasse et même n'en approche. Il n'y avait pas eu de chasse l'automne précédent parce que la dévotion des Khalkha ne leur permettait de s'occuper que de l'apparition future de leur khoutoukhtou. En ce moment le vang avait le projet de chasser au-delà de l'Ourga. Le Bogdo-khan (c'est ainsi que les Mongols appellent l'empereur de la Chine) était parti de Péking pour aller résider dans son palais d'été de Je-ho, situé à l'ouest de la grande muraille, dans la partie sud-est de la Mongolie, et y prendre le plaisir de la chasse. Il ^{p1.060} avait ordonné à plusieurs des princes apanagés de la Mongolie de chasser dans leurs domaines, et à d'autres de venir auprès de lui, à Je-ho. Les animaux les plus rares, que l'on tue dans ces chasses, surtout les sangliers, sont envoyés à l'empereur. L'on m'a dit qu'à la chasse du vang, on voit une réunion de cinq cents des meilleurs cavaliers et des plus habiles tireurs de la tribu des Khalkha. On pousse les bêtes sur un point : le vang, l'amban et les principaux Mongols de leur suite ont seuls le droit de tirer sur les animaux. Il est quelquefois permis aux simples cavaliers de poursuivre les bêtes qui s'échappent du cercle.

Le soir, le bochko étant venu chez l'archimandrite, lui demanda, entre autres choses, s'il y avait des mandarins, en Russie ; de quel rang était l'inspecteur de la mission, par rapport au bitkhéchi, et s'il était au service militaire ou civil ? Il témoignait beaucoup de craintes de ce que la lune de la veille (la moitié de la neuvième lune, d'après le calendrier chinois) s'était enveloppée dans des nuages épais, ce qui est pour eux d'un fâcheux pronostic.

Nous avons d'abord longé le mont Oughemyl ; ensuite, nous avons tourné au sud, en continuant notre route dans le ravin d'Arangatà. C'est des hauteurs qui l'environnent qu'on fait sortir les

Voyage à Pékin

animaux des forêts du Noïn, pour qu'ils ^{p1.061} viennent à la portée du vang. Le young-vang chasse à cheval ; l'amban, au contraire, à cause de sa faible santé, suit à pied et ne marche pas longtemps.

Nous avons ensuite gravi sur le mont Gouràndzata, dont le nom signifie pierre à aiguiser ou ardoise ; en effet, son sommet offrait des lames de cette roche. Puis on descendit à cheval par une pente très roide, dans un ravin profond et étroit, appelé Goudjiktoù (ce mot désigne, en mongol, la pente d'une montagne, et correspond au terme russe-sibérien *tianigous*). Le flanc gauche des montagnes qui entourent la vallée est couvert de pêchers sauvages ; le droit, de bouleaux. Cette vallée s'élève, par une pente insensible, jusqu'à une montagne rocailleuse et nue. Nos chameaux descendirent avec peine jusqu'au Soussouktoù, ruisseau qui prend sa source dans les hauteurs, et sur les bords duquel nous vîmes quelques iourtes. On compte environ quinze verstes de la station de Khorimtoù à ce ruisseau.

Abandonnant le chemin direct, qui passe par le mont Khoussoutoù (des bouleaux), à cause de son extrême roideur, nous prîmes à l'ouest, et parcourûmes cinq verstes le long du ruisseau, qui est très bourbeux. L'ayant traversé, nous reprîmes notre marche au sud. La montée du Narassotoù (des pins) fut longue, mais assez douce. Cette montagne tire son nom d'un grand pin, ^{p1.062} très vénéré des Mongols, qui est sur son sommet. Cet arbre est décoré de morceaux de toile, de chapelets et de toutes sortes de choses que les dévots y suspendent. Sur la pente de la montagne s'élève, à droite, un bouleau : à gauche, on voit des pierres colossales en forme de pyramides. C'est sur cette montagne que tous les chemins des steppes septentrionales de Khalkha viennent aboutir à celui qui mène à l'Ourga.

Descendant de la montagne par une pente douce, nous parcourûmes environ quatre verstes le long de plusieurs petits lacs, et une verste à peu près, sur une route unie, jusqu'à la station de Khountsâl. Elle prend ce nom du ruisseau qui arrose la plaine. Nous

Voyage à Pékin

y arrivâmes à trois heures après-midi ; la pluie tombait assez abondamment depuis quelques heures (25 verstes).

La station est à droite du chemin, dans une plaine marécageuse, entourée de montagnes dont une partie est couverte de bosquets de bouleaux ; une autre assez haute, au sud, est couronnée d'un obo très élevé. La plaine s'étend du nord au sud ; une quantité de moutons et de buffles erraient dans ses gras pâturages. L'aspect singulier de ces derniers animaux, leur couleur noire et leur poil touffu effrayèrent beaucoup nos chevaux.

Nous avions constamment rencontré des ^{p1.063} Mongols revenant de l'Ourga. Un lama, âgé de cent ans, vint nous voir : il pouvait à peine se tenir à cheval, à cause de sa faiblesse, et il était soutenu par deux de ses domestiques. Nous prenant pour des étudiants, les officiers cosaques et moi, il nous souhaita un bon succès dans les sciences à notre arrivée à Péking. Les bonnets d'un grand nombre de lama sont couverts de peaux de moutons dont les longs poils sont peints en jaune, selon l'usage tibétain.

Nous fîmes route avec une famille nombreuse des bords de l'Irò. C'étaient des sujets de l'amban-beissé, prince qui accompagna l'ambassade russe en 1805 et 1806. Il est prince du quatrième rang et commande à Ouliassoutou, ville située à l'ouest de la Sélenga. Lamas, laïques, femmes, enfants, tout le monde voyageait à cheval. Deux jeunes garçons, âgés d'environ sept ans, comme le khoutoukhtou, étaient sur un chameau. On les destinait à l'état ecclésiastique, les Mongols pensant qu'il est de leur devoir d'y vouer au moins un de leurs fils. C'est pourquoi le pays est rempli de lama. Ces Mongols conduisaient un troupeau de chevaux offerts en présent au Gheghen khoutoukhtou. Il consistait en dix cavales, un étalon, six poulains et trois chevaux hongres ; quelques-uns de ces animaux étaient très légers et de belle taille. Ayant demandé le prix d'un de ces chevaux, on me répondit qu'il valait soixante ^{p1.064} pièces de thé en briques (environ douze lan ou 96 francs), ce qui n'était pas cher.

Voyage à Pékin

A six heures du soir, une caravane chinoise passa devant notre camp. Elle venait du Maimatchin ¹ de l'Ourga et allait à Kiakhta (en chinois Tchàgta), avec cent chariots attelés chacun d'un bœuf et chargés de marchandises. D'autres petits chariots chinois firent halte près de nous pour passer la nuit ; ils étaient chargés des bois de construction qu'on coupe près des bords de l'Orkhon. C'étaient des poutres de pins de quatre archines et plus de longueur, et d'épaisseur différente. Elles étaient destinées pour Khalgan. La partie septentrionale de la Chine, étant dépourvue de forêts, manque toujours de bois. Il s'y vend très cher, car on est obligé de le faire venir de plus de mille verstes par terre par un chemin très mauvais.

Le nord de la Mongolie, et particulièrement le pays des Khalkha, où se trouve la source de plusieurs rivières, qui ensuite coulent en Sibérie, est riche en bétail et en diverses productions, dont les Chinois ne peuvent se passer.

Pendant la nuit, le thermomètre marqua quatre degrés au-dessous de zéro ; le 12, dans la matinée, la terre fut couverte de givre. Les ^{p1.065} sentinelles mongoles ne font leurs rondes que jusqu'à minuit, alors elles descendent de cheval et s'endorment. La station que nous quitions est occupée par un khochoûn ou division de soldats mongols qui ne sont pas sujets du khoutoukhtou. Tout y était en désordre. On nous avait donné du bois humide, et on ne nous amena des chevaux qu'assez tard ; les Mongols s'excusèrent en disant que nous manquions de chevaux dressés à poursuivre et atteindre les autres, qui sont en liberté dans les pâturages, et que des cavaliers, habitués à ce manège, prennent en lançant l'arkan, ou le lacet.

A huit heures du matin, nous nous mîmes en route ; à neuf, la gelée disparut ; le temps fut très doux. Au bout de cinq verstes, nous gravîmes sur un des côtés du mont Khountsâl ; deux verstes plus

¹ *Mai mai tchin*, communément prononcé *Maimatchin*, signifie entrepôt ou ville destinée uniquement au commerce. Kl.

Voyage à Pékin

loin, nous longeâmes un ravin, à la gauche duquel s'étendaient deux lacs. Au-delà de cette montagne, qui de ce côté est escarpée, on voit à gauche plusieurs petits lacs, entourés de misérables iourtes. Plus loin, à l'ouest de notre chemin, on apercevait le sommet de hautes montagnes, couvertes de forêts de pins et de bouleaux. Il est défendu d'y pénétrer, de même que dans ceux que nous avons vus auparavant. Cette chaîne de montagnes porte le nom de *Gourban-Ourtou-Nirou* (les trois longues chaînes de montagnes). Il lui a été donné à cause de ses trois principales ^{p1.066} cavités, dans lesquelles on fait entrer les bêtes fauves lorsque le vang de l'Ourga veut chasser. Tous les bois des montagnes voisines sont également réservés pour les plaisirs de ce gouverneur-général du pays des Khalkha.

De ces montagnes sort le Bourgoultàï, petite rivière qui coule de l'ouest à l'est. Il reçoit ensuite la Kouï et se joint à la rive gauche du Kharà. Le Bourgoultàï longe à droite le pied de la montagne du même nom. La prairie était couverte de iourtes et de grands troupeaux de moutons et de bœufs. Il y avait quelques chèvres, qui en général n'appartiennent qu'aux pauvres gens.

On parcourut encore cinq verstes par un chemin inégal et sur le flanc du Khountsâl, que l'on avait contourné sur trois côtés, puis l'on descendit dans la plaine pierreuse du Bourgoultàï. La station est à sept verstes plus loin, près du Bourgoultàï, dans une grande vallée entourée des montagnes de Narîn.

Les chefs de la station, qui vinrent à notre rencontre, nous indiquèrent le meilleur endroit pour passer à gué le Bourgoultàï. A midi et demi, l'on fit halte.

On avait parcouru vingt verstes qui équivalent à 40 *gadzâr* (lice) mongols, et à peu près à 40 li chinois. D'après les renseignements fournis par des hommes instruits, le li contient deux cent quatre-vingt-cinq sajenes russes, et ^{p1.067} conséquemment trente-cinq sajenes de plus que la moitié de notre verste. J'avoue que je n'ai

Voyage à Pékin

pas mesuré cette distance, parce que je sais qu'en Chine, ces sortes d'opérations sont sévèrement interdites aux étrangers.

Entre autres adorateurs du khoutoukhtou, nous avons rencontré, à moitié chemin, le lama de l'Ibitsykh, dont il a été question précédemment. Il revenait déjà de l'Ourga, où il était allé rendre ses hommages à l'enfant déifié ; dès qu'il fut près de nous, il sauta à bas de son cheval, et tira de son sein un khadâk, dans lequel il enveloppa une petite boîte en papier, remplie de petits gâteaux chinois, qu'il nous présenta en nous souhaitant un bon voyage, et la bénédiction du khoutoukhtou pour toute la vie. Pour reconnaître une telle politesse, je lui fis présent d'un couteau. Il fut charmé de cette marque d'attention de notre part, et applaudit vivement à notre dessein de voir, en passant par l'Ourga, le temple du khoutoukhtou.

Le khadâk est une bande de soie jaune et plus souvent couleur gris de perle, ornée de petits dessins de la même couleur. Elle a ordinairement une archine de long et cinq verchok de large.

Les Mongols, ainsi que les habitants du Tibet, suspendent ces khadâks devant leurs idoles, pour parer les offrandes qu'ils leur font, et y ^{p1.068} ajoutent des prières. Les jeunes gens les présentent aux plus âgés, comme preuve de leur estime et de leur dévouement ; les personnes d'un même âge se les offrent mutuellement, en signe d'amitié. On place une grande flèche, enveloppée d'un khadâk, sur les endroits où reposent les corps de ses parents et de ses amis. Je me souviens d'avoir vu dans les cimetières des villages de la Petite Russie, de ces khadâks, suspendus aux croix érigées sur les tombeaux, mais seulement sur ceux des cosaques célibataires. Le khadâk doit être béni par un lama ; ce n'est qu'après cette cérémonie qu'il acquiert des vertus surnaturelles et un pouvoir bienfaisant.

Notre bochko m'adressa de longs discours, pour me prouver qu'il lui fallait absolument un bon rasoir, un briquet, un couteau, une fourchette de table, et surtout un verre ardent, garni en

Voyage à Pékin

argent, qu'il avait vu dans les mains d'un des étudiants attachés à la mission : il trouvait cet objet extrêmement commode pour allumer sa pipe étant à cheval. Pour cette fois, il fut obligé de se contenter de morceaux d'amadou et de quelques pierres à feu.

Pendant la nuit, la terre se couvrit de givre. Il fit un beau clair de lune. Le 13, le bitkhéchi envoya son premier nerbe à l'archimandrite, et à moi, son neveu et le toussoulakhtchi, pour savoir de nos nouvelles. Je gratifiai ^{p1.069} ce dernier, pour reconnaître son empressement, d'une paire de pistolets et d'une livre de poudre à tirer, ce qui lui plut extrêmement., Je donnai chez moi, un dîner à nos conducteurs ; l'archimandrite y assista ; ils parurent très flattés de cette preuve de nos dispositions amicales. Le toussoulakhtchi était pensif et rêveur. Je m'aperçus qu'il n'avait plus de boule à son bonnet ; nous n'en sûmes la cause que plus tard.

Un vent impétueux du sud-ouest souffla pendant toute la nuit. Nos iourtes très chétives étaient sans portes ; les habitants de ce lieu étaient fort mal habillés, et la plupart ivres. On voyait bien que la ville n'était pas loin.

A huit heures du soir, le vent de nord-ouest, avant-coureur d'un temps pluvieux, commença à souffler assez fort. Plusieurs des sentinelles mongols chantaient leurs chansons nationales. J'en appelai deux auprès de moi, et leur donnai de l'eau-de-vie. Pour nous plaire, ils continuèrent à chanter. Les airs de leurs chansons se ressemblent : elles sont en général plaintives et harmonieuses. Le cheval, cet ami, ce compagnon de l'habitant des steppes, joue toujours un grand rôle dans ces chansons.

« C'est dans cette vaste plaine qu'est né ce coursier de couleur isabelle, prompt comme la flèche, l'ornement des troupes, la gloire du khochoûn entier. Appelé à la chasse par le bogdo, Idam vole à ^{p1.070} la forêt de Kharatchin (dans les environs de Je-ho), renverse les chèvres et les cerfs, terrasse les sangliers féroces et les

Voyage à Pékin

terribles panthères ; chacun admire la hardiesse du cavalier et la vitesse de son coursier.

Là, c'est le jeune Tsyren, armé pour le service du khan ; il vole à la frontière russe, à la garde de Mendzin ; il adresse sa prière aux bourkhân (divinités domestiques) ; il prend congé de son père et de sa mère ; sa femme, avec une douleur extrême, selle son cheval noir. D'un air morne et rêveur, le cavalier s'élanche vers le nord ; il traverse les steppes silencieuses. Le vent du désert agite à peine les plumes de ses flèches, et son arc élastique retentit sur la selle solone. Tsyren traverse des forêts sombres et inconnues ; il aperçoit au loin des montagnes bleues qui lui sont étrangères ; les paroles amicales des cosaques, ses compagnons vaillants, rassurent son âme attristée, mais toujours ses pensées le ramènent aux montagnes paternelles.

L'âme inquiète, l'esprit accablé sous un pouvoir inconnu, le jeune Mongol voit, dans ses rêves, apparaître à ses yeux les ombres des guerriers ses ancêtres.

Où est-il, notre Tchinghiz-khan menaçant et intrépide ? Ses hauts faits retentissent en chants mélancoliques, au milieu des rochers de ^{p1.071} l'Onon et sur les rives verdoyantes du Khéroulun... Qui s'avance sur le chemin uni de la rive du Charà, chantant à voix basse des paroles chéries ? A qui appartient ce coursier bai-brun (*djorò mori*), qui court si rapidement ? Que cherche-t-il des yeux, ce joyeux *bahatour* (brave), qui passe devant les iourtes blanches ? son cœur sait bien quelle est celle qui y demeure : il cessera dans peu de parcourir ces montagnes ; son coursier ardent lui méritera dans peu une épouse... Ce coursier bai, ce coursier semblable à un tourbillon, il est préparé à la course... L'obo est couvert de spectateurs. Il hennit ; de son pied léger, il effleure les

Voyage à Pékin

cailloux pointus ; il ronge les sillons avec impatience. Le signal est donné, tous s'élancent vers le but. Des nuages de poussière couvrent les coureurs, et le coursier bai, toujours vainqueur, arrive le premier, laissant au loin ses rivaux, etc.

Voilà ce que renferme une partie des chansons mongoles que j'ai entendues.

Le 14 septembre, à la pointe du jour, la pluie tombait abondamment ; le sommet des montagnes était caché dans un brouillard épais.

Nous quittâmes la station à dix heures du matin, nous parcourûmes à peu près une verste dans une plaine, jusqu'à une élévation au haut de laquelle nous fîmes deux verstes et demie dans un ravin, jusqu'à la pente du Narîn, haute ^{p1.072} montagne sur laquelle nous rencontrâmes une quantité de lama et de Mongols de la classe inférieure, qui revenaient de l'Ourga. Le vieux tousoulakhtchi Ghendoûn, qui commandait un khochoûn entier de Mongols nomades, campés sur les bords de la Sélenga, près de notre frontière, s'y trouvait aussi. Le printemps dernier, il était allé à Irkoutsk, avec les courriers du vang ; il a sous ses ordres plusieurs avant-postes sur la frontière russe. On s'apercevait aisément que Ghendoûn était riche ; sa iourte, très propre, était portée par plusieurs chameaux entourés de beaucoup de chevaux de selle ; son épouse était assise dans un chariot chinois attelé d'un cheval harnaché ; auprès, marchait un cheval de main. Les selles de femmes mongoles ressemblent à celles des hommes, excepté qu'elles sont couvertes d'un tapis artistement façonné, tandis que celles des hommes n'ont qu'une housse en cuir, appelée en mongol *kytchym*.

Au bout de deux verstes et demie, nous passâmes la Narîn ; deux verstes plus loin, on s'enfonça dans des montagnes, et, par un chemin uni, on arriva sur les bords du Kouï, petite rivière à l'est du Bourgoultai. Le Narîn et le Kouï sont bordés de prairies grandes et

Voyage à Pékin

fertiles ; sur les bords de la dernière erraient des troupeaux de buffles ; les habitants de ces contrées en possèdent de très nombreux.

p1.073 On longe le pied de hautes montagnes pendant six verstes, en remontant le long de l'Arachân, ruisseau qui, tournant du sud au nord, tombe à l'est dans la Kouï. Pendant longtemps, la pluie ne cessa de tomber ; elle était accompagnée d'un vent piquant du nord. Une neige humide acheva de gêner le chemin. Les chameaux glissaient et tombaient. Nous arrivâmes enfin, à deux heures après-midi, à la station, située sur les bords de l'Arachân. Les Mongols donnent ce nom à toute eau minérale et salubre ; mais dans un sens plus élevé, le mot *arachân*, signifie les sources bénites et miraculeuses qui arrosent le paradis de Bouddha ¹.

Une heure après notre arrivée, le bochko se mit en route pour l'Ourga, afin d'annoncer au vang et à l'amban l'arrivée de la mission. Avant son départ, il s'informa de moi du nombre de nos chevaux et de la quantité de notre bagage. La mission était composée de dix personnes et l'escorte de trente-cinq hommes ; quatre-vingt-quatre chameaux, cent quarante-neuf chevaux et vingt-cinq bœufs servaient à transporter le bagage.

Pendant que le bochko se préparait à partir, p1.074 le toussoulakhtchi Idam me fit savoir par l'interprète, qu'il avait reçu du vang, la nouvelle officielle de la mort de l'empereur de la Chine ².

Il était décédé le 23 août à l'âge de soixante-un ans. Cette nouvelle m'alarma : la mort de l'empereur pouvait empêcher la continuation de notre voyage. Je me hâtai d'informer de cette

¹ On appelle Arachân toutes les sources minérales, dont les Mongols font un usage fréquent dans les maladies. La rivière en question reçoit vraisemblablement quelque source pareille ; c'est ce qui lui aura valu son nom. Kl.

² Le dernier empereur de la Chine reçut, après sa mort, le nom de *Joui-ti* (*ingeniosus imperator*) ; les années de son règne portaient celui de *Kia-khing* (*laudabilis felicitas*), ce n'était donc pas son nom, comme on le croit généralement en Europe.

Voyage à Pékin

circonstance importante le chef de la mission. L'archimandrite se rappelait entre autres qu'un dignitaire chinois, qui accompagnait une ambassade de Kalmuks-Dzoûngar, apprenant en route la nouvelle de la mort de l'empereur Khang hi, en fut tellement affligé qu'il se retira dans les montagnes, pour pleurer une si grande perte, et cacher en même temps sa douleur aux yeux de ses compagnons de voyage, et qu'il ne quitta sa retraite qu'après avoir reçu du nouvel empereur Young-tching l'ordre de continuer sa route pour Péking.

Nous observâmes que les flocons de soie et les boules manquaient aux bonnets des dignitaires chinois et mongols ; les serviteurs même avaient ôté leurs flocons de soie : tous étaient obligés de ^{p1.075} s'habiller en blanc, comme le peuple et de laisser croître leurs cheveux. C'était pour le deuil, qui dure cent jours.

Pendant toute la nuit, le vent fut assez violent ; au lever du soleil, le thermomètre marquait six degrés au-dessous de zéro. Nos animaux tremblaient de froid ; je ne pouvais me résoudre à me mettre en marche ; mais le bitkhéchi nous pria de ne pas nous arrêter, parce que le vang nous attendait à l'Ourga. Nous célébrâmes ce jour-là, par un service divin, sur les hauteurs de l'Asie, l'anniversaire du couronnement de l'empereur et de l'impératrice régnants. Les Mongols nous entourèrent en foule, pour entendre nos chants. Nos conducteurs vinrent ensuite nous voir. Notre conversation roula sur la mort du Bogdo-khan ; je leur exprimai combien je prenais part à la perte qu'ils venaient d'éprouver. Le toussoulakhtchi en était déjà instruit depuis deux jours, mais le vang lui avait ordonné de ne la communiquer aux guides chinois et à la mission russe qu'à l'avant-dernière station avant l'Ourga. L'héritier de la couronne était déjà monté sur le trône, mais on ignorait encore le nom de celui que l'on avait choisi parmi les fils nombreux de Kiakhing.

Les Mongols ne nous prêtèrent aucune assistance. Ils répondirent même aux ordres du toussoulakhtchi par des injures, disant qu'ils étaient des chabi, et ne reconnaissaient d'autre maître

Voyage à Pékin

p1.076 que le khoutoukhtou. Les habitants de ces contrées sont pauvres. Une foule de mendiants nous demanda l'aumône ; ils mangeaient, avec avidité, le pain et la viande que nous leur donnions. Ces misérables venaient des contrées les plus éloignées pour adorer le khoutoukhtou.

Quand enfin nous partîmes, les rayons, du soleil faisaient fondre la neige ; le chemin devint boueux et glissant. Nous montâmes pendant cinq verstes pour arriver au mont Gountoû, le plus haut que nous ayons rencontré dans notre voyage. A gauche de la route on voyait une quantité de iourtes ; à droite s'étendait un ravin profond. Le bitkhéchi alla dans son chariot chinois, pour la première et la dernière fois. Le toussoulakhtchi fit tous ses efforts pour nous faciliter ce trajet, qui fut très fatigant jusqu'à l'Ourga. Les chameaux glissaient et tombaient sans cesse ; les chariots ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine jusqu'au sommet de la montagne.

Sa cime porte un obo colossal, élevé par la dévotion des pèlerins qui vont adorer le khoutoukhtou, et de petites colonnes en pierre et en bois, avec des inscriptions en langue tibétaine, qui étaient indéchiffrables pour nous, et même pour les lama mongols. Il est probable que ces inscriptions contenaient la prière mystérieuse de *Om ma ni bat me khom*. Ces hauteurs sont couvertes de mélèzes, de pins et de p1.077 bouleaux. En ce moment, elles l'étaient de neige à la hauteur de quelques pouces. Du côté de l'ouest, les rochers escarpés du Gountoû s'élèvent presque jusqu'aux nues.

Au sommet de la montagne, nous rencontrâmes un jeune *dzassâk*, âgé de vingt ans, des bords de la Selenga : il venait de l'Ourga, adorer le khoutoukhtou. Il était entouré des Mongols de son khochoûn, armés d'arcs et de flèches ; sa mère, sa femme, son frère cadet, ses sœurs, et une suite nombreuse, tous montés sur de bons chevaux bien nourris l'accompagnaient. Cette troupe se distinguait par son luxe et sa richesse ; les femmes surtout étaient remarquables par leurs figures fraîches et fardées, et par l'éclat de

Voyage à Pékin

leurs parures. Leurs robes étaient de beau satin bleu, leurs bonnets de zibeline, leurs ceintures de soie entrelacées d'argent, et ornées de cornalines assez grosses. Ces pierres ornaient même la selle de leurs chevaux. Ces belles amazones s'approchèrent de nous sans timidité, et voulurent bien nous honorer de leur attention. Un dzassâk est le chef héréditaire d'un khochoûn, ou division, composée ordinairement de deux mille familles. Cependant ces khochoûn diffèrent entre eux par le nombre d'hommes. Celui-ci, à cause de l'extrême jeunesse de son dzassâk, était commandé par le plus ancien toussoulakhtchi Ghendoûn, que nous avons rencontré la veille. Le ^{p1.078} dzassâk s'arrêta près de moi, demanda d'où nous venions, si nous comptions rester longtemps à Péking, ce que nous y allions faire, etc., puis nous quitta après nous avoir souhaité un bon voyage.

A deux heures après-midi, nous étions à peine en état de continuer notre route. La descente de la montagne était roide et le chemin couvert de cailloux, que les torrents de pluie y avaient apportés. Depuis le Gountoû jusqu'à l'Ourga, nous parcourûmes dix-huit verstes au sud, dans un ravin situé entre deux hautes montagnes et arrosé par le Sélbi, rivière petite, mais rapide, que nous fûmes obligés de passer à gué plusieurs fois, à cause de son cours sinueux. Elle prend sa source dans les montagnes qui sont au nord-est, et se joint, près de l'Ourga, au Tôla. Nous avons rencontré une quantité de iourtes ; les buffles étaient nombreux ; les petits de ces animaux cherchaient leur nourriture sur la cime des plus hauts rochers. On avait peine à comprendre comment ils avaient pu y atteindre, et comment ils s'y tenaient. En plusieurs endroits, on apercevait des files de sapins et de mélèzes, si bien alignés, qu'on les aurait crus plantées à dessein.

A sept verstes de l'Ourga, on voit à droite du chemin un petit temple, et à gauche, dans un ravin étroit, un autre, bâti en bois et peint en blanc ; à deux verstes plus loin, à gauche, un très grand temple, d'architecture tibétaine ; il ^{p1.079} est entouré de montagnes en amphithéâtre ; sur le point le plus élevé, on lisait plusieurs

Voyage à Pékin

caractères d'une grandeur colossale, en pierres blanches et en langue tibétaine. Nos conducteurs mongols nous dirent qu'ils contenaient la célèbre prière *Um ma ni bat me khom*.

Le soleil, était couché lorsque nous arrivâmes à l'Ourga dans la cour russe, située à l'est de la résidence du Gheghen-khoutoukhtou, et à deux verstes de la rive droite de la Tôla. L'Ourga consiste en iourtes ; la soirée étant nébuleuse, nous ne l'aperçûmes qu'à la distance de trois verstes. Nous en avons parcouru vingt-cinq dans la journée.

Les sentinelles mongoles, armées d'arcs et de flèches, qui gardaient les portes, retinrent le peuple, qui se rassemblait en foule pour voir les voyageurs russes. Notre logement, comme toutes les habitations de l'Ourga, était entouré d'une palissade en pieux ; dans la première cour, il y avait une tente pour la garde ; dans la seconde, on avait placé pour nous quatre iourtes très spacieuses, derrière lesquelles se trouvait une petite maison chinoise, composée de deux chambres ; dans une autre cour à droite, on avait posé la iourte du toussoulakhtchi, et à gauche, deux semblables pour le bitkhéchi et le bochko. La première porte d'entrée était assez large, mais la seconde était si étroite que nos bagages ne ^{p1.080} purent passer ; il fallut arracher une partie de la palissade, avec la permission de deux zakirokhtchi, ou officiers. Alors nos seize chariots entrèrent, avec assez de peine, dans la deuxième cour. Une partie du bagage fut portée dans la petite maison qu'avait habitée la mission russe, en 1807 et 1808, et qui était passablement délabrée.

Le bochko Ourghentäï vint dans la cour, à la rencontre de la Mission. Le soir, je reçus dans la iourte la visite du toussoulakhtchi Idam et du zakirokhtchi Darma dzap, inspecteur de notre cour : tous ces officiers étaient vêtus de blanc, à cause du deuil.

CHAPITRE III

Séjour à l'Ourga

@

16 septembre. — ^{p1.081} Pendant la nuit, le thermomètre marqua six degrés au-dessous de zéro ; à huit heures, il tomba de la neige fondue.

A dix heures du matin, le dzargoutchi Hoai vint du Mai ma tchin de l'Ourga, de la part du vang et de l'amban, nous complimenter, l'archimandrite et moi, sur notre heureuse arrivée. Nos conducteurs l'amenèrent. Il était accompagné de deux bitkhéchi mandchous, membres du yamoun ou tribunal de l'Ourga, et d'un autre fonctionnaire public. Hoai et les deux premiers étaient vêtus de robe bleu foncé, dont la coupe ressemble beaucoup à celle de l'habit russe ; ils portaient par-dessus une robe blanche de deuil et une magouaztsi, ou demi-pelisse de peau d'agneau, à larges manches, la fourrure en dehors. Ces personnages étaient accompagnés d'une suite nombreuse de domestiques. Ils s'entretenirent avec nous en langue mongole, par le secours de notre interprète, et après s'être informés si notre voyage de Khiakhta à l'Ourga avait été heureux, ils nous ^{p1.082} demandèrent si nous comptions faire un long séjour à l'Ourga. Je répondis que, craignant des retards, et vu la saison avancée, nous y resterions au plus quatre ou cinq jours. Ils répliquèrent fort obligeamment, en nous invitant à prendre le temps nécessaire pour nous reposer. Je remis la décision de cette affaire au vang et à l'amban, et je réitérai à nos conducteurs mes remerciements des soins et des politesses qu'ils m'avaient témoignés en route. Les dignitaires mandchous ne manquèrent pas de nous apprendre que leur Houangti *s'était élevé aux cieux*. Je leur témoignai mes regrets de la perte d'un empereur aussi vertueux, en leur donnant l'espoir que les bienfaits de son digne successeur viendraient bientôt consoler le peuple. Quand ils

Voyage à Pékin

nous annoncèrent que le vang et l'amban étaient prêts à nous recevoir le lendemain, je repartis que les membres de la mission s'empresseraient de profiter de cette permission, et que de plus j'étais chargé par le gouverneur d'Irkoutsk, en ma qualité d'inspecteur, de faire agréer, aux autorités de l'Ourga, mes hommages et des présents. Le torigoun Khartsagai s'enquit aussitôt si ces présents venaient de la part du gouverneur général ou de celle du gouverneur civil : je lui dis qu'ils étaient envoyés par ce dernier. Le dzargoutchi Hoai m'offrit sa tabatière, politesse usitée chez les Chinois, les Mandchous et les Mongols. Nos gardes furent traités avec du thé.

^{p1.083} Le dzargoutchi, quoiqu'il fût âgé de plus de soixante ans, était encore très vigoureux. Il était extrêmement poli ¹ et jouissait de la confiance du vang. En 1808, il avait enseigné le mandchou et le chinois aux étudiants russes envoyés à Péking. Le plus ancien des bitkhéchi ouvrit peu la bouche ; le second, au contraire, était grand parleur ; il avait rempli, pendant quelques années, la charge de bochko au Mai ma tchin, près de Kiakhta. Comme il s'exprimait avec une facilité remarquable en mongol, il nous servit d'interprète auprès du Hoai, qui n'entendait que le chinois.

Nous reçûmes ensuite la visite de Tsyrendordji, âgé de treize ans, fils du toussoulakhtchi Idam, qui nous avait accompagnés dans notre voyage. Ce jeune homme faisait ses études à l'Ourga. Conformément à l'usage de l'Asie, je lui fis présent d'un mouchoir de soie et d'une paire de rasoirs, parce que c'était la première fois que je le voyais.

A midi, Idam nous présenta les inspecteurs de la mission, nommés, par le vang, pour le ^{p1.084} temps de notre séjour à

¹ Cette qualité n'est pas très commune chez les Mandchous. Hoai se montra grand ami des Russes, quand il fit partie de la commission établie à Kiakhta, en 1819, pour juger ceux qui avaient déserté des mines de Nertchinsk. Il avait estimé les effets volés par ces déserteurs, à leur juste valeur, tandis que les Solons évaluèrent ceux qui leur avaient été volés cinq fois plus cher. Hoai-lao yé mourut au commencement de 1821.

Voyage à Pékin

l'Ourga ; c'étaient le tousoulakhtchi Démit et le zakirokhtchi Darma Dzap, dont il a été question précédemment. Le premier, âgé de cinquante-cinq ans, était d'une santé délicate. Cet homme, très poli et très fin, s'était trouvé, en 1809 et 1810, avec plusieurs autres dignitaires mongols, à Kiakhta, quand le vang eut une entrevue avec M. Treskin, gouverneur d'Irkoutsk.

Ces deux personnages venaient de nous quitter lorsque le térégoun Khartsagai rentra pour nous annoncer que le vang lui avait donné ordre de nous aider à passer agréablement le temps qui pourrait nous paraître long au milieu d'étrangers. Khartsagai était le plus proche parent du vang. Il paraissait avoir soixante ans. Son ton était décidé, ses manières insinuant ; il ne négligea rien pour capter ma confiance ; il me dit entre autre que le vang, ayant reçu de Péking la nouvelle de la mort de l'empereur, lorsque nous étions en route pour l'Ourga, avait d'abord eu l'intention de suspendre notre voyage et même de nous renvoyer à Kiakhta ; mais, considérant les fatigues que nous avons déjà éprouvées, et les dépenses que notre gouvernement avait faites, il avait pris sous sa responsabilité personnelle le parti de nous laisser aller en Chine. Cependant nous apprîmes, par Idam, que le vang avait envoyé un courrier à Péking, pour ^{p1.085} savoir ce qu'il devait faire, et que nous serions obligés de rester à l'Ourga jusqu'à l'arrivée de la décision de la cour.

Tel était le vrai motif des instances réitérées qu'on nous avait faites de nous reposer à notre aise.

Kartsagai nous quitta un instant, puis revint suivi d'Idam et de Demit. Ils me demandèrent en quoi consistaient les présents que nous apportions. Je répondis que je l'ignorais. Ayant témoigné le désir de présenter moi-même ces dons au vang et à l'amban, les Mongols applaudirent à cette idée. Ensuite, ils s'informèrent de mon nom, de mon rang, de mon âge, etc. : ils me questionnèrent avec curiosité sur les pays voisins de la Russie ; ils voulurent savoir, si la guerre terrible avec les Français était terminée ; si l'Angleterre était

Voyage à Pékin

très éloignée de la Russie. Mes réponses furent analogues aux circonstances et à ma position. Les Mongols me dirent ensuite que, depuis longtemps, les Anglais n'avaient pas apporté de tribut au bogdo-khan ; que, par suite d'événements qui avaient excité son mécontentement, l'empereur défunt avait, quatre ans auparavant, renvoyé leur ambassadeur de sa maison de plaisance, voisine de Péking, à l'heure même qu'il avait fixée pour son audience.

A quatre heures après-midi, un bruit discordant de tambours et de cors se fit entendre : nous ^{p1.086} apprîmes que c'était la procession des lama, autour du temple du Gheghen, qui a lieu tous les jours, et qui est accompagnée d'un concours nombreux de fidèles.

17 septembre. — La matinée fut froide ; il tomba un peu de neige : les hauteurs du mont Gountoûi en étaient couvertes. A huit heures, le térigoun Demit et le zakirokhtchi vinrent nous annoncer que nous pouvions prendre des chevaux de poste pour aller rendre visite au vang et à l'amban. Deux cents chevaux de poste sont entretenus à l'Ourga, aux frais des khan les plus proches, c'est-à-dire du *Touchétou* et du *Tsetsenkhan*, et cent par les *chabi*. D'ailleurs le vang avait ordonné de nous fournir des chevaux toutes les fois que nous en aurions besoin, pour ménager les nôtres, qui avaient encore un assez long voyage à faire.

Un instant après, le fils cadet d'Idam vint prendre congé de nous. Je lui fis don, pour son frère aîné, d'une paire de rasoirs ; un des membres de la mission lui fit présent d'un bon cheval. Nous reçûmes encore la visite des trois fils de Demit. Le second, âgé de quinze ans, était destiné, à l'état ecclésiastique. Ils avaient l'air modeste, le teint frais, mais basané, et portaient des vêtements très riches. On donna deux mouchoirs de soie aux deux plus jeunes. Ensuite le térigoun nous présenta son petit-fils, qui était ^{p1.087} placé auprès des fils du vang, et qui reçut également un cadeau. Tous ces petits présents, assez souvent répétés, quoique

Voyage à Pékin

de peu de valeur, avaient pour but de prévenir les désirs tacites de tous ces gens qui venaient nous voir : il était bon, en témoignant des égards à tout ce monde, de prévenir les difficultés qui pourraient s'opposer à la continuation de notre voyage. C'est pourquoi il nous parut nécessaire de gagner les personnes qui approchaient le plus du vang.

A dix heures, le bitkhéchi Tchhing, le bochko Ourghéntaï et les deux bitkhéchi de l'Ourga vinrent nous inviter à nous rendre auprès du vang et de l'amban. Une voiture était préparée pour l'archimandrite et le hiéromonaque Benjamin, une autre pour le hiéromonaque Daniel et le hiérodiacre Israël. C'est dans cette dernière qu'étaient les présents. L'habitation du vang était à peu près à un verste dans le sud-ouest.

Douze cosaques, montés sur des chevaux mongols, et s'avancant deux à deux, sous le commandement du plus ancien, ouvraient le cortège ; je venais ensuite, ayant d'un côté de mon cheval l'inspecteur du bagage, et de l'autre l'interprète ; je précédais les voitures de nos ecclésiastiques, accompagné des étudiants et des autres prêtres ; la marche était fermée par un sotnik, ou centenier, suivi de deux cosaques. Les fonctionnaires publics de l'Ourga marchaient en avant de la ^{p1.088} troupe, et sur les côtés, nos conducteurs et les autres employés avec leur suite. La différence de physionomies et de costumes entre les Mongols et nous, la dissemblance même de nos chevaux donnaient à cette marche un caractère singulier qui n'était pas dépourvu d'intérêt : d'un côté, c'étaient les panaches blancs des bonnets de nos cosaques qui se balançaient en l'air, leurs ceintures vernissées et les lames de leurs sabres qui réfléchissaient les rayons du soleil ; de l'autre, les robes des Mongols, en satin de couleurs éclatantes, et les rubans de leurs bonnets flottaient au gré du vent.

Arrivés à la demeure du vang, qui était très modeste et construit en bois, à la manière chinoise, nous mêmes pied à terre et nous entrâmes dans la cour. La porte était gardée par vingt gardes du

Voyage à Pékin

corps du prince, vêtus de robes blanches ; ils n'avaient pas de ceintures et tenaient leur épée de la main gauche.

Hoai vint à notre rencontre, et se plaçant à la gauche, qui, en Chine, est la place d'honneur, il conduisit l'archimandrite. Je les suivis, accompagné du bitkhéchi Tchhing. Le reste de la troupe venait après moi. Les portes principales étaient ouvertes, et laissaient voir les équipages du vang et ses chaises à porteurs. La maison tombait de vétusté. Après avoir passé devant deux portes fermées et traversé une cour ^{p1.089} où coulait un petit ruisseau ombragé de bouleaux, on nous introduisit dans une petite antichambre. Des vases en porcelaine et des boîtes vernissées y étaient placés sur une table, vis-à-vis l'entrée. Cette porte, de même que la première, était gardée par des soldats. Nous prîmes à droite pour passer dans une espèce de corridor assez étroit ; c'était la salle de réception. Un côté de l'appartement était entièrement occupé par une grande fenêtre, garnie de papier blanc, et dans le milieu de laquelle se trouvait une grande plaque en verre. Près de la fenêtre, sur un sofa ordinaire, à côté duquel il y avait une petite table, le vang et l'amban, vêtus de demi-pelisses blanches bordées en haut de peaux d'agneaux, étaient assis les jambes croisées. Le vang était vers le fond de la chambre, et l'amban près de la porte. Je remarquai, sur une petite table près de la fenêtre, des pendules anglaises ; il me sembla qu'elles n'étaient pas montées. L'archimandrite, l'interprète, M. Razghildéiev et moi, nous nous avançâmes les premiers. Adressant la parole, par le canal de l'interprète, aux gouverneurs de la Mongolie septentrionale, je les complimentai au nom du gouverneur d'Irkoutsk. Le vang s'informa de la santé de ce dernier : ensuite, on apporta les deux caisses contenant les présents, et, suivant l'usage, on les passa devant le vang et l'amban ; le premier nous ^{p1.090} témoigna sa reconnaissance.

— La coutume de se faire mutuellement des dons, entre voisins et entre amis, nous dit-il, est très ancienne chez

Voyage à Pékin

nous ; ainsi, lorsque vous retournerez dans votre patrie, nous vous donnerons également des présents pour le gouverneur d'Irkoutsk.

Après avoir jeté un regard sur une liste qui était placée sur la table, il ajouta :

— C'est le major ¹ ; c'est le ta-lama ².

Il nous fit alors asseoir vis-à-vis de lui dans l'ordre suivant : le dzargoutchi, le bitkhéchi Tchhing, l'archimandrite et moi. Ensuite il fit approcher les autres personnes de la mission, auxquelles il adressa successivement ces paroles :

— Ce sont les khara-lama (les prêtres noirs, les moines) ; ce sont les étudiants.

Ils recommanda à ces derniers d'être assidus au travail, pendant leur séjour à Péking, pour vaincre tous les obstacles, pour remplir convenablement les vues de leur gouvernement, et de se conduire comme des gens bien nés, honnêtes et dignes de faire honneur à leur patrie. On servit à chacun de nous une tasse de thé avec du sucre.

^{p1.091} Ensuite le vang complimenta l'archimandrite, en langue mandchoue, en ajoutant qu'il se rappelait encore le temps où il l'avait vu parmi les jeunes Russes de la mission, venus pour étudier à Péking. L'amban lui demanda quel âge il avait, combien de temps il avait séjourné à Péking, etc. Le vang, reconnaissant l'interprète, lui dit :

— Eh ! ne t'en souviens-tu pas ? tu étais chez nous au printemps dernier, avec le capitaine Vassiliev.

Le prince entendait, sous ce nom, M. Novosselov, interprète des

¹ C'était mon titre pendant le voyage en Chine ; les Chinois y ajoutaient le mot lao yé, et les Mongols celui de noïn, qui tous deux veulent dire monsieur. Quant aux autres membres de la mission, les mots lao yé et noïn furent ajoutés à leurs noms de baptême. Par exemple : André lao yé, ou André noïn.

² Ce titre signifie, en langue mongole, chef des prêtres, et fut donné à l'archimandrite de notre mission.

Voyage à Pékin

langues mandchoue et mongole à Irkoutsk. Il avait apporté, en février 1820, les dépêches de notre gouvernement, relatives au remplacement de la mission russe.

Je témoignai ensuite le désir que nous avions, l'archimandrite et moi, de faire agréer au vang et à l'amban quelques productions de la Russie. Le vang répondit avec une politesse extrême, que nous avions eu tort de nous donner tant de peines, mais qu'il ne voulait pas répondre par un refus à nos civilités, surtout après que nous avions fait un si long voyage. Alors on plaça, de la part de l'archimandrite, devant le vang et l'amban, divers objets en cristal, achetés à Kiakhta ; puis j'offris au vang une paire de pistolets à baïonnettes, d'un travail achevé ; un tourne-vis élégant, une très belle poire à poudre, et dix livres d'excellente poudre à tirer. M. Razghildéiev lui donna une lunette d'approche et une belle peau ^{p1.092} blanche. L'amban reçut de moi vingt-cinq archines de camelot de première qualité, de couleur cannelle qui est très estimée en Chine. Nos présents firent le plus grand plaisir. Le vang me questionna ensuite sur mon âge et ma patrie, et me demanda si je servais à Saint-Pétersbourg ou à Moscou. Apprenant que c'était à Saint-Pétersbourg, il s'écria :

— C'est là que réside votre empereur.

Ce prince nous conseilla de bien nous reposer, après tant de fatigues. Avant de prendre congé de lui, je n'oubliai pas de faire l'éloge de nos conducteurs ; le vang parut satisfait de ce que je lui dis, et répliqua qu'ils n'avaient fait que leur devoir. Le dzargoutchi nous accompagna, comme à notre arrivée, jusqu'à la porte extérieure ; en nous quittant il nous invita à dîner pour le lendemain.

Le vang, nommé Youngdoûng-dordzi, est un prince mongol apanagé ; il descend de Tchinghiz-khan. Il est proche parent de l'empereur Kia-khing, par sa femme. Il est âgé de cinquante-cinq ans, d'une taille haute et d'une constitution robuste ; sa physionomie est mâle et gracieuse ; il a cet air imposant qui

Voyage à Pékin

caractérise les habitants de l'Asie. A une extrême sagacité, il joint une excellente mémoire et beaucoup d'esprit. Ce prince a été élevé à la cour ; il réunit toutes les qualités qui distinguent un grand seigneur asiatique. Il est pénétrant, souple, rusé, aimable dans ses discours, et, quand il le faut, d'un commerce poli et ^{p1.093} agréable qui approche presque de l'urbanité européenne ; autant qu'il m'a été possible d'en juger, il aime les arts, les sciences et la littérature. Il écrit et parle très bien le mandchou, le mongol et le chinois : on nous a dit qu'il avait composé de très bons vers dans cette dernière langue ; il sait aussi beaucoup de mots russes. Ayant vécu longtemps à la cour de Péking, il s'est trouvé souvent avec des Européens. Il était du nombre des personnes chargées de faire les honneurs de la Chine à lord Macartney, en 1793 et 1794. Comme il a été pendant trente ans, au service sur nos frontières, il reçoit, avec une prédilection marquée, tout ce qui vient de l'Europe. Il aime beaucoup notre musique ; il a même de l'oreille. Il est d'un caractère ferme et résolu, bienveillant et discret ; il conduit ses affaires avec intelligence, mais on le dit avare et intéressé.

L'amban ¹ a été envoyé de Péking pour assister, pendant trois ans, le vang dans ses fonctions ; il lui est entièrement subordonné. Il est d'une bonne famille mongole ; il a plus de soixante ans. Il est de taille moyenne et maigre ; sa physionomie est assez insignifiante ; mais il s'exprime d'une manière polie et agréable ; il ne montre pas de fierté, il parle peu ; son caractère est doux ; il ^{p1.094} n'est pas riche ; on nous dit que c'était par suite d'événements malheureux arrivés à son père.

Nous retournâmes chez nous par le même chemin et dans le même ordre que nous étions venus ; mais la foule des spectateurs était, cette fois, bien plus considérable. Nos conducteurs nous témoignèrent leur vive satisfaction du rapport favorable que j'avais fait au vang sur leur compte.

¹ *Amban* en mandchou, et *Ta jin* en chinois, signifient *Grand de l'empire*. Kl.

Voyage à Pékin

Une heure après notre retour, le vang envoya à l'archimandrite et à moi, dix-sept plateaux avec des confitures, trois flacons de vin chinois, appelé chaoussin, qui se fait avec du riz ; six livres de thé noir, et à chacun deux pièces d'étoffes de soie. Les autres membres de la mission reçurent chacun une pièce de la même étoffe de soie. Chaque présent portait son adresse. Nos cosaques reçurent deux caisses de thé, en briques, contenant trente-six briques chacune. Après avoir bu à la santé du vang, nous priâmes le torigoun de vouloir bien lui offrir nos remerciements pour ces marques de bonté. Conformément à l'usage suivi envers ceux qui apportent des présents, je donnai au torigoun et au bitkhéchi du vang, un sabre et une peau de maroquin vert et rouge ; et à chaque domestique un mouchoir de soie. L'amban nous envoya en présents les mêmes objets en moindre quantité ; le nerbe qui nous les apporta reçut une peau de maroquin vert.

Demit et Khartsagai prirent, le soir, le thé ^{p1.095} chez moi. Ce dernier est un descendant du célèbre Toulichen ¹, envoyé, en 1712, en ambassade, par l'empereur Khang-hy, au khan Ayouka des Kalmuk. Il se disait également parent d'un des ambassadeurs chinois envoyés à l'impératrice Anna Ivanovna. Ayant amené la conversation sur la continuation de notre voyage, je témoignai à Khartsagai le désir de trouver un marchand honnête qui consentit à nous procurer, par échange, quelques chameaux accoutumés au voyage fatigant des steppes pierreuses de la Mongolie. Comme il n'y a pas de ces animaux à l'Ourga, Démit, qui possède de nombreux troupeaux, offrit de nous fournir une dizaine de bons chameaux quand nous passerions devant ses terres, situées à trois cents verstes au-delà de l'Ourga, dans le désert de Gobi. Nous acceptâmes cette offre avec la plus vive reconnaissance.

¹ Le voyage intéressant de ce Mandchou, de Péking, par Sélinghinsk, jusqu'aux bords du Volga, avec la description du pays et des costumes des Russes, a été traduit du mandchou en russe, par M. Léontiev, qui s'est fait connaître par plusieurs traductions ; on l'a publié à Saint-Pétersbourg en 1782. — Sir G. Th. Staunton a donné, en 1821, une traduction anglaise du même ouvrage. Elle a été faite sur le texte chinois. Kl.

Voyage à Pékin

18 septembre. — L'archimandrite ayant envoyé des présents à Hoai, je suivis cet exemple, et je joignis au don trois archines de drap noir ^{p1.096} et vingt livres de savon blanc. Le porteur de nos présents revint accompagné de deux nerbes, au service du dzargoutchi ; ils étaient chargés de ses remerciements, et invitèrent, de sa part, tous les membres de la mission à dîner chez lui.

A dix heures, le bitkhéchi Thang vint avec le térigoun nous demander une liste des présents que l'archimandrite et moi nous avons faits au vang et à l'amban ; pour excuser la singularité d'un pareil procédé, le bitkhéchi prétextait que le vang et l'amban avaient oublié ce qu'ils avaient reçu. Nous refusâmes longtemps de satisfaire à cette étrange requête, mais Thang insista tellement que nous lui donnâmes une réponse verbale ; elle ne le contenta point ; il prétendit que sa mémoire était peu fidèle, de sorte que nous fûmes obligés de lui délivrer par écrit, en mongol, la liste qu'il désirait. Le bitkhéchi parla de M. Vonifantiev, autrefois directeur de la douane de Kiakhta, qui était un homme extrêmement vigoureux. Il vanta ensuite les maisons russes, qu'il trouvait préférables aux iourtes enfumées des Mongols, etc. Khartsagaï et Idam, présents à cet entretien, me demandèrent du même camelot qui avait été donné à l'amban. Je répondis que je n'en avais plus.

A midi, nous allâmes au Mai ma tchin, ou faubourg des marchands, et chez le dzargoutchi ; les ecclésiastiques étaient en voiture, les étudiants et ^{p1.097} moi nous étions à cheval. Le bikéthchi Tchhing, le bochko Ourghentaï, le toussoulakhtchi Idam, et sa suite, le térigoun Khartsagaï, nous accompagnèrent. Le faubourg marchand, éloigné de quatre verstes à l'est de notre cour, est situé sur les bords de la Tôla. Le chemin est inégal et pierreux. Ce Mai ma tchin est beaucoup plus grand que celui de Kiakhta ¹ ; toutes les maisons sont en bois et assez mesquines. Les rues, larges et boueuses, sont garnies d'un grand nombre de boutiques remplies

¹ On trouve une description du quartier marchand chinois de Kiakhta, dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, de M. Klaproth. Paris, 1824. in-8°.

Voyage à Pékin

de différentes marchandises. A notre arrivée, la foule nous suivit malgré les cris de deux officiers civils, qui, conformément à l'usage suivi en Chine, chassaient les importuns à grands coups de fouet. Le dzargoutchi vint à notre rencontre, dans la cour, nous accueillit avec beaucoup de politesse et nous conduisit dans sa demeure, où l'on avait construit un salon exprès pour recevoir ses hôtes. L'habitation du dzargoutchi de Kiakhta est plus commode et plus élégante. Les Mongols qui nous accompagnaient furent placés à une table séparée, à l'entrée de l'appartement, à l'exception du bitkhéchi et du bochko, qui restèrent à la nôtre. Le dzargoutchi nous traita tous très amicalement ; ^{p1.098} il parla de ses élèves, MM. Lipovtsov et Novosselov, et parut flatté de mon observation, que le nom de Hoai lao yé, était connu dans la capitale de la Russie. Le dzargoutchi me demanda combien de temps nous comptions séjourner à l'Ourga. Je répondis que ses sollicitations nous avaient fait prendre le parti d'y rester sept jours ; que trois étaient déjà écoulés, et que nous désirions profiter des quatre qui restaient pour nous occuper des préparatifs de notre voyage ; que du reste tout dépendait du vang. Le dzargoutchi nous conseilla de nouveau de nous bien reposer, en ajoutant que le temps était froid et pluvieux, et que, d'après les règles de l'astrologie chinoise, il avait choisi un jour heureux pour notre départ, et qu'il en parlerait aux gouverneurs de l'Ourga. Naturellement, nous le remerciâmes de cette preuve de sa bienveillance pour nous.

Après le dîner, à trois heures, ayant bu chacun une tasse de thé sans sucre, nous prîmes, congé du dzargoutchi. Khartsagai et Idam, en se retirant, se mirent à genoux devant le dzargoutchi, usage observé par les Mongols, envers les dignitaires chinois ; les Mandchous, les Chinois et les Mongols, même dans les plus grandes cérémonies, n'ôtent jamais leurs bonnets ; ils ne témoignent leurs respects qu'en inclinant d'une manière presque insensible les mains, vers la terre, et en fléchissant les genoux. Devant des ^{p1.099} princes et des généraux, on s'agenouille trois fois, en s'avancant un

Voyage à Pékin

peu chaque fois. Devant l'empereur, on répète le salut neuf fois à trois reprises différentes, en se prosternant jusqu'à terre.

A notre retour, nous vîmes beaucoup de tentes nouvellement dressées ; elles appartenait à des Mongols qui allaient adorer le nouveau khoutoukhtou ; on en attendait encore d'autres. Un grand nombre de seigneurs et de simples particuliers de la tribu de Khalkha, s'étaient rassemblés à l'Ourga ; ils se préparaient à célébrer la grande fête du khoutoukhtou. La mort du bogdo-khan vint tout arrêter. Tous les sujets de l'empereur sont, par suite de cet événement, tenus de porter le deuil pendant près de trois mois ; les lama sont obligés de faire des prières particulières, pendant quarante-neuf jours, en honneur du monarque défunt.

Pour donner une idée de la fête célébrée par les Mongols, à la manifestation du nouveau khoutoukhtou Gheghèn, je vais rapporter les détails de celle qui eut lieu en 1729, dans l'ancienne ourga, située sur l'Iben qui se jette dans l'Orkhon ¹.

Le 22 juin, à la deuxième heure du jour, c'est-à-dire au lever du soleil, le principal temple de ^{p1.100} l'Ourga fut décoré pour la fête. On avait placé vis-à-vis l'entrée, l'idole du bourkhan Aioûcha ² ; à gauche on avait élevé un trône orné de pierres précieuses et de riches étoffes ; des sièges en bois avaient été arrangés dans le temple pour les lama. La sœur du khoutoukhtou défunt, trois khan mongols, un amban, ayant une plume de paon sur son bonnet, et envoyé de Péking par l'empereur Young-tching, le père du nouveau khoutoukhtou, les trois khan des Khalkha et plusieurs autres Mongols de distinction, assistaient à la fête. Le nombre des lama s'élevait à peu près à vingt-six mille, et celui du peuple, hommes, femmes et enfants, à plus de cent mille. Après que les personnages les plus considérables se furent réunis dans le temple, on fit placer devant la porte, sur deux rangs, deux cents lances avec des pointes

¹ Ce récit est extrait de Pallas, *Nordische Beitræge*, I, 314 et suiv.

² Les lamaïtes lui adressent leurs prières pour vivre longtemps.

Voyage à Pékin

dorées et ornées de figures de bêtes sauvages en bronze. On forma en même temps une ligne de deux cents Mongols avec des tambours et de grandes trompettes en cuivre. Quand tout fut prêt, on vit sortir du temple six lama, portant sur un fauteuil la sœur du khoutoukhtou défunt ; elle était suivie des khan, des vang et de tous les dignitaires, très richement vêtus ; le cortège marcha, en silence jusqu'à la iourte du nouveau khoutoukhtou, qui demeurait avec son père ^{p1.101} Darkhantchin Tchîn-vang ¹ : elle était éloignée de plus d'une verste du temple. Une heure après, le khoutoukhtou régénéré parut, conduit par les principaux seigneurs mongols et les plus anciens lama, qui le tenaient par la main et sous les bras. Ils le firent asseoir sur un cheval magnifiquement harnaché ; la bride était tenue d'un côté par un khoubilgan ou prêtre d'un rang distingué, et de l'autre par le Ta-lama ou doyen des lama, neveu du vang Douchin. Quand le khoutoukhtou sortit de la iourte, les lama entonnèrent des hymnes en son honneur, au son des instruments. De leur côté, les seigneurs et le peuple s'inclinèrent très profondément, en levant les mains vers le ciel. Le cortège du khoutoukhtou s'avança lentement vers le temple ; la sœur du khoutoukhtou défunt, que le nouveau appelait également sa sœur, le suivait dans une chaise à porteur. Venaient ensuite le plus ancien lama, Nomîn-khan, envoyé par le Dalaï-lama ; l'amban chinois, tous les lama, le vang et les autres Mongols de distinction. Le peuple suivait des deux côtés.

L'intérieur de la place formée devant le temple, renfermait six iourtes, ornées sur le sommet de pointes dorées d'où pendaient de riches étoffes ^{p1.102} de couleurs différentes. Arrivés à la barrière, le cortège s'arrêta ; les lama, placés le plus près du khoutoukhtou, l'enlevèrent de son cheval, avec les marques du plus profond respect, et l'introduisirent dans l'enceinte par la porte du sud. Après y être restés une demi-heure, les plus anciens lama le conduisirent

¹ Ce prince mongol avait épousé une parente de l'empereur Young-tching. Cette famille avait le bonheur de donner un khoutoukhtou.

Voyage à Pékin

par la main dans le temple où entrèrent également sa sœur et tous les dignitaires. L'envoyé du Dalaï-lama, aidé des personnes de sa suite, le fit asseoir sur un trône ; puis l'amban annonça au peuple l'ordre de l'empereur de rendre au khoutoukhtou les honneurs dus à son rang. Alors, tout le monde se prosterna trois fois jusqu'à terre ; ensuite on plaça devant lui, sur une table, plusieurs khonkhô, ou clochettes en argent, dont les lama font usage pendant les cérémonies religieuses. On avait eu soin de tenir en réserve la clochette dont le khoutoukhtou s'était servi avant sa régénération afin de connaître s'il s'apercevrait qu'elle n'était pas avec les autres. Le khoutoukhtou, après avoir jeté ses regards sur les clochettes, dit aux lama, qui étaient auprès de lui :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté ma clochette habituelle ?

Ces mots entendus, les khan, les vang, les lama et tout le peuple s'écrièrent :

— C'est le véritable chef de notre religion, c'est notre khoutoukhtou !

Alors sa sœur s'approcha la première de lui ^{p1.103} pour recevoir sa bénédiction ; elle fut suivie de l'amban, des principaux lama, des khan et des autres seigneurs. Cette cérémonie terminée, tous ces personnages se retirèrent. Le khoutoukhtou resta dans le temple jusqu'au soir, pour donner sa bénédiction aux autres lama et au peuple :

Le 23 juin, à une heure après minuit l'amban et les autres seigneurs revinrent dans le temple autour duquel le peuple était déjà assemblé. A trois heures, au lever du soleil, le khoutoukhtou, conduit par les anciens lama, arriva et s'assit sur son trône. L'amban lui offrit les présents de l'empereur : c'était un plateau en or, pesant 300 lan (environ 28 livres), au milieu duquel était enchâssées huit pierres précieuses. Sur le plateau on avait posé des khadaks valant 1.000 lan (2.000 roubles) en argent, et 81 pièces

Voyage à Pékin

de drap d'or et d'argent. Une note écrite sur chacune d'elles, indiquait que la façon avait coûté 300 lan (600 roubles) en argent ; enfin l'amban présenta quatre-vingt-un plats chargés de confitures et différentes autres choses. Il offrit ces choses en donnant au khoutoukhtou des marques du respect le plus profond, et les accompagna de félicitations au nom de son souverain. Il finit par solliciter la bénédiction du khoutoukhtou au nom de l'empereur, et lui adressa ce discours :

— Grand pontife, toi qui es incorruptible comme l'or, et dont la splendeur égale l'éclat des ^{p1.104} diamants, protège l'empire comme tu l'as fait du temps de mon père, et répands ta grâce et ta protection sur mon règne.

Le khoutoukhtou accepta les présents de l'empereur, et lui donna sa bénédiction en posant les deux mains sur la tête de l'amban ; ensuite il la donna également aux lama et au peuple ; chacun, pénétré de l'idée consolante de la recevoir de la Divinité même, s'avança l'un après l'autre, et montra un respect, une ferveur et un recueillement exemplaires.

L'après-midi, on dressa quatre grandes tentes et une infinité de petites, à la distance d'une demi-verste du temple, en laissant au centre un grand espace pour l'exercice de la lutte. Les grandes tentes furent occupées par les khan et les autres seigneurs. Les combattants, au nombre de deux cent soixante-huit de chaque côté, entrèrent par deux points opposés. Les luttes durèrent jusqu'au soir ; les noms des vainqueurs furent proclamés, les vaincus furent obligés de quitter l'enceinte. A la fin il ne resta plus que trente-. cinq vainqueurs.

Le 24 juin, tous les Mongols allèrent de nouveau au temple pour faire leurs dévotions et adorer le khoutoukhtou. Le 25 juin, le Dzassaktukhan et le vang Tsetsén offrirent au khoutoukhtou leurs dons, consistant en vaisselle d'or et d'argent, étoffes de soie, khadaks et thé. Les ^{p1.105} Mongols de toutes les classes

Voyage à Pékin

s'empressèrent également, par des présents, à prouver leur dévotion et leur respect au pontife. Un simple Mongol lui donna rois cents chevaux. Les marchands chinois, qui se trouvaient alors à l'Ourga, offrirent cent cinquante pièces de satin et quatre cents caisses de thé en briques.

Le 27, les luttes recommencèrent ; le temps était extrêmement chaud ; les combattants furent accablés de fatigue. Alors les khan, prièrent les lama de faire pleuvoir. Au bout d'une demi heure le temps se couvrit ; il tomba quelques gouttes de pluie. Les fidèles l'attribuèrent au pouvoir des lama, quoiqu'aussitôt après la chaleur se fit de nouveau sentir.

Depuis le 28 juin jusqu'au 3 juillet, les luttes eurent lieu tous les jours. Le 3 juillet, les khan et les autres seigneurs mongols, accompagnés du peuple, se rendirent avec les trente-cinq vainqueurs au district d'Ourakhoû, situé sur les bords de l'Orkhon, à plus de cinquante verstes de l'Ourga.

Le 5 juillet, il y eut sur les bords de l'Orkhon une course de chevaux qui parcoururent une distance de dix-huit verstes ; on fit courir à la fois onze cent dix chevaux, dont cent furent déclarés les meilleurs. Ils reçurent des noms distingués, et leurs maîtres obtinrent des présents et des prérogatives.

Le 6 juillet, il y eut au même endroit une ^{p1.106} course de seize cent vingt-sept chevaux, âgés de six ans. Le but n'était éloigné que de seize verstes. les maîtres des cent premiers arrivés obtinrent également des présents.

Le 7 juillet, il y eut une troisième course entre neuf cent quatre-vingt-quinze chevaux de quatre ans. Ils eurent à franchir un espace de douze verstes. Les maîtres des cent premiers arrivés furent récompensés comme l'avaient été les autres.

Ces trois mille sept cent trente-deux chevaux appartenaient tous à des Mongols de la tribu des Khalkha. Le même jour, après la course, les trente-cinq vainqueurs à la lutte, divisés en deux

Voyage à Pékin

troupes, combattirent entre eux. Les sept vainqueurs furent ramenés à l'Ourga.

Pendant ces courses et ces luttes, trois cent deux archers mongols tirèrent au but avec des flèches, à une distance de vingt-cinq toises. Chaque archer tira quatre fois de suite. Vingt-cinq, qui atteignirent le but chaque fois, ou même trois fois seulement, furent déclarés excellents tireurs.

Le 8 juillet, les Mongols retournèrent à l'Ourga. Le lendemain matin, les vingt-cinq archers vainqueurs tirèrent entre eux sur le même emplacement où la lutte avait eu lieu la première fois.

L'après-midi, on dressa, auprès de l'habitation du khoutoukhtou, une iourte très richement, décorée, dans laquelle il fut conduit par la main. On portait devant lui plusieurs idoles, et l'on ^{p1.107} brûlait des parfums dans des encensoirs d'argent. Entré dans la iourte, on le fit monter sur son trône ; chacun alla s'asseoir à la place qui lui était destinée. Ensuite, on apporta du thé en briques, préparé dans des tasses d'argent. On en présenta au khoutoukhtou et à sa sœur. Le premier, après l'avoir goûté, le rendit, et donna l'ordre d'en verser une partie dans chaque théière. Dès que cela eut été effectué, on offrit une tasse de ce thé, d'abord au khoulbilgan et au dalama, et ensuite à tous les personnages distingués. Quant à ceux qui n'avaient pas de tasses, on leur versa de ce thé dans le creux de la main. Chacun le but avec une vive satisfaction, comme une eau sainte, reçue des mains mêmes du khoutoukhtou.

Ensuite, les sept lutteurs recommencèrent leur combat, qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à minuit. Un Mongol, nommé Babéï Ikédzân (le grand éléphant solide), du kochoun du vang Tsétsen, resta vainqueur. La lutte terminée, on ramena le khoutoukhtou dans son habitation, en observant les mêmes cérémonies qu'en le conduisant à la iourte ; ensuite, chacun se retira chez soi.

Le 10 juillet, il y eut, dans la tente du Touchétou-khan, un dîner

Voyage à Pékin

auquel assistèrent tous les seigneurs de distinction et les principaux lama. Après le dîner, on tira des flèches. On avait choisi, dans chaque djassak, les meilleurs tireurs ; leur ^{p1.108} nombre était de cent ; les dix qui tirèrent le plus, loin, furent proclamés les plus habiles et reçurent des présents semblables à ceux qu'on avait donnés aux lutteurs.

Le 11 juillet, à quatre heures du matin, les khan et les autres seigneurs se réunirent dans l'habitation du khoutoukhtou, et délibérèrent jusqu'au soir sur les noms à donner aux vainqueurs au tir et à la lutte, noms destinés à les faire connaître à la nation, et à conserver leur gloire dans la postérité. Le nom de *Lion* fut donné, d'une voix unanime, au premier lutteur, qui déjà portait celui de *grand éléphant solide* ; les autres reçurent également, suivant leur ordre, des noms d'animaux ou d'oiseaux courageux.

Celui qui obtenait le nom se prosternait d'abord devant le khoutoukhtou, et s'inclinait ensuite, trois fois jusqu'à terre, devant les khan et les vang : chacun de ces derniers le gratifiait d'un khadak ou morceau d'étoffe blanche. Après cette cérémonie, le khâlgatchi le conduisit autour de l'enceinte, en annonçant au peuple son nom et ses exploits.

Le premier lutteur reçut pour récompense un fusil, une cuirasse, quinze bœufs et vaches, quinze chevaux, cent moutons, un chameau, mille briques de thé, quelques pièces de satin, et plusieurs peaux de renard et de loutre. Les autres eurent des dons proportionnés à leur force et à ^{p1.109} leur agilité. Des récompenses pareilles furent distribuées parmi les tireurs ; le dernier lutteur et le dernier tireur obtinrent chacun deux vaches et deux moutons.

La fête se termina le 12 juillet, qui fut le jour du départ.

*

Une fête semblable est célébrée tous les ans par les Mongols ; ils se rassemblent à un des obo de leur horde (aimak).

Le nom entier du khoutoukhtou actuel est : *Djab-Dsioûng*

Voyage à Pékin

Dombo khoutoukhtoû Ghéghèn.

19 septembre. — Le bitkhéchi et le bochko, nos conducteurs, qui allaient au tribunal ou yamoun de l'Ourga, vinrent me voir à sept heures du matin pour savoir ce que nous désirions obtenir du vang pour la continuation de notre voyage. Je demandai :

1° La fourniture à chaque campement que nous rencontrerions sur notre route, depuis l'Ourga jusqu'à Khalgan, de quatre iourtes, de bois et d'eau ; ce qui lui avait été accordé depuis Kiakhta jusqu'à l'Ourga ;

2° La faculté de laisser jusqu'à notre retour, sous la garde du dzargoutchi, une partie des vivres de nos cosaques, consistant en biscuits ;

3° La permission d'être présenté au khoutoukhtou, faveur qui avait été accordée aux inspecteurs des missions précédentes ; et, si cela ^{p1.110} n'était pas possible, de me permettre de présenter mes hommages au chandzab, premier directeur des affaires du khoutoukhtou. Dans le cas où cette dernière requête ne serait pas jugée admissible, je demandai à pouvoir, ainsi que les étudiants et nos cosaques, entrer librement dans l'Ourga.

A dix heures du matin, on nous apporta les présents que le vang et l'amban envoyaient au chef et aux autres membres de la mission, en retour de ceux que nous leur avons faits. Telles sont, chez les Asiatiques, les conditions des liens d'amitié et de politesse. La première démarche, pour faire connaissance avec quelqu'un, doit être accompagnée de présents ; chacun s'empresse alors de prouver sa reconnaissance par un don, ne fût-ce qu'une bagatelle. Ovide dit avec raison : *Vulgus utilitate amicitiam probat* : c'est d'après l'intérêt que le peuple apprécie l'amitié. Les présents du vang et de l'amban consistaient en pièces de soieries de la Chine : c'était du satin bleu, et du taffetas broché. Je fis des cadeaux aux porteurs.

Voyage à Pékin

Une demi-heure après, le bitkhéchi et le bochko, en revenant du tribunal, entrèrent dans ma iourte, où se trouvait le chef de la mission ; voici les réponses qu'ils rapportaient à nos demandes :

1° Le vang, siégeant au yamoun, refusait de nous accorder les iourtes parce qu'elles n'avaient ^{p1.111} pas été fournies auparavant. Il observait d'ailleurs que la mission voyageait pour ses propres affaires et à ses frais.

Nos conducteurs, remarquant notre mécontentement à ces paroles, et pensant, d'après l'observation de l'archimandrite, que nous souffririons extrêmement du froid dans le désert de Gobi, nous tranquillisèrent en nous faisant espérer qu'ils pourraient nous procurer deux iourtes, du chauffage et de l'eau.

2° Je ne pouvais être présenté au khoutoukhtou parce que ce pontife était trop fatigué du long voyage qu'il venait de terminer, pendant lequel il avait donné sa bénédiction à plus de cent mille fidèles.

3° Quant aux biscuits, nous pouvions, nous-mêmes prendre des arrangements avec des marchands du Mai ma tchin de l'Ourga.

A la fin de la soirée, Idam vint me voir. Quoiqu'il ne se fût pas trouvé avec le vang et l'amban quand il fut question devant eux de nos demandes, cependant, comme il avait eu un entretien avec le premier, pour d'autres affaires, il me donna l'explication des réponses.

Le vang n'avait ni le pouvoir ni le droit d'ordonner qu'on nous fournît des iourtes jusqu'à Khalgan, d'abord, parce que nous devions voyager par un chemin sur lequel il n'y avait pas de stations fixes ; ensuite, parce que son autorité, ^{p1.112} comme gouverneur général des Khalkha, ne s'étendait pas au-delà du terrain voisin de la frontière russe. Idam nous assura que néanmoins nous ne manquerions pas de iourtes en route. Quant à l'entrevue avec le khoutoukhtou Gheghèn, il nous dit qu'elle n'était pas défendue aux étrangers ; mais, ajouta Idam, les Russes savent

Voyage à Pékin

bien que le Gheghèn n'est qu'un enfant sans expérience, qu'il ne possède d'autre connaissance que celle de sa langue naturelle ; de quelle manière veulent-ils donc lui rendre leurs hommages ? D'ailleurs, cet enfant divin porte, comme nous, le deuil de l'empereur. L'année prochaine, à votre retour, vous pourrez le voir ; il est maintenant, ainsi que le chandzab, très occupé à recevoir les fidèles, et les offrandes qu'ils apportent.

Ensuite, le toussoulakhtchi me demanda si nous comptions rester encore longtemps à l'Ourga. Je lui répondis qu'à notre première entrevue avec les dignitaires de l'Ourga, nous avions, cédant à leurs instances, fixé notre séjour à sept jours ; que déjà quatre étaient écoulés, et qu'en conséquence nous n'avions plus que trois jours à y passer.

— Mais, supposons, reprit Idam en souriant, que la mission fût obligée de prolonger son séjour de dix jours au-delà du terme convenu d'abord ?

Je répliquai que tout dépendait de ^{p1.113} la volonté du vang et de l'amban, que nous ne doutions pas de leurs bonnes dispositions à notre égard, et que nous étions persuadés qu'ils ne nous voulaient que du bien. J'ajoutai que si la mission, déjà obligée d'attendre deux mois à Kiakhta l'arrivée des conducteurs, devait encore séjourner longtemps à l'Ourga, elle courrait le risque, vu la saison avancée, de souffrir extrêmement du froid en traversant le désert de Gobi.

Idam et les autres Mongols soutinrent qu'aussitôt après l'arrivée des courriers d'Irkoutsk à l'Ourga, le rapport du gouverneur russe avait été expédié au tribunal des affaires étrangères, à Péking, par un courrier du vang, mais que probablement le bitkhéchi et le bochko, nommés conducteurs de la mission, étaient partis très tard de la capitale de l'empire, et que d'ailleurs ils voyageaient avec beaucoup de lenteur, ne parcourant qu'une ou tout au plus deux stations par jour ; or, on en compte soixante de Péking à Kiakhta. Je dis que dans tous les cas je me soumettais à la décision du vang

Voyage à Pékin

et de l'amban, persuadé qu'ils ne manqueraient pas, s'il nous arrivait en route quelque accident fâcheux, de nous envoyer du secours.

Avant de nous quitter, Idam nous avertit que vraisemblablement nous resterions à l'Ourga jusqu'au cinquième jour de la dixième lune (1^{er} octobre), jour auquel on attendait le ^{p1.114} retour du courrier envoyé à Pékin par le vang, avec des dépêches par lesquelles il demandait la permission de se présenter à la cour, afin de témoigner, en fidèle sujet, son hommage au nouvel empereur. Idam ignorait s'il avait été question de nous dans ces dépêches ; ainsi nouvelle incertitude, nouveaux obstacles pour nous qui étions naturellement si impatients de parvenir au terme de notre voyage.

J'appris aussi par Idam que le vang, l'amban, le dzargoutchi et les bitkhéchi, se réunissaient chaque matin au iamoun, en habit de deuil, pour y célébrer une cérémonie en mémoire de l'empereur défunt. Cette cérémonie a lieu de la manière suivante. Il y a, dans la salle, une caisse remplie de terre ; lorsque tout le monde est rassemblé, on présente à chacun du thé au lait dans des tasses d'étain ¹ ; chacun, avant de boire, verse quelques gouttes de thé sur la terre qui est dans la caisse, et en buvant doit répandre des larmes pour déplorer la mort du souverain. Cette cérémonie se répète pendant les cent jours du deuil, à moins que le nouvel empereur ne rende une ordonnance qui abrège ce terme.

Idam me dit de plus que le iamoun est le ^{p1.115} conseil suprême du pays des Khalkha ; il a l'administration civile et militaire, et rend la justice ; les sentences sont rendues d'après le code de lois qui est imprimé ; les décisions du iamoun sont soumises à l'approbation du vang et de l'amban, qui remplissent, près de ce corps, les fonctions de commissaire et de procureur-général. Dans les affaires ordinaires, l'approbation du vang suffit ; les plus

¹ D'après la coutume chinoise, les fonctionnaires des tribunaux ont la liberté d'y boire du thé et même d'y fumer leur pipe pendant qu'ils sont en fonctions.

Voyage à Pékin

importantes sont renvoyées au tribunal des affaires étrangères de Péking, qui prononce en dernier ressort. Les peines sont proportionnées aux délits ; la torture a lieu dans les interrogatoires : elle est d'une cruauté extrême. Les peines sont également d'une sévérité horrible ; tantôt les coupables sont roués vifs, tantôt écartelés ; tantôt on leur tient les pieds dans l'eau bouillante ¹.

Le bois qu'on nous donnait était toujours humide ; il fallait bien le recevoir ainsi, puisque nous n'avions pas le droit d'en exiger. En général, on nous fit bien sentir, pendant toute la route, que nous voyagions à nos frais ; on avait eu grand soin d'insérer cette clause dans la ^{p1.116} résolution du tribunal des affaires étrangères de Péking. La surveillance de notre habitation et nos approvisionnements de bois furent confiés alternativement aux Chabi et aux sujets du Touchétou et du Tsetsèn-khan les plus proches de l'Ourga.

Les sentinelles nous incommodaient beaucoup pendant la nuit en battant d'heure en heure deux morceaux de bois qu'ils tenaient dans leurs mains ; c'était le signal pour qu'on vînt les relever.

Nous vîmes à l'Ourga une multitude d'oiseaux, ayant le bec et les pieds rouges ; les Mongols les nomment *Oulan kouchoutou* (bec rouge). M. Pervouchin, qui accompagna la mission en 1807 et 1808, les nomme, dans son Journal, des choucas à bec jaune ; ils font entendre un cri semblable à celui de l'oiseau appelé en russe *sniéghir*.

Nous eûmes aujourd'hui un petit échantillon de la probité chinoise ². L'interprète du bitkhéchi allant au mai ma tchin pour ses affaires particulières, offrit d'acheter pour nous vingt kin (29 livres)

¹ Ces peines ne sont vraisemblablement que pour les rebelles Mongols, car le Code de la Chine, qu'on connaît en Europe par la belle traduction de sir Georges Thomas Staunton, n'inflige que des coups de bambou, l'emprisonnement et des amendes aux coupables ordinaires. Kl.

² On peut supposer que M. Timkovski n'a jamais eu à faire à un dvoretzki ou maître d'hôtel russe, puisqu'il est si surpris du profit assez mince de son comprador chinois. Kl.

Voyage à Pékin

de riz dont nous avons besoin ; on lui donna en conséquence l'argent nécessaire pour payer cette quantité ; mais il ne nous en apporta que dix-sept kin ; il avait ainsi prélevé, sur le prix, un petit droit de commission de cinq tchhin (à peu près un rouble en argent).

20 septembre. — Idam vint à huit heures du matin chez moi s'informer si réellement il ne me restait plus du camelot dont j'avais fait présent à l'amban. Quoiqu'Idam me dît que le vang en désirait pour son fils aîné, qui était sur le point de partir pour Péking, les officiers mongols me demandaient si fréquemment de cette étoffe, soit directement, soit d'une manière détournée, que je pensai, ou qu'elle plaisait beaucoup au vang, ou qu'il était jaloux du drap bleu offert en présent à l'amban par le gouverneur d'Irkoutsk. Les demandes réitérées de drap de cette couleur, que nous adressaient les personnes attachées au vang, nous confirmèrent dans notre opinion. A notre grand regret, nous n'avions plus ni drap bleu ni camelot.

Idam me dit qu'Arabdàn Dordji, fils aîné du vang, désirait vivement faire ma connaissance ; je me hâtai de répondre que je serais extrêmement flatté de lui rendre visite.

A dix heures du matin, nous allâmes voir la ville ; nous étions montés sur des chevaux mongols. J'étais accompagné de deux officiers de cosaques, de l'interprète, de trois cosaques, de l'hiérodiaque, des étudiants et des ecclésiastiques. Demit, Darma-dzap et plusieurs Mongols nous ^{p1.118} escortaient. Nous visitâmes d'abord le temple et les habitations du khoutoukhtou qui étaient éloignées d'une verste, à l'ouest de notre demeure. L'enceinte était si haute qu'elle nous empêcha de distinguer l'architecture des bâtiments. Les temples construits dans la direction du sud au nord, avaient des toits peints en vert ; un de ces temples était entouré d'une grille dorée. Pour se conformer à l'usage des habitants des steppes, le khoutoukhtou occupe une iourte au milieu de l'enceinte ; les khan mongols et les khan de la Boukharie, de Khiva,

Voyage à Pékin

etc., demeurent également dans des iourtes. A quelque distance des temples on aperçoit un grand édifice en bois : c'est l'école où les lama apprennent à lire les livres tibétains, et à jouer des instruments en usage pour la musique religieuse.

Afin de ne pas être importunés, nous avons choisi, pour notre visite, l'heure du dîner ; malgré cette précaution, nous fûmes bientôt entourés d'une foule de Mongols qui nous incommodaient beaucoup. Pour remédier à cet inconvénient, le chandzab nous envoya deux de ses khalgatchi.

Derrière l'école, il y a un bâtiment dans lequel on prépare le repas des khouvarak, ou écoliers des lama. On en compte ici plus de mille qui vivent aux frais du khoutoukhtou. Au nord-est, on voit l'habitation du chandzab, composée de plusieurs iourtes ; tout auprès, est un bâtiment où l'on ^{p1.119} conserve le trésor du khoutoukhtou ; il est couvert d'un toit en terre, et ressemble à une maison de paysan. Au nord-ouest, sont les magasins. Près de la porte, il y a une enceinte qui renferme les chameaux, les chevaux, les moutons et les autres animaux offerts au khoutoukhtou. Les temples sont sur une grande place. Devant les principales portes, qui sont tournées vers le midi, il y a une petite place entourée d'une balustrade en bois, peinte en rouge. C'est là que les lama pratiquent leurs cérémonies. Tous les jours de fête, on chante des prières et l'on brûle des parfums sur un petit échafaudage en bois, placé au sud. De chaque côté de la grande place, s'étendent des cours entourées de palissades ; dans chaque cour, il y a une grande iourte, élevée sur des poutres, et recouverte de toile de coton blanche. Ce sont les temples particuliers des khan de Khalkha.

Les habitants de l'Ourga, tant ecclésiastiques que laïques, demeurent dans des iourtes ; quelques-unes sont ombragées par des saules qui croissent dans les cours. Les rues sont si étroites, que deux hommes à cheval ont de la peine à y passer de front.

Sur la rive gauche de la Tôla, vis-à-vis des temples, s'élève le

Voyage à Pékin

Khan-ôla, ou mont impérial ¹. p1.120 Un de ses flancs offrait des inscriptions de dimension colossale, formées de grandes pierres blanches. Elles sont en mandchou, chinois, tibétain et mongol, et signifient : *joie céleste*, et expriment les sentiments des Khalkha, à l'occasion de la régénération du khoutoukhtou ; la taille des caractères suffit pour faire connaître la haute importance de cet événement : on les distinguait parfaitement de notre cour. La partie supérieure de la montagne est couverte de bois ; dans les parties inférieures on a placé des iourtes, habitées par des gardes (tsagdâ) chargés d'éloigner quiconque tenterait d'approcher d'un lieu consacré à l'homme-dieu. Un repos éternel règne dans ces vallées, qui ne sont habitées que par des troupeaux de chèvres sauvages.

p1.121 En approchant des bords de la Tôla, nous vîmes le camp du Touchétou-khan, qui était arrivé depuis peu. C'est à peu de distance de ce lieu que le Selby mêle ses eaux à celles de la Tôla. La surface de la plaine est coupée d'étangs bourbeux et de lacs. Près du château du vang, on nous montra l'endroit destiné, dans les grandes solennités, aux luttes, aux tirs et aux courses de chevaux, L'extérieur de ce château, dont le toit est fort simple, n'annonçait nullement la résidence d'un prince, descendant de Tchinghiz-khan, et époux d'une infante chinoise, d'un prince levé dans une cour brillante, du seigneur le plus puissant parmi les Mongols, enfin d'un ministre dont le crédit est bien connu sur les bords du golfe de Finlande, et peut-être même sur les rives de la Tamise. La maison

¹ M. Igoumenov, qui habite actuellement la ville d'Irkouktsk, dit, dans ses Nouvelles de la Mongolie, imprimées dans le journal intitulé *le Messager Sibérien*, de 1819, tom. V, pag. 13, relativement à cette montagne : « Le Khan-ôla est renommé chez les Khalkha par une grande réunion qui s'y fait tous les trois ans. Là, se rédigent par écrit les suppliques du peuple. On y propose toute entreprise utile, et on y juge les querelles et les différends particuliers. Au midi, il y a un temple dont la splendeur répond à l'importance de cette assemblée. La montagne est roide du côté nord, et penche vers le midi ; cette chaîne de montagne se prolonge jusqu'à quarante verstes ; sa hauteur n'excède pas beaucoup celle des montagnes de la frontière sud de la Sibérie. » — Cette comparaison ne pourrait se faire qu'avec celles des montagnes de la Sibérie qui s'élèvent bien au-dessus du lac Baïkal, et dont les pointes de granit sont couvertes d'une neige éternelle. Mais le Khan-ôla doit être regardé, par sa situation sur le plateau élevé de l'Asie moyenne, comme beaucoup plus haut que ces montagnes.

Voyage à Pékin

était entourée d'une palissade et de bouleaux dont la verdure contrastait avec la blancheur des iourtes. On avait conduit des ruisseaux d'eau vive depuis leur source, sur les montagnes voisines, jusque dans l'intérieur de la cour du château. En général, les Chinois s'efforcent de transporter les dons de la nature jusque dans les villes.

Nous prîmes ensuite à gauche, en traversant la prairie et passant devant le jardin du vang ; il est entouré d'une haie, et ressemble beaucoup à un potager. On y voyait de petits étangs, un puits, des choux et un pavillon délabré ^{p1.122} environné de saules. Deux beaux chevaux y pâturaient.

Nous passâmes devant la maison des ambans de l'Ourga ; elle n'est éloignée de celle du vang que d'une demi-lieue, et située entre deux bras du Selby. Sur l'un des deux, on a construit un pont assez long pour les piétons et les cavaliers. En général, les habitations des gouverneurs de l'Ourga ressemblent aux maisons des fermiers propriétaires en Europe.

Une heure après que nous fûmes rentrés chez nous, l'archimandrite témoigna le désir de profiter du beau temps pour se promener, avec les autres membres de la mission, sur les bords de la Tôla ; mais le bitkhéchi Tchhing refusa de les faire conduire, en donnant pour excuse qu'il n'avait pas la permission officielle du vang. Demit observa que les gens de Péking tenaient extrêmement aux formalités.

— Quant à nous autres Mongols, ajouta-t-il, nous nous adressons au vang à tout instant ; n'importe en quel lieu.

Puis il entama à ce sujet une discussion avec les Chinois qui finirent par nous permettre de sortir de la cour.

En conséquence, nos cosaques allèrent à la ville, sous la conduite de deux khalgatchi qui furent ensuite bien récompensés de leur peine. Le plus âgé, né dans les steppes, vivait à ses frais à la cour du khoutoukhtou ; l'autre avait ^{p1.123} presque l'air d'un

Voyage à Pékin

Européen. Ils nous apprirent que le khoutoukhtou recevait de l'empereur une somme fixe pour subvenir aux frais de sa table. Les troupeaux de ce pontife-dieu sont sacrés. Les bergers qui les conduisent ont la faculté de prendre la laine et les peaux des bêtes qui meurent naturellement. Tous les ans, le khoutoukhtou envoie une quantité déterminée de chevaux et de moutons à l'empereur et au Dalai-lama.

21 septembre. — Dans la matinée, les dignitaires mongols vinrent m'annoncer que les fils du vang étaient disposés à me recevoir aujourd'hui à deux heures. Je partis, accompagné de l'inspecteur des bagages, du plus ancien des cosaques, de l'interprète, de quatre cosaques, de nos guides et de quelques Mongols. Des gardes-du-corps étaient, comme à notre première entrevue, placés à la principale entrée de la demeure du vang. Après avoir passé devant deux portes fermées, nous prîmes à gauche pour traverser une cour étroite qui nous conduisit à l'appartement, ou salle d'étude, fermée par une cloison ; les trois fils aînés du vang nous y attendaient. Ils étaient vêtus en noir ; l'aîné était âgé de trente-deux ans ; le second de vingt-cinq, le plus jeune de vingt-trois.

Je présentai mes hommages à ces princes, et, comme c'était la première fois que je les voyais, je leur offris six archines de drap rouge, six ^{p1.124} archines de casimir bleu, une tabatière avec un médaillon en bronze, un plateau, des cuillers d'argent, des ciseaux, un couteau, une fourchette, des mouchettes d'acier, avec leur plateau, d'un travail fini, dix paires de bottes brodées de Kazan, deux sacs en maroquin pour le tabac à fumer, deux pots de pommade parfumée et deux flacons d'odeur. A ces présents, l'archimandrite avait joint des verreries et des cristaux. Les agassy (princes) reçurent ces présents avec la plus grande satisfaction, et dirent fort obligeamment que venant de si loin, nous nous étions donné trop de peine à transporter ces objets. Ils me firent prendre place vis-à-vis d'eux. On servit à chacun de nous une tasse de thé

Voyage à Pékin

sucré. Le prince aîné me présenta du tabac dans une tabatière chinoise ; il s'informa des détails de notre voyage depuis la frontière, et nous demanda si l'Ourga nous plaisait et si nous comptions bientôt nous remettre en route. Je fis des réponses convenables à ces questions, en réitérant les assurances de notre parfaite reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle le vang, leur père, nous avait accueillis, et leur exprimant en même temps notre désir de le voir persister dans ses dispositions favorables envers les Russes. Sur la fin de notre visite, Kartsagaï qui, comme parent et gouverneur des princes, était présent à cette audience, nous montra cinq arquebuses rayées qui ^{p1.125} étaient suspendues à la muraille ; elles étaient faites en Russie, et richement dorées à la mode des Mongols. Les princes se servaient de ces armes lorsqu'ils allaient à la chasse des chèvres sauvages, et surtout lorsqu'ils faisaient la revue de leurs troupeaux. Une foule de Mongols qui avaient été témoins de notre entretien, car les fenêtres étaient ouvertes, manifestèrent une extrême satisfaction des expressions polies que nous avons employées envers les fils du vang.

La cour que nous venions de traverser pour la seconde fois, était la même où le comte Golovkin soutint avec tant de dignité l'honneur du nom russe, en refusant de se conformer au cérémonial humiliant que lui avaient préparé l'orgueil chinois et la fierté personnelle du vang de l'Ourga. Dans cette ville, on attribua le refus du gouvernement chinois de recevoir l'ambassade russe à la fermeté inébranlable de l'ambassadeur ¹.

En revenant, nous rencontrâmes une caravane de Boukhars, conduisant quarante chameaux ; elle venait du mai ma tchin de l'Ourga, avec du thé en briques, et allait à Ouliassoutai (bosquet de peupliers), ville située au nord-ouest de la Sélinga, au sud des monts Altaï. On nous dit que les chameaux parcouraient en quarante jours la ^{p1.126} distance de douze cents verstes qui sépare

¹ Voyez la note à la fin de ce chapitre.

Voyage à Pékin

l'Ourga d'Ouliassoutai. Les marchands chinois emploient le même temps pour aller de Khalgan à Kiakhta, en changeant de chameaux. Ouliassoutai est la résidence d'un général mandchou (en chinois tsianggiun, et en mongol djangdjoun), commandant en chef des troupes du pays des Khalkha. Il y a, dans cette ville, une forte garnison chinoise, et de grands approvisionnements de millet, et l'on y fait passer des sommes considérables en argent pour le paiement des troupes.

A trois heures, j'envoyai l'inspecteur du bagage avec l'interprète, au mai ma tchin, pour faire divers achats. Le dzargoutchi leur accorda un guide, et consentit à prendre sous sa garde une partie des provisions des cosaques. En attendant, nous fîmes une petite promenade sur les bords de la Tôla, au grand mécontentement d'un soldat de la garde, qui nous accompagna, et qui ne pouvait concevoir comment nous trouvions du plaisir à marcher. Les Mongols, de même que la plupart des habitants de l'Asie, habitués à monter à cheval, n'aiment pas à aller à pied, et regardent même cet exercice comme humiliant.

Ayant passé sur deux petits ponts, construits sur les deux bras du Selby, qui est très rapide, nous vîmes la maison de l'amban beissé, qui est fort bien construite, puis une autre plus petite, destinée aux mandarins chinois qui viennent à l'Ourga ^{p1.127} pour affaires de service. Des canaux conduisaient l'eau du Selby dans les potagers de ces maisons. La demeure de l'amban est à peu de distance ; à côté, il y a un étang qui est également alimenté par le Selby. Les prairies qui l'entourent sont couvertes de bestiaux. Quant aux chameaux, ils ne broutent que des buissons.

22 septembre. — A dix heures du matin, on nous apporta les présents que les fils du vang nous envoyaient en retour des nôtres : c'étaient des étoffes de soie de la Chine.

Le dzargoutchi étant venu nous faire ses adieux, je le priai de faire accélérer notre départ, autant qu'il lui serait possible ; il

Voyage à Pékin

répondit qu'il n'avait pas beaucoup d'influence au iamoun, et ajouta que le bruit de notre départ s'étant répandu, il avait voulu nous voir auparavant. Ces paroles nous firent espérer que bientôt nous pourrions quitter l'Ourga, mais cet espoir dura peu ; nous apprîmes le soir, par nos conducteurs, que vraisemblablement nous serions obligés de rester jusqu'au 1^{er} octobre, afin que nous eussions, comme l'avait dit le gouverneur, le temps de nous remettre entièrement de nos fatigues. Je me plaignis de l'humidité qui altérait visiblement nos santés, et de la mauvaise nourriture de notre bétail et de nos bêtes de somme qui appartenaient au gouvernement, et dont j'étais responsable. J'ajoutai que je craignais beaucoup qu'en traversant le ^{p1.128} désert de Gobi, tous ces animaux ne périssent, comme cela était arrivé à la mission, en 1807. Pénétré de la justesse de mes observations, le toussoulakhtchi me demanda si nous désirions que nos bêtes de somme prissent les devants pour trouver une meilleure nourriture, ou si nous voulions partir. Notre réponse unanime fut :

— Partir !

Les Mongols nous promirent d'y réfléchir.

23 septembre. — Après le dîner, nous fîmes une promenade à pied sur le chemin du mai ma tchin, au-delà de la maison du beissé ; nous avons l'intention de suivre les bords de la Tôla ; mais le Mongol qui nous accompagnait nous prévint qu'ils étaient très marécageux. Après avoir passé la demeure du beissé, nous montâmes une colline sur laquelle nous vîmes un soubourgan, ou pyramide sacrée des bouddhistes, érigé par un prince mongol ; son piédestal, de forme carrée, était en pierres brutes liées avec une composition d'argile et de paille. La pyramide était en briques grises, et l'intérieur, qui était creux, avait été rempli de sable et de pierres ; près du soubourgan nous rencontrâmes un Mongol, prince du troisième rang, qui vivait en nomade dans le désert de Gobi. Il était venu à l'Ourga pour rendre hommage au khoutoukhtou ; mais surtout à cause de la mort

Voyage à Pékin

de l'empereur. Tout le monde attendait avec une vive curiosité les premiers ^{p1.129} actes du nouveau souverain. Ce Mongol nous regarda avec beaucoup d'intérêt ; l'habillement de nos ecclésiastiques parut fixer principalement son attention ; il était surpris de ce que nous parlions couramment le mongol, et de ce que l'archimandrite et l'interprète possédaient parfaitement le mandchou. Ce prince, vêtu d'une robe bleue, montait un magnifique cheval noir ; il était suivi de cinq domestiques.

Du haut de cette colline, la vue plane sur la Tôla, et sur la ville dont on découvre les temples brillants. Au sud, s'étend le mont Khan-ôla ; au nord, la ville est protégée contre les vents froids par de hautes montagnes ; à l'ouest, on aperçoit la demeure du vang et celle de l'amban, une quantité de iourtes qui font partie de la ville, de vastes prairies, et à l'horizon, les sommets d'une chaîne de montagnes ; à l'est, des prairies et des montagnes, le Mai ma tchin, et au loin des masses de granit nues. Cette quantité de tentes destinées à loger les fidèles qui viennent adorer le khoutoukhtou, leurs chevaux et leurs chameaux, répandus çà et là, donnaient un mouvement extraordinaire à ces lieux, qui d'ailleurs présentaient aux yeux l'image d'un désert.

Le climat de l'Ourga est très rude ; l'humidité naturelle de ces contrées, entourées de montagnes abondantes en sources, est encore augmentée par le voisinage du mont Khan-ôla, dont les ^{p1.130} cimes colossales dominant la ville au sud, et neutralisent la salubre influence des vents chauds. Le canton est tellement froid, que même les plantes potagères souffrent des frimas et des gelées du matin. Les habitants de l'Ourga sont donc obligés d'avoir recours aux potagers de Kiakhta, qui sont également une ressource pour les Russes vivant à la frontière. A deux verstes au-dessous de l'Ourga, on trouve un emplacement qui serait beaucoup plus convenable pour y former un établissement.

En revenant sur la rive gauche du Selby, nous passâmes devant la demeure d'Akhaï koug, chef de la police de l'Ourga ; elle était

Voyage à Pékin

entourée d'une palissade, renfermant des magasins et des iourtes ; celle du propriétaire était couverte d'une toile bleue. Le chef de la police juge les affaires conjointement avec le chandzab, ou maréchal de la cour du khoutoukhtou, parce que la plus grande partie des habitants se compose d'ecclésiastiques soumis à la seule juridiction du chandzab. On dit que, ni les lama, ni même le khoutoukhtou, ne prennent aucune part aux décisions de ce juge. On évalue le nombre des habitants de l'Ourga à sept mille, dont cinq mille lama.

Le soir, nous sommes allés, avec notre inspecteur du bagage, chez Idam. Les Mongols le raillèrent en disant qu'il nous faisait rarement des visites afin de nous obliger à venir chez lui. Idam, p^{1.131} qui aime à parler par métaphores tirées des productions de la nature, leur répondit :

— Un vieil arbre qu'on laisse seul, risque facilement de tomber ; mais quand il est soutenu par de jeunes pousses, il peut résister encore longtemps aux tempêtes.

Cela signifiait qu'étant plus jeunes que lui, les courses étaient moins pénibles pour nous que pour lui. Il nous dit qu'on s'était occupé de notre voyage et que, dans une heure, on devait envoyer un rapport au vang. Je ne manquai pas de lui recommander fortement nos intérêts.

24 septembre. — L'inspecteur, qui vint me voir ce matin à neuf heures, m'apprit qu'à deux journées, à l'ouest de l'Ourga, on trouvait des sources minérales chaudes, dont la plupart étaient sulfureuses. C'est ce que confirmait une odeur de soufre qui parvenait jusqu'à nous. Dans quelques maladies, les Mongols, guidés par les conseils de leurs lama, font usage de ces eaux ; rien n'est disposé pour recevoir les malades : quand ils arrivent, on creuse des trous qui servent de cuves.

Quelque temps après, le bitkhéchi et le bochko arrivèrent ; ils sortaient du iamoun. Ils nous dirent, d'un air triste, que le vang,

Voyage à Pékin

considérant que nous étions venus dans le céleste empire en vertu d'un traité inviolable, sous la dynastie actuelle, avait résolu de nous laisser continuer notre route, et que, dans le cas même où il lui parviendrait, de Péking, des ordres qui nous concerneraient, il aurait le temps de nous les faire connaître pendant notre voyage. Cette nouvelle nous causa une joie extrême ; je fis faire à l'instant les préparatifs de notre départ afin de nous mettre en route dès le lendemain.

A l'heure du dîner, le bitkhéchi vint me voir ; il paraissait très mécontent ; les Mandchoux nous en apprirent le soir la raison. Le vang n'avait pas reçu chez lui le bitkhéchi ni le bochko ; on leur avait dit seulement au tribunal, que le torigoun, qui était mongol, avait, d'après l'avis unanime des dignitaires mongols, présenté la veille au soir un rapport au vang, sur la nécessité de nous laisser continuer notre voyage. Le prince avait donné son adhésion au rapport. Cette démarche avait singulièrement blessé l'orgueil des deux Chinois. Ils se permirent, sur le compte des Mongols, des réflexions satiriques qui finirent même par dégénérer en calomnies.

Sur les dernières ambassades russes et anglaises en Chine ¹

@

^{p1.133} Comme il est souvent question, dans cet ouvrage, de la dernière ambassade russe en Chine, je donnerai ici une courte notice sur cette expédition. Le projet de l'envoyer fut conçu à Saint-Pétersbourg, en 1804, et, à ce qu'il paraît, d'après le désir manifesté par la cour de Péking de recevoir un ambassadeur du *khan blanc*. Le gouvernement russe ne négligea rien pour rendre cette mission brillante, digne du monarque qui l'envoyait, utile au commerce et profitable pour les sciences. L'ambassade était composée de membres des familles les plus distinguées de l'empire, réunis sous la conduite d'un homme de talents et de mœurs agréables, appelé, par son rang et sa naissance, à remplir les plus hautes dignités dans l'État. Des présents magnifiques partirent pour la frontière chinoise, et une société de savants, sous la direction de feu M. le comte Jean Potocki, fut adjointe à la mission. Cette expédition nombreuse ^{p1.134} quitta Saint-Pétersbourg en plusieurs divisions, qui devaient se réunir à Irkoutsk vers la fin de septembre.

De cette ville, l'ambassadeur envoya son premier secrétaire, M. Baikov, à l'Ourga, pour prendre, avec les autorités chinoises et mongoles, les arrangements nécessaires, tant sur la manière de transporter sa suite à Péking, que sur d'autres points relatifs à ce voyage. Ces premières négociations présentaient d'abord des difficultés, parce que les Chinois refusaient de recevoir une ambassade beaucoup plus nombreuse que toutes les précédentes, en alléguant qu'ils n'avaient compté que sur cent personnes, et qu'il avaient établi en conséquence les étapes dans le désert de Gobi. Après de longs pourparlers, l'envoyé se vit forcé de diminuer le nombre de sa suite et de la borner à cent trente individus.

M. le comte Golovkin arriva le 17 octobre au fort de Kiakhta,

¹ Ce morceau ne se trouve pas dans l'original.

Voyage à Pékin

nommé Troitsko-savsk, et éloigné de trois verstes de l'entrepôt de commerce, qui se trouve à la frontière même. De nouvelles négociations le retinrent ici pendant deux mois et demi, et toutes les difficultés ne furent aplanies que vers la fin de l'année, de sorte que l'ambassade ne passa la frontière que le 1^{er} janvier 1806. Le froid était excessif, et les membres de l'expédition en souffraient d'autant plus, qu'ils furent obligés de mettre quatorze jours pour faire les ^{p1.135} trois cent sept verstes (soixante-quatorze lieues) entre Kiakhta et l'Ourga. Pendant tout ce voyage, ils ne trouvèrent d'autre abri contre l'intempérie de l'air que des iourtes ou tentes de feutre ¹.

A l'Ourga se renouvelèrent les discussions sur le cérémonial chinois, auquel l'ambassadeur refusa de se soumettre, en s'appuyant sur l'exemple de lord Macartney, qui n'avait fait d'autres salutations à l'empereur Khian loungh, que celles requises en Europe en pareille occasion. Des courriers furent expédiés à Péking, et on avait espérance d'obtenir une décision favorable du tribunal des rites du Li fan yuan, ou collège des affaires étrangères, et peut-être de l'empereur même.

Dans ces entrefaites, le vang, ou vice-roi de la Mongolie septentrionale, reçut l'ordre de donner, au comte de Golovkin, une fête au nom de l'empereur, et devant le trône impérial. La réception, pour ce festin, eut lieu le 15 janvier, en plein air, et par un froid de 23 à 24 degrés. Le vang exigea que l'ambassadeur fît préalablement le kheou theou, ou les neuf prosternations devant un écran et une petite table couverte de damas jaune, représentant la personne de l'empereur. Cette prétention parut trop humiliante pour que l'envoyé d'un grand monarque pût s'y conformer ; M. le

¹ Pendant le séjour de l'ambassade en Mongolie, le froid était presque toujours entre 15 et 30 degrés de Réaumur, et le mercure gela deux fois. Les iourtes ne pouvaient se chauffer qu'avec du charbon qu'on allumait au milieu. Les voyageurs, étant couchés par terre devant ce feu, brûlaient d'un côté et gelaient de l'autre. L'ambassade ne se trouvait sûrement pas dans une position agréable, et tous ses membres désiraient ardemment de voir finir de pareilles souffrances.

Voyage à Pékin

comte Golovkin refusa donc de se soumettre à un cérémonial pareil, et le festin n'eut pas lieu.

Depuis ce moment, les négociations prirent une tournure fâcheuse, et les esprits s'aigrirent. Malgré quelques lueurs d'espérance de voir terminer ces différents à l'amiable, l'ambassade fut congédiée, le 10 février, par une lettre venue de Péking. Elle revint à Kiakhta dans les premiers jours de mars.

Si, dans cette circonstance, les Chinois n'ont voulu céder en rien, quant au cérémonial, ils ne le pouvaient en effet pas d'après leur manière de voir, puisque la Russie est depuis longtemps couchée sur la liste des États tributaires du céleste empire ¹. Modifier le cérémonial, d'après le ^{p1.137} désir de l'ambassadeur, aurait été déroger pour eux, et jeter une défaveur nouvelle sur le règne de *Kia khing*, déjà troublé par des révolutions sérieuses dans l'intérieur de la Chine.

Ce fut en 1689 que les Mandchoux forcèrent les Russes d'abandonner le fort de Yaksa ou Albazin, qu'ils avaient construit sur la rive gauche de l'Amour, et de signer un traité défavorable à Nertchinsk. Depuis cette époque, la cour de Péking est accoutumée de regarder les tsars comme des princes soumis à leur empire. Khang hi se vantait d'avoir humilié (kiang) les Russes ; il louait leur soumission, à l'occasion du secours qu'ils avaient refusé à son ennemi le Galdan des Euleut. Young tching les traita avec hauteur, ferma à leurs caravanes l'entrée de son empire, et insista fortement sur la fixation définitive des frontières, qui eut lieu en 1727. Sous le

¹ Tout ce qui concerne les ambassades des pays censés *tributaires*, est réglé dans le Hœi tian, ou dans le Code fondamental de l'empire. Dans celui de la dynastie régnante, on trouve un chapitre entier, qui traite de la manière de recevoir les ambassades russes. Il y est stipulé qu'on fournira journellement à l'ambassadeur un mouton, un vase de vin, une livre de thé, une cruche de lait, deux onces de beurre, deux poissons, deux tasses d'huile pour les veilleuses, une livre de choux salés, quatre onces de soya, quatre onces de vinaigre, une once de sel. — Tous les neuf jours on lui envoie, de la table de l'empereur même, et comme une marque d'une grâce particulière, quatre plats et dix théières remplies de thé préparé à la manière des Mandchoux. Aucun autre ambassadeur n'est traité avec une telle déférence. — Les vivres qu'on fournit à la suite de l'envoyé, sont aussi spécifiés dans le Hœi tian.

Voyage à Pékin

règne de Khian loun, le gouvernement chinois suspendit, sous les plus légers prétextes, le commerce de Kiakhta. En 1743, il témoigna son mécontentement de ce que la Russie n'envoyait plus d'ambassades à Péking. La conduite du clergé russe, établi à Péking, celle des caravanes qui se ^{p1.138} rendaient dans cette capitale, et des désordres fréquents arrivés à la frontière, excitaient souvent le mécontentement des Chinois ; mais il fut à son comble quand le sénat de Saint-Pétersbourg refusa formellement de leur livrer Amoursana, prince des Dzoungar, qui s'était réfugié, en 1756, sur les terres de l'empire, d'après une invitation reçue, à ce qu'il paraît, de la part du gouvernement russe. Heureusement pour la conservation de la paix entre les deux puissances, il mourut l'année suivante à Tobolsk, de la petite vérole. A cette époque, le sénat avait proposé l'envoi d'un ambassadeur chinois à Saint-Pétersbourg et la libre navigation sur l'Amour. Khian loun rejeta ces propositions, et demanda impérieusement l'extradition des rebelles, Amoursana, et Che-Teng. Convaincus à la fin de la mort du premier, les Chinois exigèrent que son corps leur fût livré ; cependant ils se contentèrent, en dernier lieu, qu'il leur fût montré à la frontière. En 1760, plusieurs lettres grossières furent adressées par le Li fan yuan au sénat. Les querelles sur les affaires de frontière, de désertions et sur la non-livraison de Chereng, s'envenimèrent de plus en plus. On enferma à Péking le clergé russe, et les Chinois employèrent, dans leur correspondance diplomatique, des expressions plus choquantes que jamais. La cour de Saint-Pétersbourg, qui tenait beaucoup trop à la conservation de la ^{p1.139} bonne intelligence avec la Chine, et à la prospérité du commerce de Kiakhta, renouvela, en 1762, sa proposition de recevoir dans sa capitale un envoyé du céleste empire. L'empereur de la Chine ne jugea pas convenable d'agréer cette demande, et la Russie prépara alors une ambassade pour Péking, qui cependant n'eut pas lieu. Néanmoins des fondés de pouvoir russes et chinois se réunirent dans la même année à Kiakhta, pour aplanir toutes les difficultés et pour faire cesser les dissensions qui troublaient la

Voyage à Pékin

bonne intelligence entre les deux empires ; ils se séparèrent bientôt sans avoir rempli le but de leur mission. Le tribunal de Péking se permit d'envoyer au sénat une réprimande très forte sur son obstination et sur les affaires des frontières qui ne se terminaient pas. En 1763, M. Kropotov fut expédié à Péking, où il eut une audience de l'empereur ; cependant le Li fan yuan n'accepta pas ses propositions ; il revint en Russie sans avoir atteint le but pour lequel il était venu. L'année suivante, les Chinois firent cesser entièrement le commerce de Kiakhta, et envoyèrent une réponse injurieuse aux propositions qu'on leur avait faites. Malgré cela ils montrèrent, en 1765, le désir de terminer à l'amiable toutes ces querelles, nuisibles aux intérêts des deux empires, et proposèrent un congrès nouveau. Quoique ce dernier n'eut pas lieu, un arrangement ^{p1.140} définitif fut fait à l'occasion de l'article supplémentaire que Kropotov ajouta à l'ancien traité de 1727. Ensuite de cela, le commerce de Kiakhta fut rouvert en 1768. Il fut cependant interrompu de nouveau en 1785 à l'occasion du transfuge Ouladzan, et resta fermé jusqu'en 1792.

On voit par cet aperçu rapide que les relations entre la Russie et la Chine n'ont pas toujours été extrêmement amicales, et que la dernière de ces deux puissances s'arrogue une espèce de suprématie sur la première, dont elle ignore vraisemblablement la force, qui paraît invisible dans l'orient de l'empire, tandis qu'elle est tout-à-fait concentrée dans l'occident. Le refus d'un envoyé russe de se soumettre au cérémonial d'usage, quand les ambassadeurs de royaumes tributaires paraissent devant les fils du ciel, doit naturellement effectuer son prompt renvoi. Si le comte Golovkin était venu à la tête d'une armée, il aurait vraisemblablement mieux réussi, que chargé simplement de compliments et de présents que les Chinois se plaisent d'appeler tribut. Dans le dernier cas, il était sûr de ne pas atteindre son but, sans avoir reçu de son gouvernement la faculté d'exécuter les neuf prosternations inévitables.

Voyage à Pékin

C'est à tort que M. Timkovski croit pouvoir mettre en parallèle la dernière ambassade russe, avec celle des Anglais, sous la conduite de lord ^{p1.141} Amherst, qui, en effet, fut aussi renvoyée, mais pour des motifs tout-à-fait différents.

L'Angleterre se trouve, envers la Chine, dans une position beaucoup plus favorable que l'empire des tsars. Jamais elle n'a été forcée par les Chinois de leur céder un territoire qu'elle avait occupé, ni de signer un traité défavorable. Ses conquêtes dans l'Inde, quoique ostensiblement ignorées par la cour de Péking, doivent pourtant donner à penser au gouvernement du céleste empire, et il est probable qu'il n'a aucune envie de mesurer ses forces avec celles de la nation qui règne sur les mers, et qui a étendu ses possessions dans l'Inde, avec une rapidité si étonnante qu'elle se trouve actuellement limitrophe avec l'empire des Thai thsing.

D'un autre côté, le génie mercantile et la saine politique de l'Angleterre doivent rassurer les Chinois contre la crainte de se voir attaquer par cette puissance, puisqu'une rupture entre elle et la Chine serait immédiatement suivie de la ruine totale du commerce de Canton, qui, pour les Anglais, est beaucoup plus profitable que la possession d'une ou de deux provinces chinoises. L'occupation d'une partie du territoire chinois, par les troupes de la Compagnie des Indes, loin de forcer la cour de Péking à traiter avec elle, provoquerait infailliblement un état de guerre perpétuel, qui doit nécessairement détruire le ^{p1.142} commerce d'un pays, qui n'a qu'une seule grande communication dans le canal impérial, que les deux parties belligérantes seront à même d'empêcher chacune de leur côté.

Quant aux Chinois, ils ne rompent pas avec les Anglais, aussi longtemps que la dignité de l'empire le permettra ; car, non seulement le commerce de Canton effectue un grand mouvement de fonds dans la plupart des provinces de la Chine, mais il procure aussi à l'empereur et à ses ministres un revenu considérable et assuré, tandis que celui de Kiakhta, qui excède rarement six

Voyage à Pékin

millions de francs, n'est pas un objet assez important pour intéresser le gouvernement mandchou¹. Il n'y met pas des entraves gratuites, parce qu'il est utile à la Mongolie, mais il y tient si peu, qu'il le fait cesser chaque fois qu'il se croit obligé de châtier les Russes.

Pour les raisons que je viens d'indiquer, l'Angleterre n'est pas regardée comme une puissance soumise à l'autorité du fils du ciel, quoiqu'elle lui ait envoyé des ambassades et des présents. Lord Macartney ne s'était pas soumis au cérémonial chinois, malgré qu'on ait fait courir ce bruit pendant son séjour à Péking. Les Chinois essayèrent d'obtenir de lord Amherst, ce que son p^{1.143} prédécesseur avait refusé ; mais la fermeté, et les raisons prépondérantes de son adjoint, sir G. Th. Staunton, le préservèrent d'accéder à leur demande. Le ministère chinois se désista de ses prétentions, et accorda (le 27 août 1816) à l'ambassadeur anglais la faculté de se présenter devant l'empereur sans faire les neuf prosternations. Quinze jours avant, on lui avait préparé, à Thian tsin, la même fête qu'on voulait donner au comte Golovkin à l'Ourga, sans exiger d'autres cérémonies de lord Amherst, que les salutations ordinaires de l'Europe.

Les Chinois ont donc tout accordé à l'ambassadeur anglais, tandis qu'ils ont tout refusé à celui de la Russie. Si le dernier a bien fait de ne pas se soumettre au cérémonial humiliant qu'on exigeait de lui, l'autre a agi comme un insensé en gâtant, par une obstination puérile, le succès de sa mission ; obstination d'autant plus inconcevable qu'il venait de remporter une victoire complète sur l'orgueil des Chinois, qui lui avaient cédé en tout. Voici le fait :

Après que lord Amherst eut reçu l'assurance que l'empereur le dispensait du kheou theou, le duc et les autres commissaires envoyés pour le recevoir lui firent part de l'ordre qu'ils avaient reçu

¹ Il ne perçoit, à Kiakhta, qu'un droit de cinq pour cent sur la valeur des marchandises qu'on y vend.

Voyage à Pékin

de le conduire, le lendemain, de Thoung tcheou, où il se trouvait alors, par Péking, à Yuan ming yuan, maison de plaisance où l'empereur ^{p1.144} l'attendait pour lui donner audience. L'ambassadeur et ses adjoints partirent de Thoung tcheou le 28 août à quatre heures après midi dans un magnifique landau attelé de quatre mules. Ils arrivèrent au lieu de leur destination le lendemain à quatre heures et demie du matin ; ils y trouvèrent tous les mandarins en habit de cérémonie, et on leur dit que le moment d'être présenté à l'empereur était venu. Lord Amherst, prétextant une fatigue extrême, refusa de se montrer devant le monarque chinois en habit de voyage et couvert de poussière. Les commissaires chinois, croyant alors qu'ils ne s'étaient pas suffisamment expliqué sur le chapitre des cérémonies à faire, et pensant que le refus de l'ambassadeur était motivé sur la crainte qu'on le forçât de faire les neuf prosternations, lui répétèrent à plusieurs reprises les mots 禮的們你 *Ni men ti ly*, c'est-à-dire, *voire propre cérémonie* est tout ce qu'on demande. Cependant lord Amherst, sans réfléchir que l'empereur et toute sa cour l'attendaient, persista à vouloir attendre ses beaux habits, sa suite, les présents et la lettre du roi d'Angleterre, qu'il avait oublié de placer dans son landau, quoiqu'une pareille pièce ne dût jamais quitter la personne qui en était chargée. Le duc, chargé de le présenter à l'empereur, le prit par le bras, et lui dit :

— Venez au moins dans mon ^{p1.145} appartement, où vous serez plus à votre aise qu'ici dans la foule, et où vous pouvez attendre pendant que j'irai trouver l'empereur, et lui soumettre votre demande.

Mais lord Amherst répliqua qu'il était fatigué et malade, et qu'il ne voulait pas entendre parler d'audience avant que sa suite et ses bagages ne fussent arrivés. En conséquence, l'ambassadeur fut conduit à l'hôtel qui lui était destiné. L'empereur envoya, après quelques heures, son médecin à lord Amherst, pour examiner l'état de sa santé ; l'ayant trouvé très bien portant, l'Esculape chinois fit

Voyage à Pékin

son rapport au fils du ciel, qui ordonna immédiatement le renvoi de la légation anglaise, parce que son chef l'avait trompé en prétextant une maladie au moment où il lui devait être présenté.

Le gouvernement chinois a eu le bon sens de ne voir, dans la conduite de cet ambassadeur, qu'un manque de tact et une gaucherie individuelle ; aussi a-t-il traité la mission anglaise, lors de son retour, avec toute la déférence possible, et la balourdise du gouverneur général actuel de l'Inde, n'a produit aucune influence défavorable pour le commerce de la Compagnie à Canton.

@

CHAPITRE IV

Continuation du voyage
jusqu'à la frontière méridionale du pays des Khalkha

@

25 septembre. — p1.146 Pendant la nuit, le thermomètre descendit à 6 degrés au-dessous de zéro ; à huit heures du matin, le bagage fut expédié ; enfin, à dix heures nous partîmes, à notre grande satisfaction, après avoir fait nos adieux aux personnes que nous avons le plus fréquentées.

Voulant profiter du beau temps, nous allâmes à pied jusqu'au soubourgan, dont il a été question plus haut. Nous rencontrions continuellement des dévots qui se rendaient en foule au temple pour adorer le khoutoukhtou. Le nouveau zakirokhtchi, chargé de nous conduire jusqu'à la première station, se prosterna plusieurs fois devant le soubourgan, en regardant respectueusement les idoles. Demit m'accompagna jusqu'à trois verstes de distance, par amitié pour moi.

Depuis l'Ourga, on marcha directement à l'est pendant dix verstes, en remontant le long des rives de la Tôla. Le chemin était pierreux. On laissa le Mai ma tchin à droite. Derrière des p1.147 jardins on voyait des toits en bois, qui couvraient les tombeaux des Chinois morts dans ces lieux. On passa ensuite l'Oulutoùï, qui coule du nord au sud, et se joint à droite à la Tôla. Nous avons trouvé, jusqu'aux hauteurs de cette rivière, des pâturages pour nos chevaux et nos bestiaux ; mais là, on ne voyait que des roches nues. Une chaîne de montagnes se prolongeait à gauche du chemin ; à droite, au-delà de la Tôla, s'élevait le Khan-ôla, grande montagne qui domine les environs. La Tôla se divise en plusieurs bras, dont la profondeur est différente ; son eau, comme presque toutes celles qui coulent dans les montagnes sur un fond pierreux, est extrêmement limpide. Vis-à-vis le mont Baïn-djirouké (cœur riche), nous passâmes à gué la Tôla, dont le courant

Voyage à Pékin

est très rapide. Grâce aux dispositions prises par deux Mongols, sujets du khoutoukhtou, le trajet s'effectua sans peine.

Le Mandchou Toulichen qui, en 1712, passa par-là pour aller en Russie, dit qu'au commencement de septembre la Tôla était tellement débordée qu'il fut impossible de la traverser à gué, et que faute de bateaux il fut, ainsi que ses compagnons, obligé d'attendre trois jours que les eaux eussent baissé. Ils y pêchèrent beaucoup de poissons, et entr'autres plus de dix saumons et brochets, longs de plus d'une archine. Ensuite ils tuèrent, sur les hauteurs du Khan-ôla, un ^{p1.148} grand renne (cerf). La Tôla, continue Toulichen, prend sa source dans l'ouest, aux pieds du mont Ghentei, coule à l'ouest, et se réunit à l'Orkhon qui sort des monts Khangai. Celle-ci arrose les campagnes où paissent les troupeaux de Djabdzun damba khoutoukhtou, et du Touchétou-khan ; puis, prenant sa direction vers le nord-ouest, elle finit par se réunir à la Sélenga. Au-delà de la Tôla, vers le nord, on voit trois chaînes de montagnes, appelées Songhin, où se trouvent trois grandes sources, connues sous le nom de Selbi. Ces montagnes sont très hautes, et leurs sommets sont pointus : on y pénètre par des défilés étroits et difficiles. Les profondeurs sont couvertes d'herbes touffues ; de belles fleurs offrent aux regards l'éclat séduisant de leurs vives couleurs.

Depuis Kiakhta jusqu'à l'Ourga, il nous semblait que nous étions encore dans les provinces voisines de la frontière russe, habitées par les Bouriates, tant les sites et les productions de la nature se ressemblaient ; mais dès les premiers pas que nous fîmes au-delà de la Tôla, nous nous aperçûmes que nous étions sur un terrain différent. Nous bûmes un verre d'eau fraîche : c'était le dernier qui devait humecter notre palais dans le vaste espace que nous avions à parcourir, jusqu'à la grande muraille chinoise. Nous marchions dans les déserts aride et tristes de la Mongolie.

De la rive droite de la Tôla, jusqu'à une petite ^{p1.149} distance de Péking, le chemin se dirige généralement vers le sud-est, à l'exception de quelques détours. Notre troupe voyagea pendant

Voyage à Pékin

quinze verstes à travers les montagnes. La route était couverte de fragments de rochers. A quelques verstes, sur la droite, la route aboutit à une des extrémités du mont Khan-ôla. Des pierres colossales s'y élèvent. Les sommets sont couronnés de pins, de mélèzes et de bouleaux ; une quantité de sources, qui s'échappent des montagnes, donnent naissance au Koul, petite rivière dont les eaux vont grossir la Tôla. Des troupeaux de buffles paissaient aux pieds des montagnes. Depuis les bords de la Tôla jusqu'aux hauteurs de Nalikhha nous vîmes beaucoup de iourtes, toutes fort chétives : il y avait auprès de la plupart des lacets pour attraper les chevaux, des roues, des cercles pour la construction des iourtes, etc. Tous ces ouvrages en bois se vendent aux habitants de la steppe de Gobi, qui est entièrement dépourvue de forêts. A quinze verstes de la Tôla, la caravane parcourut cinq verstes en montant, avant d'arriver à Nalikhha. En sortant de la vallée, qui s'étend jusqu'à la Tôla, on découvrit une plaine immense dont le terrain était pierreux ; à gauche, s'élevaient des rochers nus que traverse la Tôla ; les Mongols croient qu'un des abîmes de ces montagnes renferme un trésor immense en or et en argent, que des brigands y cachèrent autrefois ; des précipices ^{p1.150} effrayants et des vapeurs fétides en défendent l'approche aux mortels les plus audacieux. Ces lieux sont très renommés dans l'histoire des Khalkha, par les combats que livrèrent les Mongols quand ce pays fut envahi sous Galdan, prince des Dzoungar, vers la fin du dix-septième siècle, époque de la réunion du pays des Khalkha à l'empire mandchou-chinois.

Voici comme les Mongols racontent cet événement.

Altan-khan des Khalkha, étant mort en 1657, son fils aîné Lobdzang, Touchétou-khan, lui succéda. Son second fils fut le premier khoutoukhtou des Mongols. La religion de Bouddha était déjà si répandue en Mongolie, que dans le seul pays des Khalkha, trois khan indépendants voulurent avoir, chacun dans son aimak, un grand-prêtre. Le Touchétou khan demanda la préférence pour son frère Djabdzun khoutoukhtou, parce que son père avait été le

Voyage à Pékin

principal khan de la Mongolie, et que l'âme du premier khoutoukhtou mongol s'était incarnée dans le corps de Djabdzun. D'un autre côté, le Dzassakhtou khan prétendit que son fils Galdan ¹, qui était aussi p_{1.151} khoutoukhtou, méritait d'être choisi parce qu'il était inspiré par le Bourkhan Maha-gallan ², qui était bien supérieur au Boddi-sado Darnatou ³, habitant le corps du frère du Touchétou-khan Lobdzang. On prit le parti de se réunir pour résoudre cette question importante, mais le Touchétou-khan ne voulut pas attendre aussi longtemps. Il fit trancher la tête à un des sujets du Dzassaktou-khan, auquel il envoya le corps attaché à la queue d'un cheval, en lui déclarant qu'il n'avait pas d'autres nouvelles à lui envoyer à l'avenir. Alors, le khoutoukhtou Galdan alla au Tibet. Il avait passé sa première jeunesse auprès du Dalaï-lama, et tenait un rang distingué parmi les lama ; il pria le Dalaï-lama de priver son rival de la dignité sacerdotale. Le Dalaï-lama lui fit une réponse entortillée, et finit par s'en p_{1.152} rapporter à ce qu'il déciderait lui-même. Galdan se déclara khan, et prit le titre de Bochokhtou, qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux descendants de Tchinghiz-khan. Il arma l'aimak de son père, et commença, contre le Touchétou-khan, une guerre terrible. On ne parle encore qu'avec effroi des scènes de carnage qui désolèrent la Mongolie. Le nom seul de Galdan inspirait la terreur ; tout fuyait ; plusieurs milliers de Khalkha moururent de faim et de misère. Le Touchétou-

¹ Ici s'offre une contradiction sur la descendance de Galdan. On le regarde généralement comme le fils de Batour Khoung taidzi (Kontaicha), souverain des Œloet ou Dzoungar, qui, dans le temps que les Russes étendirent leurs conquêtes dans la Sibérie méridionale, eut des relations avec la cour de Moscou. La proximité du pays du Dzassakhtou khan et de la principauté des Dzoungar, peut facilement avoir donné lieu à cette confusion.

² L'idole de ce bourkhàn est de couleur bleue, noire et blanche. Il a trois yeux et six mains ; son visage est terrible et flamboyant. Quelquefois on le représente monté sur un éléphant, ou sur un monstre humain qui a une tête d'éléphant. On croit que sa demeure est dans les eaux ; d'autres prétendent qu'il habite les forêts impénétrables qui se trouvent dans la partie sud-est du monde, et qu'on appelle *Serigoun Tchitcherlik*.

³ Les *Boddi sado* (Bodhisatwa) sont des personnages saints, dont le rang n'égale pas celui des bourkhan. Ils naissent pour le bonheur du genre humain, et pour le salut des âmes. Celui dont il est question ici est représenté ordinairement avec huit bras et beaucoup de visages ; il est légèrement vêtu et n'a rien de hideux.

Voyage à Pékin

khan et son frère le khoutoukhtou, obligés de s'enfuir, n'eurent d'autre moyen de se soustraire à une mort certaine, que d'implorer la protection des Mandchoux qui régnaient en Chine. Le khoutoukhtou alla trouver l'empereur à Péking, pour conclure le traité par lequel il le reconnaissait pour son souverain. Il fut reçu avec beaucoup d'égards. Les troupes chinoises, envoyées au secours du Touchétou-khan, étaient, en grande partie, composées d'habitants de la Daourie et d'une portion de la Mongolie, nouvellement incorporées à l'empire chinois. Galdan fut vaincu, et, fatigué de combats, il se retira en Dzoungarie.

L'empereur Khang hi ne se montra si zélé et si empressé à secourir le Touchétou-khan, que parce qu'il entraînait dans ses plans de s'emparer de toute la Mongolie. Pour mieux assurer le succès de la guerre qui allait commencer, il se mit à la tête ^{p1.153} de la grande armée, et la conduisit contre Galdan. L'expérience fit bientôt connaître combien l'un de ces deux ennemis l'emportait sur l'autre dans l'art de la guerre. Autant l'empereur agissait avec une habileté qui manifestait la sagesse de ses dispositions, autant, au contraire, Bochokhtou-khan montrait d'ignorance dans les siennes. Les troupes de l'empereur, supérieures par leur nombre et par leur artillerie, ne tardèrent pas à disperser les Œlœt et à les mettre en fuite. Galdan, ne pouvant plus s'opposer aux Chinois, ne songea qu'à rallier le reste de ses soldats, mais l'ennemi lui coupa partout la retraite ; à peine était-il arrivé au mont Tereldji, qu'il fut atteint par Fiangou, général en chef mandchou, qui le battit complètement au mois de juin 1696. Les femmes et les enfants de Galdan, ainsi qu'un grand nombre de chefs œlœt, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Khang hi, sous le titre de protecteur des khan des Khalkha, les soumit entièrement à sa volonté. Galdan, abattu par ses pertes successives, privé de ses possessions, outragé par le peu de soldats qui lui restaient, tomba dans un désespoir auquel il ne survécut pas longtemps. Il mourut l'année suivante à la suite

Voyage à Pékin

d'une profonde mélancolie. Si l'on en croit l'empereur Khang hi, il s'empoisonna ¹.

p1.154 A mesure que nous avancions, les montagnes étaient moins hautes et moins scabreuses ; on n'apercevait plus de grands enfoncements ni de grandes élévations ; tout semblait indiquer le voisinage de la plaine de Gobi, la plus vaste de l'Asie moyenne.

Après cinq verstes de marche, nous arrivâmes, à quatre heures après midi, à la station Nalikha, qui est à trente-cinq verstes de l'Ourga. Les habitants de ces cantons sont plus pauvres que ceux qui campent au nord de l'Ourga ; plusieurs jeunes garçons nous demandèrent l'aumône ; cependant des troupeaux de chameaux et de moutons bien nourris paissaient autour de nous.

La station est à gauche du chemin, près d'un petit lac ; on n'avait préparé pour nous que deux iourtes ; mais, sur ma demande, le bitkhéchi persuada aux khalgatchii qui nous accompagnaient, d'en dresser une pour les étudiants ; elles étaient fort inconfortables, étroites et délabrées ; il fallut en outre, au lieu de bois, brûler de l'argal très humide, qui ne nous fut pas même offert très généreusement, parce que ces Mongols voulaient le garder pour eux jusqu'à l'hiver. Du reste, l'argal brûle bien, ne répand pas de mauvaise p1.155 odeur, ne fume pas et donne beaucoup de chaleur. En 1255, on brûlait, dans les iourtes du puissant souverain mongol Mangou-khan, du fumier de vache, mêlé d'épines noires et d'absinthe. C'était à l'époque où les ambassadeurs de Louis IX, roi de France, lui furent présentés ; parmi eux se trouvait Guillaume Ruysbroëk, moine né dans le Brabant et plus connu sous le nom de [Rubruquis](#).

Je fis présents d'une archine de peluche au zakirokhtchi qui nous avait accompagné depuis l'Ourga ; il nous avait demandé des

¹ Ici suit, dans l'original, une description de plusieurs pays de l'intérieur de l'Asie : Comme elle interrompt le cours de la relation du voyage de M. Timkovski, j'ai jugé à propos de la donner plus tard comme un chapitre séparé. Kl.

Voyage à Pékin

renseignements sur les peuples voisins de la Russie, sur la condition du peuple, sur nos troupes, etc. ; il était grand parleur, et nous avoua ingénument son ignorance en histoire et en géographie. Il nous avertit que nous passerions près du mont Darkhàn (maréchal ferrant), qui a reçu ce nom parce qu'autrefois le Tchinghiz-khan avait forgé du fer au pied de cette montagne.

Le zakirokhtchi était persuadé que plusieurs souverains de l'Europe devaient descendre de Tchinghiz-khan, né sur les bords de l'Orkhòn, conquérant de la Mongolie, du Tibet et de la Chine, et fondateur de la dynastie de Yuan, parce qu'il avait régné en Russie et sur d'autres pays étrangers ; idée dont il est inutile de démontrer l'absurdité. Il nous apprit aussi qu'il existait encore en Mongolie des ruines de demeures de ^{p1.156} Tchinghiz ; il supposa qu'il devait y en avoir aussi en Russie. Les Mongols furent flattés d'apprendre de nous que Tchinghiz-khan était regardé en Europe comme un héros.

Le zakirokhtchi nous dit aussi que le vang de l'Ourga recevait annuellement de la cour de Péking, des appointements de 1.200 lans, environ 2.500 roubles en argent, et quarante pièces de kanfa, qui est un satin très fort, et 720 lans pour sa table. Il ne connaissait pas le montant des appointements de l'amban qui recevait également 720 lans pour sa table.

Le vang, descendant de Tchinghiz-khan, possède de plus un khochoun qui lui fournit ses domestiques et ses bergers. L'administration des affaires de la frontière et le commerce avec Kiakhta, lui procurent de grands profits. Les Mandchoux, qui servent à l'Ourga, reçoivent leur salaire de Péking ; les Mongols étant censés sur le pied de guerre, ne paient ni impôts ni droits de commerce ; ils font leurs services, militaire et civil, sans rien recevoir. Les pauvres sont entretenus par les chefs des khochoun.

Nous rencontrâmes plusieurs Mongols qui allaient à l'Ourga pour rendre leurs hommages au khoutoukhtou ; nous vîmes entr'autres la caravane de la mère d'un très riche lama du Gobi ; elle était assise dans un chariot attelé d'un chameau ; les hommes et les

Voyage à Pékin

femmes de sa suite étaient ^{p1.157} sur des chameaux, monture habituelle des habitants des steppes. Plusieurs Mongols nous dirent en russe : Je vous salue. Les voyages des missions russes et de l'ambassade, en 1805, et 1806, ont familiarisé les habitants de ces régions avec notre langue.

Le soir, Idam nous envoya, à l'archimandrite et à moi, un vase contenant du thé en brique, cuit avec du lait et du fromage mou, aigre et très malproprement préparé. Nous reçûmes ces marques d'honneur pendant tout le temps de notre voyage à travers la Mongolie.

Un puits d'une archine de profondeur, construit en bois, et situé près des iourtes, nous fournissait une eau pure. Les animaux s'abreuèrent dans un petit lac ; le terrain était salin en beaucoup d'endroits.

26 septembre. — Cette nuit, le thermomètre descendit à 5 degrés au-dessous de zéro ; la matinée fut claire et chaude comme en été ; on partit à dix heures ; jusqu'au mont Boùroulyndabà (mont gris) que Lange appelle les sept collines, et M. Perwouchin, *Bouroum*, on parcourut dix verstes dans une grande plaine couverte de collines. Nous vîmes huit iourtes au pied de cette montagne, mais il y avait peu de bétail. Du sommet, qui était couronné par un obo, la vue s'étendait au nord, sur la grande plaine que nous venions de traverser, et sur les monts ^{p1.158} bleuâtres de l'Ourga. Un peu plus près, et sur la droite, on distinguait des rochers qui sont près de la Tôla ; et tout-à-fait au nord la longue chaîne des Monts Altàn Oulougouï (berceau d'or), dont la crête, couverte de neige, reflète les rayons du soleil. Au sud, point vers lequel nous nous dirigeons, s'ouvrait une longue plaine, bordée de petites montagnes. Le chemin présentait plusieurs espaces pierreux, remplis surtout de fragments de rochers et de gravier. On voyait, çà et là, du spath blanc et jaunâtre, du granit rouge, et surtout une grande quantité de pierres calcaires. La route, dont la longueur est

Voyage à Pékin

de trente verstes, de Bouroul jusqu'à la prochaine station, est coupée de petites collines ; en quelques endroits elle est unie comme la plus belle chaussée.

Après avoir parcouru dix-huit verstes, on traverse le Khangàï, montagne très haute qui ressemble à un grand amas de cailloux ; puis on descend dans une vallée arrosée par le Khangàï, qui coule à la gauche du chemin. Les iourtes étaient chétives, mais entourées de troupeaux de moutons et de chèvres ; on voyait partout des marais salés ; enfin, douze verstes plus loin, on atteint à la station de Gakhtsà khoudouk (40 verstes).

On se reposa le 27 septembre, afin de laisser pâturer les chevaux et les chameaux qui avaient beaucoup maigri dans les environs de l'Ourga. ^{p1.159} L'herbe était assez bonne, mais l'eau manquait. Nos iourtes étaient dressées sur le penchant d'une montagne couverte de pierres verdâtres. On trouve beaucoup de chèvres dans cet endroit. Les habitants sont pauvres ; cependant aucun ne vint mendier comme à la dernière station.

L'après-midi nous reçûmes la visite du bochko ; il n'était pas très sûr du chemin parce que les gens qui voyagent pour affaires du gouvernement vont ordinairement par la route de poste, qui est un peu plus loin vers l'ouest. On compte sur cette route, quarante-cinq, ou plus exactement quarante-deux stations de l'Ourga jusqu'à Khalgan, tandis que sur la route du commerce ou la route du Darkhàn, on ne compte que trente-sept journées, parce qu'on passe par le côté occidental de la montagne qui porte ce nom. Cette différence vient de ce que la route de poste, au lieu d'aller tout droit, passe par Sair-oussoù, petit bourg où il a un bureau de poste, et où résident plusieurs délégués du tribunal des affaires étrangères de Péking. La route se divise là en trois branches : l'une conduit à Khòbdo ; l'autre à Ili, et la troisième à l'Ourga. Des iourtes sont dressées pour les voyageurs, sur la route de poste, de même qu'entre Kiakhta et l'Ourga. Sur la nôtre, nos conducteurs furent obligés de se contenter de iourtes que les habitants nous fournirent par ordre des kouchoun.

Voyage à Pékin

p1.160 Le 28 septembre, le temps fut couvert une grande partie de la journée ; la matinée fut chaude ; vers midi, il s'éleva un vent assez fort du nord-ouest. Nous partîmes à dix heures. Par suite des pluies abondantes de l'été, l'herbe était touffue dans la plaine. Au bout de dix mille, on rencontra un sol graveleux ; là se terminaient les hauteurs que nous avions longées jusqu'alors. Le Bogòl (le serviteur) s'élève dans le nord-est, et l'Orgoùn (le large) dans le sud-ouest ; ces deux montagnes forment la porte par laquelle on entre dans la vaste plaine de Bòreldjout, qui s'étend à perte de vue. On aperçoit, à gauche, les monts bleuâtres de Baïn-oulàn. Notre conducteur nous dit qu'ils se prolongent au-delà de la rive gauche du Kheroulun. Cette rivière prend sa source près de la route que nous suivons, coule au sud entre des montagnes, puis, tournant à l'est, elle se réunit à la Khaïlar, qui va se joindre à l'Argoun ¹. A peu près à quinze verstes, dans p1.161 l'ouest, s'élève le Baïn Tsokhtò (Tsokhtò riche) ; treize verstes plus loin nous atteignîmes le Dzamyn-chandà (puits du chemin), montagne au pied de laquelle la mission s'arrêta en 1807. On y voit plusieurs lacs salés. Une couche

¹ Dans une note du 16^e volume, pag. 406, du *Messenger Sibérien*, M. Spaski dit : « Toutes les cartes géographiques que j'ai eu occasion de voir, représentent la rivière Argoun comme sortant du lac Dalai-nor, sur le territoire chinois ; mais cela n'est pas exact. La rivière Khaïlar, qui vient de la Mongolie, et entre dans la frontière russe, vis-à-vis du corps-de-garde d'Abagaitou, se divise en deux branches, dont une, sous le nom d'Argoun, sert de frontière et coule vers l'Amour, et l'autre, après avoir passé par plusieurs lacs marécageux, se jette dans le lac Dalai-nor. Elle remplit ce lac quand il manque d'eau ; mais quand il y en trop, celui-ci renvoie ses eaux au Khaïlar. » Cependant, ce ne sont pas seulement les cartes qui font sortir l'Argoun du Dalai-nor. Le docteur Messerschmidt, qui visita ce lac en 1724, partit de Nertchinsk, et remonta la rive gauche de l'Argoun. Le 14 septembre, il se trouva vis-à-vis de l'endroit où le Khaïlar tombe dans la droite de cette rivière. L'Argoun coule, ajoute-t-il, dans des bas-fonds, et, à ses deux bords, on voit partout des petits lacs et des marais. Le soir, le docteur arriva au bout septentrional du Lac Saint, ou Dalai-nor, à l'endroit où l'Argoun en sort. Il en détermina, le lendemain, la latitude, qu'il trouva 49° 17' ; il posa sa tente près du lac et de la rivière, à côté d'une colline. (Voyez Pallas, *Neue Nordische Beytræge*, volume III, page 133.)

Voilà donc un témoin oculaire qui a campé à l'endroit où l'Argoun sort du Dalai-nor. L'ancienne et la nouvelle édition de la Géographie impériale de la Chine appuient son récit ; car on lit, dans la 48^e section de la dernière, la description suivante de la rivière Ergoune, ou Argoun : « Elle se trouve 2.000 li au nord-ouest de Tsitsikhar, et 220 li au nord-ouest de la ville de Khoulouun-Bouyur. Elle sort du lac Koulung (qui est le même que le Dalai-nor), coule 800 li au nord, et se joint au He loung kiang (Amour). Elle forme la frontière avec les Russes (Oros). »

L'assertion de M. Spaski, que l'Argoun n'est qu'une branche du Khaïlar, paraît donc dénuée de fondement. Kl.

Voyage à Pékin

profonde de sel blanc et amer couvre la terre et le chemin. Les pâturages font promptement engraisser le bétail, notamment les moutons. On parcourut encore douze verstes, jusqu'à la station de Djirgalangtoù (abondante) ; le chemin était inégal et ^{p1.162} parsemé de fragments de quartz et de toutes sortes de rochers. (35 verstes).

La station, située à gauche du chemin, reçoit son nom d'une montagne très haute qui était devant nos iourtes, et qui nous fournit de l'eau en quantité suffisante. Cet endroit appartient au khochoun de l'amban beïsse.

29 septembre. — La nuit fut chaude ; pendant le jour, le vent souffla avec impétuosité du nord-ouest.

Avant notre départ, le bitkhéchi me témoigna le désir d'aller en chariot ; je lui cédaï volontiers ma kibitka, dont il se servit jusqu'à Khalgan.

On parcourut huit verstes entre deux rochers assez élevés ; le chemin était pierreux. Nous laissâmes à gauche le mont Djirgalantoù et une suite de petits lacs où nous tuâmes quelques canards. Nous rencontrions continuellement des pèlerins allant à l'Ourga.

Des pierres colossales, dispersées sur la pente des montagnes, ressemblaient à des ruines d'anciens bâtiments ; nous gravîmes sur deux rochers escarpés et peu éloignés l'un de l'autre ; on les appelle Oudyn ama (porte ouverte). Plusieurs de nos conducteurs mongols nommaient celui de droite, à l'ouest, Kharà-nidoù (œil noir), et l'autre, à l'est, Ouchkhî (léger). Au-delà de cette porte nous vîmes à une demi-verste, au pied du ^{p1.163} rocher, un puits d'eau limpide et douce. Notre mission s'était reposée là en 1807 et 1808.

Plusieurs personnes prétendent que la steppe de Gobi commence aux deux rochers de Oudyn ama. D'ici l'on découvre, dans le sud, un pays ouvert ; le terrain en est absolument aride,

Voyage à Pékin

sablonneux et graveleux. Mais, avant d'arriver au pays des Mongols de la tribu de Tsakhar, on rencontre des montagnes qui sont assez hautes. Les Khalka font commencer le Gobi de la rive gauche de la Tôla, parce que plus loin, dans le midi, on ne trouve ni forêts ni rivières dans les steppes.

Depuis Oudyn ama jusqu'à la station, la caravane traversa, dans une étendue de vingt verstes, une vaste plaine généralement sablonneuse. Un vent violent nous couvrait de poussière et d'herbes sèches ; cette année les herbages avaient été abondants. Nous regrettions à chaque pas que le gouvernement chinois n'eût pas laissé passer la frontière à la mission dès le commencement d'août : notre bétail aurait beaucoup moins souffert. J'observai que sur un chemin uni et droit, un chameau chargé de 10 pouds, parcourt très commodément trois verstes et demie par heure. Je calculai, d'après cette donnée, les distances d'une station à l'autre.

Nous atteignîmes celle de Ghîltebhentài (brillante) ; elle appartient au khochoun du Djan-djoun beilé (prince du troisième rang) ^{p1.164} Nam-djîla ; nous l'avions vu à l'Ourga le 23 septembre ; son khochoun est composé de huit somoun (escadrons), chacun de cent cinquante Mongols de front. (28 verstes).

On voit, à trente verstes à peu près de la station, les sommets des montagnes qui s'étendent le long de la rive droite du Khéroulun.

On avait conservé dans des cuves de l'eau malpropre et salée, quoiqu'il y eût quatre sources à une verste de distance. Nos chevaux et nos chameaux, nés la plupart sur les bords de la Sélanga, du Djida, du Tchikoi, etc., burent ici dans des auges, pour la première fois. Ces animaux ne s'y décidèrent pas aisément. Idam nous avait bien approvisionnés d'argal et d'eau ; nous ne pûmes néanmoins nous empêcher de lui témoigner notre mécontentement de la trop grande distance d'une station à l'autre. Nous avons parcouru, en quatre jours, à peu près cent cinquante verstes, ce qui avait beaucoup fatigué les animaux. Idam avoua qu'on avait

Voyage à Pékin

effectivement supprimé une station sur la route. Il ne nous en dit pas la raison ; mais il est probable que c'était d'après la demande des habitants qui désiraient être plus tôt dispensés de nous accompagner. Le toussoulakhtchi nous promit de rétablir par la suite les stations comme auparavant.

On se reposa le 30 septembre. La nuit fut chaude ; à la pointe du jour il gela. Nous fûmes ^{p1.165} assiégés toute la matinée par des Mongols ; ils venaient nous demander si nous n'avions pas à vendre des castors, du mardjan, c'est-à-dire, de la verroterie, etc. ; nous répondîmes que nous voyagions pour le gouvernement et non pour affaires de commerce. Ils nous offraient en échange des peaux d'agneaux tannées, et d'autres peaux non préparées.

L'archimandrite, l'inspecteur des bagages, l'interprète et moi, nous dînâmes chez le bitkhéchi, avec le bochko et le toussoulakhtchi. Après le dîner, Idam, en quittant le bitkéchi, se mit à genoux devant lui, ce qui est le compliment d'usage dans les steppes.

Les chefs de la station, qui vinrent le soir chez moi, nous dirent qu'il leur fallait trois semaines pour aller de ce lieu à Khalgan sur des chameaux ; ils voyagent sans s'arrêter de minuit à midi ; alors ils font reposer leurs montures. Ordinairement ils conduisent leurs chameaux sans charge à Khalgan ; ils prennent, dans cette ville, des marchandises qu'ils transportent à Kiakhta, trajet qui leur prend quarante à cinquante jours. En route, ils changent de chameaux, ainsi que le font les Kirghiz. On leur paye 1 1/2, 2 et 2 1/2 lan en argent, pour 100 kin, ou 3 pouds 1/2.

1^{er} octobre. — Depuis neuf heures jusqu'à trois heures après midi, le temps fut sombre ; le vent souffla de l'est et fut très froid. A trois verstes de ^{p1.166} Ghîlteghentai, nous atteignîmes une hauteur qui faisait partie du mont Boudà. De ce point, on aperçoit, à la distance de cinquante verstes, le mont Darkhàn, célèbre par Tchinghiz-khan, et très révééré des Mongols. On voyagea ensuite

Voyage à Pékin

pendant dix verstes au milieu de collines assez escarpées, et l'on descendit dans la vallée de Charà khoudouk ; à droite du chemin, il y avait un puits avec de bonne eau, et à gauche un grand lac salé au pied du mont Erkhétou.

De cette vallée, éloignée de dix verstes de Gòto ou Mou-gòto, qui est la station suivante, nous gravâmes sur le mont Khaldzân, d'où la vue plane de tous côtés sur la steppe que sillonnaient des ravins peu profonds. A côté du chemin on apercevait quelques iourtes éparses et des troupeaux de moutons ; objets qui animaient un peu cette plaine déserte.

Sur le sommet du Khaldzân, nous trouvâmes une grande quantité de cornalines, des morceaux de jade, des agates et d'autres pierres de différentes couleurs. Nous descendîmes ensuite dans une vaste plaine, où, paissaient plus de mille moutons qui appartenaient à un riche lama. Le berger nous dit qu'une bonne brebis avec un agneau coûtaient 2 lan (4 roubles en argent) ; une brebis 1 lan 1/2. Plus près de la station nous vîmes aussi des bœufs de grande taille et bien nourris. A une verste environ de la ^{p1.167} station, il y a près de la route un puits dont l'eau est bonne. Nous apprîmes avec regret que les habitants, instruits de notre approche, avaient presque vidé tous les puits pour eux, et pour leurs bestiaux.

A deux heures après midi, nous parvînmes à notre station, située dans une vallée riche en pâturages, et remplie de lacs salés. (23 verstes).

Les Mongols de la station, envoyés des khochouns éloignés pour nous servir de guides, attendaient depuis vingt jours notre arrivée. Notre long séjour à l'Ourga leur avait fait croire que nous avions reçu l'ordre de retourner en Russie à cause de la mort de l'empereur. Les politiques de ces contrées regardaient comme un présage sinistre qu'on eût permis l'entrée de l'empire à des étrangers au moment où un nouvel empereur montait sur le trône.

En me promenant je rencontrai un marchand du Chan-si ; il

Voyage à Pékin

menait à Kiakhta dix chameaux chargés de marchandises ; il parlait notre langue avec l'accent russe-chinois de Kiakhta, et nous dit qu'il était venu en seize jours de Khalgan en ce lieu, avec une charge légère, et, qu'à l'exception de trois ou quatre stations, il avait trouvé partout d'assez bons fourrages.

Idam vint nous voir dans la soirée ; nous lui adressâmes nos plaintes de ce que les Mongols, malgré ses ordres réitérés, continuaient à ^{p1.168} fatiguer nos bêtes de somme pour être plus tôt quittes de les conduire. Idam nous promit d'y mettre ordre. Ensuite nous parlâmes des armées russes et de la dernière guerre contre Napoléon. Les Chinois la connaissent par les relations du gouverneur d'Irkoutsk avec le vang de l'Ourga et le chef de notre mission à Péking, ainsi que par les missionnaires portugais en Chine. Ces derniers s'étaient empressés de répandre parmi les Chinois le contenu des gazettes européennes, qui annonçaient la défaite de l'empereur des Français. Idam nous questionna sur toutes les particularités de cette guerre, et nous raconta en revanche des faits relatifs à l'histoire de Khoung-ming ¹, fameux général chinois.

Le royaume de Chu, fondé par Lieou-chin, ou Lieou-peï, ayant été envahi par l'ennemi, Khoung-ming fit élever une statue en pierre, de grandeur humaine ; elle tenait une épée dans une main, et dans l'autre un livre dont les feuillets étaient empoisonnés. Le général ennemi, arrivé près de la statue, s'en approcha le premier, et commença la lecture du livre ; il la trouva intéressante. Comme il portait fréquemment ses doigts à sa bouche, afin de les humecter de ^{p1.169} salive pour tourner plus aisément les feuillets, il ressentit bientôt les effets du poison. Lorsqu'il voulut se retirer, il ne le put, sa cotte de mailles étant attirée par le piédestal qui était d'aimant. Irrité de cette position pénible, il empoigna l'épée que tenait la

¹ Khoung ming, plus connu sous le nom de Tchu ko liang, était ministre et général des empereurs de la dynastie des Chu han, du temps des *trois royaumes* en Chine, dans le III^e siècle de notre ère.

Voyage à Pékin

statue dans l'autre main, et la frappa. Cette action lui devint encore plus funeste. Le choc ayant fait jaillir des étincelles, le feu prit à des matières combustibles renfermées dans l'intérieur de la statue, dont l'explosion le tua. Son armée effrayée fut obligée de se retirer.

Une fois ce même Khoung-ming était vis-à-vis de l'ennemi, dont une rivière le séparait. Comme il avait son camp au-dessus du courant, il fit placer, pendant la nuit, sur des bateaux, des mannequins en paille, de grandeur naturelle, qui tenaient chacun des mèches allumées ; les bateaux furent portés par le courant vers le camp de l'ennemi qui, les voyant couverts de soldats armés, se hâta tellement de les attaquer à coups de flèches qu'il vida bientôt ses carquois. Koung-ming, qui l'avait prévu, passa la rivière, et remporta une victoire complète sur des troupes qui ne s'attendaient plus à être attaquées.

Avant de nous mettre en route le 2 octobre, nous vîmes passer une caravane qui transportait des marchandises à Kiakhta.

On voit à l'est d'une élévation voisine de la ^{p1.170} station, le mont Tòno, situé, suivant ce qu'on nous dit, au-delà du Kheroulun. Le père Gerbillon parle de cette montagne dans le journal de son voyage, lorsqu'il accompagnait l'empereur Khang-hi, marchant contre le Galdan, chef des Dzoungar :

« Le 16 juin 1696, dit ce missionnaire, nous campâmes au-delà de la rivière de Kerlon, proche de deux montagnes, dont celle qui est au nord s'appelle Tono ; celle qui est à l'occident s'appelle Suilhitou (qui doit s'écrire Dzoulghetou).

Pendant huit heures, le chemin fut uni ; ensuite on monta sur une hauteur où il y avait des couches de petites agates et de jade ; de là on découvrait toute la steppe. Le mont Darkhàn ressemble à un géant qui veille sur ce désert ; à sa droite s'élèvent deux montagnes isolées, semblables à deux jumeaux, et au loin, vers l'est, on aperçoit d'autres cimes bleuâtres. Descendus dans la

Voyage à Pékin

plaine, nous rencontrâmes une caravane chinoise, composée de deux cents chariots. C'étaient des gens du Chan-si, qui portaient du thé noir, de première qualité, à Kiakhta. Quant au thé ordinaire, on le conduit ordinairement en hiver sur des chameaux, parce qu'on le prépare avec des feuilles mûres, et qu'il ne peut être expédié plus tôt de la province du Fou kian à Khalgan, et de là en Russie. Quatre cents bœufs, appartenant à ces marchands, paissaient dans la steppe. On voyage ^{p1.171} lentement avec ces animaux, car ces marchands étaient partis de Khalgan depuis quarante jours.

Je parle peut-être trop souvent des caravanes de marchands que nous rencontrons ; mais je m'y crois obligé, afin de donner une idée de la manière, dont les Chinois transportent la grande quantité de marchandises dont il font commerce avec la Russie, ainsi que pour réfuter l'opinion de ceux qui ont supposé que l'on faisait prendre aux missions russes un chemin différent de celui que suivent les Chinois. Nous ne passâmes pas, à la vérité, par la route de poste, parce que nous devions craindre de ne pouvoir nous procurer les approvisionnements nécessaires à une caravane aussi nombreuse que la nôtre, en prenant un chemin fréquenté par les gens du gouvernement.

A midi, nous arrivâmes à la station de Boumbatoù éloignée de vingt verstes. A deux verstes de distance, on passe par une plaine couverte de marais salés, et où il y a aussi un puits profond dont l'eau est bonne.

A six heures, nous reçûmes la visite de notre ami le toussoulakhtchi Demit, qui allait de l'Ourga à son habitation, dont il n'était plus éloigné que de cent soixante-dix verstes ; il nous apprit que le courrier envoyé par le vang, était revenu de Péking quatre jours après notre départ, et que le prince s'était mis en route le lendemain pour prêter serment au nouvel empereur. ^{p1.172}
Ordinairement le vang voyage dans un palanquin à quatre porteurs ; sa suite l'accompagne à cheval.

Voyage à Pékin

Les Mongols nous amenèrent beaucoup de chevaux et de chameaux pour les échanger. Le bétail est ici de grande taille, bien nourri et en excellent état. La steppe s'étend de tous les côtés ; elle est couverte d'herbes et montre beaucoup de terrains salés. Les Mongols, destinés à convoier notre expédition, se plaignirent qu'en nous attendant, ils avaient été obligés de se nourrir de la viande de leurs chevaux ; trente hommes avaient entièrement consommé un cheval en deux jours.

Le 3 octobre, nous nous mîmes en marche à sept heures du matin. Nous rencontrâmes un jeune Taïdzi, ou gentilhomme de steppes, avec lequel nous échangeâmes un chameau. Nous commençâmes à monter les hauteurs entre lesquelles se trouvait l'endroit où nous devions passer la nuit. Le chemin était bon ; on rencontrait de petites collines, et partout de l'herbe encore verte et succulente. Après douze verstes, nous eûmes la haute montagne appelée Darkhan ; pendant dix autres verstes, le chemin nous conduisit par des défilés, jusqu'à la station de Borò khoudjir, que nous atteignîmes à trois heures après midi. Environ à une demi-verste de distance de notre camp, coulait, près du chemin, une source d'eau douce et bonne, qui éteignait la soif des bêtes de charge.

^{p1.173} Le mont Darchan est à deux verstes à l'est de la station. La curiosité, la courte distance à parcourir et le beau temps me déterminèrent à visiter cette montagne, à laquelle se rattache, chez les Mongols, la mémoire de Tchinghiz khan. Je m'y rendis à six heures, accompagné du moine Israël et d'un officier de cosaques. En quittant la station, nous suivîmes, avec beaucoup de difficulté, des ravins formés par l'eau de la pluie. Au pied de la montagne, et dans le voisinage d'une petite chapelle, habitent, dans quelques iourtes, un riche Taïdzi avec sa famille. Enfin nous arrivâmes à la cime, à travers une immense quantité de fragments pointus de granit.

Le Darkhan s'étend du nord au sud, et son dos élevé se

Voyage à Pékin

compose de rochers escarpés de granit rouge, entre lesquels croissent l'altagène (*robinia pygmæa*), et d'autres arbustes. Sur sa dernière hauteur méridionale, au pied de laquelle nous nous trouvâmes, on aperçoit un obo en pierre, construit par les Mongols, qui se rendent ici tous les ans en été, pour fêter la mémoire de Tchinghiz. D'ici, on a une vue très étendue ; à l'est, on découvre huit lacs salés dont l'eau contient du natron ; plus loin, du même côté paraissent les montagnes bleues du Kherroulun ; à l'ouest, un pays immense est couvert de hauteurs pointues.

L'obscurité nous obligea de quitter ces lieux, ^{p1.174} et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de précautions que nous descendîmes du mont Darkhan pour retourner à notre campement.

Le 4 octobre, dans la matinée, Idam revint de l'endroit où paissaient nos chevaux. Il me demanda si la langue latine était très en usage chez nous. Je lui répondis que c'était une langue savante, et que pour les affaires du gouvernement on s'en servait seulement pour la traduction des pièces qu'on envoyait au tribunal chinois. Idam nous raconta qu'il y avait longtemps qu'il n'avait été à Péking ; que la dernière fois qu'il s'était rendu dans cette capitale, il y avait conduit neuf chevaux blancs, que le vang d'ourga envoyait à l'empereur défunt. Le grand-écuyer examine, avec le plus grand soin, tous les chevaux destinés pour l'empereur, et ne choisit que ceux qui sont doux, qui ne s'effarouchent pas et qui ont une marche régulière et vite. On raconte que Kia khing fit un jour une chute de cheval à Je ho ; tous les grands en étaient consternés, mais l'empereur ne fit que renvoyer le cheval dans un des haras qui se trouvent dans la steppe et défendit de le lui présenter jamais. Les meilleurs chevaux et les plus grands qu'on voit à la cour de Péking, viennent des bords de l'Ili, de chez les Kirghiz du mont Tarbagatai, de Kachkhar et d'Ouliassoutai.

A dix heures, du matin s'éleva un vent froid, qui souffla du nord-ouest ; il nous amena des ^{p1.1} nuages de neige, et se changea bientôt en une tempête affreuse, qui remplit l'atmosphère de sable

Voyage à Pékin

et arracha les feutres qui couvraient nos iourtes. Elle dura pendant toute la journée. A sept heures du soir, la neige tombait en abondance, et le vent menaçait d'enlever nos frêles habitations, de sorte que nous étions obligés de les lier et de les attacher avec des cordes, pour ne pas les voir emporter.

La tempête dura pendant toute la nuit, et, le matin du 5, nous eûmes environ dix degrés de froid, au thermomètre de Réaumur. Nous eûmes beaucoup de peine à nettoyer nos iourtes et d'en ôter la neige gelée. Les gens qui revenaient de l'endroit où se trouvaient nos chevaux, rapportèrent que tout y était dans le plus grand désordre ; que les pauvres Mongols, chargés de nous conduire, étaient dans un état déplorable, n'ayant pas d'habillements chauds, parce qu'ils avaient quitté leurs habitations pendant la belle saison, sans prévoir qu'ils seraient obligés d'attendre si longtemps notre caravane.

Vers le soir, le vent commença à diminuer ; alors le bitkéchi m'envoya son interprète pour me proposer de poursuivre notre route le lendemain. Je donnai donc les ordres en conséquence aux cosaques.

Nous fûmes réveillés, le 6 octobre, par des cris qui venaient du côté du chemin ; c'était une ^{p1.176} caravane, conduisant du thé à Kiakhta ; l'orage l'avait forcé également de s'arrêter pendant la nuit.

A neuf heures du matin, nous partîmes sans nous embarrasser des nuages de neige qui nous menaçaient de loin.

On parcourut environ une verste à travers la steppe, couverte de neige, jusqu'au grand chemin que deux jours auparavant nous avions laissé à notre droite, et ensuite une verste et demie dans une plaine, jusqu'au pied du mont Khamàrdabà. On parvint à son sommet par une pente assez douce ; nous trouvâmes, vers la moitié, plusieurs iourtes habitées par des gens très pauvres qui nous demandèrent du pain et du tabac à fumer : on s'empressa de leur en donner.

Voyage à Pékin

A sept verstes de la station, nous atteignîmes le mont Boùilan, situé à droite de la route ; il est très haut. Nous vîmes, au pied de cette montagne, une grande quantité de morceaux de jade vert. Probablement cette pierre est commune sur le Boùilan. On longea, pendant trois verstes, un des côtés, puis on descendit dans une vallée entourée de montagnes. Le chemin y était uni, on y parcourut six verstes ; à gauche, nous vîmes la propriété de goung Akhà, chef de la police de l'Ourga, et une quantité de iourtes, de chameaux et de bœufs. A trois heures après midi, on arriva à la station de Chibétou. La route se dirigeait en ligne droite à l'est. (20 verstes).

Le vent était au nord-ouest, et le temps assez doux. Les chevaux avaient bien marché pendant les froids ; mais les chameaux se couchaient continuellement. Ces animaux étaient épuisés de fatigue ; ils avaient eu très peu à manger pendant les dix jours que nous avons passés à l'Ourga. L'orage que nous avons éprouvé auprès du Darkhàn, les avait achevés.

Un de ces chameaux ne pouvait plus aller en quittant Borò-Khoudjir ; un autre tomba en chemin, sous le faix, avant notre arrivée à Chibétou.

Les voyant dans un si triste état, j'envoyai l'interprète déclarer au bitkhéchi, dès notre arrivée à la station, que je me trouvais forcé d'y séjourner le lendemain, afin de donner aux animaux le repos nécessaire pour reprendre leurs forces. Le pâturage y était abondant et l'eau bonne. Le bitkhéchi n'y voulait pas consentir, disant que nous nous étions reposés deux jours à la station précédente ; mais nous y avons passé deux jours sur une steppe, en plein air, souffrant de l'humidité et du froid. Le bochko et les nerbes étaient de l'avis du bitkhéchi ; sans doute il nous serait devenu funeste. Le toussoulakhtchi prit notre parti, et parvint à faire entendre raison au bitkhéchi.

Je fis prévenir une seconde fois le bitkhéchi que j'étais décidé à rester en ce lieu un jour de plus. Celui-ci consentit à tout sans trop se faire prier. Nous avons déjà suffisamment éprouvé qu'avec

Voyage à Pékin

les Chinois on obtient plus facilement ce que l'on désire avec du sang-froid, et en prenant un ton ferme et résolu, que par la condescendance et trop d'empressement. En Chine, les gens de la classe inférieure sont extrêmement fiers et hautains envers les étrangers ; mais aussitôt qu'on leur oppose une volonté ferme, ils cèdent, et même deviennent complaisants.

Le toussoulakhtchi vint nous dire qu'il nous quitterait dans dix jours, quand nous serions parvenus aux limites du pays des Khalkha. Il n'avait pas l'espoir de retourner bientôt à l'Ourga ni chez lui, parce qu'il était obligé, d'après l'ancien usage, de faire l'inspection de la frontière mongole qui confine avec la Russie. Quatre toussoulakhtchi sont employés à cette besogne, qui se répète tous les ans. Idam nous offrit de se charger de nos lettres pour la Russie, en nous priant de ne pas parler de politique, par exemple de la mort de l'empereur, etc.

Notre station était à quelques pas seulement du mont Chibétou (forteresse). Les deux branches de cette montagne sont composées de silex pyromaque. On y trouve deux puits, dont l'eau est claire et douce. De l'autre côté de la montagne s'élèvent deux rochers de granit, semblables aux ruines d'une muraille. La partie méridionale du bras le plus long qui se dirige à l'est, est ^{p1.179} couverte en plusieurs endroits de quartz blanc et de spath couleur cerise.

Le djanghiu, homme très obligeant, qui nous accompagnait depuis Boumbatou et Boro-khoudjir, stations situées dans le Khochoun du dzassak Djonòn, étant venu me voir, me conta de ces fables qui circulent parmi le peuple. Il m'assura qu'on trouve encore actuellement sur le mont Darkhàn, l'enclume de Tchinghiz-khan ; elle est faite d'un métal particulier, appelé bouryn, qui a les propriétés du fer et du cuivre, c'est-à-dire qu'il est à la fois dur et flexible. Il ajouta qu'à l'est du mont Tòno (dont j'ai déjà parlé), sur les bords du Kheroulun, il y a un tònno, ou tuyau de cheminée, qui est celle de la iourte où demeurait Tchinghiz pendant sa jeunesse. C'est en mémoire de ce héros que Djonòn envoie chaque année ses

Voyage à Pékin

offrandes sur le mont Tòno. Le koug (comte) Akhaï, dans les possessions duquel sont situées les stations de Chibétou et de Charà-choròtou, lui offre les siens sur le mont Darkhàn.

Le 7 octobre, à huit heures du matin, Idam vint chez moi avec un bonnet garni de zibeline et orné d'un bouton. Le deuil pris à l'occasion de la mort de l'empereur, était fini. Toutes les personnes qui en avaient le droit mirent un bouton à leur bonnet, suivant leur rang. Le deuil des Mandchous et des Chinois dure cent jours, ainsi que je l'ai dit plus haut.

A quatre heures après midi, nous vîmes passer devant nous un amban qui revenait de Péking. Il allait chez les Ouriankhaï occidentaux, où il commandait sept kochoun. Il voyageait dans un beau chariot chinois tiré par un chameau ; sa suite nombreuse était montée sur des chameaux. Trois Mongols de sa suite eurent la curiosité de visiter notre camp. Il nous dirent que l'amban avait été mandé de son campement, situé au pied de l'Altaï, pour assister à la chasse de l'empereur (Mouràn-ou abà ¹ en mongol). Mais, par ordre suprême, la chasse n'avait pas eu lieu cet été. Les Mongols ne voulurent pas nous en dire la raison ; nous savions déjà que la mort de Kia khing avait fait cesser, pour quelque temps, tous les divertissements des seigneurs chinois. L'amban allait à l'Ourga, pour recevoir la bénédiction du khoutoukhtou.

Les Ouriankhaï forment une branche de la nation mongole ² ; ces nomades habitent au ^{p1.181} nord-ouest du Khalkha, et au sud de l'Altaï. Une partie de ces peuples passe, en été, au nord de ces monts, et s'avance sur le territoire russe ; elle paie tribut à la Russie et à la Chine.

¹ Pour cette chasse, on commande annuellement, indépendamment des Mandchous, dix mille Mongols, dont chacun doit amener au moins trois chevaux. L'empereur de la Chine prend part à ce divertissement, qui dure environ quatre mois, jusqu'après la moitié de l'automne. Il ressemble plutôt à une expédition militaire qu'à une chasse.

² Ici l'auteur se trompe : les Ouriankhaï sont de pauvres tribus samoièdes et turques qui habitent les pays situés sur le Ieniseï supérieur et ses affluents. On les appelle communément les *Soïoutes chinois*. Voy. Asia polyglotta, pag. 146 et 224. Kl.

Voyage à Pékin

Idam nous dit que leurs iourtes en feutre ressemblent à de longs hangars.

A sept heures du soir, le djanghin et le koundoui, qui devaient nous accompagner, vinrent chez moi, suivant leur usage. Il y a quatorze ans, le koundoui, homme très actif, était khia, ou garde-du-corps du vang de l'Ourga. Il se vantait d'avoir été lié avec plusieurs membres de la dernière mission russe. Les djanghin et les koundoui sont proposés par la communauté. Ils vont ensuite à l'Ourga pour être confirmés dans ces emplois ; ils n'y sont réellement installés qu'après la ratification du tribunal des affaires étrangères de Péking. Le koundoui dont il est ici question, avait été longtemps djanghin de son somoùn (escadron) ; mais chaque somoùn n'étant composé que de cent cinquante famille, il y a beaucoup de surnuméraires ; ceux-ci n'étant soumis à aucune surveillance, causent souvent de grands désordres dans ces steppes. Le djanghin fut une fois obligé de payer vingt-sept lan d'amende pour un vol commis par ces gens. Il avait donné sa démission, mais plus tard ses bonnes qualités le firent nommer koundoui.

8 octobre. — La nuit fut claire ; vers le matin ^{p1.182} le vent d'est nous amena des nuages épais ; nous nous mîmes en route à neuf heures ; nous arrivâmes à la station de Charà choròtou, à deux heures après midi. (20 verstes).

La route se dirige vers l'est ; de petites élévations sont entrecoupées de plaines assez grandes. Le Moukhòr-boulàk, ruisseau dont l'eau est excellente, arrose la plaine de Derissoù ; le nom lui vient d'une herbe qui paraît être le tyrsis paniculata. La tige de cette graminée a une archine et demie et quelquefois plus de haut, et se termine par des épis en panicule. Elle croît en grande quantité dans les lieux bas de la steppe de Gobi.

Nous vîmes là un jeune dàgoun qui était sous les ordres du Djassaktou, khan des Khalkha, dont la résidence est dans les environs de l'Altaï. Ce dàgoun avait également reçu l'invitation

Voyage à Pékin

d'aller à la chasse de Je ho ; mais comme elle n'avait pas eu lieu, il retournait chez lui par l'Ourga.

Nous aperçûmes, dans cette plaine, un grand nombre de iourtes. Le chemin était uni. Le sol graveleux, était parsemé de petits cailloux de différentes couleurs, et semblables aux pierres à fusil. En plusieurs endroits on trouve des morceaux de chalcédoines grises, bleuâtres, blanches, veinées, et même azurées. Ces dernières sont bien inférieures à celles de Nertchinsk. J'observai aussi des chalcédoines dendritiques, comme celles ^{p1.183} de Bohême, et dont les dessins sont formés par le manganèse.

Notre station était à droite du chemin, dans une grande plaine ; vingt iourtes furent dressées par des Mongols nomades, attirés sans doute en ces lieux par deux excellentes sources, dont l'une est inépuisable.

Nous venions d'arriver lorsque nous fûmes entourés d'une foule de Mongols bien vêtus. Ils entrèrent d'un air curieux dans nos iourtes. Une heure après, du consentement d'Idam, ils nous amenèrent des chevaux et des chameaux à échanger. Nous commençons à les examiner, quand le djanghin et le koundoui de la station accoururent au grand galop de la iourte du bitkhéchi, et chassèrent les Mongols à grands coups de fouets. Ensuite, les domestiques du bitkhéchi, excités par un vieux nerbe, jetèrent des pierres aux hommes et aux chameaux, et les dispersèrent. Nous sûmes que ce tumulte avait été provoqué par l'interprète du bitkhéchi, que le toussoulaktchi avait fortement réprimandé pour avoir empêché des Mongols, qui venaient nous proposer des échanges, d'arriver jusqu'à nous, et par le vieux nerbe qui, trois jours auparavant, avait voulu acheter de nos cosaques, sans payer, de la verroterie pour 25 roubles en argent.

J'envoyai l'inspecteur des bagages et l'interprète, au bitkhéchi, pour l'instruire de ce qui se ^{p1.184} passait. On lui rappela qu'il nous avait permis d'échanger, avec les Mongols, les animaux dont nous

Voyage à Pékin

pourrions avoir besoin, et que, néanmoins, on venait de chasser les marchands de nos iourtes. Je lui fis observer de plus, que si l'on s'opposait à ce que nous puissions remplacer nos animaux, leur faiblesse nous exposerait à des retards, et même à des accidents fâcheux. Il était évident que les guides chinois voulaient que nos animaux fussent hors d'état de service, afin de nous obliger d'en louer d'autres par leur entremise. Il en était arrivé autant à la mission, en 1807 et 1808 ; l'argent destiné aux frais de la route, était resté, à cette époque, entre leurs mains. A notre grand regret, le bitkhéchi ne parlait ni le mandchou ni le mongol, il ne savait que le chinois ; l'interprète lui traduisit tout suivant son propre intérêt.

L'interrogatoire commença ; le bochko, l'interprète et les nerbes étaient présents. Tous accusèrent le toussoulakhtchi d'avoir donné ordre au djanghin et au koundoui de ne pas laisser approcher trop de monde de notre camp, pour empêcher les vols. Idam, appelé, prouva clairement que l'interprète et les nerbes du bitkhéchi étaient seuls cause du désordre ; il dit qu'il accompagnait pour la cinquième fois les missions russes ; qu'il savait ce dont la nôtre avait besoin dans son voyage, et qu'ayant fait venir, en conséquence, les Mongols pour échanger des chevaux et des ^{p1.185} chameaux contre les nôtres, il n'avait nullement contrarié les Russes. Ensuite, il s'éloigna en disant qu'il ferait son rapport au vang, sur toutes les irrégularités semblables commises précédemment, et dont il tenait une note exacte. Alors le bitkhéchi dit à mes envoyés, qu'il n'avait nullement l'intention de mettre obstacle à nos désirs d'échanger nos chameaux et nos chevaux, mais qu'il avait craint que nous ne fussions importunés par trop de monde. Bientôt après, Idam fit appeler chez lui notre interprète, pour connaître l'issue de l'affaire ; puis il donna l'ordre de faire revenir les marchands ; l'un d'eux avait été blessé à la joue par un nerbe du bitkhéchi, avec le bout de sa botte, instrument ordinaire de vengeance chez les Chinois de la classe inférieure. L'obscurité de la nuit ne nous permit de prendre en échange qu'un chameau fort

Voyage à Pékin

et grand contre deux des nôtres devenus incapables de rien porter.

9 octobre. — Le temps avait été doux pendant la nuit, et la lune brillante ; le temps fut serein dans la matinée ; bientôt le vent du nord souffla de nouveau et devint si violent, dans la soirée, qu'à huit heures il neigea. Nous nous mîmes en route à dix heures du matin ; à deux heures après midi nous arrivâmes à la station d'Olàn bàiching (habitations nombreuses). (23 verstes).

Près de la station de Charà choròtou, nous vîmes, en deux endroits, des lacs salés. A six ^{p1.186} verstes plus loin, la grande plaine d'Oulàn khoudoük (puits rouge) s'étend à vingt-cinq verstes au sud, jusqu'à la chaîne des monts Boussyn-tcholoù (ceinture de pierres). Nous y rencontrâmes une caravane chinoise, chargée de thé impérial. Ces marchands pouvaient choisir, pour y faire halte, les lieux où ils trouvaient de l'eau et des pâturages abondants pour leurs animaux ; mais nous étions obligés de nous arrêter dans les endroits qui nous étaient désignés. A dix verstes de notre dernière halte, il y avait un puits profond dont l'eau était excellente. Toute la route était parsemée de petits cailloux demi-transparentes. A trois verstes de ce puits, s'élève le mont Màndal, qui se divise en partie moyenne et partie occidentale. Un espace, à ses pieds, était couvert entièrement de cornalines et d'agates. Les plus belles avaient été ramassées par des Chinois. Nous y vîmes aussi beaucoup de lièvres. Ensuite nous longeâmes les montagnes situées à gauche du chemin ; leur sommet est surmonté d'un obo avec une perche ; deux verstes plus loin nous quittâmes la grande route commerciale de Darkhàn dzam, nous prîmes, sur la gauche, celle d'Argalíngtou, et nous parcourûmes deux verstes jusqu'à une branche du mont Màndal. Il n'y avait ni chemin ni sentier. De là au canton d'Olàn bàiching on compte quatre verstes. De ces hauteurs la vue s'étend fort loin. On aperçoit, vers l'est, ^{p1.187} un lac salé. Au nord de la station, l'horizon est borné par le mont Bargoù, qui se termine par cinq pointes.

Voyage à Pékin

On vint nous offrir d'échanger des chameaux et des chevaux, mais les premiers n'étaient que des femelles ; on ne voulait vendre les chevaux que pour de l'argent, et on demandait 15 lan pour chaque bête ; en conséquence, nous ne conclûmes pas de marché.

Nous campions dans une vallée sablonneuse, couverte d'herbes hautes, et dirigée de l'est à l'ouest ; une élévation pierreuse se prolongeait à une verste de nos iourtes, dans la même direction que la vallée. De loin, elle offre l'aspect d'une forêt ; de près, elle présente un jeu de la nature assez extraordinaire : des rochers représentent, tantôt un autel colossal, tantôt un sarcophage ; ici une tour, là les ruines d'une maison avec un plancher en pierres ; des masses de granit décomposé, se montrent en couches de trois à neuf pouces d'épaisseur ; sur plusieurs de ces rochers croît le *robinia pygmæa* ; on n'y voit pas d'autres plantes. Le sol est sablonneux. Les Mongols nous assurèrent qu'on trouve beaucoup d'aimant dans ces granits, et que, si quelqu'un en approche avec un fusil, il est fortement attiré par les pierres.

Le 10 octobre nous partîmes à huit heures du matin, et, à trois heures après midi, nous ^{p1.188} arrivâmes à la station de Dzoulghetoù. (12 verstes).

Du consentement du toussoulakhtchi, je m'éloignai de la route avec quelques-uns des nôtres, qui étaient aussi à cheval, pour examiner des ruines, restes de l'ancienne architecture mongole.

Ayant parcouru trois verstes dans une plaine ouverte à l'est, nous parvînmes à une montagne dont la pente, dans une étendue de près de deux verstes, était couverte de ruines d'édifices en pierres. Idam nous dit que plus de trois cents ans, ou peut-être plus longtemps auparavant, un Taïdzi mongol (descendant des princes), nommé Sàïnkhoung (beau cygne), demeurait dans ces lieux. Ces monuments avaient été des temples. Plusieurs autels et des soubourgans de dimensions colossales, et d'autres édifices dont nous ne pûmes deviner la destination, annonçaient quelle avait été la richesse et la magnificence de ce prince. Ces constructions,

Voyage à Pékin

écroulées à moitié, étaient couvertes de mousse et d'herbe. Les fondations étaient en granit de l'espèce de celui de la montagne voisine ; les murs étaient en briques séchées au soleil : en quelques endroits elles étaient posées à plat, et en d'autres de champ. Au lieu de chaux, on s'était servi d'argile mêlée de gravier. Les alternatives de sécheresse et d'humidité avaient fait disparaître l'argile ; le gravier était resté. Un bâtiment, de forme ronde, et haut de quatre sages, était orné d'une corniche en ^{p1.189} pierre, composée de trois rangs. Dans un grand temple, et dans les soubourrans, on observait des niches voûtées, probablement destinées à la réception des offrandes. Dans la cour, pavée en pierres, on voyait des tuiles cassées, de couleur verte, et une cuve en pierre. Ces ruines, habitées autrefois par quelque descendant de Tchinghiz-khan, servent maintenant de retraite à des troupeaux ; les Mongols subjugués visitent rarement ces lieux qui leur rappellent leur ancienne splendeur et leur indépendance.

En quittant ces ruines, nous descendîmes dans la plaine jusqu'à un puits ; nous en vîmes plusieurs autres que le temps avait détruits. Tout auprès, il y avait encore une cuve en pierre. Plusieurs iourtes, et de nombreux troupeaux de moutons, couvraient ces lieux. A notre approche, une grande quantité de lièvres sortirent du milieu de l'herbe.

Ayant parcouru cinq verstes dans la montagne pierreuse, entre des tombeaux et des tours, nous arrivâmes dans une vallée profonde, à un puits qui nous indiqua le chemin à prendre. A gauche, sont les ruines d'un soubourran en pierre, nommé Gakhtsà-soumè. La mission de 1794 s'y arrêta au mois d'octobre ; nous suivîmes, vers l'est, un sentier sablonneux pendant sept verstes, en laissant à notre droite la haute montagne de Baïn-Ouldzoûtou. Trois verstes plus loin, nous arrivâmes ^{p1.190} à une colline, du haut de laquelle nous aperçûmes, au nord-est des montagnes, et au loin devant nous, la mer de sable de Gobi.

Heureusement les pluies de l'été passé avaient fait croître un

Voyage à Pékin

peu d'herbe dans ces déserts ; autrement on n'y trouve que du sable mêlé de cailloux de différentes couleurs ; alors, malheur aux voyageurs ! Les animaux périssent par la faim et par la soif.

Nous parcourûmes encore quatre verstes avant d'arriver à la station. Celle-ci, comme la suivante, appartenait au kochoun du beissé (prince du quatrième rang) Khardàl. Tout près de nos iourtes, il y avait un puits dont l'eau était limpide. La vallée abondait en pâturage. Nous y trouvâmes beaucoup d'agates et de cornalines.

Avant de partir de la station précédente, j'avais rencontré le bitkhéchi dans la iourte de l'archimandrite. Comme cet ecclésiastique parlait le chinois, je dis, par son entremise, au bitkhéchi qu'il devait à l'avenir s'occuper davantage de la conservation de nos animaux ; il me répondit qu'il ne négligerait pas ce soin, afin de pouvoir, à notre arrivée à Péking, déclarer, dans son rapport, au tribunal des affaires étrangères, que pendant la route la mission n'avait souffert d'aucune manière. Il ajouta qu'il prenait le même intérêt que moi à ce que la mission arrivât heureusement, parce qu'il regardait ce voyage comme une ^{p1.191} affaire d'État. Il termina son discours par la promesse de faire tout son possible pour nous être utile, ainsi que son devoir le lui prescrivait. Notre ami Idam avait fait entendre raison à cet indolent Chinois. Idam nous donnait des preuves continuelles de son zèle et de son attachement aux Russes.

11 octobre. — La nuit fut très noire ; dans la matinée le temps fut couvert. La veille, le vent avait soufflé du sud-ouest ; aujourd'hui, il passa au nord-ouest, en augmentant de force. A quatre heures après midi il tomba de la neige.

On continua de voyager à l'est ; la route était entrecoupée de collines et de vallées ; une de ces dernières était couverte d'une plante touffue, appelée, par les Mongols, boudourganà. Une colline était remplie de cornalines, de chalcédoines, de pierres de moka et

Voyage à Pékin

de jaspes de différentes couleurs. Cette mosaïque, formée par la nature, offre un tableau aussi extraordinaire qu'agréable à la vue, lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil.

Environ à la moitié du chemin, on rencontre le lac salé de Tsagàn tougourik (rondeur blanche). Il reçoit de tous côtés des sources salées ; des traces de pas d'animaux nous firent présumer qu'il était fréquenté par des moutons, quoiqu'on ne vît dans les environs ni iourtes, ni bestiaux. Il y avait sur le chemin beaucoup de boue salée. ^{p1.192} La route, pendant vingt verstes, ne consistait qu'en petit gravier.

Les iourtes de notre station de Soudjin oussoù, étaient dressées sur la pente d'un coteau de ce nom ; vis-à-vis s'élevait le Dzamin àrik, petite montagne avec un puits en pierre dont l'eau monte à plus de deux toises au-dessus du sol. L'herbe était bonne, relativement à la qualité sablonneuse du sol. On m'avait dit que tout y était mauvais, mais, qu'à la station prochaine, nous trouverions de l'eau excellente et de l'herbe en abondance. Malgré cette assurance, je résolus de passer ici une journée.

La nuit fut sereine ; la neige, qui était tombée la veille et qui ne fondit, le 12 octobre, que vers midi, avait refroidi le temps. Le vent souffla du nord toute la journée qui fut consacrée au repos.

Pour ranimer le zèle de nos guides chinois, je leur envoyai des cadeaux qui furent très bien reçus. Seulement le bochko ne put s'abstenir de son ancienne habitude ; il ne cessait de répéter qu'il n'était pas convenable de se faire faire un bonnet en peau de renard, et qu'il était d'usage chez les Chinois d'en porter en zibelines. Celles que j'avais destinées au bitkhéchi, excitaient son envie.

13 octobre. — La nuit fut belle et froide. Le matin le thermomètre marquait huit degrés au-dessous de zéro. Parti à neuf heures, on arriva ^{p1.193} vers une heure après midi à Khoulogouù. La route, unie et entrecoupée de collines, se dirigeait au sud-est. Nous

Voyage à Pékin

vîmes devant nous, au sud, les hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest ; on y trouve des vallées profondes, connues, dans les environs, sous le nom de Bâin-Khoundouï oriental, moyen et occidental. Du pied de l'élévation contiguë à cette dernière, à deux verstes de la station, sort un ruisseau : c'est probablement le même que nous avons passé à gué dans la journée. Les endroits profonds de ce ruisseau étaient couverts de glace, épaisse de deux pouces ; dans d'autres, l'eau n'était pas gelée. Elle est d'un goût désagréable et sent le soufre. Les hauteurs voisines sont parsemées de fragments de jade, surtout de couleur jaune. De grands morceaux de la même roche, enfoncés profondément dans la terre, et offrant quelque ressemblance avec des souches de grands arbres pétrifiés, croissent sur ces hauteurs. Une plante épineuse étend ses branches longues et grêles à la surface du sol, sur les bords du ruisseau.

Le boudourganà était très commun autour de la station : c'est une plante touffue, avec des feuilles rougeâtres. Il ressemble un peu à *l'artemisia pontica*, et ne se trouve que dans la steppe de Gobi. Les caravanes mongoles qui la traversent, donnent cette plante à manger à leurs chameaux : elle les engraisse beaucoup. Elle croît ^{p1.194} abondamment, depuis la station de Dzoulghétou jusqu'à une distance considérable au sud. Nos animaux qui n'y étaient pas habitués, n'en voulurent pas.

Tandis qu'on ferrait nos chevaux, un lama qui rôdait autour du maréchal, et semblait très attentif à ce qu'il faisait, monta tout-à-coup sur le cheval et s'enfuit au galop. On découvrit ensuite que ce prêtre avait enlevé un des instruments du maréchal. Les ordres sévères, donnés par Idam au djanghiu, pour retrouver l'objet volé, furent inutiles.

De Kiakhta jusqu'à l'Ourga, les djanghin des stations de Khalkha avaient des boutons blancs opaques sur leurs bonnets ; au-delà de cette ville ils mirent des boutons transparents.

14 octobre. — La nuit fut extrêmement froide ; le matin le

Voyage à Pékin

thermomètre était descendu à 10 degrés au-dessous de zéro. Les habitants nous dirent qu'un si grand froid est très rare dans cette saison ; ils l'attribuèrent aux fortes pluies de l'été précédent. De huit heures du matin à une heure après midi, nous parcourûmes dix-huit verstes ; on fit halte à Dérissouïn oussou, c'est-à-dire eau du Derissou.

Un taïdzi de distinction, accompagné de quelques Mongols, vint à notre rencontre. Il était chargé par Merghén vang, qui réside en ces lieux, d'accompagner la mission dans son khochoun, qui s'étend de Dérissouïn oussou jusqu'à ^{p1.195} la frontière des Sounit, où se termine le pays des Khalkha. Depuis l'Ourga jusqu'à cette station, nous avons traversé les possessions de Tsetsèn-khan.

Un instant après notre arrivée, nous reçûmes la visite du khià de Tsyren djap ; il était richement habillé, et venait nous complimenter de la part du toussoulakhtchi Demit, qui demeurait à vingt-cinq verstes de distance, au sud. Il nous fit présent, au nom de ce chef et de ses deux frères, à l'archimandrite et à moi, d'un mouton vivant, et nous donna un khadak et une bourse chinoise à tabac. De notre côté, nous lui offrîmes également des présents, qui lui causèrent une vive satisfaction. Il nous protesta que nous pouvions disposer entièrement de ses services, etc. Je le priai de saluer sincèrement le toussoulakhtchi de notre part, et de l'engager à nous choisir, dans ses nombreux troupeaux, des chevaux et des chameaux pour les échanger contre les nôtres.

On s'arrêta, le 15 octobre, à Soumé, c'est-à-dire temple sur la montagne des serpents. (15 verstes.)

A peu près à moitié chemin, nous passâmes près de l'Oulan obo (obo rouge), haute montagne dont le sommet était couvert d'un amas de pierres. Ce mont est de granit, mêlé de quartz ; une grande plaine l'entoure. Dans le lointain, on aperçoit le Tchindamôni, autre mont colossal, dont le nom est tibétain. Nous vîmes aujourd'hui de nombreux troupeaux de chameaux. Ceux du Gobi sont regardés comme les meilleurs de la Mongolie ; les

Voyage à Pékin

chameaux kirghiz sont en général plus forts que ceux de la Mongolie. Les chameaux de ces plaines sont petits, mais forts et plus gros que ceux que nous avons vus de l'autre côté de l'Ourga, vers la frontière russe.

A gauche de la station, un temple s'élevait sur la pente de l'Abourgà (serpent). On dit qu'autrefois on y trouvait de ces reptiles ; nous n'y vîmes ni serpents, ni grenouilles. Un petit ruisseau était déjà couvert de glace ; nos iourtes étaient placées à une verste du temple. Nos regards se portèrent avec plaisir sur des lieux habités ; c'étaient comme des îles au milieu de l'Océan. Le khia Tsyrendjap, que nous avons vu la veille, vint au devant de nous. Il nous apprit que le toussoulakhtchi Demit, étant malade, ne pourrait probablement pas nous voir, mais qu'il enverrait son frère qui était un lama, et son fils aîné, avec l'ordre d'échanger des chevaux et des chameaux contre les nôtres, si nous le désirions. Cette offre n'était qu'une ruse polie de la part du général des steppes. Il craignait vraisemblablement de conclure en personne le marché, de peur d'être obligé, par vanité, de le terminer à des prix trop modérés. Du reste, le lama son frère était habituellement chargé de ses affaires. Je dis à ^{p1.197} quelques-uns de mes gens de complimenter Demit, et de lui rappeler sa promesse relativement à l'échange. Je lui envoyai en présents quatre peaux de zibelines et deux de renards rouges.

Mes émissaires venaient de partir, quand le frère de Demit et le jeune taïdzi arrivèrent ; ils nous présentèrent, au nom du toussoulakhtchi, à l'archimandrite et à moi, quatre moutons, du beurre, du fromage et d'autres provisions. Le lama m'offrit treize chameaux contre vingt-six des nôtres ; après avoir longtemps marchandé, nous ne pûmes nous entendre. Nous donnâmes au lama une cuiller d'argent, et au fils de Demit deux bocaux en cristal.

Pendant la nuit et la matinée du 16 octobre, le temps fut beau ; vers midi il s'éleva un vent d'est très piquant.

A huit heures du matin, le lama revint. Par amitié pour moi,

Voyage à Pékin

Demit consentait à ma proposition d'échanger vingt-trois de nos chameaux contre treize des siens. Le marché fut conclu en présence d'Idam. Les Chinois ne se montrèrent point.

A onze heures, nous allâmes visiter le temple, dont la façade, conformément aux règles de l'architecture tibétaine, était tournée vers le midi ; au pied du coteau sur lequel il s'élève, on avait creusé un puits ; un ruisseau coule auprès. Le temple a 250 sagènes de tour ; il est entouré d'une ^{p1.198} muraille qui, de même que tout l'édifice, est en briques peintes en rouge. Les toits sont couverts de tuiles. Deux grands mâts sont placés au devant de la principale entrée. Dans la cour, une maison en bois contient la salle à manger des lama, lorsqu'ils s'assemblent en ces lieux ; vis-à-vis, sont les sept iourtes des lama attachés au service du temple.

Le neveu d'Idam, qui était notre guide, fit venir le gardien, et nous conduisit par la principale entrée, dans le vestibule. Il y avait quatre idoles en bois, d'une taille gigantesque : deux étaient couvertes d'armures, et ressemblaient à des guerriers ; la première avait la figure rouge, et tenait dans ses mains un serpent entortillé ; le visage de la seconde était blanc ; il avait, à la main droite, un parasol qui, en Chine, distingue les rangs, et dans la gauche une souris. La troisième avait le visage bleu, et une épée dans la main ; la quatrième, dont la figure était jaune, jouait du luth. Ces bourkhanes étaient Joulkoursoùn, Patchiboù, Tchemidzàn et Nomtòsserè.

Ce sont des Tengri, ou des Maha-ransà-khan ¹ qui vivent deux mille cinq cents ans. Ils ont cent vingt-cinq toises de hauteur, veillent au bonheur ^{p1.199} des hommes sur la terre, et habitent dans quatre différentes régions du mont Soumèr, qui est le centre de l'univers et le séjour des anges tutélaires. Cette montagne a sept cimes dorées et s'étend à cent mille verstes vers chacune des quatre parties du monde.

¹ Maha-ransà est le mot sanskrit mahàradjà, qui signifie grand roi, altéré par les Mongols. Kl.

Voyage à Pékin

Ayant traversé une cour pavée en briques, nous entrâmes dans le temple principal, où les lama font leurs prières. En hiver, ils n'y viennent pas à cause du froid. Des drapeaux, des tambours et des khadaks sont suspendus à des colonnes en bois ; les murs sont décorés d'étoffes en soie avec des dessins représentant les saints les plus révéérés. Vis-à-vis de la porte, près du mur du nord, on voyait de grandes idoles en cuivre ; les places réservées aux premiers lama, sont des espèces de fauteuils avec des coussins recouverts en satin jaune. Des tapis en feutre sont étalés sur le sol pour les prêtres inférieurs.

Tout est fort propre et en bon état ; à quelque distance de ce temple, est un autre petit bâtiment ; au fond, contre le mur septentrional, s'élève l'idole dorée de Bouddha.

Ce temple est orné, comme le premier, d'une grande quantité de khadaks. Une grande table, avec des plats remplis de beurre et de millet ou chiré, est devant l'idole. Elle est destinée aux principales cérémonies du service. Les prêtres mongols, hindous et chinois, supposent que le ^{p1.200} sang des créatures vivantes ne plaît pas aux dieux, parce qu'ils ont horreur de la destruction. Ces tables remplacent donc les autels sanglants des peuples occidentaux qui les souillent même assez souvent par des sacrifices humains : barbarie qui prouve la férocité de leurs prêtres. Nous vîmes sur la table plusieurs tasses de cuivre doré avec de l'eau gelée et du thé, un plat de millet, et, près de la table, un éventail fait d'une queue de paon.

Dans le troisième bâtiment, qui était au fond de la cour, on conserve, dans des armoires en bois, le *Gandjour*, ouvrage qui renferme la loi de Bouddha ; il est composé de cent huit volumes ; cinquante-quatre sont rangés du côté droit du temple, et cinquante-quatre du côté gauche. Chaque volume contient environ mille pages. Près des idoles en cuivre se trouve le *Iom*, livre composé de seize volumes. Ces deux ouvrages sont écrits en tibétain, et enveloppés dans des couvertures très riches.

Un petit édifice est près de ce dernier ; il était vide.

Voyage à Pékin

Ces temples ont été érigés par les ancêtres du toussoulakhtchi Demit, qui habitèrent longtemps ces lieux. Le grand-prêtre est le jeune khoubilgan, qui réside à l'Ourga pour son éducation.

A cinq heures du soir, nous eûmes la visite de Demit ; il était richement vêtu ; son frère le lama, ^{p1.201} le jeune Demit, son fils cadet âgé de six ans, et une suite nombreuse l'accompagnaient. Il portait sur son bonnet d'hiver, bordé en castor, une double plume de paon de cinq verchoks de long, avec un seul œil, marque de distinction qu'il avait reçue de l'empereur défunt. Je voulus le remercier de sa complaisance à nous fournir de bons chameaux, mais il ne cessait de me répéter : *Tymè morî nadà khamà oughé*, c'est-à-dire : Je n'ai rien à faire avec les chameaux et les chevaux ; cela regarde mon fils et mon frère, il termineront tout. Il m'assura qu'il m'aimait comme un fils, comme un ami. Il flairait de temps en temps la tête de son fils cadet : cette marque de tendresse paternelle remplace les baisers, chez les Mongols. Il était fier de sa plume de paon, etc. Sa visite dura près d'une heure.

17 octobre. — La nuit fut chaude ; l'argal qui brûlait dans notre iourte, y avait causé une épaisse fumée, qui nous éveilla vers deux heures du matin, et faillit nous étouffer, car notre iourte était parfaitement close pour nous garantir du froid. Un autre inconvénient nous empêcha de dormir : parmi les chameaux reçus en échange, il y avait une femelle qu'on avait séparée de son petit. Cette pauvre bête faisait entendre continuellement des cris plaintifs. Sa douleur dura encore cinq jours. J'ai vu de grosses larmes couler de ses yeux.

^{p1.202} On fit halte à la station de Dourbàn Deritoù (quatre coussins). (20 verstes.)

La route est en partie unie et en partie coupée de montées assez roides. Le sol était, en plusieurs endroits, couvert de petits cailloux aigus qui incommodaient beaucoup nos chevaux et nos chameaux. Nous vîmes plus de cent de ces animaux, beaucoup de chevaux et

Voyage à Pékin

de bœufs, appartenant à Demit. A peu près à mi-chemin, se trouve le puits de Koutouï, où s'arrêtèrent les missions de 1794 et 1807 ; le pâturage y était bon.

Tsyren djap nous rejoignit en route et vint nous remercier, au nom de Demit, de notre bon accueil ; il était chargé d'offrir une petite pièce de kanpha, ou damas chinois, à l'archimandrite, et à moi l'éventail de Demit. Sur mon invitation, il nous accompagna jusqu'à la station, où nous lui fîmes cadeau d'une archine de peluche noire. J'envoyai mon portefeuille à Demit, et à son fils un couteau et une fourchette de table d'un travail fini.

La station de Dourbân Deritou est dans une vallée étroite et sablonneuse. Il y a un puits profond dont l'eau est bonne.

Vers le soir, nous reçûmes la visite d'un vieux Mongol, qui avait été six ans au poste chinois de Narym qui se trouve vis-à-vis notre forteresse de Boukhtourma. Il connaissait l'Irtyche, savait quelques mots russes, et loua beaucoup ^{p1.203} l'accueil amical que les Mongols de service à la frontière reçoivent des Russes.

Ces postes de frontière s'appellent en russe Karaoul, en mongol Kharagoï, et en mandchou Kàroun.

18 octobre. — Un vent d'est assez fort souffla pendant la nuit, et dura toute la journée.

Avant notre départ, nous vîmes cent cinquante chameaux de l'empereur, qu'on menait boire au puits ; c'étaient la plupart des femelles et des étalons fort jeunes. Il y en avait de blancs très beaux ; ayant proposé au berger de nous en vendre un, il nous répondit que ce serait une action criminelle.

La prochaine station, Oudé (porte), n'était éloignée que de quinze verstes ; nous y arrivâmes à midi.

Depuis Olòn bàiching, nous avons marché constamment à l'est.

La station d'Oudé est dans une vallée profonde, entourée de rochers, et dont l'entrée, tant au nord qu'au sud, est large de dix

Voyage à Pékin

toises. Il est difficile à croire que les rochers gigantesques, qui sont de chaque côté de ces entrées, se soient séparés naturellement ; on y reconnaît la main des hommes. Cette vallée renferme un petit lac dont l'eau est trouble et de mauvais goût ; nous étions obligés d'en aller chercher à trois verstes de notre camp. Le terrain était principalement de l'argile salée.

^{p1.204} Cette porte du désert, qui forme l'entrée de la steppe, est appelée, par les Mongols, Arou oudé (porte septentrionale). A deux journées de distance, près des Mongols Sounites, se trouve Oubour oudé (porte méridionale). Du sommet des montagnes voisines de notre camp, l'œil embrasse une vue très étendue, surtout au sud. Le *spirœa crenata*, l'amandier sauvage et un arbuste odoriférant, dont la feuille ressemble à celle du pin, croissent en divers endroits sur ces monts. Les Mongols emploient avec succès cette dernière plante pour guérir les enflures.

Nous reçûmes la visite du méïren des Sounit orientaux, chez lesquels nous devons bientôt passer. Il portait, sur son bonnet, un bouton bleu indiquant la quatrième classe des mandarins, ce qui répond à notre grade de major. Il nous fut présenté par Idam et par le bochko qui nous assurèrent que nous serions aussi bien traités qu'auparavant sur notre nouvelle route ; que les habitants nous fourniraient, à chaque station, trois iourtes, de l'argent et de l'eau, par pure affection et *par devoir* ; nous indiqueraient de bons pâturages pour nos animaux ; qu'ils les surveilleraient soigneusement ; enfin, nous procureraient de bons guides et des sentinelles pendant la nuit.

Je les remerciai de ces dispositions bienveillantes, et je demandai que l'on ne nous fit pas ^{p1.205} faire de trop longues journées et que l'on nous fit arrêter dans les lieux où l'eau serait bonne et où il y aurait de bons pâturages. Je terminai cet entretien en assurant le nouveau guide de notre reconnaissance, dont le toussoulakhtchi et le bochko avaient reçu des preuves.

Voyage à Pékin

Pendant cette entrevue, l'archimandrite s'était aperçu que la pièce de satin qu'il avait reçue la veille lui manquait ; il avait remarqué, un peu auparavant, qu'un jeune Mongol se promenait autour de nos équipages. Je racontai aussitôt cet événement fâcheux au toussoulakhtchi. On découvrit qu'en effet un Mongol avait quitté le camp une heure auparavant, et que, d'après les renseignements donnés par l'archimandrite, c'était celui qu'il soupçonnait. Il fut saisi, amené et convaincu du vol. Le bitkhéchi et le bochko rendirent la pièce de satin à l'archimandrite, et s'emparèrent de deux des chevaux du larron ; à cause de sa grande jeunesse, il ne le firent pas mettre en jugement.

Feu M. Igoumenov, qui avait trois fois accompagné nos missions à Pékin, cite ces lieux comme fameux pour les voleurs.

Un lama, qui nous accompagnait depuis la dernière station, et qui était le pasteur des chameaux impériaux, nous dit que, dans les environs, plus de vingt mille chameaux appartenaient à Sa Majesté chinoise, et que, de plus, à l'ouest ^{p1.206} d'Oudé, il y a des haras de chameaux et des chevaux qui viennent des tribus des Sounit et des Khalkha. On réserve ces animaux pour servir en temps de guerre. Les troupeaux voisins de la station, consistent en étalons et en femelles, parmi lesquels il s'en trouve de l'âge de trois ans. On les conduit plus tard dans la steppe de Tsakhar, près de Khalgan, ou dans le voisinage de la Grande Muraille. Il y a là des parcs où l'on tient ces animaux. Les Mandchous se servent de femelles en temps de guerre. D'autres haras de l'empereur sont placés entre Oudé et le territoire de Darî Gangà, situé au sud-est. Darî est le nom d'une montagne, et gangà signifie lac. A Darî gangà demeure un amban écuyer. Un Gousai-amban a l'inspection de tous les troupeaux. Il commande le corps des Tsakhar, et réside à Khalgan.

Les haras impériaux sont divisés en plusieurs troupeaux, pour la facilité des pâturages. Chaque division, formée de trois cents chameaux, a son dargouï ou surveillant. Tous les six ans on fait une espèce de revue générale de ces animaux. Les femelles, d'un âge

Voyage à Pékin

convenable, doivent alors être conduites chez les Tsakhar. Si les troupes ont éprouvé une augmentation notable, ou s'ils sont en très bon état, l'empereur gratifie l'amban et ses bitkhéchi (conseillers) d'étoffes de soie, et chacun des dargouï de cent pièces de nankin, pour en distribuer, à leur gré, une ^{p1.207} partie aux bergers qui sont sous leurs ordres. Chaque dargouï en a six, qui se remplacent mutuellement. Si un chameau se perd ou est mangé par les loups, les inspecteurs riches sont obligés de le remplacer ; les pauvres sont punis corporellement ; ensuite on confie le haras à un autre surveillant. Tous les bergers sont sous la dépendance du tribunal des écuries de Pékin. L'amban reçoit annuellement 150 lan ; le bitkhéchi, 60 ; le dargouï, 24, et chaque berger, 12.

Idam, qui nous confirma ces détails, ajouta que, même en temps de paix, des milliers de chameaux vont, d'Ili et de Gobdo, porter des provisions à la garnison nombreuse d'Ouliassoutai. Les tribus turques, que l'empereur Khian Ioung fit venir du Turkestan oriental, pour s'établir près des bords de l'Ili, ne négligent pas la culture de la terre.

19 octobre. — Nous arrivâmes à midi, à la station d'Erghî (ravin), 17 verstes. C'était la dernière du pays de Khalkha. La route se dirige plus à l'est ; nous trouvâmes une vaste plaine. De loin nous apercevions les sommets bleuâtres de l'Argalî, montagne qui se prolonge du nord-est au sud-est. Sa partie occidentale se divise en trois grandes masses qu'on prendrait pour d'immenses édifices. Le chemin est appelé Argalî, du nom de la montagne. Au pied de la petite montagne de Naradà, nous vîmes une partie des chameaux ^{p1.208} de l'empereur. On découvre Erghî, à une distance de cinq verstes, ce qui indique combien la surface de la steppe est unie. Le terrain des environs d'Oudé est du gravier pur ; plus on approche d'Erghî, plus on trouve de l'herbe.

Vers le soir, Idam vint nous annoncer son départ pour l'Ourga. Nous éprouvâmes un vif regret en nous séparant d'un homme qui, par son zèle, s'était acquis des droits sacrés à notre reconnaissance.

Voyage à Pékin

Il fut toujours notre défenseur auprès des guides chinois. Nous lui donnâmes une archine et demie de drap rouge pour un tsubouò (manteau), et trois archines de casimir de couleur cannelle pour un khantadza (camisole mandchoue, sans manches). J'y ajoutai, comme un souvenir particulier, mon verre ardent et un gobelet. M. Razghildeïev l'aîné, qui l'avait connu auparavant, lui fit don d'une cuiller d'argent, d'une tasse en porcelaine et de deux peaux de renards. Idam refusa longtemps ces présents, qui lui semblaient le prix des services qu'il nous avait rendus. J'avoue que je n'ai plus rencontré, pendant mon voyage, de tels sentiments de délicatesse parmi les Chinois, et encore moins parmi les Mandchous. Son neveu et son domestique reçurent également des cadeaux.

20 octobre. — Idam nous fit ses adieux. Je lui confiai les pièces officielles que j'adressais au commissaire de la frontière, à Kiakhta.

^{p1.209} Notre caravane se reposa. Vers midi, il s'éleva de l'ouest, un vent impétueux, qui dura jusqu'à la nuit ; il remplit tout l'air de sable, et manqua de renverser nos iourtes. Heureusement il ne faisait pas froid.

21 octobre. — Le matin, le thermomètre était à huit degrés au-dessous de zéro ; le vent soufflait avec force du nord-ouest. Nous eûmes de la peine à charger nos chameaux.

La station prochaine, Oubouò ouòdè (porte méridionale), la première sur le territoire des Sounit était éloignée de trente-cinq verstes.

Avant notre départ, le bitkhéchi me pria de défendre à mes gens de tirer sur les corbeaux, ainsi qu'ils l'avaient fait l'avant-veille, à notre arrivée à Erghî, prétendant que l'ouragan d'hier était la suite de cet assassinat. Pour rassurer ce vieillard, on lui promit de ne plus tuer de corbeaux, quoiqu'ils fussent fort incommodes pour les chameaux, car lorsqu'ils apercevaient, de loin, du sang qui sortait des blessures causées à ces animaux par le frottement des fardeaux, ils s'abattaient

Voyage à Pékin

aussitôt sur leur dos. Le vent continuait à souffler si fort, que nous ne pouvions nous tenir à cheval. Je ne comprends rien à la remarque de [Ruysbroëck](#), en décembre 1253, quand il se trouvait à Khara-khoroum, à la cour de Mongo, grand khan des Mongol ; il pensa qu'il serait impossible de vivre dans ces ^{p1.210} contrées, si, pendant l'hiver, le vent y était aussi violent qu'en Europe, ou qu'en Hollande seulement. Il dit qu'en Mongolie, le temps est doux jusqu'au mois d'avril ; alors les vents commencent à souffler ¹.

Nous parcourûmes treize verstes en partant d'Erghî, sur un chemin uni et rarement coupé de collines sablonneuses. Sans les fortes pluies de l'été précédent, tous ces lieux auraient été couverts de sable ; nous trouvâmes au contraire de l'herbe partout. A sept verstes d'Ouboûr Oûdè, nous rencontrâmes un lama qui venait du mont Mandal, avec huit chameaux chargés de peaux de moutons non tannées, qu'il allait échanger, contre d'autres marchandises, à Dolon-nôor ², ville située à l'est de Khalgan. A trois verstes plus loin, nous ^{p1.211} passâmes le petit ruisseau de Tchiptchi ; en approchant du mont Argali, nous vîmes sur les hauteurs une troupe de gazelles (djairan) ; nous regrettâmes bien de n'avoir pas de lévriers avec nous. Au reste, ces chiens auraient causé beaucoup d'étonnement à Péking, où l'on n'en voit que très rarement.

Nous passâmes ensuite par une plaine sablonneuse, après laquelle nous commençâmes à monter l'Argali. Ensuite, après avoir parcouru six verstes, dans un ravin profond, nous vîmes un grand haras de chevaux auprès d'un puits, et dans le voisinage une iourte

¹ Rubriquis ou Ruysbroëck, était venu à Karakorum, ville située sur l'Orkhon supérieur, en traversant la Dzoungarie. Il a donc fait sa remarque avant d'entrer dans le pays que nous appelons actuellement Mongolie, et qui renferme la partie orientale du désert de Gobi. Ainsi on ne peut lui faire le reproche d'être inexact ; car il parle d'une contrée plus septentrionale et entièrement différente. Kl.

² Cette ville paraît être celle que nos cartes appellent *Tchao naiman soumé khotò* ; elle est située, d'après les observations des jésuites, 0° 11' 50" long. O. de Péking, et 42° 25' lat. N. sur le bord septentrional du Chang tou, près du confluent du Naratou boulak. Elle n'est éloignée du lac Dolon-nôor que de quatre à cinq lieues. Comme il y a plusieurs temples célèbres dans le voisinage de ce dernier, il est possible qu'on y ait aussi établi une ville. Dans tous les cas, elle est, non pas à l'est, mais au nord-nord-est de Khalgan. Kl.

Voyage à Pékin

qui vraisemblablement, était celle des bergers. A huit verstes plus loin, sur un terrain élevé et couvert de cailloux, nous fûmes complimentés par le dzanghin de la station suivante ; il avait avec lui sept soldats. C'était un vieux Sounit, barbu, ayant l'air martial. L'extérieur des habitants de ces lieux annonçait qu'ils étaient plus pauvres que ceux de Khalkha. Nos iourtes étaient dressées au-delà de la montagne, à cinq verstes de distance ; l'eau y était bonne.

Bientôt le meirén Namsarâï, notre nouveau guide, vint nous voir et nous assurer de son zèle à nous servir ; il donna plus tard des preuves de sa sincérité. Comme Idam, il nous régala de thé en briques, de beurre et de fromage. Ces marques d'hospitalité nous furent ^{p1.212} données jusqu'au territoire des Mongols Tsakhar.

Le bochko vint ensuite ; il était vêtu d'une superbe pelisse.

— Eh bien ! s'écria-t-il, vous le voyez, le toussoulakhtchi n'y est plus, et cependant vous avez des iourtes, et de meilleures que celles des Khalkha.

Nous savions bien que nous en étions redevables au meirén ; mais, par politesse, nous ne pûmes nous empêcher de faire nos remerciements au bochko, ainsi qu'aux autres Chinois.

Le soir, nous fîmes nos adieux au taïdzi Aioucha, au koundoui et aux autres officiers khalkha, qui retournaient chez eux. Ils reçurent les présents d'usage. Les Mongols, en se quittant, s'offrent ordinairement leurs petits flacons en verre, avec du tabac en poudre.

En prenant, avec le meirén, mes dispositions pour la continuation de notre voyage, je lui fis présent de deux peaux de renard, pour l'entretenir dans ses bonnes intentions pour nous. Les Sounit font grand cas des peaux de renard, et surtout des renards rouges, dont ils se servent pour garnir leurs bonnets d'hiver.

Les pauvres portent, pendant cette saison, des pelisses et des bonnets sans couvertures, garnis de peaux de mouton blanches.

@

CHAPITRE V

Passage du pays occupé par la tribu des Sounit

@

^{p1.213} Le 22 octobre, nous avons d'abord traversé un des ravins qui entourent l'Ouboùr oùdè ; à peine avons-nous atteint les hauteurs, que nous aperçûmes la steppe s'étendant à perte de vue. Les lieux éloignés de plus de cinquante verstes paraissaient de couleur bleue, de sorte que la plaine ressemblait assez à une mer agitée. Là, nous avons commencé à monter le plus haut plateau de l'Asie moyenne, celui qui proprement porte le nom de Gobi. L'été pluvieux de cette année avait fait pousser un peu d'herbe sur cette steppe, ordinairement nue et stérile ; mais, dans les temps de sécheresse, c'est la véritable vallée de l'affliction ; le bétail meurt de faim et de soif. Nos caravanes, qui portaient autrefois des marchandises à Péking, et presque toutes nos missions qui allaient à cette ville, ne l'ont que trop éprouvé.

Nous descendîmes pendant trois verstes dans la plaine dont le sol est argileux et couvert de boudourgounà. Nous y vîmes une grande quantité de lièvres qui n'eurent pas l'air de s'effrayer ^{p1.214} beaucoup. Deux verstes plus loin, nous trouvâmes le grand chemin que nous avons quitté la veille. Huit verstes au-delà nous nous approchâmes du Kharà tologôï. Cette éminence a reçu son nom, qui signifie tête ou colline *noire*, de ce que, sur une longueur de deux verstes, elle est couverte de boudourgounà, qui ressemble au jeune bois de chêne. Cette colline s'étend à perte de vue, de l'est à l'ouest ; sa surface est marécageuse. Nous descendîmes pendant quatre verstes, et, au bout de six autres, nous arrivâmes, vers deux heures après midi, à la station de Gachoùn. On trouve dans la steppe une immense quantité de souris, dont les trous sont si près les uns des autres, que le terrain s'enfonçait partout sous les pieds de nos chevaux.

Voyage à Pékin

Le bochko, qui était ivre, suivant son habitude, vint chez nous ; il avait coutume de prendre aux Mongols l'eau-de-vie qu'ils tirent du lait.

Ayant formé le projet d'acquérir un de nos chevaux, il employa tous les expédients, toutes les tournures et toutes les finesses possibles pour y parvenir ; il ne put réussir, et nous quitta de très mauvaise humeur. Nous fîmes la remarque que les Mandchous estimaient beaucoup moins les Sounit que les Tsakhar et les Khalkha, leurs voisins ; nous ne pûmes en apprendre la raison.

Le meirén Namsaràï, notre nouveau guide, nous demanda si la Russie payait un tribut à la Chine. Plusieurs Mongols l'avaient supposé, en ^{p1.215} voyant nos caisses renfermant de l'argent et d'autres effets. Je lui expliquai la nature de nos relations avec sa patrie. Voyant quelques-uns de nos palefreniers, qui avaient des figures kirghiz (qu'on appelle ici Khassàk), il voulut savoir si nous connaissions les Khassàk. Il me dit avoir accompagné, l'année précédente, trente-deux Kirghiz qui conduisaient à Péking leur tribut ¹, porté par trente-cinq chameaux mongols. Ils avaient, de plus, trente-cinq chameaux qui leur appartenaient. Les Mongols leur fournissaient soixante-dix chevaux pour leur suite, et journellement douze moutons pour eux et pour les officiers mandchous qui les accompagnaient. Ils voyageaient en deux troupes. On donnait trois iourtes pour seize hommes, et, aux plus distingués, des bois de lit avec des matelas, ce qui est rare chez les Mongols ; faute de lits, on dressait sur le plancher, à la hauteur d'une demi-archine, et plus, des tapis de feutre. Tout cela gênait beaucoup les Mongols. Namsaràï se moquait de la manière dont les mahométans faisaient leurs ablutions, et se plaignait de la grossièreté des Kirghiz envers les Mongols. Ces envoyés reçurent de riches ^{p1.216} présents de l'empereur ; ils quittèrent Péking au mois de novembre pour retourner chez eux.

¹ En 1819, à l'occasion du soixantième anniversaire de Kia khing, il y eut une grande fête à la cour. Des ambassadeurs de tous les peuples qui vivent sous la domination chinoise, s'y rendirent. L'empereur les reçut à Je ho.

Voyage à Pékin

Je crois devoir citer, à cette occasion, la relation d'un officier chinois qui séjourna parmi ce peuple ¹.

« Les Khassàk ², dit-il, occupent un grand pays, au nord-ouest de la ville d'Ili. Dans la vingt-unième année du règne de l'empereur Khian loung (1756), une armée chinoise entra sur leur territoire. Leur khan Abdoulla ³ (Ablaï) vint à sa rencontre, et se soumit. L'empereur lui accorda le rang de prince, et lui fit remettre l'almanach chinois ⁴. Depuis ce temps, les Khassàk font partie de l'empire. Il n'y a chez eux ni villes, ni maisons, ou habitations fixes ; ils ne cultivent pas la terre. Des iourtes de feutre tiennent lieu de maisons. Ces hommes sont nomades, et se contentent d'élever du bétail. Leur pays est coupé de vallées et de montagnes peu élevées qui leur offrent d'excellents pâturages. Il est d'une assez grande étendue. Ils sont nombreux et riches en ^{p1.217} bétail. Quelques-uns possèdent jusqu'à dix mille vaches et chevaux ; quant aux moutons, ils n'en connaissent pas le nombre. Ils sont robustes, leurs mœurs sont grossières et sauvages. L'usage veut que la femme passe d'un frère à l'autre. A seize ans, les jeunes gens reçoivent une certaine quantité de bétail, et doivent pourvoir eux-mêmes à leur existence. Les jours de fêtes, ils mangent la viande des chameaux, des bœufs, des chevaux et des moutons. Le koumys leur tient lieu d'eau-de-vie. Ils se servent habituellement de vaisselle de bois ; les riches en ont de cuivre et d'étain. Ils mettent un luxe extraordinaire dans leurs habits, tellement qu'en été, aux jours de fêtes,

¹ Extrait du *Si yu wen kian lou*.

² Khassàk est le nom que les Chinois donnent aux Kirghiz.

³ Dans l'original chinois, ce mot est bien écrit Ablaï, mais le traducteur russe a voulu le corriger en mettant Abdoulla. En général, toutes les traductions du chinois, données dans cet ouvrage, sont incorrectes. Kl.

⁴ En recevant l'almanach de Péking, un prince étranger se déclare vassal de l'empire.

Voyage à Pékin

ils se couvrent, malgré la chaleur, de huit sortes de vêtements. Ils estiment beaucoup la porcelaine de la Chine, le thé, les cotonnades rayées, les draps d'or ou d'argent, la peluche et autres étoffes semblables ; ils font peu de cas du taffetas. Ils n'ont ni lois, ni ordonnances, et respectent fort peu leurs chefs, qui portent le nom de *Bi*. Les criminels sont jugés en assemblées générales ; les simples délits sont punis par la perte du bétail ; les crimes par la mort. Dans ce dernier cas, les biens du condamné sont partagés entre les membres de la troupe ; le chef n'y a aucune part. En temps de guerre, ce dernier tient conseil avec la nation. Personne n'est forcé de marcher contre l'ennemi. Ils paient annuellement à la Chine, en p1.218 tribut, un cheval et une vache sur cent, et un mouton sur mille. Pour lever ce tribut, l'officier mandchou, gouverneur-général d'Ili, leur envoie des délégués. Les chefs et les anciens rencontrèrent d'abord de grandes difficultés à obtenir d'eux ce tribut. Les Khassàk disaient :

— Le ciel nous donne l'herbe et l'eau, nos animaux sont aussi un de ses dons, nous les nourrissons et nous nous nourrissons nous-mêmes ; pourquoi donc en donner aux autres ?

Leurs chefs firent leur possible pour les persuader ; enfin, ils les contraignirent par la force. Plus tard, pourtant, les Khassàk, appréhendant les suites fâcheuses de leur refus, apportèrent leur tribut eux-mêmes et sans délai. Il y a deux hordes de Khassàk. La première, celle dont nous venons de parler (la grande horde kirghiz), voisine d'Ili et de Tarbagataï, est sous la domination chinoise, et fait, sur la frontière, des échanges considérables de bétail, contre des étoffes de soie. La deuxième, qui confine avec celle-ci au nord (la horde moyenne), est indépendante, et beaucoup plus nombreuse.

Voyage à Pékin

Les Kirghiz-Boùrout sont des nomades, habitant les parties occidentales du Turkestân oriental. Leur vaste pays est situé entre Andzian et Kachkhar. Ils appellent également leur prince *bi*. Plusieurs de ces bi gouvernent de dix à vingt, d'autres de vingt à trente oulous, ou camps ; ils traitent leurs sujets en esclaves. p1.219

Kirghiz est le nom générique de toutes ces peuplades ; elles se divisent en plusieurs hordes, dont chacune à son bi.

Les Kirghiz se rasent la tête, et s'abstiennent de manger du cochon. Leurs robes ont des manches étroites ; leurs bonnets sont carrés et aplatis en haut. La parure des femmes consiste en plumes de faisan. Leur langage et leurs costumes ressemblent à ceux des habitants du Turkestan oriental, à une très petite différence près. Leurs demeures, leur nourriture, leur boisson, sont les mêmes que chez les Euleut ou Dzoungar. Il faut ajouter seulement, aux objets de luxe, les soieries, la toile, le tabac et l'eau-de-vie. Ils sont pauvres, mais courageux, légers, intéressés, adonnés au pillage et vaillants à la guerre. Les Khassàk et les Bolor les craignent. Les Dzoungar, même dans le temps de leur gloire et de leur puissance, ne purent jamais parvenir à les subjuguier. Les Kirghiz pillaient le Turkestân oriental, et les caravanes de la grande Boukharie et celles des autres pays, qui allaient dans le Turkestân avec leurs marchandises. Depuis que la Chine s'est emparée des pays occidentaux, les Kirghiz ont cessé leurs brigandages. Les bi envoient chaque année des députés au général mandchou, qui demeure à Ouchi, pour solliciter la permission de fournir la cour de chevaux. En 1758, lorsque l'empereur Khian Ioung faisait la guerre p1.220 au Khodjom, un de ces bi, habitant près de Kachkhar, et redoutant la puissance de l'empereur, marcha en personne, avec dix-neuf de ses sultans, contre

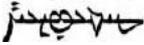
Voyage à Pékin

le Khodjom, et le combattit vigoureusement. Cette action lui valut la charge d'A-kim bek de Tachbelik ¹ ; ses sulthans reçurent également en récompense des titres et des plumes de paon. Actuellement, ces Kirghiz habitent les montagnes et les forêts des territoires de Yarkand, de Kachkhar et d'Ouchi, où ils s'occupent paisiblement du soin de leur bétail.

23 octobre. — A trois verstes de la station, s'élève un grand obi) : c'est pourquoi les Mongols l'ont nommé Tsagàn obò (obo blanc). Ils l'appellent également Kurdè, nom que l'on donne à des caisses à plusieurs angles, qui se meuvent à l'aide d'un cabestan, et que l'on place dans les temples de Bouddha. Elles sont pour ainsi dire les prières ^{p1.221} de ceux qui ne savent pas lire ; leurs côtés sont couverts de prières écrites en grandes lettres dorées, tant en tibétain qu'en mongol, afin que les dévots qui viennent au temple puissent, en se prosternant devant le hourdé, et en répétant continuellement : *Om-ma-ni-bat-me-khom*, tourner la roue aussi souvent que leur zèle le leur commande Cette façon de faire leurs prières, produit le même effet que s'ils les récitaient.

J'eus l'occasion de voir un lama qui partait une petite caisse de ce genre ; il la tournait si vite, et récitait en même temps des prières avec une telle volubilité, que son esprit paraissait prendre fort peu de part à cette action.

Dans les entretiens que nous eûmes aujourd'hui avec nos guides chinois, nous remarquâmes, avec regret, qu'ils paraissaient éviter de parler d'autres choses que de chameaux et de chevaux, et des

¹ Dans la traduction russe de ce passage chinois, on lisait Bechbalek, mais l'original porte Tachbelik. Les cartes mandchou-chinoises appellent ce lieu  Tachiboulik ou Tachboulik. Cette ville se trouve au sud-ouest de Kachgar, sur la rive gauche du Yaman yar par 39° 6' lat. N. et 42° 53' long. O. de Péking. Les environs sont habités par les Bourout. L'ancienne ville de Bichbalik, au contraire, est au nord de la chaîne du Moussour, dans le voisinage d'Ouroumtsi, sous le 44° de lat. et environ 15° plus à l'orient que Tachboulik. (Voy. *Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen des Herrn J. J. Schmidt, in Sankt-Petersburg.* — Paris, 1824, in-8°, pag. 76.) Kl.

Voyage à Pékin

excellentes qualités des ânes de Péking, de sorte que nous ne pûmes rien savoir sur le pays que nous traversions. J'ignore si ce fut par discrétion ou par ignorance.

24 octobre. — La station actuelle s'appelait Kharàtouïn-Seoùdji. C'était la première fois que nous trouvions de mauvais pâturages sur la route ; cependant ils étaient assez bons près de notre camp. Il y avait également le meilleur puits que nous eussions encore rencontré, et deux grandes cuves en bois. Les bestiaux étaient très nombreux dans ces lieux, mais il nous fut impossible de savoir quels étaient les propriétaires des troupeaux.

Le terrain des environs consistait en gravier parmi lequel nous remarquâmes des débris de schiste.

Comme à l'ordinaire, je reçus le soir la visite du meirén ; aucun des Mongols ou des Chinois n'était aussi avide que ce bon Sounit de détails sur les Russes et sur la Russie. Notre conversation roula sur la musique ; il m'apprit qu'ils avaient chez eux des espèces de flûtes, des basses et des harpes. Les jours de fête, des musiciens de profession jouent dans les iourtes des vang et des amban.

25 octobre. — On quitta aujourd'hui le chemin ferré que l'on avait suivi depuis Erghî, et qui se dirige à gauche vers l'est, jusqu'à Dolon-nôor, et l'on prit à travers la steppe, d'abord au sud, et ensuite au sud-est. On vit des traces de chemins couverts d'herbes, un lac salé et deux forges abandonnées, et au loin, dans l'est, le Seoudjîn-obò, montagne très haute. Le mont Darkhàn n'était éloigné de notre route que de vingt verstes. Nos guides mongols, qui étaient étrangers dans ces lieux, ne connaissaient pas la route, de sorte qu'ils nous firent faire inutilement de grands détours. Pendant la matinée, le vent souffla de l'est ; il était très froid, mais à midi la chaleur fut aussi forte qu'au mois d'août à Saint-Pétersbourg.

Voyage à Pékin

26 octobre. — Dans la matinée le vent continua de souffler du même point et avec plus de violence ; le froid fut très vif. Le soleil se leva au milieu de nuages rougeâtres. A notre arrivée à Batkhai, nos chevaux étaient rendus de mauvaise nourriture et de fatigue, car nous avons voyagé presque continuellement dans des montagnes pierreuses, qui sont des rameaux du mont Darkhàn ; elles portent le nom de Soumyïn Tcholoù (pierre du temple), peut-être à cause d'un temple de Bouddha, qui est, dit-on., situé dans le voisinage. Cette chaîne de montagnes ressemble à un cimetière, par la singulière position des pierres dont elle est couverte ; on distingue de loin la surface blanche des lacs salés qui sont très nombreux dans ces cantons. L'eau des puits a également le goût salé ; cette eau est excellente pour les bêtes sauvages, mais très contraire aux animaux domestiques. Nous vîmes, près des deux puits de notre station, les chevaux de l'empereur, dont plus de deux mille pâturaient dans les environs. Ils étaient de différentes couleurs ; plusieurs avaient des étoiles au front ¹, conformément au goût ^{p1.224} chinois ; ils n'étaient pas grands, mais étaient assez forts et bien nourris.

27 octobre. — J'allai visiter le mont Bathkài, situé à une verste à l'est de la station ; à ses pieds on trouve quelques misérables iourtes habitées par des bergers impériaux. De son sommet, comme de celui du Darkhàn, on découvre de tous les côtés de vastes plaines où paissent de nombreux troupeaux ; en quelques endroits on aperçoit des iourtes noires, semblables à des îlots sur un grand lac. En jetant les yeux sur ces déserts, il est difficile de croire que l'habitant du Gobi jouisse d'un certain bien-être : il est dépourvu de bois et manque des choses les plus nécessaires aux premiers besoins de la vie ; au commencement de l'été il prie le ciel

¹ Les Mongols n'aiment pas les chevaux qui ont au front une longue et large étoile. Ils ne s'en servent jamais pour chevaux de selle ; ils les vendent aux Chinois pour être employés à l'attelage. Quant à la couleur, les Mongols préfèrent les chevaux blancs, pour les personnes de distinction, et ceux de couleur isabelle, baie et noire.

Voyage à Pékin

de lui accorder de la pluie, qui rarement arrose les steppes. Dans cette saison, la sécheresse fait périr son bétail, sa seule ressource. Le même malheur le menace en hiver ; la neige et le verglas couvrent la terre et dérobent à ses animaux les seules herbes qui puissent les faire subsister. Nous apprîmes des Mongols qu'il y a cinq ans, toute la steppe de Gobi fut affligée d'une mortalité de bétail si ^{p1.225} grande, que des propriétaires ne conservèrent que vingt chevaux sur cinq cents, et quatre bœufs sur deux cents. Les habitants de ces déserts n'ont pu se remettre de cette perte extraordinaire.

28 octobre. — Ayant dit au bitkhéchi que nous désirions, lorsque nous retournerions en Russie, prendre une route plus courte et moins fatigante pour aller de Khalgan à Tsouroukhaïtou, il répondit que ce chemin passait non par le pays des Khalkha, mais sur les terres des Mongols, qui ne dépendaient pas du Li fan yuan (tribunal des affaires étrangères de Péking). C'était une mauvaise excuse. L'expérience nous prouva qu'il convenait au vang de l'Ourga, homme fin et intéressé, de nous faire passer par cette ville.

Nous avons constamment marché dans cette journée sur un terrain pierreux et sablonneux, de sorte que nous étions très fatigués en arrivant à Olòn khoudouk (plusieurs puits). Les derissou y croissent en abondance ; l'eau des puits était salée. (40 verstes).

Pendant toute la journée le thermomètre marqua huit degrés au-dessous de zéro. Pour nous réchauffer un peu, nous prîmes le parti de parcourir à pied la moitié du chemin. Près de la station nous vîmes sept iourtes habitées par un khoubilgan nommé Dayan. Leur extérieur ne nous donna pas une haute idée de la grandeur ni ^{p1.226} de la richesse de ce régénéré, objet de la vénération des Mongols.

Une partie de nos guides sounites nous quittèrent après avoir reçu les cadeaux d'usage. Le meirén et plusieurs taïdzi restèrent avec nous.

Voyage à Pékin

29 octobre. — Dans la matinée le thermomètre marqua dix degrés au-dessous de zéro. A deux heures après midi nous arrivâmes à Sàïn oussou (bonne eau ou puits intarissable). La route fut mauvaise et fatigante ; plusieurs endroits pierreux étaient couverts de boudourgounà ; dans d'autres, qui étaient sablonneux, croissait une haute plante verdâtre nommée *souli*.

Si les chevaux en mangent, et boivent ensuite l'eau salée, ils sont attaqués de fortes dysenteries qui leur causent souvent la mort. Ce trajet pénible dure pendant sept stations ou cent cinquante verstes ; jusqu'aux habitations des Mongols Tsakhar, on n'aperçoit partout qu'une mer de sable et des cailloux ; telle est la steppe de Gobi, semblable au désert de Sahara en Afrique.

Au commencement de la journée nous vîmes de loin le mont Talàïn Irmyk (borne de la steppe), et près de notre station le puits de Boumbatoù ¹ où la mission de 1807 s'arrêta le 3 novembre.

^{p1.227} Ce puits est orné de crânes de chevaux, triste parure des steppes ! L'eau y est salée et assez mauvaise ; heureusement il y avait de bons pâturages tout près de notre station, à l'ouest du Thalàïn Irmyk. Les Mongols de ce lieu nous dirent que lorsque l'on transporte des marchandises de Khalgan à l'Ourga, éloignés l'un de l'autre de mille verstes, on charge sur chaque chameau 300 kin ou 11 pouds ; on paie 6 lan et demi pour chaque chameau. Ils nous dirent aussi qu'à une verste et demie de la station, il y a un lac salé qui dépose le sel dont ses eaux sont imprégnées ; les habitants du voisinage le recueillent et le portent à Khalgan, à Koukoù-khotò et autres villes peu éloignées de la Grande Muraille. Cette année, la charge d'un chameau, de 300 kin, s'était vendue de 3 à 5 lan. Quand il y a de la concurrence, le prix diminue au-dessous de 3 lan.

¹ Un *boùmba* est un vase en argent ou en cuivre, dont on se sert pour les offrandes, dans les temples de Bouddha. On y prépare l'archan, ou l'eau bénite, qui, suivant les lama, acquiert une vertu miraculeuse si on la verse devant les bourkhan. On mêle, à cette eau, une composition de muscade (dzadi), de clous de girofle (biti), de deux sortes de cardamome (soumél et khagouï), de safran (khourgoùm) et de marne ou d'argile blanche (dzougàn).

Voyage à Pékin

30 octobre. — Le thermomètre baissa jusqu'à douze degrés au-dessous de zéro. Les terrains salés des environs causent les grands froids de ces lieux. J'allai voir un lac salé situé à peu de distance ; il était de figure oblongue, avait six verstes de circonférence, et se dirigeait du nord ^{p1.228} au sud ; il était à sec, mais sa vase, malgré le froid, était si molle que l'on y enfonçait, quoique le sel en eût été ramassé ; on voyait encore en plusieurs endroits des cristaux briller sur ce sol marécageux. Sur ses bords croissaient des roseaux minces et du boudourgounà jaune.

Les Mongols nous dirent, conformément à leurs traditions, qu'il y avait autrefois en ce lieu un Dalai, ou mer ¹. Il en reste des traces très visibles. La vallée couverte de sable est enfermée entre des élévations ou des rivages bien déterminés ; et dans un certain espace on y trouve ces petits cailloux que les eaux rejettent ordinairement sur les bords des lacs et des rives. Tout porte donc à croire que cette tradition est fondée sur la réalité.

Le koundoui qui nous accompagnait nous raconta que les Sounit orientaux (dzoun) composent un khochoùn qui est divisé en quatre dzalan (régiments) ; chaque dzalan a cinq somoun (escadrons), et chaque somoun comprend deux cents familles. Les Sounit occidentaux (baroùn) forment également un khochoùn de deux dzalan, dont l'un de sept somoun, et l'autre de six.

31 octobre. — Le matin le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro ; nous vîmes ^{p1.229} sur notre route le mont Serèn (épine ou vertèbre), qui s'étend au sud en amphithéâtre, mais nous n'aperçûmes point de iourtes ni de troupeaux, malgré l'abondance des herbages. Les Sounit, qui n'aiment point les mandarins chinois, avaient probablement éloigné leur bétail du voisinage de la route ; cependant le chemin très frayé faisait juger qu'il était fréquenté. Nous n'avions vu nulle part le *robinia pygmæa* croître en aussi

¹ Les Bouriates appellent le Baikal également Dalai.

Voyage à Pékin

grande quantité que sur les flancs de cette montagne. Ces buissons, ainsi que le boudourgounà pourraient remplacer le bois. A trois verstes de la station, un grand obò s'élève sur le mont Zaryn, au pied duquel est le puits de Zarí sàïn oussoù dont on ne se sert plus. Nous fîmes halte à la station de Khoudjirtou (lieu salé).

L'infatigable bochko me fit de nouvelles demandes ; il voulait encore un sabre d'officier pareil à celui que nous avons donné au bitkhéchi. Il tâchait de nous faire comprendre, par ses paroles et par ses gestes, qu'il désirait le laisser en souvenir à ses descendants pour qu'ils puissent dire à la postérité, en montrant ce sabre, que leur aïeul avait accompagné la mission russe. Je lui répondis qu'à mon grand regret il n'y en avait plus.

1^{er} novembre. — Notre traite d'aujourd'hui (23 verstes jusqu'à Koul khoudouk, puits du chemin) fut la plus fatigante de tout le voyage. Le chemin ^{p1.230} était montueux ; le terrain, mêlé de sable et d'argile, devenait presque impraticable à cause de la pluie ; les montagnes étaient couvertes de neige ; nos chevaux et nos chameaux furent si fatigués par la violence des vents, par le froid, la distance des stations, la mauvaise nourriture et l'eau salée, pendant les onze jours de la traversée du territoire des Sounit, que six de nos chameaux succombèrent sous le faix, et six chevaux d'attelage furent entièrement rendus ; les chevaux de selle avaient beaucoup de peine à marcher au pas.

Le derissoù croît ici jusqu'à deux archines de hauteur ; les montagnes sont remplies de dzerèn, ou antilopes. Les lacs salés sont communs.

En chemin, nous vîmes de loin un temple et les iourtes d'un riche lama.

Heureusement la mission fut accueillie à cette station avec l'hospitalité habituelle des Sounit occidentaux. Les iourtes étaient excellentes ; l'on nous avait même préparé du thé en briques, du fromage et du beurre. Le meirén Namsaraï, qui devait nous quitter

Voyage à Pékin

ici, arriva bientôt avec plusieurs taïdzi des Sounit occidentaux ; le plus distingué d'entr'eux s'appelait Aràchi.

^{p1.231} En voyant l'état déplorable de nos chevaux et de nos chameaux, il fit dire au bitkhéchi qu'il était indispensable de nous accorder un jour de repos.

2 novembre. — Le vent ne cessa pas de souffler ; à deux heures après midi il tomba de la neige. Nouvelles souffrances pour nos animaux.

Le bitkhéchi ayant appris notre dessein de laisser une partie de nos animaux chez les Tsakhar, nous fit remarquer que cette mesure ne nous serait pas avantageuse, parce que les Tsakhar étaient passablement voleurs. Il ajouta que l'on pourrait louer d'autres animaux partout où nous nous arrêtions, mais que cela nous reviendrait trop cher, et que, par conséquent, il vaudrait mieux continuer la route avec les nôtres jusqu'à Charbatàï ou Tsagan Balgassoù. C'était aussi notre désir, mais les forces de nos pauvres bêtes déclinaient sensiblement. Nous fûmes obligés de laisser ici deux chameaux et un cheval contre la quittance du meirén Namsaràï.

Les Sounit orientaux, qui nous avaient accompagnés jusqu'à cette station, nous quittèrent ; ils reçurent les cadeaux habituels.

3 novembre. — Le matin le thermomètre était à quatorze degrés au-dessous de zéro. Nous vîmes en chemin un temple entouré de plusieurs bâtiments en bois et en pierre.

Nous aperçûmes, à dix verstes de la route, au ^{p1.232} sud, une montagne pointue. Un de nos guides nous dit qu'elle s'appelait Kharbàtou (montagne du tir). Elle reçut ce nom en mémoire de Ghessur khan, mis au rang des dieux par les Mongols. On raconte que ce héros avait placé un but sur cette montagne, et que d'une autre, éloignée de plus de cinquante verstes, il avait tiré des flèches sans jamais le manquer. Les Mongols, ainsi que les Bouriates et les Kalmuks, racontent plusieurs prouesses merveilleuses de ce

Voyage à Pékin

Ghessur khan ¹. Elles font le sujet d'un ouvrage en p1.233 plusieurs volumes, en langue mongole ; pour faire connaître à mes lecteurs une partie de la mythologie des adorateurs de Bouddha, je vais donner un extrait de deux traditions sur cette divinité.

I

@

Bògdo Ghessur khan, né pour la destruction des racines des dix maux, et régnant dans les dix parties du ciel, s'élança comme un lion et vainquit, avec les forces d'un khoubilgan, Mangoùcha, être méchant à douze têtes, s'empara de son épouse Aroùla, et s'établit dans ses palais dorés.

Aroùla, l'âme remplie de ressentiment, présenta un jour un filtre au bògdo en l'invitant à le goûter. A peine Ghessur khan, qui savait tout, l'eut-il bu, qu'il oublia tout ce qui s'était passé.

¹ Pallas : *Mongol, Nachr*, tom. II, 103, dit que Ghessur khan est un personnage dans lequel avait transmigré l'esprit de Bourkhan Aria-Balou ou Lougachiri, qui habite maintenant le corps du Dalaï-lama. Cet auteur ajoute que l'esprit divin, qui réside dans le corps du khoutoukhtou mongol, à l'Ourga, accompagnait ce bourkhan dans toutes ses transmigrations, et qu'il avait servi, dans cette occasion, de cheval à Ghessur khan. Dans d'autres circonstances, l'esprit divin du khoutoukhlou fait le service de domestique, d'écuyer ou de compagnon.

M. Klaproth, dans ses intéressantes notices sur la frontière russe-chinoise, dit, à ce sujet : « Ghessur khan est le nom mongol d'un général déifié, qui vivait au commencement du IIIe siècle, après Jésus-Christ. Il était né, d'après les livres mongols, dans un pays près de Khoukhou-noor, entre le Tibet et la province chinoise de Chen si. Les Chinois le nomment Kouan yu, ou Kouan yun tchhang. Il fut général en chef de l'armée de Lieou peï, qui, en 199, se révolta contre Hian ti, dernier empereur de la dynastie des Han ; Lieou péi s'empara de la ville de Hia peï, et la mit sous la sauvegarde de Kouan yu. Mais comme, l'année suivante, cette ville fut reprise par le général impérial Thsao thsao, Kouan yu fut fait prisonnier et entra au service de l'empereur. A la bataille de Pe ma, où d'autres rebelles furent totalement battus par Thsao thsao, Kouan yu se distingua extrêmement ; il tua Yan lian de sa propre main, et, par cet exploit, termina le combat. Thsao thsao, qui avait conçu la plus haute estime pour Kouan yu, fit tout son possible pour se l'attacher ; mais ses efforts furent vains, ce guerrier ne voulut pas abandonner Lieou péi. Il alla retrouver celui-ci, et gagna plusieurs batailles, jusqu'en 220, qu'il fut fait prisonnier par Sun kiun, et condamné à périr, avec d'autres généraux. Les Chinois sont persuadés qu'il n'est pas mort, mais qu'il habite parmi les demi-dieux. La dynastie mandchoue, qui occupe actuellement le trône, le regarde comme son patron ; elle le nomme Kouan mafa khouang ti, et les Chinois, Kouan ching ti kiun. On le représente généralement assis ; il a, à sa gauche, son fils Kouan phing, et à sa droite, son écuyer avec une figure noire. »

Voy. *Archives de la Littérature Asiatique*, St-Petersbourg, 1810.

Voyage à Pékin

Le bøgdo demeura douze ans dans les palais de Mangoùcha aux douze têtes. Pendant ce temps ^{p1.234} ses possessions furent envahies par trois khan de Charagòl, son empire fut détruit et son peuple dispersé. Alors les trois sœurs bienheureuses de ce souverain jetèrent leurs regards du haut des cieux, et le cœur oppressé parlèrent ainsi :

— Le breuvage enchanté a vaincu celui qui avait toujours été invincible ; tu t'es élevé avec les forces d'un khoubilgan jusqu'au trône de Mangoùcha aux douze têtes, et là tu as tout oublié !

Ainsi parlèrent les sœurs bienheureuses. Elles écrivirent une lettre sur le bois d'une flèche, et l'adressèrent au souverain déchu. Il la lut et il commença à se rappeler les choses passées. Mais la méchante Aroula ne tarda pas à lui verser son breuvage fatal, et le bøgdo fut de nouveau dominé par l'oubli.

Les bienheureuses sœurs descendirent au palais de Mangoùcha, pour ranimer le courage de Ghessur. Elles parvinrent à le délivrer de son enchantement, le souvenir du passé revenant tout a coup à sa mémoire, sa voix de lion se fit entendre, la terre trembla, et un tourbillon de feu ayant enveloppé quatre-vingt-huit fois les palais dorés, et trois fois les remparts de la ville, tout fut dévoré par les flammes. Le vainqueur monta un cheval bai ¹ enchanté, et retourna dans son empire.

^{p1.235} S'étant élevé à dignité de mille khoubilgan, le souverain dévasta tout le pays de Charagòl, délivra sa pieuse épouse de sa prison, et rétablit le trône dans la ville, qui avait deux fois treize temples et cent huit grandes fortifications.

Ce dominateur de dix parties du ciel, voyant Tsarghin, guerrier octogénaire, et les filles et les enfants de ce héros, vaincus par les khan de Charagòl, poussa un profond soupir ; l'âme affligée et

¹ Dans les temples mongols, Ghessur khan est représenté sur un cheval semblable en bois.

Voyage à Pékin

commençant à se souvenir des héros ses compagnons d'armes, il s'écria :

— O toi, vautour rapide, qui, d'un cœur généreux, parmi les hommes te précipitais toujours en avant, cher Sessé Chikher, mon cher frère, où es-tu ? Et toi, aigle parmi les mortels, toi sans peur, écrasant tout, tel qu'un éléphant, où es-tu, fier Choumar ? où es-tu, mon Bouiantik, épervier parmi les hommes, toi qui, doué d'un cœur de caillou, me sacrifias tes forces dans un âge si tendre ?

Griffe de lion du souverain, toi qui, semblable au faucon, ne manquais jamais ta proie ; toi vainqueur de quatre-vingt-huit nations, où es-tu, mon Nanson, avec tes quinze ans ? Et toi, mon héros au cœur de pierre, Bars, vainqueur irrésistible, où es-tu ?

En parlant ainsi de ses guerriers il éleva sa voix, et à ce bruit les murs agités par le tourbillon se tournèrent par trois fois.

^{p1.236} Le souverain ordonna de seller son cheval bai pour aller promptement aux lieux où avaient succombé ses héros. Tsargin excita son grand cheval pommelé à le suivre.

Arrivé sur le champ de bataille, le souverain poussa des cris affreux, et lorsqu'il vit les squelettes de Bouiantik et de Bars, il tomba par terre sans connaissance. Mais l'âme de Nanson ayant passé dans le corps d'un lion, et celle de Choumar dans celui d'un éléphant, le monarque s'éveilla. Il embrassa l'éléphant et le lion, puis s'adressant aux dieux des dix parties du ciel, il s'écria en se lamentant :

— O mes héros incomparables, Nanson, Choumar, et toi, mon frère, mon cher Sessé Chikher ! et toi, Bars, qui te précipitais avec fureur sur l'ennemi ! vous morts si tôt pour ma défense ; vous étiez les flambeaux éclatants qui chassiez les ténèbres de la nuit ! fidèle Bouiantik, ô vous mes héros, mes prêtres et mon peuple, vous tous inébranlables au choc des ennemis, comme un rocher de

Voyage à Pékin

granit. Oui, je suis le bøgdo régissant, mais après avoir dompté Mangoùcha aux douze têtes j'ai été vaincu par le breuvage enchanté d'Aroùla.

Semblable au bruit du tonnerre produit dans le ciel par les dragons bleus, ainsi retentirent les lamentations du souverain. Les âmes de ces héros, sous la forme d'éléphants, de tigres et de loups, p1.237 entourèrent trois fois leur monarque en poussant des hurlements plaintifs.

Les trois sœurs bienheureuses, en entendant ces gémissements, descendirent de leurs célestes habitations pour calmer la douleur de leur frère ; mais le voyant inconsolable elles retournèrent près de Khourmousta leur père, chef des trente-trois tengheri et grand protecteur de la terre. Khourmousta ouvrit le livre des destins et y lut les paroles suivantes :

« Ghessur khan a quitté l'empire des tengheri à la tête de ses héros, mais le sort a voulu qu'ils périssent avant leur maître. Cependant Ghessur khan, avant de livrer son dernier combat, parvint à vaincre neuf fois les trois mauvais tengheri, qui, sous la forme de trois khan puissants, avaient réussi à le vaincre une fois sur la terre !

Khourmousta, entouré d'une foule de tengheri, se présenta devant Bouddha et dit avec respect :

— Maître des dieux, votre envoyé sur la terre y a perdu trente de ses héros. La guerre est terminée, mais leur chef valeureux embrasse en gémissant les ossements de ses guerriers.

Le maître des dieux l'écoute avec un doux sourire, et en présence de mille bourkhan, il prend un badir¹ noir, avec de l'archan, en remplit p1.238 un bounba, et le présentant à Khourmousta, il lui dit :

¹ Vase sacré par lequel le principal bourkhan est ordinairement représenté chez les Mongols.

Voyage à Pékin

— Envoie cet archan a celui qui a terminé son combat. Dès qu'il en aura répandu une goutte sur les corps de ses héros, leur âme leur sera rendue ; la troisième goutte les rappellera entièrement à la vie. Qu'ils boivent alors de l'archan, et leurs anges protecteurs, retournant auprès d'eux, leur donneront des vertus extraordinaires.

Khourmousta prit l'archan et le remit aux trois sœurs bienheureuses, en leur disant :

— Dites à celui qui a terminé son combat : Qu'es-tu devenu ? les dieux des dix régions du ciel veillent sur ta tête, ton sein est défendu par les vaillants tengheri, et tes pas sont protégés par le pouvoir de quatre-vingt-huit bourkhan ; cent-quatre-vingts déesses gardent ta ceinture. O Ghessur khan ! Tu commandes dans les dix régions du ciel, toi, le descendant de Khourmousta. Si tu n'avais pas été séparé de tes héros tu ne serais pas ainsi livré à la douleur.

Les trois sœurs bienheureuses descendirent des nuages, accompagnées de terribles coups de tonnerre semblables aux rugissements de vingt dragons. Ghessur khan, après s'être prosterné neuf fois devant le maître des dieux, et neuf fois devant son père Khourmousta, prit l'archan, et par l'effet de ce breuvage miraculeux ^{p1.239} les trente héros furent rendus à la vie, et reprirent leur forme première.

De retour dans sa patrie, après tant de combats, le monarque rassembla ses héros et les trois souches de son peuple. Des cris d'allégresse firent retentir tous les rivages de la mer. Les parfums s'élevèrent des autels en nuages épais. Des lys d'un éclat extraordinaire sortaient de la terre ; le jour ils étaient invisibles, mais pendant la nuit ils servaient de brillants flambeaux. Défendus par des remparts inaccessibles, les héros se prosternaient devant leur souverain. Après trois mois de fêtes et de joie, chacun retourna chez soi. La force de lion du monarque avait ressuscité ses héros.

Voyage à Pékin

Les destins accomplis, Bogdo Ghessur khan vécut dans une paix profonde.

II

@

Bogdo Ghessur khan régnait dans les dix régions du ciel, sur les prêtres, comme un soleil, et sur le peuple, comme un roc de granit.

Andoulman khan, doué d'un corps miraculeux, régnait sur le Dokour-tib, avec la force d'un démon ; il avait cent bras et cent yeux ; le milieu de son corps était gardé par quatre tengheri parjures ; huit esprits infernaux en surveillaient la partie supérieure ; il avait soixante-dix khoubilgan. Sous ses ordres étaient trois cent soixante héros à toute épreuve, trois mille ^{p1.240} guerriers et trente-trois millions de soldats. Son coursier jaune tigré égalait la force de treize dragons. Sur les rivages du pays de Touk il conquiert cinq cents millions de provinces, et il envoya les princes de ces peuples à Ghessur khan avec ces paroles :

« Andoulman khan est arrivé de la province de Dokour-tib. Lequel des khan de Sam-pou-tib a pu lui résister ? Vaincus, nous nous sommes soumis à ses armes ; trois mille héros lui jurent obéissance. Son coursier jaune tigré égale la force de treize dragons. Nous avons été quinze ans à parcourir le pays de Dokour-tib.

Après avoir donné à chacun des trois princes et à chacun des trois mille cavaliers, qui composaient leur suite, deux cents chevaux, il ajouta :

— Hâtez-vous, allez nuit et jour, dans trois ans vous arriverez dans les provinces de Ghessur ; il vous faudra trois ans pour revenir, et alors il vous restera encore neuf ans pour traverser mes États.

Au bout de trois ans, les princes arrivèrent aux États de Ghessur, et s'étant approchés des palais, ils se prosternèrent neuf fois neuf fois, et prononcèrent à haute voix les ordres d'Andoulman

Voyage à Pékin

khan de Dokour-tib. Le souverain appela les héros. En apprenant la nouvelle des victoires d'Andoulman, ils sourirent et demandèrent à l'instant qu'on lui déclarât la guerre. ^{p1.241} Bouiantik, qui parle dix langues, proposa d'envoyer dix messagers, suivis chacun de dix millions de soldats, de les faire marcher nuit et jour en annonçant partout que Ghessur lui-même les suivait de près avec sa puissante armée. Choumar revêtit déjà sa brillante cotte de mailles ; il y ajoute son arc pesant, et remplit son carquois de quatre-vingt-huit flèches ornées de larges plumes ; il ceint un glaive long de neuf toises, et sautant sur son coursier bai, il s'approche du souverain, et s'écrie :

— Monarque redoutable, j'irai seul contre Mangoùcha aux douze têtes. Il a conquis cinq millions de nos provinces. Que tardons-nous ?

Le puissant monarque donne l'ordre de se préparer à la guerre.

Lorsque les guerriers furent tous rassemblés, il voulut que cette campagne, qui pouvait durer douze ans, fût terminée en douze mois. Il confie au vieux Tsarghin le soin de veiller sur le peuple et sur les troupeaux ; mais le héros octogénaire adresse ces paroles à son prince :

— O mon maître, il est vrai, j'ai vécu quatre-vingts ans, mais je désire encore une fois me trouver à un combat terrible.

Lorsque Khourmousta, du haut des cieux, t'envoya à Sampou-tib, il te prédit deux guerres cruelles. La première fut excitée par les khan de Charagòl, l'autre commence aujourd'hui. ^{p1.242} J'ai vu beaucoup de jours. Je n'ai plus longtemps à vivre. Permets donc, ô mon prince, que je t'accompagne au combat.

Ainsi parla le vieillard ému. Le khan pouvait à peine retenir ses larmes. Alors un héros, le jeune Nanson, s'approche de lui, et lui dit :

—Tu as toujours obéi à ton souverain, pourquoi veux-tu t'opposer à ses ordres ?

Voyage à Pékin

Le vieux Tsarghin lui réplique aussitôt :

— Que penserais-tu de moi, toi Nanson, âgé de quinze ans ? Je suis Tsarghin, accablé par le fardeau de mes quatre-vingts ans. Mon cheval, au poil mêlé, peut à peine arracher l'herbe des prés, des cheveux blancs couvrent ma tête, mais je désire encore une fois combattre sous les yeux de mon souverain et dans les mêmes rangs que toi, cher Nanson.

Ainsi parla ce héros avec une voix touchante, et tous les héros joignirent leurs larmes aux siennes.

Alors le roi donne ses vêtements au vieillard, lui dit :

— Tsarghin, mon bien-aimé, tu dis la vérité, mais tu as toujours respecté mes ordres : reste donc ici et veille sur mon peuple.

— Bénies soient tes paroles, ô bôgdo, répondit Tsarghin ; je t'ai obéi dès ma jeunesse, serait-il possible que le vieux Tsarghin voulût se rendre criminel ? Mes os sont desséchés, mon sang noir s'est refroidi dans mes veines, ^{p1.243} la vieillesse me destine à la terre. Je désirais mourir sous tes yeux sur le champ de bataille, tu en ordonnes autrement.

— Tsarghin ! tu n'as plus de vigueur, garde les foyers.

— Oui, il est vrai, mes forces sont épuisées.... je reste !

Le souverain se dispose à la guerre contre Mangoùcha aux douze têtes, et donne cet ordre à Oulan et à Bouiantik :

— Allez en avant ; arrivez sur le territoire de l'ennemi, annoncez que Ghessur khan, souverain de Sampou-tib, s'avance avec son armée pour couper toutes les têtes de Mangoùcha, l'une après l'autre.

Oulan et Bouiantik montent joyeusement à cheval, et parviennent au pays ennemi. Tous deux se précipitent sur le haras de chevaux

Voyage à Pékin

blancs du khan, s'emparent de onze mille chevaux et les amènent au milieu d'un bruit épouvantable qui fit trembler la terre.

Andoulman khan s'écrie en entendant ce fracas :

— Quel est le téméraire qui ose venir jusqu'ici ? Un être mortel n'aurait pas osé pénétrer jusqu'à moi. Il faut que ce soit Khour-mousta.

Les gardiens des troupeaux se présentent et racontent ce qui s'est passé.

— Quel était le nombre des guerriers ?

demande Andoulman. Les gardiens répondent :

— Il nous sembla d'abord que plus de dix mille ennemis avaient surpris notre taboune, mais ^{p1.244} plus tard nous découvrîmes qu'ils n'étaient que deux.

Le khan s'écria :

— Il faut que ce soient des princes envoyés par mon ennemi Ghessur khan. Vous, mes guerriers Arkhaï et Charkhaï, prenez avec vous mille soldats et poursuivez les fuyards. Ne les tuez pas, amenez-les vivants, et revenez à la taboune.

Arkhaï et Charkhaï les poursuivirent.

Cependant Oulan et Bouiantik, ayant déjà atteint les hauteurs du mont du Lion, choisirent le plus beau cheval du troupeau, et s'occupèrent de le seller. Pendant qu'il adressait ses prières au maître de la terre, Bouiantik entend du bruit, s'élance sur son cheval, et après avoir regardé autour de lui du haut du mont du Lion, il s'écrie :

— Oulan ! à cheval, voici l'ennemi !

Oulan, riant aux éclats, saute sur son coursier. Les deux héros fondent sur l'ennemi en invoquant l'ange protecteur de leur souverain.

Voyage à Pékin

Bouiantik crie à son ami :

— Ne le tue pas, cher Oulan.

En disant ces mots, il renverse d'un coup de son glaive les mille soldats ; ensuite, après avoir attaché à la ceinture de Charkhaï, ses mains qu'il lui avait coupées, les deux héros le renvoyèrent annoncer à son maître Andoulman l'approche du terrible Ghessur.

Oulan et Bouiantik retournent auprès de leur souverain avec les onze mille chevaux blancs. Le ^{p1.245} prince des dix régions célestes leur dit :

— Notre entreprise sera couronnée de succès, puisque Oulan et Bouiantik sont revenus près de nous. Onze mille chevaux sont d'un heureux augure.

En disant ces mots, il donna l'ordre de distribuer les chevaux entre les guerriers. Ces héros continuèrent leur route. Après une marche de trois mois, ils découvrent la ville d'Andoulman, et s'écrient :

— Voyez ! c'est la ville d'Andoulman khan.

Chacun se hâte de suivre les traces du souverain.

A peine Ghessur khan s'approchait de l'armée ennemie, qu'Andoulman, en voyant sur les hauteurs des millions de guerriers, sentit son cœur trembler d'effroi. Ghessur fit arrêter ses guerriers et leur tint ce discours :

— Chers compagnons, vos cœurs ressemblent aux rochers de cailloux. Le nombre des ennemis est grand, mais si vous vous sentez trop faibles pour les vaincre, appelez-moi : Ghessur-khan a de la force pour neuf, et renouvellera la vôtre. Si vous êtes blessés, appelez-moi, Ghessur-khan guérira vos plaies sans le secours de l'art. Si vous êtes épuisés par la soif, appelez-moi, Ghessur-khan l'apaisera avec l'archan.

Il dit, et tous ces héros s'écrient avec enthousiasme :

Voyage à Pékin

— Puissant souverain des dix-régions célestes..., né pour la destruction des racines de dix maux, tu es notre appui !...

^{p1.246} En prononçant ces mots ils se prosternent devant lui. Le monarque les entend et remonte à cheval. Semblable au soleil et à la lune, la cotte du terrible Ghessur brille de sept pierres précieuses. Sur ses épaules pend son arc noir et pesant, avec son carquois de couleur éclatante. A son côté retentit son long glaive d'acier. C'est ainsi que le souverain partit pour combattre Mangoùcha. Sa voix ressemble aux rugissements de mille dragons. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel répandent leurs rayons sur son dos, où brillent cinq ailes de l'oiseau de paradis garoudine. Son visage est animé d'un feu céleste ; son front ressemble à celui de Mahha gallan ¹. Des étincelles jaillissent sous les pieds de son cheval bai et enchanté, et s'échappent de chacun de ses cheveux. C'est ainsi que le souverain s'élança sur l'ennemi, son glaive d'acier à la main.

Les trente héros montent à cheval armés de toutes pièces et remplis de joie comme s'ils avaient trouvé une pierrerie inestimable ; ils s'écrient d'une voix unanime :

— Attaquons hardiment l'ennemi !

Alors commença ce massacre horrible. Ghessur, accompagné de ses trente héros, éleva sa voix semblable aux rugissements de mille dragons. Son ^{p1.247} glaive atteignait à la longueur de quinze cents sagènes, et chaque coup abattait mille ennemis. Après s'être fortifié avec l'archan, il se précipita sur le khan Andoulman. Le héros tombe sur les flancs de l'armée ennemie. Ghessur-khan parvient jusqu'à Mangoùcha, il abat de son glaive tranchant cinq de ses têtes, mais aussitôt elles sont remplacées par d'autres.

Pendant ce temps, Saïn Touchimel, un des héros de Mangoùcha, commandant l'aile gauche de l'armée, déracine un arbre énorme

¹ Divinité célèbre chez les Mongols. (Voy. les détails plus haut, pag. 151.)

Voyage à Pékin

que cinq hommes n'auraient pu embrasser, et, s'en servant comme d'une faux, il jonche de tous côtés la terre de cadavres ennemis. Mais Nanson et Choumar le terrassent et le tuent. Le souverain des dix régions du ciel tranche encore cinq têtes à Mangoùcha, mais elles reparaisent aussitôt.

Fatigué de ce combat inutile, Ghessur baisse son glaive vers la terre. Alors Andoulman khan fend son ennemi en deux, mais les morceaux se rejoignent à l'instant.

— Khourmousta, mon père, s'écrie Ghessur-khan, je ne saurais vaincre ce khan !

Les trois grandes sœurs bienheureuses entendant ces paroles, arrivent auprès de Khourmousta. Le maître des tengheri envoie au secours du souverain son frère Sessé Chikher. Porté sur un cheval gris à huit ailes, Sessé descend de l'empire des tengheri ; il regarde de tous côtés ^{p1.248} et aperçoit son frère combattant Mangoùcha ; il dit alors à son épouse Ghimsoun :

— Si je m'approche de trop près, je serai forcé de hacher Mangoùcha en petites pièces. L'âme de ce méchant khan est dans ses yeux. Pour que mon frère me reconnaisse, je vais aveugler son ennemi.

En disant ces mots, il tira, à une distance de cinq journées, une flèche qui alla trouver l'âme de Mangoùcha dans ses yeux. Celui-ci tomba sur la terre avec son cheval jaune tigré, tel qu'une montagne énorme qui s'écroule avec fracas.

Ghessur s'écrie :

— C'est votre ouvrage, ô mes trois sœurs bienheureuses !
O mes trois tengheri, c'est votre ouvrage !

Sessé Chikher lâche la bride à son cheval gris à huit ailes, et s'élanche le glaive levé. Il détruit les restes de l'armée ennemie et les disperse comme la cendre dans l'air. Un seul coup de son glaive produit ce miracle. Il accourt ensuite près du souverain.

Voyage à Pékin

Ghessur-khan, reconnaissant son frère, se jette à son cou et l'embrasse tendrement.

— Cher frère, lui dit-il, les khan de Charagòl t'avaient vaincu. Incomparable guerrier, d'où viens-tu ? où veux-tu aller actuellement ?

Le souverain des dix régions célestes et Sessé Chikher levèrent leurs regards vers le ciel ; ensuite un tourbillon fit tourner la terre par trois ^{p1.249} fois, mais ils la remirent tous deux en place.

Après cette victoire sur Mangoùcha aux douze têtes, ces héros tuèrent son épouse Badmou-Rakau, brûlèrent son fils, ainsi que le corps d'Andoulman-khan, et réduisirent ses sujets en esclavage.

Les vainqueurs avaient déjà parcouru quinze journées de chemin depuis l'endroit où Sessé Chikher était descendu des cieux pour défaire Mangoùcha, lorsqu'il virent arriver à leur rencontre l'épouse de Ghessur, la pieuse Almour. Elle était entourée de plus de mille hommes de sa suite, et accompagnée du vieux Tsarghin. Le peuple était ivre de joie en voyant Sessé Chikher et son souverain. Tous s'approchèrent, excepté le prince Tchoton, qui avait trahi dans le combat avec les khan de Charagòl.

Le souverain des dix régions célestes revint dans ses États avec son frère Sessé, et rentra dans la ville qui avait deux fois treize temples et cent huit grandes fortifications. Là, dans de vastes palais, ils célébrèrent la fête de la victoire. Le grand Sessé Chikher vida vingt tasses d'eau-de-vie, et reconnaissant le prince Tchoton, il exigea sa mort... et le peuple exigea sa mort. Alors le souverain des dix régions célestes s'écria :

— Cher Sessé, arrête, il ne faut pas qu'on le tue. Tchoton veille sur nous pendant notre sommeil. Il nous rappelle à nos devoirs et nous lui devons ^{p1.250} les plaisirs de cette fête. Tchoton est coupable, mais le méchant est un de mes mille khoubilgan ; sans ma bienveillance le perfide aurait cessé d'exister depuis longtemps. Vous savez

Voyage à Pékin

pourquoi je l'épargne. Je livre mes raisons à votre propre jugement.

Tous gardèrent le silence.

Alors le souverain des dix régions distribua le butin. Il donna à Sessé Chikher le coursier jaune tigré de Mangoùcha, qui avait la force de treize dragons ; sa cotte de maille à anneaux à Choumar ; Tsarghin reçut l'énorme cheval de Sain-touchimel, et le jeune Nanson, âgé de quinze ans, obtint sa cuirasse. Les autres héros reçurent également des présents. Enfin, le sévère Ghessur khan alla dans le pays de Nouloum, et se fixa, d'après la volonté des saints tengheri, heureux et tranquille dans ses vastes palais.

Le souverain des dix régions détruisit les racines de dix maux, vainquit Mangoùcha aux douze têtes et fit revenir son frère Sessé Chikher. Ce retour fut une joie pour toutes les créatures terrestres.

*

La station de Charà-boudourgounà est située entre deux collines sablonneuses. L'eau y est mauvaise.

A cinq heures le vent changea et souffla du sud-est. Le dégel commença, et jusqu'à dix heures du soir il tomba de la neige fondue.

4 novembre. — Le matin le thermomètre était à quinze degrés au dessous de zéro ; le vent soufflait de l'ouest. Les bonnes dispositions du méiren envers nous, ayant rendu le bitkhéchi plus traitable, il détermina les habitants à nous prêter des chameaux, ce qui nous évita la peine d'en louer. Nous eûmes cet agrément jusqu'à Khalgan.

Nous parcourûmes vingt-cinq verstes jusqu'à Dourmà, sur une montagne sablonneuse. La route était inégale et fatigante. La pluie et le froid avaient heureusement donné au sable un peu de consistance, de sorte que nos roues n'enfoncèrent que d'un quart d'archine. Nous fîmes le trajet en six heures, tandis que les bagages de la mission, en 1807, y avaient employé cinq jours.

Voyage à Pékin

Pour faciliter le passage, plusieurs de nous étaient à cheval. Le P. Gerbillon dit, dans son journal du 20 avril 1696, que l'empereur, arrivé dans ces lieux, avait donné l'ordre à sa suite de marcher à pied pendant quatre jours à travers les sables qui s'étendent de Ketsou boulàk, jusqu'au marais de Podjokhteï, afin de soulager les chevaux. L'empereur lui-même marcha à pied, en tirant sur les lièvres qui abondaient alors dans ces contrées.

Nous vîmes en chemin des iourtes et beaucoup de bétail. Une grande caravane, chargée de thé, vint à notre rencontre. Elle allait à Kiakhta. Les conducteurs, qui habitaient près de ces lieux, ^{p1.252} avaient quitté la route du commerce pour suivre la nôtre. Nous fîmes halte aujourd'hui dans une grande vallée marécageuse. Le froid avait gelé l'herbe qui, en toute autre saison, était très bonne dans cet endroit. Nous fûmes reçus par des Baroun Sounit (Sounite occidentaux), qui ne prennent pas toujours les routes tracées et franchissent les montagnes et les vallées comme des chamois.

Nos iourtes étaient excellentes, mais nous manquions d'eau. Il y a dans les environs un lac d'eau salée.

5 novembre. — Le matin le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro. Le temps fut beau le reste de la journée.

Par ordre du bitkhéchi et du bochko, trois chameaux et quatre chèvres furent laissés sous la garde du taïdzi Arachi jusqu'à notre retour.

Les Baroun Sounit qui nous avaient escortés depuis deux stations nous quittèrent pour retourner à leur kochoun, après avoir reçu les cadeaux d'usage.

6 novembre. — Pendant la nuit il fit clair de lune. A deux heures après minuit, il s'éleva un vent si violent que nous fûmes obligés de nous lever, dans la crainte de voir nos iourtes emportées.

Les vingt verstes que nous eûmes à parcourir jusqu'à Tsakildàk,

Voyage à Pékin

furent très pénibles, à cause du chemin inégal et sablonneux. Près de ce lieu, ^{p1.253} on commence à trouver de l'herbe et beaucoup de souli.



Le taïdzi Arachi

Nous fûmes suivis, pendant toute la route, par des chameaux appartenant à un lama du khochoun du toussoulakhtchi Demit : il allait à Khalgan charger des marchandises pour l'Ourga. Je lui demandai combien il nous prendrait pour transporter nos effets à Khalgan (250 verstes). Il répondit qu'il exigerait deux lanes (4 roubles en argent), pour chaque chameau chargé de douze pouds.

Près de la station il y avait une caravane chargée de thé qui

Voyage à Pékin

allait de Khalgan à Kiakhta. C'était l'approche de la saison où l'on transporte cette plante précieuse à cette dernière ville, pour l'échanger dans les mois de janvier et février contre des marchandises russes.

Nos nouveaux conducteurs étaient deux gardes du corps d'un certain âge, et trois vieux taïdzi, dont l'un parlait très bien le chinois, ayant longtemps séjourné à Khalgan et à Péking. Leur extérieur était très distingué, et leur conversation fort polie.

Les trois puits que nous trouvâmes à cette station ne contenaient que très peu d'eau ; ils semblaient n'avoir été creusés que peu de temps avant notre arrivée. Des restes de foyer et d'autres indices annonçaient que ces lieux étaient fréquentés. Les Mongols tournent au midi ^{p1.254} l'entrée de leurs iourtes pour se mettre à l'abri des vents du nord et de l'ouest, qui, pendant l'hiver, sont plus rigoureux que celui du sud.

A une verste de ce lieu on trouve le puits de Togòtou, où la mission de 1794 s'arrêta au mois de novembre. C'est là que se termine le territoire des Sounit. La station suivante est déjà sur le territoire des Mongols Tsakhrar.

7 novembre. — Le temps fut assez doux ; nous laissâmes jusqu'à notre retour trois chevaux et un chameau à cette station : ils étaient si faibles et si épuisés de fatigue que nous conservâmes peu d'espoir de les retrouver. Nous marchions toujours sur un terrain sablonneux, mais peu profond. Nous vîmes en route un temple près duquel s'élevait un soubourgan de forme pyramidale ; il y avait aussi un excellent puits, de bons pâturages ; de nombreux bestiaux erraient sur les montagnes ; on voyait plusieurs iourtes dans les vallées. Le dérissoù abondait en plusieurs endroits, et servait de retraite à une grande quantité de lièvres.

A moitié chemin nous fûmes complimentés par des Tsakhar de service : c'étaient un dzanghin, ayant un bouton bleu opaque sur son bonnet, ce qui lui donnait un rang égal à celui de nos chefs

Voyage à Pékin

d'escadron ; un khavàn (en mandchou khàfan) et un djoun da (en mandchou djouàn ni da, chef de dix hommes). ^{p1.255} Ces deux derniers portaient des boutons blancs. Tous étaient bien vêtus et parlaient avec facilité. Les Tsakhar formaient un des huit corps de l'armée mandchoue, qui conquiert la Chine en 1644. Plusieurs d'entre eux sont chargés de surveiller des troupeaux de l'empereur, et sont salariés.

Plus loin, nous arrivâmes près d'un obo très haut, formé de petits saules à feuilles blanchâtres et veloutées, qui sont très communes à une certaine distance à l'est, dans des lieux sablonneux. C'est à cet obo que les Mongols des environs célèbrent en été leurs fêtes religieuses. En face de l'obo s'élève une colline sablonneuse semblable à un grand rempart ; et plus loin, vers l'ouest, le mont Nogòn-niroù (mont Vert), qui sépare le territoire des Tsakhar de celui des Sounit. Cette montagne est en grande vénération chez les Tsakhar, et, par dévotion, ils n'osent pour ainsi dire prononcer son véritable nom. De l'obo la vue s'étend au loin.

A cinq verstes de la nouvelle station Elesoutoù, le chemin commence à incliner de plus en plus. La bonne qualité des puits que nous trouvâmes en route nous prouva que les Tsakhar étaient des gens qui prenaient leurs précautions pour que tout fût dans l'ordre ; ils sont probablement redevables de ces soins à leurs voisins les ^{p1.256} Chinois. La station nous offrit d'excellents pâturages. Le vostrets est très commun dans le pays des Tsakhar ; nos chevaux et nos chameaux broutèrent cette plante avec plaisir.

Nos iourtes étaient très mauvaises ; malgré cet inconvénient nous ressentions une grande joie d'avoir, par une grâce spéciale de la Providence, heureusement traversé ces déserts dangereux et difficiles à passer, quand on ne peut changer ni de chevaux ni de chameaux ; nous étions comme les navigateurs qui entrent dans le port après avoir parcouru les mers orageuses dans la saison avancée de l'automne.

Voyage à Pékin

De nombreux troupeaux, appartenant à l'empereur, paissaient dans les environs. Les bergers, dont la plupart étaient des lama, se rassemblèrent en foule autour de notre camp, pour satisfaire leur curiosité. Notre station et les trois suivantes se trouvent dans le khochoun, ou la division de Kouba charà qui se distingue par un pavillon jaune orné d'une bordure.

Les présents accoutumés furent donnés au khavan et au djounda, pour encourager leur zèle.

Le terrain de la plus grande partie de notre route, depuis le 22 octobre jusqu'à ce jour, avait constamment été sablonneux et entrecoupé de collines et d'élévations plus ou moins roides. Une fois seulement, près d'Olòn khoudoùk, nous ^{p1.257} trouvâmes de petites cornalines dans du gravier, et sur un chemin ferré, entre Sait-oussou et Khoudjirtou.

Nos journées furent généralement de vingt à vingt-cinq verstes ; une fut de trente, et une autre même de quarante.

@

CHAPITRE VI

Voyage à travers le territoire des Tsakhar jusqu'à la forteresse de Khalgan, située dans la grande muraille de la Chine

@

8 novembre. — ^{p1.258} Les Tsakhar, suivant l'exemple des Sounit ¹, nous fournirent quatre chameaux et un chariot chinois. A la station précédente, des Mongols nous avaient prié de leur vendre un chariot à un cheval.

A huit heures du matin nous nous mîmes en route pour Kharà tologöi (colline noire), située au sud, laissant à la station deux chameaux et un cheval épuisés.

Nous fûmes très surpris de trouver à six verstes d'Elesoutou, sur la route même, dans un sac de cuir, le cadavre d'un enfant âgé d'un an. Il y avait sur le sac un petit morceau de peau de mouton, un peu de millet et un petit pain. C'est la manière ordinaire, chez les Mongols, d'enterrer les morts.

^{p1.259} Notre imagination s'épouvante de l'idée de la mort, et lorsqu'elle est préoccupée de cette crainte, l'avenir ne s'offre plus à nous que sous des couleurs lugubres. La superstition, profitant de cette terreur, a établi une foule de pratiques bizarres pour écarter les maux dont elle se croit irrévocablement menacée ; les prêtres de Bouddha, pour maîtriser l'esprit de leurs sectateurs, ont représenté la mort sous une image effrayante. Le moribond dévot fait appeler un lama pour assurer le salut de son corps et de son âme ; le prêtre, après avoir pris des renseignements sur le jour et l'heure de la naissance du malade, sur les circonstances qui l'ont accompagnée, et sur tout ce qui lui est arrivé pendant sa vie, prononce, d'après les saints livres et les lois de l'astrologie, si le corps sera brûlé ou jeté à l'eau, s'il sera exposé dans une espèce de

¹ Les usages des ancêtres sont des lois sacrées pour les Asiatiques ; ils s'empressent de les suivre aussitôt que l'occasion s'en présente.

Voyage à Pékin

cage, ou couvert de pierres, etc. Il y a quelques exceptions : par exemple, on n'enterre pas un homme qui s'est pendu ; quiconque meurt à la suite d'enflures ne peut pas être brûlé ; on ne jette pas à l'eau ceux qui ont été noyés par une inondation, ou frappés de la foudre, ou dévorés par les flammes ; on ne peut enterrer sur une montagne, quelqu'un qui est mort d'une maladie contagieuse ; en un mot, on ne peut pas jeter sans raison du bois dans le feu, du feu et de la terre dans l'eau, porter du bois sur une montagne ou dans une forêt. Telles ^{p1.260} sont les lois des bouddhistes. La manière la plus ordinaire de disposer des corps, est de les transporter dans une steppe, et de les laisser abandonnés aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Mais, même dans ce cas, le lama décide vers quelle partie du monde la tête doit être tournée ; on plante une girouette en terre, et la direction que lui donne le vent détermine celle que le défunt occupera. Du reste, tout dépend entièrement du lama, qui prescrit également comment il faut ensevelir le cadavre, s'il faut le vêtir ou le laisser nu, le déposer en plein air ou dans une vieille iourte, et qui décide lesquels de ses effets ou quels objets y doivent être ajoutés comme offrandes. Si le corps doit être brûlé, on ne le couvre pas, on le laisse exposé à l'air ; quelquefois on place à l'entour, des drapeaux tournés vers les quatre parties du monde, ou bien l'on entoure le bûcher de pieux plantés en terre, et sur lesquels sont écrites des prières tibétaines. Ceux qui veulent montrer leur ferveur et leur dévotion ou leurs richesses, font élever des monuments en bois ou en pierres, sur les tombeaux où ils déposent les cendres de leurs parents. Cet usage a été observé en Mongolie dès les temps les plus reculés. [Ruysbroëk](#) ¹ dit expressément : « Les Tatars (Mongols), semblables aux anciens, ^{p1.261} brûlent leurs morts et déposent leurs restes sous de hautes pyramides. » Les riches invitent les lama à faire, pour les âmes des défunts, des prières qui doivent durer au moins quarante-neuf jours.

¹ Collection dite de Bergeron, par. 53.

Voyage à Pékin

Après avoir parcouru treize verstes, nous descendîmes dans une vallée profonde. Nous vîmes, pendant toute la journée, des troupeaux nombreux appartenant à l'empereur. Les surveillants et les bergers de ces troupeaux occupaient en ce lieu plus de cinquante iourtes. Nous avons rencontré également des bœufs de petite taille, mais gris et forts. Ces animaux sont plus communs dans les steppes des Tsakhar que dans les autres parties de la Mongolie. On les vend en Chine, pour l'approvisionnement du pays ; les Tsakhar s'en servent pour transporter, de Khalgan à l'Ourga, et même jusqu'à Kiakhta, du thé impérial et du nankhin.

A dix verstes plus loin nous atteignîmes la grande chaîne des monts Ongòn (roi des chamans). Un chaman s'appelle bèg en mongol, et une chamane ouddogoun. L'Ongòn est leur dieu pénate, la divinité domestique, qui protège leur famille et leurs troupeaux. Ces restes de la croyance chamanique trouvent encore des partisans zélés parmi les Mongols, malgré la forte opposition des prêtres de Bouddha.

L'idole d'Ongòn consiste en plusieurs ^{p1.262} lambeaux de toile rouge donnés par un chaman distingué, ou quelques chiffons choisis et préparés par de vieilles femmes. Ces dieux pénates sont très révéérés par les mères de famille ; elles les conservent dans leurs iourtes ; les événements malheureux sont attribués ordinairement à leur colère ; on leur présente d'abondantes offrandes, et on leur adresse des prières ferventes pour les apaiser et implorer leur secours.

Ensuite on traversa un rempart peu élevé ; les habitants nous dirent qu'il divisait autrefois les possessions chinoises de la Mongolie indépendante. Ce rempart s'étend fort loin, de l'est à l'ouest, et paraît se réunir aux hauteurs desquels découle l'Orkhòn. On compte, jusqu'à la station prochaine, huit verstes. Le chemin est entrecoupé d'élévations pierreuses et de vallées nues, dont le terrain est argileux. On voit, au sud-est, une longue chaîne de montagnes, dominée par le mont colossal de Djibkhalantou. A certains jours, les

Voyage à Pékin

Tsakhar de la division de Koubòcharà y apportent leurs offrandes.

Deux caravanes passèrent devant nos iourtes ; elles revenaient de Dolon-nòor, où elles avaient transporté et échangé du sel contre du millet, du tabac, etc.

9 novembre. — L'archimandrite et moi, nous fûmes invités, par les prêtres, à prendre du thé ^{p1.263} chez eux. Le mauvais temps nous força de refuser leur invitation.

Les Mongols, de même que toutes les nations de la même race (c'est-à-dire les Bouriates et les Kalmuks), aiment beaucoup le tabac. Un petit sac à tabac, une pipe, un briquet, sont, pour eux, les choses les plus indispensables en voyage ou chez eux. Si des amis se rencontrent, ils commencent par se présenter mutuellement leur pipe. Les Tsakhar nous donnèrent cette marque de politesse. Les Mongols achètent ordinairement leurs pipes des Chinois ; ils font chez eux les briquets, et les façonnent avec beaucoup de goût ; leur acier trempé est d'une bonne qualité ; ils portent ces briquets attachés par derrière, à une ceinture en cuir, à peu près comme la giberne de nos cavaliers ; c'est pour eux une chose de première nécessité et d'ornement. Ces briquets sont enchâssés dans de l'argent, et ornés de corail, etc. Plusieurs Mongols, au lieu de boutons pour les retenir à leur ceinture, se servaient de pièces de monnaies russes, de 5 copècs, et d'anciennes pièces de Sibérie, de 10 copècs, dont ils font très grand cas.

Le bithkhéchi nous fit entendre, de différentes manières, qu'il avait besoin d'une pelisse en peau de renard, qu'il avait vue chez l'archimandrite, et qui, selon lui, coûte très cher à Kiakhta. Il eut la complaisance de nous permettre de ^{p1.264} laisser à la station quatre de nos chameaux se reposer, jusqu'à ce qu'ils puissent être ensuite transportés par les habitants à Tsagàn-Balgassou.

Le soir, nous reçûmes la visite du dzanghin Enké djirgàl (en mongol, bonheur éternel), âgé de 30 ans ; il nous donna des renseignements sur les appointements que les officiers des

Voyage à Pékin

khochoun des Tsakhar reçoivent annuellement.

Un oukhérida, ou commandant d'une division, a 120 lan, ou onces d'argent ;

Un dzalàn, ou colonel d'un régiment, 115 lan ;

Un somoun-dzanghin, ou chef d'escadron, 100 lan ;

Un khavan, ou koundouï, et un djouàn ni da, grade correspondant à nos lieutenants et cornettes, 60 lan ;

Enfin un bochko, ou premier sergent, 24 lan.

L'oukhérida, et le plus ancien des dzalàns (toussoulakhthi), ne peuvent demander eux-mêmes à Khalgan le paiement de leur solde ; ils doivent présenter à leur gousaï-amban un mémoire, revêtu du sceau du dzanghin. Les Tsakhar forment un corps militaire, composé de huit bannières, ou divisions, sous le commandement en chef d'un gousaï-amban. Nous avons passé sur le territoire des divisions de Koubòcharà (drapeau jaune avec bordure) et de Goulî-charà (drapeau jaune sans bordure). Les deux p^{1.266} dernières stations, jusqu'à Khalgan, sont situées dans le ressort de Goulî-charà.

10 novembre. — Nous avons vu, seulement chez les Tsakhar, des iourtes divisées en oulouss, c'est-à-dire plusieurs iourtes réunies. Les autres Mongols, à cause de la rareté des pâturages, vivent dispersés, excepté quelques officiers supérieurs qui, avec leurs familles et leur suite, occupent une vingtaine de iourtes, ou un plus grand nombre.

Nous fîmes les deux tiers du chemin dans une plaine assez sablonneuse, jusqu'à la route de Goundjou, à laquelle se réunit également celle de Darkhàn-dzam, que nous avons quittée le 9 octobre, dans le pays des Khalkha, entre les stations de Charà-Charàtou, et d'Olon-Baïching. Le chemin devient large et uni, jusqu'à la station de Kouïtoun (froid), située dans ces montagnes. Les trois iourtes, qui nous y étaient destinées, renfermaient les idoles en cuivre des bourkhan, et des dieux pénates que les

Voyage à Pékin

propriétaires y avaient laissés. Une source voisine était gelée ; un puits nous fournit de l'eau. Les animaux, excepté les chevaux, se contentèrent de la neige, dont les montagnes et les plaines étaient couvertes. Nous fûmes obligés d'acheter l'argal, ce qui eut lieu jusqu'à notre entrée en Chine.

11 novembre. — Malgré la hauteur de la neige, ^{p1.266} on apercevait, en quelques endroits, la couleur verte des pâturages ; des troupeaux de chèvres sauvages les broutaient. A moitié chemin, la route est traversée, à l'est, par celle qui conduit de Dolon-nôor à la station de Dzamyïn-oussou.

Nos iourtes d'aujourd'hui étaient très commodes ; mais comme on les avait posées sur la neige, nous souffrîmes d'autant plus du froid et de l'humidité, que nous fûmes obligés de nous passer d'argal.

A huit verstes, vers le sud, est le Tsagan-obò, lieu où les missions de 1794 et de 1808 avaient fait halte. Un riche Tsakhar demeurait à cent pas de la station. Il nous dit que le prix ordinaire du transport de Khalgan à Kiakhta était de trois lan et six thsian pour cent kin. Un chameau porte trois cents kin (ou dix pouds 1/2), ce qui fait à peu près vingt roubles en argent pour une distance de douze cents verstes.

Les Tsakhar, à l'exemple des lama khalkha, nous firent demander si nous avions à vendre des peaux de renards, du corail, des peaux tannées. Ils estimaient quatre roubles en argent une peau de renard qui nous en avait coûté sept, et trois roubles une peau tannée qui en valait cinq. Ils prétendaient que c'étaient les prix auxquels on pouvait acheter ces objets à Khalgan. ^{p1.267}

12 novembre. — Aujourd'hui nous rencontrâmes continuellement des caravanes qui portaient du thé à Kiakhta. Après treize verstes de marche, nous arrivâmes à un rempart en terre assez élevé ; il traverse la route et aboutit à des montagnes qui s'étendent de l'est à

Voyage à Pékin

l'ouest. A gauche est une vaste plaine très fertile.

Ne pourrait-on pas trouver quelque analogie entre ce rempart et les anciennes fortifications que l'on trouve près de Périaslav dans le gouvernement de Poltava, en Bessarabie, et dans d'autres provinces de la Russie ?

A moitié chemin la route est traversée par une autre très large et très fréquentée, qui conduit vraisemblablement de Koukoù-khotò (en chinois Kouei houa tching) à Dolon-nòr. Il y a une garnison chinoise à Koukoù-khotò pour surveiller les Tsakhar, qui étaient autrefois très turbulents. On y prépare des pelleteries pour les vendre à Péking et dans d'autres villes de la Chine ; les transports s'effectuent par la route de Khalgan.

Nous vîmes près du lac Douitou (Dou, en mongol, signifie chant, voix), un grand oulous composé de dix-huit iourtes de bergers. On s'y reposa deux heures : un lama des environs de l'Ourga, qui revenait de Khalgan où il était allé vendre des bœufs et des chevaux, s'y était aussi arrêté ; il nous salua en russe ; il avait p1.268 obtenu pour ses bœufs huit et dix lan, et pour ses chevaux, six et huit lan en argent.

Nous aperçûmes, en plusieurs endroits, des oulous formant des espèces de villages ambulants ; celui d'un oukhérída ou oukrída des Tsakhar, composé de cinquante iourtes, attira le plus notre attention. Cet oukrída est le chef des gardiens des moutons, des chevaux et des bœufs de l'empereur.

Dans les pays situés au nord de la Grande Muraille, entre les portes de Tchang kia kheou et de Tou chy kheou, on trouve des troupeaux immenses appartenant à l'empereur de la Chine. Aucun Mongol ne put m'en dire au juste le nombre.

L'abbé Grosier ¹, en citant les anciennes relations des missionnaires français qui séjournèrent à la cour de Péking, dit :

¹ *De la Chine*, 1818, tom. Ier, pag. 275.

Voyage à Pékin

« La quantité de bestiaux entretenus dans ces fermes royales est prodigieuse,

et il ajoute que

« les troupeaux du prince sont composés de 100.000 moutons, divisés en 225 troupeaux, et d'autant de bœufs divisés en troupeaux de 100 têtes. Le nombre des étalons n'est pas moins grand. Une telle richesse, continue l'abbé Grosier, prouve aux yeux des Mongols beaucoup plus la puissance de l'empereur, que toute la splendeur de sa cour à Péking.

^{p1.269} C'est très probable ; mais, d'un autre côté, il est également bien sûr que la quantité des flèches et des armes à feu de l'armée chinoise contribue très puissamment à inspirer aux Mongols du respect pour la force et le pouvoir du monarque chinois.

La station de Toulga, située dans une vallée étroite et profonde, se trouve dans la division tsakhare de Goulfi-charà qui s'étend jusqu'à la frontière chinoise proprement dite, ou jusqu'au mont Khinkhan dabagan. Un caprice de la nature a placé ici dans un vallon trois rochers tournés vers l'est, le nord et le sud, qui ressemblent à de grands amas de pierres jetées les unes sur les autres. Au pied de chacun de ces rochers, il y a un puits dont l'eau a le goût du salpêtre. Les habitants les appellent Gourbàn Tulgotoù (les trois trépieds), et prétendent que Tchinghiz khan, étant en guerre avec la Chine, y campa.

De la station on aperçoit au loin vers le sud-est un grand obo.

13 novembre. — Nos guides furent remplacés par d'autres. Ce qui nous surprit fut de voir autant de jeunes gens parmi les officiers tsakhars. Nous reçûmes des visites continuelles des gens attachés au service de l'oukhéridà qui campait dans les environs avec les troupeaux impériaux. Un des parents de cet officier, avec sa suite, était parmi eux. Ils étaient fort proprement vêtus, très polis, et outre le mongol, ils parlaient également bien le ^{p1.270} mandchou et

Voyage à Pékin

le chinois. Il y a à Khalgan, où réside le gousaï-amban, une école spéciale pour l'instruction des Tsakhar.

Ces Tsakhar s'informèrent avec empressement de l'état des forces militaires de la Russie. Le koundoui de la station nous demanda si nous avions l'intention de raser nos cheveux à Péking quand le deuil serait fini. Un mongol nous dit que, voyant nos officiers et nos étudiants avec les cheveux très courts comme les lama, il avait pensé qu'ils étaient des prêtres. Les Tsakhar nous apprirent que le règne du nouvel empereur serait nommé en mandchou Doröi-eldengué, et en chinois *Taò kouang*. Ces mots signifient *lumière de la raison*.

L'après-midi, nous rendîmes visite au bitkhéchi et au bochko ; ce dernier nous dit que, parmi les Mongols les plus dévoués à la dynastie mandchoue, les Tsakhar étaient les plus considérés à la cour de Péking. Ils reçoivent tous des salaires du gouvernement, même les jeunes gens auxquels on donne un lan par mois. Le koundoui de la station avait sur son bonnet un bouton blanc opaque (rang de lieutenant, dont le bitkhéchi ne pouvait jouir que hors de Péking), et le dzanghin portait un bouton bleu, ce qui lui donnait un grade correspondant à celui de major.

14 novembre. — La nuit, deux de nos chevaux périrent de froid et de fatigue. Le froid était si ^{p1.271} vif que plusieurs de nous préféraient d'aller à pied au lieu de monter à cheval. Les bords du lac voisin de la station étaient si fortement gelés, que nous abrégâmes notre chemin en passant sur la glace. Parmi les caravanes chargées de thé, qui se suivaient sans interruption, nous en vîmes de cent, deux cents et deux cent cinquante chameaux. Nous aperçûmes en route, à une grande distance vers l'est, une chaîne de montagnes et le grand lac Angouli noir. Le ciel était serein, de sorte que notre vue pouvait se porter très loin. Sur les sommets de la chaîne des monts Khinkhan-dabagan, dans le sud, nous distinguons des tours : c'était la frontière entre la Chine et la

Voyage à Pékin

Mongolie, que nous apercevions pour la première fois, et dont l'aspect nous causa beaucoup de plaisir. Nous passâmes devant le camp d'un riche Mongol des environs de l'Ourga, qui, avec cent chameaux, attendait dans les steppes que le prix du transport des marchandises de Khalgan pour l'Ourga ou pour Kiakhta augmentât. On nous assura que malgré les nombreuses caravanes qu'on avait déjà expédiées, il restait encore à Khalgan assez de marchandises pour charger deux mille chameaux.

Nous passâmes également par Khamkhoùn, lieu où nos missions de 1794 et de 1807 s'étaient reposées. Un de ces remparts, construits par les Chinois pour se défendre contre les Mongols, coupait la ^{p1.272} route ; il était beaucoup plus bas que tous ceux que nous avons rencontrés précédemment. Plusieurs Mongols avaient dressé leurs tentes bleues sur le chemin. Ils venaient du Mai ma tchin, de l'Ourga, et allaient en Chine avec des poutres de bois de pin et des caisses de champignons secs, dont les Chinois sont très friands.

Ils recevaient un lan et demi et deux lan en argent, pour un poids de cent kin. A trois verstes environ de ce rempart, on trouve une petite fortification carrée, construite en terre et nommée Tsagàn-balgassoù (ville murée blanche). Elle était presque ruinée. Nous arrivâmes à cet endroit à dix heures du matin. Nous touchions enfin au port. La providence nous avait heureusement conduits à travers des steppes couvertes de neige et des déserts, exposés sans cesse à des vents impétueux et glacés.

Nous fîmes ici l'inspection de nos chevaux, de nos chameaux et de nos bœufs ; une partie devait y rester jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Nous avons laissé en route dix-neuf chameaux et dix chevaux fatigués, trois chameaux et quatre chevaux avaient péri, et treize bœufs avaient servi à notre nourriture.

Le bochko et le premier nerbe du bitkhéchi, prirent les devants pour aller à Khalgan, annoncer notre arrivée au gousai-amban. Je

Voyage à Pékin

priai le premier de nous faire préparer des chambres bien p1.273 chaudes, qui nous étaient nécessaires après avoir passé deux mois et demi presque toujours en plein air. La santé de plusieurs personnes de la mission en était sensiblement altérée.

15 novembre. — La neige tomba en si grande abondance toute la journée, que nous fûmes obligés de nous arrêter.

Le petit fort dont j'ai déjà parlé, sert de refuge aux bestiaux, dans des temps orageux. Les remparts, qui tombent en ruines, ont cinq toises de haut, on voit encore aux quatre coins de petits bastions. Dans l'intérieur il y a un espace circulaire de pierres brutes : c'était là probablement que l'on dressait la tente du khan. Un amas de terre s'élève au milieu de la place ; un piédestal carré, en marbre blanc cassé, porte l'image d'un dragon ; ce sont les armes de la Chine. Quelques personnes prétendent que ce petit fort a servi durant les campagnes du célèbre empereur Khang hi, vers la fin du dix-septième siècle. On aperçoit encore, très distinctement, des traces de petits retranchements qui, d'après le système de fortification de la Chine, renfermaient le camp. Deux routes conduisent par ce lieu à Khalgan. L'une est bien entretenue et va vers l'est, en passant par le Charbatè et le village de Tolaï soumé ¹ ; elle est fréquentée par les p1.274 Tsakhar de la division de Koubò-charà. Nos missions précédentes l'ont suivie ; l'autre qui se dirige à l'ouest, par le mont Sendjit, est appelée la route des chameaux ou des caravanes ; elle est ordinairement fréquentée par les Tsakhar de la division de Goulî-charà, dont notre escorte était composée.

A midi, le mandarin Touktchi, de la division de Koubò-charà, vint prendre nos animaux sous sa garde. Chaque mois un Mongol de la division de Goulî-charà alternait avec lui dans cette fonction. Nous louâmes, pour nos cosaques, à raison d'un lan par mois, la iourte d'un lama tsakhar qui vivait en nomade dans le voisinage. D'autres

¹ *Tolaï*, en mongol, veut dire lièvre, et *soumé* temple.

Voyage à Pékin

demandaient le double. C'était le même lama qui avait donné sa iourte à la mission de 1807 et 1808.

16 novembre. — Nous partîmes à trois heures du matin. A six verstes de la station, nous vîmes près du chemin une grande colline sur laquelle on avait jeté de la terre. A cinq verstes plus loin nous trouvâmes le Bourgassoùtou, en mongol (abondante en ormeaux), petite rivière sinueuse qui était prise par les glaces. A droite du chemin, il y avait une petite fortification carrée en pierres. On passa la rivière, on tourna vers la gauche, et on entra dans une profonde vallée de la chaîne des monts Khinkhan ; une troisième fortification, beaucoup plus considérable que les ^{p1.275} précédentes, s'élevait sur un monticule. Ayant traversé une grande plaine, nous sommes arrivés à des maisons chinoises et au temple de Boro tsejji, situé au pied d'une montagne ; vis-à-vis le temple, est un théâtre ; des comédiens de Khalgan y viennent aux fêtes annuelles pour jouer des pièces gaies, conformément au goût de ces peuples.

Le lever du soleil fut accompagné d'un vent très fort ; le thermomètre était à dix-sept degrés au-dessous de zéro. Sur les dix heures du matin, il s'éleva un brouillard épais. L'air était tellement obscurci par la neige qui tombait, qu'à la distance d'une demi-verste on ne pouvait rien distinguer. Nos animaux n'avançaient qu'avec peine ; le froid devint si vif qu'il nous fut impossible de nous réchauffer même en marchant. Il fallut pourtant parcourir ainsi vingt verstes avant d'arriver à la station.

Notre embarras augmenta lorsqu'à quatre verstes plus loin nous fûmes obligés de traverser des montagnes où nos animaux glissaient et tombaient à chaque pas sur la glace, ou bien s'enfonçaient dans des neiges profondes. Il y avait dans cet endroit un poste de mongols en sentinelles dans plusieurs iourtes. On s'apercevait déjà du voisinage d'une ville commerçante ; sans cesse nous rencontrions des caravanes, des chariots et des cavaliers montés sur des chameaux ou sur des chevaux.

Voyage à Pékin

p1.276 Ayant parcouru encore deux verstes, nous atteignîmes la chaîne de montagnes qui sépare la Mongolie de la Chine. Sur leurs sommets s'étend un rempart en pierre, avec des tours carrées en briques, à une certaine distance les unes des autres. Ces tours, hautes de neuf sagènes, s'élèvent sur une plate-forme d'environ trois sagènes carrées. De ce point, la Chine se présente sous des formes colossales. On ne voit au sud, à l'est, et à l'ouest, que des montagnes couvertes de neige, et dont les cimes aiguës et noires s'élancent jusques dans les nues. On descend pendant cinq verstes par un chemin étroit, et très dangereux dans cette saison, jusqu'à Nor tian, village chinois ; au-delà, de hautes montagnes dont les sommets menaçants donnent à ces cantons un caractère sauvage, se montrent au voyageur. Tel est l'aspect du pays à l'endroit où l'on descend des hautes steppes mongoles dans le terrain bas de la Chine ¹. On fit halte au premier village chinois ; avec quel plaisir chacun de nous entra dans une maison, après n'avoir aperçu, depuis l'Ourga, pendant un trajet de plus de mille verstes, rien qui rappelât les habitudes de la vie sédentaire. Le village, bâti sur la pente d'une haute montagne, renferme p1.277 une vingtaine de maisons ; un autre s'y trouve à peu de distance à l'est ; tous ces villages sont très petits ; on voyait quelques champs labourés. Il y avait, à l'extrémité du village, une espèce d'auberge préparée pour nous recevoir ; les chambres étaient en argile recouverte en paille. Le bitkhéchi vint loger avec nous. Le froid et l'humidité avaient tellement pénétré nos membres fatigués, que nous eûmes toutes les peines du monde à nous réchauffer.

Assis près d'un foyer ardent, chacun de nous oublia les fatigues et les désagréments de la route. Les paysans chinois accouraient en foule pour nous voir ; l'interprète du bitkhéchi, voulant nous donner une idée de son talent pour la musique, se fit donner une espèce de

¹ M. Ritter, dans sa *Géographie* (première édition), 1817, tome Ier, pag. 455, dit que l'on arrive ordinairement par cette pente dans les plaines de la Chine. Cela n'est pas exact ; la Chine est en général un pays montagneux.

Voyage à Pékin

luth à trois cordes, il en joua et chanta différents airs de son pays ; l'une de ces chansons nous parut assez intéressante par la mélodie et par les paroles ; le sujet était les plaintes amoureuses d'une princesse chinoise qui devait épouser, en Mongolie, un prince de Kharatchin.

L'hôtelier nous fournit du foin excellent pour nos animaux à raison de trois tchokhi ¹ la p_{1.278} livre, Nous donnions un tchokhi par tête pour tirer, des puits qui sont très profonds, l'eau qui leur était nécessaire.

On se reposa le 17 novembre.

Nous avons parcouru depuis le 8 novembre cent quatre-vingt dix verstes, et généralement trente à quarante verstes par jour, à l'exception de deux journées qui ne furent que de vingt-sept et vingt.

Le froid avait été de quinze à dix-huit degrés, avec un vent violent, mêlé de neiges abondantes qui augmentaient encore les difficultés du voyage dans un pays coupé de collines et de ravins.

@

¹ Un tchokhi, en chinois, 錢 *thsian*, (on prononce en Mongolie *tchin*), est une petite monnaie ronde en cuivre jaune, percée, dans le milieu, d'un trou carré ; le règne sous lequel elle a été frappée est marqué sur le revers. On enfile cinq cents tchokhi à des cordons ou rubans. Jusqu'à notre arrivée à Péking, on nous donna 1.150 tchokhi, pour un liang ou lan (8 3/4 zolotniki en argent).

CHAPITRE VII

Arrivée et séjour à Khalgan

@

18 novembre. — p^{1.279} On compte vingt verstes du premier village chinois jusqu'à Tchang kia kheou, ou Khalgan. Le chemin est d'abord étroit et coupé de collines assez escarpées. De grands chariots chinois, à deux roues, que nous rencontrions, nous gênaient beaucoup ; ils étaient attelés de quatre et cinq chevaux de file. Plus loin, la route devient égale, et penche sensiblement vers Khalgan. A moitié chemin environ, une chaussée naturelle, formée de gravier et d'argile, conduit jusqu'à cette ville ; il ne faudrait pas un travail bien long pour la rendre aussi bonne que celle du mont Simplon. Des rochers suspendus des deux côtés menacent les passants. La hardiesse et l'activité infatigable des laboureurs chinois attira notre admiration ; les sommets des plus hautes montagnes étaient couverts de champs cultivés : comment étaient-ils parvenus à rendre fertiles ces rochers presque nus et inabordables ?

p^{1.280} On voit, sur les pentes des montagnes, des villages et des temples ; plusieurs cabanes étaient adossées à des rochers comme des nids d'oiseaux ; le terrain, en plusieurs endroits, est argileux. Nous n'aperçûmes Khalgan qu'en arrivant à la Grande Muraille ¹, qui est construite en briques, entre deux rochers escarpés : elle est à moitié ruinée. Nous fûmes bientôt entourés d'une foule de curieux ; un officier de la ville, qui portait un bouton doré sur son bonnet, vint à notre rencontre ; il s'en retourna avec le bitkhéchi Tchhing. Arrivé à la grande porte de la ville, ce dernier nous invita à y passer à *pied*, puisque c'était le premier pas que nous faisons

¹ La carte du voyage de M. Timkovski est fautive en faisant passer la Grande Muraille au nord de Nor tian, tandis qu'elle est au sud de ce village. Nous l'avons pourtant reproduite telle qu'elle était, car une correction détaillée de cette carte nous aurait conduit trop loin. Tchang kia khéou, ou Khalgan, se trouve, d'après Lange, (*Neue Nordische Beitræge*, vol. II, pag. 116), quatre verstes au sud de la muraille, ce qui correspond avec les cartes et descriptions chinoises. Kl.

Voyage à Pékin

dans l'illustre empire de Ta thsing. Ensuite chacun reprit sa place, et la mission continua sa marche par la grande rue, qui était bordée de boutiques ; elle traversa la grande place, où est la maison du gousaï amban, inspecteur-général des troupes tsakhar, et parvint à la maison qui lui avait été préparée par les autorités de Khalgan.

^{p1.281} On n'avait assigné que deux chambres aux membres de la mission ; mais, grâce à l'intervention du bochko Ourghentaï, on nous en accorda une troisième. Les cosaques furent logés séparément.

A six heures du soir notre bitkhéchi Tchhing arriva, accompagné de deux officiers chargés des compliments du gousaï amban ; c'était un dzargoutchi avec un bouton en cristal sur son bonnet, et le même bitkhéchi Tchha qui était venu à notre rencontre à la porte de la ville. Il fallut céder aux instances du premier, et lui donner un chien assez commun, que j'avais amené de Troïtskosavsk.

On éprouva beaucoup de difficultés à faire les provisions de nos animaux. Le bochko prétendait qu'elles auraient dû être fournies par le gouvernement chinois ; enfin, dans la soirée on nous apporta cinq corbeilles de paille hachée ; nous fûmes obligés d'acheter du millet en gerbes à raison de 50 tchokhi la gerbe.

19 novembre. — Nous fîmes des présents à nos guides de Péking, au dzanghin et au koundouï qui nous avaient accompagnés depuis Toulga. A notre demande le dzanghin nous envoya un Turkestâni, pour traiter du prix du transport de notre troupe jusqu'à Péking. Il avait proposé de se charger du bagage à raison de 2 lan par 100 kin, ce qui était un prix très modique ; ^{p1.282} mais les portiers chinois, obéissant aux désirs de notre bitkhéchi, lui refusèrent l'entrée, disant qu'ils ne le connaissaient pas. L'archimandrite, l'inspecteur des bagages, le plus ancien des cosaques, l'interprète et moi, nous allâmes à midi chez le bitkhéchi Tchhing, qui nous avait invités à dîner. Le gouvernement chinois donne ordinairement à ses frais un dîner semblable aux voyageurs

Voyage à Pékin

russes. Le bochko, le dzargoutchi et le bitkhéchi Tchha y assistèrent. Durant le repas, il s'éleva une discussion assez animée entre nous et nos hôtes, au sujet des vexations des concierges chinois. J'avais déjà prié le bitkhéchi Tchhing, dans la matinée, de donner l'ordre d'acheter du foin pour nos animaux ; il m'avait promis de s'en occuper incessamment : voyant qu'il ne tenait pas sa parole, nous lui réitérâmes notre demande ; elle fut encore sans effet. Je réclamai alors la permission, pour nos cosaques, d'aller chercher du foin au-delà de la Grande Muraille ; nous y avons remarqué la veille plusieurs magasins où l'on vendait du bois de construction et du foin. Le bitkhéchi y consentit. Cependant nous étions encore à table, quand un cosaque vint se plaindre que les bochko de Khalgan avaient refusé de leur laisser passer les portes de notre maison.

L'archimandrite et moi nous nous adressâmes d'abord au bitkhéchi en le priant de nous dire à ^{p1.283} qui nous devions ces contrariétés, et si les autorités de la ville avaient l'intention de faire mourir de faim nos animaux. On alla aux informations. Un des bochko, qui, était du nombre des concierges, fut trouvé le seul coupable ; il s'excusa sur l'ordre qu'il avait reçu de ne pas permettre aux Russes de passer les murs de la ville. Après une excuse aussi vague, nous fûmes sur le point de nous lever de table, ne pouvant supporter de recevoir des marques de politesse pendant que l'on se permettait envers nous des tracasseries semblables. Alors le bitkhéchi Tachha et le bochko sortirent. Enfin, une heure après, le foin nous fut délivré, dans notre cour. Depuis nous n'eûmes plus à souffrir de pareilles avanies ; mais nous étions obligés de payer pour le foin, de même que pour toutes nos provisions de bouche, des droits très considérables au bénéfice des employés pauvres de la ville.

A huit heures du soir le Chinois Lo tchou, arrivé de Péking, vint nous remettre une lettre du chef de notre mission dans cette capitale : elle était datée du 13 novembre, et adressée à l'archimandrite.

Voyage à Pékin

Cette lettre contenait des félicitations, de la part de l'archimandrite Hyacinthe et des six membres de la mission, sur notre arrivée à la frontière, et l'avis que tout était préparé au couvent de Péking pour nous recevoir, etc.

Hier et aujourd'hui, le temps fut serein et assez ^{p1.284} doux ; les montagnes dont Khalgan est environnée mettent cette ville à l'abri des vents froids ; mais les vapeurs sulfureuses qui s'exhalent de la houille influèrent beaucoup sur notre santé ; néanmoins nous fûmes obligés de faire usage de cette matière combustible pendant tout notre séjour en Chine.

20 novembre. — Le Chinois porteur de la lettre reçue la veille fut renvoyé au couvent de Péking. A neuf heures du matin, Tchha nous rendit visite à l'archimandrite et à moi, et nous offrit deux petites assiettes avec des mets chinois. Nous le reçûmes amicalement, et lui envoyâmes ensuite par notre interprète une peau de renard et un sabre.

L'inspecteur des bagages et les étudiants, accompagnés de plusieurs cosaques, allèrent dans la ville pour acheter différentes choses. Le nerbe du bitkhéchi se hâta de les accompagner, dans l'espérance d'avoir un bénéfice sur les marchés qu'ils concluraient. On aurait bien pu se passer de cet homme, parce que les marchands de Khalgan parlent parfaitement le mongol ; nos guides mirent beaucoup d'empressement à nous empêcher de chercher nous-mêmes des personnes qui voudraient se charger de transporter les bagages de la mission à Péking.

A cinq heures après midi, le nerbe dont je viens de parler, et l'interprète du bitkhéchi ^{p1.285} vinrent me voir avec deux entrepreneurs qui, ayant pris connaissance du poids de nos effets, nous proposèrent de conclure le marché d'après la quantité d'animaux dont nous aurions besoin ; c'était une base trop précaire pour nous convenir ; nous voulions fixer le prix d'après le poids. Alors les entrepreneurs se consultèrent entr'eux en chinois, et,

Voyage à Pékin

s'adressèrent aussi au nerbe, qui, dans cette circonstance, jouait le même rôle que le bochko avait rempli à l'époque du voyage de la mission de 1807. Enfin les entrepreneurs s'expliquèrent ; ils demandèrent 12 lan pour conduire la kibitka dans laquelle l'archimandrite voulait aller jusqu'à Péking, 24 pour deux chariots chinois, à deux personnes chacun, et 24 pour deux grands chariots destinés à porter dix cosaques. Pour chaque cheval de selle ou mulet, ils voulaient avoir 10 lan, et pour un poids de cent kin, ou trois pouds et demi, chargés sur des chameaux et des mulets, 7 lan en argent ; ces prix étaient exorbitants.

Après de longues négociations, nous déclarâmes que nous ne voulions pas donner plus de huit lan pour chaque chariot, deux lan et demi pour chaque cheval de selle et pour chaque mulet, et deux lan huit thsian pour un poids de cent kin ; la mission de 1807 n'avait payé que deux lan huit thsian pour chaque personne qui allait en chariot, et la même somme pour ^{p1.286} un poids de cent kin. Les entrepreneurs, après avoir un peu diminué leur demande, s'éloignèrent. Bientôt le nerbe et l'interprète revinrent nous réitérer l'assurance de leur zèle pour nos intérêts, et ajoutèrent que, si nous voulions donner la moindre chose de plus, ils étaient prêts, quoiqu'il fût déjà nuit, d'aller en instruire les entrepreneurs. Nous les priâmes seulement d'engager ces gens à consentir à nos offres, qui surpassaient de beaucoup les prix que le Turkestâni nous avait proposés.

21 novembre. — La nuit fut très orageuse ; le vent, en s'engouffrant dans les ravins de Khalgan, causait un bruit assez fort.

A huit heures du matin les entrepreneurs revinrent. Le marché fut conclu par écrit, aux conditions suivantes :

1° Pour un palanquin à deux mulets destiné à l'archimandrite (l'expérience lui ayant appris qu'il était impossible de le conduire dans notre voiture à quatre roues), ainsi, que pour deux petits et deux grands chariots, huit lan chacun ;

2° Pour dix-neuf chevaux et mulets de selle, deux lan cinq

Voyage à Pékin

thsian chacun. Il fut stipulé que nous partirions le 24 novembre (le deuxième jour de la neuvième lune, d'après le calendrier chinois), et qu'en sept jours nous arriverions à Péking. Le bitkhéchi et le bochko, auxquels nous communiquâmes ce marché, se ^{p1.287} portèrent volontairement caution de l'exactitude de l'entrepreneur Li lian tun, natif du Turkestân oriental.

Je dois observer à ce sujet, que, sur le chemin de Péking, ce sont en général des Turkestâni qui se chargent du transport des effets, et qui tiennent les auberges sur les routes.

A midi les cosaques qui devaient passer l'hiver à Tsagân-balgassou, avec une partie de nos animaux, firent les préparatifs de leur départ ; mais ils ne purent partir à cause d'une dispute qui survint entre les Tsakhar et nos guides chinois. Le koundouï tsakhar, qui nous avait escortés depuis Toulgu jusqu'à Khalgan, était venu dans notre cour à quatre heures après midi. Le bitkhéchi, jugeant qu'il était trop tard pour expédier nos gens, adressa des reproches très vifs au koundouï sur son inexactitude. Celui-ci, irrité des expressions grossières du bitkhéchi, lui reprocha d'avoir, pendant la route, commis des injustices envers nous. Aussitôt le bitkhéchi s'éloigna d'un air qui semblait indiquer qu'il voulait aller se plaindre au gousaï-amban ; mais il revint au bout de quelques minutes, et ses nerbes prièrent le koundouï de se retirer sans bruit.

Voilà comme ces Tsakhar traitent les Chinois, qui ne peuvent les supporter.

22 novembre. — A Khalgan comme aux Maï ma tchin de Kiakhta et de l'Ourga, on tire le ^{p1.288} canon à six heures du matin et à neuf heures du soir ; au premier coup il est permis à chacun de quitter sa demeure, et même, s'il le faut, d'aller trouver les autorités de la ville, mais au dernier coup ce droit cesse, excepté dans les cas extraordinaires.

A dix heures du matin, le koundouï dont je viens de parler, arriva avec plusieurs Tsakhar et se vanta d'avoir humilié le bitkhéchi. Les

Voyage à Pékin

cosaques furent expédiés avec les bestiaux.

A midi, l'entrepreneur vint peser nos effets. Leur poids total était de 12.400 kin ou 452 pouds, calculés d'après la base de trois pouds, vingt-cinq livres pour cent kin. Il fallut payer pour leur transport jusqu'à Péking, dont nous n'étions éloignés que de deux cents verstes, 700 roubles en argent, ou 1 rouble 35 copèques par poud, ce qui était très cher, en comparaison du prix du transport en Russie.

Une heure après, le nerbe et l'interprète du bitkhéchi revinrent par un motif bien singulier. Le nerbe parla des grands services que son maître et le bochko Ourghentaï avaient rendus à la mission, et vanta leur complaisance envers nous, complaisance dont ils nous avaient encore donné des preuves la veille, à l'occasion du marché conclu avec l'entrepreneur ; il finit par demander que les présents que nous destinions à nos guides, fussent distribués ici au lieu de l'être à Péking, comme nous l'avions projeté. J'écoutai ^{p1.289} tranquillement sa proposition, et je lui répondis, qu'ayant déjà fait des cadeaux assez considérables, je ne pourrais pas les satisfaire cette fois, et que les présents ne seraient pas donnés avant notre arrivée à Péking. Toutes mes observations furent inutiles : le nerbe osa même dire que sans l'assistance du bitkhéchi, l'entrepreneur pourrait bien manquer à ses engagements ; que nous pourrions être obligés de rester encore une semaine à Khalgan, et de payer ensuite beaucoup plus pour notre transport. Considérant ma situation critique ¹ au milieu d'une nation froide et avide, je fus contraint de céder. Ces fidèles serviteurs s'en allèrent donc très satisfaits.

¹ Ce qui nous arriva confirme ce que Lange éprouva dans ces lieux, il y a plus de cent ans. « Les mandarins, dit-il, qui sont chargés de quelque commission de la cour, soit pour des sujets de l'empire, soit pour des étrangers, sont nommés et expédiés par les ministres. Leur commission finie, ils sont obligés de faire des présents, non seulement aux ministres, mais aussi aux princes du sang, afin que ces personnages ne leur causent pas trop d'embarras, et qu'ils puissent garder quelque chose pour eux. Ils n'ont pas à craindre que leur conduite soit soumise à des recherches sévères. Personne ne peut présenter ses plaintes directement à l'empereur : elles doivent passer par les mains des ministres, ou par celles des premiers dignitaires de la cour ; et ces derniers sont tellement liés, par l'intérêt, aux ministres, que le suppliant est éconduit partout. ». [Journal de Lange](#), à la suite du Voyage de Bell, pag. 473, édition d'Édimbourg, 1806.

Voyage à Pékin

L'archimandrite auquel je communiquai le résultat de cette entrevue, fut de mon avis. p1.290

23 novembre. — Voici les présents qui furent distribués ce matin :

Au bitkhéchi, cinq archines de drap noir, deux peaux de zibelines de première qualité et deux autres moins belles ; il désirait beaucoup des peaux de castor, mais nous n'en avons pas.

Aux deux nerbes du bitkhéchi et à l'interprète, six archines de drap noir, deux peaux de zibelines de qualité moyenne, et quatre peaux de renards.

Au bochko, trois archines de drap et deux peaux de zibelines de première qualité, et à son nerbe deux peaux de renards.

A neuf heures, le bitkhéchi et le bochko vinrent avec toute leur suite pour nous remercier ; cette scène fut assez comique.

L'entrepreneur les accompagnait : il apporta son marché, écrit en langue chinoise ; je l'acceptai, après l'avoir fait approuver par l'archimandrite. D'après les conventions, il fallut payer 400 lan ; il reçut à l'instant un à-compte de 301 lan, 8 fuen et 6 li en argent.

Cet argent fut pesé et calculé d'après le poids nommé *chi phing* (que nous avait remis la chancellerie de la frontière, à Troïtskosavsk) ; il est identique avec celui de *khou phing* ¹ ; on reçoit p1.291 en Chine, d'après ce poids, tous les tributs qui parviennent au trésor du gouvernement, et qui servent également à payer les salaires, etc.

Une de nos livres produisit 11 lan et 1 thsian par *chi phing* ; l'entrepreneur reçut en tout 27 livres et 12 zolotniks en argent ; le reste lui devait être payé à Péking. Notre argent, à cause de sa finesse, est très recherché dans ce pays.

¹ Un tableau comparé des poids chinois, russes et français, se trouvera à la fin de l'ouvrage.

Voyage à Pékin

L'entrepreneur ayant reçu son paiement, sortit avec le nerbe ; quelques moments après, le bitkhéchi et le bochko allèrent annoncer au gousaï-amban que la mission se mettrait en route le lendemain matin.

Ce mandarin ne nous ayant pas honoré d'une invitation, je ne trouvai pas convenable de solliciter une entrevue avec lui.

A trois heures, Tchha, bitkhéchi de Khalgan, vint nous faire ses adieux ; il était accompagné d'un jeune Chinois richement habillé : une montre française, en argent, pendait à sa ceinture.

Nous reçûmes également la visite d'un marchand chinois qui parlait un peu le russe ; il fut bientôt suivi de l'interprète du bitkhéchi. Après quelques mots que celui-ci lui adressa, le marchand se retira. Nous avons appris de lui qu'une aune chinoise (demi-archine) de drap noir de Silésie, échangée à Kiakhta, se vend à Khalgan de 6 à 7 thsian, ce qui fait 2 roubles et demi en argent, pour notre archine ; une bonne peau de zibeline, de 2 à 3 lan ; une peau de _{p1.292} renard, 2 lan, Notre savon est très estimé ici.

Le nom de Khalgan dérive du mot mongol *khàlga*, qui veut dire porte ou barrière.

Les habitants d'un canton voisin d'une ville, ont l'habitude de l'appeler seulement *la ville*. C'est pourquoi les Russes, ayant toujours entendu le mot de *khàlga*, l'ont adopté comme un nom propre. Les Chinois appellent ce lieu Tchang kia kheou ¹. Une rivière le divise en deux parties, la ville haute et la ville basse : la première

¹ Tchang kia kheou signifie porte ou barrière de la famille de Tchhang, la première qui s'est établie ici. Ce lieu appartient au district de Siuan houa fou. La rivière qui y passe, s'appelle Thsing chouï ho. Elle a sa source en dehors de la grande muraille, dans la montagne de Tsakhàn tolokhaï dabahn, coule au sud, passe la grande muraille à Khalgan et se jette dans le Yang ho. Tchang kia kheou est dans la muraille même ; le *phou*, ou la forteresse du même nom, est à 5 li plus au sud ; c'est cette dernière que M. Timkovski appelle la ville basse. Elle fut construite en 1429, et renouvelée au milieu du XVI^e siècle ; on la garnit alors d'un fossé, et on y établit un faubourg commerçant, dans lequel on tenait des marchés à jour fixe. Les Mandchous y placèrent, en 1689, le siège d'un gousaï-amban, ou général de division, qui a huit camps et forts sous son inspection. En 1725, Khalgan reçut aussi une juridiction civile. — Lat. N. 48° 51' 35". Long. occidentale de Péking, 1° 32' 48". Kl.

Voyage à Pékin

est située du côté de la frontière mongole ; ses portes sont construites dans la grande muraille, qui se prolonge à travers des montagnes. A l'ouest de ces portes, l'ancienne grande muraille ne se distingue que par un ^{p1.293} rempart en pierres et une colline verte, sur laquelle, autrefois s'élevait une tour.

La ville basse est située au sud ; elle a un petit fort avec une garnison. Khalgan n'est pas grand, et n'a point d'édifices remarquables, mais est très peuplé. Les habitants paraissaient très curieux de nous voir : toute la journée, les portes de notre habitation étaient assiégées par la population, et les toits des maisons voisines étaient couverts de spectateurs.

On compte à Khalgan vingt-deux mandarins, et un grand nombre de militaires auprès du gousai-amban ou inspecteur, et de son adjoint. Khalgan est la clef du commerce de la Chine avec la Russie, et en partie avec la Mongolie : c'est pourquoi le concours des marchands y est très nombreux. Le poids de l'argent n'y est pas le même qu'à Péking : il correspond avec celui de Kiakhta et de l'Ourga, parce que ces lieux ont entre eux des relations immédiates et continuelles.

@

CHAPITRE VIII

Voyage de Khalgan à Péking

@

24 Novembre. — ^{p1.294} Aujourd'hui, nous avons quitté Khalgan : le bitkhéchi, le bochko, et un autre bochko, envoyé par le gousai-amban, pour nous escorter jusqu'à Siuan houa fou, ville du premier rang, nous accompagnaient ; le temps était serein et assez doux.

Nous suivîmes des rues étroites et mal pavées, bordées de chaque côté de boutiques remplies de différentes marchandises, entre autres de pelleteries. Arrivés à l'extrémité de la ville, on passe, sur un pont en pierre, la petite rivière dont il a été question plus haut, et qui sort des montagnes situées au-delà de Khalgan. Ce pont a environ trente sagènes de long, et sept sagènes de large. Des portions du parapet, en granit, étaient tombées dans l'eau, et l'espace qu'elles avaient rempli restait vide ; négligence de la police, qui expose les passants à des accidents très fâcheux, le pont s'élevant à trois sagènes au-dessus du niveau de la rivière. Sur sa rive ^{p1.295} gauche, au-dehors de la ville, on vend du fumier pour l'engrais des terres.

Il faut être au-delà du pont pour reconnaître que Khalgan est bâti sur le sommet d'une longue chaîne de montagnes, à la droite d'une petite rivière. Les maisons sont bien construites et entourées de saules. La plaine, à la droite de la rivière, est fertile et bien cultivée ; les cimes des montagnes sont couvertes de neige : on n'en voit pas dans les plaines. Le terrain est argileux, mêlé de gravier : nous fûmes constamment enveloppés de nuages épais de poussière. Les champs sont élevés de deux et trois archines de chaque côté de la route, de manière qu'il est impossible aux bestiaux d'y causer aucun dommage. On voit plusieurs petites maisons de campagne. La route nous donna une idée de la population de la Chine et de l'industrie

Voyage à Pékin

des habitants. A chaque pas, nous rencontrions des gens qui transportaient de la paille hachée, sur des mulets et des ânes. De cinq en cinq li, des sentinelles sont placées dans des sortes de corps-de-garde qui s'élèvent comme des tours, près de cinq petites colonnes coniques en pierre, sur lesquelles le nombre des li est marqué ; l'extérieur des guérites est enjolivé de peintures représentant des chevaux, des fusils, des arcs et des carquois avec des flèches. Ces guérites servent également de télégraphes : si la frontière septentrionale de la Chine ^{p1.296} se trouve menacée, on en transmet immédiatement la nouvelle à Péking ; l'armée doit alors être prête à marcher contre l'ennemi. Chaque corps-de-garde est habité par quelques soldats de la *bannière verte*, ou de l'armée chinoise : la plupart de ces soldats, comme tous ceux de la Chine, à l'exception des Mandchôus, sont des paysans qui, au lieu de payer des impôts, sont obligés au service.

Nous voyagions à l'ouest : quand on eut parcouru quinze verstes, nos conducteurs et nos voituriers, suivant l'habitude du pays, s'arrêtèrent à l'auberge de Mao yu lin, ou grande auberge, pour se reposer. Les Chinois profitent de chaque occasion de se délasser et de se rafraîchir en route. Il y avait dans cette maison une grande réunion de mandarins, de paysans et de marchands ; ils étaient tous assis dans une longue galerie ; on y buvait du thé, on mangeait du vermicelle, qui est dans ces lieux un mets recherché ; chacun se régalaient selon son goût et ses moyens. Les voituriers donnaient à boire et à manger à leurs animaux ; l'auberge leur fournissait de la paille hachée et de l'orge.

Bientôt le chemin monte sensiblement jusqu'à une hauteur sur laquelle s'élève un petit temple d'une très belle architecture ; vis-à-vis de ce temple est un théâtre en pierre, sur lequel des comédiens ambulants donnent des représentations aux jours de fête.

^{p1.297} On passa ensuite par un chemin creux, très étroit ; la roche formait le pavé ; il avait fallu faire jouer la mine pour ouvrir la route à travers la montagne. Sortis de ce ravin, nous fîmes route

Voyage à Pékin

au sud, en traversant, jusqu'à Siuan houa fou, une grande plaine entourée de hautes montagnes : ce trajet fut très fatigant. Près de la ville, on voyait des champs préparés pour être ensemencés en riz ; l'eau dont on les avait couverts était gelée, et offrait à nos yeux des miroirs immenses, qui réfléchissaient les rayons pourpres du soleil couchant.

Nous suivîmes assez longtemps l'enceinte de la ville, passant par des bois de saules, et traversant des canaux alimentés par de petits ruisseaux qui sortaient des montagnes voisines.

Siuan houa ¹ est éloignée de trente-cinq verstes de Khalgan. La muraille crénelée qui ^{p1.298} l'entoure est haute de trente pieds ; elle nous rappela les murs du Kremlin : elle ressemble à celles de plusieurs villes de la Russie. Elle consiste en deux petits murs parallèles, en briques ; l'espace intermédiaire est rempli d'argile et de sable ; la muraille est flanquée de tours. On passe par trois portes pour entrer dans la ville : la première est couverte de fer et de grands clous ; à la seconde est le corps-de-garde ; on trouve ensuite une rue large, bordée de boutiques de quincailleries et de magasins de chariots, et l'on arrive à la porte triomphale ; puis nous avons passé par plusieurs rues, les unes larges, les autres étroites, et nous sommes parvenus ainsi à l'extrémité méridionale de la ville, où l'on nous avait préparé une maison beaucoup plus commode que celle de Khalgan.

Siuan houa fou, appelée par les Mongols Baïn-Soumé (temple riche), est plus grande et plus belle que Khalgan ; les rues sont

¹ Siuan houa fou, situé par 40° 37' 10" lat. N. et 1° 20' 2" long. occidentale de Péking, est une ville du premier rang, et capitale du seizième et dernier district de la province de Tchy li, ou Pe tchy li. On compte, de Péking à cette ville, 340 li, au nord-ouest. Elle a, sous sa juridiction, trois *tcheou*, ou villes du second rang, et sept du troisième, ou *hian*. Elle a 24 li de circuit, et sept portes. Sa muraille fut couverte en briques en 1440, et renouvelée en 1676. Cette ville est située sur la rive gauche du Yang ho, qui coule au sud-est, et se réunit au Sang kan ho. On passe le Yang ho sur deux ponts, et sur un troisième, 5 li au sud de la ville. Les productions du district de Siuan houa fou sont : l'or, l'argent, le cristal de roche, l'agate, le marbre, l'aimant, la chaux, la houille, l'alun, le vitriol bleu, des pommes de cèdres ; on y trouve de petits léopards, des ours, des chamois et une autre espèce de chèvre sauvage, des champignons et du musc en grande quantité. Kl.

Voyage à Pékin

larges et propres ; elle est mal peuplée, relativement à son étendue. On nous dit que sous la dynastie des Ming, qui a précédé celle des Mandchous, cette ville était bien plus considérable : on y comptait alors, ainsi que dans les environs, jusqu'à 100.000 ^{p1.299} soldats, chargés de surveiller les Mongols et de repousser leurs invasions, la Chine étant de ce côté plus accessible que dans toute autre partie de sa frontière.

On fabrique dans cette ville les meilleurs feutres et d'autres objets en laine, par exemple, des bonnets qui sont d'un usage habituel parmi les paysans chinois.

25 novembre. — Nous quittâmes la ville à dix heures du matin, pour arriver le soir à Ki ming wei, forteresse éloignée de trente verstes. Avant de partir je priai le bitkhéchi de veiller à ce que l'on chauffât d'avance les appartements qui nous étaient destinés, parce que nous avons beaucoup souffert de la fumée de la houille que l'on n'allumait qu'à notre arrivée. Les Chinois supportent très facilement l'humidité et le froid dans leurs maisons. Les pauvres, même dans un hiver assez rude, se chauffent très rarement ; ils n'y font de feu que pour préparer leur nourriture, ce qui, vu leur pauvreté, n'arrive pas tous les jours. Dans ce pays il faut tout acheter, jusqu'à la cruche d'eau dont on a besoin le matin. Pour pouvoir contenter son appétit, il faut aller au marché : l'on ne peut faire un bon repas que chez les restaurateurs.

Doutant un peu de la propreté de la cuisine chinoise, je me servis, pendant tout mon voyage ^{p1.300} en Chine, de ma cuisine particulière ; des cosaques préparaient les mets ; la provision se faisait au marché ; malgré les précautions que l'on prend, on court le risque de voir servir sur sa table un morceau de cheval ou de mulet. Les Chinois sont très peu scrupuleux sur ce point.

Le chemin se dirige au sud, en longeant la rive gauche du Yang ho, rivière peu profonde, mais dont le cours est très rapide, et par conséquent l'eau toujours trouble. Elle était prise par la glace, à

Voyage à Pékin

l'exception des tournants qui ne gèlent pas. Dans la saison des pluies elle déborde et inonde la plaine voisine ; elle est entourée de hautes montagnes, dont les sommets sont couverts de neige. La mission passa près d'un cimetière chinois, et traversa sur un pont une petite rivière qui tombe dans le Yang ho ; ensuite on voyagea dans un bois de saules et entre des champs labourés, arrosés par des canaux qui les coupent. Le terrain est mêlé d'argile et de sable, et, aux pieds des montagnes, de cailloux et de gravier. A onze verstes de Siuan houa fou, le chemin, taillé dans le roc d'une petite montagne, devint très étroit. Il y avait, à moitié chemin dans le village de Chan hia phou, une auberge semblable à celle que nous avions vue la veille ; l'autre moitié du chemin fut très fatigante : nos chariots à quatre roues n'auraient pu y rouler ; une partie de la route passe sur des ^{p1.301} rochers raboteux ; en plusieurs endroits, ils sont suspendus au-dessus de la rivière dont l'eau se précipite avec fracas ; du côté opposé, d'autres rochers menacent d'écraser les voyageurs. Au-delà de la rivière s'élève le Houang yang chan ¹, montagne granitique, dont les sommets, aigus se perdent dans les nuages. Ces lieux, d'un aspect majestueux et sauvage, produisent une forte impression sur les voyageurs qui viennent de quitter les steppes nues et arides.

Des caravanes, conduisant des chameaux qui portaient du thé en briques à Khalgan, passaient continuellement ; des mulets et des ânes, chargés de houille, sortaient des vallées situées entre les montagnes. On a établi sur la rive droite du Yang ho, un sentier sur lequel un âne chargé peut aller jusqu'au fort de Ki ming ², et qui

¹ Houang yang chan, signifie *montagne des antilopes djairan*. Les géographes chinois disent qu'aussitôt que les nuages qui couvrent ses cimes se dissipent, on peut être sûr qu'il pleuvra. Kl.

² Il est situé sur le Ki ming chan, ou *montagne du chant de la poule*, qui s'appelle aussi Ming ki chan, c'est-à-dire *montagne de la poule qui chante*. L'histoire des Goeï rapporte que Tchao siang tsu ayant tué le roi Tai wang, la sœur aînée de ce dernier, appelée Mo ki, vint sur cette montagne, et s'y donna la mort. Cette circonstance lui a fait donner le nom de Mo ki chan. — Comme toutes les nuits les faisans s'y réfugient en troupe près de la chapelle érigée sur son sommet, on appelle aussi cette montagne Ki ming chan. Kl.

Voyage à Pékin

sert principalement lorsque la rivière déborde. Pour faciliter et assurer le passage pendant l'hiver, on ^{p1.302} fait, sur la glace, des ponts temporaires avec des perches et de la paille ; l'eau les détruit au printemps. Nous rencontrâmes beaucoup de Mongols et surtout des Tsakhar qui revenaient de Péking. Plus près de Ki ming on trouve des villages : un enclos d'argile, garni d'épines noires, entoure les maisons ; de vieux saules touffus, plantés près des idoles, ombragent la route. Quand on a quitté les montagnes on voyage en partie sur la rive sablonneuse du Yang ho, et ensuite le long du pied de montagnes hautes et escarpées qui fournissent de la houille.

A deux verstes de distance de Ki ming, nous rencontrâmes des courriers chinois qui venaient de Péking. Un bochko les précédait, portant sur le dos un rouleau enveloppé dans une étoffe jaune ; il était suivi de deux officiers avec une suite de quatre domestiques ou soldats. La couleur de l'enveloppe nous fit conjecturer qu'elle renfermait un ordre de l'empereur.

Nous fûmes logés au fort (wei) de Ki ming, dans une maison du gouvernement destinée à recevoir les étrangers. Le bitkhéchi et le bochko restèrent dans la maison de poste (30 verstes).

Le Ki ming s'élève vis-à-vis de notre maison. On aperçoit, sur le sommet de ce rocher extrêmement haut, un couvent habité par des *ho chang*, ou moines de Foe. On dit qu'il a été construit par une dame dévote. Suivant la ^{p1.303} tradition, deux sœurs d'une riche famille s'étaient retirées, il y a très longtemps, sur cette montagne, pour y vaquer à la prière. Voulant donner une preuve de la sincérité et de la force de leur foi, elles résolurent de faire bâtir, dans l'espace d'une nuit, un couvent sur la montagne et un pont sur le Yang ho, vis-à-vis du monastère. L'édifice fut achevé avant le lever du soleil par la sœur aînée ; elle y termina ses jours, et y fut inhumée avec de grands honneurs. La sœur cadette put seulement construire les piles qui devaient supporter les arches du pont ; le lendemain elle se noya dans la rivière.

Voyage à Pékin

Bell donne sur ce couvent, et sur le pont, des détails plus romanesques.

Nous vîmes en effet, dans la rivière, plusieurs piles carrées en pierre vis-à-vis de la montagne ; on ne connaît pas leur destination. On dit que le gouvernement chinois, pour abrégé le chemin de Ki ming à Siuan houa fou, que les nombreuses sinuosités du Yang ho allongent beaucoup, avait ordonné la construction de ce pont. Il paraît que le fond sablonneux et les débordements de la rivière ont empêché de réaliser ce projet.

26 novembre. — La nuit fut très orageuse. Un vent impétueux qui soufflait des montagnes remplit la cour d'une quantité de sable ; il agita violemment le papier qui, en Chine, dans toutes les maisons, et même dans les palais de l'empereur, ^{p1.304} remplace le verre des fenêtres. Si l'on se servait de vitres dans ces cantons, les orages, qui y sont assez fréquents, occasionneraient un double dommage aux habitants ; ils seraient obligés d'acheter souvent du verre incomparablement plus cher que le papier, et les morceaux, en tombant, pourraient blesser le monde. C'est probablement la principale raison de l'indifférence des Chinois pour le verre, qui, d'ailleurs, leur est connu.

Une grande plaine s'étend au sud de Ki ming ; vers l'ouest coule le Yang ho ; des montagnes nues et escarpées se prolongent à sa rive gauche. La vallée est couverte de villages. Le terrain consiste en argile mêlée de sable et de cailloux ; il est très bien cultivé. Nous vîmes dans un champ un bassin servant de réservoir pour arroser le riz ; pendant l'été on fait également couler l'eau dans les autres champs.

A huit verstes de Ki ming, y nous avons passé près de l'enceinte d'un petit village, et à deux verstes plus loin par Sin (la nouvelle) Pao ngan, ville entourée d'une bonne muraille en pierre. A la première porte il y avait plusieurs petits canons en fonte, placés dans des embrasures en argile, construites sans doute par les jésuites.

Voyage à Pékin

On trouve de semblables pièces d'artillerie sur plusieurs tours ou corps-de-garde bâtis le long de la route ; le temps les a endommagés en grande partie. Les petites batteries sont couvertes p1.305 d'auvents. Nous rencontrâmes dans la ville un militaire qui avait un bouton bleu opaque sur son bonnet, signe de la quatrième classe. Il revenait de Péking et allait à Ili, pour faire son service : il parlait le mandchou et un peu le mongol.

Pao ngan est une ville assez bien bâtie ; au milieu, on voit un arc de triomphe avec quatre issues : La principale industrie des habitants consiste en charpenterie et menuiserie.

Après avoir passé le fort de Toung pa li et la ville de Chatchhing, entourée d'une muraille en pierre et renommée par son eau-de-vie de riz, que les Chinois boivent chaude dans de très petites tasses, nous arrivâmes à Thou mou, petite ville éloignée de trente verstes de Ki ming.

On chauffe ici les chambres avec la paille du millet des Indes, en chinois Kao liang ¹. La tige de cette plante est très grosse et haute p1.306 de quatre archines. Les Chinois l'emploient pour le chauffage et pour des constructions, surtout dans les villages ; ils en revêtent les maisons en argile, et en font des plafonds, des toits, des clôtures, etc. On mange le grain comme du gruau ; quand les herbes sont rares, on donne la plante verte aux bestiaux. Elle pourrait être très utile aux habitants des steppes de la Russie ².

27 novembre. — Pendant la nuit, le vent souffla du nord. Les

¹ Il est question de cette plante dans le *Voyage de Macartney en Chine* ; tom. II, pag. 157. « On voyait, au sud-est de Péking, des champs de cette plante à sucre d'une hauteur extraordinaire (*holcus sorghum*) ; ses grains, sous le nom de millet des Indes, servent de nourriture aux hommes. Elle atteint une hauteur de dix à douze pieds, et, d'après un terme moyen, elle donne le centième grain. » La houque sorgho est désignée, dans différents ouvrages, sous les noms de grand millet d'Inde, gros millet, *doura*, *douro*. M. Timkovski a eu tort de nommer cette plante *panicum indicum*. Le Kao liang des Chinois, est, d'après tous les naturalistes qui ont été en Chine, le *holcus sorghum*. Kl.

² Depuis mon retour en Russie, j'ai donné de ce millet à plusieurs grands propriétaires, pour en faire des essais.

Voyage à Pékin

cosaques, qui étaient en sentinelle, me dirent le matin, qu'à une heure après minuit ils avaient entendu dans l'air un grand bruit venant du nord, et semblable à un coup de tonnerre, qui avait été suivi d'une clarté aussi grande que celle du jour. Ce phénomène avait duré une demi-heure : sans doute il avait été produit par un météore ou par la faible éruption d'un volcan. Un tremblement de terre très violent se fit sentir dans ces contrées, il y a cent ans, et peut-être plus.

On voyagea aujourd'hui dans une plaine couverte de pierres qui y avaient été amenées par les eaux des montagnes ; à gauche, une chaîne se prolongeait sur deux rangs qui s'élevaient l'un au-dessus de l'autre. A droite, nous avons le ^{p1.307} Yang lui pris par les glaces ; au-delà on voyait d'autres montagnes, dont les sommets se perdaient dans les nuages.

Les champs étaient admirablement bien cultivés ; les habitants ne négligent rien pour améliorer la qualité du sol ; à chaque pas, l'on rencontrait sur la route des enfants et des vieillards qui ramassaient du fumier. En plusieurs endroits, nous avons marché dans des ravins extrêmement étroits.

Au bout de six verstes, nous passâmes devant un grand village entouré d'un rempart en terre, et 9 verstes plus loin, nous arrivâmes à Houai lai ¹, petite ville où nous fîmes halte.

Nous fûmes logés dans une maison appartenant au gouvernement, et destinée aux officiers chinois qui voyagent pour affaires de service. Les chambres étaient grandes et propres, mais incommodes en hiver, à cause de l'humidité. Un grand dragon,

¹ Houai lai est un *hian*, ou ville du troisième ordre, du district de Suan houa fou. Elle est éloignée de 150 li au sud-est de cette capitale. C'est une ville très ancienne qui date des premiers siècles avant notre ère. Elle a porté différents noms ; elle reçut celui de Houai lai, en 936, époque à laquelle elle tomba au pouvoir des Khitan. Elle le perdit sous les Kin, qui lui donnèrent celui de Kouei tcheou. Ensuite, sous les Mongols, elle reprit son ancien nom, qu'elle a gardé jusqu'à présent. Ce sont les Mandchous qui en ont fait un *hian*, en 1693. Ses fortifications actuelles datent de 1422. Sa muraille, qui a 7 li de circuit et trois portes, fut recouverte en briques, vers le milieu du XV^e siècle. Kl.

Voyage à Pékin

emblème de l'empire de la Chine, ^{p1.308} était peint sur les portes. Un assez grand nombre de curieux vint nous voir ; il y avait parmi eux le fils du commandant, âgé de douze ans. Dès que nous fûmes arrivés, la cour se remplit de soldats de la garnison : ils étaient vêtus de robes bleues, et, par dessus, du kourma, espèce de veste à manches et à petits pans, qu'on met en voyage. Ils se tenaient très droits, et leur démarche était fière ; chacun avait à la main une épée rouillée : ils ne tardèrent pas à mettre de côté cette arme, qu'ils paraissaient peu accoutumés à porter.

Hier, à Thou mou, comme aujourd'hui à Houai lai, nous vîmes, en entrant, un soldat qui marchait dans la rue, en criant et frappant avec un maillet, sur un bassin de cuivre. Le bitkhéchi nous dit que c'était un des concierges de la ville : ces gens sont tenus d'annoncer l'arrivée et le départ des officiers d'un rang supérieur. Quand un vol a été commis, un crieur de la police en donne avis, en faisant la description des objets dérobés.

Les Chinois commencèrent aujourd'hui à se raser la tête, en signe de cessation du deuil pour l'empereur défunt.

28 novembre. — Enfin, le temps devint plus doux, et le vent de nord, qui avait soufflé depuis quatre jours, cessa de se faire sentir.

En sortant de Houai lai, pour gagner la porte méridionale, la descente est très rude ; ensuite la route est encore plus difficile pour passer sur un ^{p1.309} pont en pierre que l'on rencontre plus loin : ce pont, grand et fort beau, est construit sur une rivière qui sort des montagnes et se jette dans le Sang kan ho.

Il y avait autrefois un pont de onze arches ; le pont actuel n'en a que trois ; il est plus près de la ville ; à quelques sagènes en avant, on voit une autre arche, ce qui fait penser que jadis il y avait un pont dans cet endroit : actuellement, on n'y voit qu'un amas de pierres. Les Chinois ont recours à un moyen assez extraordinaire pour franchir ces ruines, dont la descente est très malaisée : ils placent un mulet derrière le chariot, et l'attachent par une corde à

Voyage à Pékin

l'essieu ; alors, ils frappent l'animal sur le museau, et celui-ci, descendant avec beaucoup de précaution, retient en même temps le chariot : c'est un travail fatigant et dangereux.

Les murailles du sud et du nord de Houai lai, sont bâties sur deux collines ; sur l'une de celles-ci se trouve un fort, et sur l'autre le couvent de Ho chang. Quand l'empereur Khang hi marcha contre les Dzoungar, en 1670, il s'arrêta dans ce couvent.

Le chemin, d'abord assez égal, devint plus loin très pierreux. Après avoir passé devant les ruines d'un village, nous arrivâmes à Yu lin phou ¹, p1.310 ville éloignée de douze verstes et demie de Houai lai ; une longue allée de saules y conduit. On doit convenir que les Chinois savent embellir leurs habitations par les productions de la nature. Ces saules touffus prouvent aux étrangers le bon goût qui règne, même dans les villages ; ils fournissent aux voyageurs une ombre salubre, dans les chaleurs de l'été. Sin Yu lin a un fort ; *Sin* signifie *nouveau*.

Nous eûmes beau chercher pendant longtemps dans les environs de la ville, le tombeau de notre archimandrite Joachim Chichkovski, qui mourut à Yu lin, en 1795, en revenant de Péking en Russie, nous ne pûmes en découvrir les moindres indices.

Après nous être arrêtés quelques moments dans la ville, pour nous reposer et changer de chevaux de poste, nous continuâmes notre route.

Près de la ville, la terre était couverte de cailloux ; on ne voyait point de champs labourés. Parvenus au pied de hautes montagnes, nous aperçûmes plusieurs tours tombées en ruines ; sur leurs sommets, qui s'élevaient presque dans les nues, la grande muraille de la Chine s'offrit à nos regards : ce monument gigantesque et unique dans son genre, est réellement d'un effet imposant, quand on pense qu'il existe depuis plusieurs siècles, et qu'il se prolonge

¹ Ce mot signifie *fort de la forêt d'ormes*. Kl.

Voyage à Pékin

dans une étendue considérable, sur des montagnes ^{p1.311} inaccessibles. Le voyageur, saisi d'étonnement, s'arrête, et ne peut s'empêcher d'admirer le travail d'un peuple extraordinaire.

Dans les temps où l'art de la fortification était encore inconnu, ou du moins très imparfait, l'idée de construire une muraille pour se défendre contre l'invasion de l'ennemi, était naturelle. Nous en trouvons beaucoup d'exemples dans l'antiquité, par exemple, chez les Égyptiens, les Mèdes et les Syriens ; en Europe, dans la muraille construite par ordre de l'empereur Septime Sévère, au nord de la Grande-Bretagne ; elle se prolongeait depuis Carlisle, en Cumberland, jusqu'à Newcastle sur Tyne, en Northumberland ; sa longueur était de quatre-vingts milles anglais, elle avait douze pieds de hauteur et une largeur de huit ; mais cette construction, d'ailleurs assez considérable, peut-elle être comparée à la grande muraille de la Chine, qui occupe une longueur de quinze cents milles anglais ?

Au bout de douze verstes et demie, nous arrivâmes au fort de Tchha tao, où un grand nombre de voyageurs se trouvaient réunis ; les uns se disposaient à continuer une route très difficile à travers les montagnes, et les autres se reposaient après avoir atteint le terme d'un voyage fatigant (25 verstes.)

L'auberge, tenue par des Turkestâni, est très grande ; elle a quatre cours ; elle est placée ^{p1.312} près de la route, entre deux hautes montagnes, et entourée des ruines d'un mur qui communique avec la grande muraille. Une troupe nombreuse de soldats, en grande tenue, vint de la forteresse pour monter la garde dans notre demeure.

L'entrepreneur Li lian tunn vint me demander encore de l'argent pour effectuer avec plus de célérité le transport de nos bagages dans les gorges de Kouan kou ¹, passage extrêmement pénible, à cause des grandes pierres dont il est couvert, et des abîmes sur le

¹ Kouan, en chinois, signifie forteresse ; et kou, ravin, cavée.

Voyage à Pékin

bord desquels il faut passer. Je le satisfis d'autant plus volontiers, qu'il avait montré un grand zèle pour accélérer notre marche.

29 novembre. — Nous nous mîmes en route à neuf heures du matin. Le fort de Tchha tao, entouré de murs très hauts, défend au nord l'entrée des montagnes. Plus loin, le chemin, couvert d'un amas de pierres énormes que les pluies ont détachées, est extrêmement difficile. De tous côtés, des rochers sont suspendus sur la tête du voyageur, et des abîmes, entourés de rochers aigus, s'ouvrent sous ses pieds ; les montées sont difficiles et les descentes dangereuses. Un faux pas, surtout à cheval, expose la vie ; il aurait été très imprudent d'y passer dans les chariots même à deux roues ; chacun se félicita de ce que nous ^{p1.313} avions laissé nos kibitkis à quatre roues : nous aurions été obligés de les abandonner à l'entrée de ces défilés.

A trois verstes de Tchha tao, nous atteignîmes un bras du mont Pa ta ling, que Gerbillon nomme Pa Ling ¹ ; c'est le point le plus élevé de ces cantons ; de là, on découvre, dans le sud, de hautes montagnes. Nous parvînmes ici à la Grande Muraille, dont la ligne extérieure forme le mur de Khalgan.

Après avoir passé une porte voûtée, qui est sous la tour principale, nous entrâmes dans une grande cour. J'éprouvai une certaine satisfaction à grimper sur la muraille ; ou y arrive par des degrés destinés pour les soldats de service.

Malgré les siècles qui se sont écoulés ² depuis que cette

¹ Du Halde ; édition d'Hollande ; tom. IV, pag. 425.

² Thsin chi houang ti, un des plus grands empereurs de la Chine, après avoir soumis tout l'empire à sa domination, crut pourvoir à la sûreté de ses États en réunissant les différentes murailles, construites auparavant par les princes de Thsin, de Tchao et de Yen, et destinées à protéger leurs possessions contre les invasions des Hioung nou (anciens Turcs). Ces murailles, ainsi jointes ensemble, s'étendaient depuis le point le plus occidental du Chen si, jusqu'à la mer orientale. L'empereur fit rassembler, pour ce travail, une immense quantité d'ouvriers, et les plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupes. Il était alors dans la trente-troisième année de son règne (214 av. Jésus-Christ) ; il n'eut pas la satisfaction de voir terminer ce travail gigantesque qui dura dix ans, et qui ne fut achevé qu'après l'extinction de sa dynastie. Kl.

Voyage à Pékin

construction existe, elle a été faite avec ^{p1.314} tant d'habileté et de soins, que loin de tomber en ruines, elle ressemble à un rempart en pierres, élevé par les mains de la nature, pour défendre les provinces septentrionales de la Chine, le Pe tchy li, le Chan si et le Chen si, contre les invasions des Mongols, qui n'ont pas encore entièrement perdu leur caractère belliqueux.

Deux murs parallèles composent la Grande Muraille, dont le haut est crénelé ; l'intervalle est rempli de terre et de gravier. Les fondations consistent en grandes pierres brutes ; le reste du mur est en briques ; sa hauteur est de vingt-six pieds et sa largeur de quatorze. Des tours, dans lesquelles se trouvent beaucoup de canons en fonte, s'élèvent à cent pas à peu près l'une de l'autre : la grande tour tombe de vétusté ; la porte est très endommagée, ainsi que la muraille voisine. On ne songe plus à y faire des réparations.

Pour donner une idée juste de la masse de cette construction gigantesque, je ne crois pas superflu de rappeler ici le calcul de M. Barrow, qui vint en Chine avec lord Macartney, en 1793 et 94. Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et dans l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à deux mille pieds cubes, il suppose qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la Grande Muraille chinoise qui, selon lui, suffirait pour construire un mur qui ferait deux fois le tour de la terre. Il ^{p1.315} faut pourtant observer que M. Barrow comprend dans son calcul tout l'espace qui se trouve dans l'intérieur de la muraille ; mais il exclut les grandes tours saillantes qui s'y trouvent.

Cette muraille, qui étonne par sa grandeur colossale ; ce monument d'un travail gigantesque et qui atteste le sort malheureux de la Chine, toujours en proie à des querelles intestines ou à des ennemis extérieurs ; cette muraille, dis-je, bien qu'elle soit inabordable pour la cavalerie des peuples des steppes, ne tiendrait néanmoins pas contre une artillerie de gros calibre. Du reste, la montagne et les abîmes qui l'entourent doivent être considérés comme une bien meilleure défense contre l'ennemi, à moins qu'il ne

Voyage à Pékin

parvienne à la passer plus loin, à l'ouest, comme les Mongols le firent lorsqu'ils envahirent la Chine.

A trois verstes et demie de la muraille, nous vîmes un rocher dans lequel on avait taillé une idole. Le chemin tourne là du nord-ouest au sud. Vis-à-vis un ancien temple qui est dans le voisinage, nous aperçûmes un aqueduc en bois, à l'aide duquel on tire de l'eau de la montagne.

A trois verstes plus loin, est le fort de Chan kouan, qui tombe en ruines. Ici, le chemin commence à devenir très pénible, surtout pour des voitures, et ne change pas sur une distance de cinq verstes environ, jusqu'au fort de Kiu young (kouan), principale défense de ce passage. L'intérieur de ^{p1.316} la porte du milieu est orné de figures de héros, sculptées sur les murs. Cette place est également située entre les deux lignes de la Grande Muraille, construites entre de hautes montagnes. Tchinghiz-khan ne put jamais s'en emparer ; il fut obligé de retourner en Mongolie, et entra en Chine en forçant le passage du côté de l'ouest ¹.

En plusieurs endroits, nous vîmes des cabanes entourées de petits champs labourés ; des sources sortent avec bruit des montagnes, et forment une petite rivière qui tombe, avec fracas, sur les pierres qui s'opposent à son cours rapide. Des ponts en granit et en marbre existaient autrefois sur cette rivière : on n'en voit maintenant que les débris. Autant le passage est difficile dans ces lieux, autant il est intéressant par les tableaux enchanteurs qui s'offrent à chaque pas : tantôt, de hauts rochers menacent d'ensevelir le voyageur, tantôt il voit des maisons avec de jolis jardins, arrosés par de petits ruisseaux dont on entend le

¹ M. Timkovski se trompe ici. Tchapar général de Tchinghiz khan surprit, en 1211, la forteresse de Kiu young kouan, que le commandant pour les Kin abandonna lâchement, presque sans aucune défense. Les Kin reprirent en 1213 ce poste important ; alors le conquérant mongol entra lui-même en Chine, s'empara de Siuan houa fou et de Pao ngan tchéou, et parvint à s'emparer derechef de Kiu young kouan, qui lui ouvrit le chemin à Yan king, résidence des empereurs des Kin. Sous les Ming, cette forteresse, par sa position pittoresque, fut regardée comme une des *huit merveilles* des alentours de Peking.

Voyage à Pékin

murmure ; de superbes châtaigniers, des noisetiers, des vignes en grande quantité, des cyprès, etc., croissent de toutes parts.

De grands blocs de porphyre et de marbre gris sont épars en plusieurs endroits de la route. Il y a un relais de poste à Kiu young ; à sept verstes et demie plus loin, nous arrivâmes au fort de Nan kheou, où une auberge était préparée pour nous recevoir.

p1.317 Le bochko Ourghentaï partit pour Péking, qui n'était éloigné que de 45 verstes, afin d'annoncer notre arrivée au tribunal des affaires étrangères.

30 novembre. — Pendant la nuit et la matinée, le temps fut très doux. Depuis que nous avons quitté les gorges de Kouan kou et que nous nous dirigeons au sud, la différence de la température était très sensible. Après vingt-deux verstes, on se reposa un peu dans la petite ville de Cha ho.

On passa la nuit à Thsing ho, village à trente-cinq verstes de Nan kheou.

Nous parcourûmes les trois premières verstes dans une prairie couverte de petits cailloux ; arrivés sur un terrain plus élevé, nous vîmes devant nous une vaste plaine. Nous laissons derrière nous Kiu young, et la chaîne des monts avec ses sommets couverts de neige ; une partie s'étend vers l'est, et l'autre prolonge ses grandes masses vers le sud ; cette dernière partie est tapissée d'arbres fruitiers ; plus bas, on voyait des champs préparés pour le riz.

Ces hautes montagnes sont d'autant plus remarquables qu'elles sont les premières que l'on voit en venant du nord. L'on y trouve des tigres, des panthères et des chèvres mouchetées.

Ici commencent les plaines du Pe tchy li, qui est bien cultivé. Quelques géographes pensent que cette partie du nord-est de la Chine n'a été formée qu'après les autres contrées les plus p1.318 élevées du globe, et n'est composée que de terrain charrié par les rivières qui s'y précipitent des montagnes voisines. Les terres

Voyage à Pékin

s'arrêtèrent d'abord aux pieds des montagnes ; ensuite elles empiétèrent sur la mer qui les baignait, et qui en est éloignée aujourd'hui de plus de cent cinquante verstes, en ligne droite vers l'est. Le sol de cette plaine consiste en sable mêlé d'argile. On y voit une quantité de villages ; les maisons sont entourées d'arbres ; de tous côtés, on découvre de grands bosquets de saules, de cyprès, de genévriers, de noisetiers, etc. Le chemin serpente au milieu de champs où l'on remarque les tombeaux de quelques villageois : ils se distinguent par des espèces de cônes construits en briques ou en terre. Les Chinois, d'après la loi de Confucius, n'épargnent rien pour l'ornement de leurs tombeaux, et sont toujours empressés à conserver ces saintes retraites.

Laissant à cinq verstes environ, sur notre gauche, Tchhang phing tcheou, ville du second ordre, où le bitkhéchi, avec ses nerbes et son interprète, allèrent pour changer de chevaux de poste, nous avons continué notre route directement jusqu'au faubourg de Cha ho. Près de cette ville, nous avons passé sur un très grand pont de six arches, en marbre, construit sur le Cha ho, dont les rives sont sablonneuses : d'énormes pierres sont attachées ensemble par de grands crampons en fer.

^{p1.319} A l'ouest de la ville, nous avons passé un bras du Cha ho, sur un vieux pont en marbre. On regrette que des monuments si beaux et si utiles, élevés sous les règnes paisibles des empereurs de la Chine, soient actuellement en état de dégradation. A dix verstes avant d'arriver au bourg de Thsing ho, commencent les maisons de plaisance et les cimetières des personnes de distinction de Péking. On y remarque une élégante simplicité plutôt qu'un grand luxe ; partout on voit l'écorce blanche des cyprès, des bosquets touffus de saules centenaires et de genévriers qui atteignent la hauteur des pins les plus grands. Nous avons rencontré, dans ces lieux, une foule de Mongols couverts de haillons. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils se mirent à crier : *Oross ! Oross !* ce qui veut dire *Russes !* Les peuples des races

Voyage à Pékin

turques se servent de la même expression. On nous dit que ces malheureux étaient des criminels qui avaient été condamnés à Péking, et auxquels on avait accordé la liberté à l'occasion de l'avènement du nouvel empereur au trône.

Nous avons également vu, aujourd'hui, cinquante chameaux mongols qui portaient du beurre à la cour impériale ; les chameaux qui marchaient en avant étaient ornés de petites bandes d'étoffe jaune attachés à de petits bâtons, comme des drapeaux.

A Thsing ho, l'archimandrite reçut la visite ^{p1.320} d'un Chinois nommé Khan tsiou, baptisé par les jésuites, qui venait de Péking à sa rencontre. Il était poëlier, et avait remplacé son père dans cette profession, à la cour russe à Péking. L'archimandrite avait déjà fait sa connaissance, lorsqu'il habitait Péking comme étudiant, de 1795 à 1808.

Dans la soirée, le bitkhéchi me fit demander, par son interprète, si je n'avais pas des peaux de zibelines à vendre, celles que nous lui avions données ne suffisant pas pour garnir sa pelisse. Ne voulant pas faire le commerce, ni montrer trop de complaisance pour des demandes aussi indiscretes, je chargeai l'interprète de répondre que le bitkhéchi avait reçu de nous assez de cadeaux, et qu'il ferait bien d'acheter à Péking ce qui lui fallait pour compléter son habillement.

1^{er} décembre. — Notre séjour à l'auberge nous coûta deux lan. A neuf heures du matin, nous nous mîmes en route pour Péking. Pendant cinq verstes environ, nous suivîmes une allée de vieux saules, en laissant, à droite et à gauche, des villages et des cimetières. Bientôt, nous arrivâmes au faubourg de Péking. Deux étudiants de la mission que nous venions remplacer, M. Sipakov et Zimaïlov, vinrent à notre rencontre avec quatre calèches chinoises, pour les nouveaux membres, et un cheval de selle pour moi.

Dans le faubourg, le bruit, le mouvement et la foule annoncèrent le voisinage de la ville la plus ^{p1.321} peuplée de la terre ; ayant

Voyage à Pékin

tourné à gauche, on passa par une rue, et l'on arriva, à l'extrémité, dans une grande plaine où les murs de Péking se présentèrent à nos yeux dans toute leur étendue.

Enfin, l'espace immense qui sépare Saint-Pétersbourg de la capitale de la Chine, était franchi ¹. Oubliant toutes nos fatigues, nous, habitants des bords du golfe de Finlande, nous nous croyions transportés dans un clin-d'œil, et par une puissance surnaturelle, dans cette ville, qui était depuis longtemps l'objet des rêves de notre imagination et le but de nos désirs. Chacun de nous jetait, avec un sentiment de joie, ses regards sur cette muraille crénelée, dont la construction est enveloppée des ténèbres épaisses de l'antiquité ².

p1.322 Au nord de la plaine, nous vîmes les murs rouges d'un temple de Foe, et, à peu de distance, l'enterrement d'un riche Chinois.

Ayant parcouru trois verstes dans la plaine, nous sommes arrivés au cimetière russe, où les membres de notre mission, qui meurent à Péking, sont enterrés.

Le bochko Ourghentaï y vint au-devant de nous ; ayant salué les cendres de nos compatriotes, nous continuâmes notre route.

Une verste plus loin nous entrâmes, en cérémonie, par la porte Ngan ting men, dans la capitale de la Chine. Une foule de curieux nous entouraient. On marcha, pendant deux verstes, dans la

¹ On compte six mille cinq cents verstes de Saint-Pétersbourg à Kiakhta, sur la frontière chinoise ; et, de là jusqu'à Péking, environ quinze cents verstes.

² Cette muraille est celle de la ville tartare ; elle fut bâtie sous les Mongols, en 1267 ; elle avait alors 60 li de circuit et onze portes. Le premier empereur de la dynastie des Ming la rétrécit de 5 li du côté du nord, et supprima deux portes, de sorte qu'il n'en resta que neuf. C'est pour cette raison que le gouverneur de la ville tartare porte le titre de *gouverneur des neuf portes*. En 1409 cette ville devint *Pe king*, ou *la cour septentrionale*. Douze ans plus tard, on fit différents changements à la muraille, qui eut alors 40 li de circonférence. En 1437, on commença de la flanquer de nouvelles tours, et ce travail fut terminé en deux ans. Le fossé qui entoure la muraille reçoit son eau de la montagne de Chin chan, près du village de Pe feou tsun, dans la juridiction de Tchhang phing tcheou. Cette source, après s'être réunie à plusieurs autres, coule pendant 7 li à l'orient, et reçoit, en arrivant à la capitale, le nom de Yu ho. Elle y est grossie par plusieurs ruisseaux qui viennent des monts situés à l'ouest de la plaine de Pe king. Kl.

Voyage à Pékin

grande rue qui conduit à cette porte, et ensuite, à l'est, dans une rue de traverse ; puis on tourna au sud, et on parcourut trois verstes dans la rue de Ta fo szu, jusqu'à un arc de triomphe en bois. On prit à droite par la rue de Tchhang ngan ; on passa devant le temple du culte mandchou ¹, situé à gauche, et devant le Li fan yuan, ^{p1.323} ou tribunal des affaires étrangères, à droite. On traversa le canal, ou la petite rivière d'Yu ho, sur un pont en marbre appelé Pe khiao ; on laissa les portes du palais impérial à droite ; on longea le canal pendant une verste, au sud, puis le pont de Tchoung Yu ho khiao ; on tourna dans la rue de Toung kiang mi hiang, et, à midi, l'on entra enfin dans la cour russe : nous y fûmes reçus par plusieurs membres de l'ancienne mission.

Après dîner, l'archimandrite Hyacinthe reçut la visite des officiers du tribunal des affaires étrangères, employés à la cour russe ; c'étaient :

1. Tho lao yé, premier intendant de la cour, mandarin de la cinquième classe, qui avait été dzargoutchi à Kiakhta ;
2. Fou lao yé, mandarin très âgé, du même rang ;
3. Te lao yé, mandarin de la septième classe.

Les deux derniers ne devaient être en fonction que pendant le séjour des deux missions à Péking.

L'archimandrite Hyacinthe invita l'archimandrite Pierre et moi à l'entrevue. Après les politesses d'usage, les mandarins chinois nous demandèrent si nous avions été contents en chemin ; je ne manquai pas de faire l'éloge de nos conducteurs et de la manière dont nous avions été reçus partout, d'après les dispositions amicales du gouvernement chinois, etc.

^{p1.324} La soirée se passa à prendre des arrangements pour loger les membres de la nouvelle mission, et pour décharger le bagage.

¹ Ce temple s'appelle, en chinois, Tchao tchoung szu ; on y sacrifie en mémoire des membres de la famille impériale et des grands hommes qui ont illustré la dynastie des Mandchoux. Il fut bâti en 1724. Kl.

Voyage à Pékin

J'ai joint à ce volume le plan du couvent et de la cour russes ; le premier est à gauche, et le second à droite. La façade est dessinée par un jeune artiste chinois de Péking ; le reste est de moi ¹.

Couvent.

- a. L'église de la Purification.
- b. Le clocher : trois cloches entre deux colonnes, avec un toit.
- c. Appartement de l'archimandrite.
- d. Idem du hiéromonaque.
- e. Idem des ecclésiastiques.
- f. Bibliothèque de la mission.
- g. Passage derrière la maison.
- h. Puits dont l'eau ne sert que pour arroser les jardins.
- i. Cadrons solaires sur des colonnes de marbre blanc.
- k. Bains.
- l. Petit garde-meuble.
- m. Cours devant les bâtiments.
- n. Appartement du couvent, loués.
- o. Cuisine de l'archimandrite.
- p. Passage étroit derrière les appartements.
- q. Serre des vignes.
- r. Terrasse, dans le jardin, près des bâtiments.
- s. Serre pour les fleurs, avec un trottoir en pierre.
- t. Jardins du couvent, produisant principalement des poires, des pommes, des pêches, des abricots et d'autres fruits ; il y a également des cyprès et de grands acacias.
- u. Cuisines.
- v. Perron ; pendant l'été il est orné de thoung Io, plante à fleurs bleues qui ressemble au lilas, excepté que la panicule touffue est plus grande et plus odorante.
- w. Vestibules.
- x. Remises.
- y. Porte du couvent.

Cour russe.

1. L'hôtel de l'ambassade, habité précédemment par les ambassadeurs russes ; actuellement il est occupé par l'inspecteur de la mission, et par les autres officiers.
2. Appartements destinés à la suite de l'ambassadeur, à ses domestiques, aux cuisines, etc.
3. Appartements habités par les quatre étudiants.
4. Cuisine et chambres de domestiques.
5. Garde-meuble.
6. Puits dont l'eau est mauvaise.
7. Remise.
8. Petite cour.
9. Serre pour les vignes.
10. Jardin avec des arbres fruitiers.
11. Porte de la cour de l'ambassade.
12. Cour.
13. Chambres pour les domestiques.
14. Chambre des bochko chinois, les jours de service.
15. Entrée de la cour.
16. Chambre des officiers chinois qui viennent à l'hôtel pendant le séjour des Russes.
17. Demeure du concierge chinois.
18. Porte.
19. Cour.
20. Porte principale.
21. Corps-de-garde.
22. Temple de Foe.

¹ [c.a. : La description du couvent et de la cour a été conservée, même si le plan, comme il a été signalé, n'est pas disponible]

CHAPITRE IX

Journal du séjour à Péking pendant le mois de décembre 1820

@

p1.327 Le 2 décembre, jour de notre arrivée à Péking, nous nous rendîmes à l'église pour rendre grâces à Dieu de son assistance pendant notre long voyage. Quand nous sortîmes, un Mandchou, âgé de soixante-cinq ans, nommé Ikenghé, qui paraissait très pauvre, vint à la rencontre de l'archimandrite Pierre. Son titre chinois est I sian seng, c'est-à-dire le *docteur I*.

Il est, depuis quarante ans, attaché à la mission russe en qualité de maître de langue mandchoue et chinoise, indépendamment de deux lecteurs nommés par le gouvernement chinois. Il avait donné des leçons à l'archimandrite Pierre et à MM. Lipovtsov et Novosselov ; il a continué à remplir cet emploi auprès des étudiants qui ont séjourné à Péking depuis 1808.

Le lendemain, je terminai mes comptes avec l'entrepreneur chargé du transport de la mission depuis Khalgan. M. Sipakov nous servit d'interprète dans toutes nos relations avec les Chinois. p1.328 On fait usage à Péking, dans les affaires de commerce et autres, d'un poids nommé eul liang ping : je donnai, d'après ce poids, pour les cent lan qui me restaient à payer, huit livres et soixante zolotniks d'argent, en comptant onze lan et six thsian par livre.

Pour témoigner à l'entrepreneur notre reconnaissance de son zèle et de ses soins à faciliter notre voyage, je lui fis un cadeau de la valeur de trente roubles en billets de banque, parce qu'il désirait avoir du papier-monnaie de Russie. Nous apprîmes plus tard que de tels présents sont regardés ici comme des témoignages honorables de la fidélité des entrepreneurs à tenir leurs engagements envers des étrangers de distinction. Le nôtre y attachait, en cette

Voyage à Pékin

circonstance, d'autant plus de valeur, qu'il avait eu affaire avec des sujets de l'empire russe.

3 décembre. — L'archimandrite Pierre, voyant le délabrement de ma santé, causé par l'humidité extraordinaire de la maison de l'ambassade, et par les exhalaisons de la houille que l'on brûlait dans les appartements, m'engagea à loger dans une pièce située à l'extrémité occidentale de la division des hiéromonaques, et habitée précédemment par un des ecclésiastiques ; j'acceptai cette proposition avec reconnaissance, et je restai dans cette chambre pendant le temps froid. Les chambres du couvent étaient chauffées ^{p1.329} par dessous le plancher ; de cette manière, on y avait très chaud, mais, d'un autre côté, cette chaleur continuelle faisait mal aux pieds.

Je suis à même de présenter des observations générales sur les maisons chinoises, parce que la cour de l'ambassade, ainsi que le couvent russe de Péking sont bâtis à la manière du pays. Toutes les habitations, depuis la cabane de l'artisan, jusqu'au palais de l'homme riche, sont à un étage et construites en briques ; la cour est entourée d'une haute muraille en pierres, de sorte que, de la rue, on ne peut voir que les toits ; il faut en excepter les boutiques que l'on bâtit près des maisons. De grandes fenêtres où le papier remplace le verre, occupent presque toute la façade, tournée toujours vers le sud, autant que l'emplacement le permet. Les fenêtres du couvent sont garnies de verre de Moscovie, qui est une espèce de mica ; les chambres sont assez hautes, et tapissées avec du papier blanc ou bariolé. Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur, des sentences remarquables des philosophes ou des poètes célèbres, sont écrites sur cette tapisserie ainsi que sur des papiers blancs, rouges ou d'autre couleur. Ces inscriptions sont nommées touï tsu ¹. Chez les gens ^{p1.330} riches les portes et les cloisons sont en

¹ Touï tsu signifie *pièces opposées*, parce qu'il y a toujours deux feuilles de papier,

Voyage à Pékin

bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, etc., et ornées de sculptures. Outre l'impression agréable qu'elles causent à la vue, elles répandent une odeur suave dans les appartements. Les tables et les chaises, faites d'un bois choisi, brillent par le vernis dont elles sont revêtues. Les grandes maisons se distinguent par une longue suite de pièces ; une galerie couverte, à colonnes, se prolonge devant ces appartements, et donne entrée dans les chambres qui n'ont pas d'autre communication entre elles.

Les appartements sont chauffés par le moyen de charbons ardents placés dans des vases de bronze destinés à cet usage, ou dans des conduits pratiqués sous de larges estrades en pierre, qui sont sous les fenêtres, ou le long du mur opposé ; ils servent de sièges pendant la journée, et remplacent les lits pendant la nuit. La forme des toits des maisons de la Chine est connue en Europe : ils sont plats, comme dans les pays chauds de l'Orient ; ils sont concaves, de la crête jusqu'aux bords qui dépassent les murs de la maison, et ont une petite courbure vers le haut, à peu près comme celle des pavillons, que l'on construit chez nous. Tous les édifices sont couverts en tuiles, p^{1.331} quelquefois revêtues d'un vernis vert, rouge ou jaune.

Il existe dans ce pays des règles pour toute chose : les bâtiments impériaux et les temples peuvent seuls être couverts en tuiles jaunes ; la couleur verte est pour les palais des grands personnages ; on se sert de tuiles grises pour les autres maisons.

Du reste, la construction des maisons ne présente d'autres dissemblances que celles qui sont dues à la situation des lieux et à l'aisance des habitants. Dans les provinces méridionales, par exemple, les habitations diffèrent de celles de Péking.

4 décembre. — Pour mieux remplir les intentions du gouvernement, je consultai M. Sipakov sur les meilleurs livres de géographie de la Chine et sur les meilleures cartes du pays. M.

ou rouleaux, qui vont ensemble, et dont la seconde contient la fin de la sentence commencée dans la première. Kl.

Voyage à Pékin

Sipakov et le père Hyacinthe me dirent que la description géographique de l'empire chinois, intitulée *Tai thsing i thoung tchi*, est très rare, et coûterait au moins 200 roubles en argent.

J'appris plus tard que cet ouvrage ne se trouve chez aucun libraire de Péking ; s'il s'en rencontre, ce sont d'anciennes éditions, ou des exemplaires incomplets. Le père Hyacinthe m'informa, à ma grande satisfaction, qu'il possédait ce livre précieux, et qu'il en avait traduit la plus grande partie en russe.

Je tâchai aussi d'acquérir l'original du code ^{p1.332} des lois mongoles, parce qu'il pouvait donner des renseignements intéressants sur la manière de gouverner les peuples nomades, tels que les Kalmuks, les Kirghiz, etc., qui vivent sous la domination russe. On me dit que la vente de ce livre était prohibée par le gouvernement chinois, qu'il ne s'imprimait qu'à la typographie du tribunal des affaires étrangères, et que l'on en distribuait un certain nombre d'exemplaires parmi les princes mongols. Mais les officiers de ces princes ou les employés du tribunal vendent ce livre en secret ; toutefois cela n'arrive que rarement ; le prix en est estimé à 150 roubles en argent. Le père Hyacinthe en a traduit un abrégé.

Nous nous entretînmes aussi de la langue tibétaine, qui entre parmi celles que les nouveaux membres de la mission doivent étudier. On peut l'apprendre à Péking chez des lama élevés au Tibet et principalement à H'lassa (Lassa), résidence du Dalai-lama, où cet idiome se parle avec le plus de pureté et d'élégance. Ces lama habitent hors de la ville, près des temples de Foe, nommés en chinois Houang szu (temples jaunes). Les leçons d'un de ces maîtres sont assez chères, à cause du petit nombre de personnes qui connaissent la langue tibétaine, et en raison de l'éloignement des temples.

A trois heures après dîner, j'allai avec M. Razghildeïev aîné et l'étudiant Zimaïlov au faubourg ^{p1.333} du sud, nommé Vai lo tchhing. Les rues n'étant point pavées, sont très sales. La foule y est

Voyage à Pékin

nombreuse : nous rencontrions continuellement des mandarins, des marchands, des paysans et des ouvriers qui tous avaient l'air très occupé, et marchaient à la hâte. Plusieurs nous reconnurent ; notre équipage devint l'objet de leurs discours. Des barbiers, des traiteurs ambulants, des revendeurs et d'autres artisans exercent leur profession dans les rues. Près de la porte du sud, nous passâmes devant une muraille rouge qui environne le palais impérial ; elle est si haute que l'on ne peut voir les bâtiments qu'elle renferme. La place devant la porte est pavée en carreaux de pierre et entourée de petites bornes de marbre ; il n'est permis d'y passer qu'à pied. Les sentinelles étaient assises devant la porte, et fumaient tranquillement leur pipe. Leurs habits malpropres ne donnaient pas une haute idée de la garde du maître de l'empire céleste.

La plupart des maisons de Péking sont des boutiques bien fournies de toutes sortes de marchandises. Ce n'est pas comme à Saint-Pétersbourg ou à Moscou, où certaines marchandises ne se vendent que dans des emplacements qui leur sont spécialement destinés et qui composent des rangées entières ; ici une boutique contient des choses de différentes sortes. Dans la rue qui passe devant la cour russe, il y a une maison de prêt sur gages ; p1.334 elles sont nombreuses à Péking. L'esprit de dissipation et la pauvreté des Mandchoux contribuent à faire prospérer ces établissements ruineux qui sont appelés en chinois tang pou. Le gouvernement n'en a pas établi ; les princes en forment en son nom, et alors on les nomme kouan tang pou. Les effets y sont reçus pour les trois dixièmes de leur valeur ; l'on ne fait de prêt que pour trois ans. Les usuriers prennent pour une somme de 1.000 tchokhi, ou un lan, équivalant à deux roubles en argent, deux pour cent d'intérêt par mois, sur des vêtements, et trois pour cent sur des objets en métal ou sur des bijoux, parce que les premiers se vendent plus facilement. Plusieurs de nos compatriotes se trouvent, par différentes raisons, dans la nécessité de recourir quelquefois à ces établissements. L'intérêt permis par la loi est, en Chine, de 3

Voyage à Pékin

fuen par mois pour un lan ; de sorte qu'en trois ans il excède le capital emprunté. Les intérêts exigés par les particuliers sont, comme nous venons de le dire, extrêmement onéreux ; il n'y a probablement pas de pays où les officiers du gouvernement soient ruinés d'une manière plus systématique qu'en Chine ; ils seraient bientôt réduits à la plus grande misère, s'ils n'avaient pas divers moyens de réparer leurs pertes.

Pendant notre absence, des membres de différents tribunaux de Péking étaient venus à la ^{p1.335} maison de l'ambassade, examiner les travaux qui s'y faisaient, afin de pouvoir, lorsqu'ils seraient achevés, rédiger le rapport qu'ils devaient adresser à l'empereur. Le gouvernement chinois avait destiné une somme de 2.200 lan pour le couvent qui devrait être entretenu aux frais de la Russie. Mais plus de la moitié de cette somme devenait, d'après l'usage de la Chine, la proie des mandarins ¹. Le gouvernement avait été obligé d'y ajouter encore 500 lan. Néanmoins le travail marchait avec beaucoup de lenteur et de négligence.

Voici un exemple de la rapacité des mandarins. Il y a vingt-cinq ans, une inondation avait renversé entièrement un village dans la province de Chan toung ; les habitants avaient eu à peine le temps de se sauver. L'empereur Khian loung, passant par ces cantons, ordonna de faire compter à ces malheureux 200.000 roubles en argent. On dit que, sur cette somme, il resta 40.000 roubles entre les mains du trésorier de l'empire, 20.000 dans celles de son adjoint, et finalement il ne parvint que 140.000 roubles entre les mains des paysans ruinés. Un officier chinois ou mandchou qui avait séjourné à Péking du temps de ^{p1.336} l'ambassade de lord Macartney, nous assura que la même chose avait eu lieu pour les 30.000 roubles qui, par ordre de l'empereur, devaient être payés journellement pour l'entretien de cette légation. Elle avait coûté au trésor chinois, depuis le 6 d'août jusqu'au 19 décembre 1793, à peu

¹ La seule manière de remédier à cet abus serait d'introduire, en Chine, l'usage du *snouravaïa kniga*, qui est le véritable talisman contre tous les tours de bâton.

Voyage à Pékin

près un million de roubles en argent. On prétend qu'en Chine plus qu'ailleurs, l'argent est le mobile et le ressort principal de tout ce qui se fait. Il n'y a pas de gouverneur de province qui n'accroisse son revenu annuel d'au moins 60.000 roubles en argent. Ces emplois ne sont accordés que pour un petit nombre d'années, et malgré la brièveté du temps, ces officiers quittent rarement leurs places sans avoir amassé une grande fortune.

Si l'un d'eux est puni pour avoir malversé, la sévérité de son châtement n'empêche pas son successeur de recourir aux mêmes moyens pour satisfaire sa cupidité.

5 décembre. — Hier encore, à six heures du soir, il s'éleva une tempête si violente, que des branches d'arbres très grosses furent brisées et emportées au loin ; le mauvais temps continua jusqu'au matin ; à sept heures le vent souffla de l'ouest.

Pendant la matinée, l'archimandrite Pierre me prévint que, d'après les avis que lui avaient donnés les membres de la mission précédente, le toit de l'église du couvent était très vieux, mais que ^{p1.337} les murs étaient encore bons, malgré une longue fente du haut en bas dans la partie du sud-est, causée par le tremblement de terre qui était arrivé en 1737 et 1738, sous le règne de l'empereur Young tchhing. L'église située dans le faubourg des Russes d'Albazin fut reconstruite peu de temps après. Péking avait extrêmement souffert dans cette occasion. Ses environs offrent encore des traces de cette catastrophe funeste. Il est bien étonnant que l'on ne trouve point de volcans en Chine ; il n'y en a que sur les îles voisines des côtes du pays des Mandchoux, baignées par l'océan oriental.

Nous apprîmes enfin les raisons pour lesquelles la mission avait été retenue plus longtemps qu'à l'ordinaire à l'Ourga et à Khalgan. On n'avait reçu à l'Ourga la nouvelle de la mort de l'empereur que lorsque la mission avait déjà passé la frontière.

Youngdoug dordzi, vang de l'Ourga, ne voulant pas, en

Voyage à Pékin

renvoyant la mission à Kiakhta, causer de l'embarras à notre gouvernement, proposa au tribunal des affaires étrangères de nous permettre de venir cette année même à Péking, en arrangeant les choses de manière que nous ne puissions pas y arriver avant la fin du deuil.

Laisser entrer des étrangers dans la capitale avant ce terme, aurait été, d'après l'opinion du vang, très impolitique, parce que les Russes, qui ^{p1.338} ne se soumettent pas à des usages étrangers, auraient pu faire leur entrée à Péking, habillés d'étoffes de couleurs qui n'auraient pas été analogues avec les formes du deuil chinois. L'usage du pays veut que tous les habitants, n'importe leur rang, portent, à l'occasion de la mort de leurs parents, et à plus forte raison de celle de l'empereur, des vêtements blancs, garnis d'une grosse étoffe de coton ou nankin, au lieu des habits ordinaires en soie.

6 décembre. — A midi, tous les membres des deux missions se rassemblèrent chez l'archimandrite Pierre. Le père Hyacinthe nous dit qu'il avait traduit du chinois en russe l'histoire de la Chine et la géographie de tous les pays soumis à cet empire, travail d'une haute importance, et de longue haleine. Il nous exprima son vif désir d'employer, à son retour en Russie, tous ses moyens pour terminer entièrement ses traductions.

La langue mandchoue n'est pas difficile à apprendre. De même que les autres langues asiatiques, elle a son alphabet et sa grammaire ; le premier ressemble à l'alphabet mongol ; la prononciation en est beaucoup plus sonore. Les Mandchous, après la conquête de la Chine en 1644, furent obligés de compléter leur langue, pauvre auparavant comme celle d'un peuple nomade, et de la perfectionner d'après les règles de la littérature ^{p1.339} chinoise. Depuis cent soixante-seize ans de séjour au milieu d'un peuple nombreux et assez civilisé, les Mandchous se sont accoutumés à ses mœurs, à ses usages et à sa langue ; de sorte qu'aujourd'hui, tous, n'importe leur

Voyage à Pékin

rang, parlent le chinois. On trouve, même à Péking, peu de personnes qui connaissent la langue mandchoue ; elle n'est en usage que dans les affaires d'État. Il y a dans les tribunaux, présidés par les Mandchous, ces employés qui savent les deux langues, pour traduire les diverses pièces, et surtout celles qui doivent être présentés à l'empereur : il faut que celles-ci soient écrites en mandchou et en chinois. Ces employés sont ordinairement des Mandchous. Pour les écritures de bureaux, on n'emploie que des Chinois, en général plus instruits et plus habiles que leurs conquérants oisifs qui passent leur temps à se divertir ou à ne rien faire.

7 décembre. — A trois heures après midi, temps où les mandarins ont coutume de se réunir dans les bureaux du gouvernement, l'inspecteur des bagages et l'interprète Frolov, accompagnés de M. Sipakov et de deux cosaques, allèrent, d'après l'ordre de l'archimandrite Pierre, au tribunal, pour remettre la note de notre ministère des affaires étrangères concernant la nouvelle mission, écrite suivant l'usage au nom du sénat. Les djanghin (ce qui, en mandchou, signifie expéditionnaires) la reçurent avec respect, en ^{p1.340} disant qu'ils la soumettraient sans délai à l'empereur.

Sur ces entrefaites, l'archimandrite Pierre m'annonça l'arrivée de Tchhoung lao ye, mandarin de la sixième classe, nommé par le gouvernement maître de langue mandchoue près de la nouvelle mission ; il avait rempli la même fonction en 1800, auprès de nos étudiants ; MM. Kamenski, Lipovtsov et Novosselov avaient été ses écoliers.

Le vieillard reçut ses nouveaux écoliers avec beaucoup d'affabilité.

L'archimandrite me fit observer à cette occasion qu'il était indispensable qu'à l'avenir les étudiants prêts à retourner de Péking à Saint-Pétersbourg, fissent connaître aux nouveaux arrivés la manière la plus facile d'apprendre le chinois et le mandchou, et surtout la première langue, qui n'est pas encore aussi répandue

Voyage à Pékin

chez nous qu'on peut le désirer, et qu'on doit l'espérer.

Les membres ecclésiastiques de la nouvelle mission employèrent cette journée à recevoir de leurs prédécesseurs les effets qui appartenaient au service de l'église. Il y avait deux garnitures d'ornements riches et fort beaux parmi plusieurs autres qui étaient usées. La dignité de la religion et du nom russe exige que notre église à Péking soit pourvue d'ornements neufs et du meilleur goût ; ceux qu'elle a sont trop vieux. Plusieurs images sont très grossièrement peintes par des ^{p1.341} Chinois qui les ont vêtues de leurs habits nationaux.

Une vieille image de saint Nicolas, apportée d'Albazin par nos cosaques, en 1685, est suspendue au mur de l'autel.

8 décembre. — Un des membres de la précédente mission m'a raconté les circonstances les plus remarquables de son séjour à Péking, pendant près de douze ans ; il m'a parlé de Soung ¹, ministre des affaires étrangères, qui avait appelé à son tribunal tous les membres de la mission pour leur demander des renseignements dont il avait besoin. Je crois qu'il n'est pas inutile de donner quelques détails sur ce ministre qui jouit d'une grande réputation en Chine.

Soung, homme d'un esprit profond, rempli de connaissances et de probité, s'est élevé d'une classe inférieure au rang de premier ministre de l'empire chinois ; il descend de ces Mongols, qui ont aidé les Mandchoux à conquérir la Chine, et dont les enfants jouissent du privilège d'être employés de préférence dans le tribunal des affaires étrangères. Il fut d'abord simple traducteur (bitkhéchi) ; son application le fit nommer expéditeur au conseil-privé de l'empereur Khian Ioung ; ensuite il devint amban à l'Ourga, et, en 1792, il fut chargé de traiter avec ^{p1.342} le major-général Nagel, gouverneur d'Irkoutsk, sur le renouvellement des relations

¹ C'est Soung ta jin, connu par l'ambassade de lord Macartney.

Voyage à Pékin

commerciales à Kiakhta, interrompues depuis le premier mai 1785, à cause de brigandages commis sur la frontière.

Durant son séjour à l'Ourga, Soung rendit un service essentiel à l'empereur en faisant saisir un imposteur qui, venu du Turkestân oriental ou de la petite Boukharie avec une suite nombreuse, était allé par la Mongolie dans le pays des Mandchous, pour y exciter une rébellion. Ce fourbe, qui prétendait être un proche parent de l'empereur, était parvenu à réunir plusieurs témoignages assez vraisemblables pour confirmer ses mensonges. Khian loun, craignant d'exciter le mécontentement du peuple par le supplice public de ce rebelle à Péking, le laissa parcourir plusieurs fois les différentes provinces de son empire, afin de l'anéantir au-delà de la Grande Muraille, c'est-à-dire, hors de la frontière de la Chine ; Soung, comme membre du conseil-privé, connaissant le dessein de l'empereur, résolut de l'effectuer. A l'arrivée de l'imposteur à l'Ourga, il alla à sa rencontre, et le reçut avec toutes les cérémonies dues à une personne d'un rang élevé. Le lendemain, il l'interrogea très sévèrement, et après s'être convaincu de sa fourberie, il lui fit trancher la tête. Un lama, homme rusé et entreprenant qui l'accompagnait et était son instigateur, reçut le même châtiment.

^{p1.343} Khian loun, très content d'être si heureusement et si promptement défait de deux ennemis aussi dangereux, chargea, en 1794, Soung de recevoir à Je ho l'ambassade anglaise.

On dit que, Soung, prévenu contre le gouverneur-général de Canton (qui était chinois), et auquel les Anglais avaient témoigné une grande déférence, contribua beaucoup à faire renvoyer lord Macartney de Je ho sans avoir obtenu ce qu'il demandait. Soung accompagna l'ambassade par ordre de l'empereur jusqu'à Canton, et ensuite fut nommé gouverneur-général de cette ville.

Lorsque Khia khing parvint au trône, Soung fut élevé au rang de ministre. Plus tard il fut envoyé à Ili, comme général en chef des troupes mandchoues et mongoles, cantonnées sur les frontières de la Russie et du pays des Kirghiz Khaissak. Il fut rappelé en 1816, à

Voyage à Pékin

l'arrivée de lord Amherst. On sait que cet ambassadeur anglais fut obligé de s'en retourner précipitamment sans avoir vu l'empereur. Alors Soung n'était pas encore à Péking.

Bientôt après, Soung fut nommé gouzaï-amban à Khalgan, ou inspecteur-général des troupes tsakhar-mongoles ; rappelé de nouveau à Péking, il fut revêtu de la charge de président du tribunal de la guerre, à cause de son expérience dans cette branche de l'administration. Des désordres causés par les descendants de quelques ^{p1.344} princes mandchoux exilés de Péking, et connus sous le nom des Houang taï tsu (ayant des ceintures jaunes), le firent envoyer à Moukden, ville principale du pays des Mandchoux, comme chef des autorités civiles et militaires.

Après son départ de la capitale, on s'aperçut dans le tribunal que le sceau de l'empire, que le monarque, quand il est hors de Péking, appose ordinairement à ses ordres, au lieu de les signer, était perdu. Soung, coupable indirectement, comme président, fut dégradé du rang de général, descendit à celui de capitaine, et fut envoyé à Chan haï kouan, fort situé à l'extrémité orientale de la Grande Muraille.

Cet événement fâcheux fut bientôt suivi d'un autre. Durant le peu de temps que Soung résida comme gouverneur dans le pays des Mandchoux, il condamna à mort un de ces princes exilés, qui s'était rendu coupable de rébellion. L'empereur, déjà mécontent depuis quelque temps de ce serviteur juste et sévère, saisit cette occasion pour écouter les conseils des ennemis de son ministre, le fit descendre au grade de lieutenant, et lui ordonna de venir à Péking, auprès du chef du corps d'armée cantonnée dans cette ville. Soung y vécut isolé, dans un petit couvent, mais jouissant de la plus haute considération parmi le peuple, jusqu'à la mort de Khia khing, qui arriva au mois de septembre 1820.

^{p1.345} Le jour où le corps de l'empereur défunt fut transporté du palais dans un temple, Soung était parmi les autres victimes du

Voyage à Pékin

défunt qui se tenaient rangées sur la route où le convoi devait passer. Le nouvel empereur, qui accompagnait le corps de son prédécesseur, ayant aperçu Soung, l'appela auprès de lui et lui exprima sa bienveillance. Soung fut le premier honoré des grâces du nouveau souverain ; son rang et ses honneurs lui furent rendus, et il fut nommé membre du tribunal des procurations. Mais ses principes sévères et son impartialité lui attirèrent bientôt le mécontentement des grands de la cour. L'empereur, sans en tenir compte, éleva Soung à un rang plus éminent et le nomma amban de Je ho.

Cet homme extraordinaire se distingue autant par ses connaissances et l'exécution ponctuelle des lois, que par son désintéressement et sa pauvreté. En poursuivant et punissant les coupables, il comble en même temps de ses bienfaits les pauvres et les opprimés ; il leur avait sacrifié toute sa fortune, et pour les secourir il avait contracté des dettes qu'il n'aurait jamais pu payer. Dans la Mongolie, dans le Turkestân oriental et dans la Chine même, on parle de Soung avec enthousiasme, et son nom, béni de chacun, vivra à jamais dans la postérité.

9 décembre. — Des papiers écrits en russe ^{p1.346} concernant la nouvelle mission, furent apportés sous main à M. Sipakov pour qu'il les traduisit en langue mandchoue. Les maîtres de l'école russe à Péking qui n'entendent pas le mandchou sont obligés d'avoir recours à notre mission.

A midi, le bitkhéchi Ourghentaï, notre guide, vint me voir après avoir rendu sa visite à l'archimandrite Pierre. Il était accompagné de ses trois fils cadets auxquels je fis des présents, consistant en robes de soie, rasoirs et deux petits miroirs.

En récompense des services qu'il nous avaient rendus et afin d'exciter leur zèle pour l'avenir, je fis également des cadeaux aux concierges chinois qui, depuis douze ans, remplissaient leur emploi à la cour russe.

Aujourd'hui, c'était le seizième jour de la neuvième lune, d'après

Voyage à Pékin

le calendrier chinois et le solstice d'hiver, l'empereur est allé au temple du ciel, situé à l'extrémité de la ville des marchands ou dans le faubourg du midi, pour y rester jusqu'au lendemain matin. Dès la veille, on y avait transporté, sur des éléphants richement ornés, les vases destinés aux offrandes.

A cinq heures du matin, l'empereur se mit en marche, accompagné d'une suite nombreuse, des principaux personnages de sa cour et de six mille soldats. Il n'est pas permis aux simples citoyens de regarder passer l'empereur dans ces occasions solennelles. Les portes et les fenêtres des maisons ^{p1.347} sont soigneusement fermées, et les rues de traverse barricadées. Le soir avant la cérémonie, nos concierges annoncèrent à nos gens qu'aucun d'eux ne pourrait se montrer dans la rue.

Les portes par lesquelles l'empereur doit passer, sont gardées par des sentinelles, pour le garantir d'une attaque imprévue contre ses jours. L'empereur précédent avait couru ce danger. Un jour qu'il revenait au palais, un cuisinier qui avait été au service de son frère, se jeta sur ce monarque, un couteau à la main, dans le moment où, entouré de ses généraux, il allait rentrer dans ses appartements ; mais Tchang beissé, prince du quatrième rang, chef des Hia, ou aide-de-camp de l'empereur, se saisit aussitôt de l'assassin et l'empêcha de commettre le crime ; lui-même reçut plusieurs coups de couteau dans le côté. Le fidèle Tchang, pour avoir sauvé la vie à l'empereur, fut nommé beilé, ou élevé au troisième rang, et reçut des présents magnifiques qui lui procurèrent une fortune considérable.

Kia khing, sur la fin de sa vie, était devenu l'objet de la haine de son peuple, à cause de son indolence, de son obéissance aveugle aux conseils de ses eunuques, et de son goût désordonné pour les plaisirs contre nature, penchant qui, à la honte de l'humanité, n'est que trop commun en Asie. On sait que la religion mahométane et le paganisme qui dominant dans cette partie du ^{p1.348} monde, ne condamnent pas les plaisirs des sens.

Voyage à Pékin

L'empereur de la Chine, en sa qualité de grand-prêtre de toutes les religions qui se professent publiquement dans son empire, offre aujourd'hui dans le temple du ciel, des sacrifices d'expiation ¹ pour le supplice des criminels qui ont été condamnés à mort pendant l'année précédente. A cette époque les criminels sont exécutés dans tout l'empire : on leur tranche la tête, on les pend, ou bien on les étrangle. Les criminels d'État, tels que rebelles, etc., subissent leur supplice aussitôt que la sentence est prononcée.

On remet à l'empereur une liste de tous ceux qui ont été condamnés à mort par le tribunal suprême de Péking ; leurs délits y sont spécifiés en détail. Le monarque note de sa main ceux qui doivent perdre la vie ; les autres sont également conduits au lieu du supplice, et ramenés ensuite en prison jusqu'à ce que leur procès soit terminé.

Le jour qui précède leur exécution, les condamnés sont régalingés aux frais du gouvernement.

Quelquefois, mais bien rarement, les noms de ^{p1.349} plusieurs criminels se trouvent par trois fois sur la liste présentée à l'empereur, parce que l'on a retardé leur jugement pour en punir d'autres plus criminels ; ceux-ci ne peuvent rester plus long temps en prison ; on les emploie comme geôliers, ou bien on les exile. Sous le règne de Kiang Ioung ces exceptions furent très rares. Sous Khia-King, au contraire, sur cinquante criminels qui étaient conduits au lieu du supplice, vingt seulement étaient exécutés.

Ceux qui attentent à la vie de l'empereur ; les rebelles ; les traîtres, qui passent dans un autre pays ; ceux qui assassinent leur grand-père, leur grand-mère, leur père ou leur mère, leur oncle ou leur tante et leurs frères ou leurs sœurs ; quiconque s'est emparé d'objets appartenant au clergé ou à la couronne, surtout s'il a volé

¹ Tous les mandarins qui, d'après l'exemple de l'empereur, se préparent à faire des offrandes semblables au ciel ou à la terre, doivent, suivant la loi, observer un jeûne de trois jours ; s'abstenir d'ail, d'oignons et d'autres mets piquants ; ne pas boire de vin, ne pas visiter des malades et des morts ; ne point condamner à mort, s'éloigner des femmes et passer trois jours et trois nuits dans leurs bureaux, etc.

Voyage à Pékin

le sceau de l'empire ; quiconque ne remplit pas ses devoirs envers ses père et mère ; celui qui, ayant été marié, ne porte pas le deuil aussi longtemps que la loi le prescrit ; ceux qui, pendant la vie de leurs père et mère, les quittent sans leur permission, ou qui, trop tôt après leur mort, donnent à danser, à jouer, etc. ; celui qui tue ou qui vend, par artifice, un de ses parents ; celui qui tue son instituteur ou son chef ; celui qui a des liaisons illicites avec les maîtresses de son grand-père ou de son père, subissent la peine la plus rigoureuse.

Un juge inique est décapité. Quiconque, en ^{p1.350} temps de guerre, se rend coupable d'infidélité dans le maniement des fonds ou dans les fournitures, est étranglé. Quiconque s'approprie une somme considérable, appartenant au gouvernement, est décapité, n'importe son rang. Quiconque commet un vol de la valeur de trois cents roubles, est étranglé ; un vol au-dessous de cette somme est puni d'une bastonnade très rigoureuse, et de plus le criminel est obligé à la restitution ; s'il n'en a pas les moyens, il est condamné, avec sa femme et ses enfants, à des travaux forcés.

Les mandarins d'une classe supérieure, qui se rendent coupables de négligence, descendent de deux rangs, et perdent deux années d'appointements. Toute somme soustraite au gouvernement doit être restituée par les chefs des tribunaux où le vol s'est commis, et par ceux qui sont chargés de découvrir le vol si leurs recherches sont inutiles, etc., etc.

Quiconque abat des arbres, coupe du foin, sème du blé ou fait paître son bétail dans les lieux où sont ensevelis l'empereur, les princes et autres personnages distingués, reçoit quatre-vingts coups de bâton. Les gens attachés aux couvents et aux temples, qui y laissent entrer des femmes pour faire leurs prières ; les intendants des maisons et autres personnes qui sont à la tête des affaires domestiques, qui permettent aux ^{p1.351} femmes l'entrée des temples ; les gens attachés au service militaire, s'ils vendent des effets appartenant au gouvernement, comme armes, vêtements,

Voyage à Pékin

etc., sont condamnés à cent coups de bâton.

Un déserteur en campagne, s'il est officier, est puni de cent coups de bâton ; un simple soldat est condamné à mort.

Celui qui, volontairement, en remplace un autre, lorsque l'armée se met en marche, ce qui arrive assez souvent en Chine, est battu sans miséricorde.

Celui qui cherche la protection d'un grand personnage ; celui-ci, s'il recommande son protégé dans ses rapports à l'empereur, sont mis en jugement ; on coupe la tête à ce dernier, ses biens sont confisqués au profit de l'empereur, et sa famille est vendue comme esclave, si l'on découvre qu'il y a connivence dans le délit entre le protecteur et le protégé. Si le premier a simplement été trop crédule, sans avoir pris part au crime, il est condamné à cent coups de bâton et à l'exil. A la fin de chaque année, les chefs sont obligés d'examiner leurs subordonnés : celui qui, parmi ces derniers, n'a pas augmenté ses connaissances pour ce qui regarde son état, est puni, s'il est revêtu de quelque emploi, par la perte d'un mois d'appointements, et s'il n'a pas d'emploi, par quarante coups de bâton. Un mandarin ^{p1.352} congédié qui se mêle des affaires du gouvernement, reçoit quatre-vingts coups de bâton, et paie une amende de deux livres d'argent. Les chefs qui recommandent, pour lui faire obtenir de l'avancement, un homme sans mérite, au préjudice d'un autre sujet plus digne, reçoivent quatre-vingts coups de bâton. Un chef qui, contre la loi, va en personne au lieu où un délit a été commis, est puni de cent coups de bâton, et l'accusé est exilé. Les retards dans l'expédition des affaires du gouvernement sont punis de dix coups de bâton pour chaque jour, et ainsi de suite, jusqu'à quatre-vingts coups. Un médecin de la cour, qui écrit une formule inexacte, reçoit cent coups de bâton. Un domestique qui fait du bruit à la cour et ne s'y conduit pas avec bienséance, est puni de cent coups de bâton ; son maître en reçoit cinquante. Si une femme vend ou achète du sel de contrebande, son mari ou son fils sont punis de coups de bâton, le sel étant un des monopoles de l'État. Si le mari est trop éloigné,

Voyage à Pékin

ou le fils mineur, elle reçoit cent coups de bâton et paie une amende en argent. Les paysans qui n'observent pas la distinction des rangs en se mettant à table, reçoivent cinq coups de bâton. Un officier coupable de corruption, de prostitution ¹, ou qui mène une vie déréglée, perd son rang, etc., etc.

^{p1.353} Les Chinois se servent, pour les punitions corporelles, de bâtons de bambou longs de quatre à cinq pieds au moins, et larges d'environ deux pouces. Les délits moins graves sont punis par des soufflets, dont le nombre est prescrit par la loi ; il dépend des bourreaux de rendre cette étrange punition plus ou moins douloureuse selon qu'on a su les gagner par de l'argent. Les prisonniers portent, attachée au col, une planche carrée, large de trois pieds, et pesant plus de six livres ; ce poids est augmenté selon la gravité du délit. Ce genre de punition est infligé principalement aux gens qui se rendent coupables d'escroquerie et à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes ; ces planches pèsent alors cinq cents à mille livres. La tête du coupable est seule visible ; elle paraît comme posée sur un grand plat ; il ne lui est pas possible de porter la main à la bouche ; il est obligé de recevoir sa nourriture des mains d'autrui. La torture est d'un usage fréquent à la Chine ; la loi en excepte pourtant les princes, les membres des familles illustres, les savants distingués, les citoyens de la première classe, et ceux ^{p1.354} qui ont rendu des services importuns à l'empire.

Un grand défaut de la législation chinoise est la faculté qu'elle accorde de se racheter d'une punition corporelle par des amendes en argent : par exemple, quelqu'un condamné à recevoir cent coups de bâton, paie vingt-quatre à quarante zolotniks en argent,

¹ Un événement semblable arriva pendant notre séjour à Péking. Un officier mandchou ayant oublié qu'il devait donner le bon exemple à ses subordonnés, entra dans une maison mal famée, il y fut arrêté par les surveillants préposés au maintien de l'ordre et de la bienséance, et mené en lieu de sûreté. Le rapport de l'affaire fut envoyé à l'empereur, et soumis à la décision du tribunal des rangs, qui condamna l'officier à la perte de toutes ses dignités.

Voyage à Pékin

et à 15 tchetvert ¹ de blé ; un an de travail et soixante coups, sont rachetés par quatre-vingts zolotniks d'argent, et environ trente tchetvert de blé. Les gens très âgés, les enfants mineurs et les estropiés paient sept dixièmes de zolotnik pour dix coups ; un an d'exil aux travaux forcés, et soixante coups se paient avec environ deux zolotniks ; la femme d'un officier peut s'exempter de dix coups par une amende d'un zolotnik d'argent, etc.

Quiconque tue un homme par accident ne subit pas de peine s'il paye une livre d'argent ; les vieillards de quatre-vingt-dix ans ni les enfants de sept ans ne sont pas punis corporellement, excepté dans les cas de trahison et de conspiration. Des femmes qui se sont rendues coupables de prostitution, n'ont pas la faculté de s'exempter du châtement en payant une somme d'argent ; elles doivent la subir corporellement.

L'usage permet qu'un condamné puisse acheter une autre personne pour subir à sa place le châtement qu'il a mérité, même la peine de mort.

10 décembre. — A trois heures après raidi, le bitkhéchi Tchhing qui nous avait accompagnés de Kiakhta à Péking, vint nous inviter, l'archimandrite Pierre et nous, à dîner chez lui. D'après les règles de l'hospitalité chinoise, ces dîners, même entre amis intimes, ont lieu dans des auberges. Nous refusâmes cette invitation sous le prétexte que nous étions trop occupés pour le moment, et nous remîmes la partie à un moment plus opportun. Mais, pour parler franchement, je ne voulais pas me lier avec un homme qui nous avait montré pendant le voyage toute la bassesse de son caractère. Son interprète Tchakdour avait dit à notre interprète Frolov qu'il recevait des appointements si minces, qu'il avait pris le parti de quitter sa place dans deux mois, pour retourner chez lui à l'Ourga. Il disait également que Tchhing, à cause des plaintes que les Mongols avaient portées contre lui, ne

¹ Mesure russe qui contient 9,832 pouces cubiques de Paris.

Voyage à Pékin

serait probablement pas nommé pour accompagner la mission qui devait retourner en Russie.

12 décembre. — Ce jour, anniversaire de la naissance de l'empereur Alexandre, fut un vrai jour de fête pour tous les Russes qui se trouvaient à Péking.

13 décembre. — Comme je ne perdais pas de vue l'achat des livres chinois et mandchoux dont ^{p1.356} le gouverneur général de la Sibérie m'avait chargé, pour l'école des langues asiatiques qui devait être établie à Irkoutsk, je m'en entretins avec l'archimandrite Pierre, et, d'accord avec lui, je remis à M. Sipakov la liste des livres nécessaires et dix livres d'argent pour en faire l'emplette.

A deux heures après midi, je reçus la visite qui m'avait été annoncée, de Tho, premier inspecteur de la cour russe, et de ses deux adjoints dont il a été question précédemment. Ils étaient accompagnés de deux bochko, remplissant les fonctions de concierges, de plusieurs soldats de la garde et de leurs domestiques. Je les régalai le mieux possible. Tho lao yé, qui avait été précédemment dzargoutchi à Kiakhta, se vanta devant ses inférieurs, de connaître plusieurs usages et divers mots russes ; il leur expliqua la construction de nos maisons, et leur parla de la commodité et de la beauté de nos meubles, de nos équipages, etc. Il leur raconta que nos cavaliers savaient se tenir adroitement sur leurs chevaux, car il avait vu quelques-uns de nos dragons ; je profitai de cette occasion pour lui dire que nos soldats réunissaient à une persévérance et à une valeur à toute épreuve, l'ordre et la promptitude dans les marches et dans les évolutions militaires, de sorte que mille hommes pouvaient se mouvoir comme une seule ligne. Le plus jeune bitkhéchi, voyant des livres sur une table, ^{p1.357} observa que c'étaient probablement des livres de religion. On lui dit que c'étaient des livres relatifs à l'histoire et à la géographie de la Russie. Après avoir passé une heure environ avec nous, nos hôtes nous quittèrent en disant qu'ils regrettaient beaucoup de ne pouvoir

Voyage à Pékin

rester plus longtemps, mais qu'ils étaient obligés d'aller sans délai au tribunal des affaires étrangères et de là chez le ministre, A leur départ, j'obtins la permission, pour nos gens, de sortir librement de la cour, en déclarant que nous n'avions nullement le dessein de faire le commerce, comme plusieurs personnes l'avaient supposé.

Cette visite confirma l'observation que nous avons déjà faite, que les officiers chinois, dans la crainte de parler trop librement dans leurs entretiens avec des étrangers, traitent constamment les sujets les plus indifférents, s'expriment avec la plus grande circonspection, et se retirent aussitôt qu'ils le peuvent.

Ayant le dessein d'offrir à mes hôtes quelque léger cadeau, je les en avais fait prévenir par M. Sipakov à l'instant de leur arrivée ; mais ils me firent prier deux fois par les bochko de renoncer à mon projet, parce qu'il leur avait été très sévèrement défendu par le ministre d'accepter la moindre chose des Russes. Tho lao yé, pourtant, avant de partir, me fit insinuer par un des bochko qu'il consentirait à recevoir un présent ^{p1.358} de peu de valeur, comme un souvenir de ma part, si je voulais le lui envoyer chez lui et de manière à ne pas donner d'ombrage. Mais la défense sévère du ministre nous empêcha de remplir le désir de M. l'inspecteur en chef.

14 décembre. — Nous allâmes après dîner dans la cour russe, voir le temple de Foe ¹. Le temple est petit et très pauvre. Le premier et le quinzième jours de chaque lune, des lama viennent y réciter des prières devant les idoles, au son des cloches, et y brûlent des bâtons odorants. Tout fidèle a le droit d'y entrer et d'y faire ses dévotions ; les marchands regardent comme un devoir de visiter aux jours indiqués un temple quelconque pour y adorer les idoles.

Le père Hyacinthe, qui m'avait invité à venir le soir chez lui, me montra le dictionnaire chinois, qu'il avait arrangé d'après l'alphabet

¹ Il y a toujours un temple près de chaque tribunal du gouvernement, ou de chaque bâtiment de la couronne.

Voyage à Pékin

russe, travail qui lui avait coûté beaucoup de temps et d'argent ¹. Les savants français et anglais ont ^{p1.359} récolté avant nous dans le champ de la littérature chinoise.

Le dictionnaire de Deguignes, et encore plus celui de Morrison, sont des travaux qui font le plus grand honneur à ces éditeurs éclairés ². Mais il était indispensable d'avoir également un dictionnaire en russe pour nous perfectionner dans la langue chinoise et pour ajouter à ce que nous savons de la Chine. Je pense qu'un tel dictionnaire, avec l'explication latine ou française à côté du russe, sera d'une grande utilité pour toute l'Europe, parce que le long séjour des membres de nos missions dans la capitale de la Chine offre tous les moyens d'acquérir une connaissance parfaite de la langue de ce pays. La Russie, par ses relations intimes avec l'Asie, est dans la position de procurer à l'Europe, non seulement de bons dictionnaires mandchoux et mongols, mais encore celui de la langue du Tibet, qui, jusqu'à présent, n'est que peu connue en Europe.

15 décembre. — ^{p1.360} Le temps avait été beau depuis notre arrivée à Péking ; aujourd'hui le ciel se couvrit, et il tomba de la neige.

Des Mongols s'étaient rassemblés dans une grande plaine derrière le couvent : le mugissement des chameaux chargés se fit entendre pendant toute la journée. Les Khalkha, qui arrivent à

¹ D'après les renseignements qui m'ont été donnés par un ami, qui a vu ce dictionnaire, ce n'est qu'une traduction russe de celui du P. Basile de Glémona, connu en Europe par l'édition arrangée par clefs, que le gouvernement impérial de France avait fait faire par M. Deguignes fils. Cependant, l'archimandrite Hyacinthe a ajouté à sa traduction, les caractères aux phrases, ce qui la rend extrêmement utile. Il serait donc à désirer que le gouvernement russe fit publier cet ouvrage, dont le fond est excellent et d'une grande utilité pour tous ceux qui veulent apprendre le chinois. Kl.

² M. Timkovski commet ici deux méprises graves ; le dictionnaire, publié à Paris, n'est pas l'ouvrage de M. Deguignes, et l'ouvrage de M. Morrison ne vaut nullement mieux que celui-ci. Il est, à la vérité, plus volumineux, et contient plus de caractères que celui du P. Basile, mais il est rempli de fautes qui diminuent de beaucoup son utilité et rendent son usage très pénible, parce qu'à chaque moment on est obligé de recourir aux originaux chinois, que M. Morrison a traduit avec une légèreté inconcevable ; si toutefois il est véritablement auteur de l'ouvrage qu'il a publié. Kl.

Voyage à Pékin

Péking, campent en dehors de cette ville, près du temple de Houang szu. Les Mongols qui vivent en nomades, dans des contrées éloignées de trois cents à cinq cents verstes de Péking, viennent tous les ans à cette époque dans la capitale pour y vendre des moutons tués, du beurre de lait de brebis, des prunes sèches, etc. Quand ils se sont défaits de leur marchandise, ils se dépêchent ordinairement de regagner les lieux où ils habitent, pour y célébrer la première lune du nouvel an, en mongol Tsagan-Sara, mois blanc ou heureux.

16 décembre. — Pendant la nuit, le vent fut très violent. Le lendemain, le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro. Comme on faisait des vêtements à la chinoise pour les membres ecclésiastiques de la nouvelle mission, j'eus l'occasion d'observer qu'une fourrure d'écureuil, pour la robe d'un homme d'une taille moyenne, coûte à Péking 23 lan ; deux pièces de fourrure de castor, teintes en noir pour servir de parements aux manches de la pelisse, et des pièces de la même fourrure pour garnir le collet, coûtent ^{p1.361} 6 lan et demi. La peau d'écureuil était très belle ; elle devait venir d'Irkoutsk.

L'habillement en général et notamment, celui des hommes, coûte très cher. Les Mandchoux et les Chinois de toute condition, doivent avoir un vêtement pour chaque saison : un homme en place en a trois à la fois, sans parler de ceux de cour ou de fête. Ce luxe entraîne les officiers mandchoux dans des dépenses très considérables, et oblige même les plus grands personnages à recourir aux maisons de prêt ; ils y mettent en gage les habits dont ils n'ont pas besoin et en retirent ceux qu'ils y avaient déposés, et qui leur deviennent nécessaires pour la saison.

Le Chinois porte, à cause de la chaleur du climat, des vêtements larges : le principal est une longue robe doublée, qui ressemble beaucoup à l'habit russe, avec cette différence que les officiers les ont fendues par-devant et par-derrière. Sur cette robe, on en met une autre, à larges manches, qui se rapproche, par sa coupe, de

Voyage à Pékin

celle du clergé russe. Les pauvres ont des robes de toile de coton ou de nankin, celles des riches sont en étoffes de soie à fleurs et à ramages, ou bien en drap et en casimir. La couleur dominante est le bleu, ensuite le violet et le noir. Le vert, le rouge, et particulièrement le rose, sont généralement affectés aux vêtements des femmes.

Pendant l'hiver, les robes sont doublées en ^{p1.362}ouate de coton ; les riches emploient les fourrures d'écureuils, d'agneaux de qualité supérieure, de renards blancs et de zibelines. Les élégants ont en hiver la robe de dessus en zibelines ou en chats noirs avec des poils blancs, fourrure qui est également très estimée ; ces fourrures sont tournées en dehors pour en faire voir la beauté. Ces robes de dessus sont souvent aussi courtes que des spencers ; comme elles sont légères et commodes, on s'en sert pour monter à cheval. La ceinture est en soie ; plus ordinairement c'est un ruban de fil ou de laine, avec des boucles par-devant ; on y attache au côté gauche une épée, et on y place de jolis étuis vernissés ou d'écaille de tortue, contenant des couteaux et de petits bâtons d'ivoire qui tiennent lieu de fourchettes. Une bourse brodée en soie, et renfermant une tabatière, est suspendue au côté droit ; en été on y passe aussi un éventail, dont les hommes font usage comme les femmes. Pour établir la symétrie, très exactement observée en toute circonstance par les Chinois, ils portent au côté gauche une semblable bourse contenant des épices qu'ils mâchent pendant leurs repas pour relever le goût des mets. Ils mettent sous la robe un autre vêtement très léger, de toile ou de soie, qui remplace la chemise, et qui n'est pas généralement en usage ; il ne se lave que très rarement. Cette malpropreté, qui se rencontre même chez les gens ^{p1.363}d'un rang élevé, est d'autant plus dégoûtante, que les Chinois, contre l'habitude de tous les autres orientaux, ne connaissent pas les bains ou ne se lavent le corps que très rarement ; ils regardent même comme malsain de se baigner pendant l'été. Ils ne font pas usage de mouchoirs de poche ni de serviettes ; ils les remplacent par des morceaux de papier. Les culottes sont de nankin ou de soie. La

Voyage à Pékin

plupart des Chinois portent des bottes faites de ces étoffes ; les riches en ont de satin noir ; les souliers sont également en usage. Les semelles des bottes et des souliers sont épaisses d'un pouce. Cette chaussure est très incommode parce que ces semelles, faites de papier mâché, ne plient pas. Les gens de distinction portent des bonnets ovales de satin couleur cerise, avec une bordure noire et une houppe rouge ; la bordure, de même que l'habillement, diffère selon les saisons ; elle est de velours en automne et de peau d'agneaux ou de zibelines en hiver.

Les bonnets ou les chapeaux d'été ont la forme d'un cône ou d'un entonnoir ; ils sont en bambou tressé si fin, et avec tant de goût, qu'ils pourraient servir, sous d'autres formes, à la parure des européennes. Les bonnets des fonctionnaires publics sont surmontés d'un bouton en pierre, dont la couleur annonce le rang de celui qui les porte. Les gens du commun ^{p1.364} ont ordinairement des vestes de nankin et de petits bonnets de feutre semblables à ceux des Lithuaniens, ils les remplacent pendant l'été par des chapeaux de paille. Les hommes se rasent les cheveux du front et des tempes, et tressent le reste en forme de queue qui descend le long du dos. Une longue queue est regardée comme une chose très élégante ; on en voit qui ont jusqu'à une archine et demie. Ceux auxquels la nature l'a refusée en portent de postiches.

Il est bon de remarquer que cette manière de s'habiller est celle que les Mandchoux ont introduite quand ils ont conquis la Chine en 1644. Avant cette époque, les Chinois portaient des robes d'une coupe différente ; elles étaient très longues, avec des manches si larges qu'ils auraient pu s'en servir en guise de manteaux.

Les femmes ont des vêtements peu différents de ceux des hommes. Elles se peignent et arrangent leurs cheveux avec beaucoup de soin et d'élégance, et se couvrent rarement la tête.

Des fleurs, des épingles en or et garnies de pierres précieuses, des papillons, etc., font un effet agréable sur la couleur noire de leurs cheveux.

Voyage à Pékin

Des marchands qui nous apportaient les fourrures, nous dirent qu'un lan d'or pur vaut ici 17 à 19 lan d'argent, ce qui fait 17, 18 et 19 zolotniks en or. L'or de la Chine, qui est très pur, ne sert ^{p1.365} pas à battre de la monnaie ; il se vend comme marchandise.

Il est défendu sous peine de mort d'exporter de l'argent hors de l'empire.

17 décembre. — Le matin, le thermomètre était à douze degrés au-dessous de zéro.

Tchoung, chargé par le gouvernement d'enseigner le mandchou aux étudiants, est un vieillard de plus de soixante ans, il est encore bien portant, et très alerte. J'assistai à la leçon qu'il donnait ; M. Zimailov servit d'interprète ; les nouveaux étudiants ont, à l'aide des membres de la mission qui doivent retourner en Russie, la meilleure occasion de se familiariser avec les deux langues.

18 décembre. — A dix heures du matin, je reçus la visite du nerbe du dzargoutchi de Kiakhta qui avait quitté la frontière vingt-cinq jours après notre départ ; il était arrivé à cheval de Péking en dix jours, après un voyage de quinze cents verstes.

Les courriers chinois, envoyés pour affaires du gouvernement, sont obligés de parcourir à cheval trois cents verstes et plus en vingt-quatre heures.

Le nerbe devait bientôt retourner à Kiakhta ; il offrit de se charger de nos lettres pour la Russie. Malgré notre vif désir de donner de nos nouvelles à nos amis à Kiakhta, je ne pus me ^{p1.366} résoudre à profiter de cette occasion, de crainte que nos lettres ne fussent décachetées et rendues aux gouverneurs de l'Ourga. C'était à la suite d'une circonstance semblable que le tribunal des affaires étrangères de Péking avait interrompu la correspondance de notre mission avec la Russie.

Par conséquent, toute tentative contraire à cette injuste mesure,

Voyage à Pékin

surtout par l'entremise d'un homme qui ne nous était pas parfaitement connu, aurait pu avoir des suites fâcheuses pour nous.

A midi, le père Hyacinthe reçut la visite des missionnaires portugais, de l'ordre de Saint-François, qui demeurent à Péking.

Gau, le premier (en chinois Ko lao yé), a été nommé évêque de Péking par le gouvernement brésilien, mais il n'avait pas encore reçu les bulles du pape. Ribeira, le second (appelé par les Chinois, qui n'ont pas d'R dans leur langue, Li lao yé), est très âgé ; il est supérieur du couvent du midi de Péking. Le chef de la nouvelle mission, et les autres membres ecclésiastiques eurent une entrevue avec eux dans les appartements du père Hyacinthe. Ces Portugais demeurent à Péking, comme employés à l'Académie d'astronomie ou des mathématiques. Malgré l'aversion des Chinois pour les religions étrangères qu'on voudrait introduire chez eux ¹, aversion dont ils avaient ^{p1.367} donné la preuve en persécutant les chrétiens, et enfin en chassant les jésuites de l'empire entier ; le gouvernement chinois se voit dans la nécessité de garder au moins quelques missionnaires à Péking pour rédiger le calendrier, et pour calculer le temps. Tandis que l'astrologie était chez les autres peuples de l'Asie, ainsi que chez les Chinois, un acheminement à l'astronomie, ces derniers, en approfondissant l'astrologie depuis plusieurs milliers d'années, n'ont point fait de progrès dans la véritable science des astres. Leurs observations tant vantées, et les instruments dont il font usage, leur furent apportés par les savants que Khoubilaï, petit-fils de Tchinghiz-khan avait appelés de Balkh et de Samarkand. Le gouvernement regarde à présent comme d'une haute importance et de grande utilité la publication annuelle du calendrier. Il doit ne rien négliger de ce qui est en son pouvoir, non

¹ Cette aversion se borne aux croyances dont les principes sont incompatibles avec les lois immuables de la Chine. Il est évident que la propagation d'une branche quelconque de la religion chrétienne, ferait, en peu de temps, crouler tout l'édifice de la législation et de la politique chinoise, et on verrait renaître, en Chine, toutes les horreurs de l'intolérance, qui ont ensanglanté l'Europe pendant tant de siècles. Puisque les Chinois ont des religions qui leur conviennent, il est inutile de vouloir leur en imposer de nouvelles. Kl.

Voyage à Pékin

seulement pour indiquer à ses nombreux sujets la distribution des saisons de l'année, connaissance qui leur est nécessaire pour mettre de ^{p1.368} l'ordre dans la manière de gagner leur subsistance et partager leurs travaux ; mais, à cause de la superstition générale, il doit désigner dans l'almanach les jours heureux ou malheureux, les jours bons pour se marier, pour se mettre en route ; pour faire ses habits, ses achats, ses constructions, pour demander des grâces à l'empereur et s'occuper de toutes les autres actions qui ont rapport à la vie sociale. Par ce moyen, le gouvernement maintient le peuple dans les bornes d'une humble obéissance : c'est pourquoi les souverains de la Chine avaient établi l'académie d'astronomie ; mais que l'on ne croie pas y trouver des hommes instruits dans cette science. Lorsque cette illustre compagnie, composée de Mandchoux, et où les Européens, quoique subordonnés, sont les plus actifs, daigna contempler le système planétaire qui se trouvait parmi les présents que le roi d'Angleterre envoya à l'empereur de la Chine, par lord Macartney, M. Barrow ¹ ne put jamais réussir à faire comprendre au président de cette société savante le vrai mérite de cette machine. D'ailleurs, comment un peuple qui connaît à peine les premiers éléments des mathématiques, qui fait ses comptes à l'aide de tables arithmétiques verticales, ^{p1.369} semblables à celles dont se servent les marchands et tous les bureaux de Russie, qui ne sait ni l'analyse ni la géométrie ; comment, dis-je, ce peuple pourra-t-il s'élever jusqu'à comprendre l'astronomie, connaître la situation de la sphère céleste, et déterminer le cours des planètes ?

19 décembre. — Pendant la nuit, il tomba pour la première fois de la neige ; pendant toute la journée, le temps fut très nébuleux et froid.

¹ *Voyage en Chine*, formant le complément du *Voyage de lord Macartney*, par John Barrow ; Paris, 1805, I, 187.

Voyage à Pékin

20 décembre. — A neuf heures du matin, le P. Ferreira vint nous voir ; il avait sur son bonnet un bouton de cristal indiquant la cinquième classe. Son nom, en chinois, est Fou lao yé ; il est le troisième membre du conseil des mathématiques ; c'est un septuagénaire débile. Il alla d'abord à l'église, s'arrêta vis-à-vis de la porte occidentale et y fit un salut ; ensuite il passa chez le P. Hyacinthe, qui avait invité l'archimandrite et moi à assister à cette entrevue. Ferreira conversa très amicalement avec nous, il nous adressa ses félicitations à l'occasion de la nouvelle année ; car nous étions au 31 décembre, d'après le nouveau style, et il fit beaucoup de politesses à l'archimandrite ; il donna de grands éloges à l'empereur Alexandre, et aux Russes, etc. ; quand ensuite on parla des vexations auxquelles les missionnaires étaient exposés en Chine, il loua la conduite de l'empereur Khang hi, qui avait montré une bienveillance extrême aux jésuites, et leur avait accordé ^{p1.370} de riches propriétés ; il blâma Young tching, et encore plus le défunt Khia khing, qui avait persécuté rigoureusement les catholiques-romains, et qui accordait en même temps sa protection bien marquée à la communauté peu nombreuse des gréco-russes.

Ce vieux missionnaire, en citant les paroles de l'évangile et des psaumes, nous exhorta avec une éloquence très prolix, à la patience, au travail, à la persévérance, etc., etc.

Notre conversation avec lui avait lieu en latin ; car, de même que les trois autres Portugais qui se trouvent actuellement à Péking, il ne savait que cet idiome et sa langue maternelle ; tous parlent très peu le chinois et avec un dialecte particulier, pareil à celui de Canton et de Macao, où les missionnaires, sortis de l'école de la propagande et envoyés en Chine par le pape, apprennent ordinairement cette langue.

Voici la lettre originale en langue latine, envoyée le 12 décembre 1820, par le P. Ferreira à l'archimandrite Pierre. Son ton lamentable fait connaître assez clairement la situation des missionnaires portugais.

Voyage à Pékin

Reverendissimo archimandritæ Petro, domino colendissimo Pekinum nuper honoranti : pax Christi, tranquillitatem veram !

Patria nobis propria Europa nobilis est, Natale solum ea nobis censetur, patritii quare ^{p1.371} sumus. Latina lingua utimur veluti commuai, etsi materna tantisper differat ; quod ad cætera animis præditi fraternis, annuimus pariter ceu gernelli vituli notique columbi.

In hac urbe celebri Europæi, si pace frui volumus, si decus, si honorem inclytæ nationis tueri servareque, fas degere sicut passeret in tecto. Sic nobis reliquum superest tempus, ut lectioni, scriptioni sanctisque meditationibus vacemus libere. Illud Nasonis axioma : « Vulgus amicitiam utilitate probat, » nimium est veridicum Sinenses apud. Plura hoc de argumento vester egregius præcessor, noster germanus amicus, de hac re potest dicere plura facileque præstantiam perdocere vestram.

Ergo si ullibi sententia illa congruit apostoli : *patientia vobis necessaria*, hic est potissimum. Inserviet pariter multum nobis illud principis apostolorum Petri dogma :

Conservationem vestram bonam habete inter gentes, ut in eo, quod detrectant de Christicolis, tamquam de malefactoribus, ex bonis operibus nos considerantes, Christum glorificent in die visitationis.

Postea, dante Deo, dabitur nobis occasio, ut os ad os loquamur, relaxenturque in Domino corda nostra. Scitis, quia sunt nimium suspiciosi Sinenses contra Europæos. Nos considerant ac sequuntur lincaëis oculis. Desidero omnibus vobis ^{p1.372} bonas festivitates Natalitias. Dominus electus episcopus Pekinensis ¹, est vestræ legationis interpres, nuperque fuit vocatus à magno tribunali *Neigé* pro rebus vestræ legationis. — Quia noctes hic jam sunt analogæ vestris in Europa, audeo offerre duo, ut dicunt latiao ², unum pro vestro usu, alterum pro familiari, qui vobis inservit : cum uno *goamli* ³ anni futuri Sinensis.

Præstantiæ vestræ inutilis servus *Dominicus Férreira*, sacerdos Lusitanus congregationis Missionis. »

^{p1.372} On nous dit que les missionnaires catholiques avaient encouru le mécontentement du gouvernement chinois par leur zèle trop ardent à faire des prosélytes, par des procès au sujet de leurs revenus, et par des querelles que les prêtres des différents pays de

¹ Le père Gau.

² Une chandelle mince de cire, en forme de pelote. Les Chinois se servent ordinairement, dans leurs appartements, de chandelles de suif, très courtes et épaisses, qui donnent une lumière claire et égale.

³ Houang ly, c'est-à-dire l'almanach astronomique.

Voyage à Pékin

l'Europe, séjournant en Chine, ne cessaient pas d'avoir entr'eux. En 1805, la persécution fut très vive ; elle fut dirigée principalement contre les Chinois, et plus encore contre les Mandchoux qui avaient embrassé la religion chrétienne. En voici l'origine :

Des jésuites italiens, français et espagnols, avaient, d'un accord commun, expédié des lettres ^{p1.373} à leurs confrères en Europe, et des rapports à Rome sur le nombre et l'état de leurs troupeaux spirituels, sur leur succès à répandre l'évangile etc. De plus, un jésuite romain, nommé Paul, avait envoyé au pape un jeune Chinois âgé de seize ans, rempli de talents, et choisi, comme cela avait eu lieu antérieurement, dans la classe pauvre. Mais le dévouement zélé des pères envers le chef de l'église romaine, alla plus loin. L'un d'eux, nommé Adeodat, qui exerçait la profession d'horloger de la cour, à Youan ming youan, et qui était en même temps habile topographe, dressa une carte d'une province chinoise, où il avait indiqué un grand village dont les habitants avaient embrassé la religion chrétienne ; les lieux et les diverses particularités y étaient marquées en caractères chinois, avec la prononciation latine. On m'assura que cette carte avait été adressée au pape par les jésuites des couvents français et italiens de Pékin, et accompagnée de plaintes amères contre les ecclésiastiques portugais, et d'une note détaillée des revenus et des propriétés dont ces derniers s'étaient emparés. Tous ces papiers, ainsi que le jeune Chinois, furent acheminés directement à Canton pour passer en Europe par le premier navire qui partirait ; mais le message des jésuites fût arrêté en chemin, probablement par les machinations des Portugais, et conduit à Péking. Les papiers furent ^{p1.374} remis à l'empereur Khia khing. Ce prince était d'un caractère pusillanime et méfiant ; la carte lui inspira des soupçons violents, parce qu'il lui sembla que le pape ne pouvait étendre son autorité sur un empire séparé des autres parties du globe par des mers immenses, de hautes montagnes et des steppes désertes. Tous les prêtres européens de la religion catholique furent convoqués dans le palais

Voyage à Pékin

de Youan ming youan ; on leur montra les lettres et la carte.

Comme les auteurs des lettres déclarèrent les avoir écrites, les autres obtinrent la permission de rentrer dans leurs couvents. Celui qui avait dressé la carte fut envoyé dans la prison commune ; au bout de cent jours, il fut transféré à Je ho ; son couvent fut démoli, et les jésuites reçurent du trésor un dédommagement de 3.400 roubles en argent. Ces choses arrivèrent à la fin du mois de juillet 1805.

Les chrétiens furent persécutés. On voulut les obliger à fouler la croix aux pieds et à abjurer leurs erreurs ; ceux qui s'y refusaient, furent menacés de la mort. On découvrit à Péking, même parmi les seigneurs du sang impérial, et parmi les mandarins, plusieurs milliers de personnes qui avaient embrassé la religion chrétienne. L'empereur, irrité, ordonna de laisser les gens du peuple en repos, et déploya toute sa colère envers les membres de sa famille : il nomma une ^{p1.375} commission spéciale composée du directeur général de la police de Péking (Ti tou), d'un prince du sang, et du président du département des affaires criminelles. Il commanda d'emprisonner tous ceux qui refuseraient d'abjurer le christianisme, et de leur faire subir la torture la plus cruelle, après les avoir dépouillés de leurs rangs et de leur fortune ; de les battre sur les joues et sur les cuisses, de leur faire allonger les oreilles ; de leur faire des incisions sous la plante des pieds, et, après y avoir fait mettre des crins de cheval hachés, de fermer les plaies au moyen d'un cataplasme, et de les cacheter, etc.

On prétend que des tortures semblables n'avaient jamais existé auparavant en Chine.

Plusieurs de ces infortunés, principalement les soldats chinois, perdirent courage pendant les tourments, mais la plupart resta fidèle à sa croyance. Plus tard, le président du tribunal criminel ayant appris que, dans sa maison même, presque tous ses pareils et ses domestiques avaient embrassé le christianisme, se montra moins rigoureux dans ses recherches et plus indulgent envers les chrétiens. L'ordre fut donné d'anéantir dans les quatre couvents catholiques à

Voyage à Pékin

Péking, tous les livres traitant de la religion chrétienne, imprimés en chinois ou mandchou, de même que les planches qui servaient à leur impression ; mais les fidèles réussirent à en sauver la plus grande partie.

^{p1.376} Ainsi, le caractère méfiant des Chinois, et le zèle indiscret des jésuites, en envoyant au pape le jeune Chinois et la carte, furent les principales causes de la persécution des chrétiens catholiques-romains ; car, d'ailleurs, le gouvernement de la Chine se fait remarquer, à plusieurs égards, par une grande tolérance.

Le père Hyacinthe nous dit que peu de temps avant l'arrivée de la nouvelle mission, un des jurisconsultes, ou le procureur-général de l'empire, avait représenté à Khia khing la nécessité de promulguer une loi concernant les catholiques qui vivaient en Chine.

Plusieurs des membres du tribunal des affaires étrangères insinuèrent qu'il serait plus convenable de faire occuper les places d'astronomes par les ecclésiastiques ou par les étudiants russes qui viennent à Péking, que par les missionnaires catholiques-romains. Les Chinois sont depuis longtemps disposés à chasser ceux-ci, qui ne se soutiennent qu'en vertu de l'ordonnance de l'empereur Khang hi. Il faut observer à ce sujet que les Européens qui acceptent ces places sont obligés de devenir entièrement sujets de l'empereur de la Chine. Ils reçoivent du gouvernement leurs appointements en argent et des approvisionnements ; ils s'habillent à la chinoise, et portent des boutons sur leurs bonnets, suivant le rang qu'ils occupent.

21 décembre. — ^{p1.377} L'hiéromonaque Benjamin, adjoint de l'archimandrite, alla avec l'hiéromonaque Séraphin, membre de la mission précédente, prendre possession de l'église de l'assomption et visiter les petites maisons russes qui se trouvent à l'angle nord-est de Péking. Les cosaques d'Albazin les habitèrent lorsque, il y a cent trente-cinq ans, ils furent transportés des bords de l'Amour dans cette capitale.

Voyage à Pékin

24 décembre. — Pendant la nuit et le jour, le froid fut de douze degrés au-dessous de zéro. Le vent souffla de l'est.

Chou ming, ou Chou lao yé, jeune homme de trente ans, et premier professeur de langue russe à l'école de Péking, vint vers midi témoigner ses respects à l'archimandrite Pierre. Il avait eu de la peine à obtenir cette place.

A l'approche du terme où les missions devaient être changées, Chou ming avoua aux étudiants qu'il avait le dessein de chercher un emploi autre parce qu'il ne pouvait conserver plus longtemps son engagement actuel sans l'intervention des Russes. Ayant appris que Pa lao yé, Paul Kamensky ¹, connu par ses progrès dans la langue p_{1.378} mandchoue, avait été nommé chef de la nouvelle mission, il en montra beaucoup de satisfaction, et fit tous ses efforts pour gagner la bienveillance de l'archimandrite. Il présenta des dialogues chinois au père Pierre, en le priant de les traduire en russe pour l'usage des écoliers de l'école mandchoue.

D'après le traité conclu entre les empires russe et chinois, le seul que ce dernier ait avec un État européen, la correspondance doit avoir lieu à la fois en russe, en mandchou et en latin. Une école spéciale a donc été établie à Péking, sous la dépendance du tribunal Nei ko, pour enseigner la langue russe à vingt-quatre jeunes mandchoux des premières familles.

Après avoir fini leurs études, et subi un examen rigoureux, ces jeunes gens entrent avec des privilèges particuliers, soit au tribunal des affaires étrangères, soit dans d'autres tribunaux des frontières où la connaissance de la langue russe est nécessaire ; mais malgré les efforts de la dynastie mandchoue pour soutenir cette école, elle est encore très éloignée de remplir son objet.

¹ Les noms chinois sont monosyllabiques ; par conséquent, pour désigner nos noms de baptême et de famille, qui sont composés de plusieurs syllabes, les Chinois en prennent seulement la première, et y ajoutent le mot lao yé, ou monsieur : ils font ainsi, du nom de baptême Arcadius, A lao yé, et du nom de famille Sipakov, Si lao yé, etc.

Voyage à Pékin

Les Russes transportés d'Albazin à Péking, donnèrent aux mandchoux les premières notions de la langue russe. Ensuite, avec le consentement du gouvernement chinois, plusieurs membres de la mission russe furent chargés de cette fonction, pour laquelle ils recevaient des gratifications ^{p1.379} considérables. Le gouvernement chinois a, en plusieurs occasions, témoigné le désir que les Russes séjournant à Péking contribuassent à instruire les Mandchoux. Néanmoins l'école spéciale est peu avancée. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir les traductions faites par les Mandchoux, de leur langue en russe ; on reconnaît dès les premières lignes, que les premières règles de la grammaire n'y sont pas même observées.

On nous raconta que Youngdoûng dordzi, vang de l'Ourga, à l'époque de l'ambassade russe en Chine, en 1805, avait demandé des traducteurs qui eussent fait leurs études à l'école de la langue russe à Péking. Il pensait qu'il trouverait en eux des interprètes habiles et discrets, sans avoir besoin de recourir aux Russes. La première entrevue avec ceux-ci lui fit voir qu'il s'était trompé. Les interprètes mandchoux avouèrent qu'ils ne comprenaient pas un seul mot de ce que les Russes disaient. Le vang les renvoya le lendemain à Péking.

Je rencontrai chez le père Hyacinthe Chou ming, qui m'adressa un compliment en mots russes, mais mal appliqués. Je fis également la connaissance du lama Tou, trésorier d'un des temples, appelés Houang szu ; il m'invita à venir le voir dans sa solitude, si j'avais un moment de loisir. Ce lama me dit qu'un da-lama, ou prêtre de la première classe, arrivé dernièrement du ^{p1.380} Tibet ultérieur, avec le tribut du Bantchan Erdéni, chef des prêtres de ce pays, logeait dans la même cour que lui.

Le tribut de H'lassa, capital du Tibet antérieur, doit arriver l'année prochaine ; l'on y attend depuis cinq ans la régénération d'un dalaï lama pour remplacer celui qui avait à cette époque quitté ce monde. Il est évident que la politique du gouvernement chinois vise à faire renaître le dalaï lama dans une famille distinguée de

Voyage à Pékin

l'intérieur de la Chine. Du reste, les Anglais, par droit de voisinage, peuvent aisément accélérer le renouvellement du chef des prêtres du Tibet ¹.

La principale épouse de l'empereur défunt ² a pris aujourd'hui, en grande cérémonie, le titre d'impératrice douairière Houang thai heou : ce qui signifie grande et auguste impératrice.

p1.381 Le conseil de l'empire vient de donner au souverain défunt le surnom de Jouï houang ti, abrégé Jouï ti, ce qui veut dire *empereur pénétrant*. Ce surnom reste consigné dans les annales du pays, écrites sous les yeux des empereurs par des lettrés qui remplissent la fonction d'historiographes de l'empire.

Les années du règne de chaque empereur sont désignées d'après les différents titres honorifiques qu'on leur donne. C'est dans ce sens, et non comme noms propres, qu'il faut entendre les dénominations de Khang hi, Young tching, Khia khing, Tao kouan.

25 décembre. — Alexeï, vieillard de soixante ans, et deux de ses pareils, sont les seuls des descendants des cosaques d'Albazin, qui sont venus aujourd'hui à l'église pour célébrer la fête de Noël.

27 décembre. — A neuf heures du matin il s'éleva un violent orage ; des tourbillons de poussière obscurcirent l'air. Vers le soir, il fit beau.

28 décembre. — L'après-midi, Chou ming, le maître de langue, vint me voir : c'était un mandchou d'une famille distinguée ; son

¹ Je ne vois pas les moyens que les Anglais pourraient employer pour parvenir à ce but ; ceux de Calcutta, connaissent si peu le Tibet, qu'ils ont pu croire, et imprimer dans leurs journaux, que la langue tibétaine était l'idiome parlé depuis l'Himalaya jusqu'à la frontière de la Sibérie. Kl.

² Les empereurs de la Chine ont cinq femmes ; une seulement est regardée comme la première et légitime épouse. Tous les sujets l'honorent comme mère de l'empire, et l'appellent *Houang heou*, ce qui veut dire *impératrice auguste*. Ses fils jouissent de préférence du droit de succession au trône. Chacune des autres femmes de l'empereur, a son titre particulier, de même que sa maison et sa cour ; la dernière n'est composée que d'eunuques et de filles. L'empereur a aussi un grand nombre de concubines, choisies, tous les trois ans, parmi les plus belles

Voyage à Pékin

oncle était amban à l'Ourga quand nous avons passé par cette ville ; il est très poli, actif et curieux ; il me questionna sur l'habillement des Russes, leurs mœurs, etc. Ayant appris de M. Sipakov que j'étais attaché au ministère des affaires étrangères, ^{p1.382} il demanda aussitôt si je savais le mandchou. Nous lui dîmes que les Russes s'occupaient principalement de l'étude des langues européennes ; mais que quelques-uns étaient très versés dans les langues asiatiques.

30 décembre. — Les cosaques de notre escorte qui étaient allés dans la ville, ayant rencontré un mongol de la tribu de Tsakhar, qui habitait dans le voisinage de Tsagan balgassou, où nous avons laissé nos bestiaux pour y passer l'hiver, lui demandèrent comment se portaient nos gens et nos bestiaux ; le mongol répondit que les premiers allaient bien, mais que beaucoup de chevaux et de chameaux étaient morts.

31 décembre. — Depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, le froid fut de douze degrés au dessous de zéro ; le vent d'est soufflait avec force. Les personnes les plus âgées ne se souvenaient pas d'avoir vu un hiver aussi rigoureux.

Des Chinois qui venaient familièrement chez nous, nous dirent en riant que les enfants du nord leur avaient amené le froid de leur pays.

Le chef de la nouvelle mission m'annonça la mort d'un Turkestâni de la garde mandchoue, décédé la veille à l'âge de soixante-dix ans. Cet homme, cédant aux instances de ses pareils qui étaient assez connus de l'archimandrite, avait recouru pendant plusieurs jours à l'habileté de M. Voitsekhovski, notre médecin. ^{p1.383} L'archimandrite craignit que le gouvernement chinois ne tirât de fâcheuses inductions des visites rendues au malade par le médecin russe, puisque les docteurs chinois avaient renoncé à guérir le vieux soldat ; mais cette

filles de la Chine.

Voyage à Pékin

affaire n'entraîna aucun inconvénient, car la mort du Turkestâni fut déclarée une suite naturelle de son âge. Du reste, un étranger doit, dans de telles occasions, être très circonspect et ne pas se charger du traitement d'un malade s'il n'est pas sûr de le guérir. Une grande difficulté s'oppose à la guérison d'un Turkestâni. Comme mahométan, il ne reçoit qu'avec beaucoup de répugnance, des médicaments de mains étrangères, même de celles des médecins chinois, parce qu'ils professent une religion différente de la sienne.

@

CHAPITRE X

Description du Turkestân oriental

@

p1.384 Ayant eu l'occasion de recueillir pendant mon séjour en Chine plusieurs notices sur les pays de l'Asie centrale qui dépendent de cet empire, je pense que c'est ici qu'il convient de placer ces détails.

Le Turkestân oriental, contrée plus connue en Europe sous le nom de Petite Boukharie, est borné à l'est par la Mongolie et le pays habité par les Mongols nomades du Koukou noor ; l'ouest, par la chaîne du Mouz-tagh, l'Imaus des anciens, montagne neigeuse, qui le sépare du Turkestân occidental ; au nord, il confine à la Dzoûngarie, ou la province d'Ili ; au sud, au Tibet.

Le Turkestân oriental fut forcé, en 1758, de fléchir sous le sceptre puissant de l'empereur Khian loung, et reçut du vainqueur le nom de *Pays de la nouvelle frontière*. Cette province est resserrée, au nord et au sud, entre de hautes montagnes ; depuis les temps les plus reculés, ce pays renferme des villes assez éloignées les unes p1.385 des autres et environnées chacune d'un terrain susceptible de culture ; de même que celles qui sont situées à l'ouest du Mouz-tagh, sur les rives du Syr et de l'Amou, et connues sous les noms de Tachkend, Khokand etc. ; elles étaient gouvernées par des princes indépendants qui portaient le titre de Khodjò ¹. Les habitants du

¹ Le nom de *Khodjò* est très vénéré dans l'Orient ; il a une sorte de caractère de sainteté. On le donne aux descendants des Mahométans, qui, ayant été désignés par le prophète comme ses écoliers (*askhab*), furent les premiers qui apprirent la nouvelle doctrine de la bouche du prophète ; ils la proclamèrent et la répandirent ensuite dans l'Orient, où plus tard l'opinion de leur sainteté personnelle et de celle de leurs descendants prit de si fortes racines chez les différentes branches de la nation turque, que chaque mahométan regardait comme une félicité suprême de se rendre digne, dans sa vie, de baiser la main d'un Khodjò, convaincu que par une telle consécration, il devait être infailliblement admis à jouir des délices du paradis, et du bonheur de voir Mahomet face à face. Ces Khodjò, descendants des *Askhab*, furent jadis les souverains des villes de la petite Boukharie. Les Mandchoux, étrangers à toute considération pour la sainteté de ces princes, les attaquèrent à force armée, dans le XVIIIe siècle ; cette guerre fut sanglante et dura neuf mois. Les Mahométans

Voyage à Pékin

Turkestân, ^{p1.386} peu unis entre eux, furent toujours assujettis aisément par les peuples voisins ; d'abord par les Mongols au temps de leur puissance, plus tard par les Dzoûngar ; aujourd'hui ils obéissent aux Mandchoux, maîtres de la Chine.

Les géographes, et ceux qui s'occupent de recherches sur les langues, ont jusqu'à présent classé les Boukhars parmi les peuples turcs ; M. Klaproth a démontré qu'ils sont de race persane ; ce savant observe que tous les mots cités dans le vocabulaire comparatif de Pallas, comme boukhars, et notamment les noms de nombre ; 1, iak ; 2, dou ; 3, si ; 4, tchahar ; 5, pendj ; 6, chech ; 7, heft ; 8, hecht ; 9, nuh, sont du persan tout pur, et diffèrent essentiellement des mêmes noms en turc, 1, bir ; 2, iki ; 3, outch ; 4, døert ; 5, bich ; 6, alty ; 7, iedi ; 8, sighiz ; 9, tokouz.

Lorsque M. Klaproth voyageait, en 1805, avec l'ambassade russe destinée pour la Chine, il rencontra à Kazan des habitants de la Boukharie. Ils lui assurèrent que la langue persane était leur langue naturelle.

Des Boukhars qui habitaient Tobolsk, Tara et Tomsk confirmèrent cette assertion, en avouant pourtant qu'il s'était glissé dans leur idiome une quantité de mots turcs à cause de leur long séjour au milieu des Turcs, et de leurs relations fréquentes avec ces peuples.

^{p1.387} M. Klaproth vit également au Maï ma tchin de Kiakhta des Boukhars de Khamil et de Tourfân, villes de la petite Boukharie qui parlaient la langue persane.

Il existe à la bibliothèque du Roi, à Paris, un vocabulaire en hoei hoei et en chinois, c'est-à-dire de la langue des habitants

ne voulant point abandonner leurs saints sans défense, coururent tous aux armes, mais ils eurent le dessous. Les Mandchoux se rendirent maîtres de la petite Boukharie. Sur sept Khodjò, quatre furent tués en combattant ; deux furent faits prisonniers, et conduits à Péking en grande pompe ; le septième, Sarymsak Khodjò, fut assez heureux pour se sauver dans la grande Boukharie. T.

Khodja, ou khodjò, signifie seigneur, maître, docteur. C'est un titre très commun, dans l'Asie mahométane : M. Timkovski se trompe, en disant qu'on ne le donne qu'aux descendants des premiers mahométans, quoique les princes dont il parle fussent de la famille du législateur arabe. Kl.

Voyage à Pékin

mahométans des villes de la grande et de la petite Boukharie, ainsi que dix-sept lettres des princes de Tourfàn, Khamil, Samarkand et d'autres lieux, toutes écrites dans le même idiome, avec la traduction de chacune en chinois. Cette langue hoei hoei est du persan sans mélange ¹.

p1.388 Les nomades de race turque, qui errent avec leurs troupeaux au milieu des Boukhars, appellent ces derniers *Sarti*, ce qui veut dire marchands, parce que seuls ils s'occupent du commerce.

Il paraît que cette dénomination est très ancienne, puisque les Mongols, sous Tchinghiz khan, donnaient le nom de *Sartohl* ² à la

¹ Je rétablis dans le texte, les faits qui avaient été défigurés par M. Timkovski ; cet écrivain a confondu le vocabulaire et les suppliques *hoei hoei*, ou *persanes*, avec le vocabulaire et les suppliques, en langue *ouïgoure*, dont M. Abel Rémusat et moi nous avons parlé. Les premiers sont écrits en caractères arabes, et les secondes en lettres ouïgoures, dérivées de l'ancien alphabet sabéen. J'ai publié le vocabulaire hoei hoei dans mon *Asia polyglotta*, pag. 245 et suiv., et celui de la langue ouïgoure dans une nouvelle dissertation sur ce peuple, qui fait suite à mon *Verzeichniss der Chinesischen Handschriften* (Paris, 1822, fol) pag. 9 et suiv. Le premier est *Persan* et l'autre *Turc*.

Actuellement les Chinois et les Mandchoux appellent *Hoei hoei*, toutes les tribus mahométanes, qui vivent sous leur domination. Ce mot a donc cessé de désigner une nation ; comme les Ouïgour-Hoei hou, nommés simplement Hoei hoei sous la dynastie mongole des Yuan, étaient mahométans, on a appelé Hoei hoei tous leurs coreligionnaires, de même qu'on appelle souvent les Russes *Grecs*, parce qu'ils sont de la communion grecque.

Il faut aussi observer que je comprends sous la dénomination de *Boukhars*, seulement les *Sarti*, ou les *véritables Boukhars*, et non pas tous les habitants du pays que nous appelons mal à propos la Petite Boukharie. Les habitants des villes de cette contrée, sont en partie les descendants des anciens Ouïgour, ou Hoei hou, et par conséquent Turcs ; en partie, *Sarti* ou Boukhars, qui se trouvent dispersés comme négociants dans toute l'Asie centrale, et qui sont Persans. On en rencontre beaucoup à Péking, à Hang tcheou fou, à Canton et dans d'autres villes commerçantes de la Chine. Leur langue maternelle est le Persan, mais ils parlent tous le Turc oriental, qui est la langue générale du Turkestân, et la plus répandue dans la petite Boukharie. — La langue des Prussiens, actuellement éteinte, était encore parlée par quelques débris de cette nation, à la fin du XVIIe siècle, tandis que la plus grande partie de la Prusse parlait l'allemand. Ici on doit distinguer la *Prusse* et les *Prussiens*. M. Timkovski aurait bien fait de distinguer dans son ouvrage la *Boukharie* et les *Boukhars*.

En Russie on aurait pu se convaincre, depuis longtemps, que la langue des Boukhars était la persane, si on s'était donné la peine de jeter un coup d'œil sur un vocabulaire boukhare de 625 mots, insérés dans le *Voyage* de Iefremov, édit. de 1786, pag. 194 et suiv., et édit. de 1794, pag. 101 et suiv. Kl.

² Mais que devient alors la tribu *Sartol* des Mongols Bouriates, peuple nomade qui habite dans la province d'Irkoutsk, au sud du lac Baikal ? T. Je réponds à M. Timkovski par les questions suivantes :

Voyage à Pékin

grande ^{p1.389} et à la petite Boukharie, qui devinrent plus tard l'apanage de Tchagataï, fils de ce conquérant. Les Boukhars s'appellent eux-mêmes *Tadjik*. Ce nom, sous lequel les Persans furent connus autrefois, était encore familier aux Chinois à l'époque de l'ère chrétienne ; ils appelaient alors la Perse Thiao tchi, et ce ne fut que beaucoup plus tard que le nom de Pho szu devint en usage chez eux ; ce nom est le même que Parsi.

M. Mouraviev, dans son *Voyage à Khiva*, dit : « Les Sarti ou les Tata, habitants primitifs de ce pays, demeurent dans des villes, et s'occupent principalement de commerce. » Mais le mot Tata est le nom par lequel quelques tribus qui habitent entre Hamadân et le Kurdistan, désignent les Persans ; selon d'autres, Tat désigne une nation subjuguée par une autre. Du reste, il faut encore observer que l'on trouve des Tat dans la Crimée et le Daghestân ; les premiers parlent ordinairement le turc, et les derniers un persan très corrompu ¹.

^{p1.390} M. Klaproth a donc raison de ne pas compter les Boukhars parmi les Turcs, puisqu'il est prouvé que les habitants originaires de la grande Boukharie et d'une partie des villes de la petite sont Persans, et qu'ils appartiennent, par conséquent, à la race indo-germanique. Les Turcs, qui parmi eux mènent une vie nomade, sont des étrangers, et ne sont pas des habitants primitifs. Ils ont envahi tous ces pays, et y sont actuellement plus nombreux que les Sarti.

Dans les conversations que j'ai eues en Chine, par l'entremise d'un interprète, avec des naturels de la petite Boukharie, venus à Péking, j'ai remarqué que leur langage ressemble beaucoup à celui des Tatars de Kazan qui sont aussi de race turque.

Pourquoi y a-t-il un cap Comorin dans l'Inde, et un palatinat de Comorn en Hongrie ?

Pourquoi trouve-t-on un lieu nommé Ival, sur la Nareva, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et un autre du même nom entre le cap Vert et la Gambie ?

Pourquoi la ville de Labes en Poméranie porte-t-elle le même nom que la capitale de la province de Bougia, en Afrique, soumise au dey d'Alger ? Kl.

¹ *Asia Polyglotta*, von J. Klaproth ; Paris, 1823, pages 239 et suivantes.

Voyage à Pékin

M. Klaproth explique ce fait dans son *Asia polyglotta*. En parlant de la vaste étendue des contrées occupées par les anciens Turcs, depuis la mer Adriatique au sud-ouest, jusqu'à l'embouchure de la Lena dans la mer glaciale, contrées immenses qu'ils avaient habitées après les Indo-Germains, cet auteur s'exprime ainsi ¹ :

« Il semble que les Turcs, dans les temps les plus reculés, ont habité au nord les provinces chinoises de Chan si et de Chen si, c'est-à-dire des pays limitrophes à la chaîne des monts In chan. p1.391 L'histoire de la Chine les nomme Hioung nou. Une de ces hordes nomades habitait près d'un mont qui ressemblait à un casque, appelé dans leur langue *thou khiu* ; toute la nation adopta cette dénomination. Dans la moitié du huitième siècle, l'empire de Thou khiu fut détruit par une autre peuplade turque, qui descendait également des Hioung nou, elle était venue des pays situés au sud du Baïkal, et arrosés par la Sélenga ainsi que par les rivières qui forment le fleuve Amour. Cette peuplade se nommait Hoi he ou Hoi hou ; elle domina pendant cent ans sur les Turcs de l'Altaï, mais elle fut en partie exterminée, et en partie chassée par les Chinois, et le reste fut obligé de quitter les contrées situées au nord de la Chine. Une partie des Hoi hou se retira plus à l'ouest, et s'empara du pays connu sous le nom de Tangout, qui renferme dans ses limites tout ce qui est au nord du Khoukhou noor ou lac Bleu et des montagnes neigeuses, et au nord-ouest de la province chinoise de Chen si jusqu'au-delà de Khamil. Enfin, en 1257, les Hoi hou furent subjugués par les Mongols, le reste se retira encore plus loin vers l'ouest, et s'établit dans les villes situées au midi de la chaîne des montagnes célestes, savoir à Khamil, Tourfân, Aksou, Kachghar, etc. Elle y forma avec les

¹ *Asia polyglotta*, pag. 210.

Voyage à Pékin

Ouigour, qui avaient la même langue et la même origine, le peuple qui habite encore actuellement ces lieux.

p1.392 M. Klaproth a démontré que la langue des Ouigour est turque. Dans un autre endroit il dit ¹ :

« Les Ouzbek habitaient également dans l'Asie moyenne, au sud des montagnes célestes, dans le pays où se trouvent les villes de Khotan, Kachghar, Tourfân et Khamil ; ce peuple s'est formé des restes des Hoei hou ou Ouigour, des Naiman, et d'autres tribus de la race turque.

Au commencement du seizième siècle, les Ouzbek pénétrèrent vers l'ouest, au-delà du Djih'oun, répandant partout la terreur et le ravage. Actuellement ils occupent Balkh, le Kharizm ou Khiva, Ourghendj, Boukhara, l'ancien pays de Ferganah ou Khokand, et d'autres cantons, dans le voisinage de la chaîne de Belout tagh. Leurs mœurs ressemblent à celles des Turcs nomades.

Il est donc évident que Khamil, Tourfân et autres villes de la petite Boukharie, sont habitées par les descendants des Hoei hou, des Ouigour et des Ouzbek, peuples de race turque ; ainsi je pense qu'on peut donner à ces contrées le nom de Turkestân. M. Klaproth a dit ² que, depuis l'introduction de la religion mahométane, professée par la plupart des tribus de la nombreuse nation turque, une quantité de mots arabes et persans ont passé en même temps p1.393 dans sa langue, notamment dans les dialectes parlés dans les contrées occidentales. M. Rémusat ³ cite, parmi les quatre principaux dialectes de la langue turque, celui du Turkestân. Le musulmanisme, ajoute-t-il, établi depuis longtemps chez la plupart des nations turques, peut être compté au nombre des causes qui ont le plus puissamment contribué à l'altération de leurs idiomes, en y introduisant un grand nombre de mots arabes et persans,

¹ *Asia polyglotta*, pag. 217.

² *Id.*, Pag. 216.

³ *Recherches sur les langues tartares*, I, 249.

Voyage à Pékin

destinés à remplir les vides d'une langue pauvre, et à exprimer des idées religieuses ou à désigner des objets particuliers aux contrées d'où les Turcs tiraient la connaissance de l'islamisme. Ce savant dit ailleurs, que l'on trouve vers l'est de la mer Caspienne, autour du lac d'Aral, et sur la rive gauche du Djih'oun, des nations mêlées, dont la langue dérive primitivement du dialecte turc, connu sous le nom de dialecte tchagatai. Plus loin, vers l'est, est la petite Boukharie, ou le Turkestân, c'est-à-dire pays des Turcs, proprement dit. Les habitants des villes de Khotan, Yerkiang, Kachghar et même de Tachkand, sont des Turcs, appelés par les Chinois Hoeï tsu, ou musulmans.

Appuyé sur l'autorité des savants que je viens de citer, en comparant leurs opinions relativement au nom de la petite Boukharie, je suis donc ^{p1.394} fondé à donner celui de Turkestân chinois à ce pays que je vais décrire.

1. Villes

@

Au-delà du fort de Kia yu (kouan), situé dans l'angle nord-ouest de la Chine, commence une vaste steppe sablonneuse, dépourvue d'eau, d'herbe et d'habitations.

Lorsque l'empereur Khian lounq conquiert l'Asie centrale, il réunit à son empire le vaste pays situé à l'ouest de la Chine, et il établit des colonies dans les contrées les plus voisines de l'ancienne frontière. Le nombre des villages ayant augmenté, il devint nécessaire de donner des gouverneurs à ces nouvelles acquisitions. A deux cents li (environ cent verstes) à l'ouest de Kia yu, on trouve Yu men hian, ville du troisième ordre, et, à trois cents li plus loin, Ngan si fou, qui est du premier.

A une distance d'au moins six cents li, au sud de cette ville, on rencontre Cha tcheou, ville du second ordre, et Toun houang hian, du troisième. C'est-là que la steppe offre un désert vraiment effrayant : on n'y aperçoit que des cailloux à demi transparents. A

Voyage à Pékin

neuf cents li, à l'ouest de Ngan si, se trouve Komòun ¹, ancienne capitale de la principauté de Komòun, en chinois, Ha mi.

p1.395 Les faubourgs de la forteresse sont le rendez-vous de caravanes nombreuses qui apportent des marchandises de toute espèce : on croit être dans une grande capitale.

Pitchan, ancienne capitale de la principauté d'Ouigour, est la plus petite des villes du Turkestân. Une route très fréquentée la traverse ; elle est à sept cent soixante-dix li de Khamil.

A deux cent soixante li, à l'ouest, est Tourpàn, en mongol Tourfân, où réside un prince qui possède six villes, savoir : Tourpàn, Pitchàn, Lèmtsìn, Seghim, Toksòun et Khara-khodjò. Elles ont conservé le droit d'être gouvernées par le prince ou khodjò de Tourpàn, tandis que les autres villes du Turkestân sont administrées par des officiers chinois que le gouvernement nomme, et qu'il rappelle aussitôt qu'ils ont servi pendant le temps fixé. Tourpàn est passablement peuplée. La population de toutes les villes n'excède pas trois mille familles, la plupart très pauvres. L'été est extrêmement chaud dans ces p1.396 contrées, le ciel paraît enflammé, et des nuées de poussière s'élèvent en tourbillons. Au sud-est s'étendent des montagnes sablonneuses privées de bois et de verdure ; la chaleur du soleil y est insupportable ; c'est ce qui les a fait nommer montagnes de feu. L'hiver y est assez doux ; il n'y tombe pas beaucoup de neige.

Ce pays produit du blé, du millet, du lin, plusieurs espèces de melons, des melons d'eau, et des raisins d'un goût beaucoup plus délicat que ceux de la partie occidentale de ces régions. Le terrain est fertile et donne en abondance du coton et des pois. Mais la partie septentrionale du territoire de Tourpàn, à un demi-verste de

¹ Il y a ici certainement une erreur dans la traduction du texte chinois qu'on a communiqué à M. Timkovski. Le nom de *Koumoùn* ne se trouve nullement dans ce texte, et Ha mi, ou Khamil, n'a jamais été connu sous cette dénomination. J'ai déjà remarqué dans une note que tous les morceaux traduits du chinois, qu'on lit dans l'ouvrage de M. Timkovski, sont extrêmement fautifs. Il n'est pas de mon ressort de refaire ses traductions, mais je compte donner une version complète du *Si yu wen*

Voyage à Pékin

la ville est fréquemment désolée par des ouragans si violents, qu'ils enlèvent des moutons et même des ânes. Au sud, on trouve des steppes arides que parcourent de nombreux troupeaux de chameaux et de chevaux sauvages.

Le lac Lob noir est situé à cinq cents li au sud-ouest du Tourfân. On compte de Pitchân à Ilitsi, au sud-ouest, quatre à cinq mille li ; d'Ilitsi au Tibet ultérieur¹, cinq cents li au sud. Tout le pays, de ces côtés et à quatre et ^{p1.397} cinq mille li vers l'est, est entièrement inhabité, quoiqu'abondant en sources. On ne voit, sur la route qui le traverse, que des steppes sauvages et des marais, ou des montagnes escarpées et couvertes d'une neige éternelle, des déserts et des rivières. Les sources y sont très nombreuses : tantôt ce sont des cascades qui se précipitent de rochers en rochers, tantôt des nappes d'eau qui s'étendent au milieu des hauteurs. L'eau est en général d'une couleur jaune dans cette région. Toutes ces sources et ces rivières coulent du flanc méridional des montagnes neigeuses, se dirigent au sud-est de la nouvelle frontière et se réunissent dans le Lob noir. Il y a, près de ce lac, deux villages, renfermant chacun cinq cents maisons. Les habitants ne cultivent pas la terre et n'élèvent pas de bestiaux ; le commerce de poissons fournit à leur subsistance. Ils font de la toile avec le chanvre sauvage, et des pelisses avec le duvet des cygnes ; ils parlent la langue turque, mais ne professent pas l'islamisme. Quand ils viennent à Kourlé, ils ne veulent manger ni pain ni viande ; s'ils l'essaient, leur estomac refuse cette nourriture. Kourlé est la seule ville qu'ils fréquentent, parce qu'ils y vendent facilement leur poisson.

Kharachar, en mongol Kharàchàra, éloignée de huit cent soixante-dix li de Tourpàn, est habitée par des Turkestâni et des ^{p1.398} Kalmuks-Torgoouts. Sa circonférence est considérable. La

kian lou, dont M. Timkovski a extrait les notices sur l'Asie centrale, qu'on va lire. Kl.

¹ Dans le texte chinois il y a *Heou thsang*, c'est-à-dire *Thsang*, ou *Tibet ultérieur*. M. Timkovski a eu tort d'écrire *petit Tibet*. La division du Tibet en *grand* et *petit*, est imaginaire ; ce sont les marchands boukhars qui ont adopté cette dernière pour désigner la partie occidentale du Tibet, et la première pour l'orientale. Kl.

Voyage à Pékin

chaîne des monts Djouldouz, ou Youldouz, dont l'étendue est d'environ mille li, est pourvue de bonne eau et d'excellents pâturages ; quoiqu'infestée de bêtes sauvages, elle invite à la vie nomade. Le Khaïdou, rivière qui traverse le pays, favorise l'arrosage des terres ; c'est pourquoi ces contrées furent jadis assez peuplées. Les champs sont couverts d'arbres fruitiers et de blé, ce qui a valu à ce pays l'épithète de riche. Les Dzoûngar, à l'époque de leur puissance, faisaient paître leurs troupeaux dans ces régions. Les Turkestâni vaincus, ne pouvant supporter leur malheur, périrent en partie ou furent dispersés, de sorte que, depuis cette époque, ces contrées sont devenues désertes.

A trois cents li environ à l'ouest de Bugur, on trouve Koutché, ville peuplée de plus de mille familles ; elles paient annuellement, au trésor, un tribut de deux mille sacs de blé, destiné à l'entretien de la garnison ; mille quatre-vingts kin de cuivre, que l'on expédie à Ouchi, pour en frapper de la monnaie ; deux cents kin de salpêtre, et trois cents kin de soufre. Ces deux derniers objets sont envoyés à Ili, pour la fabrication de la poudre. Le territoire de Koutché est très étendu ; on regarde, en Chine, cette ville comme la clé du Turkestân, ou de la nouvelle frontière. Des steppes arides se ^{p1.399} prolongent au sud, à trois journées de route à cheval ; on trouve dans les montagnes des vallées fertiles, mais inhabitées, où les bestiaux sauvages et les bêtes féroces abondent. Plus loin encore, au sud, il y a des marais qui s'étendent jusqu'au Lob noir. Les productions de ces régions consistent en rhubarbe, cuivre, salpêtre, soufre et sel ammoniac. Les montagnes où l'on recueille le sel ammoniac sont situées au nord de Koutché ; les rochers y renferment des grottes nombreuses. Au printemps, en été et en automne, on voit briller dans ces grottes des feux qui ressemblent à des lampes ardentes, mais il est difficile d'en approcher ; ces feux s'éteignent pendant l'hiver, dans les grands froids, et quand les neiges sont abondantes. C'est alors que les habitants de ces contrées vont y ramasser le sel ammoniac : ils se déshabillent tout nus pour effectuer cette opération.

Voyage à Pékin

Il ne pleut, dans cette région, qu'une ou deux fois par an, et en petite quantité chaque fois ; il y a même eu des années où il n'est pas tombé une goutte d'eau ; les champs et les jardins ont besoin d'être arrosés ; les puits et les sources manquent. L'Ergol, rivière considérable, traverse le pays dans la direction de l'est à l'ouest. Les Turkestâni sont très habiles à dériver des canaux d'irrigation qui donnent la fertilité à leurs plantations et à leurs champs. Toutes les productions de la terre viennent chez eux en abondance.

^{p1.400} Ouchi ¹, ville éloignée de mille li au nord-ouest de Koutché, est adossée aux montagnes du sud. Une grande rivière baigne sa partie septentrionale. Cette ville était, du temps des Dzoûngar, très peuplée et florissante. Il y a un hôtel des monnaies. La monnaie en cuivre, nommée *poul*, contient un drachme et deux parties d'argent ; les *Khara poul* ² sont également restés en circulation. Le territoire d'Ouchi s'étend, vers le nord, jusqu'aux glaciers ; des rivières paisibles traversent des vallées fécondes dans sa partie méridionale. Les quatre villes d'Ouchi, Aksou, Baï et Saïram, sont sous la même juridiction. Le pays consiste principalement en montagnes coupées de belles vallées, ^{p1.401} et en bois taillis de saules, il est habité par des Kirghiz nomades. Les étrangers qui arrivent à Ouchi pour y faire le commerce, sont obligés de payer un droit du dixième de la valeur de chaque marchandise, en nature. En 1775, le nom d'Ouchi fut changé en Young ning.

A deux cents li d'Ouchi se trouve Aksou, qui est de la juridiction

¹ On ne compte que neuf cents verstes de Semipalatinsk, fort sur la ligne sibérienne, jusqu'à Goûldja ou Ili, en passant par les hautes montagnes de Tarbagataï. Les caravanes évitent de grandes difficultés en faisant le tour de ces montagnes, et traversant le mont Khamar dabahn, qui est au sud ; le chemin est très praticable, même pour des chariots. A trente verstes de Goûldja, on trouve Kour khara oussou, fort entouré d'une muraille ; on y fait, de même qu'à Goûldja, un commerce considérable. Ce fort est également la résidence d'un gouverneur-général chinois qui a vingt mille hommes sous ses ordres.

² Khara poul veut dire monnaie noire. C'est ainsi que les Turkestâni appellent la monnaie chinoise de cuivre jaune, parce qu'elle a plus de six dixièmes d'alliage. Les pouli du Turkestân sont de cuivre, et d'une autre forme que ceux de la Chine. *Poul*, de même que le mot arabe *fels*, désigne la monnaie de cuivre dans la plus

Voyage à Pékin

de cette ville, et n'a point de fortifications ¹. Le nombre des maisons y est de six mille ; il y a une douane. Quiconque arrive ici des pays étrangers pour faire le commerce, doit payer des droits. Les nations qui fréquentent cette ville sont des Chinois, venant des villes de l'intérieur de l'empire, des Kirghiz ², des habitants du Turkestân oriental et méridional, des Kachemiriens, des habitants de l'Inde et de Tachkend ; ils sont tenus de donner une pièce de marchandise sur trente ; les Kachemiriens seuls, à cause du grand commerce qu'ils font, ne paient qu'une pièce sur quarante.

Les campagnes sont très fertiles : partout on voit les lentilles, le p^{1.402} froment, l'orge, le millet, les pois et le coton, promettre des moissons abondantes ; les jardins et les potagers sont remplis de pêches, d'abricots, de poires, de grenades, de raisins, de pommes, de melons, de melons d'eau et de plantes potagères de toute espèce. Les habitants sont généralement à leur aise. On voit de nombreux troupeaux d'animaux domestiques, tels que bœufs, vaches, moutons, chameaux et chevaux. On fabrique beaucoup de toiles de coton ; on façonne le jade avec une grande perfection ; les brides et les selles en cuir de cerf, brodées, sont renommées dans toutes les villes du Turkestân. Les habitants sont d'un caractère franc et cordial ; mais, de même que la plupart des Turkestâni, chicaneurs et irascibles. La grande route traverse la ville, ce qui amène un grand concours de marchands chinois et étrangers, qui viennent faire le commerce, surtout pendant les foires.

Aksou est la résidence d'un amban, nommé par le gouvernement chinois ; il a le rang de colonel ; il remplit les fonctions de chef de police, et vise les passeports des personnes qui

grande partie de l'Asie mahométane. Kl.

¹ On prétend qu'il existe sur la route, entre Goûldja et Aksou, quatre usines de cuivre et de fer ; les gens employés à ces travaux sont des criminels exilés des provinces intérieures de la Chine.

² Un marchand de Kaboul, qui avait été dans le Turkestân oriental, en 1808, nous assura que les Kirghiz, de la grande horde et de la horde moyenne, vont à Gouldja pour échanger, au marché établi par les Chinois, plus de trente mille moutons, cinq mille chevaux, et jusqu'à cinq mille bœufs et chameaux, contre des étoffes de coton très communes.

Voyage à Pékin

arrivent et de celles qui partent ; il demeure dans le faubourg de Goulbakh et a trois mille soldats sous ses ordres.

Yarkiang ¹, ou Yarkand, est une des grandes villes du Turkestan. Depuis la conquête de ^{p1.403} ces contrées, les habitants paient un tribut annuel ² de 35.370 onces d'argent, 30.540 sacs de blé, 30 onces d'or, 800 kin d'huile d'olives, et des impôts évalués à 1.649 onces d'argent ; ces contributions servent à l'entretien de la garnison de la ville. Les Turkestâni sont, de plus, obligés de fournir 57.569 pièces de toile de coton, 15.000 kin de coton écru, 1.432 sacs de toile, 1.297 pièces de cordes, et 3.000 kin de cuivre ; cette contribution est envoyée à Ili. Le territoire de Yarkiang est uni, et d'une grande étendue : il touche, vers l'est, à Ouchi ; vers l'ouest à Badakh-chan, vers le sud à Khotan, et vers le nord à Kachghar ; au sud-ouest, il confine avec des pays étrangers. On compte, à Yarkiang, douze mille maisons ; chacune des neuf villes qui relèvent de sa juridiction en renferme mille. La garnison, composée d'environ quatre mille cinq cents hommes, habite un quartier séparé ; le reste est occupé par des Turkestâni. L'on ne voit pas un coin désert. Des marchands chinois du Chan si, du Chen si, du Tche kiang et du Kiang si, viennent commercer à Yarkiang, malgré la grande distance. ^{p1.404} On y rencontre également un grand nombre de marchands étrangers d'Andzidjan, de Kachemire et d'autres lieux. Le bazar, dont la longueur est de dix li, est, aux jours de marchés, rempli d'hommes et de marchandises. On y voit de riches marchandises de toute espèce, du bétail et toutes sortes de fruits en abondance. Les habitants sont pacifiques ; ils estiment les Chinois et respectent les fonctionnaires publics ; ils sont d'un caractère timide ; ils aiment les bateleurs et les festins ; les faibles sont opprimés par les puissants ; les juges amassent des richesses

¹ Yarkiang se prononce, proprement, Yarkand ; c'était autrefois la capitale du Turkestan oriental. Cette ville est située sur l'Yarkand-daria, qui est une grande rivière.

² On compte ici 32.000 habitants payant l'impôt ; mais on prétend qu'il n'y a que la huitième partie des habitants inscrits sur les rôles.

Voyage à Pékin

en abusant de leur pouvoir. Aussitôt qu'un Turkestâni pauvre commence à amasser de l'argent, ces juges tâchent de s'en emparer. Voilà pourquoi, malgré la grande population de la ville, on y trouve peu de familles aisées. Le territoire voisin produit du riz, du millet, des légumes et des fruits d'un goût excellent.

C'est dans une rivière voisine ¹ que l'on ramasse le *yu* ou *jade oriental* ; les plus grands morceaux ont environ un pied de diamètre, les petits seulement deux pouces ; leur poids va parfois jusqu'à douze poud. La couleur varie ; il y a du jade blanc comme la neige ; vert foncé comme la plus belle émeraude ; jaune comme de la cire ; p1.405 rouge comme du vermillon, et noir comme l'encre de la Chine. Les variétés de cette pierre, les plus estimées et les plus rares, sont celles d'une parfaite blancheur, marbrées en rouge, et les vertes, veinées d'or. Voici comme on se procure le jade : un inspecteur se place à une certaine distance, et un officier va tout près du bord de la rivière ; vingt à trente Turkestâni, habiles plongeurs, rangés en ligne, l'un à côté de l'autre, entrent dans l'eau, et cherchent à découvrir les pierres avec leurs pieds ; quand ils en ont trouvé, ils plongent aussitôt, les saisissent et les jettent sur le rivage ; alors, les soldats frappent un coup sur leur tambour, et les officiers font une marque rouge sur une feuille de papier. Les plongeurs, après avoir fini leur travail, sont obligés de remettre le nombre de pierres qui sont marquées sur le papier.

A trois cent trente li de Yarkiang est le mont Mirdjai, formé en entier de jade de différentes couleurs ; mais cette pierre ne se trouve en qualité supérieure et en grande quantité, que sur les points les plus hauts et les plus inaccessibles de la montagne. Un Turkestâni, muni d'outils nécessaires, escalade les rochers, en détache les pierres, et les laisse rouler en bas. On appelle cette espèce jade de montagne. La ville de Yarkiang envoie annuellement à la cour de Péking, sept à dix mille kin de cette pierre. Tout le jade

¹ La rivière qui arrose la ville de Khotan porte également le nom de Khotan, elle roule, suivant le témoignage de gens instruits, de l'or de la plus grande pureté.

Voyage à Pékin

que ^{p1.406} l'on tire à Yarkiang et à Khotan, du fond du Youroung kach et du Klara kach, est envoyé à la cour ; le transport se fait par voiture, de relai en relai ; un particulier ne peut en expédier ; les gardes, sur les routes, sont tenus de veiller sévèrement à l'exécution de cette mesure. Les Turkestâni trouvent pourtant les moyens de faire le commerce du jade, et les marchands en transportent où ils veulent.

Kachkar, communément Kachghar, une des villes considérables du Turkestân, est éloignée de mille li d'Aksou, et de trente-cinq journées de caravane, de Semipalatinsk. Les étrangers donnent généralement le nom de Kachkari à lotis les habitons du Turkestân oriental. Cette ville est très importante ; son territoire forme l'extrême frontière de l'empire chinois, vers le sud-ouest, il touche, au nord, à la chaîne des montagnes neigeuses, au-delà desquelles le pays n'est pas soumis aux Mandchoux. Kachghar paie annuellement une contribution de 3.600.000 poul ¹, ou 36.000 onces d'argent, et 14.000 sacs de blé, que l'on emploie en totalité à l'entretien de la garnison, composée de 10.000 ^{p1.407} hommes, sous le commandement d'un dziangghinn ou gouverneur militaire. Quelquefois, au lieu d'argent, on prend dix mille pièces de toile, que l'on expédie à Ili. La dixième partie des marchandises est retenue pour les droits ; on la vend, après l'avoir taxée, et l'on verse le produit dans la caisse générale. Neuf villes relèvent de la juridiction de Kachghar. Le territoire voisin est en général fertile en blé et en fruits. On fabrique dans ces contrées, du drap d'or et d'argent, du satin, des étoffes de soie, du fil d'argent et d'or, et de la toile. Les productions du sol consistent en grenades, coings, melons, pommes, fruits en pâte, et raisins secs ; une partie sert pour payer les impôts à la cour de Péking. La ville de Kachghar, est bâtie près

Plusieurs habitants des environs en profitent.

¹ Un poul vaut cinq tchokhi ou deniers chinois ; un tchokhi s'appelle en turc, *yarmak*. L'auteur de cette description aurait pu se servir du nom de *yarmak*, parce que mille *yarmak*, ou tchokhi, sont égaux à une once (2 roubles) d'argent.

Voyage à Pékin

d'une citadelle, et très peuplée. Les habitants ¹ sont à leur aise, et très habiles dans l'art de polir le jade, et dans la fabrication des étoffes d'or. Le corps des marchands est nombreux, le commerce florissant, et le concours de différentes nations très grand. Les droits de douane sont les mêmes qu'à Aksou. On trouve, dans cette ville, un grand nombre de chanteuses et de danseuses habiles. Les gens riches en entretiennent chez eux, et les y élèvent pour former leur éducation, comme en Chine. D'ailleurs les habitants sont soumis aux lois, et, bien ^{p1.408} différents des habitants de Koutché, ils respectent les officiers chinois ; du reste, ils sont grossiers ; ils aiment le plaisir.

Andzidjan ² est une principauté dont le khan est très puissant. Il gouverne quatre villes, dont trois sont assez grandes.

1° Khokand, la résidence du khan, avec plus de trente mille maisons ;

2° Margalang en a environ vingt mille ;

3° Naïman ³ n'en a pas moins de dix mille ;

4° Andzidjan compte environ mille familles.

Le khan d'Andzidjan se soumit à l'empire chinois, en 1758. Ce pays se trouve à l'ouest du pays des Kirghiz, les habitants vivent dans des villes et des villages, et s'occupent de l'agriculture et du jardinage. Ils élèvent des bœufs et des chevaux ; ils aiment la chasse aux bêtes féroces. La terre produit du millet, des pois, des plantes potagères, et toute sorte de fruits : les pêches passent pour les meilleures de ces régions. Les habitants d'Andzidjan ne laissent pas croître leurs cheveux, et ne mangent point de porc. Ils portent des *armèk*, ou ^{p1.409} robes courtes, et des bonnets de forme carrée.

¹ On compte à Kachghar 16.000 habitants payant l'impôt.

² Il paraît que le géographe chinois décrit sous ce nom le khanat de Khokand ; car, parmi les villes de cette province, se trouvent celles de Margalang, Noumingan et Andzidjan. On peut consulter la notice sur Khokand, à la fin de ce chapitre ; elle est basée sur le récit d'un marchand de Kaboul, qui a voyagé dans ces contrées, et qui, ensuite, demeura longtemps à Saint-Petersbourg.

³ C'est une faute, pour Nangan. Kl.

Voyage à Pékin

Ils ont une vocation décidée pour le commerce. Ils bravent le froid de l'hiver, et tous les obstacles qui s'opposent à leurs entreprises. S'ils ne parviennent pas à faire des affaires lucratives chez eux, ils s'absentent pendant une et même plusieurs années.

Des habitants de plusieurs villes du Turkestân passent pour être d'Andzidjan, comme les habitants du Turkestân oriental ou de la petite Boukharie se disent de Kachghar.

2. Climat

@

Les vents sont très fréquents dans le Turkestân oriental, au printemps et en été, mais il ne sont pas violents ; ils ne soulèvent pas le sable, et ne déracinent point les arbres. Ils font seulement tomber les feuilles des trembles, des saules, des pêchers, des abricotiers, des pruniers, des poiriers et des pommiers de différentes espèces que le pays produit. Aussitôt que les vents commencent à souffler, les arbres fruitiers se couvrent de fleurs, et les fruits mûrissent. Les autres arbres alors, verdissent également et répandent bientôt leur ombrage sur la campagne. Lorsque les vents cessent, des brouillards les remplacent et arrosent la terre comme une rosée bienfaisante. La pluie cause dans ces contrées des effets très nuisibles ; elle y est rare, mais si elle tombe, ^{p1.410} même en petite quantité, pendant le temps que les arbres sont en fleurs, elle les fane ; si elle tombe abondamment, les arbres paraissent comme couverts d'huile et ils ne portent point de bons fruits.

3. Qualité du sol

@

Le sol est gras et chaud. En automne on sème beaucoup de froment ; ensuite on conduit l'eau dans les champs, c'est ce qu'on appelle arroser. S'il a tombé de la pluie en hiver et au printemps, on ensemence plus tôt. Les Turkestâni sèment les melons en même temps que le blé, tantôt dans les champs, tantôt en planches oblongues, séparées par de profonds sillons ; c'est par cette raison

Voyage à Pékin

que les champs sont couverts de fleurs différentes ; quelquefois ils sèment les melons séparément. Pendant l'été et l'automne c'est une politesse d'offrir des melons à ses hôtes. Le sol peut produire toute espèce de blé ; le froment est le plus estimé, ensuite le riz et le coton. On n'emploie l'orge et le millet que pour en extraire de l'eau-de-vie et pour nourrir le bétail, au lieu de fèves. Les pois, les lentilles et les autres légumes viennent très bien, mais on n'en récolte pas, parce que les Turkestâni ne les aiment point. Aussitôt que le printemps a fondu la glace des lacs et des étangs, on conduit l'eau dans les champs ; dès ^{p1.411} que la terre est bien imbibée, on laboure et on sème. Quand la jeune plante a quelques pouces de hauteur, on conduit les eaux, pour la seconde fois, dans les champs pour rafraichir la terre. On laisse croître les mauvaises herbes, parmi le blé, parce qu'on pense qu'elles en maintiennent la tige fraîche ; voilà un singulier effet des préventions de l'ignorance !

Les froids du printemps font beaucoup de mal ; ils retardent l'époque de la fonte des neiges, de sorte que les eaux n'arrivent qu'après que le temps convenable aux semailles est passé. On est obligé de conduire les eaux de sources des montagnes depuis ce moment jusqu'à la récolte. La pluie ne convient nullement au sol : si elle n'est pas forte, le grain ne donne que peu de farine ; dans le cas contraire, les champs se couvrent de koudjir (sulfate de soude), et toute la récolte est perdue.

4. Production du sol

@

Les jujubes ¹ ressemblent à celles de la Chine, leur fleur est d'un jaune vif. Ce fruit a une chair très molle, le goût en est doux, et les Turkestâni s'en servent pour faire fermenter le vin.

¹ Dans le russe il y a *finiki*, qui signifie dattes, mais l'original chinois parle de jujubes. D'ailleurs les palmiers ne viennent pas dans l'Asie centrale, sous une latitude de 43°, et aux pieds des monts neigeux dont le voisinage rend l'hiver très rigoureux. Ce terrain convient parfaitement au jujubier. Kl.

Voyage à Pékin

p1.412 Le togourak¹ est un arbre qui couvre les steppes sablonneuses, l'on en voit quelquefois des forêts entières, sur un espace de plusieurs dizaines de li ; mais il est courbé, tortueux et peu durable, par conséquent peu propre à être travaillé. Les Turkestâni appellent cet arbre *bois de chauffage*, parce qu'ils l'emploient uniquement pour cet objet. Dans les grandes chaleurs de l'été il sort de sa racine un suc qui durcit comme l'ambre jaune² qu'on appelle les larmes du togourak ; une substance blanche semblable à la céruse découle de son écorce ; on la nomme soude du togourak.

L'Yada tach ou bezoar, est dur comme le sel gemme ; il varie par la grosseur et la couleur ; il y en a de jaune, de rouge, de blanc, de vert, de brun. On le trouve dans l'estomac des vaches et des chevaux, dans la tête des cochons ; le meilleur, dans leur estomac. Quand les Turkestâni veulent obtenir de la pluie, ils attachent le bezoar à une perche de saule qu'ils posent dans de l'eau pure, ce qui amène infailliblement ce qu'ils demandent. Quand p1.413 ils désirent du vent, ils mettent le bezoar dans un petit sac qu'ils attachent à la queue d'un cheval ; quand ils veulent un temps frais, ils l'attachent à leurs ceintures. Ils ont, pour ces différentes circonstances, des conjurations ou prières particulières qui, selon leurs opinions superstitieuses, manquent rarement de succès. Les Turkestâni, les Torgoout et les Œlœt se servent fréquemment du bezoar dans de longs voyages pour se préserver de la chaleur. L'effet du bezoar est encore plus grand dans les mains des lama.

On sème, à Khamil, plusieurs espèces de melons. Il y en a qui ont la chair et l'écorce verte ; leur pulpe est semblable à celle des poires ; les meilleurs sont les melons doux, dont l'odeur est

¹ Cet arbre s'appelle en chinois *hou thoung* (8472-4233 du dict. imp. à Paris), c'est-à-dire *thoung étranger*. Le thoung est le *bignonia tomentosa* ; mais l'arbre dont il est question ici, est sûrement d'une espèce tout-à-fait différente. Les Tatares de Kazan donnent au *rhamnus paliurus* le nom de *kara tegherek*. *Tegherek* et *tougourak* paraissent être le même mot. Kl.

² Ce suc ressemble à la quinine qui sort des cerisiers.

Voyage à Pékin

agréable ; les plus mauvais, au contraire, sont les melons plats et ronds à chair blanche ; les verts sont les plus délicats ; les blancs tachetés de points verts et qui ont la chair rougeâtre ou jaunâtre, sont de qualité inférieure, mais se conservent le mieux ; on peut les garder jusqu'au mois d'avril, et plus longtemps, sans qu'ils se gâtent. Les autres melons doivent être mangés aussitôt qu'on les a cueillis.

Le khara-koutchkatch, espèce d'étourneau, en chinois tchha kheou, ressemble à la caille, à l'exception du bec et des pieds qui sont rouges. Il habite les glaciers, vole en troupes et ^{p1.414} pond sur la glace. Dans les grands froids les œufs s'ouvrent d'eux-mêmes et les petits oiseaux s'élèvent dans les airs.

Le burgout, en russe belkout, et en chinois khu tchha tiao, est un aigle noir, haut de deux à trois pieds et doué d'une grande force dans les ailes. Il habite les montagnes lointaines du Turkestan. L'aigle de la même espèce, qu'on trouve à l'ouest de Badakhchan où il porte le nom de syrym, est plus grand et plus terrible quand il attaque ; quand il vole il ressemble à un nuage. Il habite les montagnes et parvient à la grosseur d'un chameau !

Quand les habitants d'un pays voient le berkout traverser les airs, ils se retirent dans leurs maisons : il attaque souvent des chevaux et des bœufs. Les grandes plumes de ses ailes, ont huit à dix pieds de longueur.

Le piaz est une espèce d'oignon ¹ sauvage, de la grosseur d'un œuf de poule ; ses feuilles ressemblent à celles de l'oignon, mais ne sont pas vides dans l'intérieur ; le goût en est aigre-doux. On le nomme généralement l'oignon de sable ; les Turkestani en font grand cas.

Le roseau des sables ressemble au roseau ordinaire, il n'a point de nœuds, l'écorce en est dure. On l'emploie à plusieurs ouvrages.

¹ Dans le russe il y a tchesnok qui signifie ail, mais پیاز en persan, et صوغان soughan, en turc, désignent l'oignon. Kl.

Voyage à Pékin

^{p1.415} On trouve, dans ces lieux, beaucoup de serpents et de scorpions. Dans la saison où l'orge mûrit, on est souvent piqué aux doigts, et parfois mortellement, par les scorpions.

Il y a, dans la petite Boukharie, beaucoup de phalanges venimeuses appelées bio ¹ ; elles ressemblent à l'araignée de terre ; elles sont rondes et de couleur canelle ; elles ont huit pattes courtes et la tête de couleur pourpre ; elles font entendre un certain bruit lorsqu'on leur présente un fer à mordre. Tout leur corps est de couleur jaune-verdâtre ; leur peau est transparente comme celle d'un cocon. Cette araignée naît dans les endroits humides, dans les canaux et dans les anciens remparts de terre. Il y en a de la grosseur d'un œuf de poule ; les plus petites sont comme une noix. Aussitôt que le vent souffle avec force, cette araignée quitte sa demeure ordinaire et cherche un abri dans les maisons. Elle court extrêmement vite ; quand elle est irritée elle se dresse sur ses pattes et se jette sur les hommes. Lorsqu'elle court sur le corps, il ne faut pas la toucher, on doit attendre qu'elle s'en aille d'elle-même ; si on la touche, elle pique, et le poison pénètre rapidement jusqu'au cerveau, dans les os et dans le cœur. Si ^{p1.416} l'on n'administre pas de prompts secours, le corps commence à se corrompre et l'homme meurt. Si le bio ne pique que légèrement, il faut s'en saisir et le tuer, alors il n'en résulte pas de suites fâcheuses ; mais si, après avoir piqué, l'insecte couvre la blessure avec sa toile, ou bien si, après avoir mordu, il se jette dans l'eau et paraît haletant, alors la mort est inévitable. On peut survivre en invitant un akhoun à faire des prières ; mais j'ai appris que des gens mordus, qui avaient fait appeler des akhoun pour les sauver, avaient toujours cessé de vivre avant que l'akhoun eût fini ses prières.

On voit partout, sur les montagnes et dans les steppes, des troupes de chevaux sauvages, de chameaux et de mulets. Les

¹ M. Timkovski s'est trompé en prenant cette araignée pour la tarentule. *Bia* en turc oriental, et *pa tchha* en chinois désigne le phalangium aranoides. D'ailleurs la description qu'on en donne convient mieux à cet insecte qu'à la tarentule. Kl.

Voyage à Pékin

bœufs sauvages sont très forts et très féroces. Si le chasseur ne parvient pas à les tuer au premier coup de fusil, il risque d'être déchiré. Il y a également des mousimon ¹ avec de grosses têtes et de longues cornes tortillées : leur chair n'est pas mangeable, mais la peau fournit une couverture chaude. Les Turkestâni en font des pelisses.

Dans les montagnes, il y a beaucoup de chacals. Ces animaux ont un pied de haut, et environ trois pieds de long ; par leur taille, ils ^{p1.417} ressemblent aux loups. Ils courent par troupes, et dans un certain ordre, comme des gens qui chassent. S'ils rencontrent une bête féroce, ils se jettent tous sur elle et la dévorent. Si l'on parvient à en tuer un ou deux, dans un endroit isolé, les autres se rassemblent, s'emparent des cadavres de leurs compagnons et les emportent dans leurs gueules. Les tigres n'osent pas se montrer dans des montagnes habitées var cette espèce de loups.

On trouve dans le Turkestân des pistaches, que l'on y apporte des pays voisins ; l'écale ressemble à celle de nos cèdres, mais le noyau en est vert et doux, il contient une liqueur suave et n'a pas le goût des noix de cèdre.

Entre Ili et Ouroumtsi, l'on trouve l'oiseau suif, il est de la grandeur d'un poulet, et sans plumes, gras et de couleur noire. Quand il se pose sur le toit d'une maison il se met à crier et l'on peut s'en saisir très facilement, il se perche sur l'épaule ou sur la main ; si on le serre, une espèce de suif sort de son anus ; quand on le lui a fait jeter, on lui rend la liberté.

5. Mœurs et habitudes

@

Un mois avant la nouvelle année, les Turkestâni commencent leur carême. Après le lever du soleil il est défendu aux hommes et aux femmes ^{p1.418} âgés de plus de dix ans, de manger ni de boire ;

¹ En turc et en mongol *argali*, en chinois *ling yang*. Kl.

Voyage à Pékin

quelques-uns même s'abstiennent d'avaler leur salive ; ceux-ci sont regardés comme des gens religieux. Après le coucher du soleil, quand les étoiles paraissent, chacun a la liberté de manger et de boire ; mais le vin, l'eau-de-vie et l'approche des femmes sont défendus.

Des prières continuelles se font le jour et la nuit. Hommes et femmes, avant d'aller prier, se lavent le corps en entier avec de l'eau pure. Les mollah et les akhoun observent un jeûne très sévère. Le premier ou le deuxième jour de la lune suivante, au premier aspect de la nouvelle lune, le carême finit ; on célèbre le nouvel an, que l'on nomme jidzi. Le son des tambours et une musique religieuse se font alors entendre pendant toute la nuit. Le lendemain les officiers du gouvernement sortent de la ville, précédés de cinq ou sept couples de chameaux ou de chevaux richement caparaçonnés, entourés de pavillons flottants, et accompagnés de tambours et de musique. Ils sont précédés de kalèndèr chantant et dansant ; ensuite viennent les gens d'un rang supérieur, et les akhoun, avec des chapeaux ronds et de couleur blanche ; les autres suivent la troupe ; le gouverneur, entouré de sa garde, marche le dernier. Tout ce cortège se rend au temple pour y faire la prière ; les habitants de la ville, hommes et femmes, habillés de neuf, vont le voir passer. ^{p1.419} Le service divin terminé, tous se rendent chez l'akim bèk ou gouverneur de la ville, pour le féliciter à l'occasion de la nouvelle année. L'akim bèk leur donne un repas ; les hommes et les femmes dansent, chantent, boivent et ne se retirent qu'après s'être bien divertis ; on appelle cette fête aït (le premier jour gras).

Avant la conquête du Turkestân, par les Chinois, les akhoun, après le service divin du premier jour de l'an, prononçaient un discours dans lequel ils faisaient l'éloge des vertus de l'akim bèk, ou blâmaient ses défauts ; s'il était reconnu pour homme vertueux, il gardait sa place ; mais si ses vices étaient prouvés par des faits, il était destitué et mis à mort : c'est par cette raison que les akim bèk s'entouraient d'une garde nombreuse. Actuellement, quoiqu'ils ne

Voyage à Pékin

jouissent pas du pouvoir souverain, l'habitude de s'environner de garde leur est restée. C'est dans cette journée que les Turkestâni se félicitent et se régalent mutuellement, comme le font les Chinois le premier jour de l'an.

Quarante jours après l'aït, l'akim bèk va une seconde fois au temple, entouré d'une foule nombreuse ; toute la ville se réjouit et se divertit ; on appelle cette journée Kourban aït.

Trente jours après, les Turkestâni vont faire leurs prières aux tombeaux de leurs parents. Plusieurs se font au cou une incision avec un ^{p1.420} couteau, et y passent un flocon de fil ¹. Le sang se répand sur tout le corps ; c'est le plus grand sacrifice qu'ils puissent offrir à l'ange du défunt, et ils l'appellent ochoùr. Une dizaine de jours après, les Turkestâni de tout âge et de tout sexe, vêtus d'habits neufs et leurs bonnets parés de fleurs en papier, se rendent aux lieux les plus élevés dans les environs de la ville. Les femmes et les filles dansent ; les hommes galopent sur leurs chevaux, tirent des flèches, battent du tambour, chantent en s'accompagnant avec les instruments, boivent du vin, et après s'être enivrés se mettent à danser. Ces divertissements continuent jusqu'au soir ; alors chacun rentre chez soi ; on appelle cette fête Nourouz ou Naurouz.

On trouve dans les grandes villes de la partie occidentale du Turkestân un lieu très élevé, où l'on bat journallement du tambour, et où l'on fait en même temps de la musique religieuse. Les mollahs et les akhoun, dès que la musique a cessé, se tournent vers l'ouest, font des révérences et des prières. Cette cérémonie s'appelle Namats (prière). Ces namats ont lieu cinq fois par jour, c'est-à-dire au lever et au coucher du soleil, et à différentes heures de la journée. ^{p1.421} La même musique se répète sur ces hauteurs à l'occasion d'un événement heureux ou malheureux, et à la rencontre ou au convoi des gens d'un rang élevé.

¹ C'est une partie de l'office des morts. Les hommes se font des trous dans les oreilles et au cou, près du nœud de la gorge, et les femmes se coupent une touffe de cheveux.

Voyage à Pékin

Dans l'été, les Turkestâni font du vin avec des mûres. Les deux sexes se rassemblent à la brune sous les mûriers ; après le travail ils s'enivrent, chantent et dansent pendant toute la nuit ; c'est pendant ce temps que l'on rencontre partout des Turkestâni pris de vin.

On fait également, avec des pêches mûres, un vin un peu aigre.

En automne, quand les raisins sont bien mûrs, les Turkestâni en font un vin excellent. Pendant les autres saisons ils distillent de l'eau-de-vie, de l'orge et du millet. Ils la font en mettant les grains dans une cuve qu'ils couvrent ensuite ; quelques jours après, les grains commencent à fermenter et à s'aigrir ; alors on en tire l'eau-de-vie sans autre préparation : où appelle cette boisson arak. On fait une liqueur ou espèce de bière, en russe braga, avec le millet moulu ; elle ressemble à de l'eau cuite avec du riz. On l'appelle baksoum ; elle est un peu aigre et inodore, et n'enivre pas. Les Turkestâni aiment cette boisson ; ils prétendent qu'elle est un remède excellent contre la dysenterie.

Les Turkestâni n'ont point de surnoms ni de généalogies. Les pères et les enfants se donnent ^{p1.422} mutuellement des preuves de respect et d'amour ; cela n'a point lieu entre les autres degrés de parenté. Les enfants des deux sexes sont élevés ensemble. Le mariage est permis à tous les degrés ; cependant une femme ne peut épouser son fils, ni un père sa fille. Le mariage chez les Turkestâni est précédé d'une convention entre les deux parties. Le père et la mère du futur envoient en présent des bœufs, des moutons et de la toile ; ils invitent tous leurs parents, et vont avec plusieurs akhoun dans la demeure de la future, pour terminer l'accord, qui est confirmé par des prières. Le jour des noces, le père ou le frère de la future monte avec elle à cheval, la couvre d'un voile, et la conduit au son de la musique dans la demeure du futur. A cette époque, les jeunes filles laissent flotter leurs cheveux, qui sont ordinairement nattés en plusieurs tresses ; quelques mois après le mariage elles les arrangent de nouveau, les parent avec des rubans rouges, et les laissent tomber en arrière. Les bouts de

Voyage à Pékin

ces tresses, qui touchent souvent la terre, forment, avec les fils rouges qui les terminent, une espèce de frange. Les femmes riches entrelacent dans ces tresses de petites perles fines, des pierres précieuses, du corail et autres choses semblables. On appelle cet ornement tchatchbak. Les femmes pauvres ou en deuil portent des tchatchbaks bleus ou verts.

p1.423 La chair de porc est très sévèrement défendue chez les Turkestâni. Ils ne mangent d'autre viande que celle des animaux tués par la main des hommes.

A la mort d'un Turkestâni, plusieurs kalèndèr se rassemblent autour de son lit, chantent et récitent des prières. Toutes les personnes qui demeurent dans la maison du défunt se couvrent alors la tête d'un bonnet de toile blanche, en signe de deuil. On enterre les morts, hors la ville, quelquefois dès le lendemain du décès. On ne renferme pas le corps dans un cercueil ; on ne le revêt pas d'habits particuliers ; on ne le pose pas sur un lit ; on se contente d'envelopper le corps dans une toile blanche. Tous les parents s'assemblent dans la demeure du mort, pour y faire des prières, et chacun contribue de sa part aux funérailles. Tout ce que les parents apportent, les habits et les effets du défunt, sont distribués au peuple, pour procurer à son âme la félicité dans l'autre monde. Elle doit être d'autant plus grande que ces distributions auront été plus nombreuses. Le fils, la femme, les frères et les autres parents ne portent le deuil que quarante jours.

Les Turkestâni ne laissent pas croître leurs cheveux, et ne se rasent pas la barbe ; ils ne font que raccourcir de temps en temps leurs moustaches, pour manger et boire plus commodément. Quand un enfant mâle arrive. à l'âge de cinq ou de p1.424 six ans, on fait venir un akhoun pour effectuer, avec un couteau, l'opération de la circoncision.

Les robes ont un grand collet et des manches étroites. Les hommes relèvent le bas de leurs robes du côté gauche ; les femmes ont des robes ouvertes ; on porte des espèces de

Voyage à Pékin

camisoles qui descendent jusqu'aux genoux, et quelquefois plus bas. En hiver et en été les femmes font usage de chapeaux garnis de fourrure, et ornés de plumes sur le devant. Les hommes se servent en hiver de chapeaux en cuirs, et en été de chapeaux de satin cramoisi et garnis en velours, hauts de cinq à six pouces, avec un rebord pointu devant et derrière, et large de cinq à six pouces. Les bords des chapeaux d'hommes sont droits, et ceux des chapeaux de femmes un peu retroussés ; le haut du chapeau est orné d'une houppe en or.

La chaussure est de cuir rouge, avec des talons en bois. Les femmes portent des souliers ou pantoufles, qui laissent les talons à découvert ; pendant l'été elles marchent pieds nus. Les akhoun sont coiffés de turbans enveloppés de toile blanche, et hauts de cinq à six pouces. Il y a une espèce de melons dont la forme ressemble à celle des chapeaux turkestâni, et que, pour cette raison, l'on appelle de ce nom.

Quand les Turkestâni s'abordent, ils ne se font pas de profondes révérences et ne plient pas les ^{p1.425} genoux comme les Chinois. S'ils rencontrent un homme plus âgé ou un chef, ils croisent les mains sur la poitrine et inclinent la tête, ce qu'ils appellent salam. Ils ne font leurs prières à genoux que pendant le namats. Les femmes font également l'aslam ; mais les personnes âgées des deux sexes, quand elles en accostent de plus jeunes, leur touchent les épaules, ce qui est une marque de politesse. Depuis la conquête du Turkestan oriental par les Chinois, les Turkestâni plient les genoux quand ils voient des officiers chinois.

Les tombeaux des Turkestâni ressemblent à des cercueils. Les riches en font élever de forme ronde, sur lesquels ils font ériger des monuments couverts de tuiles vertes. On enterre les morts de préférence près des grandes routes, afin que les passants puissent prier pour les défunts et pour leur bonheur futur.

Les Turkestâni aiment à élever des aigles : les pauvres en ont un ou deux, et les riches une trentaine. Ces oiseaux sont bons pour

Voyage à Pékin

la chasse aux loups, aux renards et aux chèvres sauvages ; dès qu'ils aperçoivent un de ces animaux, on peut dire qu'il est pris. Les Turkestâni ne sont pas de très habiles archers, ils sont au contraire fort adroits à attraper les lièvres avec des bâtons qu'ils leur jettent.

On ne connaît dans ces contrées ni mesures ni ^{p1.426} poids ¹. Les bonnets servent à mesurer les petites quantités de blé ; les grandes sont comptées par *tagar* ² ; un grand sac est appelé *patman* ³. Quant au poids, on pèse marchandise contre marchandise ⁴.

Pour les festins, on tue un grand nombre d'animaux. Les mets les plus estimés sont la viande de chameau, de cheval et de bœuf. La chair des moutons, les melons de différentes espèces, le sucre candi, le sucre en pain, diverses pâtisseries, les tourtes de viandes, etc., sont servis sur des plats d'étain, de cuivre et de bois, et coupés par morceaux. Chaque convive en prend autant qu'il veut ⁵ ; on joue de différents instruments, on chante, on danse, on crie, on bat la mesure avec les mains, et si l'on a bu jusqu'à ^{p1.427} l'excès, la fête est terminée. Quelques-uns, après s'être enivrés, s'endorment et recommencent ensuite à boire et à s'enivrer. Les fruits et les mets, qu'on a servis, sont distribués parmi les convives et aux personnes présentes. Plusieurs de celles qui sont invitées emportent avec elles ce qui leur plaît, ce qui fait grand plaisir à leur hôte.

La musique est composée en partie de grands et de petits tambours, de chalumeaux et de flûtes à huit trous. Le tympanon a plus de cinquante cordes ; les guitares en ont sept, dont quatre de fer, deux de boyau et une de soie. Les grands et les petits violons

¹ L'original chinois dit : « Ils ne mesurent ni ne pèsent les grains ». Kl.

² Un *tagar* est un sac de toile qui peut contenir environ quatre poud.

³ Un *patman* contient trois sacs ; à Kazan on l'appelle *batman*. T. Un *patman* contient 45 *teou*, ou boisseaux chinois. Kl.

⁴ Ceci est encore une bévue du traducteur ; dans l'original chinois on lit : « La balance des Hœi tsu (ou comme M. Timkovski les appelle, des Turkestâni) a deux plats ; on y pose les marchandises et on les met en équilibre avec un contrepoids ; on appelle cette balance *tcherké*. Kl.

⁵ Chez les Turkestâni, ainsi que chez les Tibétains, les fourchettes et les petits bâtons chinois ne sont pas encore en usage ; ces peuples mangent tous les mets, (le riz à Péking même), avec les doigts.

Voyage à Pékin

sont à quatre cordes. Les modulations des sons s'accordent avec le son des tambours. Les chants, les airs de danse et les variations après les couplets sont également d'accord avec le tambour, et, si l'on écoute cet ensemble avec attention, on y trouve une espèce d'harmonie comme dans une musique exécutée d'après des notes.

Les Turkestâni n'ont point de premier mois ni de premier jour de mois ¹. Le mois commence lorsqu'on aperçoit la nouvelle lune : trente jours _{p1.428} composent une lune ; il n'y a pas de mois grands et petits ² ; douze mois font une année. Il n'y a pas de mois intercalaires. L'année est toujours composée de 364 jours. Les saisons sont comptées par bazar ³. Le septième jour est un bazar : cinquante-deux bazar font une année complète de trois cents soixante-quatre jours.

Les murs des maisons sont construits en terre, et ont de trois à quatre pieds d'épaisseur ; le toit est en bois, couvert de roseaux joints avec de l'argile. Quelquefois on bâtit des maisons à plusieurs étages. Les cheminées montent jusqu'au toit : on les chauffe avec du bois. On fait des armoires dans les murs pour y mettre des effets. On pratique une ou deux ouvertures dans le plafond au lieu de fenêtres, pour jouir de la lumière du soleil ⁴. Les toits sont plats, afin de pouvoir s'y promener ou d'y faire sécher du blé et des fruits. Les murs sont épais et les toits minces ; par conséquent on ne court pas le risque de voir les premiers s'écrouler, et comme les pluies ne sont _{p1.429} pas fortes ils résistent également à l'humidité. Près des maisons il y a des jardins avec des étangs. On y cultive

¹ Voilà une manière étrange de défigurer le sens des textes qu'on traduit du chinois. L'original dit simplement : « Ils ne commencent pas (*comme nous*) l'année par la conjonction du soleil avec la lune » (*tching sou*). — L'année chinoise commence par cette conjonction, ou par la nouvelle lune la plus proche du 15° du verseau. Kl.

² Les mois des Chinois ont, ou 30, ou 29 jours. On appelle les premiers *grands*, et les seconds *petits* mois. Kl.

³ C'est vraisemblablement d'après les بازار *bazar*, ou les jours des marchés hebdomadaires, que les peuples comptent. Kl.

⁴ Ces fenêtres se ferment au moyen d'un couvercle. Dans les murs, on ne pratique que de très petites fenêtres, moins pour voir que pour entendre, parce qu'on craint beaucoup les voleurs, qui sont assez nombreux dans le pays.

Voyage à Pékin

beaucoup de fleurs et de fruits. Pour se rafraîchir pendant les chaleurs de l'été, on construit des bostan ¹. Les Turkestâni aiment les bâtiments élevés : ils ont des maisons de trois et de quatre étages, rondes comme les iourtes des Mongols ; il y en a également de carrées. Si l'espace le permet, on y construit une chapelle pour y faire les prières pendant le namats. Des chapelles semblables se trouvent également dans les cimetières.

Si le mari et la femme ne vivent pas bien ensemble, ils peuvent divorcer. Si la femme abandonne son mari, elle ne peut emporter la moindre chose avec elle ; si le mari l'abandonne, elle a le droit de prendre tout ce qu'elle désire ; on partage les enfants : le mari prend les fils et la femme les filles. Si la femme accouche pendant la première année après la séparation, l'enfant est reconnu légitime ; les enfants qui viennent plus tard sont tout-à-fait étrangers au mari divorcé. Après quelques années d'absence, la femme peut revenir auprès du mari, et même après avoir eu pendant ce temps plusieurs époux.

^{p1.430} Il me semble à propos de dire à cette occasion quelques mots sur les deux provinces qui bornent en partie le Turkestân oriental, et qui sont assez importantes par leurs relations commerciales avec l'Asie moyenne ou supérieure. Ces provinces, le Kokhand et le Badakhchan, confinent à l'ouest avec la chaîne des monts Bélour. Les détails sur ces contrées m'ont été fournis par quelqu'un qui les a visités.

Kokhand

@

La principale ville de cette province est située à une distance d'environ quinze cents verstes au sud de notre fort de Petropalovsk. Les caravanes à chameaux parcourent cette distance en quarante jours.

¹ Un bostan est un pavillon dans un jardin, entouré de fleurs et d'un canal rempli d'eau. *Bostân* est un mot persan et signifie *jardin*. Kl.

Voyage à Pékin

Kokhand est un nom peu connu en Europe, quoiqu'il s'applique à une province entière. Sur nos cartes, cette ville porte le nom de l'ancienne ville turque de Fourkan ou Fergana, changé en Kokhand ¹. Les villes du territoire de Kokhand qui méritent ce nom sont au nombre de vingt, savoir : Kokhand, Tachkend, Turkestân, Khodjend ², Noumingan, Marghâlan, Andzidjân, p1.431 Tekhti-Souleiman, Ispara, Tcharkou, Falkar, Matcha, Bendi badam, Becharik, Garitepa, Arabtepa, Torakourkan, Kassan, Ispiskan et Aravan.

Quelques personnes comptent quatre-vingt villes dans le Kokhand ; mais, alors, on comprend sous cette dénomination tous les enclos des bergers, entourés de levées en terre et dont le circuit est de dix à quinze toises. Ces endroits sont nommés dans la langue du pays kalâh, ce qui signifie forteresse.

Les vingt villes que je viens de citer peuvent être comparées, par leur grandeur, aux petites villes de la Russie. La plupart ne renferme pas plus de quatre à cinq cents maisons. Les habitants s'occupent principalement d'agriculture, de jardinage et de l'éducation du bétail. La fertilité extraordinaire du sol leur procure toujours de bonnes récoltes. Ils sont, par conséquent, pourvus abondamment de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. De là vient leur usage de ne jamais vendre aux voyageurs du blé, des fruits ou des plantes potagères ; ils leur en font présent ; ils acceptent quelquefois en échange, des gens riches, deux ou trois archines de toile de coton, nommé bèzi.

p1.432 Le manque total de monnaie apporte un grand obstacle à toute espèce de vente dans le Kokhand. L'échange est le seul moyen de faire le commerce pour les habitants et les étrangers ; c'est pourquoi il y a des foires presque continuelles dans les villes. Le khan Alim, qui régnait dans ce pays il y a plus de vingt ans,

¹ Ceci est tout-à-fait faux. L'ancienne Ferghanah se trouvait dans les montagnes, au sud du Kokhan actuel, à une distance assez considérable de cette ville. Kl.

² La situation de la ville de Khodjend est très belle ; le sol y est fertile, les bords du Syr, qui l'arrose, sont couverts de bois ; la profondeur de la rivière est partout, malgré son cours tranquille jusqu'à la mer d'Aral, suffisante pour porter de grands bâtiments.

Voyage à Pékin

voulant remédier à cet inconvénient, conçut l'idée d'introduire une monnaie. Il employa tout le cuivre qui se trouvait dans le pays et les canons qui y étaient restés depuis la campagne du chah Nadir ; mais, malgré ses efforts, il est très douteux que la quantité de cette monnaie dans tout le Kokhand se soit jamais élevée à la somme d'un million de roubles.

Le Kokhand est un pays découvert, uni, et très fertile ; le blé de toute espèce, la soie et le coton y abondent ; la population entière peut s'élever à un million d'âmes. Le pouvoir du khan de Kokhand ne s'étend que sur les Kirghiz et sur une partie des Boukhars. Il n'est pas en état de rassembler plus de vingt mille soldats, qui ne peuvent, du reste, se maintenir en campagne, qu'au moyen de vivres qu'ils prennent avec eux, et qui suffisent pour huit ou dix jours tout au plus ; mais, dans le cas d'une invasion ennemie, le khan peut rassembler, par un appel général, une armée de cinquante à soixante mille hommes.

Il y a, devant la demeure du khan, cinq ou ^{p1.433} six canons depuis le temps du chah Nadir, mais on n'en fait point usage, faute de l'attirail nécessaire.

Le Badakhchan

@

Les caravanes parcourent les sept cents verstes de Kokhand à Badakhchan en vingt jours ; la route est coupée de collines peu difficiles à franchir ; les plus considérables sont trois petites montagnes qui offrent cependant un passage facile et commode pour les bêtes de somme. Dans tout cet espace, l'air est sain, l'eau excellente et les forêts y sont nombreuses. L'herbe est si épaisse et si nourrissante, que si l'on y laisse paître les chevaux plus de quarante jours, ils étouffent ¹.

¹ Le chemin de Kokhand à Badakhchan, par le district de Si-knan ou Chignan, est l'occidental. L'oriental est beaucoup plus difficile, et tout-à-fait impraticable en hiver et en printemps. Il va de Kokhand à l'E.E.S. ; on franchit une haute montagne pour arriver au lac Kara koul, duquel sort le Yaman yar, qui coule à l'est

Voyage à Pékin

La Providence a accordé ce pays si fertile à un peuple pauvre nommé Chignan. Sa misère et son extrême douceur toucheraient le cœur le plus dur, excepté celui des Turcs-Tatares, leurs voisins ; les habitants de Kokhand et de Badakhchan, accoutumés au brigandage, envahissent les habitations des Chignani, ^{p1.434} enlèvent ceux-ci, et les gardent comme esclaves chez eux. Le prince qui gouverne ce peuple, pauvre comme lui, ne rend pas son sort plus heureux : lorsqu'il achète quelque chose aux marchands qui passent par son territoire, il les paie avec la seule monnaie courante qu'il possède, c'est-à-dire, avec ses sujets. On regarde comme les plus heureux, ceux d'entr'eux qui trouvent l'occasion d'aller dans les villes des pays voisins, pour y entrer au service de quelqu'un.

Le Badakhchan a son khan ; ce prince se nomme Mohammed, et porte le titre de chah. Il n'est pas en état de rassembler dix mille hommes armés. Il y a à peu près un demi siècle qu'Ahmed chah des Afghans, conquiert en quelques jours, avec quinze mille hommes, tout le Badakhchan, et fit le khan prisonnier. Ahmed-chah entreprit cette conquête par un motif purement religieux. Le khan de Badakhchan possédait un trésor d'un prix inestimable pour les Musulmans, une robe de Mahomet. Ahmed-chah croyait sa gloire ternie, si le khan de Badakhchan conservait plus longtemps cet objet précieux ; il marcha contre lui et s'empara de son pays, mais il se contenta de prendre la robe de Mahomet et de l'envoyer en cérémonie à Kandahâr, sa capitale. On la montre encore aujourd'hui aux dévots Mahométans.

La vente des hommes est le seul commerce que ^{p1.435} l'on connaisse à Badakhchan ; princes et sujets, tout le monde s'en mêle ; le prince vend ses sujets, c'est sa monnaie ; les sujets se vendent entr'eux ; ce trafic s'étend jusqu'aux villes chinoises du Turkestân oriental, où l'on amène pour les vendre, un grand nombre de ces malheureux.

et va se joindre à la rivière de Kachghar. Après ce lac, on passe une haute chaîne neigeuse, et on arrive, par les territoires de Wakhan et Bolor, à Badakhchan. Kl.

Voyage à Pékin

Aï-khodjò de Yarkiang, poursuivi par son mauvais sort et par les Chinois, vint se mettre, avec son fils, sous la protection du khan de Badakhchan, professant la même religion que lui ; ce prince lui promit de l'aide ; mais, gagné par les promesses et les présents des Chinois, il sacrifia l'infortuné Aï-khodjò, qui fut exécuté dans la ville de Badakhchan. Son fils, s'étant échappé, alla publier partout la trahison du khan, qui est, actuellement, avec son peuple, chargé du poids de la malédiction de tous les mahométans voisins ; sous ce prétexte ils pillent et livrent à l'esclavage tous les habitants de cette contrée. Accablés et épuisés, ces malheureux sont affaiblis et réduits à une pauvreté extrême.

La ville de Badakhchan est dans une situation élevée et agréable, elle contient quatre mille maisons ; le terrain des environs est fertile ; les habitants savent en tirer parti ; ils s'occupent avec assiduité de l'agriculture et du jardinage, et obtiennent des récoltes abondantes.

La nature a renfermé des trésors précieux ^{p1.436} dans les montagnes du pays. On y trouve de l'or et des pierres précieuses, telles que rubis, améthystes, du tæjelovès ¹, des turquoises et du lapis-lazuli, dont on ramasse actuellement plus de trois cents poud par an.

Ces trésors s'exploitent près de la ville ; mais, ce travail fatigant est exécuté avec la plus grossière ignorance.

A quarante verstes de Badakhchan coule l'Amou, qui a son embouchure dans la mer d'Aral. Cette grande rivière est navigable presque depuis sa source. Chah-Nadir, après avoir conquis l'Inde, voulut se rendre maître de la Boukharie, et, en conséquence, fit construire, par Djalail, son sardar de Kaboul, mille vaisseaux d'une grandeur extraordinaire ; il fit embarquer un nombre assez considérable de soldats, de l'artillerie, des munitions, des provisions

¹ C'est une espèce de silex très lourd et transparent, qu'on trouve parmi les cailloux roulés des torrents de la Sibérie orientale. Il prend un beau poli, et on le taille comme le diamant, auquel il ressemble par le feu qu'il jette. Kl.

Voyage à Pékin

et du fourrage, et donna l'ordre au sardar de pénétrer, par l'Amou, dans la partie orientale de la Boukharie ; Nadir y entra, avec les troupes légères, par l'occident.

Au-delà du Badakhchan, existe un peuple nomade, sauvage, grossier, féroce et indépendant ; on l'appelle Kafir Siahpouchi, ce qui veut dire, ^{p1.437} *infidèles habillés en noir*, parce que les deux sexes portent des habits de cette couleur ; ce nom convient à leur caractère, car ils assassinent tous ceux qui passent, en petit nombre, par leur territoire ; ils sont nomades, et vivent à de grandes distances les uns des autres, le long des montagnes qui bordent les rivières ; leur horde se compose de 40.000 kikitki ou tentes ; ils n'ont point de chevaux ; mais, en revanche, ils ont de nombreux troupeaux de bœufs. Ils ne se servent que d'arcs et de flèches. Leur pauvreté et leur férocité ne permettent pas à leurs voisins d'entretenir avec eux des relations amicales. Les habitants du Badakhchan font des invasions fréquentes chez ces kafir, les emmènent et les vendent comme esclaves ; ce peuple est si sauvage et si grossier, qu'il n'a ni religion ni loi. Les femmes sont très belles, et renommées dans tout l'orient ; ce qui excite, malheureusement, chez les voisins de ce peuple, l'envie d'en enlever pour les vendre très cher ¹.

Les trois routes qui conduisent du nord aux frontières de l'Inde, c'est-à-dire : à Kaboul, à Kachmir, et à Peichaour, traversent le pays des ^{p1.438} Siahpouchi ; il faut absolument les suivre quand on prend cette direction.

Il faut aux caravanes vingt-cinq journées pour arriver de Badakhchan à Kaboul ; la distance est donc à peu près de huit cents verstes : le voyage est long et très difficile à cause des montagnes.

¹ Il faut rabattre beaucoup des insinuations du voyageur mahométan contre les Siahpouchi, qui sont en guerre perpétuelle avec leurs voisins musulmans. C'est dans l'ouvrage de M. Montstuart Elphinstone, qu'on trouve des détails curieux sur ce peuple. Kl.

Voyage à Pékin

Les caravanes ne sont pas encore familiarisées avec la route, depuis Badakhchan jusqu'à Kachmir, mais on sait que le chah-zadeh Souleiman, persécuté par Mirveis, l'a parcourue avec sa troupe, en onze jours ; la distance est de six cents verstes. Quoiqu'elle passe également par des montagnes, elle n'est pas pénible ; ou voyage dans des cantons fertiles, abondants en bois, en eau et en pâturage.

Il faut vingt jours pour arriver de Badakhchan à Peichaour, éloignés, l'un de l'autre, de plus de sept cents verstes ; cette route traverse également des montagnes ; sa difficulté est balancée par de grands avantages : on parcourt d'abord dix verstes dans les montagnes, et ensuite dix autres verstes dans des vallées bien boisées, où l'eau et les pâturages abondent.

La distance de Badakhchan à Lahor, dans l'Inde, par la route de Kachmir ou par celle de Peichaour, est la même ; la dernière est plus commode. Les caravanes la parcourent très aisément en vingt jours ; en général, avec des ^{p1.439} bœufs attelés à d'immenses chariots indiens, la distance est de six cents verstes.

Pour aller de Lahor à Moultan, capitale d'une province de l'Hindoustan, on employe douze jours par terre et huit jours par eau.

@

CHAPITRE XI

Description du pays des Dzoungar

@

^{p1.440} Le pays, qui est situé au nord de la chaîne de Siue chan, ou des monts neigeux ¹, était, avant les conquêtes de Khian loung, soumis aux Dzoungar. La haine mutuelle des princes Davatsi et Amoursana, après avoir longtemps divisé ces peuples, finit par causer leur perte. Les États des Dzoûngar furent incorporés, en 1756, à l'empire chinois. La chaîne de Siue chan se prolonge à plus de neuf mille li, de l'est à l'ouest. Depuis le fort de Kia yu kouan, jusqu'à Yarkiang, elle forme la limite entre les provinces du sud et celles du nord ²; de là, s'avancant au sud, ^{p1.441} elle s'étend dans l'Inde, où, tournant de nouveau à l'ouest, elle se perd dans des pays peu connus des Chinois. Les cimes les plus hautes et les plus fameuses de cette chaîne immense, sont :

Le Yuldouz, près de Kharachar. Il a plus de cent li de circonférence ; on y trouve des eaux limpides et des pâturages abondants.

Le Mirdjai, ou Kach-tach, près de Yarkiang. Il est entièrement en jade blanc, et devient, plus loin, un glacier très dangereux et très difficile à traverser ; on y a cependant fait passer la route qui mène de Yarkiang dans l'Inde. Cette montagne est couverte de glaces et de neiges perpétuelles ; les eaux qui, au printemps, coulent de ses flancs méridionaux, arrosent plusieurs villes, et finissent par se réunir dans le lac de Lob.

¹ C'est la même chaîne que les géographes chinois nomment ordinairement *Thian chan*, ou les *monts célestes* ; elle s'étend au nord de Khamil, Tourfân, Aksou et Kachghar ; de ce dernier endroit, elle va à l'occident sous le nom de *Kachkar divani*, et sépare le bassin de la gauche du *Narin*, ou *Syr daria* supérieur, de celui des affluents de la droite du *Djih'oun*. Kl.

² Les Chinois appellent les pays situés au nord du Siue chan *Pé lou*, ou le chemin septentrional. Il comprend les gouvernements d'Ili, de Tarbagataï et de Kour kara oussou. La petite Boukharie, qui se trouve au sud de cette chaîne, est appelée *Nan lou*, ou le chemin méridional. Kl.

Voyage à Pékin

Le Bogdò, près d'Ouroumtsi, est couvert de glaces et de neiges qui réfléchissent les rayons du soleil ; son sommet, s'élevant jusqu'aux nues, cache à la fois le soleil et la lune.

Le Moussour (glacier), entre Ili et Ouchi. Les glaces dont il est revêtu lui donnent l'aspect d'une masse d'argent. Une route, percée à travers ces glaciers, conduit du sud au nord, ou ^{p1.442} pour mieux dire de la petite Boukharie à Ili.

Au nord de cette montagne est Gakhtsa kharkhaï, relai de poste, et au sud celui de Termé khada ¹ ; ils sont éloignés l'un de l'autre de cent vingt li, ou à peu près soixante verstes.

Si, du premier relai, on va au sud, la vue s'étend sur une vaste étendue de neige, qui, en hiver, s'élève très haut. En été, on trouve sur les hauteurs, de la glace, de la neige et des endroits marécageux. Les hommes et les bestiaux suivent des sentiers sinueux sur le flanc de la montagne. Quiconque est assez imprudent pour s'aventurer sur cette mer de neige, est perdu sans ressource. Après avoir parcouru vingt li, on arrive au glacier où l'on n'aperçoit ni sable, ni arbres, ni herbes ; ce qui effraie le plus c'est de voir des rochers gigantesques uniquement formés de glaçons entassés les uns sur les autres. Si l'on jette les regards dans les fentes qui séparent ces masses de glace, on n'y découvre qu'un espace vide et sombre où le jour ne pénètre jamais. Le bruit des eaux qui coulent sous ces glaces, ressemble au fracas du tonnerre. Des carcasses de chameaux et de chevaux sont dispersées çà et là. ^{p1.443} Pour faciliter le passage, on a taillé dans la glace des marches pour monter et descendre, mais elles sont si glissantes, que chaque pas est dangereux. Trop souvent des voyageurs trouvent leur tombeau dans les précipices. Hommes et bestiaux marchent à la file, en tremblant d'effroi, dans ces lieux inhospitaliers.

¹ Dans l'original chinois, ce relai est nommé *Tamkha tach*, ce qui veut dire, en turc, *rocher du cachet*. *Termé*, en langue des Dzoûngar, signifie, comme *khaua* en mongol, le treillage des tentes de feutre ; *khada* est *rocher*. Le nom de ce relai indique donc qu'il est entouré de rochers. Kl.

Voyage à Pékin

On rencontre quelquefois des pierres grandes comme la main, ou de la dimension de plusieurs toises, soutenues seulement par une glace très faible ; les voyageurs sont obligés d'y passer. Si l'on est surpris par la nuit, il faut chercher un abri sur une grande pierre ; si la nuit est calme, on entend des sons très agréables, tels que ceux de plusieurs instruments réunis : c'est l'écho qui répète le bruit du craquement produit par les glaces en se brisant. Le chemin que l'on a tenu la veille, n'est pas toujours celui qu'il convient de suivre le lendemain. Un animal, qui tient le milieu entre le loup et le renard, habite dans ces montagnes ; il est regardé comme ayant quelque chose de surnaturel. Le matin, on cherche ses traces, et en les suivant on ne se trompe jamais de chemin. Il y a aussi un aigle de couleur cendrée qui indique par ses cris, aux voyageurs égarés, le chemin qu'il faut prendre. Au loin, dans l'ouest, une montagne, qui jusqu'à présent a été inaccessible, présente ses cimes escarpées et couvertes de glaces.

p1.444 Le relais de Termé khada (Tamkha tach), est à quatre-vingts li de ce lieu ; une rivière, qui sort avec une impétuosité effrayante des flancs de ces glaciers, coule au sud-est, se divise en plusieurs bras, et porte ses eaux dans le lac Lob. A quatre journées au sud de Termé khada, on rencontre une plaine aride, qui ne produit pas la plus petite plante. A quatre-vingts ou quatre-vingt-dix li, on trouve partout des rochers gigantesques entre lesquels les animaux cherchent leur nourriture. Le commandant d'Ouchi envoie annuellement un de ses officiers porter des offrandes à ce glacier. La formule de la prière qui se récite dans cette occasion, est envoyée de Péking par le tribunal des Rits.

On trouve de la glace sur tous les sommets de cette chaîne de montagnes, si on la traverse dans sa longueur ; mais si, au contraire, on la franchit du nord au sud, c'est-à-dire dans sa largeur, on n'en trouve que sur une distance de deux tiers de verstes. Tous les matins, dix hommes sont occupés à tailler dans la glace des degrés pour monter et descendre ; dans l'après-midi, le

Voyage à Pékin

soleil les a fondus ou bien les rend extrêmement glissants. Ces montagnes sont en général, si roides et si escarpées, que l'on devrait abandonner le chemin où l'on passe aujourd'hui, et en faire un autre conduisant du nord au sud.

Quelquefois la glace manque sous les pieds des ^{p1.445} voyageurs ; ils s'y enfoncent sans espérance de jamais revoir le jour. Les mahométans du Turkestân oriental, immolent un bélier en sacrifice avant de traverser ces montagnes. La neige y tombe toute l'année ; il n'y pleut jamais. Du reste, s'il n'y avait pas sur le chemin les carcasses de diverses bêtes, on n'y trouverait ni l'animal sacré, ni l'aigle ; alors ces créatures n'auraient plus la faculté de servir de guides, comme par une inspiration surnaturelle.

Les pays qui formaient autrefois le pays des Dzoûngar, et qui actuellement sont appelés par les Chinois, gouvernement d'Ili, renferment les villes Barkol, Ouroumtsi, Ili et Tarbakhataï ¹.

Barkol est située à trois cents li, au nord-ouest de Khamil ; son territoire est borné, au sud, par le territoire de cette ville ; au nord, par celui des Khalkha, et à l'ouest, par celui d'Ouroumtsi. Elle a une garnison de mille Mandchous, qui y habitent avec leurs familles ; ils sont commandés par un général. La population de Barkol est assez considérable. Le climat est froid ; il neige ^{p1.446} quelquefois abondamment au mois de juin, alors on est obligé de se vêtir de pelisses. Cependant, depuis quelques années, on y a semé, avec succès, du froment, de l'orge, etc.

Ouroumtsi est bâtie au pied du promontoire du mont Rouge. Le terrain y est partout fertile et l'eau excellente ; les pâturages y sont gras. Depuis 1765, un général en chef et deux autres généraux résident dans cette place. A huit li de l'ancienne ville, on en a construit une nouvelle, nommée Koung kou, elle est sur huit

¹ Ceci est très inexact, les cantons de Barkol et d'Ouroumtsi n'appartiennent nullement au gouvernement d'Ili ; ils relèvent de celui de Kan sou, qui comprend la moitié occidentale de l'ancienne province de Chen si, à laquelle on a ajouté une grande partie des conquêtes faites sous Khian loung. Kl.

Voyage à Pékin

collines, et a plus de dix li de circonférence. La garnison de la nouvelle ville se compose de trois mille Mandchous, avec soixante-dix-huit officiers ; de deux mille soldats chinois, et de plus de cent officiers : ces troupes y ont leurs familles. L'ancienne ville a une garnison de trois mille hommes commandés par un inspecteur et plus de cent officiers et sous-officiers. Dernièrement on y a envoyé plusieurs familles du Kansou, et de l'intérieur de l'empire, quelques milliers de criminels condamnés. Ces gens ont été disséminés dans les districts de Tchang ky et de Manas, pour y défricher les steppes. Les rues d'Ouroumtsi, où se fait le commerce, sont larges et très fréquentées. Il y a un grand nombre de maisons où l'on boit du thé ; il y a aussi des cabarets, des comédiens, des chanteurs ambulants, et une foule d'ouvriers et d'artisans de différents genres. En 1775, ^{p1.447} l'empereur Khian lounq éleva Ouroumtsi au rang de ville immédiate du second ordre (tcheou), et lui donna le nom chinois de Ty houa. Il y a un gymnase, deux temples, une école pour la ville et une pour le district. Ouroumtsi est entourée, à l'ouest, par une chaîne de monts sablonneux, très riches en houille. Au sud, s'élève le mont Bogdò ola.

Près d'Ouroumtsi, trente li à l'ouest du poste de Byrké boulak, on voit un espace de plus de cent li de circonférence, qui est couvert de cendres volantes ; si l'on y jette la moindre chose, la flamme éclate et consume tout en un clin-d'œil. Quand on y lance une pierre, on en voit sortir une fumée noire. En hiver, la neige ne s'y maintient pas. On appelle ce lieu la *plaine enflammée*. Les oiseaux n'osent pas voler au-dessus. Sur la frontière, entre Ouroumtsi et Ili, on trouve un gouffre d'environ quatre-vingt-dix li de circonférence. De loin, il paraît couvert de neige ; le terrain, qui ressemble à une surface salée, s'endurcit lorsqu'il a plu. Quand on y jette une pierre, on entend un bruit pareil à celui que ferait un bâton qui frappe sur du fer. Si un homme ou un animal, marche sur cet abîme, il est englouti à jamais. On l'appelle la *fosse de cendres*.

Ili était jadis la résidence des khan des Dzoûngar. En 1754,

Voyage à Pékin

Amoursana ¹, s'étant brouillé ^{p1.447} avec Davatsi, se rendit avec sa tribu à Koukou khotò, ville située au nord de la province de Chan si, et appelée par les Chinois Kouei houa thhing ; il s'y soumit à la domination chinoise. L'empereur Khian loungh lui donna l'ordre de marcher contre Davatsi. Celui-ci fut battu, et son pays conquis. Quelques années après, les Œlœt s'étant révoltés à plusieurs reprises, un million de Dzoûngar perdirent la vie dans ces troubles, et leur pays fut ravagé. L'empereur commanda au général en chef de s'établir, avec les troupes mandchoues et chinoises, à Ili, et de surveiller les deux lignes militaires qu'on avait établies dans les pays occidentaux, savoir : la septentrionale, ou le gouvernement d'Ili, et la ligne méridionale, ou la petite Boukharie. Les généraux, les commandants, les inspecteurs chinois et les adjoints, sont tous sous les ordres du dziangghiun, ou général en chef. Il surveille également les Œlœt, les Torgout et plusieurs autres hordes.

La ville construite sur les bords de l'Ili, a plus de huit li de circuit ; on l'appelle communément Ili, mais Khian loungh lui a donné le titre honorifique chinois de Hoei yuan. Le général en chef y réside. Les généraux des Solon, des Sibé, des Tsakhar et des Œlœt, ainsi que les ^{p1.449} commandants des villes du Turkestân y demeurent aussi auprès du général en chef. On y envoie annuellement, de Si ngan fou, un détachement de trois mille huit cents Mandchoux, avec leurs familles, et cent vingt-huit officiers ; et de toute la Chine, plus de deux mille malfaiteurs, qu'on emploie pour le service du gouvernement ; ainsi la ville est remplie de soldats ; elle est très commerçante. Les troupes sont en grande partie cantonnées dans les environs. A quinze li, à l'est d'Ili, s'élèvent les montagnes de Khougor, qui abondent en houille et en fer. A une demi-verste de la ville, coule l'Ili, formé par le Khacht et le Partsin ou Téghis (Tegbes). Grossie par les eaux provenant des

¹ Amoursana fut le dernier khan des Œlœt ; il mourut en Russie, où il s'était réfugié pour se soustraire au châtimeut que les Chinois lui destinaient comme rebelle.

Voyage à Pékin

sources des montagnes, cette rivière, quoique large et sinueuse, est très rapide ; on la passe en bateaux. Elle abonde en poissons et en loutres ; elle se perd à travers les sables dans le lac Balkhach, après un cours de sept cents li, au nord-ouest.

Une grande vallée, qui borde Ili au sud, est gardée par huit postes militaires, composés de mille soldats Sibé avec leurs familles. Cette troupe est divisée d'après les huit bannières, et sous les ordres d'un commandant en chef et de plusieurs officiers. Des Turkestâni agriculteurs habitent entre ces postes. Le côté nord-est d'Ili est couvert de forêts touffues, remplies de loups et de mousimons. Vers l'ouest, il y a des marais ^{p1.450} couverts de roseaux, dans lesquels on trouve beaucoup de chevreaux et de sangliers. A l'ouest d'Ili, coulent le Khorgòs et le Tsitsikhàn ; les environs de ces rivières sont habités par six cents Solons et par quatre cents Dakhour ; ces troupes y vivent avec leurs familles.

Le gouvernement d'Ili est vaste et coupé d'un grand nombre de routes qui traversent les montagnes ; il est borné, au nord-ouest, par les pays étrangers ; au nord, par le Tarbakhataï ; au sud, par la Petite Boukharie, et à l'est, par Ouroumtsi. Le côté du nord est défendu par douze postes militaires et trente redoutes. C'était le principal séjour des Dzoûngar qui, négligeant l'agriculture, s'occupaient principalement d'élever du bétail. Actuellement six mille familles turkestâni labourent ces steppes ; la récolte suffit à peine pour fournir au gouvernement chinois le blé nécessaire à l'approvisionnement des troupes. On envoie annuellement de la Chine plus de 500.000 liang en argent (environ 4.000.000 de francs) et plusieurs millions de pièces de satin et de taffetas pour subvenir à leur solde et à leur entretien. Ces marchandises sont échangées, avec les Kirghiz ou Khassak, contre des bestiaux qui se vendent ensuite à l'enchère. L'argent qu'on en retire sert à l'entretien des troupes, et on y ajoute les contributions foncières et autres qui s'élèvent à plus de 40.000 liang, ^{p1.451} ainsi que les impôts des villes du Turkestân, en toile, coton, etc.. En 1774,

Voyage à Pékin

l'argent monnayé fut si rare dans ces contrées, que le gouvernement permit de tirer, des villes d'Aksou, de Yarkiang et de Bugour, 8.000 kin de cuivre au lieu de blé, pour le convertir en monnaie à Ili. Tous les ans, un général, accompagné de cinq cents hommes, va aux frontières des Khassak et des Bourout, pour recevoir le tribut de ces peuples, qui consiste en une vache sur cent, et un mouton sur mille. Les taïdzi des Œlœt, les bek ou princes mahométans des villes du Turkestân, se rendent à la fin de chaque année à Péking avec des présents ; les Khassak (ou Kirghiz) y vont tous les trois ans ; les Bourout n'ont pas de temps fixe.

Le Tarbakhataï est nommé, par les habitants indigènes, Tachtava ; ce pays était soumis aux Œlœt ; on l'appelait aussi Yar et Tchoukoutchou (Tchougoutchak) ; c'était là qu'Amour-sana avait son camp. Vaincu, en 1755, par les Dzoûngar, il s'enfuit vers le nord (en Russie), et ces lieux restèrent déserts. Plus tard, les Chinois s'en emparèrent après avoir fait la conquête d'Ili. Ce pays est assez grand. On compte, au sud, jusqu'à Ili, dix-huit relais ; sept journées au nord jusqu'à la frontière des Khassak, (de la grande horde) ; trois journées, ou environ cinq cents verstes au nord, jusqu'à la frontière ^{p1.452} russe, où les postes des deux empires sont vis-à-vis les uns des autres. On avait établi le chef lieu de la frontière au nord-ouest ; mais la température y était trop froide. En hiver, la neige s'y élevait jusqu'à dix pieds ; en été, il y avait beaucoup de serpents venimeux, et surtout une immense quantité de moucheron ; c'est pourquoi le siège du gouvernement fut transporté à Tchoukoutchou, dont le nom fut changé par l'empereur en celui de Tarbakhataï. On y bâtit une ville avec des remparts en terre, et on y établit deux commissaires, trois commis et une garnison composée d'un commandant, de sept officiers supérieurs, de mille soldats chinois avec un colonel, et de quinze cents Mandchoux et Mongols. Les Chinois y restent constamment en garnison ; ils sont tenus de cultiver la terre pour se procurer le blé qui leur est nécessaire. Les Mandchoux et les Mongols y sont

Voyage à Pékin

envoyés d'Ili, et remplacés tous les ans. Ces troupes sont soldées comme celles d'Ili. Quand les Kalmuks Torgoout reconnurent la souveraineté du céleste empire, en 1777, plus de trois mille hommes de la tribu du tsin wang Tsebek dordzi, furent placés dans quatre postes, situés à l'est de la ville, dans le canton de Khobok sari, avec la faculté d'y choisir leurs pâturages.

Ce pays est riche en oiseaux, poissons et bêtes sauvages de différentes espèces ; on y trouve ^{p1.453} beaucoup de sangliers, des ours noirâtres et jaunes, des saïga (*antilope scythica*), un oiseau de la grosseur d'une poule, qui aime à se percher sur les arbres, ce qui l'a fait nommer poule d'arbre. Il y a aussi une espèce de corneille dont le plumage est vert comme celui des perroquets.

@

CHAPITRE XII

Notices géographiques sur le Tibet ¹

1. Nom

@

^{p1.454} Les Chinois comprennent souvent sous le nom de H'lassa, le Tibet entier ². *Si dzang*, c'est-à-dire *Dzang occidental*, est le nom de tout l'empire tibétain ; mais parfois on entend sous cette dénomination la ville de H'lassa, seule. Le véritable nom du Tibet est *Bot*. Les Tibétains ajoutent à ce nom le mot *ba*, homme ³ et désignent par *Bot ba*, tout l'empire ainsi que ses habitants. Les Mongols omettent le *ba*, et en ^{p1.455} le remplaçant par le mot *tu*, ils disent *Tubot* ⁴. C'est de ce mot altéré par les Européens, en le prononçant, que ceux-ci ont fait *Tibet*. *Tangout* est un mot mongol ⁵ qui désigne le pays formant actuellement toute la frontière occidentale ⁶ de la Chine, et habitée par des *Tibétains orientaux* ⁷. Le Tangout, conquis par Tchinghiz khan, est connu sous le nom du royaume de *Hia*. Yuan hao fut le premier roi de Hia ou Tangout : reconnu, sous ce titre, par les monarques chinois des dynasties Liao et Soung ; il prit celui d'empereur. Ce Yuan hao introduisit l'écriture

¹ Extraites de livres chinois, par le P. Hyacinthe.

² Ceci est certainement une méprise. Je n'ai jamais trouvé une pareille acception du mot H'lassa, dans les livres chinois ; ce nom est quelquefois donné au Tibet antérieur, ou à la province de Wei ; mais jamais il n'a été appliqué à tout le pays, depuis la frontière occidentale de la Chine, jusqu'aux rives de l'Indus supérieur, et de ses affluents. Kl.

³ Homme, en tibétain, est *mi* ; la particule explétive *ba* n'a jamais eu cette signification ; elle se place à la fin des substantifs et des adjectifs dérivés ; p. e., *tchar ba*, pluie ; *long ba*, demande ; *tin ba*, goutte ; *in ba*, rouge ; *tra ba*, sain ; *sar ba*, nouveau. Kl.

⁴ Ceci est une étymologie forcée ; *Tibet* est l'ancien nom du pays ; il se retrouve dans les annales chinoises, depuis le VI^e siècle, sous la forme de *Thou pho* (que les missionnaires et Deguignes ont mal rendu par *Thou fan*), Le nom de Tibet ne peut donc pas être mongol, puisque, à cette époque, les peuplades mongoles habitaient encore trop au nord, pour avoir des relations avec le pays qui le porte. Kl.

⁵ Ce n'est pas non plus un mot mongol. Voyez mes *Mémoires relatifs à l'Asie* ; volume II, page 365. Kl.

⁶ L'auteur veut dire frontière du nord-ouest. Kl.

⁷ La plupart des habitants sont Mongols et Turcs. Kl.

Voyage à Pékin

tibétaine ¹, qui, à quelques exceptions près, est empruntée de celle de l'Inde. Si l'on divise les peuples d'après les langues, on trouvera que toute la Chine, le Tibet et les royaumes qui confinent aux provinces chinoises de Yun nan et de ^{p1.456} Kouang si, jusqu'à la mer méridionale, sont de la même origine, à l'exception du Tibet, qui, au nord, se rapproche par ses usages des Mongols, et au sud, des Indiens. Dans les autres royaumes, au sud-est du Tibet, on trouve encore aujourd'hui, sous plusieurs rapports, beaucoup de ressemblance avec les Chinois des provinces méridionales ².

2. Frontières et divisions

A l'est du Tsiokan, ou du principal temple de H'lassa, le Tibet touche aux provinces chinoises de Szu tchouan et de Yun nan, et au sud, à H'lok ba, et aux rives du Nou kiang. H'lok ba est le nom d'un peuple sauvage ³, habitant les frontières méridionales du Tibet, et se couvrant, pendant l'été, avec des feuilles d'arbres, et pendant l'hiver, avec des peaux de bêtes sauvages. Le Nou kiang est large et coule entre des rochers escarpés avec tant de rapidité, qu'il est absolument impossible de la passer en bateau. Le pays qu'il traverse s'appelle Gombou ⁴. A ^{p1.457} l'ouest du temple Tsiokan, au-delà de Djachi loubou commence la frontière du Ngari ⁵, qui se dirige au nord par le Gantessiri ⁶ jusqu'à Kerdoudsoug, petite ville du Ngari ; au sud-ouest la frontière du Tibet va par Sianghé Kharaker ⁷, jusqu'à

¹ Les Annales chinoises disent : « Il fit de petits caractères tibétains. » Il s'agit vraisemblablement ici de l'écriture cursive, appelée *dvou min* ou *voû min*. Kl.

² Je donne ce paragraphe tel qu'il se trouve dans l'original, et je laisse au lecteur le plaisir de le comprendre. Kl.

³ Ce peuple habite entre l'Assam et le Yun nan. Dans les cartes chinoises, il est nommé *Lokabadja*. Kl.

⁴ Tout ceci est inexact. La rivière appelée par les Chinois Nou kiang, ne coule pas dans le pays du Gombou, ou plutôt Goungbo, mais dans celui de Kam, situé à l'est de la frontière chinoise. Les principales rivières du Goungbo sont le Yarou dzangbo, le Ni tchou et le Niang tchou. Kl.

⁵ Dans l'original russe, *Nèri*.

⁶ Lisez *Gangdis ri*, c'est-à-dire montagnes de *Gangdis*. Ce sont celles qui, jusqu'à présent, portaient sur nos cartes le nom de *Kan-taïsse* ; ce nom est inexact. Kl.

⁷ Lisez *Chang gai khara ghèr*. Ce nom est mongol, et signifie *habitation noire du Mandarin*. Kl.

Voyage à Pékin

Nelama ¹, ville sur les confins du royaume des Gorka, dans l'Inde.

Le Tibet se divise en quatre parties ; le Ngari (Neri), pays assez grand, est la quatrième ; il se trouve au sud, et voisin de contrées habitées par des peuples, connus sous les noms de Lataka et de Gougoutsié.

Au nord du temple Tsiokan, des plaines s'étendent de Yanbadzin à Sintsiao. A l'ouest, le Tibet touche au petit Tibet ² ; à l'est, à la chaîne des monts Akdam ri ³ ; au nord, il se termine à un désert qui traverse le Mourou oussou et le Gar-dzang-Goutcha, et se prolonge jusqu'à la frontière du pays du Koukou noor.

^{p1.458} De H'laringo à l'ouest, le pays qui a au moins 1.000 li d'étendue, est appelé Yuiba (Wei), et par les Chinois Dzang antérieur. Anciennement, le Tibet était divisé en trois parties ; le Khamba, l'Yuiba et le Dzangba ⁴. Le Khamba est actuellement le district de Tsiambo ; le Yuiba est celui de H'lassa, et le Dzangba, la province de Djachi loubou.

3. Détails sur le district de H'lassa

@

Massa est situé dans une grande vallée, qui du sud au nord a une étendue de quarante li, et de l'est à l'ouest de quatre à cinq cents li. On entend ici, sous ce nom, toute la contrée de Yuiba, en allant à l'est jusqu'à Khamba, dont la plus grande partie est à présent incorporée à la Chine. Par conséquent le district de H'lassa touche, à l'est, au Szu tchhouan et au Yun nan ; vers le nord-est, au pays du Koukou noor ; vers le nord, au Houang ho, ou au fleuve jaune ; vers l'ouest, à la mer occidentale, ou lac Terkiri ⁵, et, vers

¹ Lisez *Nialma* ; c'est la même ville que *Kouti*, appartenant à présent au Népal. Kl.

² Voyez la note (1) à la page 396.

³ *Ri*, en tibétain, est montagne. Kl.

⁴ Cette division existe encore. Les trois provinces s'appellent Kam, Wei et Thsang ou Dzang. Kl.

⁵ Il est impossible que l'archimandrite Hyacinthe, qui sait lire le mandchou et le mongol, ait commis cette faute. Le nom de ce lac est **تسگر تسمين** *Tègri noor*. Il l'a reçu des Mongols qui habitent ses bords ; dans leur langue, il signifie *lac du Ciel*

Voyage à Pékin

le sud, à Tako. Des milliers de montagnes, qui lui servent d'ornements, et la quantité de rivières, dont il est arrosé, font de ce district le plus florissant de tout l'Occident. Un temple, construit sur la cime du mont Boudala (c'est le ^{p1.459} nom du temple ; celui de la montagne est *Pa-mou ri*), sert de trône au Dalaï lama. L'air y est pur, la verdure toujours fraîche et éclatante, une teinte de pourpre, qui couvre tout le pays, le rend un des plus beaux de l'univers. Les édifices gigantesques, les rues et les places méritent d'être remarqués. Les Tibétains appellent cette ville *H'lassa* (pays divin). Sous le règne du Dalai-khan, elle était entourée d'une muraille qui fut démolie en 1721, par Tsevang Norbò, général en chef de l'armée occidentale ; il la remplaça par une digue en pierres brutes, qui commence au pied de la montagne Nara, et s'étend jusqu'à Dziaribitoun, sur une longueur de trente li. Il entoure le mont Boudala, et le protège contre les inondations de la rivière. Les Tibétains l'appellent la *Digue sacrée*. Au premier mois de la nouvelle année, les lama se rassemblent de tous côtés au temple Tsiokan à H'lassa, pour assister au service divin ; ils apportent des pierres, et les placent sur la digue ; ensuite ils y jettent un peu de terre et s'en vont, ^{p1.460} après avoir récité des prières. Les lama ne remplissent ce devoir qu'une fois chaque année. Le gouvernement se charge des réparations de la digue ; tout le peuple est de la secte *jaune*, de la religion bouddhique, et a une confiance entière dans les lama. Le Dalaï lama et le Bantchan sont les principaux objets de sa vénération.

Les habitants du Tibet antérieur ne parlent du Dalaï lama qu'avec admiration et ravissement. Ils disent que la religion, dont il est le chef, a pour but la réforme du genre humain, qu'elle répand la paix dans l'âme et prêche la miséricorde et l'amour du prochain.

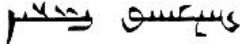
ou de la *Divinité*. La personne qui a transcrit les légendes mandchoues de la carte du Tibet, publiée par du Halde, a lu, mal à propos, Terkiri pour Tègri, ou Tèngri, et de là vint cette faute, qui se trouve dans toutes nos cartes. On sent aussi que si le pays de H'lassa n'a que quatre à cinq cents li d'étendue, il ne peut toucher à la province chinoise de Szu tchhouan. Kl.

Voyage à Pékin

Le Dalai lama se distingue par la pureté de son cœur, l'élévation et la pénétration de son esprit. Il rappelle, avec une exactitude merveilleuse, les événements des temps passés, et jamais ne s'en glorifie. Si les prêtres subalternes trompent le peuple, en avalant des couteaux et en vomissant du feu, il les punit en les faisant descendre jusqu'au dernier rang. C'est pourquoi le peuple le révère et le qualifie de divinité vivante. Le nom de H'lassa veut dire Terre sainte. Les montagnes se rangent avec respect devant cette contrée ; les eaux terrestres l'entourent ; ses champs sont fertiles et abondants ; ses routes sont unies et larges. A l'est, s'élève le mont Boudala ¹, ou mieux Pamou ri. Il est composé de trois collines ; la principale est le Sanbou ri ; sa cime la plus haute est couverte de verdure ; ses sommets sont revêtus de pourpre ; la perfection et la beauté de chaque objet rendent ces lieux supérieurs à tous ceux que l'on connaît. Au-devant des montagnes, s'élèvent des obélisques ² ; un peu plus au nord, on voit le Dzoungdziolougàn. Cet édifice est érigé au milieu des eaux ; on y va en bateau. L'aspect de ce monument est ravissant. Sur la route du Tsiokan de H'lassa, on rencontre un pont en briques, sous lequel se précipite avec fracas le Kardjou mouren ³ ou Dzang ⁴. Les habitants demeurent sur ses deux rives et vivent dans l'abondance. p^{1.462} A cinq li, à l'est de la montagne, on arrive au temple de H'lassa- Tsiokan, resplendissant d'or et d'émeraudes. A côté, est

¹ *Bouda* ou *Phou tho* est, d'après les auteurs chinois, un mot sanskrit. Les sectateurs de Bouddha disent qu'il y a trois montagnes appelées *Boudala* (en chinois *Phou tho chan*). La première est dans la mer méridionale ; c'est là que repose *Bodhisatva*, voyageur. Une autre se trouve dans la province de Tche kiang ; c'est le lieu où le vingt-huitième *Bodhisatva* donne ses instructions sur la loi divine. La troisième est celle du Tibet ; c'est-là où le *Phou sa*, ou *Bodhisatva Kouon in*, se montre sous une forme humaine.

² Ces colonnes, posées sur une base ronde, ne ressemblent pas du tout aux obélisques de l'Égypte. On peut voir leur forme dans la seconde planche du voyage de Deguignes, à gauche. Sur la planche 29 de l'original anglais de l'atlas du voyage de lord Macartney, au milieu, et sur la 16^e des Batailles chinoises, à droite. Kl.

³ Le nom de cette rivière est mongol  *Kaldjão mouræn*, c'est-à-dire la *Rivière Furibonde*. Kl.

⁴ Ceci est une faute impardonnable. *Dzang* est le grand fleuve. *Dzang bo tchou*, ou *Yarou dzang bo tchou*, qui, au contraire, reçoit le *Kaldjão mouræn* ; ainsi il ne peut être identique avec cette rivière. Kl.

Voyage à Pékin

celui de Ramoutsî Tsiokan. A sept li, au nord de ce dernier, est Djassi, petite ville qui a une garnison chinoise. Sera, Breboug (ou Baraiboug), Samié et Ganten (lisez Galdan), sont de grands temples ; de loin, ils frappent les regards par leur beauté ; vus de près, ils attirent l'admiration. Mais Dzoundzio-Katsi et le palais destiné à recevoir les étrangers, ne peuvent être comparés à aucun autre édifice ; ils sont assez près l'un de l'autre. C'est-là que le Dalaï lama se repose dans ses moments de loisir. Au printemps, les saules et les pêchers les couvrent de leur ombrage ; en hiver, les cèdres et les cyprès. L'habitation de l'homme Dieu du Tibet ne le cède en rien à la Chine, et représente dignement la capitale sainte des possessions occidentales du céleste empire.

De H'lassa-Tsiokan, en allant au sud-ouest, on compte huit journées jusqu'à Djachi lombo, ville du Tibet occidental, où il y a le temple Jendjhoûnnin-dzeba. Cette contrée a des montagnes et des rivières fort belles ; le sol y est fertile. Le Bantchan réside dans ce temple.

La quantité des temples du Tibet est innombrable. Dans les provinces de Kam, de Yoni ou Wei et de Dzang, on en compte plus de trois mille qui sont enregistrés, et plus de quatre-vingt-quatre mille lama, entretenus aux frais du gouvernement. Les lama de la première classe appelés, en mongol, khoutoukhtou, vivent des revenus des terres mises à leur disposition. Les Grands khoutoukhtou confient l'administration de leurs domaines à leurs dziamdzo, appelés chandzaba à l'Ourga. Dans chaque temple, un kianbou est à la tête des affaires de la communauté des lama. Le rang de ces kianbou diffère selon la grandeur du temple et le nombre des lama.

4. Dépendance de la Chine

@

En 1642, le Dalaï lama prit la résolution d'envoyer un tribut à l'empereur de la Chine. Plus tard, sous le règne de l'empereur mandchou, Chun tchi, le Dalaï lama de la cinquième régénération

Voyage à Pékin

vint en personne à Péking. L'empereur lui accorda une patente par laquelle il le nomma *chef de la religion de Foe du Bengal* ¹. A cette époque Kouchi-khan, prêtre des Eleut, tua dans une bataille *Dzanba khan*, ^{p1.464} et s'empara du Tibet. Il eut pour successeur son fils Dayan-khan, et son petit-fils Dalaï-khan, qui tous les deux étaient attachés aux Chinois. Plus tard, le tcha Soudzé s'étant révolté, fut tué par Ladzang, khan de H'lassa, et arrière petit-fils de Kouchi-khan ; Ladzang envoya une ambassade à Pékin pour annoncer cette nouvelle ; démarche qui lui valut, de la part de l'empereur Khang hi, le titre de khan. Le Dalaï lama de la sixième régénération, nommé Lobdzang Galdzang Ghiamtsi, qui s'était récemment manifesté à Li thang ², n'avait alors que cinq ans et portait le titre de koubilgan. Les Mongols du Koukou noor le conduisirent au temple de Tar, près de Si ning fou. Sur ces entrefaites, le rebelle Tsévang Arabtan envoya des troupes au Tibet, sous le commandement de Tséreng Dondjoub, qui tua Ladzang-khan, et fit son fils, Sourdzou, prisonnier. Il commit ces hostilités, sous le prétexte de rétablir la religion ; mais c'était réellement pour conquérir le Tibet. Les Tibétains envoyèrent des députés à l'empereur de la Chine, pour lui demander du secours ; la cour de Péking fit marcher une armée, sous le commandement du général Olounda. Les troupes du rebelle voulurent se retirer vers le nord ; mais séduites par les ^{p1.465} lama noirs, elles revinrent sur leurs pas, et osèrent s'opposer aux bataillons chinois. Khang hi, dans son courroux, envoya de nouveau six corps d'armée, sous le commandement de celui de ses fils qui lui succéda plus tard, et accorda, en même temps, à Gardzankim, qui résidait dans le

¹ Il arriva à Pékin en 1652. L'archimandrite Hyacinthe a très mal traduit le titre de ce lama, qui, en chinois, est : *Si thian ta chen thsu tsai Foe*, c'est-à-dire *le grand et excellent Boudha du ciel occidental existant par soi-même*. Son nom tibétain fut *Ngawang Lobdzang Ghiamtso* ; il ne s'agit nullement du *Bengal*, pays avec lequel les prêtres tibétains ne sont pas en relation, et où ils sont regardés, par les Hindous orthodoxes, comme hérétiques. Le Dalaï lama, dont il est question ici, fut révééré par les Mongols, sous le nom de *Boudoung watchiratou Dalaï lama*. Kl.

² Dans la partie la plus orientale du Tibet, qui actuellement dépend de la province chinoise de Szu tchhouan. Kl.

Voyage à Pékin

temple de Tarsa, le titre de Dalaï lama, une lettre de bienveillance et un cachet. Le général en chef, Yang sin, à la tête d'un corps de troupes destiné à faire remonter ce pontife sur le trône, partit de Si ning, passa la frontière, il extermina les lama noirs, tua Dakdzou, prétendu prince du Tibet, rétablit la paix dans le pays et plaça le Dalaï lama sur le trône de Boudala. A la suite de ces événements, le Tibet fut donné au Dalaï lama par une ordonnance impériale, datée du quinzième jour de la neuvième lune, de la cinquante-neuvième année de Khang hi, qui correspond à 1720 de notre ère. D'autres personnages furent élevés à la dignité de princes, et reçurent le titre de kalion, sorte de ministres tibétains, avec le pouvoir de gouverner le Tibet. Ce furent Arbouba, Lounbounaï, Polonaï, Kantchennaï, ex-généraux de Ladzang, et Djarnaï ¹ chandzaba du Dalaï lama. Une ordonnance p1.466 impériale de 1723 conféra au Dalaï lama le titre de *juste par excellence de l'Occident, de véritable Divinité, ou de la plus véritable Divinité de l'Occident.*

En 1727, Arbouba, Lounbounaï et Djarnaï s'étant révoltés, l'empereur Young tching envoya au Tibet, par différentes routes, des troupes sous le commandement du général Djalanga, pour exterminer les rebelles. Avant leur arrivée au Tibet, le taïdzi Polonaï, gouverneur du Tibet occidental, avait déjà atteint H'lassa, avec l'armée de Djachi-loumbou, s'était emparé d'Arbouba et des autres factieux, et, en attendant les troupes impériales, avait envoyé à la cour un rapport détaillé sur la révolte. Après l'exécution d'Arbouba, de Lounbounaï et de Djarnaï, la paix fut de nouveau rétablie au Tibet ; Polonaï fut nommé prince de la troisième classe et gouverneur-général du Tibet ; l'empereur donna, en même temps, l'ordre d'augmenter les garnisons chinoises dans cette province, et de construire à Koda, près de Ta tsien lou (dans la province chinoise de Szu tchhouan, le temple de Kouei yuan, pour servir à l'avenir de résidence au Dalaï lama. La ville de Djachi fut

¹ Ces nominations eurent lieu plus tard que le traducteur russe ne le dit ; car elles furent faites par l'empereur Young tching. Celle de Kantchennaï date de 1723. Kl.

Voyage à Pékin

bâtie en 1733, et deux ans après, en 1735, les Dzoûngar se soumirent. A cette époque, le Dalai lampa fut reconduit à Boudala. Dans la quatrième année de Khian loung (1739), Polonai fut élevé, par une ordonnance, ^{p1.467} à la dignité de prince de la seconde classe et confirmé dans sa charge de gouverneur-général du Tibet. Après sa mort, Djourmot Namghial, son second fils, fut investi de ses dignités ; mais en 1750, il fut mis à mort pour des entreprises criminelles. La dignité royale de prince fut ensuite abolie au Tibet, et du consentement du Dalai lama, le gouvernement fut confié à des généraux chinois. Ce pays a, depuis ce moment, joui d'une tranquillité parfaite. Les troupes furent réparties sur les frontières ; les habitants retournèrent à leurs champs. Des relations commerciales s'établirent entre les Chinois et les Tibétains : les marchés se remplirent de richesses de toutes sortes, et H'lassa devint la grande capitale occidentale.

En 1791, les Gorka ¹ commencèrent à inquiéter les frontières du Dzang ba, ou Thsang, province du Tibet. Sa Majesté céleste ordonna, dans sa colère, de faire marcher ses armées. Les dépôts d'approvisionnements furent établis depuis Tchhing tou fou, capitale du Szu tchhouan, jusqu'à Youiba et Dzangba. Les troupes impériales ^{p1.468} tombèrent sur les rebelles, et le brouillard, qui couvrait les vallées profondes, fut dissipé au lever de l'aurore ; l'affaire fut bientôt terminée ². Toute cette partie des contrées occidentales était indépendante de la Chine ; mais comme le

¹ Les géographes européens entendent sous le nom d'Hindoustan septentrional, tout le pays montagneux, compris entre le Kachmire, le Boutan et l'Agim (?), et qui renferme le Népaül et le Gorka, actuellement sous la domination du Radjà de Népaül ; ce prince règne sur un pays, dont l'étendue est de 2.935 milles carrés, et la population d'environ deux millions d'hommes. T.

² Après l'heureuse issue de cette guerre, le Mandchou qui commandait en chef l'armée, se présenta devant l'empereur Khian loung, qui était alors, en septembre 1793, à son château de plaisance de Je ho ; il y trouva lord Macartney ; cette rencontre contribua beaucoup à faire manquer les projets de l'ambassade anglaise. Avant l'arrivée du général mandchou, elle avait été reçue très amicalement par l'empereur, et aurait probablement réussi à conclure un traité avantageux. Mais bientôt les affaires prirent une tournure différente ; les difficultés augmentèrent, et l'ambassadeur qui avait formé le dessein de passer l'hiver à Péking, reçut son audience de congé. Voyez le [Voyage de lord Macartney](#), III, 83, 84.

Voyage à Pékin

pouvoir de la cour céleste, depuis cent ans, avait pénétré dans les quatre coins du monde, ce pays fut inscrit sur la liste des provinces de l'empire.

5. Tribut

@

Le Dalaï lama et le Bantchan-érdéni envoient annuellement une ambassade à Péking. Les présents du Dalaï lama, consistent en draps et en étoffes fines de laine, en bâtons d'odeur, en petites colonnes ou obélisques d'argent, en idoles et autres objets relatifs au service divin de la religion bouddhique, en chapelets de corail ou de succin. La valeur de toutes ces choses est estimée à 60.000 roubles. Dans le nombre de ces présents ^{p1.469} se trouvent ceux du Témou koutoukhtou, qui peut être regardé comme le chancelier du Dalaï lama, et ceux de ses quatre galoung ou ministres. Le Dalaï lama envoie, par cette même ambassade, des présents aux frères de l'empereur, à ses quatre ministres et à d'autres grands personnages, ainsi qu'aux princes mongols, au koutoukhou de Péking, et aux koutoukhtou de la Mongolie. Il donne également des récompenses à différents lama ; mais ces dons consistent généralement en livres de religion, imprimés à H'lassa.

6. Gouvernement

Les généraux chinois, qui demeurent à H'lassa, nomment les chefs du gouvernement du Tibet, le Dalaï lama les confirme. Le choix tombe sur des hommes appartenant à des familles riches, jouissant d'une bonne réputation, et doués de talents. Le gouvernement est composé de quatre kalion ; chacun dirige une branche de l'administration ; l'un d'eux a la prééminence sur les autres. Plusieurs dziandzo, en mongol, chandzaba ou intendant, sont uniquement chargés de la recette des impôts ; plusieurs nansosiak veillent sur les tribunaux et les redevances territoriales ; plusieurs djoungkor, demeurant au temple de H'lassa Tsiokan, suivent les affaires, et des dzeigan contrôlent les

Voyage à Pékin

comptes. Les places de la plupart des djoukor et des dzeigan sont ^{p1.470} héréditaires. Les téba supérieurs et inférieurs sont choisis parmi eux. Les doyens des fonctionnaires publics ont le titre de goussio (monsieur) ; celui qui dresse les rapports est qualifié de djoner, un directeur ou intendant de nerba, un interprète de nesiamba ; les principaux chefs des affaires civiles sont nommés téba ; les cinq chefs du militaire sont, le dèïboun, ayant sous lui le dzeïboun, commandant deux cents hommes ; le sioboun, commandant de cent ; le dinboun, commandant de quarante-cinq, et le dzioboun, commandant de dix hommes. Ils ont au-dessous d'eux des kodou. Tous ces fonctionnaires civils et militaires prélèvent leurs émoluments sur les impôts qu'ils perçoivent.

7. Le militaire

@

On compte plus de 60.000 soldats au Tibet ; savoir : à H'lassa, 3.000 hommes de cavalerie ; 2.000 dans le Dzang, 5.000 dans le Ngari ; 1.000 à Koba ; 3.000 à Tardzi, Landzi, Lanmutso ; et chez les Mongols, aux iourtes noires, dans le Ngari ; et 50.000 hommes d'infanterie dans les deux Tibet. Pour le recrutement, on prend un homme sur dix ou sur cinq ; il en est de même pour les chevaux ; rien n'exempte du service. En temps de guerre, les soldats sont vêtus de cottes de mailles, faites de petits morceaux de tôles, ou de petites chaînes de fer. Les cavaliers attachent ^{p1.471} sur leurs casques des houppes rouges, ou des plumes de paon ; ils ont pour armes des épées courtes, un fusil sur le dos et une lance à la main. Les fantassins ornent leurs casques de plumes de coq ; ils portent également au côté une épée courte et un sabre à la ceinture ; ils ont des arcs et des flèches, et des boucliers de roseaux ou de bois ; quelques-uns sont armés de lances. Les boucliers de bois ont un pied et demi de large, et trois pieds deux pouces de hauteur ; un tigre est peint sur le bouclier, qui est

Voyage à Pékin

entouré de plumes de différentes couleurs, et couvert de tôle en dehors. Les flèches sont faites en bambou, avec des plumes d'aigles et une pointe en fer, longue de trois à quatre pouces. Les arcs sont de bois, recouvert en corne ; ils sont petits, mais très forts.

8. Arts

Les tailleurs de pierres et les menuisiers du Tibet travaillent en perfection. Les différents objets en métaux, ainsi que les ornements de tête des femmes, peuvent se comparer à ce qui se fait en Chine. Les figures humaines, et les plantes sculptées, imitent presque la nature.

9. Productions

On trouve l'or principalement dans la rivière appelée, par les Chinois, Kin cha kiang ; de l'argent, du cuivre, du fer et du plomb dans ^{p1.472} la province de Kam ; le lapis lazuli, et le meilleur borax, près du lac de Mapama ¹. Il y a du sel blanc et rouge. Les buffles, les chevaux, les moutons, les lynx, sont les animaux les plus communs. Le froment, l'orge, les pois, et toutes sortes d'autres plantes, sont très abondantes.

Les productions du district de H'lassa, proprement dit, sont les moutons, des cochons qui ne pèsent pas plus de soixante livres (un poud et demi), les chevaux, les mulets, les ânes, les buffles, les mousimons, les lièvres, les renards, de très petites poules, des cygnes, des canards sauvages et des faisans dorés. On cultive beaucoup de riz dans les environs de H'lassa ; l'eau nécessaire est conservée dans des bassins fermés par des digues. La charrue tibétaine ressemble à celle des Chinois, à l'exception de l'attelage, pour lequel les Tibétains emploient cinq bœufs. On récolte du froment, l'espèce d'orge nommée thsing

¹ C'est le *Manas sarovar*, visité par M. Moorcroft. Kl.

Voyage à Pékin

houa, des pois sauvages, des lentilles de l'Inde, des fèves, des choux, des oignons, de l'ail, du persil, la bette, etc. Les arbres sont le cembro, le cyprès et le tremble ; les fruits, le raisin, les noix, les abricots et les figues ; il y a différentes espèces de fleurs, le pavôt double, la mauve sauvage, la pivoine, la pivoine des montagnes et des marguerites. Les ^{p1.473} minéraux sont le sel, le lapis lazuli, la turquoise, le succin, la cornaline, le sélénite et le sel ammoniac.

On fabrique, au Tibet, diverses étoffes de soie, du drap et des camelots, qui sont très recherchés dans l'Inde ; des bâtons d'odeur, qu'on brûle devant les idoles ; des tasses en bois de deux espèces, dont l'une est jaune et s'appelle djamdjaya ; ces tasses sont solides, vernissées et ornées de raies moirées ; la seconde espèce est d'un bois un peu jaunâtre, et appelée khounlar. Ces deux sortes de tasses sont très chères ; car, s'il faut en croire les Tibétains, leur usage empêche l'effet du poison. Les Mongols ne négligent aucun moyen de s'en procurer ; mais si l'on attache un si haut prix à ces tasses, c'est qu'elles sont fabriquées dans un pays consacré par le séjour habituel du Dalaï lama, et regardé comme le berceau de la religion de Bouddha.

10. Antiquités du Tibet

La pierre, avec l'inscription des Thang, est à H'lassa, à droite de la grande porte du temple, appelé, en chinois, Ta tchao ¹. Elle est érigée en mémoire de l'alliance jurée entre la cour de Thang, ou de la Chine, et celle de Thou pho, ou du Tibet. Cette pierre s'est conservée jusqu'à nos jours, et contient l'inscription suivante ² :

¹ Ceci est inexact ; ce temple s'appelle, en chinois, *Ta tchao szu* ou temple du *grand Tchao*, c'est-à-dire de Ju laï, ou de Bouddha.

² La version du P. Hyacinthe étant incorrecte, j'en place ici en regard une nouvelle, que j'ai faite sur l'original chinois. Kl.

MONUMENT DE H'LISSA

TRADUCTION DE M. KLAPROTH

Inscription constatant l'alliance jurée, entre les Thang (Chinois) et les Thou pho (Tibétains), la première des années, nommées tchhang khing (821 de J.-C.)

L'empereur Wen wou hiao te houang ti des grands Thang, et le Ching chin Dzanbou des grands Pho (ou Bod) ; ces deux princes se regardant comme oncle et neveu, après avoir consulté les divinités de leur pays, pour s'unir (d'amitié), ont établi et juré entr'eux une alliance sincère, qui doit durer sans interruption. Ils prennent les esprits et les hommes à témoins, et pour qu'elle vienne à la connaissance des siècles et des races futures, il l'ont fait graver sur la pierre, pour la transmettre à la postérité.

Wen wou hiao te houang ti et Ching chin Dzanbou ; ces deux sages, saints, spirituels et accomplis, prévoyant les changements cachés dans l'avenir le plus reculé, touchés de sentiments de compassion envers leurs peuples, et ne connaissant dans leur bienfaisante protection aucune différence entre leurs sujets et les étrangers, ont, après de mûres réflexions, et d'un consentement mutuel, résolu de donner la paix à leurs peuples. Pour étendre ce bienfait partout, ils ont établi, pour l'avenir, leur gouvernement sur des bases solides. En parfaite harmonie entr'eux, ils seront désormais bons voisins, et mettront tout en œuvre pour rendre l'union et l'amitié encore plus étroites.

Dorénavant les deux empires de Han (Chinois) et de Pho (Tibétain), auront des limites fixes. Ce qui est à l'est du Thao et du Min ¹, appartiendra à

TRADUCTION DU P. HYACINTHE

L'éclairé, le vaillant empereur des grands Thang, obéissant à son père ¹, et le très sage et divin Kiaba, du Grand-Tibet, tous deux souverains, l'oncle et le neveu, convenus d'unir leurs deux empires, ont conclu une grande et éternelle paix, et ont confirmé le traité par leurs serments. Les génies et les hommes sont témoins de cette alliance, et les générations futures en parleront avec admiration. Par cette raison, et afin de faire passer la connaissance de cet acte à la postérité, ils ont fait ériger cette pierre avec l'inscription.

L'éclairé, le vaillant empereur, obéissant à son père, avec le très sage et divin Kiaba ; ces deux souverains, doués d'une pénétration et d'une sagesse profonde, savent en quoi consiste le bonheur solide des peuples, et en étendant les sentiments de la bienveillance ils répandent partout des bienfaits. En se réunissant, ils n'ont d'autre motif que de garantir la tranquillité de leurs peuples, de leur accorder un bien-être général, et de leur assurer à jamais l'ordre et la paix. Ces efforts unanimes, pour cimenter l'amitié entre les princes voisins, méritent les plus grands éloges.

Dorénavant, toutes les contrées situées sur les frontières des deux empires de la Chine et du Tibet ; à l'est, les villes de Tao tcheou et de Min

¹ Thao min est le nom de la partie sud-ouest du Chen si ; elle le porte d'après les deux rivières qui y coulent, qui ont aussi donné leur nom aux deux villes citées dans la traduction du P. Hyacinthe. Kl.

² Les trois précieux sont les trois Bouddha, celui de l'époque passée du monde, de l'époque actuelle, et de la future. Kl.

³ L'authenticité de ce monument est constatée par l'ancien Thang chou (l'histoire des Thang), qui dit : « Dans la

Voyage à Pékin

l'empire des grands Thang ; et tout ce qui est à l'ouest de ces rivières, sera regardé comme faisant partie du pays des grands Pho. En conservant ces limites, on ne cherchera pas à se nuire mutuellement, on ne s'attaquera plus à main armée, et on ne fera plus des incursions au-delà des frontières déterminées. Si, par hasard, quelqu'un passe les bornes (des deux empires), il sera arrêté et interrogé sur ses motifs, on lui donnera des habits et des vivres, et on le fera retourner au lieu d'où il est venu ; car pour ne pas mécontenter les dieux tutélaires du pays, et les génies des montagnes et des eaux, il faut que chacun respecte les hommes et les esprits.

L'oncle et le neveu (les deux monarques), malgré l'affection qu'ils se portent, pourront cependant éprouver de la difficulté pour conférer ensemble, en personne. Afin d'entretenir leur liaison mutuelle, les deux empires communiqueront par des envoyés, qui auront la route libre entre les deux États. Quand les envoyés des Thang et les ambassadeurs des Pho seront arrivés dans la vallée Tsian kiun ku, où est le marché de chevaux (établi entre les deux empires), ils seront entretenus, à l'est du pays de Thao et de Min, aux frais des grands Thang ;

tcheou, doivent faire partie de l'empire des grands Thang, et celles qui sont situées à l'ouest de la frontière appartiendront à l'empire du Grand-Tibet. Ces deux empereurs s'engagent à mettre fin à leurs querelles sanglantes, à ne pas prendre les armes l'un contre l'autre, et à ne pas faire d'invasions sur leurs terres respectives. Dans le cas où quelqu'un serait trouvé au-delà des frontières de son pays, il sera arrêté ; mais après l'avoir interrogé selon les lois, il lui sera donné des vêtements, des vivres, et il sera renvoyé dans sa patrie. En conservant, par de telles mesures, la tranquillité de leurs États, ces princes, désirent en même temps témoigner leur dévotion envers les génies, et leur amour pour les hommes. Par suite de cette amitié intime, l'oncle et le neveu s'engagent à se secourir mutuellement dans les circonstances difficiles. Comme il doit toujours exister des communications entre les deux empires, il est convenu que les ambassadeurs respectifs changeront de chevaux à Tsiang kiun tcheou. Ils doivent être entretenus par la cour des grands Thang, à l'est de Tao tcheou et de Min tcheou, et par la cour du Grand-Tibet, à l'ouest : de la ville Thsing chouï. Il est nécessaire de rapprocher l'oncle et le neveu le plus

première des années, appelées tchhang khing (821), à la neuvième lune, les ambassadeurs des Thou pho proposèrent de conclure et de jurer un traité. Cette proposition fut agréée, et l'empereur ordonna que Lieou Yuan ting, ministre-censeur, et grand de l'empire, accompagnât ces ambassadeurs dans le Tibet, pour y jurer avec eux le traité d'alliance. Cet envoyé eut pour second Lieou szu lao, assesseur du ministre de la guerre, et vice-censeur de l'empire. Yuan ting et ses collègues, après différentes négociations, tombèrent d'accord et conclurent un traité de paix entre le royaume de Thou pho et la Chine. » — C'est celui qui a été conservé par ce monument jusqu'à nos jours. — Thai thsing thoung tchi Kiv. CCCLII, fol. 25. Kl.

¹ Je ne sais pas pourquoi le P. Hyacinthe a traduit le nom de l'empereur de la Chine, et celui du roi du Tibet. Cela est cause que, si l'inscription ne l'indiquait, on ne saurait pas de quel empereur il est question. Kl.

Voyage à Pékin

mais, à l'ouest de la ville de Tsing choui hian, leur entretien sera à la charge des grands Pho. En observant les règles prescrites par la bienséance, entre de si proches parents que sont l'oncle et le neveu, pour que la fumée et la poussière ne s'élèvent pas à la frontière des deux États, il faut qu'ils exaltent réciproquement leurs vertus, et qu'ils bannissent pour toujours la méfiance entr'eux, afin que les voyageurs puissent être sans inquiétude, que les habitants des villages et des champs vivent paisiblement, et qu'il ne se passe rien qui puisse donner lieu à des mésintelligences. Ce bienfait s'étendra aux générations futures ; et la voix de l'amour (envers ses auteurs), se fera entendre partout où brille l'éclat du soleil et de la lune. Les Pho seront tranquilles dans leur royaume, et les Han seront joyeux dans leur empire. Chacun est obligé d'observer cette foi jurée, qui ne doit jamais être altérée ou changée ; elle a été jurée. devant les rois précieux ², devant tous les êtres spirituels, qui existent sous le soleil, la lune, les étoiles et la voûte bleue du ciel, et par les animaux qu'on a sacrifiés. Celui qui ne remplira pas les clauses de ce traité, et qui rompra le serment, sera puni par eux, et poursuivi de malheurs.

Les grands des empires de Han et de Pho, en se prosternant respectueusement, ont conclu le traité contenu dans cette inscription. La vertu des deux monarques sera en conséquence exaltée en dedans et en dehors, et le peuple ne cessera de leur prodiguer des éloges ³.

possible, afin que le feu et la poussière ne s'élèvent pas sur les frontières ; que tous les sujets vantent la bonté des souverains et qu'ils ne se livrent jamais à des sentiments d'inquiétude et de crainte ; que les voyageurs n'aient pas besoin de prendre des précautions, et que les habitants jouissent d'une paix profonde.

Ces bienfaits accordés aux générations futures, feront éclater la gloire des deux souverains, partout où le soleil et la lune répandent leur lumière. Les Tibétains jouiront de la tranquillité au Tibet, et les Chinois goûteront le même bonheur dans la Chine. Chacun se reposant sur ce traité, confirmé par des serments, ne doit jamais le rompre. Le serment est sanctifié par la présence des dieux et des savants, devant le soleil, la lune et les étoiles, et par les animaux sacrifiés. Si jamais quelqu'un refusait de se conformer à ce traité, il deviendra parjure, et sera puni par eux.

Le souverain du Tibet et les ambassadeurs chinois, en se prosternant, ont conclu ce traité, cité ici dans toute son étendue. Les bienfaits des deux souverains se répandront jusque dans les siècles les plus reculés, et leurs sujets ne cesseront de les bénir du bien-être qu'ils auront répandu sur eux.

Note. p1.478 Il est surprenant que M. Timkovski ait oublié de parler, dans sa description du Tibet, de la plus considérable ville de ce pays, après celle de H'lassa. C'est Jiga-gounggar ; elle fait partie de la province de Wei, et se trouve à cent quarante li au sud-ouest de H'lassa, sur la rive droite du Yarou dzangbo tchou. On y compte vingt mille familles ; son nom signifie, en tibétain, *forteresse de la ville Blanche*.

Jiga-gounggar manque aussi sur nos cartes, par la négligence du traducteur de celles des jésuites ; j'ai déterminé approximativement sa position géographique à 29° 58' lat. N., et 89° 8' long. O., et celle de H'lassa à 30° 43' lat. N., et 89° 30' long. O. de Paris. Kl.

@

CHAPITRE XIII

Journal du séjour ultérieur à Péking

@

Journal du séjour ultérieur à Péking. — Visite chez les missionnaires français. — Visite chez les lama tibétains. — Visite chez les missionnaires portugais. — Entrevue avec des Coréens, et notions sur la Corée.

1^{er} Janvier 1825. — ^{p2.001} A l'occasion du nouvel an, un service divin fut solennellement célébré par l'archimandrite Pierre. Tout le monde soupa chez le père Hyacinthe. Bientôt après arriva Tchhang lieou ¹, Mandchou appartenant au corps d'armée de service à Péking ; il était depuis longtemps en relations amicales avec notre ^{p2.002} mission. L'empereur venait de l'élever à la cinquième classe (rang de capitaine en Russie), et l'avait nommé en même temps commissaire à la frontière, qui sépare la province de Szu tchhouan du Tibet. Il portait à son bonnet une plume de paon avec un œil. Cette décoration, accordée à ceux qui se sont distingués au service, lui a été donnée par l'empereur défunt, pour avoir sauvé le bagage de l'armée pendant la poursuite des Miao tsu. Ces peuples indomptables, vivant dans les hautes montagnes qui séparent la partie méridionale du Szu tchhouan du Yun nan, font assez souvent des incursions dans ces provinces qu'ils pillent et ravagent.

Dans la guerre que l'on fit à ces montagnards, Tchhang lieou avait percé d'une flèche un des chefs de rebelles. Ce Mandchou était extrêmement poli et avait une conversation agréable ; il parlait très bien le chinois. La vue des uniformes brillants des officiers russes et des sabres des cosaques produisit sur lui une impression singulière, comme il l'avoua à l'archimandrite. Tchhang lieou était attaché auparavant à un beilé, prince de la troisième classe. Le fils du beilé, d'après les principes de la politique de ce pays, où les titres ne sont pas héréditaires, n'avait que la dignité de

¹ Tchhang est son nom de famille, et lieou veut dire, en chinois, six ; il était le sixième frère de sa famille.

Voyage à Pékin

beisé ; ayant reconnu que son père ne lui avait laissé qu'une fortune très dérangée, il se décida à vivre simplement. ^{p2.003} Tchhang lieou, après avoir été le premier employé du beilé, ne pouvait plus rester sous son fils, qui était d'un rang inférieur et n'avait pas le droit d'avoir à sa suite des gens d'un certain rang.

Ce beilé avait son hôtel, qui était assez vaste, à peu de distance de la cour russe. Étant riche, il vivait grandement ; plusieurs fois il avait invité à des festins les membres de nos missions. Il descendait de l'empereur Khang hi, et avait épousé la fille de Ho chin, premier ministre de Khian loungh.

Ho chin est connu en Chine sous le nom de Ho tchoung thang ; il fut pendant vingt ans le favori de Khian loungh, qui régna de 1735 à 1795. Il s'éleva rapidement, restant peu de temps dans les grades inférieurs, ce qui dans l'opinion publique n'était pas flatteur pour sa réputation. A l'âge de dix-huit ans, il avait gagné la bienveillance de Khian loungh, par son extérieur agréable et par sa promptitude et sa sagacité à donner son avis sur les questions savantes qu'on lui proposait. Dans sa jeunesse il jouissait de l'honneur d'assister aux assemblées des vieillards. Khian loungh ne pouvait se passer de lui, surtout dans sa vieillesse. Son pouvoir et sa fortune étaient sans bornes. Les plus proches parents de l'empereur recherchaient sa protection. A l'exception de quelques faiblesses, c'était un ministre doué de lumières et de sagacité. Cette opinion des ^{p2.004} Chinois correspond parfaitement avec ce que Sir George Staunton dit de Ho chin dans sa relation de l'ambassade de lord Macartney :

« Le premier ministre de la Chine, qui jouissait presque exclusivement de la confiance de l'empereur était un Mandchou d'une naissance obscure, et tiré par hasard, depuis environ vingt ans, d'un emploi subalterne. Il était de garde à une des portes du palais, lorsque l'empereur passa et fut frappé de sa bonne mine. Ce prince trouvant ensuite qu'il avait reçu de l'éducation et possédait beaucoup de talents, l'éleva rapidement aux dignités. On

Voyage à Pékin

peut dire qu'après l'empereur il était l'homme le plus puissant de l'empire ¹.

Sir George Staunton ajoute plus loin :

« Les manières de Ho tchoung thang étaient aussi agréables que son esprit était pénétrant et éclairé. Il semblait posséder les qualités d'un homme d'État consommé. Il avait été appelé aux emplois et revêtu de l'autorité par la seule faveur de l'empereur, comme cela arrive dans la plupart des monarchies ; mais il s'y maintenait par l'approbation de ces hommes qui par leur rang et leur élévation ont presque toujours de l'influence dans les gouvernements absolus. Une fille de l'empereur était mariée au fils ^{p2.005} d'Ho tchoung thang. Cette circonstance suffit pour alarmer quelques personnes de la famille impériale ainsi que plusieurs sujets loyaux, qui craignaient que l'ambition du favori n'aspirât à une plus grande élévation ².

La mort de Khian loungh mit une fin à la grandeur et même à l'existence de Ho chin, malgré ses qualités extraordinaires et la grande autorité dont il jouissait. Khia khing, successeur de Khian loungh, fit éclater son ressentiment contre le favori de son père. Ho chin fut trouvé coupable ; on fit des recherches sévères sur sa conduite passée, et cet homme si puissant périt avec toute sa famille ; le trésor impérial s'empara de ses richesses immenses. Après que la sentence de Ho chin eut été prononcée, Kia khing fit publier une proclamation qui contenait l'énumération de ses crimes ; cette pièce est connue en Europe par la traduction que Sir G. Th. Staunton a mise à la suite de celle du code pénal de la Chine.

3 janvier. — Nous avons visité aujourd'hui les boutiques des

¹ [Voyage dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie, III, 49.](#)

² [Id., III, 60.](#)

Voyage à Pékin

marchands, situées en grande partie dans le faubourg chinois appelé Vai lo tchhing.

Au commencement de la rue de Lieou li tchhang, qui est très courte et très sale, il y a plusieurs boutiques de libraires ; ils vendent des livres chinois et mandchous, tous reliés et bien rangés ; mais en les examinant, on ne tarde pas à ^{p2.006} reconnaître qu'il y en a beaucoup de défectueux. Les libraires chinois agissent d'après les mêmes principes que quelques-uns des nôtres : ils ont l'habitude de demander cinq fois plus que les livres ne valent ; ils tâchent d'en vendre où il manque une quantité de feuilles : d'autres sont composés de feuilles de trois et quatre ouvrages différents. Il faut se bien tenir sur ses gardes pour ne pas être dupe de la friponnerie des libraires chinois ; du reste cette défiance est également nécessaire quand on achète d'autres marchandises. Les meilleurs livres, et principalement les livres historiques, sortent de l'imprimerie impériale, où les libraires de Péking et des autres villes les achètent à un prix fixé par le gouvernement. Cette imprimerie publie également tous les deux jours à Péking une gazette contenant les événements extraordinaires qui arrivent dans l'empire, les ordonnances, et surtout la liste des promotions, les grâces accordées par l'empereur, telles que des robes jaunes et des plumes de paon, ce qui équivaut aux ordres de chevalerie en Europe, la punition des mandarins qui ont malversé, etc.

Du reste, les princes et même les libraires possèdent des planches en cuivre et en bois gravées pour les ouvrages d'un moindre intérêt ; on en tire le nombre d'exemplaires dont on a besoin ; ces livres se vendent à un prix arbitraire. Des caractères bien nets et bien lisibles, imprimés sur ^{p2.007} de beau papier, font le prix d'un ouvrage ; les caractères mobiles ne peuvent pas servir pour la langue chinoise ; le beau papier est fait de coton.

Plus loin, dans la même rue, on trouve des boutiques de bijouteries, où se vendent des tableaux et des objets sculptés en jaspe, en ivoire et en bois précieux, pour orner les appartements :

Voyage à Pékin

le travail en est bien fini ; on y voit aussi de la verrerie, de la porcelaine vernissée, etc. ; tout y est de la meilleure qualité. On y rencontre également une quantité de choses qui viennent du palais impérial : les eunuques ont l'adresse de les enlever, et les vendent à vil prix aux marchands ; enfin nous y avons également observé assez souvent des marchandises anglaises arrivées par Canton.

A peu de distance est la fabrique de faïence et de verrerie colorée que l'on nomme Lieou li tchhang ; cette fabrique est dirigée par un Mandchou et un Chinois. On y fait des tuiles vernissées de différentes couleurs. Les bâtiments de cette manufacture sont étroits, mais occupent un espace de deux li en longueur. L'entrée donne sur la grande place qui sert de promenade depuis le premier jusqu'au dix-septième jour du mois du nouvel an. C'est aussi là que s'établissent les marchands de jouets d'enfants, les saltimbanques et les bateleurs.

Près de chaque porte de la ville, entre la muraille du sud et le canal, on trouve des ânes ^{p2.008} sellés pour le service du public. Les Chinois montent ces animaux pour aller d'une porte à une autre, la course se paie dix tchokhi, ou environ quatre copèques de cuivre ; on s'en sert également pour transporter les fardeaux peu pesants. En hiver, on passe aussi sur le canal, qui est alors pris par les glaces. Plusieurs personnes se placent sur une espèce de traîneau construit avec des planches et traîné par un homme. On dit que l'on peut même en été faire le voyage de Péking aux provinces du sud dans de petits chariots traînés par des hommes : triste résultat d'une population trop forte, qui manque des moyens de fournir à sa subsistance d'une manière plus convenable. La surface de la Chine n'est point en rapport avec le nombre de ses habitants, et d'ailleurs le terrain est épuisé par de fréquents labourages.

Les souterrains qui sont près des murs de la ville sont habités par des pauvres. Il est impossible de se faire une idée de l'aspect misérable et dégoûtant de ces malheureux : presque nus, et couverts de lambeaux de nattes, ils se traînent au milieu des

Voyage à Pékin

boutiques du quartier commerçant pour demander l'aumône ; après avoir reçu quelques tchokhi il retournent se cacher dans leurs caves.

M. De Guignes, qui a longtemps demeuré en Chine, rapporte que les mendiants se rassemblent le soir dans les faubourgs de Canton, et se pressent les uns contre les autres, pour se garantir du froid ; mais tous ne pouvant être également réchauffés, plusieurs meurent, et leurs corps restent exposés parmi les pièces de bois et les arbres qui couvrent les rives du Ta ho.

Personne ne put nous dire s'il existait à Péking des hospices ou d'autres établissements de charité pour les pauvres. Il n'y a que la maison d'éducation, située dans le faubourg de Vai lo tchhing, près de la porte de Kouang kiu ; elle a été bâtie sous la dynastie actuelle, en 1662. Young tching y fit élever, en 1724, un monument en pierre ; il assigna un revenu annuel de mille lan en argent à cet établissement, qui est placé sous la direction d'hommes renommés par leur probité. On dit qu'en hiver on distribue au nom de l'empereur une jatte de gruau cuit à chaque pauvre, mais qu'un petit nombre seulement profite de ce bienfait. Tous les ans, depuis le quinzième jour de la dixième lune jusqu'au quinzième jour de la deuxième lune de l'année suivante, ou depuis novembre jusqu'en mars, c'est-à-dire pendant les quatre mois de la mauvaise saison, les bonzes donnent aux pauvres du gruau qui leur est fourni par les magasins établis pour recevoir la portion de l'impôt en nature ; la distribution a lieu au temple de Loung yang thang ou Tchhao yang, près de la muraille de la ville à Vai lo tchhing au-delà de la porte de la tour de l'est.

En revenant à notre logis, nous vîmes sur une place, entre le mur du sud et le canal, un corps d'infanterie mandchoue, qui s'exerçait à tirer des flèches. Ces soldats n'étaient pas robustes ; ils s'efforçaient, en tendant leur arc, de donner à leur corps une belle attitude, plutôt que de viser juste, et de lancer la flèche avec une vitesse égale à celle d'une balle.

Voyage à Pékin

Les Anglais ¹ qui regardent l'empire chinois à travers un microscope, évaluent le nombre de ses soldats à un million d'hommes d'infanterie, et à huit cent mille de cavalerie, ils ajoutent non moins positivement que l'entretien de cette armée formidable coûte, annuellement, 87.400.000 lan en argent, ce qui ferait au moins 600 millions de roubles en argent. Chaque nation fait plus ou moins un secret de ses ressources financières, et de la force réelle de ses armées, et l'on sait que les étrangers ne peuvent apprendre des asiatiques rien de positif ni d'officiel à ce sujet. Ils sont donc obligés de s'en tenir aux notions éparses qu'ils peuvent acquérir. Comme, durant mon séjour à Pékin, j'ai obtenu, sur l'armée chinoise, quelques détails qui me paraissent sûrs, je vais les communiquer aux lecteurs.

L'armée de terre est partagée en quatre divisions, d'après le nombre des nations que renferme l'empire ; la division composée de Mandchous occupe le premier rang, et p2.011 consiste en six cent soixante-dix-huit compagnies de cent hommes ; 67.800 hommes.

La deuxième division comprend les Mongols, entrés en Chine avec les Mandchous, à l'époque de la conquête ; ils forment deux cent onze compagnies : 21.100 hommes.

La troisième division, nommée Oudjen-tchookha, est composée des Chinois qui, vers la fin du règne de la dernière dynastie chinoise, se réunirent aux Mandchous ; on en compte deux cent soixante-dix compagnies : 27.000 hommes. Cette division comprend l'artillerie de campagne, consistant en quatre cent canons. Par conséquent, ces trois corps, ou l'armée mandchoue proprement dite, forme un total d'environ 116.000 hommes ; la plus grande partie est de la cavalerie ; chacun de ces corps est divisé en huit bannières ou drapeaux.

La quatrième et dernière division est composée d'autres Chinois recrutés annuellement ; elle occupe les garnisons de l'intérieur ;

¹ Voyez mes remarques sur ce passage dans l'Atlas. Kl.

Voyage à Pékin

elle est désignée par le nom du drapeau vert, et forte d'environ cinq cent mille hommes ; il y a de plus à peu près cent vingt-cinq mille hommes de troupes irrégulières ou de milice, ce qui donne un total de six cent vingt-cinq mille hommes, dont cent soixante-quinze mille, à peu près, de cavalerie. Le nombre d'hommes qui se trouve sous le commandement des Mandchous, s'élève, par ^{p2.012} conséquent à 740.000. Ils ont aussi, à leur disposition, des troupes irrégulières, légères et mongoles : d'après leur position et leur service peu dispendieux, ces corps ressemblent à ceux des cosaques du Don, de l'Oural, etc.

Plusieurs personnes évaluent à cinq cent mille le nombre des cavaliers mongols, mais il est impossible de le connaître avec exactitude.

Les troupes chinoises sont cantonnées principalement :

1° Dans la capitale et dans ses environs ;

2° A l'est, dans le pays des Mandchous, et près des bords de l'Amour ;

3° A l'ouest, sur les rives de l'Ili, près des monts d'Altaï.

Le chef de ce dernier corps d'armée est en même temps gouverneur du Turkestân chinois. On compte douze mille soldats dans la citadelle de Khalgan, et jusqu'à quarante mille à Canton. Il y a également de dix à quarante mille hommes de garnison dans les autres provinces, suivant les besoins du service.

Les soldats chinois sont tous mariés ; leurs fils, au moment de leur naissance, sont inscrits sur les contrôles de l'armée ; lorsqu'ils ont atteint l'âge, ils occupent les places vacantes dans les compagnies.

Les soldats de la première, de la seconde et de la troisième division, reçoivent, outre leur ^{p2.013} équipement, un cheval, le logement, du riz pour leur nourriture et une somme de 3 à 4 lan par mois ; avec cet argent ils sont tenus de se fournir leurs

Voyage à Pékin

uniformes et d'entretenir leur équipement militaire en bon état ; cette mesure produit une grande bigarrure et beaucoup de défauts dans la tenue des soldats. On assigne aux soldats de la quatrième division des champs appartenant à la couronne, ils les cultivent pour subvenir à leur subsistance. Ces troupes sont complétées par des recrutements volontaires ; beaucoup de gens prennent ce poste pour échapper à l'indigence et à la faim.

Les soldats chinois sont vêtus comme les autres habitants de l'empire, à l'exception de la camisole qu'ils portent en dessus ; elle doit être de la même couleur que le drapeau auquel le soldat appartient, c'est-à-dire, jaune, blanche, rouge, bleue, avec bordure ou sans bordure. Les soldats, rangés en ordre de bataille, forment un coup d'œil assez imposant. En temps de guerre ils ont des casques en fer, des cuirasses piquées et ouatées, et des boucliers de bambous entrelacés : moyens de défense trop faibles pour parer les coups de sabre d'un hussard ou d'un cuirassier, et, à plus forte raison, les coups de fusil et surtout les coups de canon.

Les soldats chinois et mandchous sont principalement exercés à tirer des flèches, soit à cheval, ^{p2.014} soit à pied ; le tir du fusil à mèche ne vient qu'en seconde ligne ; le tir du canon en troisième.

Le soldat chinois n'acquiert de la supériorité dans aucun de ces exercices ; naturellement peu robuste et accoutumé à une vie tranquille et oisive, il manque de la vigueur nécessaire pour tendre un arc un peu fort ; souvent sa grande pauvreté l'empêche de se procurer un fusil, il faut qu'il emprunte cette arme à son voisin pour faire son service ; d'ailleurs, ce mousquet n'a pas de baguette pour presser la charge. La poudre est faible, par conséquent le coup manque de force et de justesse ; enfin, le soldat, craignant de perdre la balle, tient son fusil droit. L'artillerie qui, en Europe, décide les batailles, est dans un état pitoyable chez les Chinois ; elle a été apportée par les Portugais ; la plupart des canons et des mortiers ont été fondus, à Péking, sous la direction des jésuites. Ces pères ont longtemps dirigé l'artillerie de l'empire chinois.

Voyage à Pékin

Quoique les soldats de la première et de la deuxième division, c'est-à-dire les Mandchous et les Mongols, leurs alliés, composent pour ainsi dire l'élite de l'armée chinoise, et jouissent de grandes prérogatives, ils sont réellement si débiles qu'ils sont dignes plutôt de compassion que de louanges. Au théâtre on les tourne en ridicule ; on les y représente comme des enfants gâtés, faibles de corps et d'esprit, ayant perdu ^{p2.015} l'antique valeur qui les distinguait dans leur patrie et se souciant fort peu de faire des progrès dans la carrière de la civilisation. Il n'y a réellement que les troupes originaires du pays des Mandchous et de celui des Dakhour-Solon, près des rives de l'Amour, qui, par leur discipline sévère et par leur valeur méritent le nom de soldats. Après celles-ci, les meilleures troupes sont, dit-on, celles qui ont leur cantonnement dans la province d'Ili. La quatrième division, composée de recrues chinois, est la plus négligée : plus ils font de service, moins il leur est profitable. Les soldats chinois descendants de ceux qui s'allièrent avec les Mandchous et connus sous le nom de Oudjenthookha, sont également peu estimés en comparaison des deux premières divisions. La dynastie régnante ayant oublié qu'elle leur doit le trône, leur fait sentir qu'elle peut maintenant se passer d'eux : elle leur refuse les récompenses qui leur sont dues, et les range en quelque sorte parmi la dernière classe du peuple. Ces mauvais traitements ont jeté dans l'esprit de cette troupe des germes de mécontentement.

On dit que l'armée navale de la Chine est encore plus insignifiante que l'armée de terre ; il y a peu de bâtiments de guerre : ils sont d'une fort mauvaise construction et très mal armés.

Pour terminer cet article, je vais donner une ^{p2.016} ordonnance impériale du dix-septième jour de la sixième lune de la cinquième année Kia khing (juillet 1800). M. Lipovtsov l'a traduite du mandchou ; elle fait connaître le pitoyable état des soldats mandchous, qui depuis est encore empiré.

Voyage à Pékin

« On a reçu ces jours derniers de Lebao, général en chef, un rapport dans lequel il dit entr'autres choses, que les soldats et les officiers qu'on lui a envoyés, du soi-disant corps d'élite des mandchous, non seulement ignorent complètement ce qui concerne le service, mais sont même incapables de pouvoir supporter les fatigues et les dangers inséparables de l'état militaire. A ces causes, l'empereur a jugé qu'il était plus convenable de les renvoyer à Péking que de les laisser à l'armée, où ils ne seraient d'aucune utilité ; leur entretien y coûterait trop, et ils n'y donneraient qu'un mauvais exemple. L'empereur ordonne donc, qu'aussitôt après leur arrivée dans la capitale, ils soient mis sous les ordres des principaux chefs du corps ; il enjoint à ceux-ci de tenir strictement la main à ce que ces soldats soient instruits à faire l'exercice militaire, qu'il leur est honteux d'ignorer. Quant aux soldats chinois, qui sont sous les ordres du général Eldembao, il les a trouvés parfaitement instruits et bien tenus ; il leur donne des éloges. Ces soldats, nonobstant toutes les fatigues auxquelles ils ont été exposés presque p2.017 journallement, ont montré dans plusieurs combats une valeur distinguée.

Il résulte de ces renseignements que nos Mandchoux ne sont sous aucun rapport propres au service militaire. La cause en est due à ce qu'ils ne sont point exercés pendant la paix, et qu'ils sont entièrement abandonnés à eux-mêmes, ce qui les rend négligents, mous et fainéants. Dans le temps où nos soldats mandchoux, méprisant les dangers, que leur petit nombre leur faisait rencontrer presque à chaque pas, se montraient si courageux qu'ils battaient toujours un ennemi dix fois plus nombreux, et que la victoire suivait partout nos armes, nous avons le droit de dire que depuis les siècles les plus reculés jusqu'à

Voyage à Pékin

nos jours on n'avait pas vu dans l'univers des soldats plus vaillants que les Mandchoux ; et pourtant il n'y avait pas alors de corps régulièrement formés, comme à présent, où d'après leur institution, on ne doit recevoir que des soldats et des officiers d'élite pourvus de tout, afin qu'ils puissent s'occuper exclusivement de leur devoir militaire. Alors l'intérêt commun, le zèle inépuisable, le désir de l'indépendance et l'amour ardent de la patrie animaient chaque Mandchou et le rendait invincible. Les soldats mandchoux actuels ne peuvent, malgré tous les efforts du gouvernement, sous aucun rapport se comparer ^{p2.018} à leurs ancêtres ; et même, à notre extrême regret, ils sont devenus plus faibles que les soldats chinois ; enfin ils ne sont bons à rien. Nous avons pris d'abord une assez bonne idée des troupes d'élite et du corps d'artillerie, mais actuellement nous voyons avec chagrin que c'est tout le contraire ; et si les soldats de ces corps sont si indisciplinés et si mous, quelle idée doit-on se faire de nos gardes et des autres soldats ? Ah ! Mandchoux ! êtes-vous réellement si dégénérés, que l'honneur ne vous touche plus, et que votre conscience ne vous adresse plus de reproches ? — Nous-mêmes, qui rédigeons cette ordonnance, nous éprouvons à chaque mot un sentiment de honte en songeant à votre incapacité.

Malgré cette conduite de nos soldats, qui mérite d'être punie, le général Fousemboo a l'audace de nous soumettre la demande insensée, d'accorder des récompenses particulières à tous les soldats mandchoux, afin d'exciter en eux plus de zèle pour le service. Mais cet officier maladroit a oublié que pendant tout notre règne impérial nos plus hauts bienfaits ont été continuellement répandus sur eux ; car, indépendamment de la paie fixe accordée seulement aux Mandchoux, et s'élevant par mois

Voyage à Pékin

à plus de 320.000 lan, nous leur faisons encore compter à la fin de l'année le montant de la ^{p2.019} paie d'un mois, et annuellement des sommes assez considérables pour leur habillement, faveur qui s'étend même jusqu'aux jeunes gens qui courent sur des patins ; si un Mandchou, homme ou femme se marie, il reçoit deux mois de paie ou 6 à 8 lan en argent, et le double de la solde est accordé pour l'enterrement d'un homme ou d'une femme. En considérant tous ces avantages extraordinaires, dus à notre extrême bienveillance envers les soldats, chacun doit avouer que notre munificence souveraine répandue sur les Mandchoux est sans bornes. Accorder de plus des récompenses particulières sans aucun motif légal, serait agir contrairement au bon sens et aux principes d'un gouvernement sage.

Le bruit court que les soldats, dont l'incapacité a été reconnue par le général Lebao, n'ont pas été tirés de l'élite du corps, mais que l'on avait expédié sans distinction tous ceux qui avaient exprimé le désir de rejoindre l'armée. Nous ne pouvons nous empêcher de rire d'une idée qui doit contribuer plus à accuser qu'à excuser ceux qui l'ont conçue. Nous leur demandons à quoi bon envoyer des gens à l'armée d'après leur désir ? N'est-ce pas pour prouver à l'empereur et à leur pays qu'ils sont réellement des sujets fidèles et vrais enfants de la patrie, prêts à exposer leur vie et à marcher ^{p2.020} vaillamment contre l'ennemi qui ose troubler la paix générale, et à faire éclater par cette conduite les nobles sentiments de leur reconnaissance pour les très hautes faveurs dont ils ont profité pendant les temps de paix et de tranquillité ? Mais privés comme de vils esclaves, de tout sentiment généreux, et bien loin d'être animés du désir ardent de se distinguer par de hauts faits, ils se sont souillés par toute

Voyage à Pékin

espèce de vices abominables et dignes de châtement ; ils n'ont témoigné le désir de joindre l'armée que pour mieux satisfaire leurs inclinations honteuses.

Il est parvenu à notre connaissance, que pendant toute la durée de leur marche, ils ont exigé illégalement des mandarins des provinces qu'ils traversaient, des sommes considérables d'argent, et, se sont emparés de force de tout ce qui excitait leur cupidité. Mais ce n'est pas encore tout ce qui fait leur déshonneur. Après avoir joint l'armée, ils ont allégué différents prétextes pour se soustraire aux combats, n'en ont pas moins reçu chaque mois leur paie, quoique passant tranquillement leur temps dans leurs quartiers. Peut-on compter sur des services réels de la part de soldats qui sont allés de la capitale à l'armée dans de si lâches dispositions ?

Nous voulons que cette ordonnance soit ^{p2.021} notifiée à tous les généraux et officiers de service, pour qu'ils s'occupent de suite, avec zèle et sans avoir égard aux difficultés que cela pourra occasionner, ni au temps que cela pourra exiger, de faire exercer journallement les soldats sous leurs ordres, afin de les rendre, en deux ou trois ans au plus, en état de lancer parfaitement une flèche ; cela s'entend de l'infanterie comme de la cavalerie. Les soldats devront également être complètement instruits dans toutes les autres parties de l'exercice militaire, pour se rendre enfin dignes du nom célèbre de Mandchou. Dans vingt-sept mois, nous passerons personnellement les deux corps en revue, sans faire connaître à l'avance le lieu ni le temps ; cette revue sera faite avec une attention scrupuleuse et avec la plus grande sévérité. Dans le cas où, contre toute attente, il se trouverait alors des soldats inhabiles ou dégoûtés de leur état, tous les chefs, depuis le premier jusqu'au dernier

Voyage à Pékin

officier, subiront sans aucune miséricorde le plus sévère châtement. Que chacun donc profite de l'indulgence extrême que nous accordons pour la dernière fois ; que chacun emploie avec zèle le temps qui lui est donné pour réparer ses fautes et pour se rendre digne de son état et de son rang.

6 janvier. — C'était la fête de l'Épiphanie. Le service fut célébré par les membres ecclésiastiques ^{p2.022} de la nouvelle mission, auquel assistèrent plusieurs albazinces.

7 janvier. — Un grand orage survenu pendant la nuit brisa les branches d'un gros cyprès situé près de l'église. A Péking l'hiver et le printemps sont généralement accompagnés d'orages.

9 janvier. — Vers le soir et en ma présence, un soldat chinois du corps des Oudjen-tchookha de Péking, nommé Pierre Bourjoie, vint rendre sa visite au chef de la nouvelle mission.

Il était âgé d'environ quarante ans, fils d'un pauvre soldat, et élevé dans le couvent des jésuites français de cette ville ; ceux-ci, qui le destinaient à l'état de prédicateur catholique romain dans les provinces intérieures de la Chine, voulaient préalablement l'envoyer en Europe pour se perfectionner dans ses études, comme on en avait usé avec son oncle, qui était devenu un prêtre distingué parmi ses compatriotes. Mais durant la dernière persécution contre les jésuites, Pierre Bourjoie, renonçant à son état de prêtre, crut qu'il était de son devoir de retourner à son régiment. Indépendamment du chinois, sa langue naturelle, cet homme spirituel et actif parle et écrit bien le latin et le français ; il est d'ailleurs assez instruit. Il est assez singulier d'entendre un chinois, vêtu et armé comme on l'est dans son pays, parler couramment le français. Les étudiants de la nouvelle mission, au moyen d'une ^{p2.023} gratification très modique, l'emploient comme maître particulier de chinois, par la seule raison qu'il parle bien le latin. Mais ce motif pourrait bien plutôt retarder

Voyage à Pékin

que favoriser leurs progrès, parce que, fatigués des difficultés de la langue chinoise, ils ont recours au latin, qui leur est plus familier ; du reste Bourjoie, ainsi qu'un grand nombre de jésuites, n'a pas une connaissance parfaite du chinois.

Afin de montrer combien les sciences et la langue latine sont familières à ce soldat, je joins ici copie d'une lettre qu'il a écrite à l'archimandrite Pierre, auquel il donne des conseils pour vivre longtemps. On n'a rien changé à l'orthographe.

Reçu le 8 janvier 1821 ¹.....

10 janvier. — p2.029 Comme M. Razghildeïev Ier était connu des Mongols, qui habitent sur les frontières, près du poste de Tsouroukhaitou, le jeune fils de l'oukhérida (commandant d'un régiment), des Bargou Bouriat, qui était venu à Péking pour solliciter le grade d'officier, nous rendit visite ; il avait été présenté la veille à l'empereur, avec plusieurs de ses compatriotes. Quelques jours auparavant, je lui avait fait cadeau d'une paire de bons rasoirs ; aujourd'hui, profitant de son offre, je lui remis pour M. de Speranski, gouverneur-général de la Sibérie, des dépêches pour notre ministère des affaires étrangères, à qui j'annonçais notre arrivée à Péking ; le paquet était adressé à un officier cosaque, commandant cent p2.030 hommes à Tsouroukhaitou, avec prière de le remettre au tribunal de la frontière, établi à Troïtskosavsk.

Aujourd'hui, à deux heures après-midi, l'archimandrite Pierre, le père Hyacinthe et moi, nous avons rendu visite au père Gau, de l'ordre des franciscains et évêque de Péking ; il demeure au couvent du Nord, appelé, en chinois, Pe tang. Ce couvent était précédemment occupé par les missionnaires français ; le dernier, nommé Grammont, avait été renvoyé récemment par ordre du gouvernement. Le couvent est situé dans un angle, au nord-ouest de la ville et du palais Houang tchhing. Dès que nous fûmes entrés

¹ [c.a. le texte en latin est disponible [ici](#)]

Voyage à Pékin

dans la cour, des Chinois baptisés vinrent à notre rencontre pour nous conduire dans la salle de réception ; bientôt après, arrivèrent l'évêque, et le chef du couvent.

Le P. Gau, âgé de trente-huit ans, est un insulaire portugais (i) ; il parle bien le latin, mais avec un accent singulier ; il occupe la place de traducteur dans le *nei ko*, ou conseil d'État ; on le dit très versé dans la théologie, la polémique, la philosophie et les mathématiques. Il nous reçut avec assez d'affabilité ; on parla du voyage que nous venions de terminer, des victoires des Russes, p2.031 en 1812, 1813 et 1814, et du fâcheux résultat de la dernière ambassade anglaise, à Péking. Il y a dans la salle deux grandes armoires remplies de livres, plusieurs portraits de rois de France, entr'autres de Louis XVI ; le portrait du P. Parennin, connu par la part qu'il a prise à la fixation des frontières, entre la Russie et la Chine ; enfin, les portraits de plusieurs autres jésuites français. Nous y vîmes aussi des gravures, représentant des batailles, entre les Chinois et les Dzoûngar, sous le règne de Khang hi ¹. Ces combats avaient été gravés et imprimés à Paris, d'après les dessins des jésuites qui se trouvaient auprès de l'empereur régnant à cette époque ; les gravures ont été envoyées en Chine, avec les planches ; les dessins prouvent une imagination assez vive ; et les gravures sont bien exécutées.

Après une demi-heure de conversation, le P. Gau nous conduisit à l'église du couvent, qui est bâtie, en pierre, d'une architecture ordinaire, en forme de carré oblong ; l'intérieur est orné d'assez bons tableaux, représentant des sujets de l'Histoire Sainte. On dit que le couvent de Saint-Joseph, qui existait auparavant dans la partie orientale de Péking, et qui était occupé p2.032 par les missionnaires italiens et allemands, offrait un modèle brillant du goût des Européens, pour les beaux-arts, presque inconnus chez les Chinois. Ce couvent fut détruit par un incendie ; il n'en reste pas

¹ Ceci est une méprise de l'auteur. Les Batailles gravées à Paris sont celles qui furent livrées par les troupes de Khian loung, vers le milieu du XVIIIe siècle. KI.

Voyage à Pékin

la moindre trace. L'église du couvent du Nord est la principale de Péking ; notre clergé l'a choisie pour modèle de celle qu'il a fait construire aux frais de l'empereur Young tching. Dans l'église catholique-romaine, plusieurs rangs de tapis sont étendus en face de l'autel ; les Chinois baptisés s'y asseyent pendant le service divin. L'église est entourée de cyprès et de genévriers, dont les branches sont taillées en différentes formes, selon l'ancien goût français et hollandais.

Etant retournés à la salle, le P. Gau nous présenta une collation à la chinoise, avec du vin de Madère et du café ; on lui avait envoyé le café de Macao ; ce qui lui fournit l'occasion de faire la remarque, inexacte, que les colonies anglaises ne produisent pas de café. Il se plaignait de n'avoir pas reçu, depuis longtemps, des journaux de l'Europe, ni du Brésil, et, par conséquent, d'ignorer ce qui se passait dans le monde.

Le couvent du nord est composé de quatre vastes cours, et d'une quantité de maisons, construites à la manière chinoise ; elles doivent avoir été très belles ; mais actuellement elles tombent de vétusté et sont désertes. Tout annonce que les catholiques ne possèdent plus, en Chine, ces ^{p2.033} richesses et cette apparence de grandeur, dont ils jouissaient sous les empereurs Khang hi et Khian loun.

C'est également dans ce couvent que réside l'évêque des chrétiens des provinces méridionales, et principalement du Kiang nan ; il est Portugais et s'appelle Pius ; sa maladie nous empêcha de le voir aujourd'hui.

11 janvier. — Profitant de la permission que le Dou lama nous avait accordée, le 24 décembre, nous sommes allés aujourd'hui voir les temples Houang szu. On passa par la porte de Ngan ting men. Dans leur voisinage, il y a un grand nombre de puits, qui reçoivent leur eau des montagnes ; elle est excellente. A l'ouest de la capitale ils sont soignés par les habitants de la province de Chan toung, qui

Voyage à Pékin

passent, à Péking, pour les meilleurs travailleurs ; on les distingue, au premier coup d'œil, des autres Chinois ; ils sont plus grands et plus forts, très lestes et très agiles. Ils portent l'eau dans Péking, sur des chariots, qui peuvent contenir dix seaux, et en fournissent les maisons riches, ainsi que les tchha kouan, maisons publiques où l'on va prendre du thé. Plusieurs grandes maisons envoient chercher l'eau par leurs chariots, attelés de mules. La cour impériale la fait prendre à plus de quinze verstes de Péking, aux sources situées dans les montagnes occidentales. L'eau des puits de la ville est ^{p2.034} malpropre et un peu salée ; cependant elle n'est pas malsaine. L'eau dont on se sert à la cour russe, se tire, par ordre du gouvernement, d'un puits qui est dans la cour du tribunal des affaires étrangères ; il passe, dans le voisinage, pour le meilleur.

A l'est du chemin, on aperçoit l'enceinte du temple de la Terre, où l'empereur, le jour du solstice d'été, vient offrir ses actions de grâces à l'Être Suprême et demander une bonne récolte. Le temple est entouré d'un grand terrain, ceint d'une muraille ; on n'y voit rien de remarquable. Après avoir passé par une grande plaine, où la cavalerie et l'infanterie des Mandchoux de la garde font l'exercice, nous sommes arrivés au temple central, au couvent des Houang szu ; il est éloigné de deux verstes de Péking. Un des lama de ce couvent vint au-devant de nous ; c'était le portier du couvent ; il nous servit de guide.

Le premier de ces couvents, celui de l'ouest, a été bâti aux frais de l'empereur de la Chine, et remis à la disposition des lama du Tangout ; les deux autres, celui du centre et celui de l'est, ont été construits par des princes mongols, qui, unis aux Mandchoux pour la conquête de la Chine, dans le dix-septième siècle, avaient pénétré jusqu'à Péking. Ces deux derniers couvents ont été habités autrefois par des prêtres mongols. Mais depuis que les lama des steppes, par leur ^{p2.035} négligence et par leur vie déréglée, ont dissipé les biens de ces maisons, etc., le couvent du milieu est

Voyage à Pékin

occupé par des prêtres chinois, de la religion de Foe, et celui de l'est est seul resté aux Mongols.

Nous avons d'abord visité le temple, grand édifice en forme de parallélogramme et à deux étages, construit en briques ; il est, conformément à l'usage de la religion bouddhique, dans la direction du sud au nord, et couvert en tuiles jaunes. Devant la façade, et dans l'intérieur, on voit de hautes colonnes de bois odoriférants, qui, à cause de leurs dimensions, dans tous les sens, et des frais occasionnés pour leur transport, sont estimées à 10.000 roubles chacune. Sous le règne de Khian loung, le grand-prêtre tibétain, Bantchan-erdéni, habita et mourut dans ce temple, dans un des appartements du second étage. On montre encore le lit sur lequel il expira de la petite vérole ; c'est un objet de vénération pour les Mongols.

Le Bantchan tient, dans la religion de Bouddha, le premier rang, après le Dalaï lama ; il réside à Djachi-loumbou, ville et couvent du Tibet méridional, où il y a un temple magnifique ; les Mongols l'appellent Bogdò-lama ou Bogdò Bantchan. Autrefois, il était souverain du Tibet ; mais l'admission des femmes ¹, dans l'ordre p2.036 des moines, causa des schismes ; les lama du Tibet septentrional élirent un Dalaï lama, qu'ils nommèrent Lama eremboutchi, homme inspiré par Bouddha ; celui-ci se mit en opposition avec le Bogdò lama, et parvint à recevoir les mêmes honneurs. Du reste, lorsque le Dalaï lama, après son décès, s'incarne de nouveau, le Bantchan lui envoie sa bénédiction. Le Dalaï lama observe la même formalité, quand le Bantchan meurt ; ces deux pontifes soutiennent de cette manière les dogmes de la secte jaune. En 1714, le Bantchan reçut le titre d'*erdéni* (précieux). Khian loung,

¹ Au sud-ouest du pays de H'lassa et des rives du Yarou dzangba tchoa, on trouve le lac Yamdjo-youmstò, au milieu duquel s'élève, sur une montagne, le temple de Dordzi-Balmougoûn, remarquable par sa situation et par sa régularité ; on y voit un couvent de femmes dont la supérieure porte le titre de *pagma* (truite), ou koutoukhtou féminine. Suivant la traduction, elle doit sa naissance à l'étoile polaire ; et, métamorphosée en cochon, elle s'était enfuie pendant les troubles excités dans le Tibet, par Teba Sandza, à la fin du dix-septième siècle.

Voyage à Pékin

soit par dévotion, soit pour s'attacher davantage les prêtres de Bouddha, qui exercent une grande influence sur les Mongols, invita le Bantchan-erdéni à fixer son séjour en Chine. Ce pontife qui était encore jeune, accepta cette invitation, en 1780, et établit son siège dans le temple central, de ceux que l'on appelle Houang szu, et qui appartiennent à sa secte. L'empereur, qui alors avait plus de soixante dix ans, alla le voir, suivi d'un ^{p2.037} magnifique cortège, pour faire ses dévotions, et obtenir sa bénédiction ; il le loua de son amour pour la justice, et le combla de présents. Mais bientôt le Bantchan changea de demeure et reparut sous forme humaine dans sa patrie, c'est-à-dire qu'il mourut, et fut remis une seconde fois sur le trône de Djachi-loumbou ¹. Les habitants du Tibet occidental regardent le Bantchan comme une divinité ; il est pour eux, ce que le Dalai lama ² est pour les habitants du grand Tibet. Les lama disent que le Bantchan actuel, s'est régénéré plus de dix fois ; il maintient la tranquillité de l'âme, connaît la religion et tous les livres sacrés, et renonce à toutes les récréations terrestres. Tout lama, après avoir appris les Écritures, doit être consacré par le Bantchan. Le temple de ce dernier, à Djachi-loumbou, est superbe et majestueux, et rempli d'idoles en métaux précieux. Les fidèles sont persuadés que les prières que l'on y récite montent directement vers les habitants du ciel. L'odeur suave des parfums, et l'encens que l'on brûle dans ce temple, se répand au loin.

On conserve dans l'aile orientale du Houang ^{p2.038} szu, les modèles de plusieurs temples, travaillés avec goût, en bois rouge, nommé houa li. Du haut du balcon, on aperçoit les murs de Péking, et les environs de cette capitale. Des allées de cyprès entourent le temple, dont le toit sert d'habitation à quantité de pigeons. A l'ouest de deux murailles, s'élève un obélisque en marbre blanc. On dit qu'il a été érigé par l'empereur Khian lounq, en mémoire du Bantchan-

¹ Le bruit répandu par les Anglais, que Khian lounq avait fait empoisonner le Bantchan-erdéni, paraît dénué de tout fondement. Kl.

² Voyez des détails précis sur ces deux incarnations divines, dans le second volume de mes *Mémoires sur l'Asie*, page 90. Kl.

Voyage à Pékin

erdéni, mort en ce lieu ; mais les sculptures des côtés, qui sont tirées de l'histoire de Bouddha ou Foe, font présumer que ce monument a été élevé à la gloire de ce prophète, dont la doctrine est suivie au Tibet, en Chine, en Mongolie, chez les Bouriates et chez les Kalmuks. L'obélisque est de la même construction que deux autres, que l'on voit à Péking ; c'est une tour octogone, haute de quinze toises ; elle est assez mince dans sa partie supérieure, et couverte d'une espèce de grande calotte, en or massif, qui ressemble au bonnet du Dalaï lama. Aux quatre côtés, il y a des colonnes sculptées en marbre. Cet obélisque, qui est d'un beau travail, a coûté des sommes considérables. La première fois que Khian loung le vit, il s'écria : Voilà un monument d'or ! Ce qui veut dire qui coûte excessivement cher. Au nord, près de l'obélisque, est le petit château où l'empereur se repose ordinairement, quand il va porter ses offrandes au temple de la Terre.

p2.039 Après avoir quitté l'obélisque, le portier qui nous avait conduit, nous invita à rendre visite à un Da lama, arrivé du Tibet occidental ; il habitait dans une des maisons du couvent ; il avait plus de soixante ans, et était entouré de Tibétains, venus avec lui, et de quelques lama de Péking. Il nous accueillit avec affabilité, et nous demanda, par son interprète, qui nous étions ; si nous avions quitté notre patrie depuis longtemps ; pourquoi nous avons fait le voyage de Péking ; si nous comptons y rester longtemps, etc. Ensuite, il nous fit présenter à chacun une tasse de zatouran, ou de thé cuit avec de la farine et du beurre. Les Tibétains sont simples dans leurs manières, et ignorent le luxe ; leur physionomie ressemble à celle de Bohémiens (Tsingaris)¹ : ils portent de longues robes, semblables à celles des russes ; ils ne se rasent pas la tête, et tressent leurs cheveux en queue ; ils ont des pendants d'oreilles en turquoises.

¹ Cette observation correspond parfaitement avec la remarque de mon ami M. Thomas Manning, qui a visité H'lassa. Il m'a assuré qu'il y a une ressemblance très grande entre la physionomie des Tibétains et celle des juifs, et que ce peuple n'a nullement la figure que nous sommes accoutumés d'appeler *mongole*. Kl.

Voyage à Pékin

Nous vîmes ensuite la fonderie qui est dans la cour de ce couvent ; on y fond et dore des idoles de différentes grandeurs, dont on fournit la Mongolie entière. Les idoles venues du Tibet, ^{p2.040} qui est regardé comme le sanctuaire de la religion de Foe, sont payées très cher par les Mongols et par les Chinois. Les petites idoles, fondues à Péking, se vendent à proportion de leur hauteur ; on paie un liang pour chaque pouce ; le fondeur refusa de nous en vendre une, sous prétexte que nous étions des infidèles.

Nous sommes retournés à la ville par un autre chemin ; après avoir traversé des ravins et des ruelles étroites, nous sommes arrivés à l'angle nord-est de Péking, où est notre église de l'Assomption (ci-devant Saint-Nicolas) ; il y a aussi plusieurs petites maisons, appartenant au gouvernement, qui sont éparses dans la partie de la ville, nommée Lo tchha (démon), et Houa phi tchhang (place de l'écorce de bouleau).

Nous ne pûmes voir l'intérieur de l'église, parce que nous n'en n'avions pas la clé ; elle est en très mauvais état. Elle fut bâtie au temps de l'arrivée des Albazintses, avec les matériaux d'un temple d'idoles, qui se trouvait auparavant sur cette place. Une des petites maisons, au sud, et tout près de l'église, est habitée par un Mandchou, marié, qui est de la garde de l'empereur ; il la loue 1.200 tchokhi, ou environ 8 francs par mois ; il est obligé de garder l'église. Devant cette maison, il y a un grand fossé creusé, qui se remplit d'eau pendant la saison pluvieuse ; cette eau n'ayant point d'écoulement, y croupit. En ^{p2.041} général, ce quartier de Péking est très pauvre, quoiqu'on y voie le château d'un prince, situé au sud-ouest de notre église. Les descendants des Albazintses demeurent actuellement dans la partie orientale de la ville, qui est assignée à la bannière des troupes mandchoues, à laquelle ils appartiennent. Ils ont perdu tout attachement pour leurs anciens compatriotes, les Russes ; il y en a vingt-deux de baptisés, mais qui se sont tellement alliés aux Mandchoux par des mariages, qu'il est difficile de les en distinguer ; ils parlent le chinois ; ils s'habillent comme les

Voyage à Pékin

Mandchoux et vivent entièrement à la manière des soldats de cette nation, pauvres, paresseux, et adonnés aux superstitions du chamanisme.

A mon retour, j'appris que pendant notre absence Khartsagaiï, le terigoun khalka, arrivé de l'Ourga avec le troisième fils du Young vang, était venu pour nous voir. Ce jeune prince était appelé à Péking pour un mois, par l'époque de son service dans la garde impériale, comme khia, espèce d'aide de camp. Le terigoun avait vu, à Balgassoun, nos cosaques, et nous apportait un rapport de Zakharov, sotnik ou commandant de cent hommes.

Cet officier nous informait que douze chameaux, et treize chevaux de ceux que nous avons laissés à Balgassoun, pour y passer l'hiver, ^{p2.042} étaient morts, et que plusieurs autres étaient très malades ; que la neige y était très haute, et l'argal excessivement cher, enfin que nos animaux, à cause de leur faiblesse, ne pouvaient être conduits dans un autre endroit. Cette nouvelle nous fit beaucoup de peine ; je chargeai l'étudiant Sipakov, de représenter au plus tôt à M. Tho, inspecteur de notre cour, l'urgente nécessité d'expédier, au mois de mars, un de nos employés à Balgassoun, pour examiner l'état de ces animaux et pour changer les cosaques.

14 janvier. — L'hiéromonaque Benjamin, membre de la nouvelle mission, reçut de l'ancienne les maisons qui appartiennent au gouvernement russe, et sont situées dans différents quartiers de Péking. On pensa qu'il serait plus avantageux de vendre les quatre petites maisons qui restaient, et, en ajoutant une certaine somme à celle que produirait la vente, d'acheter une grande maison, ou un magasin, dans le meilleur quartier de la ville, parce que cette propriété donnerait du revenu, comme celle des jésuites, et comme un terrain que possède la mission russe dans les environs de Péking.

L'hiéromonaque Séraphim observa que depuis plus de trois ans,

Voyage à Pékin

une grande maison, de beaux jardins, et un étang à l'ouest de Péking, ainsi qu'une auberge où l'on boit du thé, étaient à vendre ; on en demandait environ 8.000 roubles ^{p2.043} en argent. Les finances de nos missionnaires ne leur permirent pas de faire cette acquisition. Plus tard, ce bien a été acquis par un Chinois, pour 3.000 liang, ou 6.000 roubles en argent.

16 janvier. — Aujourd'hui, le moukouni-da Alexis vint à l'église ; il descend des Albazintses, et il est leur doyen. Il amenait avec lui son petit-fils âgé de douze ans, pour le faire baptiser, et sa fille, mère de cet enfant ; elle était mariée à un homme de la race impériale, mais pauvre et de la classe de ceux que l'on désigne par le nom d'ouksoun, et qui portent des *ceintures jaunes*. L'archimandrite exprima, relativement au jeune prince, la crainte que le gouvernement chinois, toujours ombrageux, ne mît terme au zèle de notre clergé, comme à celui des jésuites, pour propager la religion chrétienne.

20 janvier. — Le bochkou Orghentaï vint me voir, à l'occasion de l'approche du jour de l'an et m'offrit, suivant l'usage de son pays, divers mets sur des plats. Je le récompensai de sa politesse par une demi-livre d'argent.

Dans la soirée, la curiosité amena chez nous plusieurs Coréens. Tous les ans, des ambassadeurs du roi de Corée apportent, dans cette saison, des présents de l'empereur de la Chine en signe de vasselage.

22 janvier. — Dans la nuit, le bruit sourd des timbales annonça, dans les temples, la nouvelle ^{p2.044} année aux Chinois. Des bâtons d'odeur furent allumés dans celui qui se trouve situé dans la cour russe ; un lama récita des prières, en battant sur un vase de cuivre. Vers minuit tous les princes du sang, et les personnages les plus distingués, se réunissent dans le palais. Au lever du soleil, ils suivent l'empereur au temple de ses ancêtres,

Voyage à Pékin

situé dans le voisinage du tribunal des affaires étrangères. Le souverain y fait ses adorations, d'après les formes prescrites par le rituel ; puis retourne ensuite au palais pour recevoir les félicitations des grands de l'empire, et des membres des tribunaux de Péking. A l'occasion du nouvel an, les tribunaux sont fermés, pendant un mois entier, dans toute l'étendue de la Chine, excepté pour les cas urgents. Le sceau de l'empire, dont tous les actes doivent être revêtus, reste enfermé pendant tout ce temps.

L'empereur rendit une ordonnance qui prohibait les jeux et les feux d'artifices, usités auparavant dans cette circonstance ; les visites réciproques entre les Mandarins furent également défendues. Les Chinois eurent la permission de se divertir ; il n'en fut pas de même des Mandchoux ; c'était afin de rendre plus solennel le deuil de Kia khing, décédé si récemment. Cette distinction blessa les Chinois, et fut défavorable à la dynastie mandchoue ; elle prouve, chez celle-ci, une affection particulière pour le peuple ^{p2.045} auquel elle appartient, puisque l'empereur témoigne ainsi publiquement le désir de les voir déplorer avec lui, pendant trois ans, la mort de son père.

A la naissance de la nouvelle lune, commence la nouvelle année, appelée également la première de l'ère de Tao kouan (Doroi eldenghé, en mandchou), règne illustre ; l'ère avait continué jusqu'à ce moment, sous le nom de Kia khing.

Les Mongols qui, pour faire leur commerce, s'étaient établis momentanément sur la place contigüe au couvent de la Purification, étaient depuis deux jours retournés à leur campement, en dehors de la Grande-Muraille, afin de célébrer le *mois blanc*, ou premier mois de la nouvelle année. Nos Bouriates observent le même usage ; si nous en avons eu à notre service, ils auraient célébré cette fête dans notre cour.

Un violent orage se fit sentir depuis le matin jusqu'à midi ; une grande quantité de corbeaux vint se réfugier sous les toits du couvent. Le corbeau est en grande considération chez les Chinois et

Voyage à Pékin

les Mandchoux ¹. p2.046 Les habitants de Péking les plus religieux dressent dans leurs cours de hautes perches, sur lesquelles ils fixent de petites planches, avec de la nourriture pour ces oiseaux.

23 janvier. — D'après les calculs des astronomes chinois, le printemps commence aujourd'hui.

A deux heures, je reçus la visite de Tchoung lao yé, maître d'école. En témoignage de ma considération, je lui fis présent de quatre gobelets taillés à facettes et garnis en or ; il en parut extrêmement content.

25 janvier. — Vers midi, le terigoun Khartsagaï vint me voir ; il me confirma les nouvelles fâcheuses que nous avions reçues, relativement à nos bêtes de charge, laissées à Balgassoun. En me quittant, il m'offrit de se charger de nos lettres pour Kiakhta ; mais je refusai, sous prétexte de ne pas l'incommoder de nos commissions.

27 janvier. — Aujourd'hui, sixième jour de la première lune, on ouvre, à l'occasion des offrandes en poissons, les boutiques de Péking, qui étaient fermées depuis le premier jour. Tous les Chinois qui professent la religion de Foé, font cuire du poisson frais et le mangent, en mémoire p2.047 à leurs ancêtres ; les fêtes se prolongent jusqu'au 17 de cette lune.

29 janvier. — Ce matin, l'empereur alla au faubourg méridional, porter ses offrandes au temple du Ciel. Des éléphants chargés de vases sacrés y avaient été envoyés la veille.

¹ C'est plutôt la pie (saksakha), qui est en grande vénération chez les Mandchoux. Fan tchha kin, un des premiers ancêtres de la dynastie impériale, poursuivi par des révoltés qui avaient exterminé sa famille, était sur le point de tomber entre leurs mains, quand une pie vint se reposer sur sa tête. Ceux qui le poursuivaient le prenant pour un arbre desséché, passèrent outre. Depuis cet événement, les Mandchoux ont le plus grand respect pour les pies, et il est défendu chez eux de tuer cet oiseau. — M. Timkovski a défiguré cette histoire, que j'ai extraite des annales manuscrites de la dynastie mandchoue, J'ai donc jugé à propos de supprimer sa version, et d'en substituer une plus exacte. Kl.

Voyage à Pékin

4 février. — Des lama, qui desservent les temples Houang szu, nous ayant accordé la permission d'assister à leur service divin, célébré par un koutoukhtou, nous partîmes de chez nous à huit heures du soir.

On compte, à Péking, trois koutoukhtou, que les Chinois nomment Foé ; le premier, celui qui devait présider au service, auquel nous désirions être présents, habite un vaste temple, situé près du palais, dans le Houang tchhing ; le second demeure dans le temple Young ho koug, dans la partie septentrionale de Péking, où vivait l'empereur Young tching, avant son avènement au trône ; le troisième koutoukhou occupe le temple central de ceux qu'on appelle Houang sui. Ce dernier est actuellement envoyé par l'empereur au Tibet, pour réciter des prières funèbres, en mémoire de son père, Kia khing, et pour y distribuer les grâces accordées à cette occasion.

A notre arrivée, le trésorier nous fit conduire au temple occidental, où l'adoration des idoles avait déjà commencé. Toutes les portes étaient ^{p2.048} fermées pour empêcher l'affluence trop considérable du peuple ; de sorte que nous fûmes obligés de passer par les appartements des lama, pour parvenir au temple principal. Les inspecteurs hésitaient à nous laisser approcher du koutoukhtou, surtout en voyant les sabres des cosaques ; mais ils cédèrent bientôt aux représentations des Chinois qui nous accompagnaient. Nous fûmes placés sur une terrasse en marbre blanc, qui était devant la porte sud du temple. Le koutoukhtou, assis sur un fauteuil colossal, avait le visage tourné vers cette porte ; il y avait devant lui une longue table, couverte d'étoffes de soie brodées, et chargée de vases sacrés, contenant du grain, de l'eau, etc. Dix lama, des Mongols orientaux, se tenaient debout de chaque côté de cet autel ; ils récitaient et chantaient des prières en langue tibétaine ; les basses étaient très sonores et fortes. Plus de deux cents lama, des temples de Péking, étaient assis les jambes croisées à droite et à gauche. De temps en temps, le koutoukhtou

Voyage à Pékin

frappait sur des assiettes en argent, qui sont le signe distinctif des prêtres du premier rang, et marquent leur sainteté, leur inviolabilité et leur suprématie ; c'était pour donner aux lama le signal de chanter ou de faire entendre la musique. Le chœur des musiciens occupait une place séparée ; les instruments adoptés pour le service divin, ressemblent à nos hautbois et à nos clarinettes. ^{p2.049} Plusieurs sont de grandes conques marines, qui produisent un son éclatant ; on frappait également sur des bassins en cuivre, de différentes dimensions ; il y avait aussi des cymbales ¹. Cette musique inspire plutôt l'effroi que des sentiments religieux et paisibles.

Les habits jaunes des lama, et leurs têtes rasées, nous parurent très bizarres. Nous n'aperçûmes point de laïcs dans le temple. Le koutoukhtou, âgé d'environ trente-cinq ans, jeta de temps en temps ses regards sur nous ; ses subalternes l'imitèrent.

Étant retournés chez le trésorier Dou lama, nous y vîmes arriver un grand nombre de lama, aussitôt que le service fut terminé. Le lama khoubilgan Tchhing s'entretint fort longtemps avec nous ; il était attaché à la personne du koutoukhtou. Tchhing, âgé de quarante ans, est né chez les Mongols orientaux, dans la tribu d'Oniout ; après avoir achevé son éducation à Pékin, il parcourut le Tibet entier, et visita les provinces septentrionales de l'Inde ; il parle bien le chinois, le mongol, le tibétain, et comprend un peu l'indien et le mandchou. Il nous adressa beaucoup de questions sur notre voyage, sur ^{p2.050} la Russie, sur sa capitale, sur nos pays respectifs, etc. Il nous assura que l'empereur de la Chine exerçait une égale autorité sur les ecclésiastiques et sur les laïcs de son vaste empire ; c'est d'après ses instructions que l'on procède à l'élection des khoubilgan et des koutoukhtou, et le choix même du Dalaï lama dépend entièrement de sa volonté. Les gens de la classe

¹ La description détaillée des instruments de musique des lama se trouve dans Pallas, *Nachrichten über die Mongolischen Völker-schaften*, tome II, page 164 et suivantes.

Voyage à Pékin

inférieure seulement, mais surtout les Tibétains et les mongols, déifient leurs grands-prêtres, sous les noms de koutoukhtou ou ghéghén. Tchhing nous dit également que depuis cinq ans le Dalai lama n'avait pas encore paru, ce qui signifiait qu'il n'était pas nommé. Les prêtres du Tibet auraient bien voulu le choisir parmi eux ; mais l'empereur exigeait qu'on lui présentât trois candidats pris dans la province de Szu tchhouan.

Le Dou lama reçut la visite des Tibétains, qui habitaient le couvent ; plusieurs de ceux-ci m'ayant aperçu s'écrièrent :

— Cet homme ressemble beaucoup aux Indjili (Anglais), venus à H'lassa, et dans d'autres lieux du Tibet. Il a le visage et les cheveux de la même couleur, des habits et un sabre semblables aux leurs.

Cette observation fut confirmée par un marchand de Péking, qui était présent, et qui, natif du Tibet, était allé plusieurs fois au Bengal, et à Calcutta. — Nous apprîmes, par ces gens, que les Anglais font un commerce assez considérable au Tibet, ^{p2.051} en échangeant du draps, des couteaux, des sabres et des fusils ; contre de l'or, du musc, des turquoises, etc. ¹.

5 février. — Pendant les jours de fête de la nouvelle année, qui se prolongent jusqu'à la moitié du premier mois, on montre une ancienne cloche d'une grandeur extraordinaire ; elle est dans un couvent de ho chang, ou prêtres de Foe, à trois verstes à l'ouest de Péking, et à huit environ de la cour russe.

Curieux de voir, autant que le permet à un étranger la situation gênée dans laquelle il est en Chine, tout ce qui était digne d'attention dans un pays si éloigné du nôtre, j'allai à ce couvent avec plusieurs de mes compatriotes. En faisant le tour des murs de la ville et du palais, au sud et à l'ouest, nous vîmes, près de l'angle du sud-ouest,

¹ C'est toutefois par un commerce indirect ; car ce sont les Hindous qui portent les marchandises anglaises au Tibet. Kl.

Voyage à Pékin

une mosquée bâtie par Khian lounq, pour les mahométans qui s'étaient établis à Péking, à l'époque de la conquête du Turkestân oriental. Quand on passe dans une rue voisine de la mosquée et des maisons des Turkestâni, on arrive à la muraille du grand jardin du palais ; on y découvre les toits des habitations et des pavillons, et la cime d'une colline factice, couverte de genévriers. Dans le jardin, s'élève vis-à-vis de la ^{p2.052} mosquée, un très grand pavillon, construit par Khian lounq, pour y recevoir sa troisième épouse, princesse du Turkestân, lorsqu'elle voulait faire ses prières. La politique de la cour mandchoue détermina ce mariage, afin de s'attacher pour toujours les nations subjuguées.

En tournant à droite, vers l'ouest de Houang tchhing, on voit le château d'un prince, frère aîné de Kia khing, et oncle de l'empereur régnant. L'attentat contre la vie de Kia khing, commis par un domestique de ce frère aîné, avait fait encourir à ce prince la disgrâce de l'empereur.

Plus loin, dans la même rue, nous rencontrâmes le vang de la Corée (Kao li vang) ; il allait à la cour dans une simple voiture ; une suite nombreuse l'accompagnait : ce vang descend d'un prince de Corée, arrivé à Péking avec les Mandchoux, à l'époque de la conquête de la Chine, en 1664. Son oncle avait été privé, par Kia khing, de sa dignité de prince, à cause de sa fierté. Il avait exigé que les officiers de sa suite lui fissent leurs rapports ainsi qu'il est d'usage de les faire à l'empereur, et avec les mêmes cérémonies. Il était, d'ailleurs, d'une cruauté extraordinaire, qui lui était naturelle, et il faisait subir à ses gens les tortures les plus affreuses. Le château du vang, avec ses vastes jardins, est près de la porte occidentale de Houang tchhing.

^{p2.053} Aujourd'hui, à la pointe du jour, l'empereur est revenu du château de Yuan ming yuan, situé au nord-ouest de Pékin. Conformément à l'usage, toutes les rues qui aboutissent à la grande rue par laquelle passe le souverain, sont tendues de draperies en coton ordinaire, ou bleu, pour le cacher à la vue des habitants ; nous

Voyage à Pékin

vîmes de ces tentures qui étaient encore suspendues à des cordes. Cette coutume prouve qu'il n'est pas permis à tous les Chinois, même à ceux de Péking, de chercher à voir leur empereur, bien qu'il soit entouré d'une foule de courtisans dans ses voyages. Quand il traverse les campagnes, ses sujets, prosternés à terre, peuvent jeter, à la dérobée, un regard sur sa personne.

Ln approchant de la porte Si tchy men, nous remarquâmes que l'on n'y laissait passer personne ; nous y étant arrêtés, nous apprîmes que le fils de l'empereur, qui revenait aussi du château de Ming yuan, allait arriver. Plusieurs hommes à cheval et vêtus d'habits de cour, galopaient en avant ; bientôt parut le jeune prince, monté sur un cheval blanc : c'est la couleur la plus estimée en Chine ; il était entouré d'un grand nombre d'eunuques, aussi en habits de cour et avec des phou tsa ¹, et des plumes de paon sur les bonnets ; ce qui produit une bigarrure singulière. Des soldats de police ordonnaient aux particuliers de descendre de voiture ; nous suivîmes l'exemple des Chinois, et nous pûmes voir le prince de très près ; il était maigre et pâle, et paraissait âgé de quatorze ans. Nos vêtements européens et nos uniformes, attirèrent ses regards.

— Quels sont ces gens-là ?, demanda-t-il à quelqu'un de sa suite.

— Des étrangers, répondit l'eunuque.

Le prince, après nous avoir regardés avec beaucoup d'attention, poursuivit son chemin. Un jeune homme de quinze ans, entouré de

¹ On sait que les officiers, militaires ou civils, du gouvernement chinois, portent sur leurs bonnets, comme marque distinctive, des boutons de différentes couleurs, suivant le rang qu'ils occupent. Le bouton rouge, ou en corail, est affecté à un général, et le bleu transparent à un colonel, etc. Le bonnet de l'empereur est orné d'une perle d'un grand prix ; mais indépendamment de ces boutons, les *phou tsa* sont également des marques de distinction ; ce sont de petits morceaux carrés de satin, cousus sur la poitrine et sur le dos de la robe de dessus. Le phou tsa des Mandarins civils porte un oiseau en broderie ; celui des Mandarins militaires, une bête féroce ; un officier militaire du deuxième rang, ou un général, a un lion, et celui d'un Mandarin civil, du troisième rang (analogue à celui d'un conseiller d'État en Russie), un paon, etc. Les robes avec des phou tsa bleus ne se portent qu'à la cour ou dans les occasions solennelles ; alors on ajoute encore à ces décorations, des chapelets qui pendent jusqu'à la ceinture.

Voyage à Pékin

personnes d'un rang inférieur, venait après lui ; c'était probablement un officier qui lui était intimement attaché.

Ayant passé la porte, nous vîmes à notre gauche, près d'un petit pont, un temple où le jeune prince s'était arrêté pour prendre du thé. ^{p2.055} L'empereur même et son épouse, en revenant de Yuan ming yuan à Péking, se reposent dans ce temple. Actuellement, l'empereur ne peut, à cause du deuil, habiter son château de plaisance, qu'après un intervalle de vingt-sept mois.

Ayant parcouru un verste et demi sur la route de Ming yuan, qui est pavée, nous prîmes à droite, et, après un autre verste et demi, nous arrivâmes au temple des ho chang, près duquel on voit un des cimetières, dont Péking est entouré. Les tombeaux des Chinois riches, sont ceints de murs dans l'intérieur desquels il y a des temples et des plantations de cyprès et de thuya. Les pauvres sont enterrés dans les champs ; mais leurs sépultures sont également ornées d'arbres, conformément aux préceptes Khoung tsu (Confucius), qui conseille de dépenser à l'enterrement de ses parents, jusqu'à la moitié de ses biens. L'empereur actuel, plus sage que Confucius, a, entr'autres mesures pour le bien commun, mis des bornes à ces sacrifices inutiles. Souvent un fils, pour honorer son père, avait ruiné sa famille.

L'extérieur du temple des ho chang n'a rien de remarquable. Un grand nombre d'hommes et de femmes, de Péking, y viennent, à cause de la fête. La foule des curieux nous pressait de tous côtés. Heureusement des soldats de police nous firent, à l'aide de coups de fouets, ouvrir le chemin ; après avoir passé la première cour, nous ^{p2.056} vîmes un cèdre assez bas, dont les branches étaient très étendues ; il y avait plus loin un bâtiment à deux étages, contenant le réfectoire et le dortoir ; les appartements sont peu élevés. Les prêtres, ou moines chinois, jeûnent très rigoureusement ; ils ne font usage ni de lait, ni de poisson ; ils dorment assis ; ils sont maigres et pâles ; ils nous regardèrent avec beaucoup d'étonnement.

Voyage à Pékin

Au-delà de ce bâtiment, s'élève un clocher dans lequel est la cloche si renommée en Chine. Elle est en cuivre et toute noircie par le temps ; sa hauteur est de plus de deux toises ; sa largeur, en bas, d'environ quatre archines, et de deux archines à ses anses ; elle a par conséquent la forme d'un cône ; elle est couverte de caractères chinois ; son poids n'excède probablement pas trois mille poud, ou plus de cent mille livres ¹ ; on monte par un petit escalier roide et sombre pour arriver à ses anses ; il y a là une petite ouverture, à travers laquelle les dévots jettent des monnaies de cuivre ; celui qui réussit à les faire passer par ce trou, en tire un présage heureux. Toutes ces pièces tombent sur le plancher, au-dessous de la cloche, et rapportent, pendant les jours de fête, une somme assez considérable ². On voit près de la tour la demeure du supérieur du couvent.

La foule nous empêcha de rester longtemps dans le temple ; en revenant à la porte de la ville, nous passâmes devant un ancien rempart, qui formait l'enceinte de Péking, sous la dynastie de Yuan ou des Mongols. La capitale fut alors étendue pour la troisième fois vers l'est, afin que les habitants fussent plus aisément pourvus d'eau. Nous marchâmes ensuite au sud, le long de la muraille de la ville, ayant à notre droite le canal qui l'entoure, et au-delà duquel sont les casernes des soldats les plus pauvres du corps des

¹ On dit qu'à Nanking, il y a une cloche qui pèse douze cent cinquante poud, et qui, par conséquent, suivant le témoignage de M. l'abbé Grosier, est plus grande que la fameuse cloche de Rouen, connue sous le nom de George d'Amboise (*Description de la Chine*, VII, 158) ; celle-ci a été fondue depuis la fin du XVIIIe siècle. Plusieurs villes de Russie ont des cloches beaucoup plus grandes ; à Kiev et à Moscou, le poids de celle du grand Ivan, est, dit-on, de douze mille poud.

² Le véritable nom de ce temple est *Van cheou szu*, c'est-à-dire temple de dix mille âges. Il est situé à vingt pas à l'ouest de l'écluse Kouang yuan tcha ; sa fondation date de 1577 ; on construisit alors le clocher pour y placer la grande cloche qui avait été fondue dans les années Young lo (1403 à 1424). Elle a deux toises chinoises de hauteur ; extérieurement et intérieurement elle est couverte d'inscriptions très bien sculptées, qui contiennent le texte d'un des livres sacrés des Bouddhistes intitulé : *Fo choue Mi tho fa houa tchu phin king*. Elle est suspendue par un cercle d'airain, également chargé de caractères qui forment le *Leng kia king*. Le nom de cette cloche est *Houa yan tchoung* ; son bruit se fait entendre à plusieurs dizaines de li. L'empereur Khian loung fit déplacer le clocher en 1751, et le fit reculer plus au nord ; dans son voisinage on éleva alors une inscription en mandchou, en chinois, en mongol et en tibétain. Kl.

Voyage à Pékin

militaires ^{p2.058} de Péking ; les autres sont casernés dans l'intérieur de la ville.

Étant entrés par la porte Feou tchhing men ou Phing tse men, nous suivîmes un fossé peu profond, qui va du nord au sud ; c'est le Tchheou keou, ou le canal puant. L'ayant quitté à la cour impériale des éléphants, située près la porte Chun tchhing men, cinq cents pièces de cuivre, données aux sentinelles, nous aidèrent à poursuivre notre chemin sans attendre. La cour est très grande ; elle renferme un temple, un puits, quatre grandes remises en mauvais état, pour les éléphants, et plusieurs autres bâtiments habités par les employés de cet établissement. Il n'y avait alors que dix-huit éléphants ; autrefois, ils étaient beaucoup plus nombreux. Les remises sont chauffées par des poêles. Les éléphants ont la tête tournée vers les portes ; on les nourrit de riz, mêlé avec de la paille ; mais ces pauvres animaux reçoivent à peine le tiers de leur ration ; le reste passe dans les mains des employés, et, tout comme ailleurs, (*sicuti alibi*) se métamorphose en jolies maisons, en équipages, etc. ¹.

Les éléphants sont employés à transporter les vases dont l'empereur se sert pour les sacrifices ; ces vases sont placés sur de très grands brancards, construits à cet effet. Quatre éléphants sont aussi ^{p2.059} conduits journallement à la cour. Un de ces éléphants, obéissant à la voix de son cornac, frappa avec sa trompe sur le plancher, autant de fois qu'il en reçut l'ordre ; un autre poussa des rugissements semblables aux sons étouffés d'un tambour, et fit entendre des cris extrêmement perçants. La plupart de ces animaux sont âgés et faibles ; plusieurs sont si doux, qu'ils se promènent paisiblement dans la cour. Les éléphants de Péking sont ordinairement amenés, à grands frais, du royaume des Birmans. On lit, dans le *Voyage* de lord Macartney ² que les éléphants mâles et femelles de Pékin viennent des environs de l'équateur, et quelques-

¹ Il n'y a donc plus de censeurs à Saint- Pétersbourg ?

² [Voyage en Chine, tome III, page 148.](#)

Voyage à Pékin

uns, de contrées situées au nord du tropique ; mis il me semble que si ces animaux vivaient sur les frontières de la Chine, on trouverait facilement des moyens d'en entretenir, dans la capitale, un plus grand nombre, et de les remplacer souvent par de plus jeunes.

Nous passâmes ensuite devant le couvent portugais, nommé temple du Midi, parce qu'il est voisin de la muraille méridionale de la partie impériale de la ville. Cet édifice est le plus imposant de tous ceux que nous avons vus à Péking. Un corps-de-garde chinois est placé près du couvent ; l'on ^{p2.060} n'entre plus dans la ville, de ce côté, depuis l'émeute de 1813.

10 février. — L'intendant Tho lao yé vint me voir à deux heures après-midi ; il s'agissait de changer nos cosaques, qui étaient à Balgassoun. Tho lao yé se rendit d'abord à ma demande, et lorsque je lui dis qu'un changement semblable s'était effectué auparavant, il répondit que, sans se guider sur des antécédents, le gouvernement chinois serait toujours disposé à condescendre à toutes les demandes des Russes, lorsqu'elles seraient justes ; il me conseilla de présenter une requête, à ce sujet, au tribunal des affaires étrangères. Il donna de grands éloges à M. Goliakhovski, et me dit qu'il espérait retourner encore une fois au service de ce poste ¹.

Nous fûmes interrompus par le bitkhéchi Tchhing. Il m'adressa très mal à propos, et avec beaucoup d'ostentation, en présence de Tho lao yé de grands compliments, notamment sur la complaisance que j'avais eue, en lui cédant ma voiture, en Mongolie, pendant une route que les tempêtes et le froid avaient rendue si pénible.

12 février. — J'ai expédié aujourd'hui, au tribunal des affaires étrangères, ma supplique, ^{p2.061} écrite en langue russe et mandchoue ; je demandais la permission d'envoyer l'inspecteur des bagages avec dix cosaques à Balgassoun, pour changer les hommes

¹ M. Goliokhovski a su gagner l'affection des employés chinois, en leur faisant faire connaissance avec le vin de Champagne. Kl.

Voyage à Pékin

que nous y avons laissés, et pour faire l'inspection des bestiaux. M. Rasghildéïev Ier et l'interprète Frolov, accompagnés de l'étudiant Sipakov, et de deux cosaques, portèrent ma requête au tribunal. Les Mandarins, parmi lesquels se trouvait Tho lao yé, la reçurent avec beaucoup de politesse, et promirent que ma demande serait favorablement accueillie.

Les archimandrites, Hyacinthe et Pierre, allèrent, en voiture, rendre visite aux missionnaires portugais, du couvent du Midi. Je les accompagnai avec six cosaques, précédés de deux de leurs officiers ; nous étions tous à cheval. Des Chinois, baptisés, vinrent nous recevoir à la porte du couvent, et nous conduisirent par la bibliothèque, dans l'église, qui est remarquable par sa grandeur imposante. Cet édifice a la forme d'un parallélogramme.

Le P. Ribeira, supérieur du couvent, membre de l'Académie d'Astronomie de Péking, arriva bientôt ; il avait sur son bonnet un bouton blanc opaque, marque de la sixième classe des Mandarins. Le P. Pius, évêque, de l'ordre des franciscains, le suivait ; celui-ci, âgé de cinquante-cinq ans, ressemblait beaucoup à un Russe, par sa figure et par ses cheveux blonds. Ces deux religieux p2.062 nous accueillirent avec une affabilité extrême ; ils parlaient latin. On nous conduisit par la porte orientale de l'église, dans une chapelle construite pour le service divin, lorsque le tremblement de terre, qui arriva sous le règne de Young tching, força de faire des réparations au grand temple ; cette chapelle est ornée de plusieurs lustres ; on voit, vis-à-vis de l'entrée, l'image de la Sainte-Vierge, avec cette inscription en chinois : « Elle prie pour l'univers entier ». Il y a auprès un autre tableau, dont le sujet est tiré de l'Évangile. Il représente Jésus-Christ recevant les dons d'un enfant, vêtu en habit chinois d'été. Dans la foule des Israélites, on distingue plusieurs Chinois qui regardent avec ravissement cet acte de bienveillance. A droite de la Vierge est Saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites, bénissant saint François-Xavier, qui part pour prêcher l'Évangile en Chine. Ce dernier est peint vis-

Voyage à Pékin

à-vis de saint Ignace, revêtu de ses habits sacerdotaux, et faisant entendre la parole de Dieu à des Chinois qui l'entourent.

Nous retournâmes à l'église, où le P. Ribeira nous invita à passer dans la salle de réception ; nous suivîmes un corridor, le long duquel sont les cellules ; leur forme est carrée ; elles paraissaient être en très mauvais état. La salle de réception est assez grande, bien meublée et ornée de tableaux ; l'un représente l'apparition de la ^{p2.063} croix, à Constantin ; la muraille, à droite et à gauche de l'entrée, offre des vues d'intérieurs d'appartements, en perspective, parfaitement bien exécutées.

A peine étions nous entrés, qu'un officier de police mandchou, accourut en poussant des cris épouvantables : sans attendre l'invitation du supérieur, il s'assit, et s'adressant à l'évêque, il lui fit de vifs reproches d'avoir reçu des visites, quoiqu'il sût bien que l'accès du couvent fût défendu aux étrangers. L'évêque ayant répondu que cela ne le regardait pas, l'officier, qui n'était pas à jeun, blâma le supérieur de ce qu'il l'exposait à perdre sa place, parce que le peuple, curieux de voir les Russes, s'était rassemblé devant le couvent : la foule était devenue si nombreuse, que l'on ne pouvait passer dans la rue ; on devait craindre qu'il n'en résultât des suites fâcheuses si l'un des procureurs-généraux de l'empire en était instruit. Ribeira, honteux de se voir traité de la sorte, en notre présence, lui qui nous avait invités, en quelque sorte, pour faire voir aux habitants de Péking combien les Portugais sont estimés par les autres Européens, essaya de calmer l'officier, mais sans succès. Le Mandchou saisit un moine franciscain, et l'emmena à la police pour répondre du désordre dont notre visite avait été la cause. Voyant l'effronterie ^{p2.064} audacieuse du Mandchou, et le peu de crédit des catholiques, en Chine, nous nous levâmes en demandant la permission de nous retirer, et de revenir dans un moment plus opportun ; mais l'évêque nous pria de rester, en disant que le Mandchou était ivre, et que de telles vexations, de la part des Chinois, arrivaient fréquemment.

Voyage à Pékin

Il nous conduisit alors dans des appartements autrefois habités par des évêques portugais résidant à Péking. Nous y fûmes reçus par le P. Ferreira, aussi missionnaire, et demeurant dans ce couvent. Le P. Ribeira nous rejoignit bientôt, amenant avec lui l'officier mandchou, après avoir trouvé le vrai moyen de l'apaiser : on nous présenta du thé et des fruits secs. L'évêque s'informa, en détail, de mon service et de mon grade, et me demanda si j'avais été à Paris avec l'armée russe.

Les Portugais nous dirent que l'empereur défiant avait commencé à les vexer, et même à les persécuter, parce qu'il appréhendait, de la part des missionnaires, des machinations contre sa personne ; il ajouta qu'ils avaient l'espoir d'être protégés sous l'empereur actuel, qui est d'un caractère ferme et généreux ; on assure qu'il ne craint pas ses voisins ; qu'il est sincèrement disposé à conserver la paix, mais, en même temps, préparé à la guerre. On ajoute qu'il a contremandé toutes les mesures de précaution ordonnées sur la ^{p2.065} frontière russe, par son père ; celui-ci avait donné des preuves nombreuses de son caractère pusillanime et soupçonneux.

L'évêque ayant demandé à l'archimandrite Pierre pourquoi des missionnaires anglais s'étaient établis à Sélenghinsk, celui-ci répondit que c'était pour apprendre la langue mongole ; mais l'évêque répliqua qu'il supposait aux missionnaires anglais d'autres desseins. Les Portugais firent l'observation que les savants de l'Europe, et surtout ceux de la France, s'empressaient de publier des ouvrages sur la Chine, et sur les langues chinoises et mandchoues, sans être assez instruits dans les sujets qu'ils traitent ; il cita nommément MM. Deguignes fils et Klapproth ¹. Les

¹ Je suis infiniment reconnaissant au révérendissime archevêque de Péking, de l'honneur qu'il me fait de me placer à côté de M. Deguignes fils. Quant à son observation sur mon ignorance en chinois et en mandchou, j'aurais désiré qu'il accompagnât son assertion de quelques preuves. M. Timkovski nous a déjà appris (vol. I, pag, 370), que les missionnaires portugais, à Péking, parlaient très mal le chinois et avec un dialecte presque inintelligible. Il paraît aussi que le discours de l'archevêque a produit peu d'impression sur l'esprit de ce voyageur éclairé, qui m'a honoré des deux lettres suivantes, accompagnant l'envoi de son ouvrage.

Voyage à Pékin

p2.066 Européens prononcent différemment les mots chinois ; les Anglais d'une manière peu exacte ; les p2.067 Français, les Allemands et même les Portugais, chacun d'une façon dissemblable. Au reste, il en est de même des autres langues de l'Asie.

Une demi-heure après, un Chinois baptisé, nommé Mathieu,

« Monsieur,

J'avais trente ans lorsqu'il plut à ma destinée de me conduire sur vos traces jusqu'à Kiakhta ; là, je me vis, à mon grand regret, privé de mon guide éclairé, et abandonné à moi-même pour le reste de mon voyage, jusqu'à la capitale de la Chine. Seul, je n'ai pu voir tous les objets dans leur vrai jour.... Mais j'ai vu la Chine !

Tout en me défiant du mérite de ma relation, je prends la liberté de vous prier, Monsieur, de vouloir bien agréer les deux premiers volumes que j'ai l'honneur de vous présenter ci-après. Le troisième volume (qui sera le dernier), se trouve sous presse ; il ne paraîtra que l'année prochaine, et je me ferai un devoir de vous le transmettre également.

Je suis loin de penser que ma narration puisse vous offrir quelque résultat nouveau. A mon grand regret, j'ai été obligé de la faire paraître en 1823, et à renoncer ainsi à l'avantage d'avoir une idée préalable de vos notions sur la Chine, lesquelles, comme je l'ai appris, s'impriment en anglais, et que l'on attend avec une juste impatience.

Si, néanmoins, mon journal était honoré de votre attention, je croirais ne pas avoir travaillé en vain. Votre approbation, Monsieur, serait ma plus belle récompense, et vos observations, si vous voulez bien me les communiquer, seraient reçues par moi avec reconnaissance ; car je suis persuadé qu'elles ne sauraient être qu'utiles. C'est ainsi que j'ai profité de votre *Asia polyglotta*, ouvrage d'un intérêt essentiel, où j'ai puisé, pour donner plus d'autorité à ma relation, aux yeux de ceux de mes compatriotes qui ne sont pas à même de jouir de la lecture de livres étrangers.

Daignez agréer, etc.

Signé George de Timkovski, Chef de section du département asiatique du ministère impérial des affaires étrangères.

Le 1/12 décembre 1824, Saint-Pétersbourg.

*

« Monsieur,

A la fin de l'année passée, j'ai rempli le devoir agréable de vous envoyer le premier et le second volume de mon *Voyage en Chine à travers la Mongolie*. Permettez-moi à présent de vous présenter la troisième et dernière partie de cette publication.

Recevez, Monsieur, cette faible production comme un témoignage de mon estime particulière, de services que vous avez rendus aux sciences. Je le regarderai comme un honneur spécial et comme un service, si vous vouliez me communiquer votre véritable opinion ; même si ce n'était que sur quelques passages de mon livre, et principalement sur la seconde partie du troisième volume, où j'ai placé un court aperçu de la Mongolie. Vos corrections, additions et remarques, sur cet objet, me seront d'une grande utilité. Pour la même raison, j'attends aussi avec impatience la publication de votre *Description de l'Empire chinois*, qui s'imprime en anglais, etc.

Signé George de TIMKOVSKI.

25 mars 1825, Saint-Pétersbourg

Voyage à Pékin

soldat de la bannière verte, vint annoncer aux Portugais, qu'il était temps de se séparer de leurs hôtes, s'ils ne voulaient pas éprouver de nouveaux désagréments de la part des Mandchoux. L'évêque Pius, le P. Féreira et le P. Ribeira, nous accompagnèrent jusqu'à la porte du couvent, où nous trouvâmes, en effet, plus de mille curieux, rassemblés autour de nos cosaques, qui étaient restés dehors, près de leurs chevaux. Les gardes, avec leurs longs fouets, avaient beaucoup de peine à empêcher la foule de forcer l'entrée du monastère ; elle nous fit place, en apercevant nos sabres.

Afin de voir un peu la capitale, nous revînmes par la rue d'ouest, Si szu thai lo, qui est dans la partie septentrionale de la ville ; nous passâmes sur un pont en marbre. Sur une île, à notre gauche, s'élevait un obélisque, également de marbre blanc, placé sur un cippe, construit en belles p_{2.068} pierres, envoyées des provinces méridionales de la Chine, dans les temps de la dynastie des Yuan (de 1280 à 1367), par les Mongols, qui les occupaient alors. Le grand lac des nénuphars, Lian houa ¹, entouré d'une balustrade en marbre, était pris par les glaces ; en été, quand ces plantes sont en fleurs, leur éclat et leur parfum donnent un charme particulier à ces lieux. Là, s'élève le King chan, montagne dont la cime majestueuse est ornée de cinq pavillons ; elle renferme des mines de houille. Dans une maison, bâtie au-delà du lac, l'impératrice élève des vers à soie. Ensuite nous avons passé successivement devant l'école des eunuques, la demeure des acteurs, un temple, dans lequel sont déposés provisoirement les restes de l'empereur défunt ; enfin les casernes malpropres de la garde impériale ; nous sommes sortis du palais, par la porte septentrionale de la ville, et nous sommes arrivés près de deux tours, auxquelles sont suspendus des gong et des cloches ; les sentinelles, en descendant la garde, frappent sur les dernières. Les tours n'ont point de portes ; on y monte par de

¹ Les graines et la racine de cette plante composent des plats nombreux qu'on présente, en Chine, avant le repas. Staunton dit que pendant le déjeuner donné par les mandarins chinois à l'ambassadeur, on lui offrit à plusieurs reprises, ainsi qu'à sa suite, du *lian houa*. [[Voyage en Chine](#)]

Voyage à Pékin

grands escaliers ; nous avons ensuite pris à droite, jusqu'à la porte appelée ^{p2.069} Ngan ting men, et de là, nous sommes retournés chez nous, par le même chemin que nous avons suivi le jour de notre arrivée dans la capitale.

Nous vîmes dans les rues, sur notre passage, un grand nombre de gens désœuvrés. Ici, un joueur de gobelets attirait les curieux ; là, un homme racontait des histoires merveilleuses ; de ce côté, des gens crédules se faisaient dire la bonne aventure par des devins, qui, en traçant sur la terre, avec de la craie, les koua ou caractères de Fou hi, leur révélaient le passé, le présent et l'avenir ; il n'en coûte pour chacun de ces divertissements, que la somme modique de dix pièces en cuivre.

13 février. — Les missionnaires portugais ayant appris que la bibliothèque de la mission russe possédait le journal de l'ambassade de lord Amherst, en Chine, en 1816 ¹, le firent demander à l'archimandrite Pierre. Ce livre contient des notices inexactes sur notre mission à Péking. Deux Russes et un Français ², au service de la ^{p2.070} Russie, dit l'auteur, se montrèrent depuis trois jours dans les environs de notre demeure, à Thoung tchéou. Le Français s'adressa le premier jour au tambour de notre corps de musique, et lui dit qu'ils désiraient présenter leur respect à l'ambassadeur ; la garde chinoise, qui n'admet dans les lieux occupés par l'ambassade que des mandarins, le renvoya ; le Français ajouta qu'il était

¹ *Voyage en Chine, ou Journal de la dernière ambassade anglaise à la cour de Peking*, par M. Ellis. Paris, 1818.

² C'était l'archimandrite Hyacinthe, qui parle le français ; il était accompagné de l'hiéromonaque Séraphin et de l'étudiant Sipakov. Du reste, le récit est exact ; mais la remarque de l'auteur est assez singulière, la voici : « Les Russes ont, à Péking, un établissement pour l'enseignement d'un certain nombre de gens destinés à servir d'interprètes sur les frontières. Le sénat de Tobolsk a des relations immédiates avec les tribunaux de Péking. » Ignorait-on en Europe, en 1816 et 1818, que le sénat russe réside à Saint-Pétersbourg et non à Tobolsk ? Nos communications avec la Chine ont eu lieu par Tobolsk, jusqu'au traité conclu en 1728 ; depuis cette époque, la correspondance avec l'empire chinois se fait par le ministère des affaires étrangères, au nom du sénat. Un Européen instruit peut-il ignorer que le ministère et le sénat, comme les premiers tribunaux de l'administration, se trouvent et se sont toujours trouvés dans la capitale des empires respectifs ? T.

Voyage à Pékin

depuis huit ans en Chine. Lord Amherst donna l'ordre de n'avoir aucune communication avec ces gens ; de sorte que nous n'en entendîmes plus parler, ; ils étaient entièrement vêtus à la chinoise.

14 février. — Il tomba beaucoup de neige ; vers midi, le brouillard fut très épais.

7 février. — I sian seng, Mandchou fort âgé, et maître particulier de nos étudiants, parlait franchement de ses compatriotes ; il nous dit que l'empereur actuel, avait éloigné de la cour, à cause de ses intrigues, son oncle Khochitaï, frère cadet de l'impératrice douairière, et l'avait ^{p2.071} nommé gouverneur-général d'une province de l'intérieur. Ce même Khochitaï étant gouverneur-général de Canton, déjoua les projets de l'ambassade anglaise, envoyée pour réaliser le dessein formé depuis longtemps par la Compagnie des Indes, sur les *Hang* (Hong), ou la Compagnie des négociants chinois de Canton.

20 février. — Ce jour, le premier de la deuxième lune, d'après le calendrier chinois, à trois heures après-midi, moment où le soleil entrait à la brebis ¹ (wei tching), fut remarquable à Péking par une éclipse de la partie orientale du soleil, qui dura une heure trente-cinq minutes. Quatre jours avant cet événement, le tribunal

¹ Pour compter les années, les mois et les heures, les Chinois, se servent des douze signes du Zodiaque suivants :

Heures après minuit.

- 12 — 1, Souris.
- 2 — 3, Bœuf.
- 4 — 5, Tigre.
- 6 — 7, Lièvre.
- 8 — 9, Dragon.
- 10 — 11, Serpent.

Heures après midi.

- 12 — 1, Cheval.
- 2 — 3, Brebis.
- 4 — 5, Singe.
- 6 — 7, Poule.
- 8 — 9, Chien.
- 10 — 11, Porc.

Voyage à Pékin

astronomique avait fait publier, en chinois et, en p^{2.072} mandchou, des tablettes indiquant cette éclipse ; elles avaient été rédigées par les Portugais, et furent distribuées dans les villes principales de la Chine et de la Corée. Pendant la durée de l'éclipse tous les mandarins, en habit de cérémonie, doivent se trouver à leur postes. Le son des timbales et des cloches retentissait dans tous les temples, et le peuple adressait des prières au ciel pour obtenir la grâce de l'empereur dans le cas où, par quelque faute, il aurait été la cause de ce phénomène céleste.

Le 30 avril 1819, un ouragan du sud-est fit voler, des bords de la mer, dans la capitale, des quantités prodigieuses de sable. L'atmosphère entière présentait une masse jaunâtre et épaisse, en même temps un nuage obscurcit le soleil ; de sorte que tout-à-coup Péking fut enveloppé de ténèbres ; il était impossible de distinguer les objets à quelques pas de distance.

La philosophie des Chinois, basée sur leurs livres classiques, leur enseigne que tout phénomène est un présage par lequel le Ciel annonce que les mœurs sont corrompues, et que l'empereur et ses agents doivent employer tous leurs soins pour leur rendre leur pureté. Kia khing voulant prouver son repentir et calmer les craintes superstitieuses du peuple chinois, qui pouvaient troubler le repos public, fit paraître, le neuvième jour de la quatrième lune, de la p^{2.073} vingt-cinquième année de son règne, ou le 1^{er} mai 1819 ¹, l'ordonnance suivante ; elle a été traduite sur le texte mandchou.

« Hier, à cinq heures trois quarts après midi, il s'éleva inopinément un vent de sud-est ; en quelques minutes l'air et l'intérieur des maisons furent tellement remplis de poussière, qu'il devint impossible de distinguer les objets sans le secours du feu ; cet événement est très extraordinaire. Saisi d'effroi au fond de mon cœur, j'ai

¹ Cet ouragan n'a pas eu lieu le 30 avril (13 mai nouv. style), 1819, comme le dit M. Timkovski, mais le même jour 1818. — Voyez *Indo Chinese Gleaner*, Malacca, 1818, vol. I, 175.

Voyage à Pékin

passé la nuit sans dormir, cherchant à deviner la cause de la colère céleste. D'après les signes détaillés dans le Grand-Modèle, pour connaître la perversité, *un vent de longue durée indique l'aveuglement*. La cause vient de moi, qui n'aurai pas apporté assez de surveillance dans les actes de mon règne, et qui aurai confié les affaires de l'empire à des mains inhabiles ; peut-être l'insouciance des mandarins négligents a empêché les plaintes de la nation de parvenir jusqu'au trône ? et les résultats d'une administration vicieuse ne m'ont pas permis de remédier aux maux du peuple. Peut-être aussi se trouve-t-il, parmi les mandarins de Pékin, et des autres villes de la Chine, des hommes méchants et injustes, dont la mauvaise conduite ne m'a pas été connue. Il est du devoir des procureurs-généraux qui me représentent, de partager mon effroi, ^{p2.074} causé par le courroux du ciel. Chacun d'eux est obligé, uniquement par zèle et non par intérêt, de m'informer de tout ce qui se passe. S'il existe des vices dans l'administration, s'il est nécessaire d'y introduire des améliorations, ou d'y apporter des changements, c'est à eux à les signaler avec dévouement et impartialité. Si quelqu'un de mes sujets souffre innocemment, ses plaintes doivent être mises sous mes yeux, afin que je puisse lui rendre une justice éclatante.

Quant aux mandarins dont l'administration criminelle est préjudiciable au bien de l'empire et qui oppriment le peuple ; qui, ayant recours à la ruse et aux artifices, exécutent une chose et négligent l'autre ; qui, en s'éloignant de la marche prescrite pour les affaires, n'agissent que d'après les circonstances, je veux que l'on me soumette, contre ces hommes prévaricateurs, un rapport détaillé de leurs méfaits. De telles représentations seront la preuve d'un zèle véritable pour le trône, et j'en

Voyage à Pékin

tirerai, pour l'empire, tous les avantages qui s'accordent avec les commandements du Ciel.

Mais si l'on profitait de cette circonstance pour servir des haines ou des intérêts particuliers, ou pour porter de fausses accusations, par un esprit de vengeance et d'animosité personnelle ; alors, au contraire, le blanc se changerait en noir, la vérité se mêlerait avec le mensonge, et les ordres que je donne deviendraient non seulement inutiles mais ils augmenteraient encore l'aveuglement des méchants. De nos jours, le cœur humain est pervers et corrompu ; des délations sourdes et anonymes paraissent contre les hommes honnêtes, et causent souvent leur ruine ; ce qui suffit pour attirer la colère du Ciel.

Le vent s'est élevé du sud-est ; il faut donc croire que c'est vers le sud-est que se trouvent cachés des rebelles inconnus à l'autorité, et que leur impunité est la cause d'un dérangement dans l'harmonie céleste.

Saisi de crainte et d'épouvante, je réfléchis sur moi-même, et je cherche à me corriger ; je m'informe sincèrement de tout, je questionne chacun. Les mandarins supérieurs et inférieurs de Péking ainsi que ceux qui sont hors de la capitale, sont tenus de faire un examen sévère de leurs actions, et de remplir avec zèle les charges qui leur sont confiées ; en secondant mes intentions, ils parviendront à raffermir leur propre vertu, et à garantir, à l'avenir, la nation des malheurs qui nous sont prédits.

25 février. — Tchhing lama khouhilgan, attaché au Foé vivant, à qui nous avons rendu visite, et habitant le temple de la ville mandchoue, vint me voir. Ce prêtre connaît bien la théologie lamaïque, ainsi que la philosophie et la géographie de la Chine. Une instruction rare parmi les Chinois, rend sa conversation

Voyage à Pékin

très agréable ; il possède parfaitement l'art d'escrimer à l'indienne. Il aime beaucoup les produits des arts européens ; en voyant entr'autres, les gravures des *Voyages en Chine* de Macartney, Holmes, Amherst et d'autres, il apprécia très bien la supériorité des Européens dans l'art de graver. Il enseigne aux prêtres de son temple la langue tibétaine, qu'il possède parfaitement. Un des membres de notre mission la pourrait apprendre chez ce lama ; car il est très difficile de trouver, à Péking, un bon maître de tibétain. Tchhing lama ayant une certaine notion des langues parlées dans le Nord de l'Inde, est par conséquent initié dans l'esprit de la religion de Foé.

Le P. Hyacinthe a souvent profité du savoir de ce lama khoubilgan, en traduisant des ouvrages chinois sur le Tibet.

Tchhing lama pourrait aussi rendre de grands services à celui de nos étudiants qui s'occupe de la médecine. Les prêtres de Foe, en général, savent préparer plusieurs médicaments très salutaires, tirés de simples productions de la nature. Les lama qui vivent en Russie ont assez souvent opéré des cures très heureuses ; mais les lama du Tibet sont les plus habiles dans l'art de guérir.

Tchhing lama me dit qu'à la quatrième lune ^{p2.077} son Foé ou koutoukhtou, irait à Dolon noor ¹, ville peu éloignée de Khalgan, afin d'éviter au milieu des steppes de la Mongolie, la chaleur qui est insupportable à Péking, pendant l'été ; il recevra en même temps les nombreuses offrandes en argent, que les Mongols orientaux lui apporteront. Ils accourent, à cette époque, aux temples de Dolon noor pour faire leurs dévotions. Tchhing lama nous dit encore qu'il accompagnerait volontiers le grand-prêtre ; mais qu'il n'avait pas les moyens de faire le voyage d'une manière convenable à son rang, et avait inutilement essayé d'emprunter 200 roubles en argent. Il nous apprit que la dépouille mortelle de Kia khing, déposée jusqu'alors à Péking, allait être transportée au cimetière

¹ Voyez volume I, pag. 210.

Voyage à Pékin

occidental, le onzième jour de la troisième lune (31 mars prochain). L'empereur, conformément à l'usage, se prosternait tous les jours devant le tombeau de son père ; il ne lui était pas permis d'entrer dans les appartements du palais, avant que les restes de son père fussent confiés à la terre ; il travaillait aux affaires publiques dans une maison particulière qu'il habitait.

1^{er} mars. — Ayant reçu aujourd'hui la réponse du tribunal des affaires étrangères à ma requête ^{p2.078} du 12 février, tendant à expédier des cosaques à Balgassoun, je me mis en mesure d'effectuer ce dessein. Un turkestâni, nommé Abdulla, qui venait souvent chez nous pour commercer, nous amena Lieou szu hai, marchand de Péking ; celui-ci prit l'engagement de conduire les cosaques, de la capitale à la grande-muraille et au pays des Mongols Tsakhar, où étaient nos bestiaux, et de revenir au bout de deux jours. D'abord il demanda 100 liang en argent pour nous louer deux chevaux de selle, et grands chariots, destinés à transporter neuf cosaques ; après avoir longtemps marchandé, il se contenta de 60 liang au poids d'Ierliampin ¹, ce qui revient à 5 livres 16 zolotnik russes. On lui accorda un à-compte d'une demi-livre en argent, et on lui en promit un autre de 4 livres, lorsqu'il remettrait le contrat rédigé en langue chinoise ; le reste devait lui être payé au retour de l'inspecteur des bagages à Péking.

A quatre heures après-midi, Ourghentâi vint m'annoncer qu'il était nommé, par le tribunal des affaires étrangères, pour accompagner nos gens dans cette excursion. Il commença, suivant son usage, par dire que le tribunal ne lui avait pas fourni les moyens d'effectuer ce voyage, et qu'il se ruinait, étant obligé de l'entreprendre pour nos intérêts, etc.

^{p2.079} Je lui fis répondre par notre interprète, que ce n'était pas à moi de juger des actions du gouvernement chinois et que le nôtre

¹ [c.a. : eul liang phing ?]

Voyage à Pékin

n'était nullement obligé à entretenir à ses frais les agents étrangers chargés par leur gouvernement et par leurs fonctions de s'occuper de nos affaires. Le bochko, avec son adresse ordinaire, fit mine de ne pas comprendre ces paroles ; il s'imaginait que nous lui donnerions 10 liang au moins. Sur ces entrefaites, l'étudiant Sipakov étant entré, je l'invitais à représenter au bochko, en langue chinoise, et sans ménagement, toute la bassesse de sa conduite et les suites désagréables qui pourraient en résulter pour lui, si nous voulions nous plaindre au tribunal de son importunité et des vexations qu'il nous avait fait éprouver durant notre voyage. Cet effronté rabattit alors de ses prétentions et promit de faire ses efforts pour mériter à l'avenir, par son zèle et sa complaisance, des effets de notre reconnaissance et de notre libéralité. Du reste, le bochko mentait impudemment lorsqu'il disait que le tribunal refusait de l'indemniser de ses dépenses pendant son voyage ; car chaque courrier chinois, expédié pour les affaires du gouvernement, reçoit journallement sa nourriture, qui est estimée à 1 liang en argent ; mais les courriers qui savent bien calculer, aiment ^{p2.080} mieux recevoir de l'argent et payer leur dépense.

3 mars. Le mois de mars s'annonça par un temps très doux. Aujourd'hui, à midi, le thermomètre, à l'ombre, marquait 10 degrés au-dessus de zéro, et l'après-midi 13. Les arbres bourgeonnaient, d'autres étaient en fleur ; la verdure commençait à paraître.

4 mars. — A neuf heures du matin, nos gens, accompagnés d'Ourghentaï, partirent pour Balgassoun, après avoir reçu mes instructions et l'argent nécessaire, etc.

A cinq heures du soir, il tomba une pluie assez forte ; c'était la première fois de ce printemps ; trois heures après, il s'éleva une tempête violente qui continua toute la nuit.

8 mars. — Depuis le 4, le temps avait été couvert et froid ; aujourd'hui, à cinq heures du soir, il tomba de la neige mêlée de pluie.

Voyage à Pékin

10 mars. — A deux heures après midi, l'évêque Pius rendit visite à nos archimandrites, et ensuite il me fit le même honneur. En entrant dans la maison de l'ambassade, il s'écria ironiquement : *Domus spatiosa, domus maximi imperatoris sinensis !...* Voulant faire entendre par là, que la maison était grande, mais que l'ameublement était loin de répondre à la grandeur de l'empereur de la Chine. Il s'entretint longtemps avec nous ^{p2.081} des particularités de notre voyage jusqu'à Pékin ; ensuite il s'informa si les bestiaux dont nous avons eu besoin pendant notre route, nous avaient été donnés par l'empereur de la Chine. Quand il apprit que notre gouvernement les avait payés, il observa qu'il avait entendu dire le contraire par un Mandarin ; il ajouta que par ordre de l'empereur, les bestiaux devaient être fournis aux missionnaires catholiques, chaque fois qu'ils font le voyage de Canton à Pékin mais que cependant les Européens sont toujours obligés de se les procurer à leurs frais. Les Chinois s'emparent des sommes que le gouvernement alloue pour cet objet ; du reste, ce sont encore les moindres abus dont ils se rendent coupables dans le maniement des fonds de l'État.

16 mars. — Il tomba de la neige pendant toute la journée ; elle s'élevait à près de cinq pouces.

17 mars. — Le matin, le vent fut froid. A midi, la neige était presque entièrement fondue, et le temps fut clair et doux.

18 mars. — **temps** sec ; un vent du nord très piquant éleva des tourbillons de poussière. Notre interprète, qui était allé faire des emplettes aux boutiques, y rencontra un Mongol de la tribu d'Ordos, qui habite au sud du coude septentrional du Houang ho au-dessus de la province de Chen si. Cet homme, extrêmement surpris d'entendre un Russe parler si bien le mongol, lui ^{p2.082} dit :

— Se peut-il que le mongol soit aussi le langage des Russes ?

Voyage à Pékin

L'interprète apprit, par ce Mongol, que la tribu d'Ordos était divisée en sept khochoun ; elle a un kiun vang (prince administrateur de la deuxième classe), trois beilé et quatre beissé. La garde du sceau de l'empire et l'administration des affaires de la tribu sont confiées au plus ancien beilé, comme ayant joui d'une grande considération, auprès du dernier empereur. Une fois par an, une assemblée, composée des principaux propriétaires ou des chefs militaires, se réunit pour délibérer sur les affaires les plus importantes de la tribu.

20 mars. — Le chrétien chinois, Pierre Bourjoie, m'apprit que le procureur-général, d'une province du midi, avait envoyé à l'empereur un rapport, sur plusieurs chinois condamnés pour avoir embrassé la religion chrétienne. L'empereur demanda en quoi consistait leur crime. Le Mandarin répondit qu'ils avaient abandonné la foi de leurs pères, pour suivre une doctrine étrangère. L'empereur ne trouvant rien dans cette action, qui pût troubler la tranquillité de l'empire, ordonna de les renvoyer chez eux aux frais du gouvernement.

Toutes les religions sont tolérées en Chine. La politique de la cour mandchoue a adopté entièrement la maxime d'accorder à chaque homme la liberté de croire ce qu'il veut. Cette ^{p2.083} tolérance consolide le pouvoir de l'empereur sur les différentes nations qui vivent sous sa domination. Le Mandchou qui a une croyance aveugle dans ses chaman ; le Chinois, qui obéit à la loi de Confucius et de Lao tsu ; le Mongol, bouddhiste zélé ; le Turkestâni, disciple de Mahomet, tous jouissent également de la protection des lois, et ont entr'eux des relations amicales. L'ancienneté d'origine, une puissance antérieure, les différents degrés de civilisation, sont les seuls caractères qui distinguent ces nations.

Le gouvernement de la Chine reconnaît trois religions. La première est celle de Confucius, fondée sur la loi naturelle ; elle adore le ciel. Elle enseigne des préceptes moraux, et prescrit

Voyage à Pékin

plusieurs usages auxquels chaque homme, sans exception, doit se soumettre, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets. Les livres de cette religion abondent en raisonnements obscurs, et sont remplis de grandes contradictions. Les king ou livres classiques de l'empire, contiennent les maximes de Confucius.

La religion de Tao szu, dont Lao tsu, homme très savant et contemporain de Confucius, fut le fondateur, est regardée comme la deuxième. Lao tsu n'a publié qu'un petit livre sur la création de l'univers ; le style en est obscur et laconique ; il l'écrivit pour satisfaire aux instances d'un gouverneur, son ami intime ; il mourut dans la ^{p2.084} solitude ; après sa mort, son livre fut commenté, et devint la base fondamentale d'une nouvelle religion, dont l'objet est de vaincre ses passions.

La troisième religion est la bouddhique ; elle a pris naissance dans l'Inde, nommée Hian tou ou Thian tchu. Son fondateur fut le prince Foé, élevé dans les montagnes de son pays, par des ermites ; il publia un grand nombre de livres, et s'annonça comme une Divinité. Quand les Mandchoux furent devenus maîtres de la Chine, une quatrième religion fut introduite dans cet empire. Le chamanisme qui se borne à l'invocation des esprits ou des ombres des ancêtres, est la religion particulière des Mandchoux ¹.

21 mars. — Aujourd'hui, premier jour de la troisième lune, d'après le calendrier chinois ; le temps fut très mauvais. Le printemps, à Péking, est accompagné de vents impétueux ; on nous assura que l'hiver qui venait de finir et le printemps qui commençait étaient réellement extraordinaires. L'hiver a été extrêmement froid pour ce climat ; il tomba beaucoup de neige et de pluie pendant le printemps ; ce qui humecta les terres et les champs. L'air fut assez humide, et pendant ^{p2.085} notre séjour, on n'éprouva pas de ces

¹ Cette exposition des religions chinoises n'est pas très exacte. Il est inutile de la refaire puisque ces croyances sont assez bien connues en Europe, grâce aux travaux des missionnaires français, de Deguignes père et de Deshauterayes. Kl.

Voyage à Pékin

tempêtes qui, dans cette saison, causent parfois de funestes ravages.

La négligence de la police à tenir la ville propre, occasionne de grands inconvénients, et nuit aussi à la santé des habitants. On jette, dans les rues, toutes sortes d'eaux sales, pour abattre la poussière. Depuis la moitié de la deuxième jusqu'à la moitié de la troisième lune (mois de mars), on ouvre et on nettoie les égouts. Toutes les ordures qui s'y sont amassées depuis un an, sont alors amoncelées dans les rues, qu'elles remplissent d'émanations fétides. Les habitants portent, dans cette occasion, par-dessus leurs robes, des colliers parfumés, qui leur pendent sur la poitrine, et qui consistent principalement en musc, dont les Chinois aiment beaucoup l'odeur.

Vers minuit, il s'éleva une tempête du nord-ouest. La neige, pendant l'hiver, et les orages violents de l'été, viennent de ce côté de l'horizon. Le vent d'est, qui arrive de la mer jaune, amène la pluie ; le vent du sud est assez doux.

23 mars. — Le chef de la mission avait chargé l'hiéromonaque Benjamin, et l'interprète, de remettre au tribunal des affaires étrangères, une note, dans laquelle il demandait si la mission actuelle recevrait les appointements et les provisions accordés par l'empereur, à la mission ^{p2.086} précédente, depuis son arrivée à Péking, en 1818. Le bochko, qui commandait la garde de l'entrée, dit aux députés qu'il n'y avait personne au tribunal.

24 mars. — C'était le premier jour de la fête du printemps, chez les Chinois. Un grand concours de dévots se réunit dans le temple, qui est à Lieé li tchang, près de la verrerie. Les ho chang transportent leurs idoles aux places qui leur sont réservées, et brûlent devant elles des parfums, en récitant des prières analogues à la cérémonie. Les laïques se parent de riches vêtements, d'une coupe particulière, et ornent leur tête de fleurs ; ils mettent du

Voyage à Pékin

rouge, etc.

Dans cette journée, les Chinois accomplissent les vœux qu'ils ont formés pour se garantir des accidents fâcheux, dont ils étaient menacés. Ils se chargent de chaînes de fer, et parcourent un verste et plus, en se prosternant par terre à chaque cinquième ou dixième pas, etc.

Les dévots des deux sexes, ont un grand nombre de pratiques semblables. Ils parcourent assez souvent plus de cent verstes à pied¹, pour aller à un temple renommé par sa sainteté. Ils observent très sévèrement les jeûnes, s'abstenant même p2.087 de manger du poisson, ou certaines plantes cuites, tels que l'ail, les oignons, etc.

A sept heures du soir notre inspecteur des bagages revint de Balgassoun, ramenant les cosaques qui y avaient passé l'hiver, avec notre haras.

26 mars. — A la pointe du jour, un incendie éclata chez l'un des ecclésiastiques, dont j'avais d'abord habité l'appartement ; heureusement on ne tarda pas à l'éteindre. Le feu avait pris dans la cuisine ; elle touchait à l'appartement où le lou tsu (le foyer), n'était pas éloigné de plus de quatre pouces d'un pilier en bois, qui, d'après l'architecture chinoise, sert ordinairement de point de jonction dans les constructions en pierre. Des papiers et des livres furent brûlés.

Ourghentaï vint m'annoncer l'heureuse issue de sa mission. Le témoignage favorable de l'inspecteur lui valut un cadeau de quelques archines de drap et de casimir, et de deux zibelines ; son domestique reçut une peau de maroquin rouge et un couteau commun.

L'entrepreneur, qui s'était très bien conduit en route, eut, en récompense, un sabre cosaque et la promesse de ne pas l'oublier

¹ On conçoit combien ce pieux pèlerinage doit être fatigant pour les femmes chinoises de toutes les conditions, dont le pied est estropié par un effet de la mode et de l'habitude.

Voyage à Pékin

quand nous partirions pour retourner en Russie.

Nous avons perdu, à Balgassoun, depuis le 16 novembre jusqu'au 14 mars, ainsi, à peu près, en quatre mois, trente-cinq chameaux et vingt-neuf chevaux. Il nous restait vingt-huit des uns et cent sept des autres. Une perte si considérable, mais inévitable, avait été causée par la grande quantité de neige tombée pendant cet hiver, remarquable par sa rigueur : il occasionna des pertes immenses aux habitants de la Mongolie. Si le gouvernement chinois avait consenti à nous laisser partir plus tôt de Kiakhta, nous n'aurions certainement pas essuyé un si grand dommage ; car arrivés à Khalgan, en automne, les animaux auraient pu se préparer, d'autant plus aisément, à supporter l'hiver humide qui les attendait, que les bestiaux des Bouriates sont habitués à se nourrir de foin, pendant l'année entière. L'événement qui venait de nous arriver doit faire insister, auprès du tribunal des affaires étrangères de Péking, pour que nos missions aient la permission de passer la frontière de la Chine, avant le premier août.

31 mars. — Aujourd'hui, onzième jour de la troisième lune ; d'après le calendrier chinois, les restes de l'empereur défunt furent transportés au milieu d'une grande multitude. Plusieurs membres de la nouvelle mission et de la précédente, vêtus en Chinois, allèrent à la ville pour voir la cérémonie ; mes subordonnés et moi nous ne pûmes les suivre, parce que nos habits russes nous auraient exposés à la curiosité importune du peuple. D'ailleurs nous aurions été obligés d'en demander la permission à l'autorité suprême, ^{p2.089} qui ne nous l'aurait accordée qu'avec beaucoup de difficultés.

Le cercueil fut transporté par des porteurs ordinaires, sur un brancard couvert de drap rouge ; il était entouré de plusieurs soldats, avec des drapeaux de cérémonie, et d'officiers subalternes avec leurs domestiques. La cérémonie funèbre d'un empereur de la Chine n'est pas plus fastueuse ; d'ailleurs il y avait peu d'ordre dans le cortège. Les ministres et les officiers supérieurs étaient allés avec

Voyage à Pékin

le nouvel empereur, à la prochaine station, afin de venir à la rencontre du cercueil devant lequel on se prosterna continuellement jusqu'au cimetière de l'ouest, qui est à cent cinquante verstes de Péking. Khian lounng avait été enterré au cimetière impérial de l'est, à peu près à la même distance de la capitale, sur la route qui conduit au château de plaisance de Je ho ; on observe strictement, pour les empereurs de la dynastie de Ta thsing, l'usage d'alterner les lieux de sépulture ; Kia khing a été porté au cimetière de l'ouest, parce que son prédécesseur avait été enterré dans celui de l'est, etc.

On dit que les funérailles de Kia khing n'ont été si simples, que parce que son fils et successeur désire que les Chinois, se conformant à son exemple, ne fassent pas des dépenses excessives à l'enterrement de leurs parents.

2 avril. — A la pointe du jour, des coups de ^{p2.090} canon et des salves de mousqueterie se firent entendre pendant longtemps. Au printemps, les régiments cantonnés à Péking font leurs exercices dans le hai tsu, ou parc, situé à sept verstes au sud de la capitale. L'exercice de la cavalerie et des archers n'a lieu que rarement, dans une plaine hors de la porte Ngan ting men, voisine du cimetière russe. Les étrangers ne peuvent, sous aucun prétexte, assister aux évolutions militaires des Mandchoux.

Invité, l'après-midi, chez le P. Hyacinthe, j'y rencontrai Tchoung lao ye, le maître de langue mandchoue, engagé par le gouvernement ; il adressa de grands éloges au nouvel étudiant, M. Léontiev, sur ses progrès rapides dans le mandchou, qui égalaient ceux de M. Voitsékhovski dans le chinois.

3 avril. — L'après-midi, je reçus la visite d'un interprète de la Corée, nommé Vang ; il était attaché aux généraux envoyés à Péking, par leur souverain, pour assister aux funérailles du dernier empereur ; je lui donnai un petit miroir.

Voyage à Pékin

4 avril. — Vang est revenu ce matin, avec Tchhe, interprète en chef des généraux coréens ; ils m'adressèrent, en chinois, par l'entremise de l'étudiant Zimailov, diverses demandes sur la situation et l'étendue de la Russie ; sur la manière dont nos maisons, nos villes étaient bâties, etc. Tchhe avait quelques notions de la Russie ; il ^{p2.091} pensait qu'elle était au nord de la Corée. Il savait que des Russes avaient été au Japon ¹ ; il ^{p2.092} connaissait Kiakhta, et n'ignorait pas que nous avons de très belles peaux de zibeline, de renard, d'écureuil et de castor.

¹ En chinois, *Jy pen* ; l'Histoire de la Chine, dit que dans le temps où la Chine était divisée en plusieurs principautés, plus de 450 ans avant notre ère, le prince de Hong tcheou déclara la guerre au prince de Chao hing, qui était moins puissant que lui, le battit, le fit prisonnier, et le tint en prison pendant trois ans. Cependant le ministre de Chao hing ayant, avec un des chefs militaires de cette principauté, secrètement rassemblé et exercé une armée, parvint à fournir à leur prince le moyen de s'évader de Hang tcheou.

De retour dans sa patrie, le prince de Chao hing, trouvant une armée prête, alla avec une flotte devant Hang tcheou et tint longtemps cette ville assiégée ; de sorte que le prince de Hang tcheou fut obligé de se sauver par mer avec toute sa famille : Les vents le portèrent dans l'île de Nifon. Le prince fugitif y apporta la langue et les arts de la Chine. Les Chinois donnent à cette île le nom de *Jy pen* (de *Jy*, soleil ; *pen*, origine) ; c'est-à-dire île orientale. Les Japonais eux-mêmes prononcent ce nom *Ni pon*, de là vient celui de *Nipon*, usité par les Européens, comme *Japon* vient de *Jy pen*. T.

J'ai cru pouvoir supposer, avec quelque raison (*Asia polyglotta*, page 326), que les anciens habitants barbares du Japon avaient été policés par des colonies, qui avaient quitté la Chine pendant les troubles qui déchiraient ce pays, sous la dynastie de Tcheou. Je ne peux pourtant admettre le récit précédent que M. Timkovski croit être extrait des annales chinoises, et que j'y ai cherché vainement. Hang tcheou (appelé anciennement Hoei ki), et Chao hing, sont deux villes de la province de Tche kiang, qui, en 450 avant notre ère, appartenaient au roi de Yue, qui résidait dans la première, et se nommait, à cette époque, Ouang pou cheou. Il eut pour successeur son fils Ouang oung, ou Ouang tchu keou, qui, d'après le Szu ki de Szu ma thsian, régna pendant trente-sept ans. Il paraît que M. Timkovski a voulu parler des guerres qui ont eu lieu entre les rois de Yue, qu'il appelle princes de Hang tcheou, et ceux de Thsou ; mais ces derniers n'étaient pas possesseurs de Chao hing, et ce furent eux qui succombèrent dans cette lutte. Le royaume de Ou comprenait le territoire de la ville actuelle de Sou tcheou fou, dans le Kiang nan. En 496 avant J.-C., Ho liu, roi de Ou, attaqua les Yue ; il fut blessé dans le combat et mourut ; son fils Fou tso, lui succéda. Pour venger la mort de son père, il marcha contre les Yue, et les défit. Dans la suite, Keou thsian, roi de ces derniers, battit, en plusieurs rencontres, Fou tso ; celui-ci se tua de désespoir, en 473, et sa famille fut détruite.

Je dois aussi observer, que ni les annales de la Chine, ni les grandes encyclopédies *Thoung tchi*, *Wen hian thoung khao* et *Yuan kian loui han*, ni les géographies impériales des dynasties Ming et Thai thsing, ne font mention de la colonisation du Japon, que M. Timkovski suppose avoir eu lieu 450 ans avant J.-C. Son récit me paraît puisé dans un des romans historiques, qui racontent les événements arrivés pendant les guerres civiles, du temps des Tcheou, et qui dénaturent les faits en les embellissant. Kl.

Voyage à Pékin

6 avril. — A trois heures après-midi, je reçus la visite de trois mandarins, du tribunal des affaires étrangères, chargés des affaires de notre mission. Je parlai à M. Tho, et à ses compagnons, de la perte considérable que la rigueur de l'hiver nous avait causée, et le priai de demander au tribunal qu'il voulût bien donner l'ordre à l'officier qui nous accompagnerait à notre retour, de nous procurer des animaux vigoureux qui pussent transporter nos effets, comme cela avait eu lieu en 1808, et qu'il fût possible d'échanger les animaux fatigués. Les dzanghiun promirent qu'on nous accorderait l'objet de notre requête, et nous assurèrent de leur zèle, pour les intérêts de notre gouvernement. Nous convînmes que j'irais en personne au ^{p2.093} tribunal, pour y exposer ma demande.

— Cette démarche, ajouta Tho lao yé, nous donnera les moyens d'obtempérer à ce que vous désirez, et vous donnera la certitude de ne rencontrer aucun obstacle dans votre voyage.

Les dzanghiun nous conseillèrent pourtant de ne pas trop nous hâter de présenter notre supplique, parce que l'empereur et les ministres ne reviendraient pas du cimetière, avant le vingt-huitième jour de la troisième lune, ou le 19 avril. Ils approuvèrent ma résolution de vouloir quitter Péking, au plus tard, le vingt-cinquième ou le vingt-sixième jour, de la quatrième lune (14 ou 15 mai) ; la mission, sous l'archimandrite Gribovsky, était partie de Péking, le 11 mai 1808. On ne peut pas espérer de trouver des vivres avant cette époque, dans les steppes des mongols.

Dans la soirée, trois officiers coréens me rendirent visite ; ils étaient venus à Péking avec leurs généraux ; je les régalai convenablement. Le plus âgé d'entr'eux, qui avait soixante ans environ, examina, avec beaucoup d'attention, nos vêtements et tous nos effets, etc. Nos sabres et nos pistolets excitèrent surtout la curiosité de ces hommes, habitant un pays si éloigné de la Russie ; je fis présent, à l'un d'eux, d'un bon couteau à ressort ; aux deux autres, d'un service à thé avec son étui, et à chacun, d'une tasse de

Voyage à Pékin

la plus belle porcelaine de la fabrique impériale de ^{p2.094} Saint-Pétersbourg, et de plusieurs feuilles de papier à écrire de la fabrique de Esterhoff. Ils reçurent ces dons, et surtout le papier, avec l'expression de la satisfaction la plus vive. Après une heure de conversation, ces Coréens me dirent adieu, en m'adressant des protestations réitérées d'amitié et de dévouement.

De même que les Japonais, les Coréens, ressemblent aux Chinois, pour la physionomie, mais leur langue diffère totalement de la chinoise. Les deux nations usant des mêmes caractères idéographiques, peuvent s'entendre parfaitement bien par écrit. Les habitants de la Corée surpassent même les Chinois dans l'élégance de l'écriture. En Chine, même la langue parlée dans le nord, diffère considérablement de celle des provinces méridionales ; dissemblance qui oblige souvent les Chinois de recourir à des interprètes pour se comprendre mutuellement.

Les Coréens sont d'une taille moyenne et assez robuste ; ils ont le teint basané, les cheveux noirs, et l'air martial. Ils sont habillés comme les Chinois l'étaient avant la conquête de leur pays, par les Mandchoux. Les manches de leurs robes sont longues et extrêmement larges, leurs vêtements sont en daba (étoffe de coton). Leurs chapeaux pointus sont en bambous tressés ; ils ont des bords très amples. Ces Coréens avaient l'air commun, et je trouvai même leurs manières peu conformes ^{p2.095} aux règles de la bienséance. Les Chinois les nomment Kao li ou Tchhao sian.

Les officiers que je venais de recevoir m'avaient avoué que leurs compatriotes étaient continuellement disposés à se révolter contre la dynastie régnante. Le roi n'ose pas sortir, sans être accompagné de sa garde, qui est composée principalement de cavalerie.

Le souverain de la Corée est confirmé dans cette dignité, par l'empereur de la Chine. A l'avènement d'un nouveau roi au trône, la cour de Pékin lui expédie le brevet qui lui confère le titre de roi ; il est porté par un grand mandarin, qui doit assister au

Voyage à Pékin

couronnement. Au commencement de chaque année, le roi de Corée envoie à l'empereur de la Chine des présents, comme gage de sa fidélité, et en reçoit réciproquement, mais d'une valeur beaucoup inférieure. La population peu nombreuse de la Corée, et le caractère pacifique de ses habitants sont cause que le gouvernement chinois les traite avec une dureté extrême. Cette rigueur se fait surtout sentir par les vexations des mandarins chinois, envers les Coréens qui vont à Péking ; ce peuple paie également un tribut en or aux Japonais. Je n'ai pu apprendre l'origine de cette dernière obligation, qui est très onéreuse à la Corée, parce que le gouvernement japonais veille très sévèrement à ce qu'ils n'aient pas la moindre communication avec des p2.096 étrangers, les Chinois exceptés. Les Coréens venus à Péking, connaissent déjà les Russes. Ils ont bonne opinion de leur affabilité ; ils sont informés de la situation géographique et de la grandeur de la Russie. Plusieurs d'entr'eux ont reçu probablement par des marchands chinois des renseignements sur l'étendue du commerce de Kiakhta, et sur la nature des marchandises qui en sont l'objet. Notre Compagnie américaine pourrait profiter de circonstances favorables, pour former des liaisons de commerce avec la Corée, en établissant un nouvel entrepôt dans les mers de l'Asie orientale.

Le coton et les cotonnades sont les principales productions de la Corée. Les marchands de cette contrée, qui viennent tous les ans à Péking avec les ambassadeurs de leur roi, y apportent du coton, des étoffes de coton, du papier à écrire, fort comme de la toile ; de la soie, des étoffes de soie communes, et du tabac à fumer ; ils amènent aussi des chevaux. Ce que les Chinois estiment le plus, ce sont l'étoffe de coton, connue sous le nom de *daba coréenne*, le papier à écrire, et les chevaux, à cause de leur petite taille et de leur vigueur. On prend en échange des étoffes de soie d'une qualité supérieure, différents objets en métal, de la porcelaine, etc.

8 avril. — Vers midi, le P. Hyacinthe reçut la visite d'un vieux

Voyage à Pékin

général, de la suite des ^{p2.097} ambassadeurs de Corée ; ceux-ci ne devaient partir que vers le milieu du mois de mai. Je fus invité à cette entrevue ; le général, nommé Li yu hou, âgé de soixante-quatre ans, avait l'air noble et modeste, en comparaison des Mandchoux. Le P. Hyacinthe était déjà très lié avec son fils, qui demeurait à Péking, depuis plus de cinq ans. Le général nous parla par écrit ; nos questions lui furent expliquées par un jeune Chinois, chargé de donner des leçons aux membres ecclésiastiques de la nouvelle mission. Li yu hou demanda quel âge j'avais (politesse chinoise ordinaire entre des gens qui se voient pour la première fois) ; depuis quand j'étais arrivé, etc. Nous lui montrâmes, sur la carte, la distance qui sépare la Corée de Saint-Pétersbourg. Il fut extrêmement étonné de l'immense éloignement qu'il y a de Péking à notre capitale, et qui est à peu près de dix mille verstes ; mais surtout des fatigues d'un si long voyage. Le général visita notre église, le jardin du couvent, la bibliothèque de la mission, et alla chez l'archimandrite Pierre, qui le reçut avec la plus grande cordialité ; ensuite il demanda la permission de voir mon appartement ; il y examina avec plaisir l'habillement des Cosaques, et plusieurs de nos effets, nos fusils, des pistolets, des sabres, etc.

Voici un fragment de mon entretien par écrit avec Li yu hou :

« Demande. Permettez-moi de demander à quelle distance de Péking est la capitale de la Corée, et quel est son nom.

Réponse. Elle s'appelle Han yang ¹, et est éloignée de trois mille li de Péking.

¹ Ou Han tchhing. Ce nom se trouve dans les originaux des cartes des Jésuites, envoyées de Pékin au P. Du Halde ; mais par une méprise du traducteur, ou de l'éditeur de ces cartes, le nom de King hi tao ou de la province de la cour, fut appliqué à la capitale de la Corée. Le célèbre d'Anville a essayé, dans sa carte générale de la Tartarie, insérée dans l'ouvrage du P. Duhalde, de marquer la division des tao, ou province de la Corée ; mais ses indications ne sont pas tout-à-fait exactes. Kl.

Voyage à Pékin

D. En combien de provinces la Corée est-elle divisée, et comment les appelle-t-on ?

R. Notre royaume n'est pas grand ; de l'est à l'ouest, il a mille li, et du nord au sud quatre mille li. Nos provinces portent le nom de tao, qui signifie, en chinois, routes. Il y a huit tao ; savoir King ki, ou la province de la cour ; la province contiguë au sud est nommée Tchoung thsing ; une autre, plus au sud, Thsiuan lo ; celle de l'est, Kiang yuan ; celle du sud-est, Khing chang ; celle de l'ouest, Houang hai ; celle qui est plus à l'ouest, Phing yang, et celle du nord, Hian khing. Les noms de quelques-unes de ces provinces sont composés de ceux de leurs villes principales ; par exemple, Tchoung thsing dérive son nom des villes de : Tchoung tchéou, et Thsing tchéou ; Thsiuan lo, de Thsiuan tchéou et Lo ^{p2.099} tcheou. On compte plus de trois cent soixante subdivisions ; les provinces renferment des administrations partagées en départements contenant des districts ; tous sont régis par des administrateurs.

D. Y a-t-il de grandes rivières et de grands lacs en Corée ?

R. Il y a un grand nombre de montagnes, hautes et inaccessibles, mais peu de plaines, les eaux sont abondantes et forment de grands lacs ; et des rivières considérables, qui, après un cours très sinueux, se jettent dans la mer ; leur nombre monte à plusieurs dizaines.

— *Permettez-moi de me retirer chez moi.*

Lorsque le général nous quitta, je lui fis présent d'un sabre d'officier, de la fabrique de Zlatooustovsk, en Sibérie ; il en fut ravi. Je lui assurai qu'il nous serait extrêmement agréable que ce faible produit de nos fabriques pût lui rappeler dans sa patrie le souvenir de la Russie. Le général me remercia avec une satisfaction visible.

Voyage à Pékin

En partant, il recommanda à son interprète de cacher soigneusement le sabre, afin que les sentinelles de notre cour et de celle de l'ambassade de la Corée ne pussent l'apercevoir ; car peut-être elles le saisiraient. Les bochko mandchoux avaient déjà représenté aux Coréens qu'ils venaient trop souvent chez nous.

Le général se servait d'une voiture chinoise, ^{p2. 100} couverte ; il était accompagné de son secrétaire, vieillard de quatre-vingts ans, qui portait des lunettes, et avait une plume de paon sur son bonnet ; des interprètes et deux domestiques le suivaient.

7 avril. — Aujourd'hui, veille de Pâques, les missionnaires portugais Gau et Ribeira vinrent chez nos archimandrites pour leur présenter leur félicitation, et les inviter en même temps à venir les voir pendant les fêtes ; nous avons observé très strictement le grand carême.

10 avril. — Fêtes de Pâques. De tous les Albazintses baptisés, il ne vint à l'église du couvent qu'Alexis avec ses deux parents ; ils furent très bien accueillis.

Suivant l'usage asiatique, le général coréen m'envoya en présent deux éventails, une pipe, une livre de tabac et plusieurs pastilles rafraîchissantes. L'interprète qui les porta reçut pour sa peine un couteau de poche, et le domestique 1.000 pièces de cuivre.

12 avril. — Le matin, toute la mission alla, en procession, à l'église de l'Assomption de Notre-Dame ; cette cérémonie fut un peu dérangée par une forte pluie, qui tomba vers midi. Les Chinois qui étaient dans l'église paraissaient très édifiés de notre service divin, et des prières ferventes que de fidèles sujets récitaient au-delà de la grande-muraille, pour la prospérité du Tsar blanc.

^{p2.101} Alexis fut le seul des Albazintses baptisés qui assista à cette fête ; il était leur moukouni da, ou chef, et appartenait à la

Voyage à Pékin

compagnie russe qui est incorporée dans la garde ¹ impériale.

Il nous montra un tableau du Sauveur, assis dans sa prison, avec une couronne d'épines ; ce tableau avait été apporté par ses ancêtres. La peinture en était encore assez bonne, mais dans le goût de son temps ; l'effet des années l'avait terni.

L'église était dans un tel état de délabrement qu'elle menaçait de s'écrouler.

Nous suivîmes, en revenant, la muraille extérieure de l'est, en longeant le canal, par lequel arrivent les grains qui viennent des provinces du sud ; ils font une partie des contributions que les paysans paient au gouvernement ; le canal est bordé de magasins de riz, appartenant à l'État ; un observatoire, qui a la forme d'un petit pavillon, s'élève sur une des tours de cette muraille de l'est ; il a été construit par les jésuites. On voit sur la plate-forme d'en haut plusieurs instruments astronomiques, non couverts, qui y sont placés, probablement pour attirer les regards du peuple. Dans le nombre, sont ceux que le roi d'Angleterre avait fait présenter à Khian loun, par lord Macartney ; les autres étaient venus p2.102 d'Europe, sous le règne de Khang hi, monarque très éclairé, et celui de la dynastie actuelle qui s'est le plus illustré par ses entreprises utiles.

15 avril. — A neuf heures, je sortis par la porte orientale de Péking, pour voir une écluse qui est dans le voisinage. Je ne pus complètement satisfaire ma curiosité, parce que le bochko nous accompagnait, sous prétexte de nous protéger. Arrivés du sud au faubourg Tchhoung ven men, plus connue sous le nom de Ha ta men, nous passâmes par la porte du côté Toung pian men ; ensuite nous parcourûmes trois verstes, à cheval, jusqu'à la première écluse, en longeant le canal des Grains : il est très ancien ; ses bords, revêtus en argile, sont élevés d'environ deux toises au-

¹ En mandchou, Oros nirou. Kl.

Voyage à Pékin

dessus du niveau de l'eau. L'écluse n'est qu'une digue grossièrement construite en pierres brutes ; elle s'élève à quatre sagènes au-dessus de l'eau.

On vend du thé aux passants, dans une auberge bâtie sur cette digue. Les bâtiments chargés de grains, de thé et de diverses marchandises, qui viennent des provinces du sud par le grand canal, s'arrêtent à Thoung tchéou ¹, ville située à vingt-cinq verstes, à l'est de Péking. C'est un ^{p2.103} entrepôt considérable ; on y trouve de vastes magasins de riz, qui appartiennent à l'empereur. De Thoung tchéou, le grain est transporté dans le canal qui entoure Péking, par de petits bateaux, à peu près de la grandeur de nos bateaux de Tikhvin ; ils sont tirés par des hommes d'une écluse à l'autre. A chaque digue, on transporte la cargaison dans d'autres bateaux, placés au côté opposé. La plus grande partie de ces grains consiste en riz, mis en sacs, étalés sur le tillac.

De ce côté de la ville, et en général jusqu'à la distance de cinq verstes, tout à l'entour on trouve, à chaque pas, des cimetières, coupés par des champs cultivés ; les tiges des plantes avaient déjà plus d'une archine de hauteur.

Nous allâmes voir un tronc de hêtre (houang yang mou), très révééré des habitants de Péking ; il a plus de douze toises de long, et, près de sa racine, à peu près cinq pieds de diamètre ; on le conserve dans une remise ; le peuple croit qu'il a été vomi par la mer, sous la dynastie de Ming, il y a plus de deux cents ans. Un eunuque, poussé par sa dévotion, le transporta dans ces lieux, l'abrita d'un toit et érige une petite chapelle dans son voisinage ; d'autres nous assurèrent, au contraire, que cet arbre avait existé dans ces lieux, et qu'il avait longtemps embelli les environs de Péking ; les habitants de cette capitale le respectaient, à cause de sa dimension colossale ; ^{p2.104} enfin, ayant été déraciné par une

¹ On trouve plusieurs détails sur cette ville dans le [Voyage de lord Macartney, tome II](#), page 226, ainsi que dans le *Voyage en Chine*, de lord Amherst, tome I, page 227.

Voyage à Pékin

tempête, l'empereur Khian lounq, qui admirait tout ce qui était remarquable, et surtout les monuments de la piété, ordonna, il y a cinquante ans, de bâtir, sur la place occupée auparavant par le hêtre, un temple et un pavillon, où l'histoire de cet arbre est inscrite, en caractères taillés sur deux tables de marbre.

Cette inscription a été copiée sur l'original, écrit par Khian lounq, qui excellait dans l'art de bien écrire, et qui possédait une connaissance parfaite des langues mandchoue et chinoise ; du reste, il est difficile de décider avec précision à quelle espèce cet arbre appartient ; sa vétusté et l'action destructive de l'air ont singulièrement altéré son extérieur ; pendant la nuit, la cavité de cet arbre sert d'abri aux pauvres gens de la vallée.

Nous avons continué notre route vers l'ouest, jusqu'au cimetière de Sou thsing vang, prince du premier rang, l'un des huit princes mandchoux qui s'établirent à Péking, à l'époque de la conquête de la Chine. Chun tchi, père de Khang hi, premier empereur de la dynastie de Ta thsing, a fait construire ce cimetière, qui renferme des maisons, des temples, etc., pour rendre hommage aux talents militaires de Sou thsing vang. Le monument, proprement dit, est dans un pavillon ; deux grandes tablettes en marbre ^{p2.105} blanc y sont fixées sur le dos de tortues, également en marbre blanc. Les inscriptions, taillées sur ces tablettes, en caractères mandchoux, chinois et mongols, attestent à la postérité les exploits de ce général, qui se signala dans plusieurs combats livrés à différentes tribus mongoles ; on a établi, sous les branches d'un cèdre planté dans la cour, des passages, ou allées étroites, divisées par des colonnes de bois ; ils ont environ six toises de large, à compter de la racine. Un grand nombre de cyprès et de genévriers entourent ce cimetière.

En longeant la muraille méridionale du faubourg de Péking, nous avons passé devant plusieurs petites maisons de campagne. Parvenus à la porte de Young ting men, nous avons tourné au sud par la route qui conduit au parc, situé à trois verstes de la ville, à

Voyage à Pékin

droite du chemin. Au sud, parmi plusieurs monuments, on en remarque un bien extraordinaire. Deux tortues supportent deux tables, dont les inscriptions sont effacées par le temps ; de chaque côté, s'élèvent des statues ; à gauche, place d'honneur chez les Chinois, est celle d'un mandarin civil, et à droite celle d'un guerrier armé ; il y a aussi deux chevaux, et plus près du chemin, deux moutons : tout est en marbre blanc ; mais ce monument est prêt à s'écrouler, à cause du délabrement de la fortune des descendants de ceux qui l'avaient érigé. De tels ^{p2.106} monuments abandonnés sont assez communs dans les environs de Péking.

Par obéissance aux maximes de Confucius qui sont conformes à l'ancien usage chinois, de ne rien épargner pour prouver son amour filial, le plus puissant appui de l'ordre social, on s'est attaché à embellir les cimetières aux environs de Péking de monuments et de grands bocages de cèdres, de cyprès et de genévriers. Ces arbres contribuent beaucoup, par leurs émanations résineuses, à purifier l'air des cimetières. L'empereur actuel, comme je l'ai déjà remarqué, ayant mis un terme à ce luxe de piété filiale, nous vîmes aujourd'hui plusieurs enterrements assez simples, quoiqu'une foule de parents accompagnât le convoi.

Des cimetières bordent la route, jusqu'au parc ; quand on en approche, on passe sur un pont de marbre, construit sur une petite rivière, qui, pendant les pluies de l'été, déborde et cause assez souvent de grands ravages. Le parc a quatre-vingts verstes à peu près de circonférence ; il est entouré d'une muraille haute d'environ trois sagènes ou vingt-un pieds ; les tourbillons de vents du nord-ouest y ont formé de grands amas de sable. Quoiqu'une grande route le traverse, les sentinelles de la porte nous en défendirent l'entrée, parce que nous étions étrangers ; ils nous dirent d'en demander la permission à leurs officiers ; mais y entrevoyant quelques ^{p2.107} difficultés, nous jugeâmes à propos de retourner sur nos pas : du reste, ce parc ne renferme rien qui mérite une attention particulière. On y voit des arbrisseaux, de petits bocages,

Voyage à Pékin

dans lesquels courent des cerfs, des chèvres sauvages et d'autres animaux ; l'empereur y fait rarement manœuvrer les troupes ; quelquefois il y chasse les bêtes sauvages. Du haut d'une colline artificielle, située en deçà du pont, et élevée par l'art, on aperçoit l'intérieur du parc et la vallée qui y aboutit. On découvre, dans le coin, la cime bleuâtre des montagnes qui bornent, à l'ouest, la vaste plaine du Tchy li ¹, et qui s'étendent au sud, presque jusqu'aux rives du Houang ho.

Nous revînmes à la ville par le même chemin, en traversant le faubourg du midi, ou Vai lo tchhing. Nous passâmes devant les temples érigés en l'honneur du ciel et des inventeurs de l'agriculture, mais nous ne pûmes voir les bâtiments qui sont au-delà des enceintes. Près des temples, construits en pierres brutes, aux deux côtés de la route, on pouvait remarquer les traces de grands étangs, qui s'y trouvaient autrefois. L'empereur défunt, p2.108 après la conspiration qui éclata en 1813 ², ordonna de les combler, afin que lorsqu'il irait aux temples, des assassins ne pussent pas se cacher dans les roseaux ; précaution inutile pour un empereur qui ne trouve point de sûreté dans l'amour de son peuple.

17 avril. — Le P. Féreira vint nous voir dans la matinée, pour nous inviter, les archimandrites et moi, à dîner le lendemain, au couvent du Midi ; il me qualifia de centurion.

18 avril. — A neuf heures du matin, le bitkhéchi Fousangghe, de la septième classe, nommé par le tribunal pour être conducteur

¹ Tchy li signifie province de la Cour. Sous la dynastie des Ming, il y avait, en Chine, deux capitales ou cours, Pé king et Nan king. La province de Péking portait alors le nom de Pe tchy li, province de la cour septentrionale, et celle de Nanking, celui de Nan tchy li, ou province de la cour méridionale. Actuellement, les Mandchoux n'ont qu'une capitale, qui est Péking ; la province dans laquelle cette ville est située, porte simplement le nom de Tchy li. Kl.

² La révolte commença par des Chinois, parmi lesquels il y avait des descendants de la dynastie de Ming ; leur projet était d'exterminer les Mandchoux : l'inimitié contre les conquérants couve dans tous les cœurs chinois. T.

Voyage à Pékin

de la mission, se présenta chez moi ; il était accompagné du bochko Ourghentaï et du vieux nerbe, ci-devant au service de Tchhing lao yé, qui avait accompagné la nouvelle mission : celui-ci est actuellement attaché à Fousangghe, comme ayant déjà été en Mongolie, et *connaissant les affaires de ce pays*. Il était très fâcheux que ce nouveau conducteur, de même que l'ancien, ne parlât que le chinois, et ne sût ni le mongol, ni le mandchou, et que d'ailleurs il ne fût jamais allé au-delà de Tchang kia khéou ou Khalgan. Ainsi nous pouvions supposer que le bochko et le nerbe seraient les ^{p2.109} personnages les plus importants pendant la route. Fousangghe me conseilla de m'adresser, par écrit, au tribunal pour le départ de la mission, sans en fixer le jour, et de lui exposer en même temps que nous avions besoin de bestiaux pour notre voyage, afin qu'il pût d'avance donner l'ordre de nous en fournir la quantité nécessaire à chaque relai. Je répondis à Fousangghe que, malgré la grande perte que nous avions essuyée, il ne nous fallait d'abord que dix chameaux, et que nous étions prêts à en louer comme nous l'avions fait auparavant.

Je fis cadeau à Fousangghe de sept archines de casimir noir, pour un aliandaï, ou robe de dessus, de trois demi-archines de drap noir pour une robe, et d'une paire de peaux de la plus belle zibeline ; son domestique reçut une peau de maroquin rouge.

A onze heures, arrivèrent quatre équipages chinois, envoyés par les missionnaires portugais, pour prendre les deux archimandrites, M. Rasghildejev Ier et moi ; ces bons pères auraient désiré de recevoir tous les membres de la mission ; mais M. Voitséhovski fut le seul étudiant qui profita de leur invitation. Nous ignorions qu'ils avaient exprimé depuis longtemps leur envie, de régaler tous les Russes, même les Cosaques. Nous apprîmes, plus tard, que pour effacer l'humiliation qu'ils avaient éprouvée sous nos yeux de la part ^{p2.110} d'un officier chinois, ils avaient demandé expressément au directeur de la police de Péking la permission de recevoir les Russes comme des compatriotes ; ce qui leur avait été accordé

Voyage à Pékin

avec beaucoup de grâce.

L'évêque Pius, les PP. Ribeira et Féreira, nous accueillirent avec la cordialité la plus franche, et nous témoignèrent leurs regrets de ce que tous les Russes ne leur avaient pas fait l'honneur de se rendre à leur invitation. L'évêque s'entretint longtemps avec moi sur le nombre de nos armées, sur leurs armes, leurs uniformes, et principalement sur les Cosaques du Don, qui paraissaient l'intéresser le plus. Il prit beaucoup de part à la perte de nos bestiaux, et me demanda pourquoi les Russes ne venaient pas de Saint-Pétersbourg en Chine par mer, comme le font les autres Européens. Je lui répondis que le voyage à Péking, par terre, était pour nous plus sûr et plus court.

Les Portugais burent à la santé de notre empereur, et nous en fîmes de même à l'égard du roi de Portugal ; à trois heures après midi, nous revînmes chez nous.

L'archimandrite Pierre envoya, par l'étudiant Sipakov, au tribunal des affaires étrangères sa supplique pour demander la permission d'envoyer en Russie l'hiérodiaque Israël, et de le remplacer par l'interprète Frolov, sous le titre d'étudiant de la mission, russe à Péking. M. Sipakov nous dit à son ^{p2.111} retour que la requête avait été accueillie par les membres du conseil ; mais qu'ils avaient élevé quelques difficultés sur le remplacement de l'hiérodiaque par un laïque, en observant qu'un prêtre ne devait être remplacé que par un autre ecclésiastique.

21 avril. — A l'aube du jour, il s'éleva une tempête violente, accompagnée d'un grand bruit dans l'air, et d'une poussière épaisse ; cette tourmente dura jusqu'à midi.

23 avril. — D'après le calendrier chinois, c'était le quatrième jour de la quatrième lune. A onze heures du matin, Lieou szu hai et son associé arrivèrent chez moi pour traiter de notre voyage à Balgassoun ; je lui dis que nous ne quitterions pas Péking, avec

Voyage à Pékin

tous nos bagages, avant le 25 ou le 26 de cette même lune, c'est-à-dire vers le milieu de notre mois de mai. Quant au transport de nos personnes, il nous fallait un palanquin pour le chef de la mission précédente, deux palanquins, à deux mules chacun, pour les hiéromonaques Séraphin et Arcadius, qui se plaignaient de la faiblesse de leur santé ; deux grands chariots pour dix cosaques, seize chevaux et mulets de selle, pour moi, pour l'inspecteur des bagages, pour le plus ancien des cosaques, pour l'interprète ou l'hiérodiacre, pour MM. Sipakov et Zimailov, étudiants de la mission précédente, pour le bedeau Yafistsky, et pour neuf Cosaques, ^{p2.112} qui devaient escorter les brancards et les effets. Le poids du bagage fut provisoirement estimé à dix mille kin, ou livres chinoises.

Les entrepreneurs exigeaient 30 lan en argent (60 roubles en argent), pour chaque brancard, 20 lan pour un chariot, 6 lan pour un mulet ou cheval, et 6 lan pour cent kin de poids de bagage ; c'était énorme. Je leur offris de mon côté une somme un peu plus forte que celle que nous avait coûtée le voyage de Khalgan à Péking ; mais les entrepreneurs ne me firent pas une réponse décisive, et promirent de revenir dans deux jours.

Les hiéromonaques Séraphin et Daniel, et l'étudiant Voitsékhovsky revinrent aujourd'hui, après une absence de trois jours ; ils étaient allés aux eaux chaudes ¹, situées au pied des montagnes, trente-cinq verstes nord-est de Péking, dans le voisinage de Tchhang phing tcheou. Il y a, près de la source chaude, un petit château entouré d'un parc et d'un beau jardin ; c'est un pied à terre de l'empereur.

Le docteur Voitsékovsky, qui avait des connaissances en chimie, profita de cette occasion ^{p2.113} pour faire des observations sur la nature de ces eaux. Leurs effets sont très prompts et fort

¹ Le *Voyage de lord Macartney* fait mention de ces eaux chaudes ([tome III, pag. 7](#)) : « Près de ces montagnes, il y a des eaux minérales, qu'on appelle les bains de l'empereur, soit parce qu'il les a fait arranger à ses dépens, soit parce que quelqu'un de la famille impériale en a fait usage, ou parce que c'est à lui qu'est censé appartenir tout ce qui n'est point propriété particulière. »

Voyage à Pékin

salutaires ; mais les habitants de Péking n'en profitent guère ; les lama sont à peu près les seuls qui en fassent usage. Les soixante-quinze jours environ que j'avais passés en plein air, et au milieu des neiges et de la poussière des steppes mongoles, avaient influé d'une manière fâcheuse sur ma santé. La nécessité m'obligea de recourir également aux eaux chaudes de Péking. Les djanghin du tribunal, instruits de mon dessein, s'y opposèrent, en alléguant que le tribunal, jaloux de veiller à la tranquillité et aux jours des envoyés russes qui venaient en Chine, ne pouvaient se résoudre à me permettre de m'absenter pour trois jours de Péking, qu'en me plaçant sous la sauvegarde d'un bitkhéchi, et en se chargeant de tous les frais de mon entretien et des autres dépenses ; que du reste, je devais présenter une supplique à l'empereur, pour obtenir ce que je désirais. Alors j'oubliai l'intérêt de ma santé, pour ne pas exposer les honorables djanghin à tant d'embarras.

24 avril. — Aujourd'hui, cinquième jour de la quatrième lune, l'empereur est venu présenter ses offrandes au temple du Ciel ; ensuite, il a ouvert les premiers sillons dans le champ qui est près de l'autel, érigé en l'honneur de l'inventeur ^{p2.114} de l'agriculture. Cet usage, établi pour encourager le premier des arts, est observé le même jour dans tout l'empire, par le premier mandarin de chaque lieu. En revenant du cimetière de l'ouest, l'empereur avait visité pendant six jours consécutifs les temples les plus célèbres de Péking. Ce prince, qui avait observé un jeûne sévère, adressa ses prières à l'Esprit Suprême, pour le repos de son père défunt. Cet exemple est suivi par tous les mandarins de toutes les villes de l'empire. Dans les tribunaux, on expose, la veille du jour où les offrandes se font et avant les éclipses de soleil et de lune, une planche rouge, avec cette inscription, en caractères d'or, et dans les deux langues :

« Abstenez-vous et purifiez-vous ! »

En chinois, tsing tchaï, et en mandchou, bolgòmi, torgà.

Voyage à Pékin

25 avril. — J'envoyai, à deux heures après-midi, au tribunal des affaires étrangères, la supplique relative à notre départ de Péking ; nous l'avions fixé, au plus tard, au vingt-sixième jour de la quatrième lune (15 mai) ; j'y mentionnais également le besoin que nous avons de bestiaux. A l'exemple de M. Pervouchin, qui avait accompagné la mission en 1807 et 1808, j'offrais de payer les prix fixés pour le louage des chameaux et des chevaux ; c'était afin d'attirer sur ce point l'attention du tribunal, et de mettre nos ^{p2.115} conducteurs chinois dans l'impuissance de hausser arbitrairement ces prix, comme ils l'avaient fait dans les voyages précédents ; du reste, je désirais convaincre le tribunal que notre gouvernement ne prétendait nullement que ses sujets, pendant leurs voyages sur le territoire des autres états, leur fussent à charge, pour les choses qui leur étaient nécessaires en route, et je voulais prouver que le moindre service qui nous était rendu, serait toujours payé généreusement.

La supplique fut portée par l'inspecteur des bagages et l'interprète, accompagnés de M. Sipakov et de deux cosaques ; elle fut reçue gracieusement par les membres du tribunal, qui promirent une décision prompte et favorable ; mais une espèce de malentendu s'éleva dans cette occasion. Tho lao yé, le principal mandarin près la cour russe, pria l'inspecteur des bagages de m'informer que le tribunal était obligé de soumettre notre affaire à l'empereur, mais il n'osait lui avouer que les Russes, sujets du plus puissant des empires voisins de la Chine, avaient été obligés de payer les frais de leur voyage, dans les États chinois. Tho lao yé annonça que le gouvernement aurait été disposé pour prouver son amitié envers la Russie, à supporter toutes les dépenses de la mission jusqu'à Péking ; mais il aurait fallu pour cela que nous eussions perdu tous nos ^{p2.116} chevaux et nos chameaux ; il ajouta que le bitkhéchi qui accompagna la mission en 1807 et 1808, avait, suivant l'usage pratiqué à l'égard des Russes qui vont en Chine, comme à l'égard de ceux qui retournent en Russie, reçu

Voyage à Pékin

l'ordre de leur donner secours et protection. Si le bitkhéchi, pourvu de tous les moyens nécessaires, avait occasionné des dépenses extraordinaires aux Russes, ce qui avait été confirmé par M. Rasghildeïev, qui accompagna la mission avec un détachement de cosaques, il avait agi contre ses instructions ; mais ce fait n'était pas parvenu à la connaissance du tribunal, et on ne pensait pas que nous eussions l'intention d'entamer actuellement un procès contre lui. S'appuyant sur ces observations, Tho lao yé nous sollicitait instamment de changer dans notre supplique le passage où nous disions « que notre inspecteur avait été obligé de se procurer, à force d'argent, les bestiaux que nous avons perdus pendant que nous traversions la Mongolie ». Voulant conserver la bonne intelligence avec les autorités chinoises, et ne pas montrer une rigueur déplacée, nous consentîmes à corriger la requête, suivant le désir de Tho lao yé.

Le soir, il tomba beaucoup de pluie.

26 avril. — Pendant la nuit et la matinée, il fit une tempête violente.

A trois heures après-midi, je remis au tribunal ^{p2.117} des affaires étrangères la nouvelle supplique. Elle fut accueillie par les djanghin ; mais un des membres du tribunal suscita une difficulté. J'avais dans cette pièce sollicité l'assistance du gouvernement chinois, en m'appuyant sur le Traité d'amitié, qui existe entre les deux empires : le djanghin craignant probablement que nous ne voulussions nous appuyer sur ce traité, pour élever des prétentions plus fortes, insista pour que le mot traité fût remplacé par le mot convention, ce qui fut fait au tribunal même, par M. Sipakov, sur la traduction mongole : le texte russe resta tel qu'il était. L'absence de Tho lao yé, qui connaissait parfaitement la marche des affaires, produisit une nouvelle difficulté, qui, du reste, était dénuée de fondement. Nous avons demandé que le gouvernement chinois nous fournit les moyens de nous défendre, ou pour mieux dire, nous protégeât

Voyage à Pékin

contre les difficultés que nos conducteurs pourraient nous opposer, lorsque nous voudrions louer et échanger en route chez les Mongols, les bestiaux dont nous pourrions avoir besoin ; cette réclamation était basée sur le quatrième article du traité, qui s'exprime ainsi : « Si les marchands (il n'est pas question des missions) désirent acheter, en route, des chameaux, des chevaux et du fourrage, ou louer des ouvriers à leur dépens, il leur est permis d'acheter et de p2.118 louer. » Or, s'il est permis à des marchands, qui voyagent pour affaires de commerce, de se procurer à leurs frais tout ce dont ils ont besoin, il n'est que trop juste, d'après le sens du traité, d'accorder la même faculté à des ecclésiastiques et des étudiants, envoyés par le gouvernement russe à Péking, et qui peuvent être regardés comme des gages de paix et d'amitié entre les deux nations, dans la capitale de la Chine, et qui, d'ailleurs, durant leur séjour, sont entretenus aux frais du souverain de cet empire.

4 avril. — Après en avoir reçu la permission, nous prîmes tous congé de Tchhing lama.

Tchhing lama habite les grands temples au nord-ouest, près du palais ; nous vîmes en y allant, à la porte de l'est du palais impérial, un grand nombre de brancards, de calèches et de chevaux de selle, appartenant à des gens de la cour et à des mandarins. L'école de langue russe est dans le voisinage.

Les temples, sont peints en rouge ; ils sont vastes, majestueux et très bien entretenus. C'est là que séjourne le Foe vivant, ou koutoukhtou, que nous avons vu au service divin du 4 février ; depuis il s'était retiré dans son temple de Dolon noor, pour y passer l'été. On nous fit voir les appartements habités par ce pontife ; ils étaient très richement ornés, et meublés avec beaucoup de goût et de p2.119 recherche ; les cloisons de l'intérieur étaient en bois précieux et odoriférants ; des portes tenaient lieu de rideaux ; plusieurs pièces de feutres couvertes de beaux tapis étaient étalées sur le plancher ; de sorte que l'on y marchait mollement et sans

Voyage à Pékin

faire le moindre bruit. Les murs étaient décorés de tableaux tibétains et chinois ; dans deux appartements nous vîmes des pendules anglaises. Ces temples sont principalement habités par des lama des aïmak orientaux de la Mongolie ; le koutoukhtou de ces contrées préside à tout ce qui concerne le culte. Ces lama furent très satisfaits d'avoir une occasion de parler le mongol avec l'inspecteur des bagages et l'interprète.

Tchhing lama nous accueillit et nous traita de la manière la plus amicale ; il nous conduisit lui-même dans les temples. Après y avoir passé cinq heures environ, nous le quittâmes en lui exprimant notre sincère désir qu'il conservât ses dispositions favorables envers nos compatriotes qui restaient à Péking.

Nous fîmes enfin notre dernière visite aux lama, qui habitaient les couvents rouges de Houang szu. A l'approche du printemps, ces lieux s'étaient embellis d'une verdure tendre qui ornait les cours et les environs.

Il tomba de la pluie depuis le matin jusqu'à cinq heures après-midi, et la soirée fut sombre.

5 mai. — ^{p2.120} Chou ming, maître de l'école russe de Péking, vint chez M. Sipakov, pour le prier de traduire en russe le message en langue mongole, adressé par le tribunal des affaires étrangères, au sénat russe, sur le changement de la mission de Péking. Ce document avait été traduit en latin par le P. Gau. Je pris une copie de la traduction de M. Sipakov, pour la présenter à l'autorité suprême. Les membres des missions qui conservent des relations avec l'école de langue russe, en pourront profiter.

6 mai. — Un vent d'ouest assez fort souffla pendant toute la journée, et éleva des nuages de poussière.

10 mai. — L'entrepreneur Li lian ting pesa, en notre présence, avec le poids chinois, nos effets, ainsi que les livres achetés pour la

Voyage à Pékin

bibliothèque du département asiatique, pour celle de l'école de langues asiatiques d'Irkoutsk et pour celle de l'empereur à Saint-Pétersbourg. La plus grande partie de notre bagage était composée de ces livres, de ceux de l'archimandrite Hyacinthe, et de ceux des autres membres de la mission ; ils composaient la charge de quinze chameaux. On peut dire, sans exagération, que des huit missions russes venues de la Chine depuis cent ans, la nôtre avait emporté le plus de livres.

Tous nos effets pesaient onze mille kin, ou en poids russe environ quatre cents poud, en ^{p2.121} comptant cent kin pour trois poud, vingt-cinq livres et quatre-vingt solotnik ; il revenait donc à l'entrepreneur, en argent :

| | L. | T. |
|--|-----|----|
| A. Pour trois brancards à 10 liang chacun. | 30 | |
| B. Pour dix-sept chevaux et mulets de selle, à 2 liang 8 thsian chacun | 47 | 6 |
| C. Pour deux grands chariots, pour dix cosaques, à 10 liang chacun | 20 | |
| D. Pour le transport de onze mille kin d'effets par des chameaux, à 2 liang 3 thsian pour cent kin | 253 | |
| TOTAL | 330 | 6 |

Ou, d'après le poids d'eul liang phing, 750 roubles en argent.

Pour satisfaire à la demande de l'entrepreneur, il lui fut payé un à-compte de 116 liang en argent.

11 mai. — Une tempête violente dura toute la journée.

A quatre heures après-midi, Chou ming, maître de l'école russe, vint prendre congé de nous.

Vers le soir, le P. Gau rendit visite à l'archimandrite Pierre pour lui demander des renseignements sur le départ de l'hiérodiaque Israël, qui devait avoir lieu avant l'époque fixée.

Voyage à Pékin

12 mai. — A deux heures, après en avoir reçu la permission du tribunal des affaires étrangères, j'envoyai aux membres qui le composent ^{p2.122} l'inspecteur des bagages et l'interprète, accompagnés de M. Sipakov. On leur remit l'écrit adressé à notre sénat dirigeant ; il était daté du dix-huitième jour de la quatrième lune de la première année de Tao kouang, et en même temps je fus prié de me charger de le délivrer au sénat.

13 mai. — Le turkestâni Li lian ting me rendit le contrat relatif au transport de la mission jusqu'à Balgassoun, qui était écrit en langue chinoise. Notre départ fut fixé au vingt-sixième jour de cette quatrième lune (15 mai 1821), jour très heureux pour se mettre en route, d'après l'astrologie chinoise.

L'entrepreneur reçut encore une somme pareille à celle qui lui avait déjà été comptée, et de plus un liang par cheval, pour huit chevaux de selle destinés à huit des cosaques qui devaient aller dans les chariots. J'avais choisi ces cosaques pour former, avec les autres, une escorte de parade, pour aller de Péking à Thsing ho, premier relai.

A midi, Tho lao yé, commissaire de la cour, vint avec ses confrères nous dire adieu, au P. Hyacinthe et à moi ; ils nous apprirent que l'empereur avait envoyé des ordres au gousai-amban de Khalgan, au vang et à l'amban de l'Ourga, de nous aider de tout leur pouvoir à nous procurer des bestiaux, et de nous donner l'assistance dont nous pourrions avoir besoin ^{p2.123} pendant notre voyage. Je leur témoignai ma vive reconnaissance de cette mesure, et de l'accueil amical dont nous avons eu à nous louer pendant notre séjour à Péking, en les priant de conserver les mêmes dispositions obligeantes envers ceux des nôtres qui restaient dans la capitale. Nous nous séparâmes bientôt de nos protecteurs, qui nous avaient donné, et Tho lao yé surtout, des preuves véritables de leur affection sincère.

Vers le soir, Ourghentaï, qui devait nous accompagner, arriva

Voyage à Pékin

chez moi pour me demander si nous étions prêts à partir ; il ne négligea pas cette occasion de nous faire un portrait désavantageux du bitkhechi, Fousangghe, notre conducteur ; qui, nous dit-il, ne savait ni le mongol, ni le mandchou, et avait pris à son service le nerbe, dont nous avons eu déjà l'occasion de nous plaindre. Le bochko nous fit cette confiance pour prouver, au moins par des paroles, son attachement pour les Russes ; mais nous étions déjà à même d'apprécier la valeur de ses avis, et nous ne fûmes surpris que de l'esprit de jalousie des officiers mandchoux, qui n'ont point de honte de révéler les faiblesses de leurs camarades, même devant des étrangers.

14 mai. — Nous fûmes entièrement occupés des derniers préparatifs de notre départ ; nous avons passé cinq mois et demi dans la capitale de l'empire chinois.

@

CHAPITRE XIV

Description abrégée de Péking ¹

Observations générales sur Péking

@

p2.124 Péking signifie cour du nord ; le nom de cette ville est proprement Chun thian fou, ou *ville du premier ordre obéissante au ciel*. Elle n'a pas toujours été la capitale de l'empire ; les fondateurs des différentes dynasties qui ont régné p2.125 en Chine, choisissaient pour leur résidence les villes qui leur plaisaient le plus, et dont les habitants leur étaient le plus dévoués. C'est ainsi que depuis le troisième siècle avant notre ère, les villes de Tchhang ngan, actuellement Si ngan fou, capitale du Chen si, et de Lo yang, dans le Ho nan, furent alternativement, pendant onze cents ans, les capitales de la Chine. Les empereurs des dynasties postérieures jugèrent qu'il convenait mieux, d'établir leur cour, dans le nord de la Chine, à Péking ².

Suivant l'Histoire de la Chine, un des premiers empereurs de la dynastie de Tcheou (qui régna de 1122 à 256 avant J.-C.) bâtit une ville considérable, à peu de distance du lieu où est maintenant Péking. Khoubiläi, petit-fils de Tchinghiz khan, fonda la ville actuelle de Péking et lui donna le nom de Ta tou (grande capitale) ; elle fut aussi appelée King tchhing ou *résidence du prince*. Elle avait une

¹ Cette description de Péking est presque entièrement extraite de celle du P. Gaubil, publiée à Paris en 1765, par MM. de l'Isle et Pingré. Une traduction russe de cet ouvrage du P. Gaubil a été insérée par Stritter dans *l'Almanach historique et géographique de Saint-Pétersbourg*, pour l'année 1781. Pallas en a fait une version allemande, sur le manuscrit russe de Stritter ; il l'a imprimée dans le second volume de ses *Neue Nordische Beiträge* (Saint-Pétersbourg, 1781, 8°, pag. 208 et suivantes). M. Malte-Brun s'est trompé, en attribuant cette description de Péking à des Russes ou à Lange (*Précis de la Géographie*, III, pag. 519). Si ce chapitre ne faisait pas une partie intégrante du *Voyage* de M. Timkovski, je l'aurais volontiers supprimé. Il me paraissait cependant naturel que le lecteur trouvât dans un voyage à Péking la description de cette capitale ; même l'auteur ayant préféré de la traduire plutôt que de l'écrire lui-même. M. Timkovski, qui cite si régulièrement les auteurs auxquels il emprunte quelque chose, a oublié, en cette occasion, de nommer le P. Gaubil ; j'ai cru devoir réparer cette négligence. Kl.

² Ce nom est prononcé à Péking même Be dsing.

Voyage à Pékin

circonférence de soixante li ou plus de trente verstes russes.

Les descendants de Tchinghiz, qui régnèrent en Chine sous le nom de Yuan (1280-1367 après J.-C.), paraissent y avoir toujours résidé.

Le premier Européen, qui visita la Chine, Marco Polo, y voyagea dans le XIII^e siècle, et resta pendant plus de trois ans au service de p2.126 Khoubilaï. Il nous a laissé la description suivante de la capitale de son maître.

« La ville de Cambalou est située en Chine, sur les bords d'une rivière ; elle est très ancienne et depuis des temps reculés sert de capitale. Le nom de Cambalou signifie, dans la langue du pays, ville impériale ; en mongol Cam, empereur, et balig, ville. Le grand khan la porta à un autre endroit sur la même rivière, ayant été informé, par les astrologues, que l'empire était menacé d'une conspiration. Cette ville, bâtie en forme de carré, occupe une surface d'environ vingt-quatre milles, ayant de chaque côté une longueur d'environ six milles. Ses murailles, qui sont bâties en pentes douces, et peintes en blanc, ont vingt pieds de haut et dix de large. Chaque côté de ces murailles a trois portes principales ; il y en a douze en tout. Au près de chaque porte, se trouve une salle magnifique, et à chaque coin de la muraille, de beaux édifices, où l'on conserve les armes de la ville. Les rues et les places sont alignées, de manière que l'on peut de chaque endroit voir l'étendue de la ville, d'une porte à l'autre. Les rues sont garnies de chaque côté de belles maisons ; au milieu de la ville, on voit un édifice avec une cloche colossale, qui y est suspendue ; on la sonne chaque soir, par trois fois ; ce signal entendu, il est p2.127 défendu, excepté pour avertir un médecin ou une sage-femme, de sortir de chez soi jusqu'au lendemain, et alors on doit être pourvu d'une lanterne. Mille soldats sont

Voyage à Pékin

postés à chaque porte, moins dans la crainte d'une attaque de l'ennemi, que pour poursuivre les voleurs et les brigands ; car l'empereur prend les plus grands soins d'extirper ces gens dangereux.

Le mont King chan, de grands étangs et des canaux, sont autant de monuments de cette époque. Le troisième empereur des Ming, connu en Europe sous le nom de Young lo, (qui n'est que le titre honorifique des années de son règne), abandonna, en 1421, Nan king, la capitale du sud, et vint établir sa cour à Péking. Depuis ce temps, Péking a toujours été le séjour des empereurs et la capitale de toute la Chine. Son nom précédent de Pe phing fou fut depuis changé en celui de Chun thian ; Young Io la fit rebâtir, l'embellit de nouveaux édifices, et l'entoura d'une muraille nouvelle. Depuis ce temps, l'étendue et la distribution de Péking n'ont pas beaucoup changé. Après la conquête de la Chine, par les Mandchoux (1644), leurs empereurs, qui donnent à leur dynastie la dénomination de Ta thsing, établirent également leur séjour à Péking. Chun thian, le premier de ces princes, ne toucha point aux lois et aux coutumes chinoises, et transféra à Péking toute la juridiction ^{p2.128} souveraine de l'empire. Les Mandchoux, conquérants de la Chine, ainsi que les Mongols et les Chinois, qui avaient pris leur parti, formèrent la population de Péking.

D'après les observations astronomiques faites à Péking par les jésuites, la latitude de cette ville a été déterminée à 39° 42' 15" nord, et sa longitude à 7 h. 36' 22", ou 114° à l'est du méridien de Paris.

Péking est situé dans la partie septentrionale de la province de Tchy li, dont la seconde capitale est Pao ting fou. Péking est à peu près à deux cents verstes au sud de la grande-muraille, dans une plaine sablonneuse et nue. A quinze verstes, à l'ouest, s'élève une chaîne de hautes montagnes, qui se dirigent du nord au sud-ouest, et d'où sortent de petites rivières, qui arrosent une partie de la plaine ; l'une d'elles entre dans le King tchhing par sa partie

Voyage à Pékin

septentrionale, se sépare en plusieurs bras, environne le palais impérial, forme plusieurs lacs auxquels il paraît que la nature n'a pas seule travaillé, entoure toute la ville chinoise ¹, et réunie en un seul bras, sous le ^{p2.129} nom de Yun ho (canal de transport) ; elle se jette dans le Pe ho, près de Thoung tchéou, à plus de vingt-cinq verstes à l'est de Péking.

L'air de Péking est sain, même pour les étrangers. Les maladies épidémiques y sont rares, et les ravages de la peste n'y sont pas connus ; tous les ans, les eaux sont prises par les glaces, depuis la mi-décembre jusqu'en mars, quelquefois moins longtemps ; mais le froid n'y est jamais très rigoureux. Lorsque le thermomètre marque 10 à 12 degrés, on souffre moins qu'à Saint-Pétersbourg, par la même température. Le printemps est la saison des coups de vent ; les chaleurs de l'été sont accablantes, principalement dans les mois de juin et juillet ; ces chaleurs sont accompagnées de pluies abondantes, qui humectent le sol, composé d'argile et de sable ; quelquefois les eaux, en se précipitant des montagnes, détruisent des villages et causent de grands ravages. L'automne est la saison la plus agréable, surtout dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre ; alors l'air est doux, le ciel serein, le temps calme.

Péking est divisé en deux parties séparées l'une de l'autre par une haute muraille. Celle qui est au nord forme presque un carré parfait ², et se ^{p2.130} nomme King tchhing (ville de la cour). La ville du sud, ou chinoise, a la figure d'un carré long ; on la nomme Vaï tchhing ou Vaï lo tchhing (ville extérieure, ou simplement faubourg du sud) ; elle est moins large, du nord au sud, que la ville mandchoue ; mais, de l'est à l'ouest, elle est beaucoup plus longue.

¹ Voyez le plan de Péking qui est dans l'Atlas de ce voyage [c.a. : [ici](#), mais plan indisponible]. On a observé l'exactitude la plus scrupuleuse dans ce plan ; tous les objets dignes de l'attention des étrangers y sont fidèlement marqués. Les petites rues, les passages, etc., n'ont pu y trouver place. Il y a actuellement au dépôt des cartes de l'état-major, à Saint-Petersbourg, un nouveau plan de Péking, dessiné sur les lieux, sur une grande échelle et avec tous les détails.

² Quelques voyageurs pensent que la muraille du sud de King tchhing occupe un espace de onze li et un tiers de l'est à l'ouest, et celle de l'est neuf li et quelques

Voyage à Pékin

Le circuit des murs des deux villes, prises ensemble, est très différemment évalué par les géographes européens. Suivant la description de Péking, traduite du chinois par le P. Hyacinthe, l'enceinte du King tchhing seul est de quarante li, et les murs du Vaï lo tchhing occupent une longueur de vingt-huit li ; ainsi la circonférence totale de Péking est entre 43 et 44 li, ce qui fait à peu près 22 verstes ¹ ; ces murs, garnis de créneaux, sont de briques, hauts de quarante pieds ou d'environ six toises, en comptant les créneaux qui ont cinq pieds cinq pouces de hauteur. L'épaisseur des murs est de vingt-un pieds ; de sorte que l'on peut s'y promener à cheval. Pour ^{p2.131} cela, on a pratiqué, d'espace en espace, des rampes, ou talus, qui se prennent de fort loin, et forment une pente assez douce pour permettre à la cavalerie de monter au haut des murailles. Au reste, ce que nous disons ici ne doit s'entendre que des murs du King tchhing ; ceux du Vaï lo tchhing sont plus petits et plus simples ; ils ne diffèrent point de ceux des autres villes de la Chine.

Les portes de Péking sont au nombre de seize ; neuf appartiennent à la ville impériale ; les sept autres à la ville chinoise. Voici les noms de ces portes :

Dans le King tchhing

1° Porte appelée par le peuple Thsian men, quoique son vrai nom, gravé en caractères chinois, soit Tching yang men, c'est-à-dire porte directement tournée au soleil de midi ;

2° A l'est, Thsoug wen men (porte de la vénérable sagesse), vulgairement appelée Khata ;

3° Porte du sud-est, Tchhao yang men, ou du soleil levant,

pas du nord au sud (Lange, *Tagebuch zweier Reiser nach Péking*, pag. 143. Dans Pallas, *Neue Nordische Beyträge*, Vol. I, pag. 223.

¹ M. Orlov dit que chaque côté de la muraille du King tchhing est de six verstes, et le circuit entier de vingt-quatre ; les trois côtés du rempart du Vaï lo tchhing, à l'exception de celui du nord, occupent un espace d'environ seize verstes et quatre cents sagènes ; ainsi la circonférence de Péking, sans les faubourgs, serait de quarante verstes et quatre cents sagènes (*Description de l'Empire de la Chine ; Moscou, 1820, tome II, pag. 62 et 66*).

Voyage à Pékin

vulgairement Thsi khoua ;

4° Toung tchy men, directe d'orient ;

5° Au nord, Ngan ting men, porte de la paix stable.

6° Au nord-ouest, Te ching men, porte de l'exaltation de la vertu ; elle est destinée à l'entrée des troupes victorieuses ; p2.132

7° A l'ouest, Si tchy men, porte directe d'occident ;

8° Feou tchhing men, porte du rempart, vulgairement Phindzi ;

9° Au sud, il y a encore Siuan wou men, porte de la gloire militaire, vulgairement Chun tchhing men ;

Dans le Vai lo tchhing

10° A l'angle nord-est, Toung pian men, porte de l'angle oriental ;

11° Kouang kiu men, porte du grand canal, vulgairement Cha ho ;

12° Au sud, Tso ngan men, porte gauche de la paix.

13° Young ting men, porte de la constance éternelle ;

14° Yeou ngan men, porte droite de la paix ;

15° A l'ouest, Kouang ning men, porte du parfait repos ;

16° Si pian men, porte de l'angle occidental.

Les portes du King tchhing sont hautes et bien voûtées ; elle portent des pavillons de neuf étages, percés d'embrasures. Dans l'étage d'en bas, il y a de grandes salles, ou corps-de-garde, dans lesquelles se rassemblent les officiers et les soldats qui vont monter la garde. Au-devant de chaque porte est un espace de plus de trois cent soixante pieds, formant comme une place d'armes, et p2.133 renfermé par un avant-mur circulaire, de même construction que les murs de la ville. Cet avant-mur est défendu par un pavillon semblable au premier, et tandis que le canon du pavillon intérieur peut contenir ceux qui sont en-dedans de l'enceinte, celui du

Voyage à Pékin

pavillon extérieur peut battre toute la campagne voisine et les faubourgs. Les murailles sont d'ailleurs flanquées de petites tours carrées dont la distance est d'environ vingt toises ; il y a d'espace en espace des tours plus considérables surtout aux angles de la ville.

Les rues de Péking sont grandes, larges et tirées au cordeau ; elles ne sont point pavées ; mais le terrain en est ferme. Les principales ont environ vingt toises de largeur ; la rue nommée Tchhang ngan kiai, ou la large rue de la Tranquillité, a bien trente toises de large. C'est la plus belle de Péking ; elle va de l'est à l'ouest, elle est bordée au nord en partie par les murs du palais impérial, au sud, par plusieurs palais et tribunaux.

Les maisons de la ville sont très basses ; il n'y a souvent qu'un rez-de-chaussée ; elles sont de briques, et couvertes de tuiles grises. Les tribunaux et les palais des princes sont élevés sur un soubassement, et ont de belles portes ; les palais ont des toits couverts de tuiles vertes, vernissées. Les plus beaux édifices de Péking sont les temples ; ils sont grands et magnifiques, ornés de p_{2.134} colonnes et couverts de toits superbes en marbre blanc. Les rues sont bordées de boutiques, joliment décorées ; l'éclat et la diversité des marchandises exposées aux yeux du public présentent, dans plusieurs quartiers de la ville, un coup d'œil très agréable.

Les rues et les maisons de la ville chinoise sont fort inférieures à celles du King tchhing.

Outre ces deux villes, Péking a douze grands faubourgs, de deux verstes ou même de trois verstes de longueur.

Il n'y a point de faubourgs vis-à-vis des trois portes méridionales du King tchhing ; la ville chinoise y met obstacle. Il n'y en a point non plus hors de la porte Young ting men, qui est au milieu du mur méridional de la ville chinoise ; toutes les autres portes des deux villes ont leurs faubourgs correspondants.

Voyage à Pékin

La ville mandchoue, la ville chinoise et les douze faubourgs, pris ensemble, forment certainement une très grande ville ; en concluons-nous, comme l'ont fait plusieurs auteurs, que Péking renferme 20, 15, 10, 8, ou du moins 4 millions d'habitants ¹ ? ce serait, dit le P. Gaubil, une grande exagération. Premièrement, la moitié de ^{p2.135} la ville chinoise est déserte ; outre les vastes enclos du Sian nong than, temple érigé à l'honneur de l'inventeur de l'agriculture, et du Thian than, ou temple du Ciel, il y a des champs, des jardins et des sépultures. Dans le King tchhing, ou la ville mandchoue, outre le palais impérial, qui est très vaste, il y a un nombre considérable d'autres palais, de magasins, de lieux publics, de tribunaux, de lacs et de miao, ou temples ; ces lieux font plus de la moitié du King tchhing. D'ailleurs, les rues du King tchhing sont très larges, et les maisons des deux villes sont fort basses. Le P. Gaubil conclut de tout cela qu'il n'y a pas tant de logement dans le King tchhing, dans la ville chinoise et dans les faubourgs de l'une et de l'autre, qu'il y en a dans Paris et ses faubourgs. Il est vrai que la partie de Péking, qui est habitée, l'est beaucoup plus à proportion qu'une partie semblable de Paris ou de Saint-Pétersbourg. Les Chinois ne cherchent point à être au large dans de vastes appartements ; une chambre suffit souvent à plusieurs ; vingt Chinois se trouveront fort à l'aise où dix Européens se croiraient extrêmement resserrés. Le P. Gaubil est en conséquence persuadé qu'il y a au plus deux millions d'âmes dans les villes de Péking et dans les faubourgs : *ce n'est, dit-il, qu'une estime ; je crois, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas grande erreur.*

Il est très difficile, et presque impossible à un ^{p2.136} étranger de savoir quelque chose de positif sur la population de la capitale de la Chine, ou sur celle de l'empire, parce que le gouvernement ne tient pas, comme en Europe, des listes exactes des naissances et des

¹ Staunton dit que, d'après les meilleurs renseignements parvenus à l'ambassadeur anglais, la population de Péking s'élevait à environ trois millions d'âmes. [Voyage de lord Macartney, tome II, pag. 285.](#)

Voyage à Pékin

décès, et ainsi n'a pas des renseignements précis ; quoi qu'il en soit, en ne jugeant que d'après ce que j'ai exposé plus haut, et d'après mes propres observations, on peut estimer la population de Péking à deux millions d'ames.

Les Européens sont frappés du grand nombre d'habitants qu'on rencontre perpétuellement dans quelques rues du King tchhing, dans toutes celles de la ville chinoise, et dans les faubourgs ; ce nombre est si grand que les personnes de distinction sont obligées de se faire précéder par des cavaliers, pour écarter la foule et s'ouvrir un passage. On ne voit que très rarement les femmes dans les rues ; elles ont, comme les femmes mahométanes, le visage couvert. Les hommes, attirés dans les rues par le commerce, mais encore plus par la curiosité, s'assemblent en pelotons pour écouter les diseurs de bonne aventure, pour admirer des joueurs de gobelets, pour prêter l'oreille à des historiettes, ou à des chansons du jour, pour apprendre les effets admirables des nouveaux remèdes que les charlatans débitent.

Les Chinois sont, en général, d'une taille moyenne : on en voit beaucoup de petits ; ils ont les mains et les pieds petits, la peau jaunâtre ou ^{p2.137} basanée, selon les lieux qu'ils habitent, et leur manière de vivre. Ceux des provinces septentrionales sont plus blancs et plus grands que ceux du Kiang si et du Kouang toungh. Les kouli (porteurs) étant continuellement exposés à l'action de l'air, sont plus basanés que les kouan (mandarins), et beaucoup plus bruns que les femmes, qui vivent renfermées dans des harems ; le visage un peu aplati, avec les pommettes des joues très saillantes, le nez petit et retroussé, des yeux saillants et fendus obliquement, la couleur de la peau, les cheveux noirs et durs, les moustaches et la barbe peu fournies, indiquent le mélange des Chinois avec les Mongols ; il remonte principalement au temps de la conquête de la Chine, par les Mongols. La différence entre les Chinois et les Mandchoux est presque insensible ; ces derniers sont pourtant plus gras, plus forts et plus robustes. Plusieurs auteurs prétendent que

Voyage à Pékin

les Chinois se distinguent des Mandchoux par la facilité d'engraisser très vite, en faisant bonne chère, et en menant une vie oisive. Cette observation n'est pas sans fondement ; quoique j'aie eu l'occasion de voir beaucoup de Mandchoux très gras, tandis qu'on n'en pourrait pas dire autant des Mongols.

Quoique la physionomie des femmes soit plus agréable que celle des hommes, elle est pourtant bien éloignée du beau idéal qu'on admire dans ^{p2.138} les Géorgiennes. On rencontre, en Chine, des femmes, surtout parmi les Mandchoux, qui ont le teint aussi frais que les plus belles filles de l'Europe, sans recourir au fard, ni au rouge (dont plusieurs font un usage excessif) ; mais d'un autre côté, leurs petits yeux, quoique noirs et brillants, n'ont point cette expression qui donne tant de charme aux grands yeux bleus et noirs des Européennes. Les femmes mandchoues ont le visage presque entièrement semblable à celui des hommes.

Des pieds extraordinairement petits passent, en Chine plus qu'ailleurs, pour une grande beauté. La dimension des pieds fait le prix de la femme que l'on a le dessein d'épouser. Aussitôt qu'une fille est venue au monde, la sage-femme lui enveloppe les pieds d'un cuir très fort, qu'elle assujettit par une couture, et ensuite en serrant les pieds avec des bandelettes, on les empêche de se développer ; les doigts comprimés ne peuvent acquérir leur extension, et le pied pointu ressemble à un moignon ; en y comprenant le talon, il a rarement plus de deux pouces de long. De beaux souliers brodés font ressortir davantage cette difformité ; les pieds sont extrêmement gonflés à la cheville ; cet inconvénient est en partie caché par des pantalons de soie, ornés de franges. Cet usage insensé prive les femmes de la faculté de marcher. Les paysannes compriment ^{p2.139} également leurs pieds ; mais beaucoup moins que les femmes riches ; ces dernières peuvent à peine traverser les appartements de leur prison magnifique. Une jalousie excessive a pu seule porter les Chinois à introduire une mode si cruelle. De même que les Turcs et les Persans, ils

Voyage à Pékin

retiennent leurs femmes captives sous de forts verrous, et sous la surveillance des eunuques ; mais au moins les premiers ne les estropient pas. Plusieurs auteurs pensent que cet usage barbare n'est pas très ancien ; car Marco Polo, qui visita la Chine dans le XIII^e siècle, et qui parle assez souvent de la beauté des dames chinoises, et de leur parure, ne fait pas mention de cette coutume.

Les femmes mandchoues laissent à leurs pieds leur grandeur naturelle ; elles portent de beaux souliers qui sont brodés en soie, et ont des semelles de bois, hautes d'environ quatre pouces. Cette chaussure singulière les empêche de marcher librement, et produit un bruit assez fort, lorsqu'elles passent sur des pierres ou des planches ; il paraît que les femmes mandchoues, pour imiter l'allure chancelante des dames chinoises, ont adopté cette chaussure, qui, du reste, ne déforme pas leurs pieds.

Une ville si grande et si peuplée exige nécessairement une police bien exacte ; celle que l'on observe à Péking est telle, qu'il est extrêmement rare d'y entendre parler de quelque désordre. Il ^{p2.140} y a continuellement dans les rues des soldats l'épée au côté, et le fouet à la main, prêts à frapper ceux qui voudraient occasionner quelque tumulte. Ils ont soin que les rues du King tchhing soient entretenues dans la plus grande propreté ; ils mettent la main à l'œuvre s'il est nécessaire ; ils font la garde toute la nuit, et ne permettent à personne de sortir alors dans les rues, si ce n'est la lanterne à la main, pour quelque cause nécessaire, comme pour avertir un médecin ; ils interrogent même ceux qui seraient chargés de quelque commission de l'empereur ; et il faut toujours répondre d'une manière satisfaisante ; ils ont le droit d'arrêter, par provision, quiconque leur résiste ou leur est suspect. Le gouverneur de la ville fait souvent des visites, lorsqu'on s'y attend le moins ; les officiers de la garde doivent veiller avec un soin extrême sur les soldats qui sont à leurs ordres ; la moindre négligence serait punie, et l'officier serait cassé dès le lendemain. Ces soldats de garde sont des fantassins chinois, appartenant aux troupes irrégulières.

Voyage à Pékin

Il y a de plus, à Péking, une cavalerie nombreuse ; on la fait monter à 80.000 hommes ; son soin principal est de veiller à la garde des portes et des murailles, et de se tenir prête à marcher au premier ordre. Cette troupe est composée de huit divisions mandchoues, huit mongoles et d'autant de divisions d'Oudjen tchoukha (vol. I, pag. 15). ^{p2.141} Chaque division est distinguée par son uniforme et par la couleur de sa bannière (en chinois khi, et en mandchou gousa). La bannière jaune est la première ; son quartier dans le King tchhing occupe toute la partie septentrionale, de l'est à l'ouest ; ses subdivisions sont en bannière jaune, sans bordure, et en bannière jaune à bordure rouge. La seconde bannière est ou rouge sans bordure, ou rouge avec une bordure blanche ; elle a son quartier dans la partie occidentale du King tchhing, qu'elle n'occupe cependant pas en entier ; et la partie septentrionale en est affectée à la bannière jaune : et la troisième bannière ou la bannière bleue occupe la partie limitrophe du palais impérial. Cette même bannière bleue tourne ensuite au midi de ce même palais, et son quartier s'étend parallèlement au mur méridional jusqu'au mur oriental ; cette bannière est subdivisée en bannière purement bleue, et en bannière bleue avec une bordure rouge ; la première à l'est, la seconde à l'ouest. Enfin, la quatrième, ou la bannière blanche, a son quartier dans le milieu de la partie orientale du King tchhing, entre la bannière toute bleue, et la jaune bordée. Sa division toute blanche est au nord, et la blanche bordée en rouge au sud. Le général de chaque bannière a sous lui six lieutenants-généraux, auxquels est confié le commandement des troupes ; comme ces cavaliers sont partie Mandchoux, partie Mongols et partie Chinois, chaque bannière a ses bureaux, ^{p2.142} son arsenal, ses magasins, son trésor, et une école pour les enfants. Il faut observer qu'en Chine, comme autrefois en Russie, les militaires occupent en même temps les principales places de l'administration ; les ministres, les présidents des tribunaux, les mandarins, quoique lettrés, ne doivent pas ignorer l'art de monter à cheval, de tirer des flèches, etc. La garnison de Péking, à l'exception de la partie chinoise, ou de la

Voyage à Pékin

bannière verte, qui est stationnée dans le Vaï lo tchhing, est rarement au complet, parce que des régiments entiers vont faire le service des frontières ; par exemple, sur les bords de l'Ili, à Ouliassoutai, à Tchitchigar, dans le Tibet.

Une des principales attentions de la police de Péking, est de prévenir la famine. Il y a, tant dans la ville que dans les faubourgs, un grand nombre de greniers où l'on fait de très grandes provisions de riz, pour les années de disette. Les ordonnances au sujet de ces greniers sont fidèlement exécutées au voisinage de la cour ; si elles l'étaient de même dans les provinces, il n'y aurait pas de famine mais il y en a souvent par la négligence des mandarins. Outre ces greniers, l'empereur en a d'autres qu'il fait remplir de blé froment, de légumes et de provisions nécessaires à l'entretien des bêtes de somme.

Le King tchhing

Le King tchhing, ou ville impériale, qu'on ^{p2.143} appelle la ville mandchoue, est composé de trois villes, renfermées l'une dans l'autre, et chacune de ces trois villes a son enceinte particulière. Celle qui renferme immédiatement le palais impérial s'appelle Tsu kin tchhing, ville sacrée rouge. Dans le plan de Pékin de notre Atlas, les numéros 17, 18, 19 et 20, désignent les quatre grandes portes de cette enceinte, et en font connaître l'étendue. Il faut y ajouter aussi le terrain compris entre les portes n° 21 et 17, où est la principale entrée.

La seconde enceinte de la ville impériale est nommée Houang tchhing, ville auguste ; elle est terminée par les portes numérotées 22, 23, 24 et 25. Les Russes lui ont donné le nom de ville Rouge, à cause de la couleur de son enceinte.

Enfin la troisième enceinte entoure la seconde et comprend toute la ville mandchoue ; elle est occupée par les huit bannières dont il vient d'être question. On a dit plus haut qu'elle porte le nom de King tchhing, et qu'elle a neuf portes.

Voyage à Pékin

Le Tsu kin tchhing, ou le palais impérial

Nous avons déjà dit que l'enceinte de ce palais est déterminée sur le plan par les portes 17, 18, 19 et 20. Sa forme est donc une espèce de carré un peu plus long que large ; il est environné de fortes murailles crénelées, construites de briques ^{p2.144} et couvertes de tuiles de couleur jaune. Sur chaque porte est un pavillon vaste et élevé ; il y a aussi de semblables pavillons aux quatre coins de l'enceinte. Le Tsu kin tchhing a environ six li, ou plus de trois verstes de tour. Les murs du Tsu kin tchhing sont environnés d'un large fossé revêtu de pierres de taille ; vis-à-vis des portes septentrionale, orientale et occidentale, on traverse ce fossé sur des pont-levis.

Le dedans du palais est une enfilade de cours et de salles, ou appartements, qui semblent se disputer le prix de la beauté et de la magnificence. En entrant dans la ville mandchoue, par la porte du sud n° 1, et en allant au nord, on traverse d'abord une grande rue, parallèle au mur méridional de la ville. On entre ensuite sur un grand terrain carré, environné d'une grande balustrade de marbre. Ce terrain est terminé au nord par une seconde rue, et sa communication, de part et d'autre avec cette rue, est ornée d'un arc de triomphe. Cette rue aboutit à l'appartement 21, nommé Tai thsing men, en honneur de la dynastie mandchoue ; au bas, on voit trois grandes portes qui ne s'ouvrent jamais, que quand l'empereur veut sortir du palais ; les particuliers doivent entrer et sortir par les portes 26 et 27. La seconde porte 22, Thian ngan men, est voûtée, large et très profonde ; elle porte une très belle salle.

^{p2.145} L'espace renfermé entre les portes 21 et 22 forme une très vaste cour, pavée de grosses briques, posées de champ, et ornée à droite et à gauche de portiques et de galeries, soutenues par plus de deux cents colonnes ; cela, dit-on, fait un très bel effet. Cet espace, ou cette cour est terminée au nord par la rue Tchhang ngan kiai, avec laquelle elle a communication par les deux portes 26 et

Voyage à Pékin

27. A égale distance de ces deux portes, on voit dans la rue Tchhang ngan kiai deux arcs de triomphe, marqués sur le plan. Presque vis-à-vis de ces deux portes 26 et 27, on traverse un ruisseau ou un canal demi-sec, sur cinq ponts de marbre, ornés de colonnes, de balustrades et de figures de lions. Ces ponts conduisent au second portail (n° 22) ; cinq portes forment ce portail ; l'empereur seul peut passer par les trois du milieu ; les deux autres sont très basses ; elles sont ouvertes à tous ceux qui ont droit d'entrer au palais. Les plus anciens des princes mandchoux ont seuls la permission d'aller à cheval jusqu'à la porte intérieure. Ce portail a plus de vingt pas géométriques d'épaisseur ; il est surmonté, comme les autres, d'un très bel appartement, et suivi d'une cour moins grande, qui conduit au troisième portail (n° 28), nommé Touan men. Avant d'arriver à ce portail, on voit, à droite, le Thai miao (n° 29) ; le mot chinois miao signifie temple ; dans celui-ci, on rend un culte religieux aux ^{p2.146} tablettes des ancêtres des empereurs mandchoux. Ce temple est très bien entretenu ; l'empereur y va pratiquer, en temps réglés, les cérémonies usitées chez les Chinois, par rapport au culte des ancêtres. A gauche de la porte Touan men, on voit le Che tsu than : c'est un autre temple (n° 30) élevé à l'Esprit qui fertilise les champs. L'empereur y va également en temps réglés, pour y déposer les offrandes prescrites par l'usage.

Les n° 28, 31 et 32, sont les portes d'une vaste cour, où les princes du sang se rassemblent chaque mois pour recevoir les ordres de l'empereur. Les mandarins de la cour leur offrent le thé, et inscrivent leurs noms sur des registres destinés à cet effet. Quand ces princes ne peuvent pas venir faire leur cour aux jours marqués, on exige qu'ils donnent les raisons de leur absence. C'est dans cette même cour que les princes tributaires font hommage à l'empereur, soit par eux-mêmes, soit par leurs envoyés. L'empereur fait des présents, tant aux princes eux-mêmes, qu'à ceux qui sont envoyés pour les représenter, et ces présents sont considérés

Voyage à Pékin

comme des récompenses. Les présents destinés aux ambassadeurs Européens se distribuent dans cette même cour.

Les n° 33 et 34 indiquent deux bâtiments, dont un est probablement le miao de Fan king tchhang, ou le magasin des livres sacrés étrangers doit se trouver près du n° 31.

^{p2.147} Tout ce que nous avons vu jusqu'ici est, en quelque sorte, extérieur au palais ; c'est par la belle porte Ou men, ou du midi (n° 17), qu'on entre dans l'intérieur. Cette porte est composée de trois grandes arcades, et surmontée d'une salle plus vaste que celles des précédentes. A droite et à gauche, il y a deux corridors qui courent vers le sud, l'espace d'une portée de mousquet, ou environ, et qui sont terminés, tant au nord qu'au sud, par des pavillons ou des salles semblables à celles qui couronnent le pavillon du midi, mais beaucoup plus petites. Ces corridors s'étendent vers les n° 31 et 32 ; il y a sur le portail du midi une grosse cloche que l'on sonne, et un grand tambour suspendu, sur lequel on frappe lorsque l'empereur sort du palais, ou lorsqu'il y rentre.

Après avoir passé le quatrième portail, on entre dans une cour, et l'on traverse un fossé profond et rempli d'eau, sur cinq ponts, ornés de parapets, pilastres et perrons, avec des figures de lions, et d'autres sculptures, le tout de beau marbre. On arrive de là à trois portes, qui sont marquées sur le plan, mais qui ne sont pas numérotées ; on passe de là dans la belle cour de Tai ho tian, dans laquelle on peut aussi entrer par les portes latérales n° 35 et 36. Cette cour est terminée à droite et à gauche par des portes, des portiques et galeries, ornées de balcons, et ^{p2.148} soutenues par des colonnes ; on assure que le tout produit un effet absolument frappant. Au nord de cette cour (n° 37), on voit la superbe salle du Tai ho tian, ou de la grande unité, qui est la salle du trône ; on y monte par cinq escaliers de quarante-deux marches chacun, le tout de marbre très fin. L'escalier du milieu est fort large ; il est réservé pour l'empereur ; les princes et les mandarins du premier rang

Voyage à Pékin

montent par les deux escaliers voisins ; les deux extrêmes sont les plus étroits ; ce n'est que par ces deux derniers que les eunuques et les officiers du palais peuvent monter au Tai ho tian. Au premier jour de l'an, et en d'autres jours de grande cérémonie, les mandarins s'assemblent, selon leur rang de dignité, dans la cour du Tai ho tian. L'empereur est assis dans la salle sur son trône, les princes, les ministres et les grands du premier ordre sont assis près de lui ; les mandarins soit d'armes, soit de lettres, font leurs soumissions au souverain, en se prosternant à diverses reprises, et en frappant du front contre terre. C'est dans cette même salle que l'empereur donne audience aux princes étrangers et à leurs ambassadeurs. Cette salle était, dit-on, une des merveilles du monde, sous les empereurs chinois ; mais le rebelle Li tsu tchhing s'étant emparé de Péking et du palais, sous le règne du dernier empereur de la dynastie des Ming, et se voyant obligé d'abandonner sa proie, par la ^{p2.149} crainte des Mandchoux, qui s'approchaient à grandes journées, voulut signaler sa férocité avant son départ ; il mit le feu au palais, et le Tai ho tian fut entièrement consumé. Les Mandchoux l'ont rétabli depuis, sinon avec autant de magnificence, au moins dans le même goût qui avait dirigé sa première construction.

Au-delà du Tai ho tian, il y a de chaque côté un passage (n° 38 et 39) ; puis on voit une longue suite d'appartements séparés les uns des autres par des cours, plus ou moins spacieuses. Le septième est celui de la salle très élevée ; le huitième celui de la grande salle de la hauteur moyenne. C'est dans la neuvième, nommée la Souveraine concorde, que l'empereur se rend deux fois par jour pour conférer des affaires de l'État, avec ses colao, ou ses ministres, et avec les présidents des six grands tribunaux. Le dixième appartement est le Portail du Ciel serein, et le onzième est appelé la Demeure du Ciel serein ; c'est le plus haut, le plus riche et le plus magnifique de tous. Dans la cour qui le précède, on voit une espèce de tour de bronze doré, finissant en pointe, haute de

Voyage à Pékin

douze ou quinze pieds, relevée par un grand nombre de petites figures, travaillées avec une grande délicatesse. Aux deux côtés de cette tour, il y a deux grands brasiers de bronze doré où l'on brûle jour et nuit des odeurs. Les deux appartements suivants, celui de la *belle* p2.150 *et agréable maison du milieu*, et celui de la *maison qui reçoit le Ciel*, forment, avec le précédent, ce que l'on peut appeler proprement le logement de l'empereur ; c'est en effet dans ces trois appartements que l'empereur réside avec l'impératrice régnante, les reines et les concubines. Ce logement est renfermé dans un espace carré long que l'on doit placer aux environs du n° 40 ; car on n'a pas pu représenter tous ces appartements sur le plan. L'enclos de l'appartement de l'empereur et de l'impératrice a des murailles et des portes plus élevées que n'en ont les enclos des reines et de concubines. Au reste, il y a dans tous ces enclos de petits canaux, des jets d'eau, des lacs, des parterres, des vergers, etc. L'impératrice-mère loge dans un grand et beau palais, à l'ouest de la cour du Tai ho tian (n° 41) ; il s'appelle Tsu ning koug, palais de la compassion et de la tranquillité ; à l'est de la même cour est un autre palais (n° 41), habité par le prince héritier ; lorsqu'il y en a un de déclaré, l'espèce de portail figuré au n° 40 n'est point une porte, c'est un arc de triomphe.

Derrière le logement de l'empereur est un vaste jardin, nommé le Jardin impérial, et qui tient lieu du quatorzième appartement ; il conduit au quinzième, qui porte le nom de la *divine vertu militaire*. Ce portail est une des portes du Tsu kin tchhing ; il y a encore au-delà des p2.151 appartements appartenant à l'empereur ; ils font partie du Houang tchhing, dont nous donnerons la description dans le paragraphe suivant.

Outre les cours et les appartements dont nous venons de parler, on voit encore dans le Tsu kin tchhing plusieurs tribunaux et surtout le Kiun ki tchou, le conseil privé ¹ ; le Nei ko, le sénat ; le

¹ Cette explication est fautive ; Kiun ki tchou en chinois, et Tchookhai naskoûn ni ba est le nom de l'endroit où l'on traite ce qui concerne l'emploi des troupes et

Voyage à Pékin

Nei ou fou, le trésor de la cour ; un grand nombre de manufactures et de magasins, plusieurs beaux miao, des écoles où l'on apprend la langue mandchoue et la chinoise, une imprimerie impériale, une belle apothicaire avec des laboratoires.

Le Houang tchhing

Cette enceinte, commençant au n° 21, va au nord le long de la rue Tchhang ngan kiai jusqu'à l'arc triomphal qui est près du lac le plus méridional ; puis tournant à l'ouest, elle monte de nouveau au nord, passe à la porte n° 25, de là s'étend à l'est, en passant devant le lac septentrional, et après la porte n° 24, traverse un petit ruisseau qui vient du nord ; elle se prolonge ensuite au sud, le long du bord oriental de ce ruisseau, où elle est coupée par la porte n° 23 ; elle traverse une seconde fois le ruisseau et atteint la ^{p2.152} porte n° 22 ; ensuite elle retourne au sud vers la porte n° 21, où elle a commencé ; on lui donne un circuit de dix-huit li, environ dix verstes. Toute cette enceinte était destinée au palais de l'empereur Tchhing tsoung (de 1402 à 1424), qui la fit bâtir en l'état où elle est maintenant ; mais les empereurs ses successeurs en ont concédé divers emplacements à des particuliers ; ils ont permis que quantité de marchands s'y vinssent établir ; ils y louent même actuellement un grand nombre de boutiques. Cette enceinte est, en général, habitée par des gens employés au service de la cour.

En sortant du Tsu kin tchhing, au nord, par le portail de la Valeur surnaturelle, on traverse le ruisseau ou le fossé sur un beau pont en marbre, extrêmement large, et l'on arrive au seizième appartement du palais : il s'appelle le *Portail fort élevé du nord* (n° 43). Le dix-septième est nommé le *Portail de Van soui*, ou de *dix mille années*. Van soui est un des surnoms qu'on a coutume de donner à l'empereur. Ces deux derniers portails sont séparés par une cour, longue de trente toises du sud au nord, et d'environ deux cents toises de l'est à l'ouest.

autres affaires relatives à l'administration de l'armée. Kl.

Voyage à Pékin

Les portes, n° 44, 45 et 46, sont celles d'un vaste enclos où est le King chan, ou *la montagne resplendissante*. Cette montagne a été construite de main d'homme : on y a employé ^{p2.153} la terre qu'on a retirée en creusant les fossés et les lacs. On dit que sa base consiste en un tas énorme de charbons, que l'on tenait en réserve pour le cas où la ville serait assiégée par l'ennemi. Le King chan est composé de cinq collines, de hauteur médiocre ; celle du milieu est la plus haute ; les autres se présentent à l'est et à l'ouest, en dégradant ; elles sont couvertes d'arbres, rangés avec symétrie jusqu'à leur sommet ; on y avait rassemblé des lièvres, des lapins, des cerfs, des daims, d'autres animaux semblables, et sur le sommet des arbres mille oiseaux faisaient retentir l'air de leurs gazouillements mélodieux. C'est sur cette montagne que l'infortuné Hoai tsoung, dernier empereur de la dynastie Ming, se réfugia pour éviter de tomber vif entre les mains du rebelle Li tsu tching, qui s'était rendu maître du palais. Ce malheureux prince abattit sa fille à ses pieds, d'un coup de sabre, et se pendit ensuite à un des arbres du Tzin chan, le 15 avril 1644, au matin. La veille, au soir, l'impératrice, son épouse, s'était dérobée à la poursuite de Li tsu tching en se donnant, dans le palais, une semblable mort. L'empereur Khian loung a beaucoup embelli le King chan ; il y a fait construire de beaux jardins, des promenades agréables, des appartements magnifiques, des salles de spectacle et de concert ; le tout forme maintenant un séjour vraiment délicieux.

^{p2.154} Au nord de la montagne, on voit un portail (n° 47) ; plus haut, on voit plusieurs palais (n° 48), nommés les palais royaux de *Longue vie*. Ces palais sont actuellement inhabités ; on y expose les corps des empereurs à leur décès, jusqu'à leurs funérailles. On entre ensuite dans une rue longue et large, bordée à gauche par une enfilade de boutiques à un étage, par des ateliers d'artificiers et de vernisseurs, par des chantiers de bois de charpente, et par une seconde enfilade de boutiques pareilles à la première. A droite, il y a deux semblables enfilades de boutiques ; l'intervalle entre ces

Voyage à Pékin

deux enfilades est rempli par des maisons, ou même par des palais ; il y a également un petit bâtiment en bois, qui est habité par des soldats de la garde impériale. Cette rue est terminée par le portail de Ti ngan (tranquillité terrestre) ; ce portail, qui est une des portes du Houang tchhing, forme le vingtième et dernier appartement du palais impérial ; on pourrait même le compter maintenant pour le vingt-unième, depuis que l'empereur Khian loung a fait construire sur le King chan les palais dont nous avons parlé plus haut.

Comme les lieux les plus remarquables du Houang tchhing et du King tchhing sont, pour la plupart, des temples ou miao, des tribunaux et des palais, pour ne pas trop multiplier les renvois particuliers, nous avons cru devoir employer ^{p2.155} quelques renvois généraux. Les temples ont été désignés par une étoile, ou astérisque. Nous avons cru cependant devoir omettre un grand nombre de petits miao ; les étoiles auraient été trop multipliées ; d'ailleurs, il n'y a point de palais de prince qui n'ait son miao.

La lettre *d* désigne un palais de régulo ou de prince. Les princes du sang sont divisés en différentes classes : on donne aux régulos de la première classe ou du premier ordre le titre de tsin-van, à ceux du second celui de kiun vang, à ceux du troisième celui de béilé, au quatrième celui de beitsu, et au cinquième celui de koung. Quand il meurt un de ces princes, sa dignité ne passe qu'à celui des enfants qui a été choisipour lui succéder ; les autres enfants, sous les noms de beitsu et de houang taïdzi, ou *princes aux ceintures jaunes*, ne sont que des regulos du quatrième ou cinquième ordre. Il y a encore des princes d'ordre inférieur ; ceux-ci n'ont point de palais affecté. Au reste, les Mandchoux peuvent être princes, non seulement par la naissance, mais encore par des alliances avec la famille impériale.

La lettre *p* désigne des tribunaux, soit souverains, soit dépendants ; nous aurons lieu de parler de plusieurs de ces tribunaux.

Voyage à Pékin

A l'ouest du Tsu kin tchhing et du King chan, on trouve de grands lacs creusés de main d'homme.

On voit, au nord, cinq pavillons construits dans le lac même ; l'empereur y fait des promenades en bateaux. Cet endroit, suivant le récit des habitants de Péking, est, pendant l'été, le séjour des plus belles femmes du harem de l'empereur.

Au-dessus, au n° 49, est un lieu très agréable avec de très beaux appartements sur le bord du lac. Au nord de cet appartement, il y a un temple d'idoles, où l'on voit une statue de Foe, d'une grandeur extraordinaire ; elle est de bronze doré ; la statue a cent bras ; elle est haute de plus de soixante pieds. Ce temple n'est bâti que depuis peu de temps, il forme un très beau bâtiment, couvert de trois toits. Un peu plus au nord, on trouve sur le plan une espèce de porte, c'est celle d'un jardin vaste et magnifique. Au nord-est de cette porte est un autre temple.

En redescendant au sud, on voit une île dans le lac (n° 50). Cette île forme une petite montagne sur laquelle est le pe tha, ou la pyramide blanche. La petite montagne est composée de pierres rares, transportées des provinces méridionales de la Chine, depuis les temps les plus reculés. La dynastie actuelle a fait de cette île un lieu de dévotion pour les Mongols ; des eunuques y font le service au lieu de lama. On y voit des temples, plusieurs appartements avec des galeries ouvertes et couvertes, très bien exécutées et dans le meilleur goût ; le point de vue est charmant, et les p2.157 galeries qui s'étendent le long du lac font un très bel effet.

Sur les bords orientaux du lac, il y a le jardin des mûriers (Sang youan), destiné à élever des vers à soie. Le temple (n° 51), qui est à son angle nord, est consacré au génie protecteur des vers à soie. L'impératrice douairière y en fait nourrir ; les darnes de la cour se partagent cette occupation pour encourager cette branche d'industrie indispensable à l'habillement des habitants de la Chine.

En remontant du même côté, entre les deux montagnes, celle de

Voyage à Pékin

King chan et celle de la pyramide blanche, on voit (n° 52) un beau palais, où est placée la tablette de l'empereur Khang hi. L'empereur se rend dans ce temple à des jours déterminés pour honorer la mémoire de ce grand prince, l'un des plus illustres et des plus heureux monarques que la Chine ait jamais eus. Il occupa le trône depuis l'an 1662 jusqu'au 20 décembre 1722 ; il a toujours favorisé les missionnaires européens ; ceux de la compagnie de Jésus ont eu une part distinguée dans sa protection et dans ses faveurs. Le lac où est l'obélisque est séparé, par un superbe pont en marbre, d'un autre grand lac qui s'étend à deux li, vers le midi ; les bords de ce lac sont également ornés de palais, de temples et de pavillons.

Du côté sud (n° 53), doit être le palais ou la ^{p2.158} belle maison de plaisance nommée Yng thai ; il y a des jardins, des salles et des promenades magnifiques ; les bâtiments qu'on y voit sont, pour la plupart, du temps des empereurs mongols ou de la dynastie des Yuan. La porte (n° 54) conduit du palais au lac du midi.

A l'ouest de ce lac, on voit (n° 55) un couvent qui appartenait auparavant aux jésuites français, et d'où ils ont déterminé le méridien de Péking. Cet édifice est connu à Péking sous le nom de Pe thang, ce qui veut dire le temple septentrional.

En suivant le mur du Houang tchhing, au nord de la porte (n° 25), on trouve au-dessus du n° 56 plusieurs bâtiments semblables, rangés en enfilade vers le nord. Ce sont des magasins de poudre à canon et de salpêtre ; il y a dans la ville beaucoup d'autres magasins de soie, de nattes, de peaux, de toile, de thé, d'huile, de vins, de vinaigre, d'œufs, de porcelaine, de vernis, de bois, de charbon, etc..

Vis-à-vis des magasins à poudre, en tirant à l'est, on voit, au n° 57, un enclos destiné à renfermer des tigres ; il y a au-dessous un grand temple lamaïque.

Absolument au nord-ouest du Houang tchhing, en dedans de

Voyage à Pékin

l'enceinte, il y a un pavillon n° 58 où se met l'empereur lorsqu'il vient voir ses soldats tirer de la flèche et courir à cheval.

p2.159 A l'angle nord-est du Houang tchhing, il y a (n° 59) un terrain où l'on fait la poudre à canon ; de l'autre côté du ruisseau, on trouve un bâtiment (n° 60), où l'ou travaille aux meubles de l'intérieur du palais ; plus bas (n° 61), est le vaste temple mongol de Soung tchou szu, habité par le kontoukhtou, le premier des trois grands prêtres de la religion lamaïque, résidant à Péking. Auprès de ce temple est l'imprimerie pour les livres de prière, en langue tibétaine.

N° 62. Écuries de l'empereur ; il y en a plusieurs autres dans ce quartier.

N° 63. Écoles de langue russe pour les Mandchoux.

En descendant toujours au sud, on rencontre un lieu marqué n° 64 ; c'est la salle des archives. Au midi de cette salle, il y a (n° 65) un tribunal auquel ressortit tout ce qui concerne les cuisines du palais. Un autre tribunal (n° 66), près de l'enceinte du Tsu kin tchhing, est destiné à régler ce qui regarde les images des esprits tutélaires des maisons.

Au bas du Houang tchhing, ou au sud de cette enceinte, on voit un pavillon entre le ruisseau et le mur jaune (n° 67) ; c'est une salle d'où les grands voient faire l'exercice de la flèche.

Description du King tchhing.

Cette troisième enceinte est la même que celle de la ville mandchoue.

p2.160 Au sud du Houang tchhing, et à l'ouest de l'entrée du palais, est le Tchou kou ting (n° 68) ; c'est un salon où il y avait autrefois un tambour ; des mandarins et des soldats y faisaient garde jour et nuit. Jadis, quand quelqu'un ne pouvait obtenir justice et qu'il se croyait trop vexé, il allait frapper le tambour ; à ce bruit, les mandarins étaient obligés de venir, d'examiner les griefs de

Voyage à Pékin

celui qui se plaignait, et de lui rendre ou de lui faire obtenir la justice qu'il demandait. Aujourd'hui cet usage est aboli.

En continuant de suivre à l'ouest la rue du *Perpétuel repos*, on trouve, à gauche, un autre bâtiment ; c'est un magasin contenant les drapeaux, banderoles et autres ornements, qui suivent l'empereur lorsqu'il sort du palais. Plus loin, à l'ouest M, est la principale mosquée mahométane pour les Tourkestâni ; de l'autre côté, ou à l'est de l'avenue du palais, dans la même rue, on voit (n° 69), un autre magasin où l'on conserve les ornements qu'on porte devant l'empereur en pareilles circonstances ; tout le reste de ce quartier est presque entièrement occupé par des tribunaux. Il y a six tribunaux souverains desquels dépendent tous les autres. Il a été question plus haut des tribunaux de l'intérieur du palais ; ceux-là forment comme le conseil privé du prince ; ils sont supérieurs à tous les autres même aux six tribunaux souverains. p2.161

N° 70. A l'est de l'avenue du palais impérial, est Tsoung jin fou, ou le tribunal des princes ; il règle tout ce qui concerne la famille impériale.

N° 71. Li pou, ou le tribunal des mandarins ; c'est la première des six cours souveraines ; sa fonction est de fournir des mandarins à toutes les provinces de l'empire, de veiller sur leur conduite, d'en informer l'empereur.

N° 72. Hou pou, ou le tribunal des trésoriers ; il a la surintendance des finances de l'empire ; et juge tous les procès relatifs aux possessions territoriales ; c'est le second tribunal souverain.

N° 73. Li pou, tribunal des rites ou du cérémonial, est le troisième tribunal souverain. Il règle tout ce qui concerne les cérémonies chinoises, la religion, les études, l'introduction et l'entretien des ambassadeurs, etc.

N° 74. Thai i yuan, le tribunal des médecins.

N° 75. Khin thian kian, tribunal de l'astronomie ; il est

Voyage à Pékin

subordonné au tribunal des rites.

N° 76. Houg lou szu, tribunal des cérémonies de la cour.

N° 77. Koung pou, tribunal des ouvrages publics.

N° 78. Ping pou, quatrième cour souveraine, ou tribunal de la guerre ; il veille, sur l'armée, ainsi que sur la porte dans l'intérieur.

N° 79. Hing pou, ou la chambre criminelle, cinquième tribunal souverain. p2.162

N° 80. Tou tchha youan, ou tribunal des censeurs de l'empire, nommé par d'autres tribunal de la police ; les procureurs du gouvernement dépendent de ce tribunal. Il reçoit également les suppliques adressées à l'empereur dans les cas urgents.

Le tribunal qui est au-dessous du n° 79, est une seconde cour criminelle, dépendante de la première.

Les trois petits tribunaux inférieurs que l'on voit à gauche, sont les hôtels particuliers de trois lieutenants criminels pour Péking.

En revenant à la partie orientale de la rue du Perpétuel repos, on trouve (n° 81), le Han lin youan, ou le tribunal de l'histoire et de la littérature chinoise ; les présidents et les mandarins qui composent ce tribunal sont des docteurs choisis, appelés *han lin*. Tous les savants de la Chine, toutes les écoles, tous les collèges, dépendent de ce tribunal. C'est lui, qui choisit et nomme les juges et les examinateurs des compositions qu'on exige des lettrés, avant que de les promouvoir aux grades ; c'est pareillement dans ce même tribunal qu'on désigne ceux que l'on croit les plus capables de réussir dans les pièces d'éloquence ou de poésie destinées à être récitées devant l'empereur.

En suivant ce même canal au midi, près du pont Tchoung yu ho khiao (n° 82), on trouve la p2.163 cour russe et le couvent de la Purification dépendant du saint synode. La mission russe y demeure depuis plus de cent ans ; l'enceinte de cet établissement, appelé en chinois Hoi thoung kouan, renferme tout ce qui peut en rendre le

Voyage à Pékin

séjour agréable ; plus de cinquante personnes peuvent y loger à l'aise ; il y a de beaux jardins, des vergers, des parterres. Quiconque aime l'étude peut passer le temps sans s'ennuyer à Péking : on y trouvera toujours assez d'objets pour s'occuper !

L'église de Notre-Dame-de-l'Assomption, qui appartient au couvent russe, est située à l'extrémité nord-est du King tchhing (n° 83). Sous l'empereur Khang hi, en 1685, on y avait placé nos cosaques faits prisonniers dans la ville d'Albazin, sur la rive gauche de l'Amour. Il y a près de cette église, plusieurs maisonnettes qui appartiennent au couvent (n° 82). Au sud de la maison des Russes, et contre la muraille de la ville, est Kao li kouan, ou maison des Coréens.

En allant un peu au nord-est de la maison des Russes, après avoir passé le canal dans la rue du Perpétuel repos, on arrive au n° 85. C'est Li fan youan, ou le tribunal des affaires étrangères, qui concernent les Russes, les Mongols, Ili, le Tourkestan oriental, le Tibet et la Corée.

Presque vis-à-vis de la porte de ce tribunal, au midi de la même rue, est le : Thang tsu (n° 86), ou le temple des ancêtres de la dynastie mandchoue. ^{p2.164} Le premier jour de l'année, le premier jour de chaque mois et dans des circonstances particulières, l'empereur vient dans ce temple pour se conformer à l'usage. Quand une armée revient victorieuse, l'on y adresse des actions de grâces à l'Être-Suprême.

Beaucoup plus à droite, et un peu plus haut, près du mur oriental de la ville, au n° 87, est le Koung yuan, ou Kiu tchhang, qui est une dépendance du Han lin youan ; c'est un vaste enclos où se font les compositions des lettrés qui aspirent aux grades ; il y a un très grand nombre de chambres ou de cellules, et de fort beaux appartements pour les mandarins qui doivent présider aux examens ; ceux-ci veillent aussi sur les compositions, tant pour entretenir le bon ordre, que pour empêcher ceux qui composent de faire usage de la composition des autres. On veille avec la même

Voyage à Pékin

sévérité à ce que les candidats n'apportent point de livres, ou des ouvrages composés par d'autres. Dans les capitales des provinces, il y a de pareils enclos pour les examens. L'empereur nomme souvent des han-lin de la capitale, pour y présider ; ces han-lin sont en grande autorité ; ils vont de pair avec les plus grands mandarins.

L'observatoire impérial (n° 88) touche au mur oriental de la ville vers le midi ; cet observatoire a été bâti en 1279, sous la dynastie des Youan. ^{p2.165} Comme les anciens instruments astronomiques ne pouvaient plus servir, l'empereur Khang hi ordonna, en 1673, d'en fabriquer de nouveaux sous la direction des jésuites. On conserve également dans cet observatoire les instruments astronomiques que le roi d'Angleterre a envoyés en présent à l'empereur de la Chine, en 1793.

Le n° 89, au nord-ouest de l'observatoire, plus près du Houang tchhing, indique le lieu où était le couvent de Saint-Joseph, connu à Péking sous le nom de Temple Chrétien de l'est ; il était habité par des jésuites de diverses nations européennes, excepté des Français ; ceux-ci avaient leur couvent particulier. La maison de Saint-Joseph a été détruite par un incendie, en 1812.

Plus haut, vers le nord-est, on voit une grande rue traversée par le portail (n° 90) des Toung szu leou (porte orientale des quatre portes triomphales) ; elle est peinte en rouge et ornée d'inscriptions et de figures d'animaux.

A l'ouest et près de cette porte, et au nord du Ma chi, ou du marché aux chevaux, est le temple Loung fou szu (n° 91) ; il fut construit en 1452 ; il a été rebâti sous le règne de Young tchhing. Les 9 et 10, les 19 et 20, les 29 et 30, de chaque mois, il se tient, dans la cour qui l'environne, une foire qui est fréquentée par les marchands de tous les quartiers de la ville ; le concours de gens de toutes les classes y est très considérable.

L'enfilade des bâtiments (n° 92 et 93), près de ^{p2.166} la muraille

Voyage à Pékin

orientale de la ville, dénote de vastes emplacements, où il y a de grands magasins de riz ; chaque mois, on y distribue des vivres aux officiers et aux soldats de la Garde impériale.

Au nord, entre le milieu et la porte orientale, on voit (n° 94) l'Young ho koug ; c'est un vaste terrain où était précédemment le palais du quatrième fils de Kang hi. Ce prince succéda à son père, sous le nom de Young tchhing. Khian loun, fils de ce dernier, fit détruire ce palais et y fit substituer, 1° une belle salle où repose la tablette de Young tching ; 2° un bel appartement pour l'empereur, lorsqu'il vient honorer en ce lieu la mémoire de son père ; 3° un temple magnifique en l'honneur de Foe ; 4° un monastère, où habitent plus de trois cents lama du Tibet. Ces lama ont plus de deux cents disciples chinois ou mandchoux, qui apprennent sous eux la langue tangoute et la tibétaine, le sens des livres saints écrits dans cette dernière, la doctrine de Foe, les mathématiques, la médecine, la rhétorique et plusieurs autres sciences. Ces lama récitent des prières le jour et la nuit ; il y a aussi, dans cet enclos, des sculptures et des peintures. Le Young ho koug est le temple le plus vaste et le plus magnifique de Péking. Les bâtiments ne le cèdent point en beauté au palais impérial, ni à ceux que l'empereur Khian loun a fait élever dans ses maisons de plaisance.

On arrive, par la rue de l'ouest, au Koue tsu kia ^{p2.167} (n° 95), ou collège impérial ; il y a dans ce collège beaucoup de professeurs qui apprennent à bien composer en chinois et en mandchou. Les salles où sont les tablettes de Confucius et de ses disciples sont très belles. En temps réglés, l'empereur y va présenter ses hommages à Confucius, comme au maître et au docteur de la nation. Les avenues, les portes, les cours et les appartements du Koue tsu kian sont très dignes d'être vus.

Au sud du collège et à l'ouest de la grande, rue, qui descend de la porte de Ngan ting men, on trouve le n° 96 ; c'est le tribunal du Chun thian fou, ou du gouverneur civil de la ville : fou, en langue chinoise, signifie ville du premier ordre, et les fou ont ordinairement

Voyage à Pékin

dans leur dépendance, des tchéou et des hian, ou des villes du second et du troisième ordre. Chun thian fou (c'est le nom de Péking), outre plusieurs tchéou et hian, qui ressortent de sa juridiction, renferme deux hien particuliers dans son enceinte, et chacun de ces hien a son gouverneur particulier. Le gouverneur de Ta king hian, ou du quartier oriental de Péking, qui comprend aussi les villages voisins de la capitale jusqu'à une distance de quinze verstes, a son tribunal n° 97, au sud-est du tribunal précédent.

Près de là, vers l'est, est la Monnaie ; il y en a deux autres dans le King tchhing. Le tribunal (n° 98), vis-à-vis de l'angle nord-ouest de Houang ^{p2.168} tchhing, est celui de l'administrateur de Ouan phing hian, qui a sous sa juridiction le quartier occidental de Péking.

En allant du palais par le Houang tchhing, au nord, on rencontre, au pont qui traverse le ruisseau, un peu à droite (n° 99), le tribunal de la haute police (Thi tou yamoun) ; plus loin (n° 100), est le kou leou, ou tour du tambour ; on y bat les cinq veilles de la nuit ; le son en est entendu dans toute la ville. On dit qu'il y avait autrefois des clepsydres, qui maintenant ne sont plus en usage. Cette tour, et la suivante, ont été bâties sous le troisième empereur de la dynastie de Ming.

Un peu plus au nord est la tour (n° 101), dans laquelle il y a une grosse cloche qui sert au même usage que le tambour. L'empereur Thai tsoung des Ming (de 1403 à 1424), dit-on, fit fondre cinq cloches ; pesante chacune environ 120.000 livres. La plus sonore et la plus belle de toutes est à trois verstes à l'ouest de Péking ; dans le temple des Ho chang ¹ ; la seconde est dans une tour, à l'entrée du palais, près de la porte Ou men (n° 17) ; nous en avons parlé ; la troisième est dans le Tchoung leou, dont nous parlons maintenant ; les deux autres sont négligées dans un temple voisin du Tchoung leou.

¹ Voyez ce que j'ai dit de cette cloche, dans ma note, à la page 57 de ce volume. Kl.

Voyage à Pékin

p2.169 L'angle entier, au nord-ouest de King tchhing, est contigu à de grands lacs, entrecoupés de digues qu'ombragent des saules ; ces arbres sont également très répandus sur les bords des lacs ; cette partie de la ville est peu habitée.

Le canal Tchheou keou, ou canal puant, qui reçoit toutes les immondices, coule du nord au sud, dans la partie occidentale de King tchhing.

Dans la rue qui conduit de la porte occidentale à la ville, on voit, à l'entrée du Tchheou-keou, une place (n° 102), où il y avait un couvent des missionnaires de la Propagande, qui n'existe plus.

Après avoir marché un peu à l'est, on trouve vers le midi, dans une grande rue droite, le grand édifice (n° 103) ; celui que l'on voit à gauche est le temple Hou koue szu, connu par le marché qui s'y tient les 7, 8, 17, 18, 27 et 28 de chaque mois.

Un peu plus loin, toujours au sud, dans la grande rue, on passe sous la porte triomphale en bois (n° 104), nommée Si szu pai leou, ou porte occidentale de quatre arcs de triomphe. Au-delà de cette porte, en allant vers la porte Si tchi men, on voit le temple Ti vang miao, où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs chinois et de tous les hommes distingués, depuis Fou hi, fondateur de la monarchie, jusqu'à la dynastie actuellement régnante. A des temps réglés, on y p2.170 porte des offrandes. Des arcs de triomphe s'élèvent des deux côtés de ce temple, en face duquel on a placé un garde-vue colossal ; par respect pour ces lieux, il n'est permis à personne d'y passer, à cheval ou en voiture ; tout le monde est obligé de mettre pied à terre, ou de faire le tour derrière le bouclier ; des inscriptions gravées en avertissent les passants.

A l'ouest de ce temple, s'élève un grand obélisque (n° 109), blanchi à la chaux, ; il a été construit dans le onzième siècle. Khoubilaï ayant fait mettre, en 1271, cet obélisque à découvert, y trouva une pièce de monnaie à son nom ; ce qui était une prophétie de sa domination sur la Chine ; les lama mongols l'y avaient placée

Voyage à Pékin

pour persuader aux Chinois que la Providence même avait nommé Khoubilaï, empereur.

En allant de l'arc de triomphe occidental dans la grande rue, jusqu'à l'extrémité sud du rempart, on approche de la porte de Chun, tchhing men. A l'est (n° 107), est un très grand couvent où habitent actuellement trois religieux catholiques de l'ordre de St. François ; ce sont les seuls missionnaires européens, à Péking, qui dépendent du pape.

Près du mur méridional, un peu à l'ouest de la porte de Chun tchhing men (n° 108), est un enclos, où l'on nourrit les éléphants de l'empereur.

La plupart des rues de King tchhing sont ornées de petits arcs de triomphe, qu'on devrait, ^{p2.171} d'après leur couleur, nommer les portes rouges ; ils servent à l'embellissement de la ville, et sont du reste très simples.

Le Vaï lo tchhing

Pour la beauté des édifices et le nombre des habitants, cette partie de Péking est inférieure au King tchhing.

Il a déjà été question de sa circonférence.

La principale porte qui conduit du King tchhing au Vaï lo tchhing, est celle du midi, Thsian men. L'arcade du milieu est pour l'empereur ; le peuple passe ordinairement par les portails de l'est et de l'ouest ; une rue droite, fort large et pavée, traverse le Vaï lo tchhing du nord au sud ; elle est bordée de boutiques jusqu'au ruisseau qui la coupe à peu près en deux.

A l'ouest de la porte Thsian men, il y a beaucoup de boutiques ; ensuite, on remonte un pont en pierre n° 1, sur le canal qui arrose le Vaï lo tchhing dans toute sa longueur ; près du pont sont des magasins d'étoffes de soie. Plus loin, dans la grande rue, il y a un arc de triomphe en bois (n° 2).

Vers l'est, dans la première rue de la porte triomphale (n° 3), on

Voyage à Pékin

voit un grand nombre d'hôtelleries ; les Chinois y vont faire bonne chère. Un repas, qui consiste ordinairement en vingt plats, et plus, coûte au moins 1.500 thsian par tête, ou 9 à 10 francs.

p2.172 Au midi, dans la même rue, sont les boutiques où l'on vend de la toile et des habits tout faits ; elle est traversée par la rue des Poissons frais, Sian you khéou (n° 4), nommée ainsi parce qu'on y vend ce poisson ; il y a dans la même rue plusieurs théâtres publics et des boutiques de marchands.

Une rue qui va de l'arc de triomphe au nord-est (n° 5), est bordée de riches magasins d'étoffes de soie, de parures de femmes et de bijouterie.

Au nord, sur le bord même du canal, est une glacière (n° 6) ; il y en a d'autres plus loin.

Au-delà, vers l'est (n° 7), est un théâtre, où quiconque veut se réjouir d'un événement heureux peut faire donner des représentations. Les personnes invitées apportent à celui qui les a engagées des présents en argent, qui ne doivent pas être moins d'un liang ; ces présents entre amis sont réciproques. Il y a plusieurs théâtres semblables dans le Vaï lo tchhing ; mais, ils ont été fermés dans le King tchhing, par ordre de Kia khing.

Après avoir passé plusieurs rues, au sud de la glacière, on arrive à une assez grande place (n° 8), qui est occupée par des bains publics ¹. Le bâtiment (n° 9), qui est à peu de distance, était autrefois un théâtre, démoli par ordre de Kia khing p2.173 à l'occasion de la révolte arrivée dans l'automne de 1813 ; ce théâtre servit de lieu de réunion aux conspirateurs ; ils y passèrent à se divertir toute la nuit qui précéda le jour où la rébellion devait éclater.

A l'est, une rue de traverse conduit des bains dans une grande

¹ Ce fait réfute assez l'assertion ridicule de quelques voyageurs qui ont prétendu que l'usage des bains était inconnu aux Chinois. Kl.

Voyage à Pékin

rue qui se prolonge au midi de la seconde porte du King tchhing, Tchoung wen men, ou Khata. Presqu'en face de cette rue, une autre (n° 10) se dirige aussi vers l'est ; il s'y tient un marché très fréquenté, les 4, 14 et 24 de chaque mois ; il y en a plusieurs autres dans cette partie de la ville.

A l'angle extrême du nord-est, une porte conduit au canal qui sert au transport des blés.

Dans toute la partie du Vaï lo tchhing, depuis cette porte jusqu'à la muraille sud-est, il y a des champs de blé, des jardins potagers, et des étangs dont l'eau est marécageuse.

Le Vaï lo tchhing est coupé de l'est à l'ouest par une grande rue, bordée de boutiques de quincaillerie ; près de la principale rue, un petit pont sert à passer un ruisseau. On arrive, plus au sud, sur une place (n° 11), où se tient journellement le marché pour les vieux habits, depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du matin.

Au sud de cette place, on rencontre (n° 12), plusieurs étangs entretenus par le gouvernement ; on y nourrit des poissons dorés, ce qui leur a fait ^{p2.174} donner le nom de Kin yu tchhi, ou étangs des poissons dorés. Les passants s'amuse à jeter du pain à ces poissons.

Au nord des étangs (n° 13), il y a des magasins de bois de charpente.

Au pont, près de la porte Thsian men, est une rue qui tourne un peu au nord-ouest (n° 14) ; elle est bordée de boutiques.

En tournant à droite de l'arc de triomphe, et suivant la grande rue, on arrive à des magasins (n° 15), nommés *Tchou pao chi*, ou des perles fines et de la bijouterie ; ils passent pour les plus riches de Péking. On y vend des bijoux, des étoffes de soie, des fourrures de prix, et toutes sortes de tissus et de belles choses.

Les boutiques à gauche (n° 16), sont occupées par des marchands de tableaux à l'aquarelle, sur papier. Peu de temps

Voyage à Pékin

après mon arrivée à Péking, on exposa, dans une de ces boutiques, le portrait de l'un de nos cosaques. Le peintre, afin de piquer davantage la curiosité, lui avait donné une taille colossale, des moustaches excessivement longues et naturellement une poitrine extraordinairement large.

Au sud des boutiques de bijouterie, on voit dans la rue (n° 17), qui va de l'est à l'ouest, six théâtres, situés l'un près de l'autre. Depuis midi jusqu'au soir, on y joue presque tous les jours des tragédies et des comédies, mêlées de chants ^{p2.175} et de musique. Les rôles de femmes sont remplis par des jeunes gens, qui jouent si bien leurs rôles qu'à moins d'en être prévenu, on les prendrait pour de jeunes filles ; quelques-uns gagnent beaucoup d'argent en satisfaisant les fantaisies des gens riches.

L'entrée aux théâtres ne coûte que 150 copèques en cuivre. Il y a un parterre et des loges ; les spectateurs sont assis sur des bancs de bois et ont devant eux des tables, sur lesquelles les propriétaires du théâtre font servir gratuitement du thé, qui n'est pas de première qualité, et placer des bougies pour allumer les pipes ¹.

Les règles dramatiques, admises et consacrées en Europe, ne sont pas les mêmes à la Chine. On n'y connaît point nos trois unités, ni rien de tout ce que nous observons pour donner de la régularité et de la vraisemblance à l'action théâtrale. Ce n'est point une action unique qu'on représente dans ces drames, c'est la vie tout entière d'un héros ; et cette représentation doit être censée durer quarante ou cinquante ans. L'unité de lieu n'est pas mieux observée. Le spectateur, qui est à la Chine au premier acte, se trouve dans le suivant transporté dans le pays des Mandchoux ou dans la Mongolie. L'auteur chinois n'a ^{p2.176} d'autre guide que la nature ; toutes nos règles lui sont inconnues ; peut-être n'a-t-il pas lieu de le regretter, puisqu'il garde la principale, celle de plaire, de

¹ Les réflexions sur le théâtre chinois, qui suivent, sont textuellement extraites de l'ouvrage de l'abbé Grosier, intitulé : [De la Chine, vol. VI, par. 20-57](#). KI.

Voyage à Pékin

toucher, d'exciter à la vertu, et de rendre le vice odieux.

Les Chinois ne font aucune distinction de la tragédie et de la comédie, ils n'ont en conséquence point de règles particulières appropriées à chacun de ces genres si disparates. Toute pièce dramatique se divise en plusieurs parties, que précède une sorte de prologue ou d'introduction. Ces parties, ou ces actes, peuvent être subdivisés en scènes, en déterminant celle-ci par l'entrée et la sortie des acteurs. Chaque personnage, lorsqu'il paraît, commence toujours par se faire connaître aux spectateurs ; il leur apprend quel est son nom et le rôle qu'il va jouer dans la pièce. Le même acteur représente souvent plusieurs rôles dans la même pièce. Telle comédie, par exemple, sera jouée par cinq acteurs, quoiqu'elle continue et fasse successivement paraître dix ou douze personnages qui parlent.

La figure du comédien, reconnue pour être la même dans deux acteurs différents, doit détruire un peu l'illusion. Un masque pourrait remédier à cet inconvénient ; mais les masques ne sont d'usage que dans les ballets, et ne se donnent sur la scène qu'aux scélérats, aux chefs de voleurs, aux assassins.

Les tragédies chinoises n'ont pas de chœurs ^{p2.177} proprement dits ; mais elles sont entremêlées de plusieurs morceaux de chant. Dans les endroits où l'acteur est censé devoir être agité de quelque passion vive, il suspend sa déclamation et se met à chanter. Souvent les instruments de musique l'accompagnent ; ces morceaux de poésie sont destinés à exprimer les grands mouvements de l'âme, comme ceux qu'inspirent la colère, la joie, l'amour, la douleur. Un personnage chante lorsqu'il est indigné contre un scélérat, lorsqu'il s'anime à la vengeance, ou qu'il est sur le point de mourir. Les mêmes absurdités se retrouvent donc dans tous les climats.

Les comédiens chinois n'ont point de théâtres fixes, excepté dans la capitale et dans quelques grandes villes ; ils sont ambulants, courent les provinces et les villes, et vont jouer dans les

Voyage à Pékin

maisons particulières, où on les appelle lorsqu'on veut joindre l'amusement de la comédie aux délices d'un festin ; il en est peu de complets sans cette sorte de spectacle. Au moment où l'on se met à table, on voit entrer dans la salle quatre à cinq acteurs richement vêtus ; ils s'inclinent tous ensemble, et si profondément que leur front touche quatre fois la terre ; ensuite, l'un d'eux présente au principal convive un livre dans lequel sont inscrits, en lettres dorées, les noms de cinquante à soixante comédies, qu'ils savent par cœur, et qu'ils sont en état de représenter ^{p2.178} sur-le-champ. Le principal convive ne désigne celle qu'il adopte qu'après avoir fait circuler cette liste, qui lui est renvoyée en dernier ressort. La représentation commence au bruit des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres et des trompettes.

La scène est de plein pied et occupe un grand espace vide que laissent les tables rangées sur deux files. On couvre seulement le pavé de la salle d'un tapis, et, pour coulisses, les acteurs font usage de quelques chambres voisines, d'où ils sortent pour jouer leurs rôles ; ils ont ordinairement plus de spectateurs qu'on n'a rassemblé de convives ; l'usage est de laisser entrer un certain nombre de personnes, qui, placées dans la cour, jouissent aussi du spectacle qu'on n'a point préparé pour elles. Les femmes peuvent y prendre part sans être aperçues ; elles voient les acteurs à travers une jalousie qui les dérobe elles-mêmes à tous les regards. Dans les fêtes et les réjouissances publiques, on élève des théâtres dans les carrefours et au milieu des rues. Les comédiens y représentent diverses pièces, depuis le matin jusqu'au soir, et le peuple y assiste sans qu'on l'impose à aucune rétribution.

Les lettrés chinois travaillent peu pour le théâtre, et recueillent peu de gloire de leurs productions en ce genre, parce que la comédie est plutôt tolérée que permise à la Chine. Les ^{p2.179} anciens sages de la nation l'ont constamment décriée et regardée comme un art corrupteur. La première fois qu'il fut question de pièces de théâtre dans l'histoire, c'était pour louer un empereur de la

Voyage à Pékin

dynastie de *Han*, d'avoir proscrit cette sorte de divertissement frivole et dangereux. *Siuan ti*, de la dynastie des *Tchéou*, reçut des remontrances par lesquelles on l'engageait à éloigner de la cour ce genre de spectacle, dont l'effet devait être funeste pour les mœurs. Un autre empereur fut privé des honneurs funèbres, pour avoir trop aimé le théâtre et fréquenté des comédiens.

L'empereur *Young tching* avait très sévèrement défendu aux Mandchoux de visiter les théâtres. *Kia khing* remit son ordonnance en vigueur ; les officiers mandchoux ne pouvaient aller aux spectacles qu'après avoir ôté de leur bonnet les marques distinctives de leur grade ; c'est par une suite de cette manière de penser que toutes les salles de spectacle sont mises sur le même rang que les maisons de prostitution, et reléguées dans les faubourgs des villes.

En allant à l'ouest de la rue des théâtres, on arrive aux boutiques des libraires (n° 18). Au milieu de ces boutiques, il y a un temple. Une foire s'y tient depuis le premier jusqu'au 18 de la première lune du nouvel an. C'est alors un but de promenade.

^{p2.180} Sur la grande place *Lieou li tchhang*, qui est dans la même rue, il y a un peu plus au nord (n° 19) une fabrique de poterie et de tuiles vernissées ; on y fait aussi de la verroterie.

Après avoir passé un petit pont, vers l'ouest, on voit une boutique (n° 20), où l'on vend de la soie, des objets brodés en soie, et d'autres marchandises de première qualité, tirées des provinces méridionales de la Chine ; tout est à prix fixe dans cette boutique ; ce qui est assez rare à Péking. Les marchands chinois, comme les russes, aiment à mettre à l'épreuve l'expérience des acheteurs, et commencent par demander le triple du prix de leurs marchandises.

En allant droit à l'ouest, on arrive dans une grande rue qui, commençant au King tchhing, traverse la porte de Chun tchhing men. En marchant au sud, jusqu'à une autre grande rue qui se dirige de l'ouest à l'est, on approche d'un carrefour (n° 21), où l'on

Voyage à Pékin

exécute les malfaiteurs. Un peu plus haut, près d'un étang, il y a une fosse profonde, dans laquelle on jette leurs cadavres.

Au sud-ouest, avant d'arriver à la rue Traversière, on voit une mosquée (n° 22), bâtie pour les Turkestâni qui habitent ce quartier de Péking.

Le reste de la partie occidentale du Vaï lo tchhing est, de même que celle de l'est, peu peuplé et rempli de jardins potagers, et de champs ^{p2.181} de blé. Indépendamment des lieux que nous venons de décrire, il y a plusieurs petits temples, et des casernes occupées par plusieurs régiments des gardes.

Les lieux les plus considérables du Vaï lo tchhing, sont le temple du Ciel et celui de l'inventeur de l'agriculture, situés tous les deux près de la porte du midi.

Le temple du Ciel, ou *Thian than* (n° 23), est dans la grande rue à droite. Son enceinte a neuf li de circonférence, ou environ cinq verstes ; tout y est magnifique. L'empereur s'y rend chaque année le jour du solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice au ciel ; il se prépare à la cérémonie par un jeûne de trois jours, qu'il observe au Thian than même en un lieu élevé, appelé le palais du jeûne. L'éminence sur laquelle l'empereur sacrifie est magnifiquement ornée. On y monte par de beaux escaliers ; aux quatre avenues, sont quatre arcs de triomphe d'un marbre très fin. L'empereur va quelquefois au Thian than, en d'autres saisons de l'année, pour y sacrifier au ciel et rendre ses hommages religieux à ses ancêtres.

Le *Siaun nong than*, ou temple de l'inventeur de l'agriculture, est séparé du Thian than par une rue fort large (n° 24) ; il est également entouré d'une haute muraille, dont la circonférence est de six li (plus de trois verstes). Les empereurs de la Chine se rendent tous les ans au Sian nong chan, dans la ^{p2.182} saison du printemps, pour y labourer la terre et pour y offrir un sacrifice au ciel. Les appartements de l'empereur n'ont rien de bien magnifique en eux-mêmes ; mais la cérémonie du labour est très curieuse et très

Voyage à Pékin

solennelle. Le champ que l'empereur laboure est couvert d'une espèce de tente faite avec des nattes. Lorsqu'il a labouré, durant l'espace d'une demi-heure ou environ, il monte sur un tertre voisin, d'où il regarde le travail des princes, des ministres et des mandarins, qui, guidés par les cultivateurs les plus expérimentés, labourent en plein air, n'ayant point de nattes qui puissent les garantir des intempéries de l'atmosphère. Durant le travail, les musiciens de la cour chantent des hymnes, anciennement composées à la louange de l'agriculture. L'empereur, les princes, tous les grands, sont habillés en agriculteurs. Leurs instruments de labourage sont très propres, on les conserve dans des magasins à cet usage. Les charrues sont attelées de bœufs, qui ne servent que dans cette seule occasion. Il y a aussi des greniers consacrés à recevoir le produit de la récolte ; et l'on a, ou l'on dit avoir bien précisément remarqué que le grain produit par le labour de l'empereur est d'une espèce bien supérieure à celui qui n'a germé que sous la main des princes et des mandarins. Ce grain, dont la production est due aux sueurs de l'empereur, est employé à faire des gâteaux pour les sacrifices ^{p2.183} du ciel. L'empereur se prépare à cette cérémonie par le jeûne, par des prières adressées au ciel, et par une espèce de retraite. Le but de cette auguste cérémonie est de perpétuer la mémoire de ces temps heureux où les princes eux-mêmes étaient agriculteurs ; selon d'autres auteurs, ce but est d'empêcher des empereurs despotes d'oublier qu'un grand État ne peut se soutenir que par l'agriculture, et qu'en conséquence les richesses du souverain sont le fruit de la sueur du laboureur. L'origine de cette cérémonie, en Chine, se perd dans la nuit des temps les plus reculés.

*

Péking se distingue des autres capitales et des grandes villes de l'Asie, par ses constructions et par l'ordre qui règne dans son intérieur. Il n'y faut pas chercher des maisons de quatre à cinq étages ; on n'y voit ni quais, ni trottoirs magnifiques, ni des rues éclairées pendant la nuit. Les nations de l'Europe et de l'Asie

Voyage à Pékin

diffèrent à beaucoup d'égards, et les Chinois surtout ne se rapprochent d'aucun autre peuple connu. Du reste, dans leur capitale, tout annonce que l'on est dans un pays civilisé depuis longtemps.

La tranquillité des habitants est assurée par des institutions morales, par des règlements stables et par une police active. Un commerce libre pourvoit à l'approvisionnement de la ville, et chaque ^{p2.184} habitant trouve dans ses moments de loisir de fréquentes occasions de se distraire.

On entend rarement parler à Péking de dissensions dans les familles. Les maximes de la religion de Confucius, et les principes de l'éducation de la jeunesse, qui s'impriment dans la mémoire des Chinois, leur servent de base et de guide pendant toute la durée et dans tous les moments de leur vie. La soumission sans bornes des enfants pour leurs parents règle la conduite de chacun envers ses concitoyens. C'est ce principe qui porte les Chinois à obéir aux ordres du gouvernement, et à respecter et vénérer ses agents civils et militaires.

D'un autre côté, les Chinois ont, comme toutes les autres nations, leurs faiblesses et leurs vices. Ils ont de l'indifférence pour les étrangers, et même pour leurs compatriotes ; c'est un de leurs plus grands défauts : ils sont fiers, vindicatifs, intéressés, jaloux, très méfiants et très rusés. L'indigence, très commune dans toutes les classes, les force à user d'adresse, qui souvent dégénère en tromperie. La population est si considérable, que la richesse nationale, quoique très grande, ne peut être répartie convenablement. Un militaire chinois, ayant le rang de colonel, a moins à dépenser qu'un de nos officiers ordinaires, tous les deux n'ayant que leurs appointements.

En général, les Chinois sont enclins à la ^{p2.185} débauche ; les gens riches, outre leur épouse légitime, possèdent un harem ; et cependant, entraînés par de mauvais exemples, ils vont chez les

Voyage à Pékin

filles de joie, et se livrent à une dépravation bien plus immorale.

La classe principale des citoyens de Péking est composée de soldats mandchoux ; les officiers qui sont en même temps membres des tribunaux civils, abandonnent, par paresse, la conduite des affaires à leurs secrétaires, qui sont des lettrés chinois. Lorsque les Mandchoux s'emparèrent de Péking, les soldats et les officiers eurent pour leur part les maisons des habitants dans la ville du midi ; mais depuis longtemps ces Mandchoux ne sont plus que locataires de ces maisons, et des terres qui leur avaient été concédées ; ils ont mangé leur bien, et les propriétés sont tombées entre les mains des commerçants chinois. Les militaires qui sont à leur aise possèdent des maisons et des boutiques qui leur rapportent des revenus considérables.

Les commerçants et les artisans composent la seconde classe des habitants. Les premiers habitent principalement le Vaï lo tchhing ; la grande population de l'empire prive beaucoup d'habitants des moyens de se nourrir par l'agriculture. Un grand nombre d'hommes affluent de toutes les provinces dans la capitale, pour y gagner leur vie ; mais ils ne le peuvent pas toujours, la classe ^{p2.186} qui a besoin d'ouvriers étant très modérée dans ses désirs. On dit que Péking renferme 50.000 habitants qui, étant sans occupation, ont recours au vol, et à des fourberies. La vigilance et la sévérité de la police y mettent bon ordre ; car, durant un séjour d'environ six mois à Péking, je n'ai pas entendu parler d'un seul vol important. Comme les Chinois se méfient extrêmement des pauvres, et que les mendiants rencontrent partout un refus décidé, il est très rare qu'un malheureux emploie ce moyen facile de gagner sa vie. On occupe les pauvres à nettoyer et à arroser les rues et les jardins, à labourer la terre ; ils font aussi le métier de porteurs, et grossissent ou composent les groupes qui suivent les cortèges des mariages, des enterrements, etc. Souvent j'ai rencontré de ces malheureux, qui pouvaient à peine couvrir leur nudité, vêtus de manteaux de cérémonie et coiffés de bonnets à plumes rouges, accompagnant le

Voyage à Pékin

convoi d'un homme riche. Lorsqu'un marchand fait porter par un homme de cette classe les effets qu'il a vendus à quelqu'un, ce porteur les remet fidèlement, et se contente d'un salaire de 40 centimes, quand même il a travaillé pendant deux heures.

Les habitants de Péking prennent leurs domestiques parmi les paysans. Quelquefois ils emploient des soldats qui achètent cette permission, en abandonnant le tiers de leur paye. On peut ^{p2.187} avoir à son service un homme robuste, actif, sachant un peu lire et écrire, pour 1.500 thsian par mois, indépendamment de la nourriture. Les domestiques ne sont reçus que sous la garantie de quelque commerçant riche.

Tout le monde est soumis à la même loi ; il n'y a d'autres tribunaux militaires que les conseils de guerre institués pour juger des crimes commis en campagne, en temps de guerre. Des ordonnances claires et précises maintiennent l'ordre dans la ville. Toute infraction à la loi est punie à l'instant avec une sévérité qui est souvent extrême. Si un père ou une mère portent plainte contre leurs enfants, l'affaire est jugée sur-le-champ, et presque sans interrogatoire ; car les Chinois sont persuadés que la tendresse des parents ne leur permet pas une accusation injuste.

Les querelles insignifiantes sont jugées verbalement, et sans délai.

Les Russes qui demeurent à Péking peuvent se féliciter d'être l'objet de la considération particulière des habitants, et de la protection continuelle des lois ; ce qui n'arrive peut-être pas aux autres étrangers.

La police de Péking a des pompes à incendie avec tout leur attirail : à la vérité elles sont bien inférieures à celles d'Europe ; mais on en a rarement besoin, parce que les incendies sont rares. Les bâtiments sont tous en pierres, ou en briques. ^{p2.188} Dans les cuisines, et pour chauffer les appartements, on se sert de houille, qui brûle dans des fourneaux couverts. D'ailleurs, la surveillance et

Voyage à Pékin

la précaution qui distinguent les Chinois, rassurent contre ces sortes d'accidents qui, souvent dans notre patrie, réduisent en cendres des villes entières.

Chaque quartier de Péking compte plusieurs médecins. Un médecin habile ne reçoit d'un malade un peu aisé que 5 roubles en assignats par visite. Les pauvres qui vont chez les médecins sont traités gratuitement, ou du moins pour une somme très modique. La médecine des Chinois est presque totalement empirique, et fondée sur l'expérience. Les médicaments se vendent dans des boutiques spéciales, ou chez les apothicaires, et dans beaucoup de cas on les vend sans ordonnance de médecin, la plupart ne consistant qu'en décoctions et en fortes tisanes. Quelquefois on fait des pilules avec des racines, surtout avec celle du jin seng, à laquelle les Chinois attribuent des vertus miraculeuses ; les plus habiles médecins la font entrer dans les remèdes qu'ils donnent aux grands seigneurs ; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisements causés par les travaux excessifs de corps et d'esprit ; qu'elle fortifie les esprits vitaux, et, enfin, prolonge la vie aux vieillards. Un ^{p2.189} zolotnik de jin seng du Liao toung, ou du pays des Mandchoux, coûte 280 roubles ; celui de la Corée est inférieur, et par cette raison vaut beaucoup moins.

On trouve à chaque carrefour et à chaque pont des voitures à deux roues, couvertes et doublées de satin et de velours. Elles sont attelées de mulets et de chevaux fort agiles, et surtout les premiers. Les grands, et particulièrement les dames, se servent de chaises à porteur ; mais il faut obtenir préalablement la permission de l'empereur. Les militaires préfèrent d'aller à cheval, ce qui, vu l'inégalité des rues et la foule dont elles sont remplies, est la manière la plus prompte et la plus commode de les parcourir ; j'en ai fait l'expérience. Plusieurs militaires ont leurs propres équipages et leurs chevaux de main. Le métier de voiturier, pour transporter les objets dans l'intérieur de la ville, est très lucratif.

Voyage à Pékin

Le commerce de l'intérieur, pour approvisionner la capitale est extrêmement actif. Les provinces méridionales, surtout celles qui sont situées au-delà du Kiang, peuvent être regardées comme le centre du commerce intérieur. Elles produisent le thé, le riz, le coton, la soie. On y fabrique des étoffes de soie, notamment à Hang tchéou et à Sou tchéou, regardées comme un paradis terrestre, de la porcelaine, de l'encre, des meubles et d'autres objets vernis, en bois.

p2.190 Les habitants de Péking tirent tout des provinces méridionales. On ne fabrique à Péking que des carreaux et du verre de couleur, et l'on y taille des pierres précieuses.

Les magasins de Péking sont dégarnis vers la fin de l'année commerciale, et restent ainsi jusqu'à l'arrivée des nouvelles marchandises, ce qui a lieu à l'époque de l'ouverture des communications par eau, dans la cinquième lune ou dans le mois de juin.

Les objets nécessaires à l'habillement et à la chaussure, tels que des tissus en soie et en coton ne manquent pas à Vaï lo tchhing. On y trouve également de beaux meubles, des tableaux, des ouvrages en pierres et divers objets de luxe, etc.

Les provisions de bouche se vendent dans tous les quartiers de la ville ; on rencontre presque à chaque pas des boutiques où l'on peut acheter du riz, des petits pains cuits à la vapeur, de la viande, etc. Les habitants de Péking, et tous les Chinois préfèrent la viande de cochon, qui, d'ailleurs, est ici plus savoureuse et plus facile à digérer qu'en Russie. Les Mandchoux, les Mongols et les Tourkestâni, mangent beaucoup de mouton, et les derniers du bœuf. La viande de mouton et de bœuf n'est pas très bonne, en Chine, parce que les bestiaux arrivant de la Mongolie sont trop fatigués, et qu'à leur arrivée à la capitale on ne les soigne pas assez. p2.191 Le beurre, fait en général avec du lait de brebis, vient de la Mongolie. Les Chinois préfèrent la graisse de cochon ; ils ne peuvent souffrir l'odeur du beurre de vache. Les oies, les poules et les canards sont les oiseaux

Voyage à Pékin

domestiques les plus communs. Les premiers font une partie indispensable des grands repas. Les médecins interdisent la volaille à leurs malades, comme une viande indigeste et malsaine. L'espèce de canards, nommée *ya tsu*, est un mets très recherché dans les grandes occasions ; on l'accommode de plus de trente manières différentes. Les canards de Péking sont très gros, très gras et succulents. On vend, pendant l'hiver, des perdrix, des faisans et du gibier de toute espèce. Mais il faut être sur ses gardes, en achetant des provisions de cuisine, car les marchands chinois mêlent du plâtre ou du sable dans la farine, pour la rendre plus pesante ; souvent, ils vendent de la viande de bêtes mortes de maladie.

Ils gonflent les canards et les poules, en soufflant de l'air entre la peau et la chair ; ce qui les rend très blancs, et leur donne l'air d'être gras.

Le poisson frais, surtout la carpe, vient à Péking des rivières voisines et de la côte. Le poisson fumé et les homards sont très communs. Pendant l'hiver, la cour reçoit de grands poissons gelés, tels que des esturgeons, des belounga, des carpes de l'espèce appelée, en russe, ^{p2.192} sazans, etc. ; ces poissons arrivent sur des chameaux. L'empereur en distribue aux princes du premier ordre, et une certaine quantité de ces poissons parvient de cette manière aux marchés.

Quant aux légumes et aux fruits, on en trouve de toutes les espèces, comme en Europe. Le chou est d'un goût exquis, les concombres, les carottes, les navets, le raifort, se marinent, et on les sert à table au lieu de sel. Les raisins, les pêches, les pommes, et des poires délicieuses, y sont d'une abondance extrême ; il y a également des oranges et des citrons, mais ils sont aigres.

La boisson générale est le thé ; mais on le fait tout autrement qu'en Europe. Les Chinois cueillent pour leur usage les jeunes feuilles de l'arbrisseau, et les font sécher au soleil. Ce thé a un parfum et une saveur exquis, et, en même temps, il est salubre pour l'estomac.

Voyage à Pékin

C'est avec le riz que les Chinois préparent leur eau-de-vie, qui est très forte ; ils la boivent chaude, dans de petites tasses ; on sert également à table une espèce de vin aigrelet, nommé *chao tsieou* (vin brûlé), extrait par la distillation du riz fermenté.

Un grand inconvénient résulte pour les étrangers, de la différence des poids et des mesures employés par les marchands ; chacun a son aune et son poids particulier. Comme la seule monnaie est le *thsian*, petite pièce de cuivre, l'acheteur est obligé de payer chaque chose avec ^{p2.193} de l'argent d'après le poids du marchand, ce qui ouvre un champ libre à la fraude. Le marchand sait adroitement diminuer le poids de l'argent en altérant insensiblement la justesse de la balance qui, d'ailleurs, est assez souvent fautive ; ensuite, il rend de l'argent allié avec du cuivre. Les gens prudents, qui font des achats, portent avec eux leurs balances.

L'on a, en Chine, une manière de conclure un marché sans parler ; on annonce les prix par les doigts. Par exemple, s'il s'agit de 5 pièces de monnaie, on montre les cinq doigts d'une main, étendus. S'agit-il de 6 ou de 60 pièces, on plie les trois doigts du milieu, en étendant le doigt auriculaire et le pouce. De 7—70 ou 700, etc., on plie l'index et le doigt du milieu, en étendant le doigt auriculaire, l'auriculaire et le pouce. De 8—80 à 800, etc., on plie le doigt auriculaire, l'annulaire et le doigt du milieu, en étendant tout droit les deux autres doigts. De 9—90 à 900, etc., on plie le doigt auriculaire, l'annulaire et le doigt du milieu, en étendant tout droit le pouce appuyé sur l'index, etc.

On se sert de cette manière de compter en public et en particulier.

Un acheteur qui se trouve trop éloigné pour se faire entendre en parlant, étend d'abord sa main et annonce son prix, comme, par exemple, le nombre de 7 ; si le vendeur n'en est pas ^{p2.194} content, il fait le signe de 9 ; l'acheteur alors augmente et montre 8, etc.

Les Chinois, qui ne veulent pas qu'on connaisse les affaires qu'ils

Voyage à Pékin

traitent, se prennent mutuellement les mains, qui sont cachées dans leurs larges manches, et marchandent de cette manière sans prononcer un mot. Les Mongols aiment beaucoup cette manière de faire le commerce ; les maîtres en font également usage envers les domestiques qui les accompagnent, parce que les domestiques se font donner par les marchands la huitième ou la neuvième partie de la valeur de ce que leurs maîtres achètent ; c'est pourquoi ceux-ci tâchent de cacher à leurs domestiques le prix qu'ils offrent, pour faire espérer au marchand que le domestique, ignorant le prix convenu, sera obligé de se contenter de ce qu'on voudra bien lui donner. Mais le domestique, qui se trouve derrière son maître, emploie également une correspondance muette pour faire connaître au marchand qu'il exige la septième, huitième ou neuvième partie de la somme que son maître va payer, et le marchand hausse ou baisse son prix, d'après ce que le domestique exige, ou bien il ne vend pas. Cette manière de marchander n'est soumise à aucun jugement des tribunaux, et ne fait pas même tort à la réputation.

Ce que je viens de dire des domestiques, peut s'appliquer à presque tous les Chinois. On ne peut ^{p2.195} se fier ni à son meilleur ami, ni aux gens les plus connus, sans craindre qu'ils ne tâchent de s'approprier une partie de l'argent, si un acheteur les invite à l'accompagner.

Chou lao yé, maître de langue russe à l'école mandchoue, ne manquait jamais de se faire donner 10 à 12 roubles, quand il m'accompagnait pour acheter diverses bagatelles.

Du reste, les prix même exprimés par des paroles, sont également incompréhensibles pour des étrangers, chaque province de la Chine et même chaque district ayant une différente manière d'énoncer la même valeur. Si l'on prononce, par exemple, à Péking 2, cela signifie 1 ; 20 veut dire 10, etc. En d'autres endroits 5 signifie 2 ; en d'autres 100 signifie 30, etc. On conçoit donc combien de difficultés on rencontre dans les relations commerciales avec les Chinois.

Les Chinois montrent peu de dispositions pour les exercices du

Voyage à Pékin

corps ; il paraît qu'ils ne sont pas très propres aux amusements de ce genre, à cause de leur faiblesse naturelle, résultant, en partie, de la chaleur du climat, de la mauvaise nourriture et de l'épuisement des forces vitales. La nécessité force les soldats, et principalement les Mandchoux, à courir souvent à cheval, à tirer des flèches, etc. Les Chinois n'ont d'autre danse qu'une pantomime très imparfaite, exécutée sur la scène par des comédiens.

p2.196 La société des Chinois et des Mandchoux, d'un rang élevé, et d'un certain âge, est très sérieuse ; jamais les femmes n'y sont admises.

Dans la compagnie des gens bien élevés, tout le monde se conforme au goût des personnes les plus âgées, qui donnent le ton de la conversation ; elle roule sur la morale, et sert, en quelque sorte, de leçons aux personnes plus jeunes. Ces réunions, quoique souvent très insipides, ont pourtant, même chez les paysans, quelque chose de solennel ; jamais on n'y franchit les bornes de la bienséance. Tout Chinois revêtu d'un emploi est supposé un homme instruit ; sa conversation pesée et réfléchie, embellie par des gestes analogues, le fait distinguer. Les personnes les plus éminentes ont l'air d'être absorbées par les méditations les plus profondes. Les Chinois aiment l'histoire ; ils en choisissent les traits les plus remarquables, pour le sujet de leur conversation, qui a pour but d'instruire et d'exciter à la pratique et à la vertu. Ils redisent avec émotion les faits de leurs ancêtres, et soupirent de leur incapacité qui les empêche de leur ressembler.

Les Chinois attribuent à des causes superstitieuses et erronées l'élévation et la chute de vingt-deux de leurs principales dynasties, qui se sont succédées ; ils s'expriment avec aigreur sur la conduite, des Mandchoux, qu'ils regardent comme le fléau de leur patrie ; ils défendent avec p2.197 opiniâtreté les avantages de leurs anciennes institutions et attaquent le luxe comme la cause secrète de beaucoup de désordres et de malheurs.

Voyage à Pékin

Une assemblée de lettrés, surtout si elle est composée de jeunes gens gais et spirituels, s'occupe assez souvent de poésies légères ; quelqu'un, par exemple, propose une énigme, et un autre y répond par une strophe en vers.

Du reste, les Chinois et les Mandchoux prélèvent volontiers à ces réunions fréquemment froides et monotones, des passe-temps plus gais, tels que la bonne chère, des jeux d'esprit et le *houa thsiouan*, ou la mourre. Celui qui perd est obligé de vider un verre d'eau-de-vie. On joue aux cartes, aux échecs, on s'amuse aux combats de cailles, de coqs.

La jalousie asiatique ne permet pas d'inviter ses amis chez soi ; les Chinois ne reçoivent que les visites de politesse de leurs parents ; c'est par cette raison que chacun, pour prouver sa joie ou pour satisfaire aux obligations qu'il a envers des personnes dont il recherche la protection, invite ses amis ou ceux dont il a besoin, dans des maisons publiques, où il étale sa magnificence, selon ses moyens. Les repas que l'on y donne sont accompagnés et suivis d'amusements bruyants.

Les Chinois aiment les rassemblements nombreux. Les promenades publiques ne sont pas fréquentées tous les jours ; mais, à certaines ^{p2.198} époques, la foule y est innombrable. Indépendamment des fêtes du nouvel an, et d'un petit nombre d'autres semblables, les Chinois n'ont point de fêtes hebdomadaires ; le peuple travaille continuellement.

Au printemps, on fait des promenades dans les environs de Péking. Les gens du commun vont à pied ; on boit du thé, on s'amuse à voir les escamoteurs et les bateleurs. Le soir, on revient à la ville, qui est alors enveloppée d'un nuage de poussière. Les gens de distinction et les riches se montrent dans les promenades en brillant équipages, attelés de beaux mulets, ou montés sur des coursiers. L'esprit de vanité et le goût du luxe, propre aux habitants de toutes les capitales, se fait également voir à Péking.

Voyage à Pékin

PRIX DES VIVRES ET DES DIFFÉRENTES MARCHANDISES

A PÉKING, DANS L'ANNÉE 1821,

en comptant une livre d'argent pour 92 roubles, 80 copèques en assignats, et le liang chinois à 8 roubles, ou à 1.100 thsian ou pièces de cuivre chinois ¹.

| I. VIVRES | |
|--|--------------------|
| Thé en fleurs, mais d'une dualité inférieure, le kin, ou environ une livre un quart russe | 2 ½ à 3 liang |
| Thé noir ordinaire | 1 |
| Thé <i>Loung tsing</i> , les plus jeunes feuilles, qui, selon le goût des Chinois, est le plus délicat | 1600 à 2000 thsian |
| Thé <i>Tchou lan</i> vert | 1 à 2 liang |
| Thé <i>Hiang pian</i> , le plus en usage en Chine | 320 à 1600 thsian |
| Thé <i>Bartogon</i> , espèce de thé en briques, la caisse | 550 |
| Sucre candi blanc, le kin | 130 |
| Sucre candi brun | 120 |
| Cire blanche tirée de l'arbre à cire | 700 |
| Cire jaune | 409 à 500 |
| Raisins blancs et rouges, le km | 40 à 70 |
| Poires, les meilleures, la dizaine | 300 |
| Poires de qualité moyenne idem | 100 à 150 |
| Pommes, première qualité, idem | 200 à 300 |
| Pommes de qualité moyenne, idem | 100 à 150 |
| Grenades, idem | 300 à 500 |
| Citrons, idem | 700 à 1000 |
| Farine de froment première qualité, le kin | 35 à 40 |
| Gruau de riz, la mesure de vingt livres | 400 |
| Gruau de millet, idem à 275 thsian, et le poud | 550 |
| Beurre de vaches, le kin | 230 |
| Huile | 120 |
| Chandelles de suif | 130 |
| Viande de bœuf, sans os, le kin | 45 à 60 |
| Viande de Mouton, idem | 60 à 70 |
| Viande de Cochon, idem | 70 à 80 |
| Cochons de lait | 1000 à 1300 |
| Oies | 600 à 800 |
| Canards | 500 à 600 |
| Canards sauvages | 300 |
| Poules | 160 à 250 |
| Faisans | 200 à 550 |
| Gelinottes, le kin | 55 à 65 |
| Œufs de poule | 4 à 6 |
| Poissons gelés, esturgeons, le kin | 60 à 400 |
| Sazans (espèce de carpes), et autres poissons blancs, le kin | 50 à 60 |
| <i>Idem</i> vivants, le kin | 100 à 130 |
| Sel | 20 |
| Vinaigre, la bouteille | 11 |
| Eau-de-vie ordinaire de grains, le kin | 100 |

¹ Si l'on compte un rouble en papier pour un franc, ce dernier contiendrait 137 1/2 *thsian*, à environ 3/4 centimes. On voit par ce calcul, que les prix des premières nécessités de la vie à Péking sont, en grande partie, les mêmes qu'à Paris, dans le moment actuel. Kl.

Voyage à Pékin

| | |
|---|-------------------|
| Liqueurs extraites de fruits | 120 à 150 |
| <i>Chao thsieou</i> (faible), eau-de-vie de grains aigrette, le kin | 56 à 70 |
| Moutarde | 65 |
| Choux | 3 à 5 ½ |
| Chanie (espèce de longue pomme de terre) | 30 à 40 |
| Tabac à fumer, en feuilles, le kin | 160 à 250 |
| « de Kouang toung ou mandchou | 300 à 660 |
| « en petites bottes (<i>Ting tsu yan</i>), la botte | 18 |
| « du midi en paquet (<i>Nan yan</i>), le paquet | 160 |
| « à priser, du Brésil, la livre en argent | 25 liang |
| « parfumé, fabriqué à Péking, le liang | 500 à 1000 thsian |
| « de qualité inférieure, le kin | 250 |
| Houille ordinaire, le kin | 4 ½ |
| « première qualité | 6 |
| Charbon | 13 à 16 |
| Bois (il se vend au poids), le kin | 6 |
| II. SERVICE | liang thsian |
| Domestiques dans les premières maisons, leurs gages sont par mois | 3 ou 3300 thsian |
| Domestiques dans les maisons de la seconde classe (outre la nourriture) | 1000 à 1500 |
| une voiture attelée d'un mulet, par jour | 1000 à 1200 |
| une calèche | 600 à 750 |
| un cheval de selle | 600 à 1100 |
| Nourriture d'un cheval, par jour, paille de grains et son. | 250 à 300 |
| un mulet, par jour | 162 à 200 |
| Menuisier, par jour | 300 |
| Charpentier | 200 |
| Tapissier, pour coller les papiers | 200 |
| Ouvrier ordinaire | 130 |
| Arroisement avec un tonneau contenant deux seaux | 3 |
| III. PAPIER A ÉCRIRE, etc. | |
| Papier à écrire, six de nos feuilles | 18 à 22 thsian |
| Papier à enveloppe (<i>Mao theou tchi</i>), ayant la grandeur d'une feuille et demie des nôtres, la feuille | 3 |
| Encre de la Chine, la première qualité est pesée contre de l'argent. | |
| Encre inférieure, le kin | 2 à 5 ½ liang |
| Cinabre, le meilleur, a presque le prix de l'argent. | |
| IV. MÉDICAMENTS | |
| <i>Jin seng</i> , première qualité, 1 liang ou 8 ¾ zolotniks, coûte en argent | 350 liang |
| <i>Jin seng</i> de Corée, le kin | 250 |
| <i>Khou ko</i> , ou fève de Saint-Ignace, le kin | 1250 thsian |
| <i>Denzoui</i> , ou <i>Ting tsu yao</i> , blanc ou rouge, préparation artisanale. | 250 |

Voyage à Pékin

| V. MÉTAUX | liang thsian |
|--|-----------------|
| Or ; le plus pur est 18 fois plus cher que l'argent ; celui qui contient un dixième d'alliage l'est 16 fois. | |
| Cuivre blanc ; première qualité de Yun non travaillé, le kin | 1 et 2 |
| Cuivre jaune | 350 thsian |
| Cuivre rouge | 350 à 400 |
| Étain travaillé, le kin | 300 à 450 |
| IV. ÉTOFFES DE SOIE | |
| <i>Touan tsu</i> (en Sibérie, Kanpha) satin, première qualité, la pièce de 20 archines | 25 liang |
| <i>Touan tsu</i> qualité moyenne | 18 à 19 |
| <i>Touan tsu</i> petites pièces | 4 ½ à 6 |
| <i>Ning tchheou</i> (en Sibérie, Kantcha), de 22 archines | 22 à 25 |
| <i>Koung tchheou</i> , ou gros de Tours, par pièce de 22 arch. | 18 à 20 |
| <i>Sian tchheou</i> , serge d'une couleur foncée, en pièces de 8 ½ archines | 7 ½ à 9 |
| <i>Sian tchheou</i> idem bariolées de 12 archines | 12 à 13 |
| <i>Fang szu</i> (en Sibérie, Fanza), taffetas large et uni, la pièce de 27 archines | 11 à 12 ½ |
| <i>Fang szu</i> étroit et uni de 13 archines | 3 ½ |
| <i>Ling szu</i> , pièce de 13 archines | 4 à 4 ½ |
| <i>Tcheou tchheou</i> , le meilleur (Ko ou tchheou), ou la 1 ^e qualité de crêpe uni, pièce d'environ 27 arch. | 16 |
| <i>Yang tchheou</i> figuré | 11 à 12 |
| <i>Mian tchheou</i> large, 20 archines | 4 ½ à 5 |
| <i>Mian tchheou</i> étroit, 20 archines | 3 ½ |
| <i>Cha</i> , ou crêpe figuré, large et de première qualité, la pièce de 26 archines | 20 à 22 |
| <i>Cha</i> , qualité moyenne | 11 |
| <i>Cha</i> uni et étroit, la pièce de 13 archines | 3 ½ |
| <i>San tchheou</i> (en Sibérie, Tchentcha), demi -soie, la pièce d'environ 25 archines | 3 |
| <i>Szu szu tchheou</i> (en Sibérie, Tchisutchou), les 24 arch. | 5 |
| Soie ; le kin d'après le poids chinois contient 12 liang de soie pure. | |
| Soie ombrée | 5 à 7 ½ |
| Soie cordée | 3l.7t. à 5 ½ l. |
| VII. ETOFFES DE COTON | |
| <i>Pou</i> , en russe, Kitaika, la pièce sans apprêts, de 9 arch. | 1 à 2 liang |
| <i>Pou</i> , apprêté, la pièce de 7 archines | 6 à 7 |
| <i>Pou</i> , non apprêté | 1 |
| <i>Thsou pou</i> , ou Daba (nankin ordinaire), première qualité, pièce de 20 à 24 archines | 11 à 14 |
| <i>Ta lian pou</i> , ou Dalenba, ½ archine de largeur, la pièce de 15 arch. | 1 à 3 |
| <i>Baika</i> , étoffe blanche, de 13 archines | 1 à 5 |
| Coton écru, première qualité, le kin | 250 thsian |

Voyage à Pékin

| | |
|---|--------------------|
| VIII. PELLETERIES | |
| Une pelisse longue, en peaux du dos de petits gris | 23 à 25 liang |
| Une pelisse en peaux du ventre | 12 à 13 |
| Une kourma, ou pelisse courte, espèce de veste fourrée en peaux de chats noir-grisâtres | 30 à 40 |
| Une kourma noire sans gris | 25 à 30 |
| Une pelisse de peaux d'agneaux blancs | 12 à 15 |
| <i>Idem</i> plus âgés | 15 à 17 |
| Revers en castor pour les manches | 4 à 10 |
| Collet en queue de castor | 5 à 8 |
| Bonnet de zibelines avec houppe de soie | 6 à 8 |
| — de putois teint en noir, avec houppe | 2500 à 3000 thsian |
| Kourma en pattes de renards rouges | 50 à 80 liang |
| Pelisse en pattes de renards blancs | 40 à 60 |
| — de renards gris ou bleus | |
| — un dos de renard blanc | 60 à 100 |
| IX. BOIS EN PLANCHES POUR LA MENUISERIE | |
| Camphre, le kin | 40 à 50 thsian |
| Cyprès blanc | 35 à 40 |
| Cyprès noir | 300 |
| Cyprès rouge | 250 |
| Sandal rouge | 350 |
| Pin | 20 |
| Tilleul, en planches d'une toise de longueur (½ archine de largeur et ¾ verchok d'épaisseur) | 600 |
| On emploie pour la construction des maisons, pour les piliers et les cloisons, les bois de cèdre et de sapin. | |
| Une poutre de trois toises environ de longueur, ayant 6 à 7 verchok de diamètre | 10 à 15 liang |

*

Voyage à Pékin

Poids chinois

Un *kin* contient 16 liang ; un liang, 10 thsian ; 1 thsian, 10 fun ; 1 fun, 10 li.

Il y a trois différents poids en Chine :

1° Le *khou phing*, ou le poids de la couronne, dont 11 liang font une livre russe. C'est d'après ce poids qu'on reçoit les contributions, et qu'on paie les appointements, etc. ;

2° Le *chi phing*, faussement *thian phing* (ce dernier mot signifie simplement poids juste), dont 11 liang et 1 thsian égalent une livre russe ; ce poids est presque hors d'usage ;

3° Le *eul lian phing*, (balance de deux onces), est principalement en usage pour les comestibles ; 11 liang et 6 thsian font une livre russe.

Il n'y a point de monnaie d'or et d'argent en Chine. On se sert de l'argent en lingots pour payer les ouvriers.

La seule monnaie courante, consiste en pièces de cuivre, nommées *thsian* ; les Mongols les appellent *djos*, dont les Russes ont fait *tchok*, ou *tchék*. Elles sont rondes et en cuivre jaune, portant d'un côté le nom de l'empereur régnant, et de l'autre, le nom du lieu où elles ont été frappées ; elles sont percées au milieu d'une ouverture carrée. On en enfile 500 avec un cordon, que les Chinois appellent *tiao*. Les soldats de la police seuls et les domestiques de la cour reçoivent leurs appointements en *tiao* de 1.000 *tchék*. En faisant un marché, on convient d'avance du paiement en grands ou petits *tiao*. Un *tiao ta thsian*, ou grand cordon de *tchék*, est de 1.000 pièces.

Dans les échanges, on prend 1 liang d'argent pour 1100 *tchék* ; ce taux varie.

La valeur de l'argent, en Chine, est sujette aux mêmes variations que dans les autres pays.

Voici un tableau comparatif des poids de Chine avec ceux de Russie :

Voyage à Pékin

| KHOU PHING, poids de la couronne : une livre contenant 11 liang. | | | | | | | EUL LIANG PHING, poids de commerce : une livre contient 11 liang, 6 thsian. | | | | | | |
|---|-----------|--------|---------|------|-----------------|---------------------------------------|--|-----------|--------|---------|------|-----|---------------------------------------|
| Livres. | Zolotnik. | Liang. | Thsian. | Fun. | Li. | Tchék, dont 1000 font un liang. | Livres. | Zolotnik. | Liang. | Thsian. | Fun. | Li. | Tchék, dont 1100 font un liang. |
| 1 | 96 | 11 | » | » | » | 12760 | 1 | 96 | 11 | 6 | » | » | 12760 |
| 2 | 72 | 8 | 2 | 5 | » | 9570 | 2 | 72 | 8 | 7 | » | » | 9570 |
| 3 | 48 | 5 | 5 | » | » | 6380 | 3 | 48 | 5 | 8 | » | » | 6380 |
| 4 | 24 | 2 | 7 | 5 | » | 3190 | 4 | 24 | 2 | 9 | » | » | 3190 |
| 5 | 12 | 1 | 3 | 7 | 5 | 1595 | 5 | 12 | 1 | 4 | 5 | » | 1595 |
| 6 | 6 | » | 6 | 8 | 7 $\frac{1}{2}$ | 797 $\frac{1}{2}$ | 6 | 6 | » | 7 | 2 | 5 | 797 $\frac{1}{2}$ |

| Fun. | Zolotnik. | Lan. | Livres. | Zolotnik. | Fun. | Zolotnik. | Liang. | Livres. | Zolotnik. |
|------|-------------------|------|---------|--------------------|------|-------------------|--------|---------|--------------------|
| 1 | $\frac{24}{271}$ | 1 | » | $8 \frac{8}{11}$ | 1 | $\frac{13}{145}$ | 1 | » | $8 \frac{8}{19}$ |
| 2 | $\frac{48}{171}$ | 2 | » | $17 \frac{1}{11}$ | 2 | $\frac{24}{145}$ | 2 | » | $16 \frac{16}{19}$ |
| 3 | $\frac{72}{111}$ | 3 | » | $26 \frac{2}{11}$ | 3 | $\frac{36}{145}$ | 3 | » | $24 \frac{24}{19}$ |
| 4 | $\frac{96}{101}$ | 4 | » | $34 \frac{10}{11}$ | 4 | $\frac{48}{145}$ | 4 | » | $33 \frac{1}{19}$ |
| 5 | $\frac{120}{116}$ | 5 | » | $43 \frac{7}{11}$ | 5 | $\frac{60}{145}$ | 5 | » | $41 \frac{11}{19}$ |
| 6 | $\frac{144}{171}$ | 6 | » | $52 \frac{4}{11}$ | 6 | $\frac{72}{145}$ | 6 | » | $49 \frac{16}{19}$ |
| 7 | $\frac{168}{171}$ | 7 | » | $61 \frac{1}{11}$ | 7 | $\frac{84}{145}$ | 7 | » | $57 \frac{21}{19}$ |
| 8 | $\frac{192}{171}$ | 8 | » | $69 \frac{9}{11}$ | 8 | $\frac{96}{145}$ | 8 | » | $66 \frac{6}{19}$ |
| 9 | $\frac{216}{171}$ | 9 | » | $78 \frac{6}{11}$ | 9 | $\frac{108}{145}$ | 9 | » | $74 \frac{14}{19}$ |
| 10 | $\frac{240}{271}$ | 10 | » | $87 \frac{1}{11}$ | 10 | $\frac{120}{145}$ | 10 | » | $82 \frac{22}{19}$ |
| | | 15 | 1 | $34 \frac{10}{11}$ | | | 15 | 1 | $28 \frac{4}{19}$ |
| | | 16 | 1 | $43 \frac{7}{11}$ | | | 16 | 1 | $36 \frac{12}{19}$ |
| | | 20 | 1 | $78 \frac{6}{11}$ | | | 20 | 1 | $69 \frac{11}{19}$ |
| | | 30 | 2 | $69 \frac{9}{11}$ | | | 30 | 2 | $56 \frac{8}{19}$ |
| | | 40 | 3 | $61 \frac{1}{11}$ | | | 40 | 3 | $43 \frac{1}{19}$ |
| | | 50 | 4 | $52 \frac{4}{11}$ | | | 50 | 4 | $29 \frac{11}{19}$ |
| | | 100 | 9 | $8 \frac{8}{11}$ | | | 100 | 8 | $59 \frac{17}{19}$ |
| | | 200 | 18 | $17 \frac{1}{11}$ | | | 200 | 17 | $23 \frac{1}{19}$ |
| | | 300 | 27 | $26 \frac{2}{11}$ | | | 300 | 25 | $82 \frac{21}{19}$ |
| | | 400 | 36 | $34 \frac{10}{11}$ | | | 400 | 34 | $46 \frac{10}{19}$ |
| | | 500 | 45 | $43 \frac{7}{11}$ | | | 500 | 43 | $9 \frac{27}{19}$ |
| | | 1000 | 90 | $87 \frac{1}{11}$ | | | 1000 | 86 | $19 \frac{11}{19}$ |

Voyage à Pékin

| KOU PHING, <i>poids de la couronne.</i> | | | | EULLIANG PHING, <i>poids du commerce.</i> | | | |
|--|--------|---------|--------------------|--|--------|---------|--------------------|
| Kin. | Poudu. | Livres. | Zolotnik. | Kin. | Poudu. | Livres. | Zolotnik. |
| 1 | » | 1 | 43 $\frac{7}{11}$ | 1 | » | 1 | 36 $\frac{12}{19}$ |
| 2 | » | 2 | 87 $\frac{1}{11}$ | 2 | » | 2 | 72 $\frac{24}{19}$ |
| 3 | » | 4 | 34 $\frac{10}{11}$ | 3 | » | 4 | 13 $\frac{7}{19}$ |
| 4 | » | 5 | 78 $\frac{6}{11}$ | 4 | » | 5 | 49 $\frac{19}{19}$ |
| 5 | » | 7 | 26 $\frac{3}{11}$ | 5 | » | 6 | 86 $\frac{2}{19}$ |
| 6 | » | 8 | 69 $\frac{2}{11}$ | 6 | » | 8 | 26 $\frac{14}{19}$ |
| 7 | » | 10 | 17 $\frac{1}{11}$ | 7 | » | 9 | 62 $\frac{26}{19}$ |
| 8 | » | 11 | 61 $\frac{1}{11}$ | 8 | » | 11 | 3 $\frac{2}{19}$ |
| 9 | » | 13 | 8 $\frac{8}{11}$ | 9 | » | 12 | 39 $\frac{21}{19}$ |
| 10 | » | 14 | 52 $\frac{4}{11}$ | 10 | » | 13 | 76 $\frac{4}{19}$ |
| 15 | » | 21 | 78 $\frac{6}{11}$ | 15 | » | 20 | 66 $\frac{6}{18}$ |
| 20 | » | 29 | 8 $\frac{8}{11}$ | 20 | » | 27 | 56 $\frac{8}{19}$ |
| 30 | 1 | 3 | 61 $\frac{1}{11}$ | 30 | 1 | 1 | 36 $\frac{12}{19}$ |
| 40 | 1 | 18 | 17 $\frac{1}{11}$ | 40 | 1 | 15 | 16 $\frac{16}{19}$ |
| 50 | 1 | 32 | 69 $\frac{2}{11}$ | 50 | 1 | 28 | 92 $\frac{20}{19}$ |
| 100 | 3 | 25 | 43 $\frac{7}{11}$ | 100 | 3 | 17 | 89 $\frac{11}{19}$ |
| 200 | 7 | 10 | 87 $\frac{1}{11}$ | 200 | 6 | 35 | 82 $\frac{22}{19}$ |
| 300 | 10 | 56 | 34 $\frac{10}{11}$ | 300 | 10 | 13 | 76 $\frac{4}{19}$ |
| 400 | 14 | 21 | 78 $\frac{6}{11}$ | 400 | 13 | 31 | 69 $\frac{15}{19}$ |
| 500 | 18 | 7 | 26 $\frac{3}{11}$ | 500 | 17 | 9 | 62 $\frac{26}{19}$ |
| 1000 | 36 | 14 | 52 $\frac{4}{11}$ | 1000 | 34 | 19 | 29 $\frac{21}{19}$ |
| 2000 | 72 | 29 | 8 $\frac{8}{11}$ | 2000 | 68 | 38 | 59 $\frac{17}{19}$ |
| 3000 | 109 | 3 | 62 $\frac{2}{11}$ | 3000 | 103 | 17 | 89 $\frac{11}{19}$ |
| 4000 | 145 | 18 | 17 $\frac{1}{11}$ | 4000 | 137 | 37 | 23 $\frac{1}{19}$ |
| 5000 | 181 | 32 | 69 $\frac{2}{11}$ | 5000 | 172 | 16 | 52 $\frac{28}{19}$ |
| 10000 | 363 | 25 | 43 $\frac{7}{11}$ | 10000 | 544 | 33 | 9 $\frac{17}{19}$ |

CHAPITRE XV

Essai historique, géographique et ethnographique sur la Mongolie¹

@

Depuis 1367, époque à laquelle les Mongols furent forcés de quitter la Chine et de rentrer dans leurs steppes, ces peuples furent gouvernés par vingt-deux khans indépendants l'un de l'autre. Avant l'introduction de la religion lamaïque parmi eux, il n'existe que très peu de notices authentiques sur leur histoire. Le khan *Abida Galsan*, conformément à une révélation mystérieuse, étant allé au Tibet, obtint du Dalai lama un prêtre supérieur, et bâtit en Mongolie (sur les bords de l'Orkhon), un couvent qu'il nomma *Erdeni dzao*, ou le monastère précieux.

A la mort de *Chun ti*, dernier empereur de la ^{p2.208} dynastie des Youan, qui, en quittant la Chine, s'était retiré à *Ing tchhang fou*, ville actuellement détruite, dans le district de Kichikten, au nord-ouest de Dolon noor ; son fils, *Aïourchiri Dala* ², lui succéda en 1371, et transféra sa résidence à *Ho lin* (Kara koroum) ; celui-ci eut pour successeur, en 1378, son fils, *Togous Témour*. En 1388, Lan yu, général chinois, sortit de Ta ning, et le défit, près du lac Bouir. *Togous Témour* prit la fuite, suivi seulement de dix cavaliers, et fut tué sur les bords de la Tôla, par un de ses sujets, nommé

¹ Dans l'original russe, cet essai est précédé d'un chapitre sur l'origine et l'ancienne histoire des Mongols. Comme il ne contient rien qui ne soit connu en Europe par les ouvrages de Gaubil, Visdelou, Mailla, Deguignes père, et autres écrivains célèbres, et que l'auteur (qui n'est pas M. Timkovski), y adopte l'idée absurde, que tous les peuples nomades, qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont occupé les pays situés entre la Chine, le Baikal et l'Altai, ont été des Mongols, j'ai cru que ce morceau peu intéressant ne devait pas entrer dans l'édition française de l'ouvrage de M. Timkovski.

² M. Timkovski écrit *Aïourchiri Daladoun*. Cette méprise vient de ce que l'archimandrite Hyacinthe (qui a traduit du chinois, les matériaux employés à la composition de cette description de la Mongolie), a cru que le caractère *tun*, ou *doun* d'après sa prononciation, qui dans le texte suit immédiatement après le nom du prince mongol en question, faisait partie de ce nom. Ce caractère *tun* (n° 11.142 du Dictionnaire du P. Basile de Glemona, imprimé à Paris en 1813), signifie *se sauver*. En effet, *Aïourchiri Dala* se sauva au nord du désert de Gobi, et alla s'établir à Kara koroum. Kl.

Voyage à Pékin

Yésouder ; toutes ses femmes, son second fils, plus de trois mille officiers et 70.000 Mongols des deux sexes, tombèrent entre les mains des Chinois. L'armée de Lan yu fit un butin immense en or, en argent et effets précieux, indépendamment de 150.000 têtes de bétail. Les sujets de Togous Témour furent entièrement dispersés, et sous le règne du premier empereur de la dynastie des Ming, les Mongols n'osèrent plus tenter d'invasion en Chine. Ce ^{p2.209} prince laissa la Mongolie à *Ounorchiri*, son parent, qui plaça son campement près d'un lieu appelé Khè-Emil, à l'ouest de la ville de Kara koroum. Après la mort de *Togous Témour*, qui porta le titre d'empereur, cinq princes de la famille de Tchinghiz lui succédèrent dans cette dignité ; mais ils n'eurent pas d'autorité, et périrent tous de mort violente.

Ce fut ainsi que se termina la puissance redoutable de la dynastie mongole de Tchinghiz-khan, qui a régné en Chine. La Mongolie fut divisée en plusieurs provinces. *Gultsi*, un des parents les plus éloignés de Goun Témour, dernier empereur, s'empara du trône par supercherie, et prit le titre de *kakhan*. Alors fut aboli le nom de *Youan*, que cette dynastie portait, et les Mongols reprirent leur ancien nom de *Tatar* ; cependant les nouveaux sujets de *Gultsi* refusèrent de lui obéir, parce qu'il n'appartenait pas à la famille des Tchinghiz.

Le prince *Oloutai* ¹, à la tête d'un parti de rebelles, l'assassina et se fit déclarer khan, sous le nom de *Bouniachiri*. Ce nouveau prince mongol, quoique issu du sang impérial, fut abandonné ^{p2.210} pendant les temps de troubles, et privé des moyens de soutenir sa dignité ; il n'avait, d'ailleurs, aucune des qualités nécessaires à un souverain, surtout à une époque où les plus anciens chefs de chaque tribu s'arrogeaient le droit de régner en souverains sur des provinces entières. La nation mongole montra pourtant un

¹ C'est de ce prince que la tribu mongole, qui habitait le Tangout et les pays entre les monts célestes et les frontières de la Sibérie, prit le nom de *Ælet* ou *Olet*, qu'on écrit ordinairement *Eleut*.

Voyage à Pékin

attachement singulier pour ce nouveau khan. En 1409, la cour de Chine lui fit proposer de la reconnaître pour suzeraine ; elle ne reçut pas de réponse. L'ambassadeur qui avait apporté les dépêches fut assassiné et sa lettre jetée au feu. Alors *Khieou fou*, général chinois, marcha contre Bouniachiri avec une armée de 100.000 cavaliers choisis ; il fut battu par les Mongols. L'empereur Young lo, irrité de cette défaite, envoya des émissaires en Mongolie pour examiner la conduite de ses généraux, les coupables furent punis avec une sévérité extrême. Young lo se mit en marche, en 1410, à la tête de 500.000 hommes. Bouniachiri, saisi d'effroi, voulut s'enfuir vers l'ouest. Oloutai, prince mongol, s'y refusa et se sépara du khan avec sa tribu. Cette division fut aussi funeste pour eux qu'avantageuse aux Chinois. L'empereur, en poursuivant Bouniachiri, arriva sur les bords de l'Onon, à l'endroit où Tchinghiz khan, fondateur de la maison Youan avait vu le jour. Bouniachiri accepta le combat ; complètement défait, il s'enfuit encore plus loin vers l'ouest. ^{p2.211} Alors, l'empereur revint sur ses pas et marcha à la rencontre d'Oloutai, anéantit son armée, et entra en vainqueur à Péking.

En 1412, Bouniachiri fut assassiné par *Makhamou*, prince mongol. Pendant le règne de Young lo, Makhamou fut revêtu de la dignité de prince de l'empire chinois ; mais plus tard ayant osé franchir les frontières, l'empereur alla en personne à sa rencontre, défit totalement son armée, près d'Oman khochoun, et après l'avoir poursuivi jusqu'au Tôla, il le força de nouveau à payer un tribut.

Dans les deux dernières années de son règne, Young lo entreprit deux campagnes en Mongolie, afin d'anéantir la puissance d'Oloutaï. Pendant quatre mois, l'empereur conduisit son armée à travers les steppes immenses de la Mongolie ; mais il ne put même trouver les traces de son ennemi, et perdit un grand nombre de soldats dans les vastes déserts où il le poursuivait. Outré de dépit de n'avoir pu se venger, il tomba dans une rêverie sombre, et fut obligé de donner à son armée l'ordre de retourner promptement en

Voyage à Pékin

Chine. Arrivé à la source du Thsing, qui est hors de cet empire, il fit ériger sur une montagne voisine un monument magnifique, avec une inscription qui annonçait à la postérité ses campagnes et ses exploits dans la Mongolie ; il mourut en 1424.

Togon, fils du prince Makhamou, succéda à son ^{p2.212} père et voulut se faire proclamer khan ; mais ses sujets n'y consentirent pas ; ce qui lui fit prendre le parti d'élever à cette dignité Tokhtoboukha, descendant de la maison d'Youan, et de se borner à exercer la présidence du conseil de l'empire. Ces Mongols habitaient dans la partie septentrionale du désert de Gobi. La tribu de Kharatchin, et d'autres, étaient sous leur dépendance ; ils auraient peut-être porté leurs vues sur la Chine ; mais la mort de Togon mit un terme à leurs desseins.

Esén (en chinois, *Yésian Tougan*), fils de Togon, fut le premier ministre après lui. Les Mongols qui lui obéissaient devenant chaque jour plus puissants, Tokhtoboukha ne fut plus assez fort pour les contenir. En 1449, Esén emmena plusieurs tribus, qui tentèrent une invasion en Chine. L'eunuque Vang tching engagea l'empereur à marcher en personne contre les Mongols ; les ministres s'y opposèrent ; mais l'empereur ne les écouta pas. Arrivé à Ta tOUNG, près de la grande-muraille, il voulut retourner à Siuan houa ; mais Esén l'atteignit. Quoique l'empereur eût avec lui 500.000 hommes, il fut complètement battu ; ministres et généraux, tous périrent dans ce combat.

L'empereur Yng tsOUNG (le cinquième de la dynastie des Ming), fut fait prisonnier par les Mongols avec un de ses officiers. Esén, s'étant avancé sur Péking, fut battu par Yu khian, président du ^{p2.213} tribunal de la guerre. Les Chinois firent de grands préparatifs de défense ; mais les Mongols proposèrent la paix, et renvoyèrent Yng tsOUNG en Chine. En 1451, Esén assassina Tokhtoboukha et prit sa place ; sa domination commençait à l'est au pays des *Djourdjé*

Voyage à Pékin

et des *Ouriankhai* ¹, et s'étendit à l'ouest sur les habitations des Tchighin Mongol ², et jusqu'à *Khamil*, ou *Ha mi*. Toutes ces contrées lui obéissaient. Esén, en payant tribut à la Chine, se donna le titre de *Tian ching kakhan*, ce qui veut dire, *khan céleste et saint* ³ ; enivré de sa puissance, il devint très arrogant. Sous le règne de l'empereur King ti, en 1455, *Ala* tomba sur Esén et le tua.

Cependant la tribu de Khalkha (c'est-à-dire celle des Youan ou de Tchinghiz) s'affaiblissait ; *Boulai*, chef des Tatar, ayant battu *Ala*, éleva au pouvoir suprême, avec le titre de *Petit Roi* ^{p2.214} (*Siaovang tsu*), *Markor*, fils de Tokhtobou-kha. *Markor* mourut en 1460, et les Mongols élurent unanimement en sa place *Magou Kordjis*. Les princes de la tribu des Tatar ⁴, commencèrent ensuite à se conduire en despotes. L'ordre de succession des *Petits Rois* est, en partie, resté inconnu, ce qui ne doit pas surprendre : car leur généalogie est très embrouillée.

Le souverain mongol qui, vers la fin du règne de Chun ti (après 1485), fit une invasion en Chine, portait encore le titre de Petit Roi ; il séjourna d'abord dans le pays d'Ordos, et, aidé par les Khalkha, il devint de jour en jour plus fort. En 1500, il s'y établit de nouveau ; alors, les habitants des frontières de la Chine n'eurent plus une seule année de repos. En 1532, il occupa la partie orientale de la Mongolie, et donna à sa tribu le nom de Touman. *Dzénoung* et *Anda*, chefs des tribus qui habitaient près des frontières nord-ouest de la Chine, étaient ses parents. Ils s'emparèrent du pays d'Ordos et firent des invasions continuelles en Chine. En 1550, *Anda* transporta sa résidence au lac Khoir

¹ Les *Djourdjé*, en chinois, *Ju tchin* ou *Ju tchy*, sont les ancêtres des Mandchoux de nos jours. *Ouriankhai* était le nom du pays montagneux et boisé au nord du Liao tOUNG et de la partie orientale du Pe tchy li. Kl.

² Ces Mongols campaient à l'ouest de l'extrémité occidentale du Kan sou, entre les villes de Sou tcheou et Cha tcheou. Ils avaient reçu leur nom du canton de Tchighin, où ils établirent, en 1404, leur camp principal. Il paraît qu'ils étaient d'origine *khochote*. Kl.

³ L'empereur chinois lui envoya le diplôme de *kachars* des *Wala* ou *Eleuts*. Kl.

⁴ Le traducteur écrit souvent *Dakdan* ; c'est une faute. Kl.

Voyage à Pékin

noor ¹, invita des déserteurs chinois à se fixer dans la ville de Fung tcheou, bâtit une autre ville, et fit, conjointement ^{p2.215} avec la tribu de Touman, des invasions sur les frontières septentrionales et occidentales de la Chine. En 1570, Anda reçut le titre de prince chinois de *Chun y vang* (roi obéissant et juste) ; il défendit alors aux autres chefs d'entreprendre de nouvelles invasions en Chine. Tous les ans il allait à Péking porter son tribut, et faire le commerce.

La nation mongole finit par se diviser en deux partis. *Botsi*, un des descendants des Petits Rois et qui prit également ce titre, habita le pays de Tchakha, actuellement nommé *Tchakhar* ², *Tsakhar*, ou, *Tchamor*. Redoutant la grande puissance d'Anda, il fixa sa résidence à Liao ³, fit alliance avec la tribu *Fou yu tsa*, et dévasta plusieurs fois les terres situées à l'ouest de Ki tcheou (dans le Pe tchy li). *Ryndan*, quatrième khan des Tsakhar, se déclara Khoutouktou-khan, et se renforça peu à peu. En 1615, il fit plusieurs incursions dans le Liao toung. En 1628, il battit la tribu de Kharatchin et le Taidtzi Baïn Bostou ; ensuite, il attaqua Ta toung et Suan houa fou, et exigea en même temps de la cour chinoise un ^{p2.216} tribut annuel. Un grand nombre de provinces orientales et occidentales qu'il opprimait l'abandonnèrent. Les Mongols se soumirent successivement à Ven ti, empereur des Mandchoux. Celui-ci entreprit, en 1634, une campagne contre les Tsakhar. Ryndan effrayé s'enfuit chez les Tibétains ; mais il mourut en chemin. Son fils *Kangor Odja* devint sujet mandchou ; son peuple fut divisé en bannières, à l'instar de l'armée mandchoue.

Les territoires mongols, situés dans la partie septentrionale du Gobi, prirent le nom de Khalkha, et composèrent une province particulière, renfermant sept districts, administrés par trois khans.

¹ En chinois, *Goei ning hai tsu*. Kl.

² Ce nom signifie *limitrophe* : car les Tchakhar, ou comme les Khalkha prononcent Tsakhar, habitent tout près de la grande-muraille, qui sépare la Chine de la Mongolie. Kl.

³ Ou plutôt dans le pays dans lequel coule le Liao ho ou Sira mourèn, avant

Voyage à Pékin

Celui de l'ouest s'appelait *Dzasaktoukhan*, celui du milieu *Touchétou-khan*, et celui de l'est *Tsétsen-khan*. Ils reçurent ces noms du Dalaï lama. En 1634, *Maha samadi Tsétsén khan* expédia une ambassade avec de riches présents à l'empereur mandchou Ven ti, ou Thaï tsoung, auquel il demanda sa fille en mariage.

Sur ces entrefaites, les *Eleuts*, c'est-à-dire les *Dzoûngar*, ou *Kalmuk*, firent des invasions fréquentes dans la partie orientale du territoire khalkha. Khang hi, empereur de la Chine, sous le prétexte de réconcilier les tribus mongoles, prit part à leurs querelles, ayant le dessein, comme la suite le prouva, de les réunir à sa p2.217 domination. Depuis l'année 1677, Galdan prince des Eleut pilla et dévasta les contrées du nord-ouest. Les deux partis qui divisaient les Khalkha, celui du Dzasakhtou-khan et celui des khans, de l'est et du milieu, étaient sans cesse en querelles. En 1689, Galdan battit les Khalkha ; les habitants des sept districts, dispersés, s'approchèrent de la grande-muraille, et se mirent sous la protection des Mandchoux. Au mois de mai 1691, l'empereur Khang hi se rendit à la frontière pour recevoir les Khalkha ; il convoqua une grande réunion dans les environs de Dolon noor, c'est-à-dire aux sept lacs situés au nord de Tchang kia kheou, ou de Khalgan. Chaque khan khalkha lui fit présent de huit chevaux *blancs* et d'un chameau *blanc*, ce qui fit appeler ce tribut, en mongol, *yousoun tsaban*, les neuf blancs. Il fut convenu que, tous les ans, ils en acquitteraient un semblable.

C'est ici que commence une nouvelle époque pour les peuples de famille mongole ; celle de leur assujettissement entier aux Mandchoux, maîtres de la Chine. Les premiers qui se rangèrent sous l'obéissance de la dynastie de Tai thsing, furent les Kharatchin. Après la défaite des khans Tsakhars, les autres tribus mongoles se soumirent l'une après l'autre. La cour de Péking ordonna de déterminer les frontières des cantons qu'ils p2.218 habitaient, et régla l'administration de la Mongolie.

d'entrer dans le Liao toung. Kl.

Voyage à Pékin

Quant aux Khalkha, l'empereur Khang hi, après la défaite de Galdan, les dissémina sur les frontières de la Russie ; après les avoir partagés en cinquante-cinq bannières, ou divisions, il ne laissa le titre de khan qu'à trois de leurs chefs, et accorda aux autres la dignité héréditaire de princes de différents degrés. Dans la suite, on en créa cinq de plus. Chambà régna sur un district particulier, sous le titre de *Sain Noïn*, qui signifie, en mongol, bon maître ou prince. En 1731, Tsyréng, qui régnait à Kourèn ou à l'Ourga, et qui était gendre de l'empereur, fut nommé Grand Dzassak, en récompense des services, qu'il avait rendus dans la guerre contre le Galdan, et reçut le commandement de vingt-quatre bannières. De sorte que tous les Khalkha furent divisés en quatre-vingt-quatre bannières, qui sont sur la même ligne que les quarante-neuf des Mongols méridionaux.

Les voyages de plusieurs Européens, dans les steppes mongoles, aux XIIIe, XIVE et XVe siècles, donnèrent la première connaissance de ces contrées, de leurs habitants et de leurs productions. La conquête de la Sibérie ouvrit aux Russes la route des monts Altaï ; les courses réitérées de nos courriers à la Chine, nous procurèrent de p_{2.219} temps en temps des notions nouvelles sur la Mongolie. Il est fâcheux que Plan Carpin, Ruysbroek, Marco Polo et l'Arménien Haithon, n'aient inséré dans leurs relations sur la Mongolie que des remarques un peu vagues ; ils ont écrit les noms des montagnes, des fleuves, etc., d'une telle manière, que l'on est obligé de les deviner. L'accueil que les missionnaires jésuites reçurent, en Chine, sous la dynastie actuelle, les voyages qu'ils firent en Mongolie par ordre des empereurs, les cartes et les descriptions qu'ils publièrent, procurèrent des renseignements plus précis sur la géographie et la statistique des steppes mongoles, quoiqu'il y reste encore beaucoup de points très imparfaitement connus. D'ailleurs, la politique des Mandchoux étendit ses lois à ces contrées ; la libre entrée en fut défendue à tous les étrangers. La Russie seule, par ses relations commerciales avec la Mongolie et la Chine, conserva pour ses

Voyage à Pékin

sujets la faculté d'aller dans ces deux pays. Les journaux des ambassades et des missions russes à Péking, ceux des marchands à l'Ourga et ailleurs, nous ont fourni plusieurs notions importantes sur la topographie des pays Mongols ; quoique imprimées la plupart en langue russe, et en d'autres langues, elles ne sont pas assez positives et n'embrassent pas autant d'objets qu'on le désirerait, surtout parce que les Russes ne peuvent aller à Péking que par la route de Kiakhta, qui ^{p2.220} se dirige vers le sud-est, et passe par l'Ourga et Khalgan.

Suivant la distribution adoptée par les géographes européens, l'Asie moyenne comprend toutes les contrées situées entre la mer Caspienne à l'ouest, l'Océan oriental à l'est, la Sibérie au nord, l'Afghanistan, le Tibet, et la Chine au sud. Cette région immense diffère tant, par sa nature et ses productions, des autres parties de l'Asie, qu'elle doit être considérée à part. Mais comme elle offre une diversité très remarquable dans son sol et ses habitants, il convient de la diviser de la manière suivante :

1° *L'Asie moyenne occidentale* comprenant le Turkestan, avec les peuples qui habitent les contrées à l'ouest des monts d'Altaï, jusqu'à la mer Caspienne, tels que les Kirghiz, les Khiviens, les Turcomans, les Kara kalpak, le pays de Khôkand, la grande Boukharie et le pays nommé mal à propos petite Boukharie.

2° *L'Asie moyenne septentrionale*, ou haute, c'est-à-dire la Mongolie, qui est habitée par un grand nombre de tribus, et qui doit conserver son nom, parce que le pays des Dzoûngar, sa partie la plus importante, qui jadis fut habité par des Kalmuks, ou Eleuts, de la même souche que les Mongols, est depuis longtemps effacé par les Mandchoux des cartes de la Mongolie. Depuis la conquête du ^{p2.221} Turkestân oriental, faite en 1757, par l'empereur Khian lounq, et après l'extermination des Dzoungar, ces contrées furent connues dans la géographie chinoise sous le nom de nouvelle limite, et de province d'Ili. Cette dernière est en partie peuplée d'agriculteurs transportés de la Chine et du Turkestân oriental, et sert de

Voyage à Pékin

cantonnement aux soldats mandchoux, qui, réunis aux Solon et aux Mongols, composent, sous le commandement d'un dsiangghiun, ou général en chef, l'armée d'observation chinoise, contre la Russie et les hordes Kirghiz.

3° L'Asie moyenne orientale, ou pays des Manchoux, qui s'étend à l'est de la Mongolie jusqu'à l'Océan oriental ; elle est habitée par des peuplades toungouses¹. Les Mandchoux, comme les Toungouses, sont chamaniens, et vivent, pour la plupart, dans des villes et des villages.

Cette distribution de l'Asie moyenne fera peut-être perdre l'habitude prise depuis trop longtemps par les historiens et géographes européens, de se servir des noms de *TaRtars* et de *TaRtarie indépendante, grande, chinoise, etc.*, noms p^{2.222} toujours répétés par les auteurs les plus éclairés, en décrivant cette partie de l'Ancien Monde.

La Mongolie est comprise entre le soixante-dixième et le cent vingtième degré de longitude de Paris, et entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude septentrionale. Du reste, cette détermination ne peut être très précise, car les frontières de la Mongolie, et surtout au sud, se sont étendues ou resserrées, suivant les succès des armées de la nation qui l'habite. Cette partie de la frontière est fortement inclinée au sud, près de la frontière occidentale de la Chine, à l'endroit où est le Khoukhou noor (lac bleu), dans le pays appelé jadis Tangout².

¹ M. Timkovski observe, avec raison, qu'on rencontre beaucoup de mots dans les dialectes toungouses qui ressemblent au mongol. Quoique le fond de ces deux langues diffère considérablement, le mongol et le mandchou se sont mêlés très souvent, et on rencontre dans ces deux idiomes beaucoup d'expressions, desquelles il serait difficile de déterminer l'origine avec précision. Kl.

² M. Timkovski dit que les Mongols sont entrés en Chine par le Tangout, parce qu'ils ne pouvaient franchir la grande-muraille ; ceci est une méprise ; en 1211, Tchinghiz khan entra pour la première fois en Chine par *Siuan houa fou*, en franchissant la grande-muraille. Deux ans après, ne pouvant forcer le passage de Kou pe kheou, il entra par le Chan si, dans le Pe tchy li ; il y prit plusieurs villes, et ressortit de la Chine par Kou pe kheou même, dont il s'était emparé en venant du sud. En 1214, les Mongols poussèrent jusque dans le Chan toung. De pareilles invasions se sont répétées fréquemment. Quand Tchinghiz khan revint, en 1225, de son expédition contre les pays occidentaux, il se rendit d'abord sur les rives du *Tôla*. C'est de là qu'il

Voyage à Pékin

p2.223 Les Mongols sont divisés aujourd'hui en aimaks, ou tribus.

A. Au Nord

1° Les Khalkha,

B. A L'est.

2° Barghu-Bouriat ; 3° Arou-Khortchîn ; 4° Khorlòs ; 5° Durbòt ; 6° Djalît ; 7° Barîn ; 8° Djaròt ; 9° Oniòt ; 10 ° Nàiman ; 11° Aokhàn.

C. Dans les steppes du milieu

12° Oudzémertchî ; 13° Abagànar ; 14° Khotchît ; 15° Abgà ; 16° Kechiktén ; 17° Sounit ; 18° Durbàn-Kèouket.

D. Au sud près de la Chine.

19° Toumét, entre le Liao toung et le Tchy li ; 20° Kharatchîn ; 21° Tsakhàr ; 22° Moò-mingàn ; 23° Oràt (la moitié du terrain de cette horde sert de pâturage aux troupeaux de l'empereur) ; 24° la tribu des Toumét de la ville de Koukòu-khotò, appelée en chinois, Kouï houa tchhing ; 25° Ordòs (à la courbure septentrionale du Houang ho) ; p2.224 et 16° les Mongols du lac Khoukhou noor, en chinois, Thsing hai, c'est-à-dire la mer bleue ¹.

1. Khalkha.

La tribu de Khalkha est la plus importante par l'étendue des

prépara l'expédition contre le royaume de *Hia*, qui ne comprenait que la partie la plus orientale du tangout. L'année suivante il prit la ville de *Yetsina*, située sur la rivière du même nom, au nord de *Sou tcheou* et en dehors de la grande-muraille. Il s'empara après des villes de *Ning hia*, *Kia yu kouan*, *Kan tcheou*, *Sou tcheou*, *Ngan tcheou* et *Si liang fou*, toutes situées en dedans de cette muraille, et dans la province actuelle de *Kan sou*. A la fin de la même année, il occupa aussi *Ling tcheou*, au sud de *Ning hia*, et sur la rive droite du Houang ho. Enfin, en 1227, il détruisit entièrement le royaume de *Hia*. On voit donc que ce n'est pas par les pays du Khoukhou noor que les Mongols sont entrés en Chine.

Tchinghiz khan, en mourant, conseilla aux siens de s'emparer du défilé et du fort de Thoug kouan, qui se trouve à la frontière du Chen si et du Ho nan, un peu au-dessous du point où le Houang ho change sa direction au sud, et tourne vers l'est. C'est par ce défilé que passe le grand chemin qui conduit du Chen si, dans la Chine méridionale. Kl.

¹ M. Timkovski a passé sous silence la grande tribu de *Kortsin* ou *Khortsin*, divisée en six bannières, qui occupe le pays situé entre le *Charà mouren* et *Non*, ou *Non-ni-oula*.

Voyage à Pékin

steppes qu'elle occupe, par son nombre et par son voisinage de la Sibérie. La moitié de la route de Kiakhta à Péking, passant dans le pays des Khalkha, j'ai pu, à l'aide des renseignements que m'ont fournis les habitants, le décrire avec assez d'exactitude. Voici des détails tirés de la géographie chinoise, traduits en russe, par le P. Hyacinthe Pitchouïev, chef de notre mission. Cette traduction est encore manuscrite.

La nation des Khalkha confine au nord, avec les gouvernements d'Irkoutsk, de Ieniseisk, de Tomsk et de Tobolsk, en Sibérie. Vers l'ouest, elle s'étend jusqu'au Turkestan oriental et au pays d'Ili, où elle est bornée par le mont Bogda et le lac Balkhach, dans lequel se jette la rivière d'Ili. Au sud, les Khalkha touchent aux cantons habités par les Sounit, et autres Mongols nomades du milieu ; vers l'est, elle se prolonge jusqu'au pays des Bargou-Bouriat et des Mandchoux. Leur pays a cinq mille li d'étendue de l'est à l'ouest, et trois mille li ¹ du sud au nord. Il est divisé en quatre *lou*, ou provinces.

^{1°} p2.225 La province du milieu compte vingt bannières, ou divisions. Les lieux habités sont les deux rives de la Tôla ; en allant à l'est jusqu'aux monts Kenté, qui forment la limite des possessions de Tsetsén-khan ; à l'ouest jusqu'à l'Onghin, rivière voisine des possessions de Saïn noïn ; au sud, jusqu'au Gobi, qui touche au pays des Sounit ; au nord, jusqu'à la frontière russe. Les princes de cette province sont le Touchétoukhan, qui habite les hauteurs, voisines du Sélengga ; un tsin yang, deux kiun vang, deux beissé, six koung et huit dzasak, ayant le rang de taïdzi de la première classe.

La province orientale compte vingt-une bannières. Le principal chef est le Tsetsén-khan, qui campe avec la sienne aux pieds des monts Oundour-dabà, sur le Kheroulun. En 1688, lorsque ce khan se soumit à la Chine, il avait environ 100.000 sujets ; il commande

¹ A deux cents par degré comme partout en dehors de la grande-muraille.

Voyage à Pékin

les vingt autres bannières. Les autres chefs de la province sont un tsin yang, un kiun vang, un beilé, deux beissé, un koug de la première, deux koug de la seconde, et trois koug de la troisième classe, ainsi que douze dzasak.

3° La province occidentale a dix-neuf bannières. Son khan porte le titre de Dzassaktou khan ; il habite avec la sienne le flanc méridional des monts Khangai, et commande les dix-huit autres bannières. Il y a encore un beilé, deux ^{p2.226} koug de la première et six de la seconde classe, neuf taïdzi de la première classe.

4° Le gouvernement du Saïn noïn compte vingt-quatre bannières, ayant deux tsin vang (le premier commande vingt-trois bannières, le second ne porte que le titre de Saïn noïn), deux kiun vang, deux beilé, un koug de la première, cinq de la deuxième classe et dix dzasak-taïdzi. Ce gouvernement forme la partie occidentale du pays des Khalkha, avoisine les hauteurs de la Sélengga, et s'étend vers Ili.

Montagnes. — En 744 après J.-C., *Fi lo*, chef des Hœi khe ¹, plaça son camp entre le mont *Ou te kian* et le *Kuen ho*, à 1.700 li au nord de la frontière chinoise qui passait alors au septentrion du pays d'Ordos. Le *Kuen ho* est l'Orkhôn. Les monts *Ou te kian* doivent être voisins de la partie occidentale des monts *Khangai* ; ils s'appellent également *Tou yu kian*.

Bourkhan oola (ou la montagne divine) ; l'Onon y prend sa source. Le mont *Ty li ven Phou tha* (Dourben Pouta) est sur l'Onon ; c'est près de ce mont que Tchinghiz-khan naquit. — *Ton ò oola* (*oola* signifie, en mongol, un mont élevé), sur la ^{p2.227} rive droite du Kheroulun. L'empereur *Khang hi* s'y arrêta en juin 1696, pendant sa campagne contre *Galdan*, prince des *Dzoûngar*, et fit graver sur le rocher les vers chinois suivants :

¹ Depuis cet endroit jusqu'à la fin de la description géographique de la Mongolie, j'ai été obligé de refaire la traduction sur le texte chinois ; celle du P. Hyacinthe (telle que M. Timkovski la donne), étant très inexacte, et ne contenant que des

Voyage à Pékin

Que le désert de la Gobi est immense ! qu'il est large et profond le Kheroulun ! C'est ici que six corps d'armée, Obéissant à mes ordres, ont déployé leur courage ; semblables à la foudre, ils ont tout ébranlé ! Le soleil, et la lune les ont vus avec épouvante ; frappé de leurs traits, l'ennemi a disparu, et les déserts au loin sont rentrés dans le calme de la paix. »

Le *Khingàn* ; cette grande chaîne de montagnes se prolonge sur la rive droite de l'Onon, et à l'est des petits monts Kenté ; elle s'étend jusqu'à la source de l'Amour ; au sud elle touche les frontières de Khalkha ; et au nord celles de la Russie. — Le Kenté oola est au midi des hauteurs d'Onon ; deux petites rivières, qui forment ensuite le Kheroulun, prennent leurs sources au sud-est de ces montagnes. A l'ouest s'élèvent les monts *Dziloûng dabà* et *Térelkdzi dabà* (*dabà*, en mongol, désigne un mont dont on peut franchir la crête). — Le *Baga Kenté*, ou le petit Kenté est près de l'Ourga, et aboutit au mont *Térelkdzi* où la *Tôla* prend sa source. Le *Tsoukou* (*Tchikoï*), qui entre dans la frontière de la Russie, sort du flanc septentrional du *Baga Kenté*. — Le mont *Kirsa* se trouve à l'est des sources de la *Tôla*. Cette chaîne commence à l'extrémité p2.228 septentrionale du *Khingan*, suit la *Tôla* vers le nord, et en tournant forme les monts *Térelkdzi*.

Khan oola, au nord du *Khingan*, sur la rive gauche de la *Tôla*. Le *Koul*, petite rivière y coule à l'est, se dirige vers le nord et tombe dans la *Tôla*. A trente li environ, au sud-est, on trouve le canton boisé, nommé *Djao modo*. Au mois de juin 1696, l'empereur *Khang hi* y détruisit l'armée des *Dzoûngar* ; pour transmettre le souvenir de cette victoire à la postérité, il fit tailler dans le roc l'inscription suivante :

Le ciel nous a prêté son secours puissant pour abattre nos ennemis et détruire les méchants ; ces bêtes féroces (les

noms propres défigurés.

Voyage à Pékin

Dzoûngar), épuisées par la résistance, s'étaient cachées à l'ouest ; le ciel secondait nos efforts ; bientôt ils sont tombés sous le fer de mes troupes ; au premier coup de tambour, leurs tentes plantées dans le désert furent abandonnées. J'ai fait graver sur une roche de ces bords, le récit des hauts-faits de l'armée victorieuse.

Le Doulàn kharà, au sud-ouest du Khan oola, vis-à-vis de la Tôla, s'approche au sud de la grande steppe de Gobi, et va jusqu'à la Tôla. — Le *Khadamàl*, au nord de la petite rivière Khara-oussou ; son flanc septentrional s'approche de la frontière russe, et forme la limite septentrionale des Khalkha. — Le *Kaliar* est entre le Khara-oussou et l'Orkhòn. Cette montagne touche au Djamour oola, situé sur la rive septentrionale de la Tôla, jusqu'à l'endroit où elle se p^{2.229} réunit à l'Orkhòn. La chaîne en suivant le cours de la Tôla, s'incline vers le nord ; vers l'est, elle s'étend jusqu'au Sélbi dabà, et décrit une ligne semi-circulaire, longue de plusieurs centaines de li. — Le *Bouroung* est entre l'Orkhòn et la Sélenga. Cette montagne occupe depuis l'est jusqu'à l'ouest une distance de plusieurs centaines de li. — Le *Bougoun chara* s'étend à plus de deux cents li à l'ouest du Bouroung. Plus loin, vers le nord, sont les monts *Sirkegoun* et *Erkhetou*, entre la Sélenga et l'Orkhòn.

La chaîne de montagnes de *Khantaï*, au nord de la Sélenga, se prolonge au nord et se perd au-delà des frontières russes. — Le *Koukou tsilootou* est au sud de l'Orkhòn. Cette montagne, en suivant le cours de l'Orkhòn, s'incline vers l'est ; à cent li, à l'est, il y a des eaux chaudes. — Le *Sirkha adzirgan* (*adzirgan*, en mongol, signifie étalon), est à l'est de la source de l'Orkhòn ; à l'ouest de cette montagne, on trouve le temple d'Erdeni dzao. — Le *Khanghi khamar* est au sud du Sirkha adzirgan ; l'Orkhòn coule au nord de cette chaîne ; l'*Onghin mouren* prend sa source au sud. — Le *Django* au nord de la source de l'Orkhòn est séparé du Sirkha adzirgan par l'Orkhòn, et forme la partie orientale des monts Khangäi.

Voyage à Pékin

La chaîne de ces derniers est au nord des sources de l'Orkhon, et à cinq cents li au ^{p2.230} nord-ouest de l'Onghin mouren. Cette chaîne est la plus haute de toutes celles des environs. Elle commence au nord-ouest de l'Altaï ; traverse l'Orkhon et la Tôla, et forme les grandes montagnes de Khingan et de Kenté ; à l'ouest du *Koukou oola*, la chaîne tourne au nord, entoure les affluents supérieurs du Sélenga et s'approche de la frontière russe. L'Orkhon et le Tamir prennent leur source dans ces monts. Il paraît que ce sont les mêmes qui, dans les anciens écrivains chinois, sont nommées *Yan jan chan*. — Le *Bain dzirouhké* à l'est de la source de l'Orkhon ; plus loin, vers le nord-est, se trouve le mont *Saikhan oola* ; encore plus à l'est, l'*Eroukhétai khouboul*, au point où se termine le cours de la rivière Khassoui, et sur son bord septentrional. — Le mont *Oundour* est à l'ouest du Khouboul ; le *Naiman oola*, sur la rive septentrionale de la Sélenga ; le *Khaldzan bourgouttaï*, à l'ouest du Naiman oola ; l'*Ertsit*, à l'ouest du Khaldzan bourgouttaï, et au sud des rives du Kharatal ; le *Khoiboldok*, sur l'île du lac Kosogol ; l'*Oulbetchi*, à l'est du lac Sanghin dalai. Plus loin, au sud, s'étendent les monts *Ourtou-ouya*.

L'*Altai oola*, nommé anciennement, en chinois, *Kin chan* (mont d'or), est au nord-ouest du cours du Tes. Cette chaîne a au moins deux mille li d'étendue ; ses cimes se perdent ^{p2.231} dans les nuages, et sont couvertes de neiges perpétuelles ; on les regarde comme la souche principale de toutes les montagnes du nord-ouest de la Mongolie. Leur nœud est au nord-ouest du lac Oubsa ; elles s'élèvent par étages, et se divisent en quatre branches ; l'une commence aux sources de l'Ertsis ou Irtyche, et file vers le nord jusqu'à la frontière russe, sous le nom de monts *Altaï* ; celle qui se dirige au nord-est suit le cours du Tes vers le nord, à une distance d'environ mille li, et forme à l'est la chaîne des monts *Tangnou*. En se prolongeant au nord-est, elle touche au flanc septentrional du Khangai, et s'avance au nord jusqu'à la Sélenga. A cent li environ au sud de cette rivière, commence la troisième branche qui s'étend

Voyage à Pékin

vers l'est, sous le nom de monts *Oulan-goum*, et environne le lac *Kirghiz noor*, du côté nord. Plus loin, vers le sud-est, elle forme les monts *Kokeï*, et ensuite ceux d'*Anghi*. Le Kounghèï prend sa source au sud, et l'Oukhaï au nord de ces derniers. La même branche de l'Altaï détache vers le nord les monts *Malga*, au sud desquels le Bourgassoutai prend sa source ; vers le nord-est, enfin, elle touche le Khangaï au sud, et environne le cours du Khassoui et du Tamir. La branche du sud se prolonge sans interruption en décrivant différentes sinuosités ; de son flanc occidental sortent le Narym, le Kouitsil, le Khaliôtou, l'Akar, ^{p2.232} le Bordzi, le Khaba, le Khira, le Khara Ertsis et l'Ertsis. Cette branche tourne à l'est ; le Bouïantou sort de son flanc septentrional, le Tsingghil et la Boulagan de celui du sud ; plus à l'est, elle termine la chaîne de l'Altaï ; mais elle se prolonge en plusieurs petites branches jusqu'à la grande steppe de Gobi, où elle forme, au sud-est, les montagnes de *Gourban saikhan* ; au sud, celles de *Nomokhòn ola*, et à l'est celles d'*Oubourgoun ola*, etc. — Le *Tarbakhtaï ola* se prolonge à six cents li environ à l'ouest, du cours du Narym, du Kouitsil et du Khaliôtou.

Le *Birga dabà*, au sud-est de la source du Kheroulun, est une branche des monts de Kenté ; de son flanc gauche sort le Birga gol, qui se jette dans l'Onon. — Le *Tsiloung dabà* est à l'ouest du Kenté ; de sa gauche sort le Tsiloung, petite rivière qui se jette dans le Kheroulun. — Le mont *Tereldzi* est à l'ouest du Tsiloung ; le Tereldzi y prend sa source et tombe dans le Khéroulun. — Le mont Galataï au sud du Tereldzi ; l'*Adakhaï* au nord de la Tôla ; le *Selbi dabà* au sud-ouest de l'*Adakhaï* ; l'*Oukher dabà* (*oukher*, en mongol, *bœuf*), au nord-ouest du Khangaï. La petite rivière d'Oukher donne naissance au Touï ; le *Koukou oola* est à l'ouest de l'Oukher ; de sa gauche sort le Tamir, et de sa droite le Baïtarik. Le *Tsagan tsiloo* à huit cents li au nord de Khalgan, est près de la ligne des corps-de-garde le ^{p2.233} long de la frontière ; ces montagnes ont une étendue d'environ deux cents li de l'est à l'ouest. Lorsque l'empereur Khang hi, dans sa campagne contre Galdan, passa par

Voyage à Pékin

ces lieux, il y fit ériger un monument en pierres, avec l'inscription suivante :

Tout ce qu'embrasse la voûte du ciel est peuplé de mes enfants. Je rétablis la paix dans l'étendue de mes domaines ; j'écrase les serpents et les reptiles rampants, les génies qui président aux lacs, aux montagnes, aux pâturages et aux douces fontaines secondent mes entreprises. Cette pierre en transmettra la mémoire à la postérité.

Au nord du mont Tonò et du désert, s'étend une vaste contrée, abondante en pâturages et en eau, et habitée principalement par les Khalkha ; elle a environ cinq mille li de l'est à l'ouest.

Eaux. — Le *Kheroulun*, nommé anciennement, par les Chinois, *Lou khiu ho*, prend sa source au sud de la chaîne Kenté, à deux mille li au nord du pays d'Ordos ; il reçoit cinq petites rivières, coule deux cents li plus au nord, et tourne au sud-est ; passe pendant cent li par le ravin du Bain oola et reçoit la Sungher ; cent li plus loin, après avoir couru au sud du mont Tonò, il tourne vers le nord-est, et reçoit à deux cents li plus loin le Tereldzi qui vient du sud-est. Après avoir encore parcouru huit cents li, en s'inclinant un peu à ^{p2.234} l'est, il parcourt en serpentant un espace de cent li, entre deux chaînes de montagnes et se jette à deux cents li au nord-est, dans le lac Koulun, ou Dalai noor. Quand il en sort, il fait la frontière des Solon et des Russes, et reçoit le nom d'Ergouné (*Argoun*) ; il prolonge encore son cours à huit cents li plus au nord-est, et finit par se jeter dans l'Amour. Au sud du Kheroulun commence le désert de Gobi, dépourvu de pâturages et d'eau. Dans les Xe et XIe siècles, cette rivière formait la limite entre le royaume de *Liao* et les Mongols.

Au commencement du XVe, lorsque les Oirad attaquèrent le khan Bouniachiri, descendant des Youan, celui-ci, pour ne pas se soumettre aux Ming, transporta son campement sur les bords du

Voyage à Pékin

Kheroulun.

En 1409, Khieou fou, général chinois, envoyé contre lui, fut battu près de cette rivière, et périt avec toute son armée. L'année suivante, l'empereur marcha contre Bouniachiri et établit son camp sur le Kheroulun, qu'il nomma *Yn ma ho* (rivière qui fait boire les chevaux).

Lorsque l'empereur Khang hi s'avança, en 1696, contre Galdan, il s'arrêta sur les bords de cette rivière, croyant que son adversaire défendrait le passage ; mais les Dzoûngar, surpris de l'arrivée des Chinois, s'enfuirent vers l'ouest. Khang hi s'écria :

— On m'avait dit que Galdan était un habile guerrier, et que rien ne pouvait lui ^{p2.235} résister ; mais il prouve son ignorance, en n'essayant pas de se soutenir sur le Kheroulun.

L'empereur remonta le long du fleuve jusqu'au mont Tonô, où il établit son camp. La grande armée de l'ouest défit l'ennemi, et l'empereur s'en retourna en Chine.

L'*Onon*, qui ensuite prend le nom d'*Amour*, s'appelait anciennement, en chinois, *Oua nan ho* ; il a sa source à deux cents li au nord-ouest du Kheroulun, au mont Tereldzi, qui est une ramification du Kenté ; il va à l'est, passe au nord de la même chaîne, et au sud du grand Khingan ; il coule à plus de cinq cents li plus loin, reçoit huit petites rivières, et après s'être réuni au Korsou gol, qui vient du sud, il tourne au nord-est ; à plus de mille li au-delà, il passe au sud de la ville de Nertchinsk. Il reçoit dans cet intervalle plus de dix petites rivières venant du nord-ouest, telles que l'*Agatchou*, le *Tarbakhatai*, le *Touloudai*, le *Tarbaldzi*, etc., et plusieurs autres qui arrivent du sud ; à trois cents li au-delà, il atteint la borne en pierre qui marque la frontière. Au sud de sa source, sort le Kheroulun ; à l'est la Tôla. C'est sur ses bords que naquit Tchinghiz khan ; près de ce fleuve, l'empereur de la Chine battit, en 1410, Bouniachiri, descendant de ce conquérant.

Voyage à Pékin

A cent li, au nord-ouest de la source de l'Onon, la *Tôla* se forme de deux sources qui sortent du ^{p2.236} flanc occidental des monts Tereldzi et au nord du petit Kenté. Cette rivière parcourt deux cents li au sud-ouest, et reçoit plusieurs petites rivières : après avoir traversé au nord le canton boisé de Djao modò, elle tourne vers l'ouest, pendant cent li ; passe ensuite devant le Khan oola, vis-à-vis duquel elle baigne l'Ourga ou le *kouren (camp)*, se dirige de nouveau pendant cent li au sud ; puis, pendant plus de trois cents li au nord-ouest, reçoit au sud-ouest le *Karotkha gol (gol, en mongol, fleuve)*, et se jette, enfin, cent cinquante li plus loin, dans l'Orkhòn. C'est auprès de la Tôla, qu'en 1407, Li ouen tchoung, général chinois, arrivant rapidement du Kheroulun, avec sa cavalerie légère, défit Mangdzu khara djang, général des Yuan. En 1414, les Oirad y furent complètement battus par l'empereur en personne.

Le canton de *Djao modò*, ou *Dzao modo* se trouve au sud de la Tôla ; il est entouré de trois côtés par des montagnes ; à l'ouest est le Khinggan, et à l'est le Khan oola. En 1696, Galdan y fut totalement défait par l'armée chinoise.

L'*Orkhòn*, appelé dans les anciens auteurs chinois *A lou hoen*, a deux sources ; l'une au sud du Khanggaï ; l'autre, l'*Ouliastai*, sort au mont Oldzietou doulàn khara oola. Ces deux ruisseaux, après avoir parcouru une distance de cent li au sud-est, se réunissent et forment une rivière qui coule autant vers l'est dans les ^{p2.237} montagnes ; ensuite, deux cents li au nord-est, et passe à l'ouest du temple d'Erdeni djao ; sortie des montagnes, elle court encore pendant cent cinquante li, tourne au nord-ouest, se réunit avec le Djirmatai et le Tamir, qui viennent de l'ouest, et ensuite va droit au nord.

A cent li plus loin, l'Orkhòn tourne et coule cent li au nord-est ; il reçoit dans cet espace une source *chaude* qui vient du sud, et à trois cents li plus loin, la Tôla, arrivant du sud-est ; après avoir passé à l'ouest du mont Kaliar, il reçoit au sud-est la Khara ; cent li au-delà, il tourne au nord-ouest et se jette dans la Sélengga.

Voyage à Pékin

L'Orkhòn est plus considérable que la Tôla, mais moins que la Sélengga ; il a, comme celle-ci, un cours très sinueux à travers les montagnes ; il est rapide et son eau très claire ; ses rives sont bordées de saules et d'ormes touffus ; il est très poissonneux. Au nord de son confluent avec la Sélengga, est la limite entre la Russie, et, au sud le territoire du Touchetou khan des Khalkha. Li ouen tchoung, général chinois, après avoir défait, en 1370, Mangdzu khara djang près de la Tôla, le poursuivit jusque dans ces lieux.

Le *Khara gol* prend sa source au nord de la Tôla, dans le mont Selbi, et porte le nom de *Koui gol* ; il coule au nord, reçoit à gauche le *Narin* et le *Bourgoudtai*, à droite l'*Adakhai*, le ^{p2.238} *Soungnar* et le *Toungla*. A cent cinquante li plus loin, il tourne au nord-ouest, reçoit ensuite, à gauche, le *Boro* et le *Djakdour*, coule droit au nord, et se jette dans l'Orkhòn.

L'*Onghin* sort près de la source de l'Orkhòn, coule au sud-est dans les plaines, et, après un cours de plus de sept cents li, se jette dans le *Khouragan oulen noor*. Ce petit lac est à plus de huit cents li du pays d'Ordos.

Le *Tamir* a deux bras, l'occidental sort à l'ouest de la source de l'Orkhòn et au nord du Khanggaï ; l'autre à l'ouest de cette montagne et au nord du mont *Koukou dabà*. Ces deux bras sont éloignés l'un de l'autre de plus de deux cents li : ils coulent au nord-est, reçoivent plusieurs petites rivières, et, après un cours de deux cents li, se réunissent dans une rivière qui, cent li plus loin, tombe dans l'Orkhòn.

La *Sélengga* sort des montagnes, au nord-ouest du Khanggaï, par six sources. Celles du nord, le *Kharatal* et le *Bouktsoui*, coulent au sud-est ; celles du sud, l'*Eder*, le *Tislootou*, l'*Ouliatai* et l'*Adzirak*, au nord-est. Ayant parcouru trois cents li environ, elles forment une rivière, qui, après avoir fait plus de deux cents li à l'est, reçoit, à droite, le *Khassoui* ; à deux cents li au nord-est, à gauche, l'*Ekhé* ;

Voyage à Pékin

à quatre cents li, au nord-est à droite, l'Orkhon ; elle prolonge ^{p2.239} ensuite son cours au nord-est, jusqu'à la frontière russe ; à gauche, elle reçoit le *Djedé* ; à droite, le *Tchoukou*, l'*Oudé* et d'autres, et, après plus de mille li de cours au nord, elle entre dans le lac Baikal ; elle en sort sous le nom d'Angarà, et se jette dans l'Océan septentrional.

L'*Ekhé* sort du lac Kosogol, ou Khoussougoul, au nord-ouest des montagnes, court à plus de sept cents li au sud-est, et tombe dans la Sélengga ; il reçoit des deux côtés un grand nombre de petites rivières. Le *Khassoui* sort des montagnes, au nord du Tamir, parcourt cinq cents li au sud-est, et se jette dans la Sélengga. Le *Toui gol* (*Touin gol*), a sa source au sud du Khanggai, court à plus de trois cents li au sud, et se jette dans le lac Orok.

Le *Baitarik* prend sa source au sud du mont Koukou dabà ; après un cours de plus de deux cents li au sud, il traverse le canton de Kouren beltchir et se réunit au *Tchak Baitarik* ; cent li plus loin, il reçoit, à droite, la Tsagan temour, et se jette après deux cents li dans le lac Tchagan noor. — Le *Djabgan* sort des montagnes au nord-ouest de Kouren beltchir, court plus de deux cents li au sud-ouest, et reçoit, à droite, le *Bourgassoutai*. et à deux cents li plus loin le *Kounghei* ; après un détour vers le nord-ouest, à gauche le *Khobdou*, grossi du *Bouyantou* ; cent li plus bas, il se jette dans le Kirghiz noor, (*lac des* ^{p2.240} *Kirghiz*) ; c'est là la frontière occidentale du pays des Khalka.

Le *Tes* sort du flanc méridional de la chaîne des monts Tangnou, se dirige au sud-ouest, reçoit plusieurs petites rivières, se rapproche, au sud-ouest, des monts Altai, et se jette dans le lac Oubsa. Ce même lac reçoit à l'ouest le *Sakli khara gol*.

Le *Koukou noor* (différent du grand lac du même nom, dans le Tangout). Près de ses bords, Tchinghiz fut élu khan par les Mongols, qui s'y trouvaient réunis. On ignore aujourd'hui la position de ce lac. — Le *Bouir noor* est à douze cents li à l'ouest de Tsitsigar.

Voyage à Pékin

— Le *Khouloun noor*, ou Dalai, est à onze cent soixante-dix li à l'ouest de la même ville. Ce grand lac a six cents li de circonférence ; il est formé par les eaux du Kheroulun, qui vient du sud-ouest. Cette rivière en sort au nord-est et prend le nom d'Argoun. Sous les Thang, ce lac fut nommé par les Chinois, *Kiu lun*, et sous la dynastie des Ming, *Ko liuan*. — Le *Kossogol*, à plus de six cents li au nord de la Sélangga, a cent li de circonférence ; il renferme l'île et le mont de Khoui boldok. Au sud-est il donne naissance à l'Ekhé. — Le *Sangghin dalai*, à l'ouest des sources de la Sélangga, et du mont Orbeghi ; il a plus de cent li de circonférence et n'a aucun écoulement. L'*Ouldjeitou tsagan noor* est au sud-est du *Sangghin dalai* ; au nord-est, il donne naissance au Tcholor, qui se jette dans la Sélangga. L'Orok est au sud-est du Kouen beltchir ; il reçoit au nord le Toui gol. Le *Kirghiz noor*, au sud-est du mont Oulan goun, a trois cent quarante li de tour ; il reçoit le Djabgan. Il y a encore le lac Ikhé aral noor au sud-ouest du précédent ; il reçoit à l'ouest le Khobdou, au sud le Bouyantou. L'*Oubsa noor*, au sud-est des monts Altaï, est formé par le Tes, qu'il reçoit au nord-est, et par le Sakli khara, au sud-ouest.

A la rive méridionale de l'Orkhon, il y a des sources chaudes.

BARGOUT BOURIAT

Les Mongols de cette tribu habitent dans le pays des Solon sur la rive droite de l'Amour, entre la frontière orientale de Khalkha et la frontière occidentale du pays des Mandchoux.

ARO KHORTCHIN ¹, Khortchin du nord

Cette tribu ne forme qu'une seule bannière ; elle campe à onze cents li au nord de Kou pe khéou, une des portes de la grande-muraille. Le terrain qu'elle occupe a, de l'est à l'ouest, une étendue de cent trente li, et du sud au nord de quatre cent vingt li. Il est à trente li à l'est des Djarot, à cent li à l'ouest du Bârin, à deux cents

¹ *Khorò*, en mongol, signifie *poison*.

Voyage à Pékin

li au sud de la bannière gauche des Khalkha, et à deux ^{p2.242} cent vingt li au nord d'*Oudjournoutchin*. De cette tribu à Péking on compte treize cent quarante li.

Le kiun vang d'Aro Khortchin habite à l'est du mont Khountou, qui est à onze cents li de Kou pe khéou.

Le Chara mouren, ou Sira mouren (rivière jaune), qui coule à deux cents li au sud du campement principal, prend sa source dans la province de Barin, et se rend dans le territoire des Djarot.

KHORLOS ¹

Ils occupent le pays habité anciennement par les Khitan. Cette tribu est divisée en deux bannières, qui appartiennent à l'aile gauche des Khortchin ; elle campe à plus de 1487 li au nord-est de Hi fung khéou, porte de la grande-muraille ; de l'est à l'ouest, leur territoire a une étendue de quatre cent cinquante li, et, du sud au nord, de six cent soixante li ; il touche à l'est à celui de Young ky tchéou ; à l'ouest et au nord, à celui de Khortchin, et au sud, au Liao tung. Il est éloigné de 1.799 li de Péking. La bannière antérieure occupe les environs du Gourbàn tsagàn, à 1.487 li au nord-est de Hi fung khéou, et la postérieure les environs du mont Tchin tsu ling 1.570 li de Hi fung khéou.

La principale rivière est le *Ghirin*, qui, ^{p2.243} venant de nord-ouest de Young ky tchéou, entre dans le territoire des Khorlos, parcourt au nord-est les habitations de la bannière antérieure et tombe dans l'Amour. Le lac *Dabousoutai noor* produit du sel.

DURBET

Le nom de cette tribu signifie *quatre* en mongol ; elle ne comprend qu'une bannière qui appartient à l'aile droite des Khortchin ; ses chefs habitent sur les hauteurs de Dokdor, 1.646 li au nord-est de Hi fung khéou. Le pays des Durbet a cent soixante-dix li de l'est à l'ouest, et deux cent quarante li du sud au nord ; du

¹ *Khorlohò*, en mongol, avoir de mauvaises intentions.

Voyage à Pékin

campement de leurs chefs jusqu'à la frontière du gouvernement militaire de l'Amour on compte en allant à l'est cent quarante li ; à l'ouest jusqu'à celle des Tchalit, trente ; au sud jusqu'aux confins des Khorlos cent quarante li ; au nord jusqu'à la frontière des Solon, cent li ; deux mille cinquante li jusqu'à Péking.

Le *Non*, qui coule à 30 li à l'ouest de ce campement, vient du nord du gouvernement de l'Amour, sépare cette tribu de la suivante.

TCHALIT

Une bannière qui appartient à l'aile droite des Khortchin ; elle campe au mont Toubesin tsagan à plus de 1.600 li au nord-ouest de Hi fung khéou ; son territoire a soixante li de l'est à l'ouest, p2.244 quatre cents li du sud au nord ; on en compte trente-cinq jusqu'à la frontière des Durbet, à l'est ; jusqu'à celle des Khorlos à l'ouest vingt-cinq ; au sud, jusqu'à la frontière des Khorlos, cent cinquante ; au nord, jusqu'à celle des Solon, trois cent cinquante, et, jusqu'à la capitale, deux mille dix li

Le pays des Durbet est arrosé par le *Non mouren*, qui vient du gouvernement de l'Amour, et entre dans la frontière des Khorlos. Le *Tchol* venant du nord-ouest de la chaîne de Khingan y passe également. Après avoir coulé au sud plus de cinq cents li, il se divise en plusieurs bras, et se jette, après un détour au sud-est, dans le Non mouren.

BARIN ou BAGARIN

Composé de deux bannières, dont les limites ne sont pas déterminées. Le campement de l'aile droite est près du mont Tobun ola, à 720 li au nord-est de Kou pe khéou. L'aile gauche campe à la colline d'Atchatou-tologai, à soixante li, et plus vers le nord-est. Cette tribu s'étend de l'est à l'ouest à deux cent cinquante-un li, et du sud au nord à deux cent cinquante-trois. On compte de l'est jusqu'à la frontière des Aro Khortchin, cent soixante li ; à l'ouest, jusqu'à celle des Kechiktén, quatre-vingt-onze ; au sud, jusqu'à la

Voyage à Pékin

frontière des Oniout, soixante li ; au nord, jusqu'à p2.245 celle des Oudjournoutchin, cent soixante-treize ; et jusqu'à Péking, neuf cent soixante.

Le mont Bardan est remarquable pour avoir été le lieu où naquit *Pouthou*, un des ancêtres de la dynastie de Liao ; il est enterré dans ces lieux, à deux cents li au sud-est de Khing tchéou. Le Kharamouren sort de la chaîne des monts Koïrkhan, coule au sud-ouest, ensuite au sud-est, se réunit au Bourgoultai oussou, et tombe dans le Siramouren.

L'ancienne ville de Ling houan tchhing, ou Chang king, la capitale supérieure des empereurs de la dynastie des Liao, se trouvait probablement sur la rive droite du Tchonò ousou, vis-à-vis la petite ville de Borô khotò, actuellement en ruines.

La dynastie des Liao y prit son origine vers la fin du Xe siècle. La capitale avec un palais magnifique furent bâtis à la même époque. Vingt-cinq villes étaient alors sous la dépendance de la capitale ; on ne voit même plus leurs ruines. *Tsou tchéou* se trouvait au nord de la bannière ; c'est le lieu de naissance du premier empereur de la dynastie Liao ; pendant l'automne, il y prenait fréquemment le plaisir de la chasse, ce qui fut la cause de la fondation de la ville de Tsou tchéou, nom qui signifie ville des ancêtres. Le sépulcre de Thai tsoung, taillé dans un énorme rocher, était à cinq li de cette ville ; une pierre p2.246 porte une inscription qui fait mention de la chasse de l'empereur. A vingt li à l'ouest de cette ville fut le tombeau de l'empereur de la dynastie Ching tsou.

DJARÔT ou DZARAGOUT ¹

Cette tribu est de deux bannières, son campement principal est à 1.100 li au nord-est de Hi fung khéou ; il s'étend de l'est à l'ouest à cent vingt-cinq li, du sud au nord à quatre cent soixante. Au nord-est et à l'ouest, il atteint la frontière des Aro Khortchin, et au midi

¹ Ce mot signifie *soixante*, en mongol.

Voyage à Pékin

celle des Kharatchin et des Khalkha. On compte quinze cent dix li jusqu'à la capitale.

L'aile *gauche* est au nord du mont Tchitchiring khoua tologoi, à 1.100 li au nord-est de Hi fung khéou ; l'aile *droite* est au sud du mont Tour, à 1.120 li du même passage de la grande muraille.

Le Chara mourèn ou Sira mourèn parcourt également le territoire de cette tribu, les petites rivières de Khoundoulun, distinguées par le surnom de septentrionale et de méridionale y prennent aussi leurs sources. Il y a deux lacs : le grand et le petit Djagasoutai ; la vallée de Khailasoutai, la belle forêt Atani khara modo (forêt de pins dans la plaine), qui est très touffue, et a plus de vingt li d'étendue ; un temple de Bouddha, ^{p2.247} bâti en 1673, est à quatre-vingt-dix li au nord de l'aile gauche.

ONIOUT

Ils forment deux drapeaux, à 500 li au nord-est de Kou pe khéou. Cette tribu a de l'est à l'ouest cent li d'étendue, et cent soixante li du sud au nord ; elle touche à l'est et au sud aux frontières des Kharatchin et des Aokhan ; à l'ouest, à celles des Je ho ; au nord, à celles des Bârin et des Kéchikten. On compte sept cent soixante li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* campe à Indzyr khogotchit à cinq cent vingt li au nord-est de Khou pe khéou, et l'aile *gauche* à six cent quatre-vingts li.

Parmi un grand nombre de rivières, on y distingue le *Lokha*, qui parcourt cent li au sud-est de l'aile gauche ; il vient d'Aokhan, et se dirigeant vers le nord-nord-est, il se joint au Khoundoulan ; l'*Inghin*, à cent cinquante li au nord-ouest de l'aile droite, prend sa source dans la montagne Hia ma ling ; après avoir coulé au sud-est, il reçoit le Tchang ho et se jette plus loin vers l'est dans la *Lokha*.

Voyage à Pékin

NAIMAN ¹

Ils ne forment qu'une bannière qui campe à 700 li au nord-est de Hi fung khéou ; leur ^{p2.248} territoire a de l'est à l'ouest quatre-vingt-quinze li, et du sud au nord deux cent vingt li ; vers l'est, on compte quarante li jusqu'à la frontière de l'aile gauche des Khalkha ; vers l'ouest cinquante-cinq li, jusqu'à celle des Aókhan ; au sud, cent vingt li jusqu'à celle des Toumet ; cent li au nord jusqu'à la frontière des Oniout, et onze cent dix li jusqu'à Péking. Parmi les fleuves qui arrosent le territoire des Naiman, on remarque le *Tourghen*, en chinois *Thou ho*, qui sort du mont Taboun-tologai, et la *Lokha*.

AOKHAN ²

Une bannière dont le campement est au mont Gourban tourga ola, à 600 li au nord-ouest de Hi fung khéou ; leur pays s'étend de l'est à l'ouest à cent soixante li, et du sud au nord, à deux cent quatre-vingts li ; vers l'est, il y en a soixante jusqu'à la frontière des Naïman ; vers l'ouest, cent jusqu'à celle des Kharatchin ; au sud, deux cents jusqu'à celle des Toumet ; vers le nord, quatre-vingts jusqu'à la frontière des Oniout, et onze cents jusqu'à Péking.

LOUDZÉMERTCHI ou LOUDJOURMOUTCHIN

Deux bannières éloignées de 923 li au nord-est de Kou pe khéou. Leur territoire s'étend de l'est à l'ouest, à trois cent soixante li, et du sud au nord à quatre cent vingt-cinq. Vers l'est, il ^{p2.249} touche à la frontière des Solon ; vers l'ouest, à celle des Khaotchit ; au sud, à celle des Bârin, et vers le nord au Gobi. Depuis le principal groupement jusqu'à Péking on compte onze cent soixante-trois li.

L'aile *droite* est au mont Bakesourkhatai, à 923 li au nord-est de Kou pe khéou, et l'aile *gauche* au Kouisoun tologaï à onze cent

¹ *Naiman* signifie *sept*, en mongol.

² *Aokhan* signifie, en mongol, l'*ainé*.

Voyage à Pékin

soixante li au nord-est de la même barrière de la grande-muraille.

Le *Khoulougour*, en chinois Thu ho, vient du pays des Kechiktén, et dans un espace de trois cent dix li, il porte le nom d'*Aldatou* ; il prend ensuite celui de Khoulougour, court au nord, et se perd dans les sables. La *Chara kholoï* a soixante-dix li au nord de l'aile gauche, et après un cours de plus de quarante li, se perd également dans les sables. Le lac Gourban noor à trente-trois li au sud-ouest de l'aile gauche, produit du sel.

ABKHANAR ou ABAGANAR.

Deux bannières dont la principale est éloignée de 640 li au nord-est de la barrière Tchang kia khéou ou Khalgan. Leur pays a de l'est à l'ouest cent quatre-vingts li, et du sud au nord trente-six ; à l'est, il touche à la frontière des Khaotchit ; vers l'ouest, à celle des Abga ; au sud, à celle des Tsakhar du drapeau bleu ; au nord, à la grande steppe. Il est à quinze cents li de Péking.

^{p2.250} Sous le Yuan, ce pays et ceux qui l'entourent firent partie d'une province chinoise ; mais sous la dynastie des Ming, il fut conquis par les Mongols ; il reçut alors le nom d'Abkhanar ¹, et tomba au pouvoir du Tsetsén khan des Khalkha. Vers 1640, cette tribu se soumit aux Mandchoux. Elle fut divisée en deux bannières sous l'administration de deux princes ; un beilé commanda l'aile droite, et un autre l'aile gauche.

Le tribut de l'aile droite est porté à Péking, et va par Khalgan ; celui de l'aile gauche par Tou chy khéou.

L'aile *droite* est au mont Tchangtou, en chinois, *Young ngan chan*, à 640 li au nord-est de Khalgan ; de l'est à l'ouest, elle s'étend à soixante li, et du sud au nord à trois cent dix li ; de l'est aux confins de l'aile gauche, il y a trente li ; de l'ouest, trente jusqu'à la frontière d'Abga ; au sud, cent soixante-dix environ jusqu'à celle des pays des Tsakhar du drapeau bleu, et au nord,

¹ *Abaganor* signifie *grand-père*, en mongol.

Voyage à Pékin

cent quarante jusqu'à la grande steppe. L'aile gauche est au mont Ourkhoulougai, à cinq cent quatre-vingt-deux li au nord-est de la barrière Tou chy khéou. De l'est à l'ouest, elle s'étend à cent dix li ; du sud au nord, trois cent dix-huit li ; vers l'est il y a trente-un li environ, jusqu'à la frontière des Khaotchit ; vers l'ouest, ^{p2.251} quatre-vingt-neuf jusqu'à l'aile droite ; au sud, trente-deux jusqu'à la frontière des Abga, et vers le nord, deux cent quatre-vingt-six, jusqu'à celle des Khaotchit.

KHOTCHIT ou KHAGOTCHIT

Cette tribu, dont le nom signifie en mongol *vieux*, se divise en deux bannières ; elle est éloignée de six cent quatre-vingt-cinq li environ au nord-est de Tou chy khéou. De l'est à l'ouest, son territoire a cent soixante-dix li ; du sud au nord, trois cent soixante-quinze. Vers l'est, il touche à la frontière des Oudjournoutchin ; vers l'ouest, à celle des Abga ; au sud, à celle des Kéchiktén ; et vers le nord, à celle des Oudjournoutchin. On compte onze cent quatre-vingt-cinq li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* campe au puits Tou gourik, éloigné de six cent quatre-vingt-dix li environ au nord-est de Tou chy khéou ; de l'est à l'ouest, elle s'étend à soixante-quinze li, et du sud au nord à trois cent soixante-quinze li. L'aile *gauche* est éloignée de six cent quatre-vingt-cinq li au nord-est de Tou chy khéou ; de l'est à l'ouest, elle s'étend à quatre-vingt-quinze li, et du sud au nord, à trois cent vingt li. Vers l'est, il y a quinze li jusqu'à la frontière des Oudjournoutchin ; vers l'ouest, quatre-vingts li jusqu'à l'aile droite ; au sud, cent vingt jusqu'à la frontière des Kéchiktén, et vers le nord, cent quatre-vingt-dix li jusqu'à celle des Oudjournoutchin.

^{p2.252} Les lacs sont très nombreux dans ce pays.

ABAGA

Deux bannières à cinq cent quatre-vingt-dix li au nord-est de Khalgan. De l'est à l'ouest, leur territoire s'étend à deux cents li, et du sud au nord à trois cents li. Il joint, à l'est, la frontière des

Voyage à Pékin

Abakhanar ; à l'ouest, celle des Sounit ; au sud, celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue, et au nord, la grande steppe. On compte mille li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* campe à la source Kobour, à cinq cent quatre-vingt-dix li au nord-est de Khalgan ; de l'est à l'ouest, elle a quatre-vingts li, et du sud au nord trois cent dix li ; vers l'est, il y a trente li jusqu'à la frontière des Abakhanar ; vers l'ouest, cinquante jusqu'à celle des Oniout ; au sud, cent trente jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue, et au nord, quatre-vingts li jusqu'à la grande steppe. L'aile *gauche* est au nord, à Baïn-olon ; de l'est à l'ouest, elle a cent vingt li, et du sud au nord cent quatre-vingt-deux li ; vers l'est, il y a trente-un li jusqu'à la frontière des Khaotchit ; vers l'ouest, quatre-vingt-neuf jusqu'à celle des Abakhanar ; vers le sud cinquante jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue, et vers le nord, trente-deux li jusqu'à la frontière des Abakhanar.

KECHIKTÈN

Une bannière qui campe près des monts ^{p2.253} Ghirabas khada ; à cinq cent soixante-dix li au nord-est de Kou pe khéou ; de l'est à l'ouest, il a trois cent trente-quatre li, et du sud au nord, trois cent cinquante-sept ; vers l'est, il y a cent soixante-trois li jusqu'à la frontière des Oniout ; vers l'ouest, cent soixante-onze jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue ; vers le sud, cinquante-un jusqu'à celle des Oniout, trois cent vingt jusqu'à la frontière des Oudjournoutchin, et huit cent dix jusqu'à Péking.

La principale rivière est le *Chara mouren* ; une de celles qui forment le Liao choui ; il prend sa source dans le mont Borgo khorkhoun. Après avoir coulé au nord-est, il se réunit à d'autres petites rivières, et baigne la partie septentrionale du pays des Bârin ; court à l'est, puis entre dans ce pays, passe par la partie méridionale des Aro Khortchin, puis au nord des Oniout ; au nord-est, il reçoit le Lokha, traverse la partie sud des Djarot, et la partie nord des Khalkha, tourne vers le sud-est, arrose la partie sud de

Voyage à Pékin

l'aile droite des Kharatchin, se réunit plus loin vers le midi au Liao chouï, entre en Chine, et a son embouchure dans le golfe de Liao toung.

Le pays des Kechiktén contient un grand nombre de lacs ; à plus de cent quatre-vingt-dix li vers le nord, il a des sources chaudes, qui donnent naissance au Khaïlasoutai. Il y a aussi une grande forêt, nommée *Darkhàn modo*, à trente li ^{p2.254} au sud-ouest du campement des princes de cette tribu.

SOUNIT

Deux bannières à plus de cinq cent cinquante li au nord de Khalgan. L'aile gauche touche à l'est aux extrémités de la droite des Abaga ; à l'ouest, à la frontière de Dourban kéouket ; au sud, à celle du pays des Tsakhar ; au nord, à la grande steppe (Gobi). Il y a neuf cent soixante li jusqu'à Péking.

Sous la dynastie de Han, ce pays formait la frontière septentrionale des principautés de Chang kou et de Tai ; sous les Han postérieurs, il était habité par les Ou houan et Sian pi ; sous la dynastie de Tsin, il fut occupé par les Tho pa ; sous les Souï, et au commencement des Thang, les Thou khiu, ou Turcs, en devinrent les maîtres. Les Khitan ou Liao y établirent le district de Fou tchéou, conservé par la dynastie de Kin, qui le mit sous la juridiction de la province Si kinglou. Sous les Mongols, ou Youan, il dépendit de celle de Hing ho lou ; sous les Ming, les Mongols-Sounit, de la maison des khans des Tsakhar, s'y établirent.

En 1634, lorsque les Tsakhar furent subjugués, le prince des Sounit se soumit aux Mandchoux. Par la suite, cette tribu fut divisée en deux ailes, sous les ordres de deux kuin vang, qui envoient leur tribut à Péking, par Khalgan.

^{p2.255} L'aile *droite* est à Soumyn khada, à cinq cent cinquante li au nord de Khalgan ; son territoire a de l'est à l'ouest deux cent quarante-six li, et du sud au nord deux cent quatre-vingts ; vers l'est, jusqu'aux confins de l'aile gauche, cent trente ; vers l'ouest,

Voyage à Pékin

cent seize jusqu'à la frontière de Dourban kéouket ; au sud, cent vingt jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière jaune, bordée, et vers le nord, cent quatre-vingts li jusqu'à la grande steppe. L'aile *gauche* est au mont Orintou tchabtaï, à, plus de cent soixante-dix li au nord de Khalgan ; elle a de l'est à l'ouest cent soixante, et du sud au nord trois cents ; vers l'est, il y a soixante li jusqu'à la frontière des Abaga, de l'aile droite ; vers l'ouest, cent li jusqu'aux confins de l'aile droite ; vers le sud, cent trente jusqu'à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière blanche, et au nord, cent soixante-dix li jusqu'à la grande steppe.

Les montagnes du pays des Sounit sont le Soumyn khada, le Kholbodzin, le Nokhoun, le Tsagan botok, l'Ouker djirouge oola, le Dzara, le Bayan teké, le Baïn tologoi et le Bairi oola.

La rivière Ourtou, en chinois Tchhang choui, sort du mont Khorkho, coule au sud-ouest, et quitte les frontières des Sounit ; le Noukeht, en chinois, Thou yuan choui, a sa source dans le pays des Tsakhar de la bannière bleue, traverse le mont Bairi oola, et se jette dans le lac Khour.

^{p2.256} Le Khour, le Khoumousoutai, le Chabartai, et le Khara ousou.

DOURBAN KÉOUKET

En chinois Szu tsu pou lo, et en mandchou, Douin djoué (les quatre fils). Cette tribu forme une bannière, et campe au mont Oulan erghi tologai, à cinq cent cinquante li au nord-ouest de Khalgan. Il a de l'est à l'ouest deux cent trente-cinq li, du sud au nord deux cent quarante ; vers l'est, il y en a cent trente jusqu'à la frontière des Sounit ; à l'ouest, cent cinquante jusqu'aux Toumet de Koukouktò khotò ; au sud, cent quarante jusqu'au pays des Tsakhar de la bannière rouge, et au nord, cent li jusqu'à la frontière des Sounit.

TOUMET

Cette tribu, dont le nom signifie en mongol dix mille, se

Voyage à Pékin

compose de deux bannières ; elle est à cinq cent quatre-vingt-dix li au nord-est de Hi fung khéou. Leur pays a de l'est à l'ouest quatre cent soixante li, et du sud au nord, trois cent dix ; vers l'est, il touche à la frontière de Yang ching mou ; vers l'ouest, à celle des habitations de l'aile droite, à Kharatchin ; vers le sud, il est limitrophe avec la province de Ching king, ou Moukden, et vers le nord, avec le pays des ailes gauches des Kharatchin et des Aokhan. Il y a mille li jusqu'à Péking.

L'aile *gauche* est au mont Khaitakha, à plus ^{p2.257} de huit cent vingt li au nord-est de Hi fung khéou ; l'aile *droite*, au mont Bayan khoua, à plus de cinq cent quatre-vingt-dix de Hi fung khéou..

A trente li à l'ouest de l'aile gauche est le mont Gourban soubourgan oola, en chinois, San tha chan. Il y a sur ses sommets trois pyramides, érigées dans le temps des Liao et des Kin ; dans le voisinage sont les ruines de l'ancienne ville de Hing tchoung. Du même côté, s'élève le grand Mokhouï boro oola, en chinois Thsing ché chan, à quarante-huit li au nord-est de l'aile gauche. L'Oussin a sa source à plus de deux cent quatre-vingt-dix li au sud-ouest, dans le mont Obotou tsagan oola ; il coule au sud et entre dans le district de Kin hian, coule au sud-est et se réunit au Siao Ling ho.

KHARATCHIN *ou* KARTSIN

Trois bannières. Leur pays a du sud au nord quatre cent cinquante li, et de l'est à l'ouest cinq cent. Il touche, vers l'est, à la frontière des Aokhan et des Dourbét ; vers l'ouest, à celle du pays de Tsakhar de la bannière rouge ; vers le sud, à la grande-muraille, et vers le nord, à la frontière des Oniout. Il y a sept cent soixante li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* est sur la rive gauche du Sibé, à trois cent quatre-vingt-dix li au nord de Hi fung ^{p2.258} khéou, et s'étend au sud jusqu'aux pâturages des troupeaux impériaux. L'aile *gauche* est au mont Bayan djirouke, à trois cent cinquante li au nord de Hi fung khéou. La troisième bannière est entre les deux autres.

Voyage à Pékin

Le pays des Kharatchin est traversé par une rivière, nommée, en chinois, *Lao hé* ; en mongol, *Lokha* ; elle sort du mont Mingan oola, coule au nord-est, reçoit plusieurs petites rivières, arrose la partie septentrionale du territoire des Aokhan, et la partie méridionale de celui des Oniout ; elle passe chez les Naiman et chez les Khalkha orientaux, et, après un cours de plus de cinq cents li, se réunit au Chara mouren.

Parmi les antiquités du pays des Kharatchin, les auteurs chinois comptent les restes des anciennes villes de Ta ning ou Ta ting, habitées jadis par des Chinois ; de Thsing tcheou, en mongol, Khara khotò, ou ville noire ; de Hœi tchéou, en mongol, Tsagan khotò (ville blanche) ; de Li tchéou, dont les débris couvrent un terrain de trois li de circuit. A l'ouest, on voit trois soubourgan, ou obélisques ; c'est pourquoi on nomme ce lieu Gourban soubargan khotò.

TCHAKHAR ou TSAKHAR

Au nord de Khalgan, est le pays habité par les Mongols-Tsakhar, divisés en huit bannières. Il touche, à l'est, la frontière des Kechiktén ; à p2.259 l'ouest, celle des Toumét de Koukou khotò ; au sud, aux haras de l'empereur, et à la province de Chan si, et au nord aux Sounit et aux Dourban kéouket ; son étendue est de mille li.

Tsakhar signifie en mongol pays limitrophe. Cette contrée portait le nom de Tsagan ou Tchagan, sous la dynastie des Ming. Le fondateur de la famille des khans de ces Mongols était Siao vang tsu, c'est-à-dire le petit roi, descendant de la dynastie de Yuan. En 1530, Boutchi vint habiter ce pays, et sa tribu reçut alors le nom de Tsakhar, parce qu'elle était voisine de la Chine.

Plus tard, ce khan se transporta avec les siens sur la frontière du Liao toung. A la quatrième génération, Ryndan khan inquiéta toutes les tribus mongoles. Ce fut en 1632 que Ven ti, empereur des Mandchoux, se mit en marche contre lui ; Ryndan khan prit la fuite

Voyage à Pékin

et mourut. Khongar odja ¹, son fils, se soumit. Ses sujets furent divisés en bannière à l'instar des troupes mandchoues.

En 1675, Bourni s'étant révolté avec ses frères, ^{p2.260} ils furent tous jugés, et on assigna à leurs sujets de nouvelles habitations dans les cantons au-delà de la grande-muraille qui avoisinent les districts de Ta thoung et de Siuan houa. Les Tsakhar ayant dans la suite rendu des services à l'empereur, qui était en guerre avec Galdan, prince des Œlœt, on leur adjoignit plusieurs tribus khalkha et œlœtes. Quatre des huit bannières des Tsakhar occupent le pays au-delà de Khalgan.

1° Le campement du drapeau jaune simple est au mont Moussoun teké oola, à plus de trois cent vingt li au nord-est de Khalgan. Son terrain a cent dix li de l'est à l'ouest, et deux cent quatre-vingts du sud au nord ; vers l'est, il s'étend à cinquante li jusqu'à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière jaune bordée ; vers l'ouest, à soixante jusqu'à celle de la rouge ; au sud, à cent jusqu'à l'aile droite du haras du Thai phao, et au nord, à cent quatre-vingts li jusqu'aux monts Khara ounaghan. Par Khalgan, il y a sept cent trente li jusqu'à Péking.

Les montagnes les plus considérables sont le Mousoun teké, l'Erghinak, l'Ourkhoul tologoi, le Kholbodzin, le Khinggan et l'Ouliassoutai, qui sont très élevés., le Khara Kitat, et le Chara Kitat.

La rivière Dziouk, ou Taokha, sort d'une plaine, a soixante li au sud-est du campement de cette bannière, coule au sud, reçoit ^{p2.261} l'Ougougol ; plus loin, le Mongoutsy, petite rivière, venant de l'ouest et le Sourtcha, qui vient du nord-est : elle entre dans la frontière chinoise, près du fort Sin phing pou, passe près du fort Tchhai

¹ La première édition du *Thaï thsing y thoung tchy* appelle ce prince *Gôrghedjé*. Je ne puis décider quelle est la meilleure leçon : il faut pourtant que je remarque, que les éditeurs de la nouvelle édition de cet ouvrage ont abusé du droit d'étymologie. Pour expliquer les mots étrangers qui se trouvent dans les anciens ouvrages chinois, ils se sont servi de la langue mongole, et ont contourné et défiguré ces mots à leur gré ; sans en donner d'autre raison, qu'un : « A présent on lit mieux. » Kl.

Voyage à Pékin

kheou pou et y prend le nom de Yang ho ; elle portait anciennement celui de Yu yan chouï.

2° La bannière *jaune bordée* campe aux rochers Soumyn khada, et à plus de trois cent quarante li de Khalgan. Son territoire a de l'est à l'ouest cent soixante li, et du sud au nord, cent quatre-vingt-dix ; vers l'est, il touche à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière blanche ; vers l'ouest, à la jaune ; au sud, aux haras de la bannière jaune bordée. Par Khalgan, on compte sept cent cinquante li jusqu'à Péking.

Les principales montagnes sont le Khanertou, le Dodo, le Boro khoun, l'Oulan khoun, l'Agalak, le Kheibot témyn ; c'est près de ce dernier que Li ouen tchoung, général des Ming, défit l'armée des Yuan ; le Goudjou gounataï, Boukhoutou, et le Boulour. Il n'y a point de rivières, on y trouve plusieurs sources, dont une est salée ; elle s'appelle, en mongol, Dabsouou boulak ; elle est à cent vingt li au nord-est de la frontière du pays des Sounit de l'aile gauche.

3° Le campement de Tsakhar de la bannière *rouge* est à l'ouest de la jaune, près du mont Gourban tologoi, à trois cent soixante-dix li au nord-ouest de Khalgan.

p2.262 Le territoire de cette bannière a, de l'est à l'ouest, cinquante-cinq li, et du sud au nord deux cent quatre-vingts ; vers l'est, on compte trente-cinq li jusqu'à la frontière des Tsakhar de la bannière jaune ; vers l'ouest, vingt jusqu'à la rouge bordée ; vers le nord, cent quatre-vingts jusqu'à la frontière des Dourban kéouket, et vers le sud, cent li jusqu'à l'aile droite des haras.

4° La bannière *rouge bordée* campe à la source Bourin boulak, à quatre cent vingt li au nord-ouest de Khalgan.

Son territoire a, de l'est à l'ouest, cinquante li, et du sud au nord, deux cent quatre-vingt-dix ; vers l'est, on compte vingt li jusqu'à la frontière des Tsakhar de la bannière rouge ; vers l'ouest, trente jusqu'à celle de la bleue bordée ; vers le sud, cent vingt jusqu'à celle du district de Ta thoung, dans le Chan si, et vers le

Voyage à Pékin

nord, cent soixante-dix li jusqu'aux Dourban kéouket.

Les bannières suivantes des Tsakhar campent dans le pays au nord de la porte Tou chy khéou.

5° La *blanche* est à Bourgatai, à deux cent quatre-vingt-dix li au nord-ouest de Tou chy khéou.

Le territoire de cette bannière a de l'est à l'ouest soixante-dix-huit li, et du sud au nord deux cent quatre-vingt-quinze ; vers l'est et le nord, il touche à la frontière du pays des Tsakhar de la blanche bordée ; à l'ouest et au sud, à la jaune bordée.

p2.263 Par Tou chy khéou, il y a huit cent vingt li jusqu'à Péking.

6° La bannière *blanche bordée* est près de Bouya akhai soumé, à deux cent quarante-cinq li au nord de Tou chy khéou. Son territoire a de l'est à l'ouest cinquante-six li, et du sud au nord cent quatre-vingt-dix sept ; il touche vers l'est à la frontière des pâturages des haras du Thai phao ; à l'ouest, à celle de la bannière blanche ; vers le sud, aux haras du Thai phao, et vers le nord, à la frontière de la bannière bleue. Par Tou chy khéou, on compte sept cent soixante-dix li jusqu'à Pékin.

7° Les Tsakhar de la bannière *bleue* habitent près du lac Djakhassoutai, à trois cent soixante li au nord-est de Tou chy khéou ; leur territoire a de l'est à l'ouest deux cent soixante-cinq li, et du sud au nord quatre-vingt-quinze ; vers l'est, il touche à la frontière de Kechiktén ; vers l'ouest, à la bannière blanche bordée ; vers le sud, aux haras de l'empereur, et vers le nord, à la frontière de l'aile gauche des Abaga. Par Tou chy khéou, il y a huit cent quatre-vingt-dix li jusqu'à Péking.

8° La bannière *bleue bordée* est au mont Abakhan-khara, à quatre-vingt-dix li au nord-est de la barrière Cha hou khéou. Son territoire a, de l'est à l'ouest, cent cinquante li, et du sud au nord cent soixante ; vers l'est, il y a soixante li p2.264 jusqu'à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière rouge bordée ; vers l'ouest, cinquante cinq jusqu'aux Toumet de Koukou khotò ; vers le sud,

Voyage à Pékin

quatre-vingt-dix jusqu'à la grande-muraille, qui fait la limite du district de Ta thoung, et vers le nord, soixante-dix jusqu'à la frontière des Dourban kéouket. Par Cha hou khéou, il y a mille li jusqu'à Péking.

Le pays occupé par ces Tsakhar est en général montagneux ; il est arrosé par plusieurs petites rivières et sources, a de bons pâturages, et est même susceptible de culture.

Il y avait autrefois dans le territoire de cette bannière un lac salé, où la Vou chouï avait son embouchure. Ce lac avait de l'est à l'ouest trente li, et du sud au nord vingt.

Dans plusieurs lieux dépendants des territoires des huit bannières des Tsakhar, on remarque des vestiges d'anciennes villes chinoises telles que Von yang, Liang tchéou, Thsan ho.

MAO MINGGAN ¹

Une bannière qui a son campement à la source Tchétou boulak, à plus de huit cents li au nord-ouest de Khalgan ; il a de l'est à l'ouest cent li, et du sud au nord cent-quatre-vingt-dix ; vers l'est, il y a quarante li jusqu'aux Khalkha ;. vers l'ouest, ^{p2.265} soixante jusqu'aux Orat ; vers le sud, quatre-vingts jusqu'aux Toumét de Koukou khotò ; vers le nord, cent dix jusqu'à la grande steppe, et douze cent quarante jusqu'à Péking.

Les monts les plus remarquables du pays sont le Khara tologai, le Khargaitou, le Khara téke, le Khorkhò, le Gourbàn-khara.

On y trouve les rivières Khoundoulén, Boulour tokhoï et Aiboukha.

ORAT ²

Trois bannières ; l'antérieure, celle du milieu et la postérieure ; elles occupent la large vallée de Khadamal, qui commence à trois li à l'ouest de Khoukhou khotò. Leur territoire a de l'est à l'ouest deux

¹ *Mao minggan*, en mongol, signifie les *mauvais mille*.

² *Oral* signifie, en mongol, *artisan*.

Voyage à Pékin

cent quinze li, et du sud au nord, trois cents ; vers l'est, il y a quatre-vingt-dix li jusqu'aux Mao minggan ; vers l'ouest, cent vingt-cinq jusqu'aux Ordos ; vers le sud, cinquante jusqu'au Houang ho ; vers le nord, deux cent cinquante jusqu'à Khalkha ; quinze cent vingt jusqu'à Péking.

Leurs montagnes sont le Khoundoulèn, le Ghiran tologoï, le Bartou, l'Egoudé, l'Egouioundour ; ce dernier est haut, escarpé, et ressemble à un four où l'on sèche le blé ; ce qui lui a valu son nom. Khadjar khochò est le nom d'une ^{p2.266} chaîne de montagnes qui se prolonge du nord-ouest du campement des Orat à Koukou khotò, en suivant la rive gauche du Houang ho ; ce fleuve arrose les cantons méridionaux de cette tribu ; les rivières Bourgatou, Khaliôtou et Chara, sortent de cette chaîne, portent le tribut de leurs eaux à ce fleuve ¹.

On voit en plusieurs endroits des ruines d'anciennes villes. Sur la chaîne des monts In chan (en mongol, Khadjar khochò), s'étend la grande-muraille de la Chine ². Parmi les temples célèbres du territoire des Orat, on remarque le *Fo yun szu*, qui se trouve sur la colline du même nom, en mongol, Oudjour tsagan khada, à cent quatre-vingt-dix li au nord-ouest du principal campement. Ce fut là que dans les VIIe et VIIIe siècles, les Thou khiu, ou Turcs, se réunirent pour faire des incursions en Chine. Le *Sou vou miao*, ou temple du ministre Sou vou, au nord ^{p2.267} de l'ancien Yun nei, fut élevé en son honneur, après son passage par ces lieux.

TOUMÉT de KOUKOU KHOTÒ

Deux bannières. Le chef-lieu de leur territoire est Koukou khotò,

¹ L'archimandrite a passé sous silence les deux monts les plus élevés de cette contrée ; ce sont ceux qu'on appelle, en mongol, *Tchastai oola*, et en chinois *Siou chan*, c'est-à-dire montagnes de neige ; l'un se trouve à quatre-vingt-dix li au nord du principal campement des Orat, et l'autre à deux cent cinq au nord-ouest ; tous les deux sur la droite du *Kara mouren*, qui vient du nord et se jette dans Houang ho. Kl.

² Ceci est une méprise grave. La chaîne appelée *In chan* se trouve au nord de la courbure septentrionale, et le point le plus proche de la grande-muraille est au moins à trente lieues de France au sud de cette montagne. Kl.

Voyage à Pékin

en chinois, Kouei houa tchhing ; cette ville est à deux cent vingt li au nord-est de la porte Cha hou khéou. Le campement des Toumet se trouve à trois cent soixante-dix li au nord de la même barrière. Leur territoire a de l'est à l'ouest quatre cent trois li, et du sud au nord, trois cent soixante-dix ; vers l'est, il y a cent trente-huit li jusqu'aux Dourban kéouket ; vers l'ouest, deux cent soixante-cinq jusqu'aux Ordos ; au sud, deux cent dix jusqu'à la muraille qui fait la frontière du Chan si ; vers le nord, cent soixante jusqu'aux Khalkha, et jusqu'à Péking, onze cent soixante li.

A trente-cinq li au nord de Kouei houa tchhing, s'élève la partie des monts In chan, appelée en en mongol *Onghin oola*. Cette chaîne commence au nord du pays des Ordos à l'ouest des Orat et se prolonge à plus de cinq cents li au nord de Kouei houa tchhing ; elle offre diverses cimes très hautes, qui portent des noms particuliers.

Le Houang ho, ou le fleuve *jaune*, venant du pays des Orat, coule au sud-est, puis au sud ; il reçoit à gauche la Tourghen, arrose les ruines de Khoutan khchò, reçoit a gauche l'Oulan ^{p2.268} mourén, puis entre en Chine ; son cours dans le pays des Toumet est de cent soixante li.

ORDOS

Sept bannières. Leur principal campement est à deux cent quatre-vingt cinq li à l'ouest de Koukou khotò. Leur pays touche à l'est à celui des Toumet de Koukou khotò ; vers l'ouest aux Khalkha, et vers le sud à la province de Chan si. Le Houang ho l'entoure à l'est, à l'ouest et au nord. Il y a onze cent li jusqu'à Péking.

Sous la dynastie des Thsin, ce pays portait le nom de Sin thsin tchoung. Sous celle des Han, il appartenait aux Turcs Hioung nou. En 127 avant J.-C., l'empereur Vou ti y établit la principauté de Sou fang, qu'il mit sous la juridiction de la ville de Ping tchéou ; plus tard, il devint le partage de plusieurs conquérants. Vers la fin du

Voyage à Pékin

IXe siècle, Szu koug, d'origine Tho pa, s'établit dans ce pays ; il l'avait reçu en récompense des services qu'il avait rendus à l'empereur dans la guerre contre le rebelle Houang tchhao. Pendant les Xe, XIe et XIIe siècles, cette contrée resta sous la domination des rois de Hia. Lorsqu'en 1209, les Mongols ou Yuan firent la conquête du royaume de Hia ou Tangout, elle devint une province de leur empire.

Au commencement de la dynastie de Ming, on y mit des garnisons, et on y introduisit l'agriculture. Vers l'an 1460, les princes mongols ^{p2.269} Ortchou et Maolikhäï parurent pour la première fois dans ces lieux. En 1550, la horde de Ghinang, ou Dsinang, s'empara de tout ce pays. Ghinang, frère aîné d'Anda, prit le titre de Tsetsén khan. Après lui, ce territoire et d'autres furent partagés entre ses sept fils, qui avaient sous leurs ordres plusieurs corps formant une armée de 100.000 hommes. Plus tard, il tomba au pouvoir des Tsakhar et reçut le nom d'Ordos.

En 1635, après la défaite de Ryndan, khan des Tsakhar, Orin, prince des Ordos, se soumit aux Mandchoux, qui le chargèrent de persuader les autres princes de suivre son exemple. En 1649, les Ordos furent divisés en six bannières, et le droit d'hérédité accordé à leurs princes. Une septième fut ajoutée en 1731. Leur tribut arrive à Péking par la route de Cha hou khéou.

Les Ordos sont divisés en deux ailes ; la gauche contient trois bannières, dont la première se trouve au sud-est du campement principal à cent quarante-cinq li à l'ouest de Khoutan hochò ; la deuxième au centre, au sud de la vallée de Tchara ; la troisième au nord-est, près du lac Balkhassoun noor.

L'aile droite se compose également de trois bannières ; la première campe au lac Baga noor ; la seconde dans la partie occidentale du pays, près du lac Chara bouritou ; la troisième au nord-ouest, près du lac Orghikhou noor.

^{p2.270} Les principales montagnes du pays des Ordos sont Khoïor

Voyage à Pékin

khara tologai, Khara khochè, en chinois, He chan, le Touinok, le Baitou, le Baïn oola, etc.

Le Houang ho sort par la grande-muraille, près de la ville de Pao fung hian du district de Ning hia fou, coule au nord-ouest, tourne vers l'est, forme la limite avec les Orat ; arrivé à l'ancienne frontière orientale de Ching tchéou, il tourne au sud, sépare le pays des Ordos, des Toumét, et entre ensuite en Chine. — Le Khougarkhè, le Ikhé-tosoutou, le Baga-tosoutou, le Oulan-boulak, et plusieurs autres rivières arrosent aussi le pays des Ordos.

L'ancienne ville de Sou fang, bâtie sous la dynastie de Han, 128 ans avant J.-C., était située dans le territoire de la troisième bannière de l'aile droite, près des bords du Houang ho, à plus de cinq cents li du point où il tourne à l'est.

L'ancienne ville de Lin ho tchhing était au nord-ouest de Sou fang. Le palais Yu lin koug se trouvait au centre de l'ancienne ville de Ching tchéou ; il fut bâti en 607 après J.-C., par l'empereur Ngan ti de la dynastie Soui.

Tribus mongoles du lac KOUKOU NOOR.

Le pays qui entoure le Koukou noor (ou Khoukou noor), est habité par des *Ælœt*, des Torgaut, ^{p2.271} des Khalkha et des Khoït. Cette contrée est à l'ouest de la province chinoise de Kan sou ; elle touche à l'est à celle-ci, à l'ouest au Tibet, au sud à la province chinoise de Szu tchhouan, au nord à Sou tchéou et Ngan si, et comprend un espace de deux mille li. Du campement principal jusqu'à Péking, on compte cinq mille sept cents li.

D'après le chapitre du Chou king, intitulé Yu koug, ou les tributs imposés par l'empereur Yu, ce pays fut de son temps occupé par les *Si joug*, ou *Joug* (barbares) occidentaux. Sous les trois premières dynasties Hia, Chang et Tchéou, il était habité par les *Si khiang*.

Sous la dynastie des Tsin orientaux, il fut occupé par les hordes des Thou kou hoen. En 610 après J.-C., l'empereur de la Chine,

Voyage à Pékin

après avoir soumis ce peuple, y établit les principautés de Si hai, Ho yuan et autres. En 663, le roi de Tibet, après avoir détruit la nation des Thou kou hoen, s'empara de tout leur pays. Sous la dynastie de Yuan, cette contrée fut divisée en plusieurs districts. En 1509, elle fut conquise par les Mongols. Au commencement de la dynastie mandchoue, actuellement régnante, Gouchi khan des Œlœt, venant du nord-ouest, fit la conquête de ce pays ; il envoya un ambassadeur à la cour de Péking, et fut confirmé dans sa dignité. Ce khan divisa son peuple en deux frontières ; celle ^{p2.272} de la droite et celle de la gauche. Le khan de ces Mongols est un des quatre taïdzi du Koukou noor. En 1697, lorsque Galdan fut défait, le taïdzi Djassi batour, et d'autres allèrent a Péking, et y reconnurent la souveraineté de l'empereur. Ils reçurent tous le droit d'hérédité, un d'eux fut élevé à la dignité de tsin vang, sept furent créés beilés, cinq beisés, six koug et plusieurs dizaines taïdzi. En 1723, Losan Dandzin (petit-fils de Gouchi khan), fils de Djassi batour, persuada les autres de faire une invasion en Chine. L'empereur envoya contre eux une armée qui eut peu de peine à les réduire. Ceux qui n'avaient pas pris part à la révolte furent seuls confirmés dans leurs dignités. Ces chefs furent soumis à un tribut annuel, et divisés en trois classes ; de sorte qu'en neuf ans, chacun présentait une fois le tribut à son tour.

Le commerce entre les Chinois et les habitants de Koukou noor se fait à Si ning.

En 1725, les quatre tribus du Koukou noor furent divisées en vingt-neuf bannières. Les Œlœt en forment vingt-un, les Khoït trois, les Torgoot quatre, et les Khalkha une. Il ya de plus quatre régiments mongols appartenant au grand lama Tchagan nomun khan. Le tribut de toutes ces tribus vient par Si ning. Le dzasak du Koukou noor se compose de trois kiun vang, deux beilés, deux beissés, quatre koug, et dix-huit tadzi. Chacun de ^{p2.273} ces chefs a une bannière sous son commandement.

Les Mongols du Koukou noor y sont arrivés du nord-ouest ; ils

Voyage à Pékin

habitent des tentes de feutre, et mènent la vie nomade. Ils sèment très peu de blé ; leurs troupeaux leur fournissent la viande qui est leur nourriture principale ; le lait est leur boisson ; la laine et les peaux tannées leur donnent de bons vêtements. Ils paient le tribut en bœufs, en moutons, en chevaux et en chameaux. Habités au froid, ils ne craignent point les intempéries des saisons ; ils sont braves et intrépides. Les crimes sont très rares parmi eux ; les amendes se paient en bétail ; les autres peines sont très rigoureuses ; ils professent la religion lamaïque ; ils sont enclins à la vanité.

La chaîne des montagnes Kuen lun, ou Koulkoun est à la frontière occidentale du pays ; le Houang ho y prend sa source ; savoir : dans les monts Aktan tsikin, Barboukha et Bayan khara. En 1782, Khian loung envoya son écuyer Amida présenter ses offrandes au fleuve jaune, dont il le chargea d'examiner la source. A son retour à Péking, Amida remit la relation de son voyage à l'empereur, qui ordonna de rédiger une notice sur l'origine de ce fleuve.

Cet ouvrage dit que la seconde source du Houang ho sort du rocher du Khadasouñ tcholò et forme l'Altan gol, petite rivière, dont l'eau est ^{p2.274} trouble et jaune ; elle traverse l'Odon tala, en chinois, Sing sou bai (mer des étoiles), et coule à l'est. Originellement la source du Houang ho était dans les montagnes de Kachkhar et de Khotan ; les eaux qui découlaient de là, allaient dans le lac Lob noor, d'où elles sortaient ensuite ¹.

Le véritable Kuen lun était donc dans le Tourkestân oriental, où se trouvent les premières sources du fleuve jaune. Les écrivains qui l'ignoraient, prirent le Kouikoun de Koukou noor pour le Kuen lun. — Les monts Tsy chy chan, en mongol, *Amié maldzin mousoun ola*,

¹ Ceci a rapporta une ancienne tradition chinoise qui mérite d'être examinée, quoique nous sachions très positivement si le Lob noor n'a actuellement aucune communication avec le Houang ho. — Voyez mes *Mémoires relatifs à l'Asie*, vol. I, pag. 413. L'archimandrite Hiacynthe avait traduit ce passage beaucoup trop positivement, et sa version pourrait faire croire qu'Amida a prétendu qu'une branche du Houang ho actuel venait en effet du Lob noor. Kl.

Voyage à Pékin

à cinq cent cinquante li au sud-ouest de la frontière de Si ning. Cette chaîne court au nord de la rive gauche du fleuve jaune, sur une longueur de trois cents li ; elle a sept cimes qui se perdent dans les nues. On la regarde comme la plus haute du Koukou noor ; du mont Bayan khara, elle se dirige à l'est ; une de ses cimes est si haute qu'on la voit à plus de cent li de distance ; elle est couverte de neiges et de glaces, qui ne fondent jamais ; toutes les montagnes voisines sont également blanchies par ^{p2.275} les neiges et coupées de précipices ; des brouillards puants rendent ces lieux très malsains ; ils sont peu fréquentés.

Le Houang ho coule au sud de ces monts, et tourne ensuite au nord ; au commencement de chaque saison, les habitants présentent des offrandes à ces montagnes. Le pays du Koukou noor en renferme treize grandes et hautes, qui portent le nom tibétain d'*amié*, ou *ancêtres*, auxquelles on porte des offrandes ; l'Amiémaldzig moussoun oola en est la plus haute.

Le *Je choui chan*, dont le nom est chinois, et signifie montagne de la source chaude, au sud-ouest au-delà de la frontière de Si ning ; la source chaude, coule vers le lac Koukou noor ; une autre d'eau froide, au nord, donne naissance à la rivière de Si ning. Il y a encore les monts Fung li chan, Mang theou chan, Tchhe ngo tchin chan et Chou hoen chan, qui portent d'anciens noms chinois ; ils ont été témoins de plusieurs batailles remarquables. Le mont Khan tologai, à deux cents li au sud du Koukou noor, s'élève au milieu de la plaine ; à l'ouest est le mont Tsokhto ; des brouillards épais infectent ces lieux qui produisent en même temps des herbes malfaisantes. Le Kouisoun tologoi est situé au milieu du lac Koukou noor ; sa cime est entièrement blanche ; on y voit un petit temple. Les lama tibétains qui l'habitent le quittent quand le lac est pris par les glaces, pour ^{p2.276} se procurer du blé. — Le Manitou ola, près de la source du fleuve jaune, est extrêmement haut, et on voit sur ses flancs des caractères chinois qui y furent gravés anciennement. — Le rocher Altou gachoun tcholo se trouve à l'ouest de la source du fleuve

Voyage à Pékin

jaune ; il a plusieurs dizaines de pieds de hauteur ; ses flancs perpendiculaires sont d'argile jaune-rougeâtre et stérile ; en haut, est un réservoir, duquel sortent plusieurs petits ruisseaux, dont l'eau est d'une couleur jaune ou dorée, et qui, en se réunissant, forment l'Altan gol, qui est la véritable source de la rivière jaune.

Le Houang ho, ou fleuve jaune ; en tibétain, Rma tchou, et en mongol, Khara muren et Khatoun gol, prend sa source à l'extrémité occidentale du pays du Koukou noor ; il sort par des conduits souterrains du lac Lob, situé dans la petite Boukharie ¹, reçoit l'Altan, traverse l'Odon tala (mer des étoiles), et les lacs *Dzareng* et *Oreng* ² ; coule au sud-est, tourne au nord-ouest, et ensuite au nord-est. Après avoir parcouru ainsi une étendue de plus de 2.700 li, il entre en Chine, près de Ho tchéou, au fort Tsy chy kouan.

^{p2.277} Le *Koukou noor*, en chinois, Thsin ghai (mer bleue), portait anciennement le nom de Si hai (mer occidentale) ; il est à cinq cents li à l'ouest de Si ning ; sa circonférence est de plus de sept cent cinquante li ; il renferme les îles de Kouisoun tologoï, et de Tsagan khada ; son eau est bleuâtre.

En 1724, l'armée chinoise étant à la poursuite du rebelle Arabtan, prince des Dzoûngar et de Vangbou, arriva sur les rives de l'Ikhé khorghi, petite rivière au nord du Koukou noor ; les soldats et les chevaux souffraient extrêmement de la soif ; tout d'un coup jaillit de terre devant le camp une source. Les soldats et les chevaux reprirent leurs forces. Cet événement inspira tant de courage à l'armée chinoise qu'elle parvint à joindre l'ennemi. Le général en chef manda ces particularités à l'empereur qui donna l'ordre d'ériger un monument sur lequel le fait serait inscrit, et de présenter des offrandes à l'Esprit du lac bleu. On trouve des eaux minérales au-delà de la frontière de Si ning, derrière le temple d'Archan kit. Un lac salé, de plus de cent li de circonférence, et

¹ Voyez la note précédente. Kl.

² M. Timkovski écrit ce dernier nom *Noryn*. L'orthographe mongole est [] *Oreng* ; ce mot est tibétain (*ngoreng*) ; il signifie resplendissant comme le soleil qui se lève. Kl.

Voyage à Pékin

situé au sud-ouest du Koukou noor, produit un sel verdâtre ; il reçoit de l'ouest le Moukhor Boulak et le Kara oussou, petites rivières qui en sortent ensuite au sud-est, et cent li plus loin, se joignent au Barkhou. Les Mongols de Koukou noor, les habitants de Si ning et les Tangout recueillent le sel de ce lac.

p2.278 Le pays du Koukou noor produit du sel, de l'orge et du seigle, des chameaux, des bœufs à longs poils, des bœufs sauvages, des loups, des panthères, des chamois, des lynx, de grands aigles, et un poisson sans écailles, qui ne se trouve que dans le lac Koukou noor. Il est de forme ronde et a sur le dos des taches noires ; sa longueur est de deux à cinq pouces ; les grands poissons de cette espèce sont appelés boukhâ, et les petits noukhou.

Indépendamment des vingt-six tribus mongoles, que l'on vient de décrire, il est encore question dans la géographie impériale de la Chine, des Œloët, de Tchoros, de l'aile droite et de l'aile gauche des Khalkha, et du département de Tchhing te fou, ou Je ho ¹.

ŒLOËT TCHOROS

Les Œloët Tchoros forment trois bannières et habitent le pays situé au nord des montagnes Ho lan chan et Loung chéou chan ; ils touchent à l'est la frontière de Ning hia ; à l'ouest, celle de Kan tchéou ; au sud, celle de Liang tchéou ; au nord, au Gobi, et au territoire des Khalkha. On compte 5.000 li jusqu'à Péking.

Les princes œloètes dont cette tribu a reçu son p2.279 nom, descendent d'Oloutai, prince de la dynastie de Yuan ; ils se divisent en quatre branches, celle des Durbet, des Œloët du Koukou noor, des septentrionaux, sous-divisés en quatre autres, et des Œloët Tchoros. Les princes de ces quatre branches obéissaient à Gouchi khan, et formaient une puissance considérable.

¹ Ce département, quoique situé en dehors de la grande-muraille, fait partie de la province de Tchyl. Il est actuellement le cinquième dans l'ordre de ceux de cette province. Kl.

Voyage à Pékin

Le prince Otchirtou Ablai noin se reconnut ainsi que Gouchi khan, sujet de l'empire chinois. Galdan khan de la Dzoungarie, ayant conquis le pays d'Ordos, les petits-fils d'Otchirtou khan, Tsiroung batour, Erke et Arabtan s'enfuirent vers la frontière chinoise, et prièrent, en 1686, l'empereur de leur assigner des habitations ; il leur accorda les terrains situés au-delà des frontières de Ning hia et de Kan tchéou, dans les pays de Kaldjan Bourgout, Khongor along, Bayan noure, et dans le désert de sable Ablai Galbait Gobi, depuis les montagnes d'Alachan à l'ouest jusqu'aux rives de l'Edsinei, sous la condition qu'ils se tiendraient éloignés de la frontière chinoise de soixante li ; une ligne de démarcation fut tirée en conséquence. En 1697, les Œlœt supplièrent l'empereur de les organiser en bannières et de leur nommer, à l'instar des quarante-neuf des Mongols, des chefs de famille avec des dignités héréditaires ; ils furent partagés en trois bannières.

L'Alachan, à la frontière du département de ^{p2.280} Ning hia fou, s'étend vers le sud-est jusqu'au fleuve jaune. Cette chaîne, disposée en demi-cercle, a cinq cents li de longueur du sud au nord, et met les villes voisines à l'abri des vents. Les montagnes de ce pays sont, Ning lo chan, Lai fou chan, Togon et Alak ola. Les rivières sont, le Koulang ho qui se jette dans un lac, formé par ses eaux ; Satch ho, le Kou chouï, ou San tchha ho, qui tombe dans le lac Pe hai, et le Yun tchhouan.

Les principaux lacs sont, le Hieou thou thse, ou Khara noor, et le Chara noor. Il y a aussi beaucoup de marais. Le lac Thsing yan tchhi, ou du sel vert, et celui de Houng yan tchhi, ou du sel rouge, dont le dernier est à trois cents li au nord de Chan dau ; il fournit du sel rouge, et l'on peut faire des vases avec le roc sur lequel ce sel dépose.

L'aile droite et l'aile gauche de KHALKHA

L'aile droite n'est que d'une seule bannière, près des rives du Tarkhoun, à sept cent dix li au nord-ouest de Khalgan. De l'est à l'ouest, elle a cent vingt li, et du sud au nord cent trente li ; vers

Voyage à Pékin

l'est, il y a soixante-cinq li jusqu'à Dourban kéouket ; vers l'ouest, cinquante-cinq jusqu'aux Maomingan ; au sud, soixante-dix jusqu'aux Toumét de Koukou khotò ; vers le nord, soixante jusqu'à la grande steppe (Gobi), 1.130 jusqu'à Péking.

^{p2.281} Sous la dynastie des Ming, ces lieux furent occupés par les Khalkha. Leur prince obéissait autrefois à Touchetou khan ; après une querelle avec ce dernier, il se soumit à la Chine en 1653. Il envoie son tribut par la route de Khalgan.

L'aile gauche forme également une seule bannière, qui campe à Tsagan khochotun, à huit cent quarante li au sud-est de Hi fung khéou. Elle a de l'est à l'ouest cent vingt-cinq li, et du sud au nord deux cent trente ; vers l'est, il y a soixante-quinze li jusqu'à Kharatchin ; vers l'ouest, cinquante jusqu'à Naiman ; au sud, cent jusqu'à Toumét ; vers le nord, cent trente jusqu'à Djarot, et 1.210 li jusqu'à Péking.

Sous les Ming, ce pays fut également occupé par les Khalkha.

Leur prince Gambo Irdén obéissait autrefois à Djasaktou khan ; mais mécontent de ce dernier, il se soumit à la dynastie mandchoue-chinoise, qui lui donna le rang de beilé, et, le laissa possesseur héréditaire de sa bannière.

TCHHING TE FOU

Ce département est à quatre cent vingt li au nord-est de Péking ; il a de l'est à l'ouest 1.200 li, et du sud au nord trois cent cinquante-huit, et avec les districts de Phing siouan tchéou et de Tchhi fung hian huit cent soixante li.

C'est dans ce district que l'empereur de la Chine ^{p2.282} prend le divertissement de la chasse aux bêtes féroces. Il est habité par des Chinois, et comme les territoires mongols de Bârin, d'Oniout, etc. qui l'environnent, sont peuplés d'un grand nombre de Chinois, marchands et cultivateurs, on a établi, dans différents lieux, des tribunaux dont les Chinois seuls dépendent.

Voyage à Pékin

Ce pays était anciennement habité par les tribus des barbares Chan jounq et Toung hou. Sous la dynastie des Yuan, il appartenait aux princes de Lou. En 1403, sous la dynastie des Ming, les tribunaux y existants furent transférés dans l'intérieur de la Chine, et le pays fut cédé aux Ouriangkhai ; plus tard, il fut conquis par les Tsakhar. Les tribus mongoles de Kharatchin, d'Oniout, de Toumet, d'Aokhan, de Naiman, de Bârin et l'aile gauche de Khalkha, qui actuellement dépendent du département de Tchhing te fou, se soumirent au commencement du règne de la dynastie actuelle et furent divisés en bannières. En 1703, on bâtit un château impérial, près des rives du Je ho. En 1723, le département de Tchhing te tcheou fut établi. En 1778, cette ville reçut le rang de fou, ou du premier ordre, et fut mise sous la dépendance de la province de Tchy li. Le département a cinq districts qui sont sous sa juridiction.

On compte dans ce pays 109.805 familles chinoises, ou 558.396 âmes ; les bannières occupent ^{p2.283} 17.791 khing ¹ de terrain, et les paysans 3.440. Le tribut levé sur les terres des bannières monte à 13.332 liang en argent (111.100 francs) ; et sur celles des paysans à 6.669 liang (55.686 francs).

Parmi les châteaux impériaux, au-delà de la grande-muraille, on distingue principalement celui de Je ho, ou Je ho eul ², ou Chou pi chan tchouang (village dans les montagnes où l'on se retire dans le temps des chaleurs). Ce château a été construit en 1703, pour servir de pied à terre à l'empereur, pendant la saison de la chasse ; il est bâti sur le plan du palais de Péking, et son circuit est de dix-sept li environ ; il a trois portes au sud, et une sur les trois autres côtés ; au-delà de la porte orientale, on voit une longue digue qui commence au nord du fossé des Lions, et se termine au sud près d'une chaussée de sable ; sa longueur est de douze li ; sa largeur de plus de dix pieds ; elle est pavée de sept rangs de pierres ; à la gauche du château, il y a un lac ; à sa droite, s'élèvent des

¹ Un *khing* contient cent acres chinois. Kl.

² C'est le même que les Anglais qui étaient avec lord Macartney appelaient *Zehol*. Kl.

Voyage à Pékin

montagnes. Ces dernières, appelées Li chou kou, Soung Ling kou, Tchou tsou kou et Si kou, se dirigent du nord à l'ouest.

Elles entourent le château. Les eaux du lac coulent au sud du jardin Van chou youan.

^{p2.284} Elles sont claires et transparentes. La chaussée de sable qui les traverse forme l'île Joung tchéou. Une cascade, au nord du lac, sort du mont Si kou, se précipite sur le sommet du mont Yun thsiuan, et forme ensuite le lac, dont les bords sont garnis de beaux et grands arbres. Ce lac s'étend vers le sud-est jusqu'à une écluse, près de la porte sud-est. Le château est bien distribué et tout y est simple et analogue aux localités. Il est impossible d'en donner la description en peu de mots, dit le géographe chinois ; car le but de la géographie est de donner un tableau général de l'empire. On a publié à Péking des gravures représentant trente-six vues de ce château avec une description en vers, imprimés avec une grande élégance.

Les plus remarquables des temples nombreux de Je ho sont, le *Phou tho tsoung ching miao*, à un verste au nord du château. L'empereur Khian loungh le fit construire en 1770, d'après le plan du temple de Boudala, qui est le palais du Dalaï lama, au Tibet, près de la ville de H'lassa.

Le *Siu mi fou chéou miao* au nord de la ville. En 1780, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'empereur Khian loungh, le Bantchan vint du Tibet à Péking, pour prier Dieu en faveur de l'empereur. Ce monarque ordonna de construire, pour la demeure du Bantchan, cet édifice semblable au couvent de Djachi lombo, ^{p2.285} où cet homme-dieu réside au Tibet. Les inscriptions des murs et des portes sont écrites en mandchou, en chinois, en tibétain et en mongol.

On prétend que le temple de Je ho, auquel celui du Tibet sert de modèle, ne lui cède rien en magnificence.

@

Notice sur la Mongolie, d'après les propres observations de M. Timkovski

@

La Mongolie est une plaine haute, appuyée au sud sur les montagnes du Tibet, et au nord sur celles de l'Altaï ; c'est un pays de steppes ; on n'y voit ni grandes forêts, ni habitants stables.

Ces steppes ne ressemblent nullement à ces plaines vastes et arides qu'on rencontre dans les provinces de Iekaterinoslav, de Kherson, d'Astrakhan, etc. Le pays de Khalkha, depuis la frontière russe jusqu'à l'Ourga sur la Tôla présente de hautes montagnes, généralement granitiques, dont le pied est arrosé par des rivières, et dont les sommets sont souvent couverts de bois. Le terrain de la Mongolie n'offre pas une grande diversité ; il est généralement sablonneux et pierreux. Les bords des rivières et les vallées des montagnes abondent en bons pâturages, et les lieux voisins des rivières sont en partie propres au labourage ; nous en vîmes des preuves le long du Bora, de la Chara et de l'Irò, malgré l'aversion des Mongols pour l'agriculture. La partie ^{p2.286} au nord de Khalkha offrirait notamment un sol très convenable à la culture, si des circonstances favorables décidaient à y former des établissements agricoles.

Les montagnes méridionales de l'Altaï sont riches en mines d'or et d'argent (*altà*, en mongol, signifie or). Il en est de même de la chaîne de Khinggan qui sépare la Mongolie de la Daourie. Je ne sais pas sur quoi est fondée l'opinion de quelques géographes, notamment de M. Malte-Brun, qui dit ¹ qu'on rencontre dans le pays de Khalkha des mines qui fournissent de l'étain aux Chinois ; il dit aussi que les Chinois ont établi, à leur grand avantage, des forges de fer, près d'un prétendu lac Iroi ², à cinquante verstes de Khiakhta. Les informations que j'ai prises sur les lieux m'ont appris

¹ *Précis de la géographie universelle*, vol. III, pag. 434.

² M. Malte-Brun a vraisemblablement pris la rivière Irò pour un lac.

Voyage à Pékin

que les connaissances nécessaires pour exploiter les mines, manquent presque entièrement aux Mongols, menant une vie nomade, surtout à ceux qui habitent la principauté de Khalkha.

Au-delà, et au sud de l'Ourga, commencent les steppes arides, coupées de montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, et ne sont point si hautes que celles du nord. Ces contrées sont connues ^{p2.287} chez les Mongols, sous le nom de Gobi ; le terrain y est graveleux ; les pâturages et l'eau y sont rares ; l'herbe y est courte et maigre. Dans les grandes chaleurs, elle sèche entièrement. Des puits creusés dans la plaine procurent de l'eau. Ils ont rarement plus d'une toise, ou sept à dix pieds de profondeur.

J'ai cependant vu dans ces lieux si disgraciés de la nature de nombreux troupeaux de grands chameaux, de chevaux vigoureux, de moutons, de chèvres et de bœufs, tous en bon état. Les steppes abondent en terrains salés ; la sécheresse de l'atmosphère et les vents continuels en éloignent les insectes, qui tourmentent ordinairement les bestiaux dans les lieux boisés, et dans les prairies ; il n'y a ni moucherons, ni taons, ni cousins. Je n'y ai observé ni serpents, ni grenouilles. C'est pourquoi le Gobi convient parfaitement au bétail, notamment aux chameaux qui y engraisseraient plutôt que dans les environs de l'Ourga. Ce qui y contribue beaucoup, c'est que souvent, faute d'abreuvoirs en nombre suffisants, les bestiaux du Gobi ne boivent pendant l'été qu'une seule fois, et quelquefois en petite quantité, de l'eau des puits ; ils sont très altérés, et l'eau froide les rafraîchit extrêmement pendant les grandes chaleurs. On ne rencontre pas de forêts dans ces régions. Les habitants sont obligés d'acheter sur les rives du Khéroulun, de la Tôla et de ^{p2.288} l'Orkhon tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, depuis la iourte jusqu'au plus chétif ustensile. Faute de bois, ils brûlent du fumier séché. Le terrain entièrement pierreux n'offre aucune ressource à l'agriculture.

Au-delà du pays des Khalkha commencent les habitations nomades des Sounit. Je pense que la steppe de Gobi s'étend

Voyage à Pékin

jusqu'ici ; c'est cette bande de terre sablonneuse et inégale qui, se prolongeant au sud-ouest sur une ligne étroite, traverse le Turkestân oriental jusqu'au Tibet ; sa largeur augmente à mesure qu'elle se rapproche du sud. Le trajet de ce désert est désastreux pour les caravanes qui très rarement y trouvent de l'eau et des pâturages. Partout dans les vallées, sur les collines et sur les montagnes, on ne voit que du sable jaunâtre ; mais il n'est pas mobile comme celui des déserts de l'Afrique. Malgré tant d'inconvénients, les Mongols de ces steppes inhospitalières possèdent un nombre suffisant de bestiaux, qui, habitués aux privations, sont gras et bien portants.

Ce sol aride cesse aux limites méridionales du Gobi. Les habitations des Tsakhar, de la tribu d'Ordos, et de plusieurs autres hordes mongoles, touchent à la grande-muraille de la Chine. Le sol de ces cantons est arrosé par des rivières, et assez convenable à l'agriculture. Dans le pays du Koukou noor, on cultive le blé ; c'est parmi les ^{p2.289} Mongols du district de Tsakhar qu'on prend une partie des bergers destinés à garder les nombreux troupeaux de l'empereur de la Chine. Une autre forme un corps de l'armée, qui est composée de huit bannières.

Les Mongols orientaux habitent un pays fertile ; un grand nombre d'entr'eux laboure la terre. Ces lieux, et principalement ceux qui sont voisins de la grande-muraille, peuvent être comparés, pour le climat et la qualité du terroir, à quelques contrées de la Basse-Allemagne.

La température de la Mongolie est froide, à cause de la grande élévation de ce pays, et de l'abondance de *koudjir*, ou sulfate de natron mêlé de natron, dont les steppes sont couvertes en beaucoup d'endroits. Les jésuites français furent très étonnés de ce qu'il faisait beaucoup plus froid dans les contrées élevées de la Mongolie qui sont situées entre les 43^e et 45^e degrés de latitude nord, qu'en France, qui est sous la même latitude. Probablement le froid excessif qui eut lieu alors, leur fit dire que les Mongols

Voyage à Pékin

portaient des pelisses pendant toute l'année. Nous ne l'avons pas remarqué. Dans mon voyage en Chine, en 1820, le thermomètre descendit dans le mois d'octobre et de novembre jusqu'à 10, 15 et même 18 degrés R. ; mais les Mongols nous assurèrent qu'il était très rare d'éprouver dans leur pays un froid aussi rigoureux. Il neige et pleut beaucoup dans la ^{p2.290} partie qui sépare Kiakhta de l'Ourga. En été, les brouillards épais et les matinées très froides ne sont pas rares dans ces montagnes, ainsi que dans les cantons habités par les Tsakhar.

Le vent souffle presque continuellement dans les steppes, situées entre l'Ourga et le pays Tsakhar ; cette région, la plus élevée de la Mongolie, surtout dans le nord-ouest, attire et retient des nuages de neige qui amènent des torrents de pluie. C'est pourquoi les neiges sont très rares dans la steppe de Gobi ; au contraire, on y éprouve souvent des sécheresses très pernicieuses pour les bestiaux.

Dans la partie septentrionale de la Mongolie, on voit sur les montagnes le pin, l'épicéa, le bouleau, le tremble, et en quelques endroits le mélèze et le peuplier blanc ; les ormes y sont communs ; j'y ai trouvé aussi des groseilliers rouges, des pêchers sauvages et d'autres arbrisseaux. Au-delà de l'Ourga, dans les vallées profondes des montagnes, le lin et le chanvre croissent sauvages.

La Sélengga, l'Orkhon, l'Irò, la Kharà et d'autres rivières sont très poissonneuses ; on y pêche des esturgeons, des truites saumonées blanches, des lenok (*salmo lenoc*), des brochets, des perches et d'autres petits poissons.

Les *quadrupèdes* sont : le cheval sauvage (en russe, *tarpani*), le sanglier, le cerf, les chèvres sauvages de plusieurs espèces, l'ours, le loup, le lièvre, le renard, la zibeline, l'écureuil. Les ^{p2.291} *oiseaux* sont des grues, des oies, des canards sauvages, des *turpani* (*anas nigra*), des gelinottes, des cailles, des cygnes dans le pays des

Voyage à Pékin

Tsakhar.

Celui des Sounit renferme un grand nombre de lacs salés, où le sel se dépose lui-même. Dans le Gobi, on rencontre divers silex, notamment une sorte de cornalines rouges ; des calcédoines de différentes couleurs, des quartz-agathes de diverses espèces.

Les *animaux domestiques* sont : le cheval, qui est petit et d'encolure assez désavantageuse, mais fort et vif. Les habitants de l'Asie moyenne donnent la préférence aux juments. Au nord de l'Ourga, les chevaux sont plus grands, et dans le Gobi, ils sont mieux faits. Tous les chameaux de la Mongolie ont deux bosses ; ceux du Gobi sont les plus grands et les plus forts. Dans les environs de l'Ourga, les bœufs sont communs ; tous les moutons sont blancs et ont de longues oreilles noires ; ils forment la principale richesse des Mongols, et leur fournissent du lait et de la viande, leur unique nourriture. La chair du mouton du Gobi est extrêmement blanche et d'un goût exquis. Les Mongols ont des chiens, et très peu de chats ; un chat s'appelle, en mandchou, kechké, en russe kochka. A Kharatchin, dans les environs du château impérial de Je ho, on élève des ânes et des mulets.

p2.292 Les Mongols ont trop d'indolence pour être de bons agriculteurs ; ils sèment du millet (*charà boudà*), de l'orge et du froment ; mais en petite quantité et avec une négligence extrême. La stérilité des steppes oblige les Mongols à changer souvent d'habitations. Toujours courant, pour ainsi dire, après les pâturages, ils sont fréquemment forcés de passer l'été dans des lieux éloignés de leurs campements d'hiver et de printemps ; c'est pourquoi ils abandonnent pour longtemps leurs champs labourés. Des hommes qui passent leur vie entière en plein air, dans des steppes, en conduisant leurs nombreux troupeaux d'un lieu à un autre, doivent avoir une aversion naturelle pour toute espèce d'occupation qui exige des soins continuels ; tels sont les peuples sauvages et nomades, et c'est pourquoi les Mongols, les Bourriats, les Kalmuks et les Kirghiz, dédaignent le travail pénible de cultiver

Voyage à Pékin

la terre ; bien que si la mortalité frappe leur bétail, ils envient le sort de quiconque a du grain pour se nourrir. Leur penchant pour l'oisiveté est tel, que dans les contrées qui abondent en bois et en herbages, par exemple entre Khiakha et l'Ourga, ils ne préparent jamais un asile, ni des provisions pour l'hiver, à l'exception peut-être d'une vingtaine de meules de foin. Dans la saison des neiges abondantes et des froids rigoureux, et lorsque leurs bestiaux sont attaqués de maladies, ils ^{p2.293} s'abandonnent à la volonté du ciel. Cette indolence leur fait souvent perdre tout ce qu'ils possèdent. Au printemps de l'année 1821, par exemple, il périt une si grande quantité de bétail dans la partie septentrionale du pays des Khalkha, que beaucoup de propriétaires ne conservèrent que quatre-vingts-moutons sur mille.

Le manque de renseignements authentiques sur la population de la Mongolie, et la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité pour un étranger de s'en procurer, m'a privé des moyens de dire quelque chose de positif sur ce sujet.

On prétend que le gouvernement chinois lui-même ignore le nombre exact des Mongols. Chaque prince mongol, en se soumettant aux empereurs de la Chine, déclara qu'il espérait pouvoir offrir en temps de guerre un certain nombre d'hommes qui, jusqu'à présent, n'a pas varié. Les dzassak, ou chefs des khochoun ou bannières, s'engagèrent à fournir de trois à vingt-trois escadrons. Chaque escadron est composé de cent cinquante cavaliers, complètement armés. En prenant, pour terme moyen pour chaque bannière, le nombre de treize escadrons, il résulte que les quarante-neuf drapeaux des Mongols méridionaux, et les quatre-vingt-quatre des Mongols septentrionaux, ou des Khalkha, formaient un total de 260.000 hommes ; il faut y ajouter huit drapeaux des Tsakhar, que l'on estime au moins ^{p2.294} à 24.000 hommes. Cette évaluation a pour base l'état de la Mongolie, vers la fin du XVIIe siècle, après la lutte sanglante entre les Dzoûngar et la Chine. Mais, depuis cette époque, les Mongols ayant joui d'une paix

Voyage à Pékin

non interrompue, leur population doit avoir augmenté considérablement ; toutefois, elle ne peut excéder 500.000 iourtes, ou tentes de feutre, dont chacune contient un soldat, c'est-à-dire un homme avec sa femme et ses enfants ; le nombre total des habitants de la Mongolie est par conséquent, d'après le calcul, en comptant quatre personnes par famille, de deux millions.

Du reste, en considérant l'immense étendue de terrain nécessaire pour assurer l'existence d'une nation nomade et de ses bestiaux, et les steppes arides de la Mongolie, où l'on voyage pendant des lieues entières, sans rencontrer aucune iourte, je pense que mon estimation n'est pas éloignée de la réalité.

La physionomie des Mongols a été décrite par Pallas et les autres voyageurs qui ont parcouru la Sibérie ; quiconque a vu des Kalmuks et des Bouriats, peut se former une idée assez juste des Mongols, qui appartiennent à cette famille. Les Mongols sont de taille moyenne ; ils ont les cheveux noirs, ils les rasent sur le front et aux tempes, et les tressent en queue qui retombe sur le dos ; ils ont le visage rond et le teint un ^{p2.295} peu basané, les yeux enfoncés, mais extrêmement vifs, les oreilles grandes et pendantes, les pommettes des joues larges, le nez un peu aplati et la barbe très peu fournie. Un Mongol qui a une barbe épaisse est un objet d'admiration pour ses compatriotes. J'ai rencontré des Mongols, surtout dans le pays des Khalkha et des Tsakhar, qui avaient la figure blanche et agréable. Les femmes ont le teint frais, l'air enjoué, le regard vif et animé ; quelques-unes passeraient pour belles en Europe.

L'histoire nous apprend que les peuples, dans l'état primitif, sont généreux et hospitaliers envers les étrangers, et affables dans leurs familles. Pour eux, les mots d'amitié et d'inimitié sont très significatifs ; ils s'éloignent de leurs ennemis et se rapprochent de leurs amis. Les tribus étrangères sont l'objet de leurs craintes et de leur aversion. Le simple étranger passe dans leurs habitations sans être maltraité ; souvent au contraire, il est comblé de présents. On

Voyage à Pékin

peut dire la même chose des Mongols. Leurs mœurs sont adoucies par l'influence de la religion lamaïque. Ils sont en général hospitaliers, affables, obligeants, bienveillants et francs.

Le vol, et surtout le pillage, sont peu communs chez eux, et sévèrement punis. Tel est le portrait qu'en font leurs maîtres les Mandchoux, et de la ^{p2.296} fidélité duquel j'ai eu l'occasion de me convaincre pendant mon passage à travers la Mongolie. Sans doute, on peut admettre des exceptions pour les Mongols qui ont passé plusieurs années en Chine. Les Tsakhar également qui sont au service des Mandchoux, et qui habitent dans les environs de la capitale de la Chine, ont perdu de leur simplicité primitive ; ils ont acquis plusieurs qualités propres à des guerriers à demi civilisés, comme les Mandchoux, ou à une nation hautaine, ayant des mœurs raffinées, comme les Chinois.

L'habillement des Mongols est fort simple. Les hommes portent, en été, une longue robe, semblable à celle des Russes ; elle est de nankin ou de soie de couleur, et ordinairement bleue ; la partie supérieure du pan droit, qui s'attache sur la poitrine, est garnie de pluche noire. Ils ont des manteaux de drap généralement noirs ou rouges. Une ceinture de cuir, avec des boucles en argent ou en cuivre, leur sert à y fixer un couteau et un briquet.

Leur bonnet est rond, en soie, avec des bords relevés, en pluche noire ; et trois rubans rouges qui retombent sur le dos.

Leurs chemises et leurs vêtements de dessous sont également en nankin de couleur. Les bottes sont de cuir, avec des semelles très épaisses, comme celles des Chinois. En hiver, ils ont des ^{p2.297} pelisses de peau de mouton, et des bonnets qui sont garnis de poil de mouton ou de zibelines, de renards ou de marmottes, selon leur fortune.

Les prêtres portent des robes avec des collets rabattus en nankin, en taffetas ou en frise, et uniquement en couleur jaune ou cramoisie.

Voyage à Pékin

L'habillement des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles séparent leurs cheveux en deux tresses, qui tombent sur la poitrine, et au bout desquelles elles attachent de petites pièces d'argent, du corail, des perles et des pierres de différentes couleurs. Le corail est une partie très coûteuse de la parure des Mongols. Plusieurs personnes âgées des deux sexes ont des ceintures et des selles ornées de coraux, dont le prix est de plusieurs milliers de francs.

Les harnais, les brides et les selles, sont garnis d'ornements en cuivre ; rarement en argent. Un arc, des flèches et une épée courte, composent l'armement d'un soldat mongol. Les fusils, surtout cannelés, ne sont recherchés que par ceux qui aiment la chasse ; la poudre, le plomb et les balles viennent de la Chine. L'on donne des fusils aux Mongols qui servent dans l'armée mandchoue.

La charpente des iourtes consiste dans un grillage d'osier, dont les pièces croisées sont attachées ensemble par de petites courroies. Il sert de fondement à la iourte, et soutient de longues p^{2.298} perches qui se rapprochent par en haut, en laissant entr'elles une petite ouverture pour la fumée. Cette charpente est couverte de feutre, et en hiver de trois pièces posées l'une sur l'autre. Du côté du midi, on pratique une porte basse et étroite ; autour de la iourte, on étale du sable ; au milieu de la iourte est le foyer au-dessus duquel est placé un chaudron en fonte pour le thé, le lait et la viande. Le côté droit de la iourte, près de l'entrée, appartient aux femmes. Pour les personnes d'un certain âge, il y a des feutres ornés de dessins étalés sur le sol ; les riches ont des tapis de Perse ou du Turkestân.

Vis-à-vis de l'entrée, sont placées les idoles en cuivre sur une espèce de petite table, avec différents ustensiles pour des offrandes. A droite, est un lit de bois couvert de feutres ; à gauche, des caisses et des coffres renfermant les vêtements, etc.. Il n'y a pas de chaises ; on s'assoit à terre, les jambes croisées, suivant l'usage généralement reçu en Asie.

Voyage à Pékin

Près de l'entrée, il y a des seaux, et tous les ustensiles du ménage. Les iourtes des Mongols aisés sont grandes et assez hautes pour que l'on puisse marcher sans être obligé de se baisser ; plusieurs réunissent ensemble deux iourtes et même un plus grand nombre, qui forment autant de chambres dont chacune a sa destination.

Le lait fait la base de la nourriture et de la ^{p2.299} boisson des Mongols. Ils en préparent des fromages et du beurre ; ils sont par conséquent peu robustes, mais en revanche très agiles et très lestes. Un vieillard mongol de soixante ans parcourt, à cheval, deux cents verstes et plus par jour, sans être fatigué. La viande, et principalement celle du mouton, ne se mange que rarement. Je n'ai jamais vu de gibier, excepté des chevreuils (*djèren*), ou des sangliers, et encore moins du poisson sur la modeste table des Mongols. Dans un cas de nécessité, ils mangent la chair des chevaux et des chameaux, et même celle des bestiaux, morts de maladie. Ils ne boivent de l'eau que dans des cas urgents. Le thé en briques est la principale boisson des pauvres et des riches.

Dans chaque iourte, il y a constamment sur le feu un chaudron en fonte, rempli de thé avec du lait, du beurre et du sel. Le voyageur fatigué peut hardiment entrer dans une iourte, et satisfaire en tout temps sa faim et sa soif avec du thé en briques.

Mais il doit être muni d'une tasse en bois ¹, que chaque Mongol regarde comme une partie indispensable de son mobilier.

La chasse, la course à cheval, la lutte et le tir aux flèches sont les principaux amusements des ^{p2.300} Mongols. Il paraît qu'ils n'ont pas d'idée de la danse ; du moins je n'ai jamais entendu parler de ce genre d'exercice.

En été, ils se régalaient d'äirak, liqueur fermentée, extraite du lait de brebis et de vaches, de koumys et d'eau-de-vie, achetée aux

¹ Les plus estimées de ces tasses viennent du Tibet ; les gens riches les font ordinairement incruster avec de l'argent.

Voyage à Pékin

Chinois. Les Mongols passent leurs moments de loisir, qui sont assez fréquents, à fumer et à boire de l'airak et du koumys dont les provisions ne leur manquent jamais, et à se rappeler la gloire des temps passés, et les hauts faits de leurs ancêtres, tâchant d'oublier ainsi les peines de la vie, et le joug des Mandchoux. Ces liqueurs inspirent à quelques-uns des saillies spirituelles, des contes amusants ou des anecdotes sur la hardiesse et le succès des chasseurs, sur la vitesse des plus célèbres coursiers, etc.

C'est alors aussi qu'il font entendre les sons lugubres de leurs chants ; accompagnés quelquefois par une flûte ou par une chétive guitare à deux ou trois cordes.

Voici quelques chansons mongoles qui peuvent donner une idée du langage de cette nation, et en même temps de sa poésie.

I

Nomoùn khagán Dzoungkhabà
Touroûïn enzén khagán bi,
Tégoûs khoubitoû amitán
Bourkhanouï oron dou touroubéï. p2.301
Oulagán mouroughéïn osoughî
Dzalbiradjî toulaga,
Outáï changhéïn oròn dou,
Dagàn touróultsekoù boltogài,
Kholán khatchilán kelektchî
Khoratouï magouï sanágatá,
Khoïar Dzayagá ilaktchî
Erlyk Nomoûn khagán bi.
Nomoûn erdém sourgaktchî
Blamá Bakchiïn sourgál bi ;
Nomokhón tounighén sourakhtchî
Idjî abouïïn sourgálbi.
Ené khoïár oughégghi
Adjiklacji aboutyï.
Saroûl talár ïabodjouï,

Voyage à Pékin

Chibàrynî medemoû ;
Sáïn inak yabotchoû
Sanághnî medemoú,
Dalái Blamáïn adissár
Daisoûn totkhár arilá,
Dalda ilé manî ghi
Gourbán Bogda ourochié.

Traduction

Dzoungkhaba ¹, le prince de la loi, est le roi puissant de tout ce qui existe. O peuples heureux, nés dans la patrie des Dieux ! nous vous prions de nous transporter au-delà du grand fleuve, afin que notre âme puisse s'élancer ^{p2.302} librement vers le séjour d'Outaï chan ². Et vous, hommes pervers, qui troublez le repos de vos semblables, sachez qu'il y a un juge pour le bien et le mal ; c'est l'équitable Eerlik Nomoun khan ³. Les lama nous enseignent les dogmes de la foi ; nos parents, l'art de bien vivre ; tâchons de profiter de leurs leçons ; car, errants en aveugles dans une vallée obscure, nous ne pouvons cheminer sûrement ni pénétrer les pensées de l'homme qui vit avec nous ; mais si l'intercession du Dalai lama nous est favorable, nous saurons échapper aux pièges de nos ennemis, et nos fautes cachées nous seront pardonnées par les trois Bogda ⁴.

II

Dzè Tsetsétsén kháni khochóunas, dzè aidouú dzè,
Tserîk bidè mordóba ;
Dzè tserîklesoûn tserîk máni, dzè aidouú dzè,
Gourbán mîngan tserîk bi ;

¹ Dzoungkhabà Lobdzang djakba était le Dalai lama de la première génération spirituelle, et le fondateur de la secte jaune des lama tibétains. Il passe pour une incarnation de la divinité *Mangdjouchiri*. Il bâtit le temple *Galdan* à H'lassa. Kl.

² *Ou thai chan*, montagne célèbre de la Chine, avec un temple de Bouddha.

³ Dieu de l'enfer.

⁴ Ou les *trois augustes* ; ce sont le Dalai lama, le Bantchan erdeni et le Gheghen khoutoukhtou de l'Ourga.

Voyage à Pékin

Dzè tserîga mánitouroûni, dzè aidouú dzè,
Tsebdén beilè bàtour bi ;
Dzè chîlgaradjá mordosón, dzè aidouú dzè,
Chidâr Khoúnkhoún taïdzi tyï ;
Dzè dzorîkladjî mordosón, dzè aidouú dzè,
Dordjî Djonóm beilé tyï ;
Dzè chiktighèdjî mordosón, dzè aidouú dzè,
Bánba bóûnisoun noïn tyï ;
Dzè Khanggáïn ga dabándou, dzè aidouú dzè,
Aláldousón daïsoún dor ; p2.303
Dzè Kharioû onghyï mordosón, dzè aidouú dzè,
Manáï noïad erdeni ;
Dzè Ènkè talaïn dzóulghèghi, dzè aidouú dzè,
Erghiltèn de idèltyï ;
Dzè Edzèn bogdáïn souldèr, dzè aidouú dzè,
Domdoúr nighèn dariltyï.

Traduction

Une troupe guerrière va sortir du territoire du Tsetsén khan (i) ; elle se compose de trois mille cavaliers, ayant le brave Tsebdén beilé à leur tête. Parmi les cavaliers de la cour, Khounkhoun taïdzi a été désigné par le choix ; le valeureux beilé Dordji djonóm et Banba boûisoun noïn guidés par leur propre volonté, ne tarderont pas à rejoindre leurs compagnons. La valeur peu commune de ces héros a déjà été éprouvée par l'ennemi, dans le combat sanglant livré sur le mont Khanggai ; et lorsque le maître Auguste (l'empereur), dans sa clémence, aura mis un terme à nos travaux, nous passerons, en revenant dans notre patrie, à Enke tala, dont les gazons touffus et verdoyants serviront de pâture à nos excellents coursiers.

III

Coursier alezan à la démarche fière ! Toi qui joins à la beauté du poil une taille superbe, quand tu folâtres gaiement dans le troupeau, combien tu t'embellis encore par la présence des tiens ! Mais cette jeune beauté que le sort a jetée sur une terre étrangère,

Voyage à Pékin

languit loin de sa patrie ; elle tourne sans cesse des regards vers ces lieux. Ah ! si le mont Khanggaï ne s'élevait, entre nous, je pourrais te voir à chaque instant ; mais en vain voudrions-nous vivre pour l'amour, le destin cruel nous sépare.

IV

p2.304 Ainsi que les buissons sur les glaciers blanchâtres, se courbent, frappés par les vents impétueux, les forces de l'homme succombent dans la vigueur de l'âge par l'excès de la boisson. Un jeune cheval égaré, qui se trouve par hasard dans un troupeau étranger, regrette toujours les compagnons de son enfance. Une princesse que le mariage a conduite, dans une terre lointaine, obsédée d'une foule importune qui ne peut lui plaire, se désole et gémit. Elle ne voit que malheurs dans tout ce qui l'entoure. Un nuage vient-il obscurcir l'horizon, pour elle c'est l'approche d'un orage, et si parfois apercevant dans le lointain la poussière s'élever sur la route, elle se dit : C'est l'ami qui arrive ; détrompée bientôt, elle soupire plus fort.

V

Bogdóin talyksán darasóú
Bodotyï saikhán archiian !
Bal mètoú amtatyï :
Balgoún sagoudja naïralyá.

Olán toumén kourtèmektsé,
Tènyk-tínghiboldók bi ;
Onodjoú gaktsá nourtèkoúï dou,
Ogó tyndè bakhatyï.

Saná kharin agouldzaksán,
Saïkhán idèr dzalagoûd,
Sagámal soû-ghè toudkhadjoû,
Saïkhàn djirgál èné bi.

Voyage à Pékin

Traduction

Oh ! quel breuvage délicieux que l'archan, généreux ^{p2.305} don de l'empereur ; il a pour nous la douceur du miel ; buvons-le donc dans des réunions fraternelles.

Son usage immodéré engendre la stupidité, mais qui en boit sobrement connaît le comble du plaisir.

Vivent la santé, la vigueur, la jeunesse ! Rarement réunis par le hasard, savourons ensemble la liqueur agréable ; un banquet entre frères est la plus grande des jouissances.

*

Les Mongols se marient très jeunes. Jusqu'à cette époque, les enfants des deux sexes vivent ensemble auprès de leurs parents.

Un jeune homme en se mariant reçoit de son père des bestiaux et une iourte (*ghér*) séparée, qui se nomme alors gerté. La dot de la fille consiste, indépendamment des vêtements, des ustensiles, etc., dans une certaine quantité de brebis et de chevaux. L'autorité des parents, et la soumission des enfants chez cette nation sont exemplaires et portées au plus haut degré. Les fils, même après leur mariage, habitent généralement les mêmes cantons que leurs pères, autant que l'étendue des pâturages le permet.

Les enfants des frères et des sœurs peuvent se marier ensemble ; deux sœurs peuvent épouser successivement le même homme.

Les Mongols tiennent leur généalogie si soigneusement, que malgré l'augmentation des membres de la famille, et son mélange avec d'autres ^{p2.306} tribus, ils ne perdent jamais de vue leur *yasou*, ou degré de parenté. Avant qu'un mariage puisse se conclure, il faut qu'à l'aide des livres on calcule sous quels signes le futur et la future sont nés, afin que l'astre qui apprend la naissance de la dernière, ne puisse pas nuire à celui du futur, ni le dominer ; ce qui signifie que la femme ne doit point commander dans le ménage.

Voyage à Pékin

Les Mongols comptent douze signes qui correspondent à nos mois ; ce sont 1° *khoûlouganá*, souris ; 2° *oukèr*, bœuf ; 3° *bar*, tigre ; 4° *toláï*, lièvre ; 5° *lou*, dragon ; 6° *mogò*, serpent ; 7° *morî*, cheval ; 8° *khonî*, bélier ; 9° *mitchît*, singe ; 10° *takiá*, poule ; 11° *nokháï*, chien ; et 12° *gakhái*, porc. La cinquième année, nommée aussi *ibeghél*, est celle où il est toujours permis de se marier ; quant à la septième, *kharchi*, c'est le contraire ; par exemple, si la fille est née sous les signes de la *souris* et du *bœuf*, et le garçon sous ceux du *dragon* et du *singe*, alors le mariage est permis ; mais si un des deux futurs est né sous le signe de la *souris*, et l'autre sous celui du *cheval*, dans ce cas, quand même le futur et la fiancée seraient de souche différente, l'union ne peut avoir lieu. Les Mongols prétendent encore que le *bœuf* et le *tigre*, la *poule* et le *cheval*, le *porc* et le *singe*, sont des constellations opposées, des signes pernicious (kharchî), qui s'opposent décidément aux mariages.

p2.307 La demande en mariage se fait par des personnes étrangères ; le consentement donné, le père du futur, accompagné de l'entremetteur et de plusieurs de ses plus proches parents, va chez celui de la future ; il apporte au moins un mouton cuit et découpé ; c'est ce qu'on appelle *touèlèï*. Plusieurs vases avec de l'eau-de-vie et des khadak ¹. Les envoyés du futur, après avoir communiqué au père de la fille le motif de leur visite avec la prolixité ordinaire aux Asiatiques, placent sur un plat, devant les Bourkhan, la tête et d'autres morceaux de la chair du mouton, et les khadak ; ils allument des cierges et se prosternent plusieurs fois devant ces images ; ensuite ils s'asseoient tous, et les arrivés régalaient avec du vin et le reste du mouton les parents de la future, à chacun desquels ils doivent en même temps remettre un khadak ou quelque pièce de monnaie en cuivre qu'on jette dans une tasse remplie de vin ; le père, après avoir bu le vin, garde la pièce. Cet usage est connu sous le nom des *takil tabikhoû* ; il répond au nôtre de toucher dans la main. La conversation roule principalement sur

¹ Mouchoirs bénis.

Voyage à Pékin

les bestiaux exigés pour la fille ; dans ces cas, les gens sans fortune défendent leurs intérêts avec autant d'obstination que si c'était un marché. Les gens aisés ne stipulent point le nombre des bestiaux, et les ^{p2.307} riches Mongols, et surtout les princes, mettent de l'orgueil à ne pas disputer, se reposant sur la conscience et la bonne foi mutuelles. Chez eux cet objet doit naturellement être très important ; chez les simples particuliers, la dot excède rarement quatre cents têtes de bétail, de différentes espèces. Mais comme les animaux ne sont livrés ordinairement qu'en automne, on compte chaque femelle pour deux têtes ; du reste, le paiement ne se fait pas toujours à la fois ; il a lieu à différentes époques, selon la fortune du marié, et ces termes se prolongent parfois jusqu'à six et sept ans.

Lorsque tout est convenu, les parents de la future sont obligés de lui construire une nouvelle iourte pourvue de tout ce qui est nécessaire pour un ménage, afin qu'elle n'ait pas besoin, suivant leur expression, de rien demander aux autres ; on lui donne ensuite tout ce qui concerne sa toilette, et même un cheval sellé, sur lequel elle doit aller chez son époux ; cette obligation force fréquemment les parents à se priver de leurs propres effets.

Aussitôt que tous les bestiaux ont été livrés au père de la future : celui-ci donne une fête qui est bientôt rendue par le futur aux parents et aux alliés de la jeune fille. Le jeune homme, accompagné de sa famille et de ses amis, quelquefois au nombre de cent personnes, va chez son beau-père, avec plusieurs plats de mouton cuit ; les riches en font porter jusqu'à vingt plats différents, et avec ^{p2.309} une grande quantité d'eau-de-vie et des khadak ; tous les convives sont déjà rassemblés dans la iourte du dernier. Après avoir adoré les idoles, on présente au beau-père, à la belle-mère et aux plus proches parents, des khadak. Ensuite, tous les convives sortent de la iourte, s'assoient en cercle, et le repas commence ; il consiste en viande, vin et thé en briques. Cette fête terminée, le marié avec sa suite va quelquefois la répéter chez d'autres proches

Voyage à Pékin

parents de la future. On nomme ce régal *khorîm kourghèkoû*, offre de la fête nuptiale. C'est alors que le futur, et souvent aussi son père et sa mère, reçoivent de riches vêtements de la part de la future. Du reste, le mari n'a pas la satisfaction de courtiser sa future épouse ; car d'après les usages des Mongols, elle doit depuis le jour des fiançailles éviter toute entrevue, non seulement avec son amant, mais même avec ses parents. C'est à cette fête aussi que, d'après les instances de la mère du futur, les deux parties consultent les lama, qui choisissent un jour heureux pour le mariage.

La veille du jour des noces, deux lama vont de la part du futur s'informer chez les parents de la fiancée, s'il n'est point survenu d'obstacles. A l'approche de ce jour, la future fait ses visites à ses plus proches parents, et passe au moins une nuit chez chacun d'eux à s'amuser et à se promener avec ses amies, qui l'accompagnent p2.310 ensuite dans la maison paternelle, où, le reste du temps qui est d'une nuit ou deux, elle joue, chante et régale ses compagnes, ses parents et ses voisins, qui se trouvent réunis. La veille du jour où elle doit quitter la iourte paternelle, les lama font des prières suivant le rite, nommé *Gouroùm kikoû*, et, avant le départ, d'autres selon le rite *San tabikhoû*. Pendant que l'on expédie la iourte et les autres objets de la dot, les amis intimes se rassemblent dans la iourte et s'asseoient en cercle près de la porte avec la future, en se tenant le plus près d'elle qu'ils peuvent. Les envoyés du futur ont de la peine à faire sortir tout ce monde un à un et à se saisir de la future pour l'emporter hors de la iourte ; ils la placent alors sur un cheval, la couvrent d'un manteau, lui font faire trois fois le tour du feu sacré, puis ils se mettent en route, accompagnés des plus proches parentes ; ils sont suivis par la mère et par les autres parents de la future. Le père reste chez lui, s'il n'a pas été invité la veille, et va le troisième jour s'informer de la santé de sa fille.

L'enlèvement de la future (*bouliàtsoldà*), ne s'effectue pas ordinairement sans une forte opposition, surtout s'il y a parmi ses

Voyage à Pékin

amis plusieurs hommes vigoureux ; et notamment autrefois qu'on liait la mariée, et qu'on la retenait par les manches de sa robe, ou qu'on les attachait à la iourte.

A un demi-verste de sa iourte, le futur envoie ^{p2.311} du vin et de la viande pour régaler la fiancée et ceux qui l'accompagnent. A son arrivée, elle reste entourée de ses compagnes, jusqu'à ce que sa propre iourte soit préparée. Dès qu'elle y est entrée, on la fait asseoir sur le lit, on défait les tresses nombreuses qu'elle portait comme fille ; on lui ôte ses parures de corail, et après avoir joint quelques ornements aux deux tresses qu'on lui laisse, elle est revêtue des habits des femmes mariées, et conduite chez son beau-père pour lui faire sa révérence (*mourgoùlekoù*) ; elle y trouve réunis tous les parents et amis de son mari futur. Pendant la lecture des prières du rituel, elle a la figure cachée, et, suivant les divers mouvements d'un homme qui lui sert de guide et qui est toujours choisi du même âge qu'elle, elle s'incline premièrement vers le feu, et ensuite vers le père, la mère, et les autres plus proches parents du futur : tous lui donnent à haute voix leur bénédiction (*youroughél*). Pendant cette cérémonie, on leur distribue de sa part des vêtements et d'autres objets. Le beau-père, d'après une convention préalable, a choisi ceux qui sont à sa convenance.

Ensuite, la future retourne dans sa iourte. Quelquefois le jeune époux ne couche avec sa femme qu'au bout de six ou sept jours, surtout pendant le séjour de sa belle-mère qui doit rester au moins une nuit auprès de sa fille. Au ^{p2.312} départ de sa mère et des autres proches parents, il est défendu à la nouvelle mariée de les accompagner.

Un mois après, la jeune épouse se met en chemin avec son mari, ou avec un de ses proches, pour rendre visite à ses parents ; ce qu'elle répète plusieurs mois ou un an plus tard. Elle fait cette dernière visite uniquement pour recevoir les bestiaux qui font partie de sa dot. Les parents, par amour pour leur fille, lui en donnent autant que leurs facultés le leur permettent. Les riches donnent à

Voyage à Pékin

leurs filles jusqu'à cent têtes de bestiaux de différentes espèces.

La jeune mariée ne peut recevoir dans sa iourte, ou aller voir son beau-père, sa belle-mère, les oncles et les tantes de son mari, sans être vêtue d'une courte robe de dessus, nommée *oudji*, en nankin ou en soie, sans manches, et sans bonnet sur la tête. Lorsque ses parents entrent dans sa iourte, elle est obligée de se lever et ne s'assoit en leur présence que sur un genou ; quand elle sort de la iourte, elle doit se garder de leur tourner le dos. La place qu'elle occupe dans la iourte de son beau-père est près de la porte ; il ne lui est pas permis de pénétrer jusqu'au *khoimòr*, ou dans la partie qui se trouve entre le foyer et les bourkhans. Il en est de même du beau-père ; il ne peut s'asseoir près du lit de sa bru, qui, habituellement est placé du côté droit.

p2.313 Il n'est point défendu aux Mongols d'avoir plusieurs femmes ; la première conduit le ménage, et est la plus respectée.

Le divorce est très fréquent ; le moindre mécontentement d'un côté ou de l'autre suffit pour le faire prononcer. Si le mari, sans motif légitime, veut se séparer de sa femme, il est obligé de lui donner une de ses plus belles robes et un cheval sellé pour retourner chez ses parents ; il garde le reste de la dot comme équivalent pour les bestiaux qu'il a donnés. Si une femme s'échappe furtivement de chez son mari, qu'elle a pris en aversion, et revient auprès de ses parents, ceux-ci sont obligés de la rendre trois fois à son époux. Si elle le quitte une quatrième, alors commencent les négociations pour le divorce ; toute la dot de la femme reste entre les mains du mari ; et le père de la femme doit de plus rendre à celui-ci une quantité de bétail déterminée par les autorités.

Cette restitution, qui, chez les gens les plus riches, n'excède pas trente-cinq pièces de bestiaux, et qui s'appelle *andzanou-mal*, ne s'effectue que lorsque la femme divorcée se remarie, à moins que les pareils, par amour pour leur fille, et pour éviter des désagréments, ne s'y décident sur-le-champ de leur propre

Voyage à Pékin

mouvement. Mais une telle séparation étant très désavantageuse pour les parents de la femme et pour elle-même, cette dernière réussit quelquefois à emporter avec elle ses meilleures robes et ses bijoux.

p2.314 Si elle est citée devant les juges pour cet enlèvement, elle est obligée de rendre ces effets à son époux, à l'exception d'un cheval sellé, et d'une des plus belles robes qui faisaient partie de sa dot.

Les Mongols enterrent quelquefois leurs morts ; ils les laissent souvent exposés dans leurs cercueils, ou bien ils les couvrent avec des pierres, en faisant attention au signe sous lequel le défunt était né, à son âge, au jour, à l'heure de son décès, ce qui indique de quelle manière il doit être inhumé ; ils consultent à cet effet des livres que leur expliquent les lama.

Quelquefois ils brûlent les cadavres, ou bien les exposent aux bêtes féroces et aux oiseaux. Les parents, dont les enfants meurent subitement, les abandonnent sur les routes enveloppés dans des sacs de cuir, avec des provisions, consistant en beurre, etc. ; ils sont persuadés que, par ce moyen, ils éloignent les revenants. On célèbre des services pour les défunts, selon la richesse et l'affection des parents. Le plus grand dure quarante-neuf jours, pendant lesquels les lama récitent continuellement des prières dans la demeure du défunt, pour la purification de son âme. On les récompense par des dons en bestiaux ou autres objets. Les gens opulents font aussi de riches présents en bestiaux aux temples, pour que les lama prient pour l'âme du défunt.

Les chamans mongols sont enterrés par d'autres chamans qui conjurent les esprits malfaisants p2.315 pour qu'ils n'inquiètent pas l'âme du défunt. On enterre ordinairement les cadavres des chamans, conformément à leur volonté, annoncée avant leur décès, dans des lieux élevés ou dans des carrefours, pour qu'ils soient plus à même de pouvoir faire du mal aux passants.

Voyage à Pékin

Les chamans prédisent quelquefois, et surtout à ceux avec lesquels ils ont vécu en mésintelligence, que leur ombre viendra exiger d'eux des sacrifices difficiles à remplir. Quand quelqu'un tombe malade, on l'attribue toujours à la prédiction des chamans, et l'on s'empresse de faire le sacrifice exigé. Les Mongols pensent que l'âme des chamans ne peut s'élever jusqu'à Dieu, et reste errante sur la terre sous la forme d'un mauvais esprit nuisant aux hommes, et les chamans profitent de cette croyance pour exiger des marques de respect et des sacrifices.

Par conséquent, si quelqu'un est attaqué d'une maladie inconnue, les Mongols courent aussitôt chez le chaman pour le consulter sur la cause du mal. Le jongleur ne manque pas de l'attribuer à quelque esprit malfaisant, qui réclame un sacrifice ; il conjure l'esprit malfaisant de s'apaiser par offrande, et de quitter le malade ; puis, pour sa peine, il reçoit une récompense.

Les intrigues des chamans, qui regardaient leur volonté comme une loi, ont causé leur chute.

^{p2.316} En 1819 et 1820, un lama très considéré, qui demeurait dans le khochoun de *Merghen vang*, parla avec tant d'énergie contre les fourberies des chamans, qu'en peu de temps il parvint à les faire expulser du pays de Khalkha. Cet exemple fut suivi par les Bouriates de Sélenghinsk, et, en partie, par ceux de Khorin ; les ustensiles et les vêtements de ces imposteurs furent livrés aux flammes.

L'histoire nous apprend que, dès les temps les plus reculés, les Mongols étaient sans cesse engagés dans des guerres causées par leur vie nomade. Il n'est donc pas surprenant qu'ils soient restés étrangers aux sciences et aux arts.

Un homme portant constamment un arc et des flèches, accoutumé à dompter des chevaux fougueux, ne se décide pas facilement à s'asseoir à un atelier de tisserand, ou à manier la scie ou le burin. Les Mongols ont conservé le caractère belliqueux de

Voyage à Pékin

leurs ancêtres. Ils sont hardis cavaliers, excellents tireurs ; ils se servent très habilement de leurs flèches dans la poursuite des bêtes féroces ; mais il est difficile de rencontrer parmi eux un artiste habile ; il n'y a même que très peu d'artisans ; on voit parmi eux quelques orfèvres ; mais ils sont attachés au service particulier des princes, pour façonner des bijoux ; car les Mongols ont un penchant immodéré pour le luxe. Les maréchaux et les menuisiers ne travaillent ^{p2.317} que d'une manière très imparfaite. Les feutres et les cordons en crin, indispensables pour la construction des iourtes, sont les seuls objets que les Mongols fabriquent ; il tannent aussi des peaux de mouton, pour leurs vêtements d'hiver.

En examinant l'habillement du Mongol, son chétif mobilier, sa selle même, on reconnaît que tout lui est fourni par les Chinois. La Chine, riche en industrie, mais pauvre en productions du règne animal, trouve toujours occasion de satisfaire à ses besoins, en échangeant avec les Mongols les fruits de son travail, contre les choses qui lui manquent.

Le thé en briques, le tabac, les étoffes en laine et en soie, la chaussure, différents ustensiles de ménage en fer, sont échangés avec les marchands chinois, pour des chameaux, des moutons, des bœufs et des chevaux. Un bon cheval fut, en notre présence, vendu pour une soixantaine de briques de thé. Chaque brique ou carreau ne pèse que quatre livres russes.

Les Chinois pour faire ce commerce vont en Mongolie. Semblables à nos marchands qui colportent leurs marchandises dans les provinces les plus éloignées, les Chinois vont dans les steppes mongoles ; puis reviennent vendre à Khalgan, à Péking et dans les autres villes de leur pays les bestiaux, les peaux fraîches, le beurre, etc., qu'ils se sont procurés. Ce sont plus souvent les ^{p2.318} Mongols qui vont en Chine pour s'y fournir des choses dont ils ont besoin, qu'ils paient en bestiaux ou en lingots d'argent ; mais il est de si bas aloi, que dans leur langue ils l'appellent *kharàmòngou* (argent noir). Pour effectuer ces échanges, les Mongols se rendent

Voyage à Pékin

dans les maimatchin ou entrepôts de commerce chinois, établis à Kiakhta et près de l'Ourga. Dans le premier lieu, ils achètent tout de la seconde main des marchands chinois. Ils préfèrent donc de conduire leurs bestiaux à différentes villes, situées près de la grande-muraille et au-delà, telles que Dolon noor, Khalgan, te Koukou-khotò (en chinois, Kouei khoua tchhing). Pendant mon séjour en Mongolie, on vendait un bon chameau 20 à 30 liang (40 à 60 roubles en argent) ; un fort cheval de labour 6, 10 et jusqu'à 15 liang (12, 20 à 30 roubles en argent) ; un mouton gras 2 et 3 liang (4 à 6 roubles en argent). Les Mongols vont également dans ces villes vendre le sel qu'ils tirent de leurs lacs. Le transport seul des marchandises chinoises depuis Khalgan jusqu'à Kiakhta, et celui des objets que les Chinois ont échangés avec les marchands russes, forme une branche importante et lucrative de l'industrie des Mongols ; car ils se servent de leurs chameaux, et les Tsakhar de bœufs. Ils se font payer par les Chinois en argent ; mais principalement en marchandises.

p2.319 Dans la position actuelle de la Mongolie, il serait difficile de découvrir quelque branche de commerce qui pourrait la lier avec la Russie. Les Mongols consomment une quantité considérable de toile, dont les habitants des provinces de la Sibérie ont le même besoin. On pourrait leur fournir du blé, du tabac et de la quincaillerie ; mais nous ne pourrions prendre en échange que des bestiaux qui ne sont pas nécessaires à la population de la Sibérie.

La Mongolie est composée de plusieurs principautés qui reconnaissent la souveraineté de l'empereur de la Chine. Chaque principauté est gouvernée par un des plus anciens princes ou par un vang ; la horde de Khalkha, à cause de son étendue, est divisée entre quatre khans.

Ces khans sont indépendants l'un de l'autre. Le gouvernement chinois s'est toujours étudié à conserver la Mongolie divisée en plusieurs principautés ; car un khan audacieux qui entreprendrait d'étendre sa puissance jusque sur la Chine, à l'imitation de ses

Voyage à Pékin

ancêtres, qui l'ont dominée pendant plus d'un siècle, pourrait lui causer beaucoup d'embarras et l'inquiéter, tant pour la sûreté, que pour l'approvisionnement de ses provinces.

La subdivision des hordes mongoles en khochoun (bannières), dzalan (régiments) et somoùn (escadrons), a pour base les convenances de l'administration militaire ; on a formé ainsi ^{p2.320} plusieurs corps d'armée, qui mènent dans les steppes une vie nomade, et qui sont commandés par des vang, des béilé, des béissé, des koug, des taïdzi et des tabounan, assistés par un certain nombre d'officiers d'un ordre subalterne, comme des dzassak, des toussoulakhtchi, des dzakirokhotchi, des meiren, et d'autres encore inférieurs, comme des dzalan, des dzanghîn, des koundoû, des dzaissang, des bochko, etc. Ces officiers surveillent en même temps l'administration militaire et civile. Le sol appartient aux princes ; leurs sujets leur paient une contribution modérée en bestiaux et leur fournissent le nombre de domestiques et de bergers, nécessaire pour garder leurs troupeaux ; ces princes jugent en dernière instance toutes les affaires litigieuses des habitants de leurs provinces, conformément aux lois établies depuis longtemps, et conservées pour maintenir l'ordre dans les armées.

L'empereur de la Chine a des inspecteurs-généraux (tsiang kiun), ou chefs de corps choisis parmi les Mandchoux.

L'inspecteur des troupes des Khalkha réside à Ouliàssoutou, ville située près de la frontière de Sibérie, à l'ouest du Sélengga.

On lui a adjoint un djandjoun dans chacune des quatre divisions de Khalkha ; ces djandjun reçoivent directement leurs instructions de l'empereur, et sont eux-mêmes assistés chacun par un conseiller.

^{p2.321} Les Tsakhar sont sous la dépendance du gousaïambàn de Khalgan.

Toutes les affaires du ressort des chefs des bannières doivent être soumises à la diète de leur principauté. Les chefs suprêmes

Voyage à Pékin

des principautés se rassemblent tous les trois ans en diète générale. Les princes de Khalkha la tiennent dans la ville d'Ouliàssoutou, où l'on examine et juge les affaires les plus importantes. Chaque diète est présidée par un djoulgani-da et son assistant. Les djoulgani-da sont élus parmi les assistants, et les khans, parmi les vang, béilé, beissé et koung d'un âge mur, en service ou non, et d'après leur rang et leur ancienneté dans la bannière.

A cet effet, tous les princes faisant partie de la diète sont tenus de se présenter en personne à la cour de Péking, avec leurs diplômes pour obtenir leur confirmation de l'empereur.

Chez les Khalkha, de même que chez les autres Mongols, on fait tous les trois ans un dénombrement de la population. A l'approche de cette époque, le tribunal des affaires étrangères, après avoir reçu les ordres de l'empereur, expédie sur-le-champ des courriers au djandjoun d'Ouliàssoutou, à l'amban de Khobdo, aux présidents des diètes des quatre tribus de Khalkha, etc. Chaque bannière se pourvoit de bonne heure de cahiers blancs, munis du sceau de l'empire, pour y inscrire les noms des nouveaux nés ; les ^{p2.322} noms des défunts doivent être rayés très exactement ; la moindre négligence est punie très sévèrement. Ces listes sont envoyées au tribunal des affaires étrangères à Péking, pour y être révisées ; des copies en restent dans les bannières.

Suivant le résultat que donnent ces listes, en faisant connaître l'augmentation ou la diminution des habitants, on forme de nouveaux somoûn mongols, ou bien, on en réduit le nombre. Chaque somoûn est composé de cent cinquante hommes. Le soldat, si sa constitution physique la permet, doit servir de dix-huit à soixante ans ; dans le cas contraire, on le raye du service. L'équipement d'un seul homme doit servir à trois soldats ; de manière que, dans un somoûn, il n'y ait que cinquante hommes armés ; dans le cas de guerre, deux seulement sont obligés de marcher, et le troisième reste. Chaque somoûn doit avoir un

Voyage à Pékin

dzanghin et sept koundoûi, un d'un rang supérieur, un dzalan, présidé à six somoûn. Il doit y avoir dans chaque bannière un dzanghin et deux meirén ; mais si la bannière contient moins de somouns, le dzanghin n'a qu'un seul meirén pour assistant. Tout cela est du ressort de l'administration militaire.

Chaque bannière dépend encore d'un dzassak (prince héréditaire), élu parmi les princes de différents ordres.

Il a auprès de lui un toussoulakhtchi, ou ^{p2.323} assistant, choisi parmi les taïdzi des troisième et quatrième classes, et même parmi des koug, beissé et beilé, qui sont sans emploi.

Dans la principauté de Khalkha, qui est limitrophe d'un pays étranger, la Russie, la cour de Péking nomme un vang et un amban, qui gèrent les affaires civiles, et celles qui concernent la frontière, et sont surtout chargés des relations politiques. Ces administrateurs résident à l'Ourga, où ils ont un *yamoun* (tribunal), sous leurs ordres.

Le vang de l'Ourga doit avoir auprès de lui trois bochko ; il y a de plus un bochko auprès du dzargoutchi de l'Ourga, et un autre auprès de celui du maimatchin de Kiakhta, qui sont remplacés tous les trois ans par d'autres que nomme le tribunal des affaires étrangères de Péking. Les bureaux des djandjoun, assistants des tribus mongoles du Touchétou-khan et du Tsetsènkhan, fournissent des écrivains au yamoun du vang de l'Ourga, pour l'aider dans ses travaux ; on accorde à ceux de ces écrivains qui se distinguent par leur expérience, leur zèle et leur bonne conduite, et sur les témoignages de leurs supérieurs, le rang d'officiers ; c'est par cette raison que l'on a attaché à ce tribunal des vacances pour la sixième classe, et également pour la huitième.

Le vang a le droit de priver de cet avantage ceux qui se conduisent mal. Il y a de plus dans ^{p2.324} ce yamoun un dzargoutchi et deux bitkhéchi, attachés au sceau de l'empire ; ils sont choisis parmi les Mandchoux. Ces trois officiers, ainsi que les dzargoutchi

Voyage à Pékin

des maimatchtin de l'Ourga et de Kiakhta, reçoivent du gouvernement chinois, pour les frais de leur table, chacun un liang (environ 8 francs), par jour, avec la seule différence que cette somme est payée aux dzargoutchi par le tribunal des affaires étrangères à Péking, et aux bitkhechi par le yamoun de l'Ourga.

L'administration suprême de la Mongolie est confiée au tribunal des affaires étrangères à Péking, qui est plus connu sous le nom du djourgan, ou tribunal mongol ; en mandchou, on le nomme *Toulerghi golo be dassara djourgan*, et en chinois, *Li fan yuan*.

La dignité des princes mongols est héréditaire pour le fils aîné seul ; ses frères puînés descendent de génération en génération jusqu'à la dernière classe de taïdzi, qui composent un corps de noblesse oisive assez considérable. Les emplois inférieurs sont donnés aux plus habiles, d'après le choix des princes et des chefs des régiments.

Quant à l'attachement des Mongols pour la dynastie mandchoue, actuellement régnante en Chine, il est difficile d'en dire rien de positif. La haine des Mongols pour les Chinois ne paraît pas être éteinte ; elle est consolidée dans le cœur ^{p2.325} des premiers par la cupidité des Chinois, qui se permettent tous les moyens, même les plus abjects, pour satisfaire à cette passion. Du reste, les causes de cette inimitié mutuelle date des temps reculés, où la Chine était le but des exploits guerriers des Mongols et la proie de leurs brigandages. Les Mongols firent plus d'une fois des invasions en Chine, s'emparèrent de richesses considérables, et une fois même du sceptre de l'empire ; ils en furent chassés en 1368.

La dynastie mandchoue a su dompter l'esprit belliqueux de ces nomades. Après les avoir déclarés ses tributaires, et exigé publiquement de leurs princes des tributs, consistant dans un nombre insignifiant de bétail, la cour de Péking leur rend dix fois la valeur de ces tributs, sous prétexte de récompenser leur zèle et leur fidélité.

Voyage à Pékin

Les princes mongols reçoivent des présents considérables de l'empereur, en argent et en étoffes de soie, de riches habillements de la garde-robe impériale, des bonnets ornés, des plumes de paon, etc. Les empereurs mandchous-chinois ont également réussi à s'attacher plusieurs de ces princes, surtout ceux qui habitent les contrées orientales, près de la grande-muraille, en leur donnant en mariage leurs filles, leurs sœurs ou leurs nièces. Parmi les personnes de la suite de ces princesses, il y a toujours des Mandchoux inviolablement attachés à la cour de Péking, qui ^{p2.326} surveillent la conduite de ces princes. Enfin ceux-ci reçoivent de la cour de Péking des appointements fixes.

Les thsin vang de Kharatchin, nommés Dzarikhtou, Touchétou et Darkhan, ainsi que les khans de Khalkha et les autres princes ont chacun par an 2.500 liang (environ 20.000 francs), et quarante pièces (la longueur de chaque pièce est de huit toises), de différentes étoffes de soie ; les autres thsin vang reçoivent 2.000 liang, et trente-cinq pièces d'étoffes ; les kiun vang, 1.200 liang et quinze pièces d'étoffes, à l'exception du dzassaktou-kiun vang de Karatchin, auquel on donne 1.500 liang, et vingt pièces d'étoffe ; les beilé n'ont que 800 liang et treize pièces d'étoffes ; les beissé, 500 liang et dix pièces d'étoffes ; les koung de la première classe, 300 liang et neuf pièces, et ceux de la seconde classe, 200 liang et sept pièces d'étoffes ; les dzassak-taïdzi, 100 liang et quatre pièces d'étoffes. Les infantes impériales, mariées à des princes mongols, et les autres princesses chinoises, de même que leurs époux après la mort de leurs femmes jouissent du même droit, s'ils ne contractent point un autre mariage ; autrement ils doivent renoncer au titre de gendre de l'empereur, et à la pension. Les taïdzi et les taboung mongols, qui servent près de la porte du palais de Péking, appelée Khian thsing men, reçoivent annuellement, savoir : ceux de la ^{p2.327} première classe, 100 liang en argent ; ceux de la seconde, 80 liang ; ceux de la troisième, soixante liang, et enfin ceux de la quatrième, quarante liang. Tous

Voyage à Pékin

ces paiements aux princes et aux officiers, tant hors de la Chine, que dans cet empire, se font une fois par an, le quinzième jour du dernier mois de l'hiver.

Si les princes et les taïdzi mongols se rendent coupables de négligences dans leur service, on leur fait des retenues sur leur salaire ; s'ils meurent avant ce terme, on n'a rien à réclamer de leurs enfants.

Une *Gourou ni koug tchu*, infante impériale, mariée en Mongolie, reçoit, pendant son séjour à Péking, 400 liang en argent et 200 tagàr, ou sacs de quatre-vingts livres pesant, de riz par an ; si elle reste en Mongolie, 1.000 liang en argent et trente pièces de différentes étoffes de soie. Son époux reçoit à Péking 300 liang et cent cinquante tagàr de riz, et s'il reste dans son domicile ordinaire, 300 liang et dix pièces d'étoffes de soie.

Une *Khochòï koug tchu*, fille naturelle de l'empereur, reçoit à Péking 300 liang et cent cinquante tagàr de riz par an, et en Mongolie, 400 liang et quinze pièces d'étoffes de soie. Son époux obtient à Péking jusqu'à 255 liang et cent vingt-sept tagàr de riz ; s'il reste dans son pays on lui accorde la même somme en argent, en remplaçant le riz par neuf pièces d'étoffes de soie.

p2.328 La fille d'un thsin vang reçoit, pendant son séjour à Péking, cent soixante liang en argent et quatre-vingts tagàr de riz par an ; en Mongolie, la même somme, et au lieu de riz douze pièces d'étoffes de soie ; le gendre d'un thsin vang, s'il se trouve à Péking, cent liang et cinquante tagàr de riz, et s'il reste chez soi, on remplace le riz par huit pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un kiun vang reçoit cent dix liang par an ; si elle est à Péking, on lui fournit cinquante-cinq tagàr de riz, qui sont remplacées par dix pièces d'étoffes de soie, si elle reste dans la province ; son mari reçoit soixante liang, et outre cela, à Péking, trente tagàr de riz ; chez soi, six pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un beilé a 60 liang et trente tagàr de riz ou huit pièces

Voyage à Pékin

d'étoffes de soie par an ; son mari 50 liang et vingt-cinq tagàr de riz ou cinq pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un beissé a 50 liang et vingt-cinq tagàr de riz, ou six pièces de soieries ; son mari, 40 liang et trente tagàr de riz, ou quatre pièces de soieries.

La fille d'un koug a 40 liang et vingt tagàr de riz, ou cinq pièces de soieries ; son mari, comme tous les autres gendres des officiers des classes inférieures, n'a point d'appointements.

Les filles des vang et koug, qui appartiennent à des branches éloignées de la maison impériale, ^{p2.329} jouissent simplement de leurs titres, sans avoir droit à des appointements.

On choisit les époux des infantes impériales, et des autres princesses proches parentes de l'empereur, dans la Mongolie, parmi les princes panagés de Bârin, Kharatchin, Naiman, Oniout, Toumet et Aokhan, de treize bannières en tout. Ces princes sont obligés de faire annuellement au premier mois de l'hiver leurs rapports au tribunal des affaires étrangères de Péking, sur ceux de leurs fils et frères, âgés de quinze à vingt ans, qui se distinguent par leurs qualités morales et autres, en donnant des détails sur leurs noms, leur rang et l'époque de leur naissance ; on en exclut ceux dont la santé est faible. Si les parents, sur les enfants desquels le tribunal a reçu des renseignements exigés, viennent à la cour, ils sont obligés de les y conduire. Le tribunal, chargé des affaires de la famille impériale, après en avoir communiqué avec celui des affaires étrangères, et avoir demandé aux dzassak de lui amener tous ces taïdzi, choisit les plus dignes, et les présente à l'empereur pour obtenir son consentement. Pour le choix des gendres, il n'est point expressément ordonné qu'ils aient dix-huit ans ; il est permis d'en présenter qui aient cinq ans de plus. La négligence de cette formalité est punie d'une amende.

Les princesses impériales, mariées à des ^{p2.330} princes mongols, n'ont la permission d'aller présenter leurs félicitations à l'empereur

Voyage à Pékin

qu'après dix ans de mariage. Elles ont alors le droit d'exiger, pendant leur séjour à Péking, d'y être entretenues aux frais de la cour, conformément à leur rang et leur degré de parenté avec la famille impériale. Toutes celles qui, avant ce terme, viennent à Péking pour leurs affaires particulières doivent y vivre à leurs frais. Aucune de ces princesses ne peut aller à la cour sans en avoir demandé et obtenu la permission de l'empereur, par l'entremise du tribunal. Dans leur supplique, il faut qu'elles disent les motifs pour lesquels elles désirent revoir leurs parents. Le tribunal des affaires étrangères a le droit de refuser son consentement aux demandes qui ne lui paraissent pas d'une nécessité urgente. Quand une princesse s'avise d'aller à la capitale ou à quelque autre ville sans en avoir prévenu le dzassak de la tribu, celui-ci est obligé de l'arrêter dans son voyage. Dans le cas contraire, le dzassak, la princesse et son époux sont soumis à une amende, surtout si le dzassak, n'ayant pas une connaissance exacte des motifs d'un tel voyage, fait un faux rapport sur ce sujet ; il est alors puni par la perte d'une année de ses appointements, et la princesse avec son mari, en sont privés pour deux ans ; si le père de la princesse a plus de soixante ans, il est permis à la princesse de venir dans la capitale, après avoir ^{p2.331} passé cinq ans en Mongolie. Les princesses doivent dans tous les cas demander cette permission aux dzassak de leurs tribus. Si le tribunal des affaires étrangères, après avoir comparé les rapports des dzassak avec les déclarations des parents de ces princesses, les trouve dignes d'attention, il demande le consentement de l'empereur.

On accorde aux princesses la permission de rester six mois à Péking, à compter du jour de leur arrivée. Ce temps écoulé, les pareils, sont tenus de les renvoyer immédiatement et d'en donner avis au tribunal des affaires étrangères, auquel les dzassak sont obligés d'annoncer le retour des princesses dans leurs habitations. Une princesse qui vient dans la capitale pour cause de santé, n'obtient également la permission d'y séjourner que pour six mois ;

Voyage à Pékin

passé ce temps, si elle n'est pas rétablie, ses parents doivent solliciter auprès du tribunal une seconde permission d'y séjourner six autres mois. Ce délai expiré, si la malade n'est pas encore guérie, le tribunal doit en faire son rapport à l'empereur, mais après s'être convaincu de la réalité du motif allégué. Si les parents de la princesse, ainsi que les dzassak, dépassent les termes fixés pour le séjour, ils sont condamnés à des amendes.

C'est ainsi que les princes mongols, trouvant leur intérêt politique et domestique dans leur dévouement au gouvernement, ne conçoivent ^{p2.332} que difficilement l'idée de se soustraire à sa domination, à moins de motifs particuliers ou par haine contre l'empereur. Le peuple, accoutumé à remplir aveuglément la volonté de ses chefs, n'oserait que difficilement s'opposer à leurs intentions. Chaque Mongol, au contraire, est en général si content de l'administration intérieure de son chef, et lui est tellement attaché, qu'il profite de chaque occasion pour lui prouver sa fidélité par toute espèce de sacrifices.

Les Mongols se rappellent la protection qui leur fut accordée par Khang hi, empereur mandchou-chinois, dans leurs guerres sanglantes contre Galdan prince des Dzoungar ; et, satisfaits des bienfaits d'une paix non interrompue, dont ils jouissent depuis longtemps, il est probable qu'ils ne penseront pas à changer de maîtres, à moins que de grands avantages ne leur soient offerts par un nouveau protecteur.

Parmi les puissances étrangères, la Russie est la plus connue des Mongols, par les ambassades, les courriers et les caravanes, qui traversent leurs steppes ; mais principalement par les voyages de missions ecclésiastiques à Péking. Les Khalkha, comme les plus proches voisins, ont conçu une haute idée de notre puissance, et donnent à toute occasion des preuves de leurs bonnes intentions pour la Russie..

Celui qui le premier enseigna aux habitants ^{p2.333} des steppes à

Voyage à Pékin

dompter les chevaux sauvages, à transporter leurs iourtes d'un endroit à un autre, harceler leurs ennemis, tantôt par des invasions, tantôt par des fuites, à lancer des javelots et à tirer des flèches en galopant contre celui qui les poursuit, celui qui apprit à ses compatriotes à se servir du même animal pour s'en procurer du lait, à le tuer pour s'en nourrir, dut être regardé comme le chef de sa nation. Le soin de leur conservation et la passion de dominer, portèrent à la fois les Mongols à augmenter leurs forces. La gloire et le butin furent dans le commencement le but de leurs combats ; la puissance et la rançon des prisonniers furent le prix auquel ils accordèrent la paix. L'histoire nous apprend que les guerriers les plus fameux furent en même temps les citoyens les plus renommés ; car lorsque les peuples veulent joindre aux bienfaits de l'administration intérieure les faits des guerres extérieures, ils n'ont pas moins d'obligations à l'homme qui leur assure le repos qu'à celui qui les mène aux combats, et sans justice il n'y a pas de repos. C'est par cette raison que les chefs militaires des Mongols se convainquirent, par leur propre expérience, de la nécessité d'établir l'administration de la justice et de fixer les devoirs de leurs sujets, par des règlements stables. Ils profitèrent des occasions, où le peuple accourut pour les aider dans leurs entreprises, ils trouvèrent un ^{p2.334} appui suffisant à leur pouvoir, en se faisant juges suprêmes, lorsque les circonstances l'exigeaient, et en même temps les moyens de consolider l'ordre dans l'administration, en réconciliant les hommes qui n'étaient point d'accord.

Les Mongols ont constamment conservé un grand nombre d'anciens usages. Ils ont de plus des lois écrites, données par leurs princes ; quelques-unes datent du temps de Tchinghiz-khan. Ce code de lois, composé peut-être pendant une suite de plusieurs siècles, fut à l'époque de la réunion de la Mongolie à l'empire chinois, en 1691, revu à Péking, et imprimé en mongol, en mandchou et en chinois.

Les princes mongols sont obligés d'aller tous les ans à Péking, pour

Voyage à Pékin

présenter leurs félicitations à l'empereur, le premier jour du premier mois. C'est pour cela que les Mongols Khalkha et les autres tribus sont divisés en quatre séries ; chacune à son tour se rend à la cour. Quand ce n'est point celui des dzassak ¹, chacun d'eux doit envoyer un des taïdzi-assistants de sa tribu et un taïdzi des familles des princes, qui ont contracté des alliances avec des princesses impériales.

Le Touchétou kha et le Tsetsèn khan des Khalkha, ainsi que le Dziabdzoung-dombo-koutoukhtou, doivent chacun envoyer un chameau *blanc* et huit chevaux *blancs*, par an. Ces animaux sont reçus par un tribunal qui a sous sa direction le haras de l'empereur ; il ne choisit que quatre des huit chevaux. Chacun des princes qui font ces présents, reçoit un dombou, ou théière à thé en argent, qui pèse environ 30 liang (à peu près trois livres), trente pièces de satin, soixante dix grandes pièces de nankin de couleur, etc. A la mort des princes, ceux de leurs fils qui n'ont pas encore atteint l'âge de dix-sept ans sont exempts de l'obligation de se rendre annuellement à la cour, mais parvenus à l'âge de dix-huit ans, ils doivent remplacer leurs pères.

Les taïdzi, comme nobles de la dernière classe, n'ont pas le droit d'aller à la cour impériale pour offrir leurs félicitations ; ils y envoient le tribut, nommé *dzoulmà khoni*, consistant en huit moutons tués et échaudés.

Cette faculté n'est accordée qu'aux taïdzi de trente-sept bannières mongoles intérieures, savoir : de Kharatchin,, de Khorlos, de Bârin, de Naiman, d'Oniout, etc., et même ceux-ci ne sont pas également favorisés.

Les dix taïdzi de la bannière d'Oudjournoutchin, par exemple, ont la permission d'envoyer chacun deux dzoulmà khoni, tandis qu'il est ^{p2.336} prescrit de ne recevoir qu'un seul des dix taïdzi des autres bannières.

¹ C'est la dénomination de tous les princes mongols, possédant un territoire quelconque.

Voyage à Pékin

Le tribut annuel monte à cinq cents dzoulmà khoni, cinquante outres de beurre fondu, produit par l'évaporation du lait, qu'on fait chauffer dans un four, et vingt hures de sanglier.

Les taïdzi vont à Pékin dans le courant des trois mois d'hiver ; sur mille d'eux deux cents y arrivent avec le tribut ; sur cinq cents, cent, etc. Les dzassak remettent à ces envoyés des passeports scellés de leur sceau, indiquant le nom, le rang, l'âge, etc., du porteur. Toute falsification est sévèrement punie. Le thsing yang d'Outzoumoutchin, et le dzassak de Khéchiktén, paient leur tribut en moutons vivants. Les vang, les koung et les taïdzi, fournissent de plus à l'empereur des faucons dressés et des chiens de chasse, des plumes d'aigles pour les flèches, etc. Tous ces tributs sont, comme nous l'avons dit plus haut, très généreusement récompensés par le souverain.

Cent cinquante familles mongoles composent un régiment ou escadron ; un colonel commande six escadrons dans chaque famille. Un homme sur trois est exempt de service.

Les dzassak sont tenus de composer leurs bannières, ou divisions, de gens robustes et habiles archers choisis parmi les taïdzi et les tabounang, à défaut d'un nombre suffisant, parmi les taïdzi ; ^{p2.337} il est permis de prendre de simples soldats, mais vigoureux et propres au service. Les officiers d'un rang inférieur, et les cavaliers, sont remplacés par des hommes robustes, et possédant du bétail.

Il doit y avoir sur dix iourtes un dizenier, ou surveillant de dix hommes ; quand cette disposition n'est pas observée, le gouvernement retient pendant trois mois les appointements des princes dzassak, des beïlé, des beïssé, des koung, des taïdzi et des tabounang.

Les Mongols de la frontière chinoise se réunissent tous les trois ans, pour traiter de leurs affaires, et stipuler le nombre d'hommes à mettre sous les armes.

Voyage à Pékin

Si, lorsque l'assemblée a été annoncée, les princes en activité de service, ou sans emploi, n'y viennent pas, le gouvernement retient six mois d'appointements à ceux qui sont en activité, et fait payer aux taïdzi et aux tabounang, sans emploi, une amende de dix chevaux.

Tous les ans, en automne, les princes dzassak et les taïdzi des différentes bannières rassemblent leurs troupes, et les passent en revue pour s'assurer du bon état des arcs et des flèches, compléter le nombre des soldats, et en même temps les exercer au tir des flèches.

Si un ou deux soldats quittent leurs drapeaux, ^{p2.338} et suivent l'armée à la débandade, ils sont arrêtés et conduits devant les princes et les dzanghin de la bannière, et condamnés à une amende d'un bœuf, qui est donnée au dénonciateur.

On coupe la tête aux incendiaires. Ceux qui volent une selle, une bride, etc., sont punis par le fouet, comme les plus vils voleurs. Quand les troupes marchent pendant la nuit, on doit s'abstenir, de crier et de faire du bruit ; les désobéissants sont punis. Les princes qui conduisent des armées sont tenus de veiller partout à l'ordre, et de prêter aide et assistance aux habitants.

Si les officiers de l'armée, et ceux qui ne font pas de service, excèdent de fatigue les chevaux de poste ou ceux qui appartiennent à l'armée, ils sont privés de leurs appointements pendant six mois, ou bien paient une amende de dix chevaux.

Si pendant un combat une bannière prend la fuite, et si un prince d'une autre vient sur le champ de bataille à son secours, on punit les chefs de la bannière qui s'est enfuie, en lui ôtant un escadron, que l'on donne au prince qui les a ralliés.

Si les autres bannières ne sont pas en ordre de bataille, et si un prince avec son drapeau marche seul au combat, il est récompensé en raison des services qu'il a rendus, et du nombre d'ennemis qu'il a faits prisonniers. On coupe la tête ^{p2.339} aux soldats qui se sont

Voyage à Pékin

laissés battre ; par conséquent, ils doivent vaincre ou mourir. On confisque leurs biens et leurs familles, et on les donne en récompense à ceux, n'importe qu'ils soient des taïdzi ou de simples soldats, qui, s'étant jetés dans les rangs ennemis, ont remporté la victoire. Si, le jour du combat, les commandants attaquent imprudemment l'ennemi, le croyant en petit nombre, parce qu'ils ne s'en sont pas suffisamment instruits, ils sont punis par la confiscation des chevaux et, des prisonniers qu'on leur trouve. Si, pendant la guerre, quelqu'un qui a quitté son corps pour piller est tué, sa famille est considérée comme prisonnière ; on rend également le dzanghin de la bannière responsable pour lui. Il est ordonné de ne pas détruire les temples, ni les maisons, et de ne pas tuer les voyageurs sans nécessité ; mais de faire périr, au contraire, ceux qui veulent résister ; de bien traiter ceux qui se rendent, de ne point dépouiller les prisonniers de leurs vêtements, de ne point séparer l'homme de la femme, de ne point donner aux prisonniers la garde des chevaux.

Lorsque l'empereur revient de la chasse, si les Mongols quittent la diète pour retourner chez eux avant que leur tour soit venu, les princes, les beïlé, les beïssé, les koung, le taïdzi et les tabounang en service, perdent trois mois d'appointements ; les taïdzi et tabounang qui ne ^{p2.340} reçoivent pas d'appointements, paient une amende de cinq chevaux, et les gens de leur suite donnent un cheval de selle chacun.

Quiconque passe la limite de son district, celui surtout qui s'établit dans un autre avec ses iourtes, s'il est prince commandant une bannière, ou hors d'activité, est puni par la perte d'un an d'appointements et s'il n'en reçoit pas, de cinquante chevaux. Si le coupable est de la classe inférieure, on prend tout son bétail et celui de ses compagnons qui avaient connaissance du fait, et on le donne aux propriétaires du terrain envahi.

Il est défendu aux Mongols des dzassak intérieurs et extérieurs, de vendre aux Russes, aux Cœlœt et aux Turkestâni des cottes de

Voyage à Pékin

maille, des arcs, des flèches et d'autres objets militaires.

Le dzanghin de garde est tenu d'accompagner les ambassadeurs qui passent par son territoire, et de veiller à leur sûreté. S'il néglige ce devoir, et si l'ambassadeur est volé, le dzanghin subit une amende de trois fois neuf (ou vingt-sept) têtes de bétail ; les soldats sont punis par cent coups de fouet.

Quand un beilé, etc., rencontre des déserteurs, il doit faire lier le principal coupable, et le livrer sous deux jours au tribunal ; s'il le retient plus long temps, il est passible d'une amende et perd trois mois d'appointements.

Quand un dzanghin et des soldats laissent un ^{p2.341} déserteur passer la frontière, et ne peuvent le rattraper, le dzanghin perd sa place et doit payer une amende de trois fois neuf têtes de bétail ; le caporal est rayé du service ; il doit payer cinq têtes de bétail et recevoir cent coups de fouet ; chaque soldat est condamné à cent coups de fouet.

Les officiers chinois et les dzargoutchi qui séjournent temporairement sur les frontières et dans la Mongolie, pour surveiller le commerce et pour juger les différends entre les commerçants chinois, jouissent du droit de choisir chaque année à leur gré des anciens et des dizeniers parmi les marchands de bonne réputation, et de les charger de surveiller la conduite des autres ; si ces surveillants remarquent que quelqu'un se conduise mal, ils sont obligés d'en donner connaissance au dzargoutchi, qui, selon les circonstances, les renvoie dans leur patrie. Les dzargoutchi et les magistrats mongols du lieu sont de plus tenus d'enjoindre par écrit aux dizeniers de ne cacher en aucun cas des personnes de mauvaise conduite, et de les noter dans leur journal. En conséquence, les dizeniers sont responsables de tous les délits qui se commettent. Les dzargoutchi veillent également avec une attention scrupuleuse à ce que tout Chinois des autres lieux ne s'introduise pas dans les villes de la Mongolie, sous prétexte de

Voyage à Pékin

chercher du travail, et ils le ^{p2.342} renvoient sur-le-champ, excepté dans le cas où il a dans la ville des parents qui répondent de sa bonne conduite.

Dans les années de disette, les dzassak, ou princes, les gens riches et les lama de chaque bannière sont tenus de pourvoir à l'approvisionnement des habitants. S'ils n'ont pas des moyens suffisants pour y parvenir, la communauté doit venir au secours des malheureux ; les listes de ceux qui ont été soulagés sont envoyées au tribunal des affaires étrangères à Péking. Dans le cas où la disette des pâturages et la mort des bestiaux continuent plusieurs années, les ressources de la communauté ne sont pas proportionnées avec les besoins ; le président, après avoir convoqué tous les dzassak, est tenu de rédiger avec eux un rapport que l'on adresse au tribunal, et de supplier l'empereur d'envoyer un officier sur les lieux pour prendre connaissance des faits, ainsi qu'une somme d'argent suffisante pour acheter les vivres nécessaires.

Dans ces circonstances, le gouvernement paie d'avance les appointements d'un an aux princes dzassak, aux koung, aux taïdzi et aux tabounang, qui sont obligés d'acheter avec ces sommes des provisions pour leurs sujets. Si les dzassak et les autres chefs ne prennent pas des mesures pour que leurs sujets ne soient réduits à ^{p2.343} l'extrémité, on les leur ôte, et on les confie, pendant la même assemblée, à de meilleurs chefs.

Chaque prince mongol reçoit annuellement les redevances de ses sujets. Il a le droit de prendre un mouton au propriétaire de cinq bœufs et plus ; un mouton sur vingt, et deux sur quarante ; il n'en peut exiger plus de deux même sur un plus grand nombre de bestiaux.

A l'époque du départ des tributs pour Péking, des voyages à l'assemblée, des changements d'habitations, des fiançailles et des noces, les princes ont le droit d'exiger, pour dix iourtes, un cheval,

Voyage à Pékin

une charrette attelée d'un bœuf, ou un chameau ; de celui qui possède trois vaches, un seau de lait ; du propriétaire de cinq vaches et plus, un vase d'eau-de-vie de lait ; de celui qui possède plus de cent moutons, un feutre ; s'ils exigent davantage, ils peuvent être mis en jugement.

Le nombre des domestiques de l'épouse du thsin vang est fixé pour un thsin vang mandchou de l'intérieur, indépendamment de la nourrice avec son mari, à huit filles-de-chambre et huit familles ; pour un thsin vang ordinaire, outre la nourrice avec son mari, à sept femmes-de-chambre et quatre familles, etc. ; d'ailleurs les parents de la nouvelle mariée, en fournissant sa dot, sont libres d'envoyer à leurs gendres les thsin vang, les taïdzi et les tabounang, tel nombre de domestiques qu'ils jugent à propos.

p2.344 Dans les familles de la classe inférieure, les présents de fiançailles consistent en deux chevaux, deux bœufs et deux moutons ; si l'on donnait des bestiaux de plus, ils seraient confisqués au profit de l'empereur ; il n'est pas défendu d'en donner moins. Si le futur meurt, tous les bestiaux sont rendus ; à la mort de la future, on n'en rend que la moitié. Si le futur refuse par haine d'épouser sa fiancée, les parents de celle-ci n'ont pas le droit d'exiger la restitution des bestiaux. Si la fiancée, arrivée à l'âge de vingt ans, est encore refusée, il est permis aux parents de l'unir à un autre.

Dans le cas de divorce, la femme n'a pas le droit de s'approprier un seul des effets dont elle a fait usage pendant tout le temps qu'elle a vécu avec son mari.

Un Mongol sans enfants peut en adopter de légitimes, en prévenant son prince et son dzangghin, pour que cet enfant adoptif soit inscrit sur le livre généalogique de la bannière.

Si un officier ou un homme du peuple, seul, ou de complicité, commet un vol ou un assassinat, le coupable et ses complices, sans distinction de rang, sont punis de mort ; leurs têtes sont exposées en public.

Voyage à Pékin

Si un officier, ou un homme du peuple, commet un vol sans blesser personne, il est transporté avec sa famille, ses effets et ses bestiaux dans les provinces de Ho nan ou de Chan toung, en Chine, p2.345 et il y est employé au travail des grandes routes. Quand le vol a été commis par deux, trois ou plusieurs personnes, le principal coupable est étranglé, ses biens et ses bestiaux sont donnés à l'offensé, et sa famille est envoyée aux travaux, dans le Ho nan. Le même sort est réservé à ses complices et à leurs familles.

En cas de vol de chevaux de l'empereur, lorsqu'il voyage pour chasser, celui qui a enlevé cinq chevaux et plus, qu'il soit mongol ou chinois, est étranglé sur-le-champ, et son cadavre exposé. Les voleurs de trois chevaux, et plus, sont envoyés dans les lieux malsains des provinces de Yun nan, Koei tchéou, Kouang toung et Kouang si, en Chine. Les voleurs d'un cheval, ou de deux sont transportés dans le Hou kouang, le Fou kian, le Kiang si, le Tche kiang et le Kiang nan, pour y travailler aux grandes routes.

Les voleurs de dix à vingt chevaux, bœufs ou chameaux, sont mis en prison, et ensuite étranglés ; les voleurs de deux chevaux sont envoyés dans le Ho nan ou le Chan toung. Un bœuf, un chameau et un cheval équivalent à quatre moutons.

Celui qui vole moins de quatre moutons est puni de cent coups de fouet ; celui qui vole un chien doit donner cinq bestiaux au propriétaire du chien.

Les princes et autres qui cachent des voleurs p2.346 sont punis par la perte d'une année de leurs appointements ; ceux qui ne reçoivent pas d'appointements par une amende de cinq fois neuf, ou quarante-cinq têtes de bétail. Si quelqu'un jure qu'il n'a pas caché un voleur, on oblige son oncle paternel à confirmer son innocence par serment ; à défaut d'un oncle on s'en tient à ses cousins germains.

Si, en cherchant des bestiaux volés, on en perd les traces à une distance d'une habitation, qui n'excède pas une portée de flèche ;

Voyage à Pékin

alors le maître de la iourte est obligé de prêter serment ; si la distance est plus grande, on ne l'exige pas.

Lorsqu'un prince régnant, ou hors d'activité, étant en colère ou ivre, tue un de ses subalternes ou de ses esclaves avec une arme pointue, il doit payer une amende de quarante chevaux ; un beïlé, un beïssé et un koung, trente chevaux ; un taïdzi et un taboung : trois fois neuf, ou vingt-sept têtes de bétail ; ces amendes reviennent aux frères de la victime, et à sa famille qui désigne les lieux qu'elle désire habiter.

Si quelqu'un en se battant avec un autre, le blesse si grièvement que la mort s'ensuive dans l'espace de cinquante jours, il est emprisonné et étranglé dans sa prison. Un officier, ou un homme du peuple, qui tue sa femme avec préméditation, est mis en prison et étranglé ensuite ; s'il la tue par accident et dans une dispute, il est p^{2.347} puni par une amende de trois fois neuf bestiaux qui sont donnés à sa belle-mère. Si la femme se conduit mal et si son mari la tue sans en prévenir les autorités, il est condamné à une pareille amende.

Quiconque commet un meurtre, de quelque manière que ce soit, les armes à la main, est conduit en prison et étranglé.

Un esclave qui tue son maître est taillé en pièces.

Un officier qui, par malice, cause un incendie et fait périr quelqu'un, est étranglé ; si c'est un homme ordinaire, il est conduit en prison, et ensuite décapité. Quiconque démolit le tombeau d'un prince ou son épouse, subit la même peine ; sa famille devient la propriété de la couronne, ses meubles et ses bestiaux appartiennent au possesseur du cimetière. Celui qui démolit le tombeau d'un homme du peuple, est condamné à cent coups de fouet et à une amende de neuf têtes de bétail, au profit du propriétaire du cimetière.

Un homme du peuple qui injurie un prince présent ou absent, est puni d'une amende de trois fois neuf têtes de bétail au profit de l'offensé.

Voyage à Pékin

Un Mongol du peuple qui s'oublie avec une femme de son rang, paie cinq fois neuf têtes de bétail ; la criminelle est rendue à son mari, qui peut la tuer, et dans ce cas, il garde le bétail ; p2.348 s'il l'épargne, les bestiaux appartiennent à son prince.

Un prince régnant, ou hors d'activité, qui couche avec la femme d'un simple Mongol, doit payer une amende de neuf fois neuf têtes de bétail ; un beïlé, beïssé ou koung, sept fois neuf ; un taïdzi et un tabounang, cinq fois neuf. Ces bestiaux sont donnés au mari de la criminelle.

Un homme du peuple qui a un commerce illicite avec l'épouse d'un prince, est taillé en pièces ; on coupe la tête à la princesse, et la famille du criminel devient esclave.

Celui qui porte sur son bonnet une bouffette qui en dépasse les bords, un bonnet qui couvre les oreilles ou un bonnet de feutre sans bords, si c'est un beïlé, etc., il paie une amende de trois chevaux ; si c'est un simple Mongol, il doit un bœuf de trois ans.

Si quelqu'un attaqué de la petite vérole, se trouve dans l'habitation d'un autre, et lui communique cette maladie, et si celui-ci en meurt, il doit payer trois fois neuf têtes de bétail ; quand il guérit, il n'en paie que neuf. Si quelqu'un est cause qu'un autre attrape une maladie, sauf la petite vérole, il doit donner un cheval.

Un homme qui a l'esprit aliéné est mis sous la surveillance de ses oncles, de ses neveux et de ses proches parents, et à défaut de parents, remis au dizenier de l'escadron voisin. Si le fou p2.349 s'échappe, on punit le surveillant de cent coups de fouet.

Si quelqu'un refuse à un voyageur un gîte pendant la nuit, et si ce voyageur périt de froid, le propriétaire de la iourte doit payer neuf têtes de bétail ; si le voyageur ne meurt pas, l'amende n'est que d'un bœuf de deux ans. Si un étranger est volé, son hôte est tenu à lui restituer ce qui lui a été pris.

Il est défendu de garder dans les bannières des officiers ou de simples Mongols d'une mauvaise conduite ; ces hommes doivent

Voyage à Pékin

être envoyés avec leurs familles, effets et bestiaux, dans le Ho nan ou dans le Chan toung, pour travailler aux grandes routes.

Parmi les religions de l'Asie, le lamisme, par ses dogmes singuliers, sa mythologie bizarre et ses préceptes de morale pure, est une de celles qui méritent le plus de fixer l'attention. Des recherches nombreuses et profondes nous ont prouvé que cette croyance naquit dans l'Inde, sur les rives du Gange, et se répandit de là dans la plus grande partie de l'Asie. Elle règne depuis l'Imaüs jusqu'aux côtes du grand Océan, et compte des sectateurs en Chine et au Japon. Elle a dans l'Asie moyenne adouci les mœurs des peuples nomades, et répandu son influence bienfaisante parmi les nations sauvages de la Sibérie.

Les Mongols conviennent que leur religion ^{p2.350} n'est pas originaire du Tibet, mais qu'elle vient de l'*Enetkek*, ou de l'Inde. On ne connaît pas exactement l'époque de l'introduction du lamisme en Mongolie. Plusieurs Mongols pensent qu'il y remplaça le chamanisme, au XVIIe siècle, époque à laquelle un Œloët pieux, habitant de la Dzoûngarie, y apporta le Gandjour. Ce livre célèbre contenant la doctrine de Bouddha, est écrit en langue tibétaine. Son vrai sens n'a pas encore été approfondi, même par les prêtres mongols, quoiqu'à force de le lire, ils le sachent presque par cœur.

La base de cette doctrine est, que l'univers est animé par un être unique et incompréhensible, qui se représente sous des formes d'une diversité infinie. C'est grâce à l'influence de la religion bouddhique que les Mongols, après avoir renoncé au chamanisme, ont dompté la violence de leurs passions, et ont abjuré l'opinion, généralement reçue chez eux, que tout était permis par le droit du plus fort. Les préceptes de Bouddha les ont rendus doux et réfléchis. Cette religion reconnaît l'immortalité de l'âme ; mais elle enseigne que l'âme passe d'un être vivant dans le corps d'un autre ; ses sectateurs croient que par des actions vertueuses l'on peut acquérir le salut éternel, qu'ils font consister dans des

Voyage à Pékin

jouissances sensuelles ; ils croient aussi que les mauvaises actions seront punies par des tourments affreux. L'âme, après ^{p2.351} sa séparation du corps, doit comparaître devant le souverain de l'enfer qui juge ses actions, et lui inflige la punition qu'elle a mérité, mais qui n'est pas éternelle ; car l'âme, après avoir souffert les tourments de l'enfer, est parfois transférée dans le corps d'un être vivant, selon les péchés dont elle s'était rendue coupable pendant le temps qu'elle avait passé sur la terre. En récompense des bonnes actions, on peut être reçu parmi les bourkhan ; nom qui désigne un être divin, et quelquefois un saint. Pour indiquer le Créateur, les Mongols se servent des mots de ciel ou de roi des mondes, ou d'autres épithètes qui annoncent un pouvoir sans bornes. Quel phénomène digne d'attention, que chez un peuple qui à peine sait mettre en œuvre la laine de ses troupeaux, et traire le lait de ses juments, il existe depuis plusieurs siècles une religion remarquable par la pureté de ses préceptes moraux, qui étonne par ses allégories, et par sa métaphysique ; qui égare l'imagination dans de vagues hypothèses sur l'éternité, mais qui d'un autre côté occupe la raison par des idées saines et profondes !

Les livres saints sont très nombreux ; si l'on voulait en faire une collection complète, elle composerait une bibliothèque considérable.

Les livres tibétains occupent le premier rang ; ils ne contiennent que des prières, et par cette raison sont connus sous le nom de livres de salut ^{p2.352} (*toussatyn nom*) ; on les écrit et on les imprime, comme les livres mongols, sur des feuilles de papier étroites et longues, qui sont simplement conservées dans des boîtes en bois, ayant la forme de livres ; au lieu que les écrits mongols sont enveloppés dans des mouchoirs, et ensuite serrés entre deux planchettes de bois. Les lignes des livres mongols vont perpendiculairement du haut en bas ; au contraire, les lignes des livres tibétains vont de gauche à droite.

Après les idoles et les images, les livres saints sont les plus révéérés. Quand un Mongol, prêtre ou laïque, tient une image ou un

Voyage à Pékin

livre saint, on s'en aperçoit à l'instant ; il a dans sa physionomie quelque chose de solennel qui semble annoncer qu'il se sent élevé au-dessus des objets terrestres.

Avant d'ouvrir les livres saints, les lama se lavent les mains et se rincent la bouche, pour ne pas les souiller par des mains impures ni par une mauvaise haleine.

Ceux de ces livres qui contiennent les faits miraculeux des Divinités ne peuvent être lus qu'au printemps ou en été, parce que, dans d'autres temps, leur lecture produirait des tempêtes ou de la neige. Les copistes des livres saints sont pris parmi les lama ; ils sont uniquement voués à ce travail.

Les prières mongoles sont en partie indiennes et tibétaines, et en partie originaires du pays. La ^{p2.353} plupart sont courtes, inintelligibles autant pour les prêtres que pour les laïques ; on les récite continuellement ; celles d'origine tibétaine remplissent des volumes entiers ; les personnes d'un rang élevé en font la lecture ; mais pas un seul laïque n'en comprend le sens. Les prières en langue mongole sont mêlées d'expressions tibétaines ; on les chante les jours de fêtes religieuses. Les Mongols pensent qu'il n'est pas nécessaire de connaître le sens des prières ; et qu'il suffit d'en prononcer les paroles. C'est pourquoi ils ne se fâchent point lorsque le service divin est interrompu par des mots prononcés à haute voix, ou même par des ris, si toutefois les prières n'en sont pas le motif.

La prière la plus usitée, que tout Mongol pieux, ou tout disciple de Bouddha, en général, répète mille fois par jour, est celle-ci : *Om man'i padma houm* ¹.

¹ Cette formule indienne a donné occasion à des nombreuses explications mystiques chez les sectateurs de Bouddha. On la regarde comme une égide toute-puissante contre le malheur et les mauvaises influences. Pallas et Mr. J. J. Schmidt nous ont donné quelques-unes des explications de ces six syllabes, qui ne méritent pas d'être transcrites ici. Je dois seulement observer que cette prière, si l'on peut donner ce nom à une simple exclamation, se compose de quatre mots Hindous, dont voici le sens :

Om est une interjection qui correspond à notre *oh* !
man'i signifie joyau ou pierre précieuse.

Voyage à Pékin

p2.354 Elle est écrite sur les drapeaux et tous les objets qui appartiennent au service des temples. Si l'on demande à quelqu'un ce qu'elle signifie, il répond qu'il faudrait écrire des volumes pour en expliquer le sens. Les Bouddhistes attribuent à chaque mot de cette prière un effet miraculeux, Le premier bannit tous les dangers qui entourent l'existence ; les deux seconds sont des préservatifs contre les terreurs de l'enfer et du purgatoire.

Il n'y a peut-être aucun pays de l'Asie où les prêtres soient aussi considérés, et nulle part peut-être ils ne sentent autant leur importance qu'en Mongolie. Non seulement ceux d'un rang élevé, mais aussi ceux d'un ordre inférieur s'estiment supérieurs à quiconque n'est pas dans les ordres sacrés. Voici comme s'explique à ce sujet l'ouvrage mongol intitulé : *Nômoun Dalàï* (mer des lois).

On ne doit pas traiter les lama avec indifférence ; il faut, au contraire, leur témoigner de la reconnaissance pour tout le bien qu'ils font. Il faut s'abstenir de combattre, et de ne pas vouloir accepter comme parfait tout ce qui est écrit dans les livres saints ; il faut, enfin, contribuer, autant qu'on le peut, à réjouir les âmes des lama, en éloignant tout ce qui pourrait s'opposer à leur contentement.

Un autre ouvrage, le *Tsagoùn kourdounòu oundoussoun tantàris*, dit entr'autres :

« Vous arriverez à la plus haute sagesse, si vous honorez les lama ; le soleil même, qui dissipe les brouillards impénétrables, ne se lève que parce qu'on rend des honneurs aux lama ; les plus énormes péchés obtiennent

padma est le Lotus, qui joue un si grand rôle dans la religion et la mythologie de l'Inde.

houm est une interjection mystique, en sanskrit, qui n'a pas de signification particulière. Les Mongols écrivent et prononcent communément *houng* ; c'est vraisemblablement la forme *pali* pour *houm*. Quoiqu'il en soit, *ng* est souvent confondu en sanskrit avec *m*, comme on le voit dans les grammaires de MM. Wilkins et Bopp.

Le sens de *Om man'i padma houm* est donc : *Oh lotus précieux*. Kl.

Voyage à Pékin

leur pardon par le respect que l'on témoigne aux doctes lama. En glorifiant le grand-lama, on dispose les bourkhan et le bodisadoù (émanations divines), à répandre des bienfaits et à détourner le mal. La bénédiction du chef des lama donne la force corporelle, communique à la jeunesse de grands avantages, et procure la gloire. Si l'on implore sincèrement pendant un jour la bénédiction du lama, tous les péchés commis pendant d'innombrables générations, sont effacés ; l'homme devient alors bourkhan. Dans le cas contraire, si l'on se rend indigne d'une telle faveur, on devient la proie de l'enfer. Toute offense à un lama fait perdre des mérites acquis pour plusieurs milliers de générations. ^{p2.356} Quiconque montre du dédain pour la sainteté des lama, est puni par des accidents, des maladies, etc. Si l'on tourne en dérision les préceptes du lama, on en est puni par le bégaiement, les étourdissements, etc. Se moquer de l'âme du lama, amène l'obsession du démon, la perte totale de la mémoire et de la raison, et le bannissement dans les lieux des tourments éternels. Cette dérision est le plus grand de tous les péchés. Celui qui s'en rendra coupable n'aura jamais de repos, ni son corps, ni sa langue, ni son âme ne jouiront de la moindre tranquillité. Celui qui parvient à se corriger de ce vice, peut espérer de se soustraire au sort malheureux qui l'attend. S'il réussit à vaincre le mal, en le reconnaissant pour la chose la plus nuisible, il sera certain de dompter ses ennemis. C'est pourquoi les livres saints ordonnent de prier et d'honorer le Dalaï lama du Tibet avec une persévérance infatigable.

Comme disciples zélés de Bouddha, les Mongols ont la plus haute vénération pour le Dalaï lama, leur pontife suprême ; cependant ils ne lui donnent le pas qu'après le Bantchan-Erdeni, ou Bogdo lama, qui réside dans le couvent de Djassi-lumbou. Ils le

Voyage à Pékin

croient l'objet de l'affection particulière de Bouddha, qui régit l'univers. De riches Mongols entreprennent souvent de longs et pénibles voyages pour recevoir sa bénédiction.

C'est avec une piété sincère que les Mongols ^{p2.357} se prosternent devant les koutoukhtou, vicaires de leurs pontifes suprêmes. Il y a dans le pays de Klalkha un koutoukhtou, confirmé par la cour de Péking, qui séjourne dans la ville de l'Ourga, en mongol, Kourén. Les autres tribus s'adressent pour tout ce qui concerne la religion à des koutoukhtou particuliers, qui résident à Péking. Ces grands prêtres jouissent d'une considération extrême. Les Mongols croient qu'ils ne meurent pas, mais qu'après avoir vécu plusieurs années dans ce monde, ils le quittent momentanément, et que leur âme revient ensuite animer le corps des jeunes gens d'une belle figure.

Indépendamment des prières journalières à leurs idoles domestiques, et de celles que les Mongols font aux temples voisins ; les jours de fête, chacun regarde comme un devoir d'aller une fois par an, au moins, présenter au koutoukhtou ses hommages, et les offrandes choisies parmi le superflu de ses troupeaux. Les temples sont peu nombreux.

Les lama mongols ne se distinguent pas beaucoup du vulgaire, par leurs connaissances et leurs mœurs. Ils apprennent à lire le tibétain, parce que tous les saints livres sont copiés et imprimés dans cette langue, au Tibet et qu'ils les doivent lire pendant le service divin. On rencontre rarement un prêtre sachant parfaitement la langue tibétaine, et encore moins un qui connaisse ^{p2.358} l'origine et la signification des cérémonies religieuses.

Chaque père de famille regarde comme de son devoir de destiner un de ses fils à la prêtrise ; c'est pourquoi les lama sont si nombreux. Chez eux ils s'occupent de leurs affaires domestiques, vendent, achètent, etc., avec la ferme assurance d'être protégés particulièrement par Bouddha. Ils sont exempts du service

Voyage à Pékin

militaire ; mais dans des cas de nécessité, ils sont tenus, d'après l'ordre des chefs des bannières, de labourer la terre et de garder les bestiaux. Les lama quoique souvent fort inhabiles, sont les seuls médecins de la Mongolie. Leurs remèdes consistent principalement en plantes et en poudres.

Les prêtres mongols gardent le célibat. Leur conduite est réglée d'après les principes rigoureux de la vie monastique.

Les personnes des deux sexes qui se consacrent à la vie religieuse, sont rangées dans différentes classes.

Le grade inférieur est celui d'*obouchi*, en tibétain, *ghenin* ; en hindou, *oubachika* ; c'est un laïque marié qui, uniquement pour sauver son âme, s'est imposé l'obligation d'observer la propreté à un plus haut degré que les hommes ordinaires. Il porte, comme marque distinctive, une ceinture rouge ; mais il ne rase point ses cheveux, et a la faculté de vivre dans sa maison au sein de sa famille. Ainsi ces obouchi ne sont pas réellement des prêtres ; ce sont des béats.

Le *bândi*, en tibétain, *rabtsioun* ; en mongol, *toïn*, ce qui signifie qui a renoncé au monde, est réellement un prêtre ; il garde le célibat, est vêtu d'une robe jaune, et, après sa première consécration, a le droit de porter une écharpe rouge, et de faire le service dans les temples. Il appartient à la dernière classe des prêtres de Bouddha et, comme tel, est obligé d'observer les cinquante-huit ordonnances de la vie austère.

Au-dessus de ceux-ci sont les *ghétsoûl* ; nommés ainsi en tibétain, comme en mongol. Pour se distinguer des *bândi*, ils portent par-dessus leurs écharpes des bandoulières (en tibétain *tsiogoui*), et des voiles (en tibétain *tanchan*), dont ils se servent dans les jours de fête. A leur ordination, ils s'engagent à observer les cent douze règles, et pendant le service, ils sont placés au-dessus des *bândi*.

Les *ghèloûng*, nommés ainsi en tibétain et en mongol, ont pour

Voyage à Pékin

marque distinctive une seconde bandoulière (nommé, en tibétain, namdziar) par-dessus la bandoulière et le voile que portent les ghètsoûl. Ils sont tenus de suivre deux cent cinquante-trois règles.

Les *kiânbou*, en mongol, *kamboù* ou *khambâ*, sont ordonnés par le koutoukhtou, et ont le pouvoir de conférer avec l'assistance de quatre ^{p2.360} ghèloûng, les trois degrés inférieurs du sacerdoce. Pendant le service divin, ils sont assis sur un trône et revêtus d'un manteau, et ont le visage tourné vers les divinités. Ce manteau sans plis a la forme d'un châle carré. Les tibétains envoyés à Péking par le Dalaï lama sont ordinairement des kianbou.

C'est en passant par les trois grades inférieurs que les lama se familiarisent avec les exercices de la vie religieuse. Les koutoukhtou, quelle que soit leur naissance, sont également tenus de passer par tous ces degrés d'épreuves ; mais lorsqu'ils ont atteint le dernier degré de purification, après plusieurs régénérations, ils n'ont plus cette obligation.

Les lama, à l'exception des obouchî, se rasent la tête, portent des robes larges, et des orkimdji, ou écharpes rouges de laine, qui descendent de l'épaule droite à la ceinture. Tous, excepté les kianba, sont quelquefois pendant le service divin vêtus de petits manteaux, appelés tagam, et coiffés de bonnets jaunes, hauts et pointus. Les noms de ces vêtements sont tibétains.

Il y a aussi des religieuses, nommées en mongol *tchabkhantsî*, en kalmuk *obouchintsa*. Quelques-unes sont mariées, d'autres célibataires ; elles se soumettent aux règles d'une vie austère, et se font consacrer. Elles ont le droit de porter une robe jaune avec une écharpe rouge ; elles se rasent ^{p2.361} entièrement la tête ; c'est tout ce qui les distingue ; elles vivent dans leur famille.

Les fonctions des lama dans les temples sont classifiées d'après le rang de chacun.

Le *tsiaibartsî*, en tibétain tsabri, est choisi parmi les bandi, les ghètsoûl et les ghèloûng.

Voyage à Pékin

Le *nerbâ* (mot tibétain), est l'économe du temple ; il est pris dans les trois classes inférieures.

Le *kèsgoui* (mot tibétain et mongol), est chargé de maintenir l'ordre durant le service divin.

Le *oumdzât* (mot tibétain et mongol), dirige la musique dans les temples. On choisit les *kèsgoui* et les *oumdzât* parmi les *gèhtsoûl*, et les *ghèloûng*.

Le *dèmtsi* (trésorier, en mongol), tient les comptes et veille à ce que tout soit en règle dans les temples ; on le prend parmi les *kèsgoui* et les *oumdzât* ; élevé à la dignité de sous-supérieur, il reste quelque temps sans emploi, jusqu'à ce qu'il y ait une place vacante dans un temple.

Le *da-lama*, ou supérieur du temple, est ordinairement choisi parmi les sous-supérieurs qui forment une administration composée de lama, et chargée de la direction des affaires sacerdotales. Ses membres portent le nom de *dzassak-lama*.

Tout prêtre doit s'abstenir du péché et observer scrupuleusement les préceptes de la ^{p2.362} religion. Le livre intitulé *Ikhé mouranoù tantâris* dit à ce sujet :

« Les péchés sont, 1° *arbàn kharrà nigoûl*, les dix péchés noirs ; 2° *taboûn dzabsàr oughyi*, les cinq péchés mortels ; 3° *chidâr taboûn*, les cinq péchés proches ; 4° *dourbân koundoû*, les quatre péchés graves, et 5° *gourbân borogòu*, les trois vices.

I. *Arbàn kharà nigoûl* se divisent en péchés par action, péchés par paroles, péchés par pensée ; il y a trois péchés par action : *Amî tasolkhoû*, le meurtre ; *èsè ougouksàni abkhoû*, l'action de s'emparer par force du bien d'autrui ; *arigoùn bosou ïabodàl*, les actions impures. Il y a quatre péchés par paroles : *khoudàl*, le mensonge ; *khob*, les menaces ; *chirigoùn oughè*, les injures et la calomnie ; *tsalagài oughè*, les discours inutiles. Les trois

Voyage à Pékin

péchés par pensée sont : *khomgòldsakhoû sedkîl*, l'envie ; *kharatoû sedkîl*, la haine ; *borogoû oudzy*, les mauvaises pensées.

Il est ordonné de pratiquer les dix vertus suivantes : 1° *amî aborakhoû*, faire grâce aux condamnés, ou sauver la vie à quelqu'un ; 2° *ouklighè oukòu*, être charitable ; 3° *chakchabad sakikhoû*, observer la propreté ; 4° *dzoughèlen ougoulèkoû*, parler poliment ; 5° *ounèni ougoulèkoû*, dire la vérité ; 6° *dzokildògoulòn ouilètkhoû*, prêcher et conserver la paix ; 7° *nomoûn ïabodâl ouilètkhoû*, suivre les préceptes ^{p2.363} contenus dans les livres saints ; 8° *khankhoû medèlî chitoukhoû* ; être content de son état ; 9° *tousalakhoû sèdkili ègouskekoû*, assister son prochain ; et 10° *dzaïaganou atchî ourgèhi itèghikkhoû*, croire à la rémunération, c'est-à-dire à la punition du mal, et à la récompense du bien.

II. Les péchés *taboûn dzabsàr oughyï* sont, l'assassinat de ses parents, des supérieurs, des vainqueurs, des khoubilgan (régénérés), et l'action de semer la discorde entre les prêtres.

III. Les *taboûn chidàr* (cinq péchés proches), sont de renverser les soubourgan (colonnes devant lesquelles on fait des prières) ; causer la mort d'un ermite, attaquer sa réputation, s'emparer des dons faits aux prêtres, répandre méchamment le sang des personnes régénérées qui se sont vouées au service des temples, et que les Mongols regardent comme saints.

IV. *Dourbàn koundoû*, les quatre péchés graves.

Chaque péché est encore subdivisé en quatre degrés.

Péchés qui causent une perte totale, comme des plans conçus contre les bodisadoû, ou saints, le parjure en révélant des mystères.

Voyage à Pékin

Péchés résultant de mépris, comme rabaisser le mérite de son prochain, ne point prêter l'oreille à la vérité, mépriser les lama, etc.

p2.364

Péchés, qui résultent des blasphèmes, comme critiquer la vraie religion, prendre la défense des dix péchés noirs, se rendre coupable des *tabouñ dzabsâr oughyi*, des cinq péchés mortels, etc.

@

CHAPITRE XVI

Départ de Péking. — Route jusqu'à Tsagan balgassou, dans le pays des Mongols-Tsakhar

@

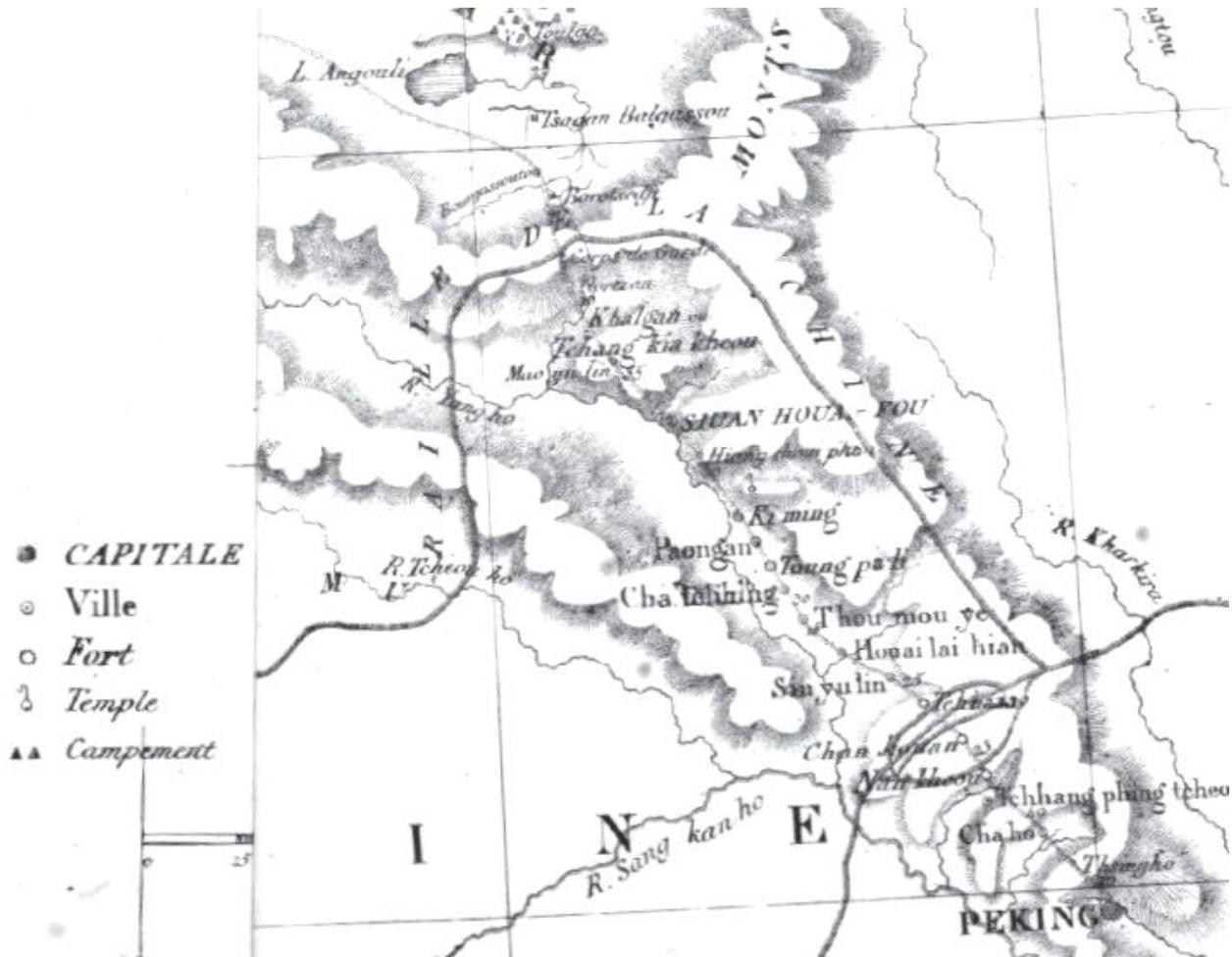
^{p2.365} **Le 15 mai 1821** nous partîmes de Péking pour retourner dans notre patrie. Le thermomètre de Réaumur marquait 23 degrés de chaleur. A six heures du soir, nous arrivâmes à *Thsingho*. Depuis Houang szu, les prairies étaient verdoyantes ; mais dans les champs, les blés étaient maigres et bien écartés. Çà et là, croissait avec le froment du kao liang (holcus sorghum) ; on le sème et on le récolte après cette céréale. Près de Thsing ho, il y a d'immenses magasins de blé, pour l'approvisionnement du palais de Yuan ming yuan.

Le lendemain, la chaleur fut très forte. A l'ouest, nous distinguons très bien les montagnes, surtout les hauteurs de Hian chin, occupées par la brigade d'artillerie de Péking ; nous vîmes également les murailles blanches du château de Ming yuan, et la pyramide qui est près de la source où l'on puise l'eau pour l'empereur.

La ville de *Cha ho* est entourée de sables ; la route de cette ville au fort de Nan khéou, est ^{p2.366} coupée par beaucoup de petits chemins conduisant à des villages. Les maisons des paysans sont abritées par des arbres touffus, et on ne s'aperçoit qu'on traverse des lieux habités qu'à l'aspect de petits bocages de saules. Nous ne rencontrâmes d'autres voyageurs qu'une caravane qui venait de Khalgan avec de la laine de mouton. Nous arrivâmes à Nan khéou à trois heures après midi. Le lendemain nous en partîmes à huit heures du matin. La grande chaleur nous rendit très pénible le passage du ravin de Kouan kou. Les riches chinois le traversent dans des chaises portées par quatre hommes. La terre était couverte de verdure, et le feuillage épais des noyers et des

Voyage à Pékin

châtaigniers cachait de temps en temps l'aridité des rochers et des abîmes. Partout on entendait le murmure des eaux ; néanmoins rien ne mettait à l'abri des rayons brûlants du soleil qui se réfléchissaient sur les rochers absolument nus.



La route au départ de Péking ¹.

Dans ce ravin, nous visitâmes un temple bâti sur un rocher et habité par un jeune lama du Tibet ; les caprices de la fortune et le fanatisme l'avaient décidé à venir habiter ce lieu. Nous ne pûmes également nous refuser à voir, pour la dernière fois, la grande muraille ².

Arrivés à deux heures de l'après-midi à p2.367 Tchha tao, nous

¹ [c.a. : seule section de carte disponible.]

² C'est-à-dire la double muraille méridionale, différente de la septentrionale, qui passe au nord de Khalgan. Kl.

Voyage à Pékin

fûmes surpris par une forte pluie, accompagnée d'orage ; mais bientôt le ciel s'éclaircit et nous arrivâmes à huit heures du soir à Yu lin.

Ici le blé était fort peu avancé, peut être avait-il été semé plus tard qu'à l'ordinaire, à cause du froid prolongé de cette année. On éprouvait un grand changement de température ; en effet, on est ici à deux cent cinquante verstes au-dessus des plaines du Tchyl, et plus l'on s'approche de Khalgan, plus l'atmosphère devient froide.

La nuit entière fut pluvieuse et orageuse ; à huit heures du matin, nous continuâmes notre route. Les champs de froment et de seigle étaient bien garnis. Après avoir passé un ravin sablonneux et pierreux, nous arrivâmes à Thou méou, à deux heures de l'après-midi.

Nous rencontrâmes aujourd'hui sur des ânes trois criminels couverts de manteaux rouges, et beaucoup de paysans dans la campagne. Les soldats, en garnison dans ces lieux, cultivent la terre ¹.

¹ Dans l'histoire des empereurs chinois de la dynastie Ming, il est dit entr'autres que l'entretien des garnisons nombreuses, dans ces vastes contrées, qui séparent la Chine de la Mongolie, revient très cher au gouvernement. Ce fut pour cette raison que *Houng vou*, le premier empereur de la dynastie Ming, régnant au XIV^e siècle, ordonna que les trois quarts des soldats devaient s'occuper de l'agriculture, et le quatrième faire le service dans les forteresses. Dans le cas d'une invasion des ennemis, tous étaient tenus de s'armer pour défendre les forteresses et leurs foyers. L'hiver était destiné aux exercices militaires. Chaque soldat était obligé de cultiver cinquante acres de terre, appelées *mou*, ayant environ trente toises de longueur sur six de largeur. Le gouvernement leur fournissait les armes, la semence, le bétail et les autres objets dont ils avaient besoin. Ils ne payaient pas d'impôts. Il fut en outre ordonné de fixer des règles pour leur enseigner la meilleure manière de labourer la terre, de soigner les potagers, d'entretenir les jardins, enfin tout ce qui tient à l'économie rurale. Cette sage ordonnance fut couronnée de succès. L'agriculture dans ces contrées fit des progrès constants ; les soldats en sentirent bientôt les avantages ; l'État dépensa moins et le peuple se vit, non seulement délivré de redevances ruineuses et des vexations des receveurs, mais il vit diminuer les impôts ; car on ne lui demanda par *mou* qu'une mesure contenant environ soixante-dix-sept pouces cubes de blé. L'empereur fut très satisfait d'avoir trouvé un moyen de rendre ses soldats plus utiles au pays, en les accoutumant au travail, et en les éloignant par là du désœuvrement qui devient la source de tous les vices, et de plus d'avoir joint à ce grand avantage celui de diminuer les impôts qui pesaient sur la nation. T.

De semblables colonies de soldats laboureurs existaient dans les provinces extérieures de l'empire chinois, depuis la dynastie de Han, ou depuis le second siècle avant notre ère. *Houng vou* ne fit que les réintroduire. Kl.

Voyage à Pékin

p2.368 Le lendemain, nous partîmes dès le matin. Les champs, en deçà de Thou méou, étaient très bien cultivés ; on y voyait surtout de très beau froment presque mûr.

A Cha tchhing, il y ;avait une foire, à cause du premier jour de la nouvelle lune. Une foule de paysans étaient rassemblés pour y vendre du blé, des légumes, et des ânes, qui se paient 10 liang ou 160 francs la pièce.

Après avoir passé les villes de Toung pa li et de Pao ngan, nous arrivâmes, après sept verstes et p2.369 demi, à un lieu de la chaîne des montagnes voisines où sortent des eaux que reçoit un bassin situé près d'un temple de Foe. Ce bassin fournit à une vaste plaine l'eau nécessaire à la culture du riz. Ou divise le terrain en carrés ; le riz commençait déjà à pousser. La terre ici, comme dans toute la Chine, appartient au gouvernement. Les paysans paient annuellement un tiers de leur récolte comme redevance, et sont obligés de le transporter, à leurs frais, à Suan houa fou, la principale ville du district, éloignée d'ici de quarante verstes environ.

Nous nous arrê tâmes au fort de Ki ming ; ses maisons basses et la pauvreté de ses habitants ne répondent aucunement à l'aspect imposant de ses remparts.

J'ai parlé, dans le premier volume de cet ouvrage, d'un ancien temple situé sur une montagne, au nord de Ki ming ; il est très difficile d'y parvenir, à cause de la roideur de la montée. Comme nous en étions bien près, et que le temps était beau, nous nous mîmes en route, le chef, et plusieurs membres de la mission, ainsi que moi, pour visiter le temple. Un paysan chinois nous indiqua le chemin, mais nous nous égarâmes, et bientôt nous fûmes arrêtés par des précipices et des rochers. Avec plusieurs de mes compagnons, je pris à l'est ; après beaucoup de difficultés, nous p2.370 arrivâmes au temple. Ceux qui s'étaient dirigés du côté du sud, revinrent sans avoir rien vu.

Voyage à Pékin

L'escarpement de la montagne, les rochers aigus, les nombreux abîmes, leur profondeur et la violence du vent, nous firent presque perdre l'espoir d'atteindre à notre but ; accablés, de fatigue, et nous tenant les uns les autres par les mains, nous montions toujours, lorsque l'aboiement d'un chien nous apprit que nous étions enfin parvenus à des lieux habités. Après avoir encore passé par une partie difficile de la montagne sur une route qui conduit à d'autres temples placés plus haut, nous trouvâmes celui que nous cherchions. Ce temple est, comme tous autres, construit en briques et composé de plusieurs chapelles séparées les unes des autres et remplies d'idoles ; il est près d'un jardin et d'un potager. Un rocher gigantesque semble à chaque instant prêt à s'écrouler sur le temple pour l'écraser. Nous ne rencontrâmes dans ce temple qu'un Chinois, qui en est le gardien ; il parlait un peu le mongol. Un sentier tortueux et roide, taillé dans le roc, nous conduisit jusqu'à la cime de la montagne. Il est difficile de concevoir le motif qui a pu déterminer à ériger un tel monument sur cette partie étroite du mont, entourée d'abîmes et exposée aux tempêtes. Le transport seul des matériaux du bas de la montagne, qui est éloigné d'à peu près ^{p2.371} trois verstes, a dû occasionner des efforts et des dépenses énormes.

Le ho chang, ou prêtre, et deux desservants, qui parlaient le mongol, vinrent nous recevoir. Ces ermites furent tout étonnés de voir des Russes qu'ils ne connaissaient probablement que par ouï-dire. Ils nous montrèrent avec beaucoup de complaisance l'intérieur du temple, ainsi que leurs habitations. Le sommet de la montagne est divisé en deux parties qui sont unies par un pont de marbre, suspendu sur un abîme profond. A droite est un petit temple ; à gauche le grand, devant lequel se trouvent un clocher et la maison destinée aux prêtres. Tout le plateau du sommet est occupé par des bâtiments ; un peu plus bas, on voit des rochers qui forment des degrés ; vers le nord-ouest, on aperçoit entre les montagnes la rivière Yang ho, et au sud, au pied de la montagne, le fort de Ki ming ; sa hauteur empêche de découvrir les maisons voisines ;

Voyage à Pékin

l'horizon est borné par de hautes chaînes de montagnes. Ce temple érigé en l'honneur de Foe ou Bouddha, est très bien entretenu. A la moitié de la quatrième lune, il y arrive un grand concours de pèlerins ; aucun habitant de la montagne ne put nous donner des renseignements sur l'époque de la construction de cet édifice singulier. Si l'on en juge par son apparence de vétusté, il peut exister depuis plus de deux cents ans. Le temple du milieu ^{p2.372} reçoit ses approvisionnements de Ki ming et fournit de l'eau, de la houille, etc., au temple supérieur ; on se sert d'ânes pour les transports.

Le soleil était prêt à se coucher ; il fallut penser au retour. Je fis cadeau au ho chang d'un huitième de livre d'argent, et aux desservants de petites pièces de monnaie. Nous descendîmes par le même chemin jusqu'au temple du milieu. Ce côté de la montagne, exposé au nord-ouest, est couvert de petits buissons et d'arbrisseaux. Sur les terrasses, on voyait de petits champs de froment ; un peu au-dessous du temple du milieu, il y en a un autre, et au bas de la montagne un petit soubourgan. Nous allâmes vers l'ouest jusqu'aux cabanes des ouvriers employés aux mines de houille ; ayant gagné ensuite la grande route, nous rentrâmes chez nous à dix heures du soir.

Entre Ki ming et Siuan houa fou, nous vîmes du blé très beau. Les champs sont arrosés. On nous dit que dans le pays des Tsakhar le pâturage était bon, mais qu'en s'avancant au nord, il devient de plus en plus mauvais.

Différents canaux conduisent les eaux du Yang ho dans ces lieux ; il y a au milieu de cette rivière des piliers destinés à un pont ; une digue le long des bords garantit des inondations. Le Yang ho a, comme le Houang ho, ou fleuve jaune, des rives plates ; en traversant des montagnes, il est ^{p2.373} fortement grossi par les eaux qu'il reçoit aux époques des grandes pluies, devient très impétueux, et cause de terribles ravages comme en 1801.

Des Chinois labouraient. Leur charrue ordinaire qui ressemble

Voyage à Pékin

aux nôtres, est attelée de deux bœufs ; ensuite ils emploient un semoir qui consiste en un appareil assez semblable à la charrue, et muni de trois dents creuses avec des étaies en fer. Du bas d'une boîte attachée au-dessus des roues, tombe la semence à travers les dents, qui sont à peu près de la hauteur d'une archine, en suivant toujours les mouvements de la charrue sur les sillons. Sur le derrière de la charrue, il y a une petite traverse arrondie pour recouvrir la terre ensemencée ; elle remplace la herse. Cette charrue est si légère que l'on peut la lever d'une main. Si les récoltes en Chine produisent 50 à 70, et même 100 grains pour un, on doit en chercher la cause dans le soin avec lequel on fume les terres, et dans l'usage de les ensemer de bonne heure, de sarcler et d'arroser ; de plus, les sillons sont séparés l'un de l'autre d'un quart ou d'une demi-archine ce qui donne au blé assez d'espace pour prendre plus de développement. Pour semer, on se sert d'un tuyau, avec les mains ou par la bouche, et de manière à ce que les grains plus également répartis sur la terre ne se nuisent pas les uns aux autres en poussant. On sème du blé tardif dans les intervalles laissés entre les champs ^{p2.374} de blé précoce. Le cultivateur chinois économise son terrain, sa semence, son temps et les forces de son bétail.

Les environs de Siuan houa sont très peu cultivés, sans doute à cause de l'aridité du terrain. Toute la plaine qui entoure cette ville, à une distance d'environ sept verstes, n'est composée que d'argile et de sable, comme en général le long des rives du Yang ho.

Les habitants de cette ville font un grand commerce de tabac à fumer ; on y mêle beaucoup de feuille de genièvre pour lui donner une odeur qui plaît aux Mongols. Presque dans chaque maison, il y a une boutique de tabac.

Les murs de la ville, tombés en ruines, prouvent que la Chine a joui longtemps de la paix. La partie occidentale est la plus peuplée ; il y a un grand nombre de boutiques ; plusieurs sont assez bien garnies de marchandises. On voit deux arcs de triomphe en bois

Voyage à Pékin

dans la grande rue ; au milieu de la ville, s'élève un grand portique avec quatre issues ; il est richement orné. Plus à l'est, on trouve une suite de petites maisons avec des jardins potagers ; cette rue est bordée de saules ; c'est le quartier des pauvres.

Au-delà de Siuan houa, nous rencontrâmes des champs couverts de seigle, de fèves, de pois, d'ail, et à quatre verstes de la ville, nous vîmes les ruines d'un ancien cimetière. Des portes en ^{p2.375} granit, des monuments brisés, des lions, etc., étaient dispersés dans les champs. A vingt verstes de Khalgan, le chemin commence à descendre ; le pays est boisé et bien cultivé ; mais les récoltes sont chétives, à cause de la rigueur du climat, et surtout du manque d'eau. Les paysans attendent avec impatience les pluies d'été.

A Khalgan, nous fûmes très mal logés. Nos voisins jouaient aux cartes et faisaient beaucoup de bruit.

Les marchands du Chan si, qui font le commerce à Khiakhta, viennent en grand nombre à Khalgan pour leurs affaires et y dépensent de grosses sommes aux jeux de hasard. Un théâtre public, qui était ouvert malgré le deuil de cour, Khalgan étant assez éloigné de la capitale, fournit à ces voyageurs de nouveaux moyens de donner l'essor à leur prodigalité ; ils se distinguent de tous les habitants de l'empire chinois, à l'exception des Turkestâni orientaux qui leur ressemblent. Les uns et les autres sont fort adonnés aux plaisirs ; dans leur intérieur, ils sont d'une avarice extrême.

Nous reçûmes ici la nouvelle désagréable que faute d'ordres du tribunal de Péking, pour la continuation de notre voyage, nous serions obligés de rester trois ou quatre jours à Khalgan en attendant des dépêches.

Les ânes sont chers ici et coûtent de 12 à 18 liang la pièce. L'introduction de ces bêtes utiles en Sibérie serait bien désirable.

^{p2.376} Nous eûmes occasion d'entendre de loin le feu d'un bataillon d'infanterie qui faisait l'exercice très irrégulièrement ; un

Voyage à Pékin

lama mongol âgé de trente ans, condamné à mort pour avoir commis plusieurs meurtres, passa devant notre demeure. Il était sur un chariot entouré d'un fort détachement de cavalerie, et suivi d'un des plus anciens officiers de Khalgan, dans une chaise portée par des hommes, et entouré également d'un détachement de cavalerie. Le coupable devait être décapité au-delà de la porte occidentale de la ville ou de la grande muraille ¹, son corps enterré au lieu même du supplice, et sa tête exposée à l'endroit où le crime avait été commis.

Nous apprîmes par le propriétaire de notre habitation, que le pont qui est ici avait été construit aux frais des commerçants.

Le 24 mai, ayant reçu notre permission, nous prîmes la route de *Nor tian*, parce que celle de Tolaï soumé était inondée par les fortes pluies. Nous traversâmes des montagnes, où il y avait encore beaucoup de neige qui était tombée en abondance quelques jours avant.

Il faisait froid sur les hauteurs ; le froment et le seigle ne faisaient que de sortir de terre, ^{p2.377} tandis qu'à Péking le froment était déjà en fleur.

Le lendemain, nous partîmes de *Nor tian* pour *Tsagan balgassou* ; un brouillard épais empêchait de rien voir à quelques pas devant nous ; vers midi, il se dissipa. La steppe s'offrit à nos regards ; la fraîcheur de l'atmosphère et le chant des alouettes ² ranimaient notre espoir de revoir bientôt notre pays natal.

Les prairies étaient couvertes de chevaux de l'empereur. Le père Gerbillon qui accompagna *Khang hi*, en 1696, observe que ce monarque, en passant par ces lieux, y avait inspecté ses haras ; il y en avait deux cent trente, contenant chacun trois cents juments et

¹ Ce passage confirme ce que j'ai dit relativement à l'erreur de la carte de M. Timkovski, dans la note (1), à la page 280 du premier volume.

² L'alouette des Pyrénées, en chinois, *paï ling*. Cet oiseau est, par son chant, le plus estimé chez les Chinois. Nous en avions une à notre retour placée dans une cage sur le siège d'une de nos voitures ; elle ne cessa pas de chanter.

Voyage à Pékin

étalons, et trente-deux tabouns de chevaux hongres de trois ans. Les bons chevaux sont à leur quatrième année expédiés aux écuries de l'empereur ; les autres restent à la disposition du tribunal de la guerre pour le service militaire et pour la poste. En ce moment 40.000 bœufs et 180.000 moutons appartenant à l'empereur paissaient aussi dans ces pâturages.

De Péking à Tsagan balgassou, nous avons employé onze jours pour parcourir deux cent soixante-trois verstes. Presque tous les jours la pluie tombait à torrents.

@

CHAPITRE XVII

Route par le pays des Tsakhar. — Mirages.
Haras et troupeaux de l'empereur de la Chine

@

^{p2.378} J'allai avec l'inspecteur du bagage visiter notre taboun qui était sous la surveillance de trois cosaques et de dix Mongols ; il était à sept verstes au nord de notre halte, au milieu de beaux pâturages, de nombreux lacs salants, et bien arrosé par des ruisseaux. Les Chinois, qui font paître dans ces lieux leurs bœufs, les moutons et les chevaux qu'ils achètent en Mongolie, ou à Kiakhta, de nos Bouriates et de nos Cosaques, y ont élevé des hameaux dont les maisons sont en briques et en mottes de terre. Il ne nous restait que vingt-six chameaux et cent trois chevaux ; les premiers étaient engraisés ; les derniers, au contraire, très maigres ; ce qui me détermina à les échanger avec les mongols aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

On ne peut se servir des chameaux pour transporter des fardeaux à une grande distance qu'au commencement des mois d'août et de septembre, parce qu'avant ce temps leur bosse n'est pas assez ^{p2.379} remplie de graisse ; dans l'automne, ils perdent leur poil, de sorte que leur peau reste entièrement nue ; le nouveau poil ne leur repousse qu'au mois de juillet de l'année suivante.

Notre gîte était à deux verstes à l'est de Tsagan balgassou, bourg, près du *Narin-gol*, petite rivière étroite, formée de trois sources, nommées *Chabartai* ; celle de l'est, celle du milieu et celle de l'ouest, qui toutes trois viennent du mont Khingkhan, voisin de Khalgan. A peu de distance au nord de Tsagan balgassou, le *Narin-gol* se jette dans un lac qui, par des canaux, verse ses eaux dans l'*Angouli noor*, grand lac au nord-ouest d'une vaste prairie. Le gibier est très commun dans ces cantons, notamment les cygnes qui sont très recherchés par les Mongols, habitués à ne manger que du

Voyage à Pékin

mouton et rarement du bœuf ; ils ne tuent d'ailleurs aucun oiseau. Les Chinois et les Mongols. furent très surpris de voir nos cosaques tirer des coups de fusils sur des canards sauvages.

Le 29 mai, à quatre heures après midi, nous partîmes, accompagnés une partie du chemin des habitants de la ville. A deux verstes et demi, à l'ouest, nous gagnâmes la grande route, que nous avions suivie en venant. Elle était très commode pour les voitures. Les pâturages sur les terrains bas étaient excellents. Nous y vîmes des troupes de canards et d'oies sauvages. A dix-sept verstes, ^{p2.380} on traversa à gué un ruisseau qui unissait les lacs, bornant au nord la vallée de Balgassoun. De là jusqu'aux bords de la Tôla, éloignés de près de mille verstes, on ne rencontre plus de rivières ; à treize verstes plus loin, on fit halte à Toulghi, au nord d'une colline sur laquelle s'élève un obo. La vallée où nous nous étions arrêtés, les 12 et 13 novembre de l'année précédente, est derrière ces lieux.

A dix verstes, à l'ouest de cette station, il y a un temple de Bouddha ; à l'est, habite la famille du fameux Tsi-éfou, ou septième gendre de Khian Ioung. En toute occasion, il fut le défenseur zélé des Mongols auprès de l'empereur. Son souvenir est cher aux Tsakhar. Pendant l'été, les Mongols des environs dressent leurs iourtes sur les collines pour respirer un air plus frais, et pour préparer plus commodément l'*argal*, ou fumier sec, sur le terrain qu'ils occuperont, pendant l'hiver. Le soir, au coucher du soleil, nos oreilles furent frappées du son des cors, qui sont de grandes coquilles. Les lama récitaient des prières, pour remercier les bourkhan d'avoir protégé les moutons de l'empereur contre les maladies qui régnaient parmi le bétail.

Nous visitâmes notre ancien ami, Dargoui Molon ; il avait sous sa surveillance cinq cents juments avec leurs poulains ; il nous régala de thé en briques, de fromage, de beurre et de koumis.

^{p2.381} Les Mandchoux ont établi, en Mongolie, près de la grande-muraille, et dans le pays des Tsakhar de vastes pâturages, sous la

Voyage à Pékin

direction d'officiers, qui ont également l'inspection des haras. En voici un aperçu :

1° Les pâturages de *Yang ching mou*, sont à deux cent dix li au nord de la ville de Kuang ning hian, du district de Kin tchéou de la province de Ching king, ou Moukden, en dehors de la barrière de palissades qui forme la prolongation orientale de la grande-muraille. Ils ont, de l'est à l'ouest, une étendue de cent cinquante li, et du nord au sud, de deux cent cinquante li. On compte quatre-vingt-dix li jusqu'à la frontière des Karatchin, à l'ouest soixante li jusqu'à celle des Toumet ; au sud, cinquante jusqu'à la porte de Tchang vou thai, et au nord, deux cents li jusqu'à la frontière des Kharatchin ; du chef-lieu de l'administration jusqu'à Péking, douze cent cinquante li.

2° Les *pâturages de la Cour*, ou de Chang tou, sont à cent quarante-cinq li de Tou chy khéou, porte de la grande-muraille. Leur administration réside à Borò khotò ; ils s'étendent à cent trente li de l'est à l'ouest ; du sud au nord à cent quatre-vingts. On compte jusqu'à Gourban-Kourdè, à l'est ; quatre-vingts li jusqu'aux frontières des Tsakhar du drapeau blanc avec bordure, cinquante li à l'ouest ; vers le midi jusqu'à Tsagan kourdè, au ^{p2.382} sud, soixante-dix ; jusqu'à la grande-muraille, cent quarante, au nord jusqu'aux limites des Tsakhar du drapeau blanc avec bordure, cinquante li ; jusqu'à la capitale, par Tou chy khéou, six cent soixante-quinze li.

C'est au milieu de ces pâturages que se trouve le lac *Dolon noor* (sept lacs), Les princes de Khalkha ayant été battus, en 1691, par Galdan, khan des Dzoûngar, arrivèrent à la frontière de la Chine, et se soumirent à cet empire. L'empereur Khang hi, étant dans ce pays, tous les princes Mongols s'y rendirent ; Touchetou khan des Khalkha et le koutoukhtou, accompagnés des princes, furent présentés à l'empereur qui les reçut avec beaucoup d'affabilité. A cette occasion les Mongols sollicitèrent de ce monarque la permission de construire un temple à l'endroit où ils avaient

Voyage à Pékin

reconnu sa souveraineté. Le temple reçut le nom chinois de Goei tsoung szu ; un monument en pierre élevé à côté de cet édifice porte une inscription analogue à l'événement.

3° Les *pâturages du Li pou*, ou du tribunal des cérémonies, s'étendent à deux cent cinquante li au nord-ouest de Khalgan, près du lac Djakhirtou tsagan noor ; de l'est à l'ouest, à quarante-six, et du nord au sud, à soixante-cinq li. On compte six cent quarante li de Khalgan à Péking. Ces pâturages sont traversés par le *Chabartaï* et le *Bodoun*, qui se jettent dans le lac Djakhirtou ^{p2.383} tsagan noor. Le Bodoun prend sa source au nord-ouest de ces pâturages, coule au sud-est, et tombe dans le lac au nord-est des haras.

4° Les *pâturages du Tai phou de l'aile gauche* de l'armée mandchoue sont à cent quarante li au nord-est de Khalgan ; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent trente li, et du sud-nord, à cinquante. Par Khalgan, on compte cinq cent cinquante li jusqu'à Péking.

5° Les *pâturages du Tai phou de l'aile droite* ont trois cent dix li au nord-ouest de Khalgan, sur les rives du *Tsitirkhan-gol* ; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent cinquante li, et du nord au sud, à soixante-cinq. Par Khalgan, on compte sept cent vingt li jusqu'à Péking.

6° Les *pâturages des quatre bannières bordées de l'armée*. Les missions russes qui vont à Péking traversent ordinairement le pays de ces pâturages, dont l'administration est à cent li au nord de Khalgan, près du mont Khongor-obo ; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent quarante li, et du nord au sud, à cent cinquante. Sous la dynastie de Han, ces lieux faisaient partie de la principauté de Chang-kou ; sous celle des Ming, ils avaient un commandant. En 1422, la résidence de celui-ci fut établie, à Siuan houa fou, et la frontière passa par ces pâturages ; sous la dynastie actuelle, ils furent assignés comme haras aux quatre drapeaux mandchoux cantonnés dans ^{p2.384} l'intérieur de la Chine. Les monts les plus

Voyage à Pékin

connus sont, l'Olon tologoï, à soixante-dix li à l'est de l'administration des pâturages ; le Khaptagai, le Yadaï-oola.

L'ancienne ville de *Hing ho* est à vingt li au sud-ouest du siège de l'administration, et à cent li au nord de Khalgan ; elle porte actuellement, en mongol, le nom de *Kharà balgassou* ; elle fut fondée sous la dynastie de Kin ; son circuit est de six li ; il y a quatre portes dont on voit les ruines. — *Cha tchhing* à vingt li au nord-ouest de l'administration, et à 10 li au nord de Hing ho, a été fondée sous la dynastie de Yuan. Les Mongols l'appellent *Tsagàn balgassou* ; son circuit est de sept li ; il y a également quatre portes, dont les ruines sont encore visibles.

7° Les *pâturages des quatre bannières sans bordure de l'armée* sont à deux cents li au nord-ouest de Khalgan, près du mont Nomokhoùn borò ; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent trente li et du nord au sud, à deux cent cinquante ; par Khalgan jusqu'à Péking, on compte six cent dix li.

Le *Chabartaï* est à sept li vers l'ouest ; il prend sa source dans le mont Nomokhoùn borò, coule au nord et se jette dans le lac Djakhirtou tsagan noor. Le *Khalioutaï* est à quatre-vingts li au sud-est ; il prend sa source dans le mont Noutchougoun chara chabartaï, coule au nord-ouest et se jette dans le lac Angouli noor.

^{p2.385} Le lac *Tsi ning hai tsu*, en mongol, *Angouli noor*, ou *Angla*, à soixante li à l'est ; il reçoit les petites rivières de Khalioutaï et de Kharà oussou ; la ville de Tsi ning était sur sa rive occidentale. — Le lac Djakhirtou tsagan noor, ou Khousoutou, à quarante li au nord ; les pâturages du Li pou, ou tribunal des cérémonies, sont sur sa rive occidentale. Le ruisseau Darlang boulak, à vingt li au sud-est, coule au nord-ouest, et se jette dans le lac.

Les Tsakhar de la bannière Koubò chara occupent le terrain compris entre Toulghi et le pays des Sounit.

Le lac Doutou noor est à quinze verstes de Toulghi, à droite du chemin.

Voyage à Pékin

La grande chaleur avait entièrement desséché l'herbe des collines, Nous nous vîmes entourés d'une foule de curieux, dont l'extérieur annonçait une grande pauvreté. Un lama de soixante-dix ans nous demanda l'aumône ; on lui offrit un morceau de thé, en briques ; il voulait de l'argent.

Le soir, nous arrivâmes à Dzamyïn oussou, ou Tsagan-obò (vingt verstes). Grand orage et pluie très forte.

Les montagnes offraient de bons pâturages dans des lieux qui, l'année précédente, avaient été brûlés à l'approche, du printemps, comme cela se pratique dans l'Ukraine, en Bessarabie, chez les Bachkirs et dans les steppes Kirghiz. Nous vîmes ^{p2.386} çà et là du lin sauvage ; assez souvent des troupeaux de chèvres sauvages. Le terrain de ces cantons est hérissé de montagnes qui sont entrecoupées de vallées ; les unes, ouvertes, les autres fermées. Les steppes mongoles sont en général pierreuses ; le sol est graveleux et mêlé avec du sable. La beauté des pâturages nous fit désirer de rester quelque temps à Dzamyïn oussou. Mais, les koundoui des Tsakhar, nous ayant appris, que les environs étaient dépourvus des moyens de fournir à l'entretien du bitkhéchi, du bochko et de leur suite, nous changeâmes de résolution. Le 1^{er} juin, à midi, une forte pluie inonda la vallée où nous étions, et pénétra jusque dans nos iourtes, qui n'étaient couvertes que de vieux feutres. Onze verstes plus loin, nous fûmes surpris par une autre ondée, mêlée de grêle et accompagnée de forts éclats de tonnerre ; toute la route fut inondée, nous fûmes complètement mouillés. Une heure après, le ciel s'éclaircit ; il n'avait pas plu dans les montagnes. A onze heures de nuit, nous arrivâmes à *Ikhé oussou* (abondance d'eau), ou *Oulàn khochoù* (pente rouge). Le temps fut très froid.

Le 2 juin, la nuit suivante fut également froide, mais la lune éclairait l'horizon. Vers le point du jour, il s'éleva un vent impétueux de sud ouest, qui dura toute la journée, et purgea l'atmosphère.

Voyage à Pékin

p2.387 Les habitants de ces cantons sont pauvres ; ils vinrent en foule nous demander l'aumône, et furent très contents du biscuit que nous leur donnâmes.

Les échanges en bestiaux se font plus avantageusement au printemps qu'en automne. Les chevaux russes sont très recherchés, à cause de leur vigueur.

Le 3 juin, au bout de trois verstes, nous atteignîmes le point où la grande route de Goundjou dzam se dirige au nord ; un autre chemin, au nord-est, celui d'Argali, est ordinairement suivi par nos missions, allant à Péking. A un verste et demi de l'endroit où les routes se partagent, nous gravâmes sur un mont assez roide ; on parcourut ensuite sept verstes et demi au milieu des collines ; à l'ouest, nous avons une chaîne de hautes montagnes. A dix heures du matin, on fit halte vis-à-vis du puits Khaddyïn oussoù ; l'eau en est très bonne ; il est à l'ouest du chemin, près d'un rocher, entouré de collines de sable, couvertes de derissòu (*stipa pennata*). Les lièvres y sont très communs.

Le vent rigoureux de sud-ouest ne cessait pas de souffler. Après midi, le temps se couvrit ; les nuages se dirigèrent vers les montagnes.

La nuit fut pluvieuse, et le vent assez fort ; il avait tourné au nord ; le ciel fut serein.

A quatre heures du soir, nous arrivâmes à p2.388 Ougoundouïn khachatòu. Nous vîmes un obò sur le sommet d'une montagne.

Le 4 juin, nous traversâmes l'*Oulan daba*, montagne haute et pierreuse, et la vallée de *Tcheloùn ongotso* (bateau de pierre), habitée par des bergers de l'empereur ; on arriva ensuite dans une plaine longue de dix verstes, et après avoir franchi un rameau du mont *Khak*, on entra dans une autre plaine très vaste, et bornée au loin par les hautes montagnes qui séparent le pays des Tsakhar de celui des Sounit. Des troupeaux nombreux de l'empereur erraient dans les plaines ; on compte dix verstes du *Khàk* à la station

Voyage à Pékin

suivante ; les trois derniers verstes traversent le mont *Ougoundoui*, qui est au nord. Nos iourtes étaient préparées au-delà de ce mont, sur le territoire des Sounit occidentaux, qui commence en cet endroit. C'est également là que l'on peut placer le commencement de la steppe sablonneuse, connue sous le nom de *Gôbi* ¹.

Près de la station, on voit au pied de la montagne un lac desséché ; vers le nord, dans la montagne, il y a un puits dont l'eau est bonne, et un autre vers l'est, près d'un camp, habité par des bergers. Les herbages y sont mauvais.

p2.389 Nous fûmes complimentés à la station par deux dzanghin des Sounit, dont un portait sur son bonnet un bouton bleu, et une plume de paon, qu'il avait reçue de l'empereur défunt, pour son habileté à tirer les flèches.

@

¹ On donne, en Mongolie, le nom de *Gobi* à toute steppe dépourvue d'eau et d'herbes ; de même qu'on désigne par le nom de *Khangai* chaque endroit où les montagnes sont couvertes de bois, et où les vallées abondent en herbes et en eau.

CHAPITRE XVIII

Voyage par le pays des Mongols-Sounit

@

^{p2.390} **Le 5 juin**, au point du jour, le vent du nord souffla ; le froid fut sensible ; le thermomètre marquait 5 degrés au-dessus de zéro ; il était probablement tombé de la neige quelque part. Le soir nous arrivâmes à *Seoudji*.

Nous avons parcouru les huit premiers verstes dans des hauteurs jusqu'à un mont argileux, qui, au sud, était escarpé ; la montée fut difficile. Là, nous descendîmes dans la profonde vallée de *Tsaptchîr*, où il y avait un hameau de douze iourtes. Les vingt-deux verstes restants jusqu'à *Seoudji* traversent une steppe, où le chemin est uni. L'herbe rafraîchie par la pluie était très bonne ; ce qui avait attiré dans ces lieux un grand nombre de Sounit ; nous y vîmes beaucoup de poules des steppes et de canards sauvages. Les alouettes étaient devenues plus rares depuis le commencement de la steppe de Gobi ; les oiseaux les plus communs étaient des grives, des corbeaux et des macreuses. Des chevaux, ^{p2.391} appartenant à l'empereur, erraient près d'un lac salant à l'est de *Seoudji*.

Seoudji est sur une pente sablonneuse, à droite du chemin ; il y a au sud, dans une vallée profonde, deux puits, dont l'eau est abondante et très bonne.

6 juin. — Le temps fut clair et chaud jusque dans l'après-midi ; alors il commença à pleuvoir.

Près de la station, à droite du chemin, nous remarquâmes une pierre carrée portant la prière tibétaine *Om mani batme khom*, avec la traduction en mongol.

Il plut toute la journée du **7 juin** ; le vent du nord souffla de nouveau. A huit heures du soir, nous arrivâmes à *Kòbour* (pont).

Voyage à Pékin

Pendant quinze verstes, la route fut unie et bonne ; le terrain était graveleux ; nous vîmes ensuite, à gauche, les habitations d'Ouidzyn, toussoulakhtchi, des Sounit, composées de dix-sept iourtes, et à l'est, le puits de *Khoudoukhtou* ; tout ce canton s'appelle *Enké baïn* (abondance éternelle). Des domestiques du toussoulakhtchi nous dirent que leur maître possédait cinq cents chevaux, trois cents bœufs et deux mille moutons.

Un lama, venant de chez le toussoulakhtchi, avec deux chameaux, apportait le livre saint intitulé *Gandjour*, écrit en tibétain, pour le lire dans la iourte d'un officier des Sounit. Le lama et son conducteur étaient très bien vêtus en jaune.

^{p2.392} Au-delà d'Enké baïn, on parcourt cinq verstes au nord, dans des marécages, et quinze verstes dans des collines sablonneuses. A droite, on voyait des hauteurs ; elles se terminent par des sables profonds, que nous avons traversés l'hiver précédent, entre *Chara boudourgounà*, *Dourmà* et *Tsakildàk* ; c'est là le vrai désert de Gobi. La véritable route de *Goundjou dzam* est parallèle à celle d'Argali, mais elle n'est pas si sablonneuse. On trouve en ces lieux la plante vénéneuse, appelée *souli*.

A un verste environ avant Kòbour, il y a, à droite du chemin, un lac salé, qui appartient à la bannière de ces lieux, et qui a un verste de circuit ; il n'est pas profond ; il abonde en sel, qu'il dépose sur ses bords, où, dans ce moment, il était entassé ; plusieurs tas étaient recouverts de terre pour les garantir du soleil. Le sel est blanc et n'a point de goût étranger.

Des ruisseaux salés coulent des hauteurs, à l'est et à l'ouest vers ce lac ; en général, les lacs salés sont très fréquents dans cette contrée. Les habitants vendent le sel à Dolon noor, à Khalgan et à Koukou khotò.

A un verste de la station, il y a un puits dont l'eau est fraîche, mais un peu salée.

Le 8 juin, nous atteignîmes *Khadatou*. Au premier verste, nous

Voyage à Pékin

descendîmes dans une grande vallée où le chemin tourne au sud-ouest ; on ^{p2.393} voyait, à gauche, dans le lointain, un lac, et à droite des collines pierreuses. Le terrain de la plaine était argileux ; en plusieurs endroits l'eau jaillissait sous les pieds des chevaux ; les puits ne sont qu'à une demi-archine de profondeur ; on ne rencontre dans cette plaine d'autre plante que le *derissou* ; les lieux où elle abonde sont fréquentés par des lièvres et des grues.

Au bout de huit verstes, on trouva le hameau d'*Oulàn tologoï* (colline rouge). A droite, s'élève une montagne de sable très escarpée. Au loin, on découvre de tous côtés des collines de sable, couvertes de *souli*. La route est en général sablonneuse ; elle est entrecoupée de terrains graveleux et pierreux ; dix-sept verstes plus loin, nous gravâmes par un chemin roide et exposé au soleil, sur une haute montagne de sable ; puis tournant à gauche, nous arrivâmes par une route étroite à la station nouvellement établie ; tout le pays que nous avons parcouru était stérile ; les vallées manquaient d'eau.

Néanmoins, on rencontre dans ces sables des iourtes et de petits troupeaux de moutons, de vaches et de chevaux. Les bestiaux, et surtout les chevaux étaient petits, mais très forts.

La station du *Khadatou*, située sur un monticule de sable, qui s'étend de l'est à l'ouest, est entourée de hautes collines ; près des iourtes, il y a des blocs de granit. La vallée contient deux ^{p2.394} puits, dont l'eau est bonne. Le fourrage pour nos bestiaux manquait entièrement.

Le lendemain nous arrivâmes à *Khoudjir oussou* ; après avoir parcouru cinq verstes dans un pays montagneux et sablonneux, nous atteignîmes une grande route, à droite. A un verste de Khadatou, un ruisseau d'eau salée coule au nord. Au bout de deux verstes, sur un terrain de graviers nous prîmes à droite, et ayant passé une vallée profonde, nous parvînmes, après de grands efforts, sur une montagne de sable ; douze verstes plus loin, nous

Voyage à Pékin

trouvâmes un lac salé, et un puits qui abondait en bonne eau. Les mongols nomment ce lieu *Khourkha* ; on ne compte que trois verstes de là jusqu'à la station ; il fallait encore franchir une haute montagne avant d'y arriver ; des Mongols y avaient placé leurs iourtes. A une certaine distance, à l'est de la station, il y a un lac salé et un puits dont l'eau est trouble. Un grand nombre de chevaux, appartenant à quelque riche taïdzi, erraient dans les environs ; à l'ouest, et près de la station, il y a sur la grande route un lieu appelé *Mingan*, en mongol, mille. De Mingan à Péking, on compte mille li, et jusqu'à l'Ourga, treize cents li ; le terrain commence à incliner vers le nord.

A cette station se termine la steppe sablonneuse, qui a une étendue de cent vingt verstes ; quatre-vingts verstes au-delà, le terrain est graveleux et également stérile. C'est aussi dans ces lieux que la *souli* cesse de croître ; ses épis sortent du collet de la racine ; on les donne aux bestiaux, et les pauvres en recueillent les grains pour en faire une espèce de gruau. Ces lieux abondent en lézards, plus petits que les nôtres ; leurs pattes de devant sont marquées de raies rouges.

Les guides qu'on nous donna ici étaient des Sounit orientaux, quoique la route passe sur le territoire des Baroun Sounit, ou Sounit occidentaux ; on avait pris cette mesure pour que les charges fussent également réparties.

Le soir, nous reçûmes la visite du taïdzi *Ara-chi*, du canton de *Dourmy* ; il nous avait conservé deux chevaux que nous lui avions confiés. Son *portrait* est joint à cet ouvrage ; cet honnête Mongol avait déjà rendu de grands services à nos précédentes missions de 1807 et 1820.

9 juin. — La nuit fut froide et le vent d'ouest souffla pendant toute la journée ; on resta en place pour laisser reposer les animaux.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous remîmes en

Voyage à Pékin

route ; à trois heures de l'après-midi, on fit halte à la station de Bòroldji (trente verstes).

Pendant cinq verstes, on traversa la steppe vers l'ouest, avant d'arriver à la grande route, qui incline vers le nord et aboutit à la grande plaine ^{p2.396} de *Tamtchin talà* ; le terrain est couvert de gravier, et entremêlé de sable et de pierres de couleur, qui ressemblaient à des pierres à feu ; on aurait dit d'un ouvrage fait à main d'homme. Au douzième verste, nous vîmes des hauteurs, nommées par les Mogols *Taboùn tologoï* (cinq collines), d'après leur nombre. Huit verstes plus loin, s'élève le *Sain touchétou oola* (bon soutien), montagne de sable qui traverse la route. Des troupeaux nombreux de chameaux et de très beaux chevaux, appartenant au taïdzi *Namtdjil*, y paissaient. Les autres dix verstes se font dans la plaine ; la station est au pied de coteaux s'étendant de l'est à l'ouest. Dans le voisinage, il y a deux puits.

Une foule de curieux s'était rassemblée autour de ma iourte ; il y avait parmi eux le taïdzi *Namtdjil*, jeune homme de trente ans, extraordinairement gras ; ce qui est rare et passe pour une difformité chez les Mongols. Les chefs de la station nous dirent qu'il était très riche, et l'on regardait ses chevaux comme les meilleurs et les plus beaux de toute la bannière.

Un pauvre taïdzi de la cinquième classe, descendant de princes, habite le voisinage, il n'existe que par la chasse. Les renards jaunes et les loups sont très communs dans ce canton.

Le lendemain, nous parvînmes au puits de *Dzamyïn khoudouk*, situé près de la route (vingt-un verstes).

^{p2.397} Pendant quinze verstes, la route avait été graveleuse et unie. Les steppes de cette région sont absolument stériles ; il n'y a ni herbes, ni puits, et par conséquent on n'y rencontre pas d'habitations. Nous descendîmes ensuite dans une vallée profonde, par un coteau roide et argileux, nommé *Naratoù* (du soleil) ; il peut être regardé comme le rivage d'un vaste lac. Ses éboulements ont

Voyage à Pékin

formé de grands tas d'argiles et de pierres, qui s'élèvent en forme de hautes tours. La vallée est couverte de collines argileuses sur lesquelles croît la boùdourgoûna, le *robinia pygmæa* et le tamarisc. Nous parcourûmes quatre verstes à travers ces collines, au-delà du Dzamyïn boulak, ruisseau salé, très fangeux, qui répand une odeur de soufre et dont la surface était couverte de canards sauvages ; nous fîmes les deux derniers verstes, en franchissant un coteau d'argile blanchâtre ; nos iourtes étaient près d'un puits.

Le vent de nord-ouest souffla toute la journée avec tant de violence, qu'il avait déchiré notre halte précédente une de nos iourtes ; il dessécha l'herbe qui, depuis le printemps, avait atteint une hauteur de trois pouces. Depuis cinq stations, nous ne trouvions plus de bons pâturages ; nos bestiaux en souffraient beaucoup.

Vers le soir, une caravane mongole de quarante chameaux qui transportait de l'Ourga à Khalgan des marchandises de Kiakhta, s'arrêta en face de ^{p2.398} nos iourtes. Les chameaux étaient extrêmement maigres, et nous apprîmes avec le plus grand regret que les lieux que nous allions parcourir étaient entièrement dépourvus de pâturages.

13 juin. — La chaleur fut accablante ; un vent du midi s'éleva vers le soir ; le ciel se couvrit à l'ouest de nuages, qui nous faisaient espérer de la pluie. Vain espoir !

Le lendemain, au lever du soleil, le froid était piquant ; le temps un peu couvert. Bientôt le soleil, en se levant, rendit la chaleur à l'atmosphère. Heureusement l'air fut rafraîchi par un vent de sud-ouest.

On partit à sept heures du matin, on traversa une steppe graveleuse et unie. Au bout de huit verstes, on trouva le mont *Kharàtou* (à voir de loin) ; assez loin du chemin, il y avait des iourtes éparses, entourées de bestiaux, et surtout de chameaux. A sept verstes plus loin, nous descendîmes dans une profonde vallée,

Voyage à Pékin

dont le sol était argileux ; c'était un désert qui offrait l'image de la désolation ; il n'y avait ni herbes, ni eau. Cette vallée s'étend à cinq verstes jusqu'à *Irén*, station à gauche de la route, entre des rochers ; il y a un puits dont l'eau est salée. Plus loin, à l'est, au-delà des collines sablonneuses, s'étend le lac salé *Irén noor*. Laurent Lange, qui a parcouru ces déserts dans le commencement du XVIIIe siècle, estime que ce lac peut avoir trois verstes de ^{p2.399} circuit ; il n'en a réellement que deux. Il appartient au vang des Baroun Sounit, qui permet aux Mongols de sa bannière d'en exploiter le sel. Une charge de chameau se vend sur place six tchin d'argent (environ 5 francs). Ce lac est sous la garde d'un dargoui et de quatre bochko. La sécheresse était cause qu'il y avait alors peu de sel ; après de fortes pluies, il est abondant.

A cette station, nos conducteurs sounit orientaux liment remplacés par un taïdzi de la même tribu, mais d'un autre somoun, ou escadron ; il devait nous accompagner jusqu'aux pays des Khalkha.

Il y a parmi les Sounit un grand nombre de taïdzi, ou nobles qui, par leur ignorance à soigner les bestiaux, et par l'illustration de leur race, pourraient, jusqu'à un certain point, être comparés à plusieurs descendants de familles célèbres de l'Europe ; ils sont les derniers rejetons d'une longue suite de princes. Outre le terrain qui leur est assigné, les bannières fournissent à un taïdzi de la première classe, ou terigoun, dix-huit ouvriers ; à un de la deuxième, douze ; à un de la troisième, huit ; à un de la quatrième, quatre. Les taïdzi de la cinquième classe appartiennent à la noblesse du degré inférieur et se rangent avec les simples Mongols. D'après un règlement qui est encore en vigueur en Chine, quand les taïdzi arrivent à Pékin, ils doivent présenter à l'empereur des moutons vivants, qu'ils louent souvent ^{p2.400} au marché. Quand l'empereur daigne les recevoir, il fait donner à ces taïdzi 10 liang en argent sur le trésor (le meilleur mouton ne se vend que 5 liang), deux mesures de riz et quatre pièces de nankin. Si l'offre est refusée, les taïdzi

Voyage à Pékin

n'obtiennent que 5 liang en argent et une mesure de riz. Cet usage, établi à l'époque où la Chine redoutait encore les Mongols, tombe de jour en jour en désuétude.

Plusieurs Sounit, qui habitent ces lieux, portent des chapeaux d'été chinois, faits en racines de bambou. Les Mongols de Khalkha dédaignent cette parure étrangère.

Le 15, à sept heures du matin, nous partîmes. On fit route au nord, et on gravit sur une éminence ; deux verstes et demi plus loin, on parcourut une plaine jusqu'à une montagne, sur le sommet de laquelle s'élève un obélisque. Les deux verstes et demi que l'on fait sur cette montagne sont très fatigants, à cause des pierres pointues dont la route est parsemée. Au-delà commence une longue plaine sablonneuse entrecoupée de bons herbages ; le reste du chemin se fait en suivant les cantons d'une montagne qui s'étend à douze verstes jusqu'à *Koutouï*.

Cette route était beaucoup plus fatigante et plus dépourvue de pâturages que celle d'Argali, qui est plus à l'est. Cette disette d'herbe tient à la grande élévation du sol ; il est pierreux et on n'y ^{p2.401} passe ordinairement en toute saison, qu'en chariots ou à cheval. C'est également la route des bestiaux que l'on va vendre à Khalgan ; ceux-ci gâtent les pâturages.

Comme la lune ne parut pas dans la nuit du 16 juin, nous ne pûmes songer à partir qu'à huit heures du matin, mais la chaleur devint très forte. Le départ fut retardé jusqu'à l'après-midi.

Le voyage jusqu'à *Tougourik* (petit cercle), station prochaine, fut aussi fatigant que la veille. Au troisième verste, à gauche du chemin, il y a un puits profond, dont l'eau est bonne ; vis-à-vis, on voit un lac entièrement desséché. Croirait-on que, dans ces lieux stériles, nous vîmes plusieurs iourtes ! Habitations de la misère la plus complète.

Au bout de sept verstes, nous descendîmes par des rochers, à l'ouest, dans une vallée sablonneuse et étroite, qui traversait notre

Voyage à Pékin

route ; il y a un puits. De là, jusqu'à la station, nous passâmes par des collines, couvertes d'un gravier noirâtre et de fragments de rochers. Au loin, à l'est, on distingue les murs blancs du temple *Soudjò Soumè*, situé aux pieds de la montagne. Ce temple est habité par un lama qui l'a fondé ; il se nomme Daläi khoutoukhtou, et est âgé de quatre-vingts ans. Les lieux bas étaient couverts d'excellentes herbes ; chose nouvelle pour nous. Descendus dans une grande vallée, entourée de montagnes, nous trouvâmes tout près de la route un ^{p2.402} puits profond, dont l'eau était fraîche et fort bonne.

Le vent du sud, qui avait commencé à minuit continua à souffler pendant toute la journée ; on resta en place.

Vers l'est, un lac desséché se remplit d'eau après de fortes pluies ; il y a dans les montagnes de ces lieux un grand nombre de lacs pareils.

Nous reçûmes la visite d'un marchand chinois, qui arrivait à pied de l'Ourga ; il était natif de la province de Chan si, et depuis longtemps en relations de commerce avec l'Ourga et Kiakhta. Ayant perdu de grosses sommes au jeu, il allait, par Khalgan, chez son frère aîné pour lui demander des secours ; il nous apprit que nous étions attendus à la première station du territoire des Khalkha par le toussoulakhtchi Idam dzap, ancien et dévoué guide des missions russes.

La matinée du **18 juin** fut fraîche ; le vent d'est soufflait. A onze heures avant midi, nous arrivâmes à Khaïlâssoutou.

On voyage d'abord dans des collines sablonneuses, d'une étendue considérable ; il fut difficile d'y gravir. A huit verstes, nous atteignîmes un coteau très étendu, et composé d'argile rouge ; il incline vers le nord ; de grandes vallées le séparent dans la direction de l'est à l'ouest des montagnes plus éloignées. A quatre verstes plus ^{p2.403} loin, nous descendîmes dans une plaine salée, où nous parcourûmes les six derniers verstes.

Voyage à Pékin

La vallée était couverte de fétus panachés ; il n'y poussait pas d'autres plantes bonnes pour les animaux. Ces lieux, entourés de montagnes, sont d'un aspect agréable. A deux verstes environ de la station, à l'est de la route, on voit les ruines d'un temple en bois ; le lama qui le construisit mourut avant de l'avoir achevé ; personne ne voulut le terminer. Faute de pâturages, la route est dénuée d'habitations ; il y en avait quatre bien chétives, près de la station.

A deux verstes environ de cette station, les montagnes de l'ouest étaient couvertes d'ormes qui paraissaient de loin comme des points noirs. Dans un des grands enfoncements des rochers, nous trouvâmes trente arbres et un puits avec de bonne eau, qui sort du roc ; des abricotiers croissent en plusieurs endroits sur les hauteurs ; au sud s'ouvre une grande plaine ; les montagnes bleuâtres qui environnent au loin ce canton offrent un coup d'œil agréable et majestueux. Au nord, un chemin étroit et sablonneux se partage et conduit à des habitations peu éloignées. De jeunes filles mongoles vinrent chercher de l'eau au moment où nous étions près du puits. En nous voyant, elles furent d'abord embarrassées, mais bientôt nos compliments en langue mongole, un peu libres, selon l'usage des steppes, dissipèrent leurs ^{p2.404} craintes. Notre conversation avec elles se prolongea assez longtemps, et nous nous séparâmes avec la promesse, de notre part, de les retrouver dans quelques années au même lieu.

Trouver des ormes (en mongol, khailàsou), dans des steppes stériles, nous parut une espèce de prodige ; cela prouve qu'il ne serait pas difficile d'introduire l'agriculture dans ces régions, et que la tentative serait couronnée de succès.

Un vent violent d'est souffla pendant toute la nuit ; au lever du soleil il plut, mais le vent chassa bientôt les nuages.

Nous arrivâmes à *Gachouïn*, première station dans le territoire de Khalkha.

Nous continuâmes notre route vers le nord-est, par la même

Voyage à Pékin

vallée qui s'étend au-delà de Khaïlâssoutou ; ensuite nous tournâmes au nord, et après avoir passé un petit camp, nous parcourûmes neuf verstes, tantôt par des hauteurs pierreuses, tantôt par des vallées ; la dernière était grande ; un ruisseau l'arrosait autrefois ; actuellement il est. à sec ; les herbes y abondent. Nous y vîmes des iourtes de Mongols.

Après avoir fait de cette manière quatorze verstes, nous nous approchâmes du mont *Oulàn khadà*, qui sépare le pays des Sourit de celui des Khalkha. Oulàn khadà en mongol, signifie rocher rouge ; et en effet, ce mont est composé, en grande partie, de granit rouge. Dans le creux ^{p2.405} des rochers croissent des ormes. Il y avait un grand nombre de iourtes au pied de la montagne.

Un verste avant la station, nous fûmes reçus par notre ancien ami, le toussoulakhtchi Idam. A notre arrivée, il nous invita à venir dans sa iourte, où il nous traita de la manière la plus amicale avec du thé en briques, des *ourma* (prunes sèches), des *khoroût*, des *bissalàk* (fromages secs), et du mouton. Nous apprîmes de bonnes nouvelles de notre patrie. Après avoir passé une heure chez lui, nous gagnâmes nos iourtes dans le voisinage desquelles il y avait deux puits, dont l'eau était salée.

@

CHAPITRE XIX

Voyage à travers la partie méridionale du pays de Khalkha jusqu'à l'Ourga

@

p2.406 La nuit fut froide ; **le 20 juin**, il souffla un vent violent du midi.

Au lever du soleil, **le 21**, il tomba une petite pluie ; à dix heures du matin, nous partîmes. A sept verstes de Gachouñ, on arriva au sommet d'une montagne d'où nous vîmes la vallée de Gachouñ dans toute son étendue. Nous parcourûmes ensuite quatre verstes entre des collines, ayant à notre droite une chaîne de rochers, nommée *Dzaboùk oulàn dabà*, qui se prolonge vers l'est. Nous descendîmes par une pente roide dans une grande plaine où nous rencontrâmes une caravane chinoise ; elle allait de Khalgan à l'Ourga, avec cent cinquante chariots, attelés chacun d'un bœuf, et chargés de thé en briques. Les voituriers étaient des Mongols du district des Tsakhar ; ils prenaient pour le transport 1 liang et 4 tchin en argent, pour cent kin pesant (3 ½ pouds). Cette caravane était depuis quarante jours en route, et se reposait depuis six jours dans ces lieux.

p2.407 Cinq verstes plus loin, nous approchâmes d'un rocher, nommé, en mongol, *Erdenî obò* (monceau précieux), qui ressemble à un grand édifice en ruine. Un autre rocher est plus loin, à l'est ; des éminences considérables se prolongent vers l'ouest ; une partie consiste en argile rouge. Il y a un puits à Erdenî obò. Pendant huit verstes, le terrain est argileux ; ensuite, la route est égale. Nous rencontrâmes un grand nombre de Sounit revenant de l'Ourga, où ils étaient allés adorer le khoutoukhtou ; ils étaient depuis neuf jours en route.

Nous atteignîmes enfin des montagnes qui barrent, en quelque sorte, la route ; il y croît des ormes. A l'extrémité d'un défilé, nous trouvâmes *Oudé*, station située près d'un puits dans une vallée

Voyage à Pékin

pierreuse, entourée de montagnes. Le toussoulakhtchi nous régala à notre arrivée de thé en briques, de lait, etc. Nous reçûmes de pareilles preuves d'hospitalité de la part des Khalkha jusqu'à notre arrivée à Khiakhta.

Oudé, en mongol, veut dire *porte* ; nom dû au défilé par lequel on entre dans les montagnes. Au commencement de ce voyage, il a été question d'un district chez les Khalka et les Sounit, sur la route d'*Argali*, ou d'hiver, qui porte le même nom.

On dit qu'au nord de ce défilé, on entre dans le Gobi, steppe dépourvue d'eau, de bois et d'herbes, qui s'étend à deux cent quatre-vingts ^{p2.408} verstes jusqu'aux habitations des Tsakhar nomades. Nous rencontrâmes aussi de ces espaces graveleux et pierreux dans le voisinage de la Tôla. Les Chinois appellent le Gobi *Cha mo* (steppe sablonneuse) ; nom qui, selon moi, convient mieux à la partie sablonneuse qui traverse sur une largeur d'environ cent vingt-cinq verstes les habitations méridionales des Sounit jusqu'à la route de *Khoudjîr oussoù*, ou *Mingàn*, qui mène à *Ougoundyîn khachàtou*, et sur la route d'*Argali*, de *Sain oussoù*, à *Elesoutoù*.

A onze heures, la chaleur fut extrême ; le vent chassa les nuages, et depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, un vent violent remplit l'air de nuages de poussière.

N'ayant plus rien à donner à nos conducteurs mongols, j'envoyai demander au bitkhéchi Fou laoyé la permission de leur offrir de l'argent ; il n'y voulut pas consentir ; à peine mon messenger était de retour, que le vieux nerbe du bitkhechi vint me proposer de lui acheter une douzaine de tabatières mongoles en composition, qui imite les pierres précieuses ; le bitkhechi les avait apportées de Péking. Il fallut bien consentir à cet arrangement ; je payai pour chaque tabatière 4 zolotniks en argent. Les Mongols les reçurent avec plaisir.

^{p2.409} Le lendemain, on fit halte à *Séoudji* ; le vent d'ouest souffla toute la journée.

Voyage à Pékin

Deux routes conduisent d'Oudé à l'Ourga ; l'une allant droit au nord et passant devant le mont *Darkhàn*, qui est à deux cents verstes au sud de l'Ourga, est fréquentée par les caravanes chinoises à chariots. Notre mission l'avait prise en 1808 ; l'autre va vers le sud. Pour égaliser les corvées des bannières, l'administration mongole avait ordonné que la mission actuelle suivrait la seconde route qui est la continuation de celle de *Goundjòu dzam*, ou la route des princesses.

Au bout de vingt-huit verstes, la route est traversée par des collines et se partage en deux, dont l'une va un peu à l'est, l'autre en droiture à une montagne pierreuse. Le chemin jusqu'ici avait traversé des terrains marécageux, hauts, couverts d'herbages et sablonneux. L'abondance du quartz blanc ferait croire que l'on chemine sur du marbre. Nous vîmes de gros blocs de granit à *Dolôdo*, à six verstes d'Oudé ; il y a deux puits profonds, dont l'eau est trouble et peu abondante. Une vallée était couverte de *dérissoù* et de *boudourgoùna*. Deux verstes avant d'arriver à la station, les montagnes sablonneuses, où il y a de gros tas de marbre blanc et gris, rendent la route très fatigante. A l'est de la station, on voit le mont *Adzargà* (étalon) ; il est de couleur noirâtre ; au pied de collines de marbre blanc qui se prolongent assez loin, il y a un ^{p2.410} puits, dont l'eau est la meilleure que nous ayons rencontrée dans les steppes ; la vallée était couverte de iourtes mongoles, et de troupeaux nombreux de moutons et de chèvres.

Sendji est tenu par des Chabi, ou serfs, qui dépendent d'un couvent. A l'ouest, s'élève le temple du lama *Noïn khoutoukhtou*.

Le 23, dans la matinée, le vent souffla de l'est ; il était très froid ; à deux heures après midi, le ciel se couvrit ; la pluie tomba jusqu'au soir.

Le jour suivant, on atteignit *Oulàn khoudoùk*.

A six verstes de *Sendji*, le terrain s'élève ; au loin, à l'est, on aperçoit le mont *Kéktchin*, et plus près, le *Tsagàn tougourîk* ; on

Voyage à Pékin

longea ensuite le mont *Chouboutyïn kharà*, qui est pointu et isolé. Plus loin, à l'est, le mont *Chanagà* (l'abreuvoir). Les vallées étaient larges ; on voyait à leur surface de grands espaces couverts de sel des steppes (koudjir) en efflorescence ; les pentes des montagnes montraient des cornalines et des agates. A onze verstes de Sendji, on aperçoit, à gauche du chemin, le promontoire de la chaîne de montagnes appelées, par les Mongols, *Ourgoûn oulàn* (étendues rouges) ; à ses pieds est un puits, dont l'eau est fraîche ; dans le voisinage, on remarque un orme, le dernier que nous ayons vu sur cette route. Les environs étaient couverts d'herbages et offraient un aspect assez agréable. Huit verstes plus loin est le mont *Oudoyïn oolà*, dont le sommet se ^{p2.411} présente comme un rempart. A l'extrémité d'une vallée étroite, nous arrivâmes à la station, dont les trois puits contenaient de l'eau trouble ; une grande plaine voisine, couverte d'argile rouge, donne le nom à la station *Oulàn khoudoûk* (puits rouges).

25 juin. — La route fut moins montagneuse. A moitié chemin environ du puits d'*Oudzoûr*, nous vîmes des troupeaux de bœufs et un oulous (camp) mongol. Jusque là, le sol est graveleux ; le reste de la route est couvert de grandes collines de sable. Le chemin incline au nord ; à trois verstes, en avant de la station, on rencontre un grand nombre de marais salants et de lacs.

Cette plaine marécageuse est couverte de tas de sable, où croissent le *robinia pygmæa* et le *derissoû*, qui, agités par les vents, ont un mouvement ondulatoire, comme le blé. Le *derissoû* forme des buissons, hauts de cinq pieds et plus ; il y a aussi quelques roseaux grêles. — Les lièvres, les grues et les canards sauvages sont très communs dans cette plaine.

Il fit très chaud ; le lendemain, le vent d'est souffla le matin, et cessa vers le soir ; nous restâmes en place. Des lama et des Mongols de la classe inférieure passèrent pour aller à un obò, en grande réputation. De même que les Bouriates et les Toungouses de la Sibérie, ils se rassemblent dans un temple une ou deux fois,

Voyage à Pékin

pendant l'été. Les lama y récitent des prières ; les ^{p2.412} chefs de famille donnent des fêtes suivies de divertissements, tels que courses de chevaux, lutttes, tir aux flèches, etc. Cette réunion dure cinq jours et plus.

L'anniversaire du jour de la dédicace d'un obò est un jour de fête pour tous les habitants qui ont contribué à sa construction.

27 juin. — Nous traversâmes une plaine couverte de bons herbages ; le sol graveleux offrait une espèce de pierre à fusil. A douze verstes notre route rejoignit celle de *Darkhàn* ; on compte de là dix verstes jusqu'au puits *Khadàïn khochoù* ; ce fut là où s'arrêta Laurent Lange avec sa caravane, le 24 octobre 1727.

Nous vîmes sur une colline, au nord, et près du puits *Khadàïn khochoù*, les tentes bleues du Gheghén, ou khoutoukhtou, des Bârin ; il allait en pèlerinage au saints lieux de l'*Ou thaï chan*, montagne dans le Chan si, en Chine, où il y a un grand nombre de temples de Foé ; le dernier khoutoukhtou de l'Ourga termina ses jours dans un de ces temples.

Parmi les collines où nous devons passer, il y en avait qui abondaient en pierres rougeâtres, ce qui a fait donner le nom d'*Oulàn tologòï* (colline rouge), à la station suivante. L'herbe y était bonne, mais les puits étaient trop éloignés, et leur eau était trouble et peu abondante.

A cette station finit la bannière du ^{p2.413} *Merghen vang*, de la domination du Touchétou khan, qui commence à *Gachouùn*, à la frontière sud de Khalkha et du pays des Sounit. La station d'Oulàn tologòï, et les suivantes, sont dans le district de *Djandjoun beilé* de la domination du Tsétsen khan ; mais pour égaliser les corvées, elles sont entretenues par la bannière du *Khardàl dzassak*, qui se trouve également dans le territoire du Tsétsen khan, à l'est, au-delà de la route de *Darkhàn*, près du mont Noïn. Le pays occupé par cette division s'étend jusqu'à l'Ourga, et même jusqu'à la frontière russe. Les Mongols de ces lieux sont riches en chameaux et en moutons.

Voyage à Pékin

Le 28 nous arrivâmes à *Ouidzyn* ; à mi-chemin, on passa près du puits de *Bou darîn boulàk*.

Le puits de la station est profond, situé au milieu d'une cavité entre des blocs de granit et des collines de sable, couvertes de fétu panaché ; l'eau en est bonne, mais par la négligence des Mongols, les ordures des bestiaux, que l'on mène boire à ce puits, y coulent et communiquent à l'eau une très mauvaise odeur ; il fallut donc le faire nettoyer et l'entourer de pierres et de sable, afin d'empêcher la nouvelle eau de se mêler avec les saletés. Ce n'était pas la première fois que nous étions obligés de recourir à ce moyen.

Le lendemain, un violent tourbillon de vent remplit l'air de poussière, en se dirigeant du nord ^{p2.414} au sud ; ensuite il plut, et nous vîmes au loin des éclairs.

Le 30, le vent d'est fut très froid.

La steppe ne changea pas d'aspect ; il n'y avait pas une habitation. A mi-chemin, s'élève le mont *Khongòr*, surmonté d'un obò en quartz blanc ; on découvre, au loin, une chaîne de montagnes d'une hauteur médiocre.

Nous rencontrâmes en route un lama et un Mongol-Khalkha ; ils étaient allés à l'Ourga rendre leurs hommages au Gheghén. Ils nous dirent que les quatre stations prochaines étaient dépourvues d'herbages.

La station de *Boukhàïn mo ossou* est près du *Boukhà-oola* (montagne du bœuf).

Mo oussou, signifie mauvaise eau ; en effet, le puits qui est à un demi-verste, au sud, étant entièrement découvert, donne une eau sale et nauséabonde. Ce qu'il y a de pire, c'est le manque d'herbe pour les bestiaux. Les vallées sont aussi stériles que les montagnes, sur une desquelles on voit un très grand obò en quartz blanc.

Boukhàïn mo oussou est presque parallèle avec le canton

Voyage à Pékin

d'*Olòn-bàïchin*, sur la route d'Argali, a une journée de route : un des Mongols qui avait passé dix ans sur la frontière vis-à-vis de notre poste de Tchindant Touroukouïev, savait plusieurs mots russes, qu'il prononçait assez mal. L'existence de ces gens est très pénible ; ceux-ci ^{p2.415} avaient été obligés, pour remplir une commission, de quitter leurs habitations, situées sur les bords du Kheroulun, et éloignées de près de cinq cents verstes de ces lieux.

Cette station, et la prochaine, sont dans le pays de Djandjoun beïlé, qui en comprend huit autres ; leur entretien est aux frais de la bannière du Khardàl beïssé.

1^{er} juillet. — Au lever du soleil, la température était aussi froide qu'au mois de septembre ; le vent du nord souffla jusqu'à neuf heures du matin ; il s'apaisa ensuite.

Partis à cinq heures du matin, nous arrivâmes à onze heures à *Mogòïtou* (plein de serpents).

Nous avons marché à l'ouest par des vallées et des montagnes. A quatre verstes, nous vîmes, à droite, un lac entouré de plusieurs iourtes ; plus loin, à l'est, les sommets de la chaîne des monts *Gourbàn Màndal*, dans le pays des Khalkha. On aperçoit à mi-chemin la trace de deux lacs desséchés, et un demi-verste plus loin, un rocher de marbre blanc.

La petite vallée de la station est entourée de hauts rochers, coupés de veines de marbre blanc et gris. L'eau, dans une fosse découverte, était si mauvaise que les chevaux même n'en voulurent pas boire.

Le lendemain, nous fîmes halte à *Khodòdo*, ^{p2.416} après la journée la plus ennuyeuse de notre voyage ; tout le pays que nous parcourûmes était désert et stérile. Heureusement à mi-chemin se trouva un puits de bonne eau. A vingt verstes, à l'est de la route, on découvre l'*Otsòl*, montagne très haute, et au nord de laquelle sont les habitations de Djandjoun beïlé, qui possède des grands terrains, dans le territoire du Tsètsen khan ; ces possessions sont

Voyage à Pékin

renommées chez les Khalkha pour la richesse de leurs habitants et pour la beauté des bestiaux, notamment des chevaux. Les montagnes que nous traversâmes étaient de granit rouge, de quartz et de marbre blanc et gris.

A trois verstes, avant Khodòdo, la route de *Goundjoù djam*, qui, depuis Oudè, se dirige à l'ouest, tourne brusquement au nord. Nos iourtes étaient dans une vallée étroite, dominée à gauche par le mont Naradà (du soleil), couronné d'immenses rochers de granit. Le sol est sablonneux, mêlé d'argile ; les herbes étaient desséchées ; le dérissou abondait ; il y avait vis-à-vis de nos iourtes deux puits avec de bonne eau.

Cette station, ainsi que la prochaine, sont entretenues par la bannière d'Akhaï koug, directeur de police de l'Ourga.

A six heures du matin, le froid était très sensible ; nous arrivâmes au puits de *Khapkhaktoù* à une heure après midi. (Vingt-cinq verstes.)

Tout près de Khodòdo, la route se dirige vers ^{p2.417} le nord-ouest. A mi-chemin, nous rencontrâmes un puits dont l'eau était bonne ; dans le voisinage, un petit ruisseau coulait au pied d'une colline. Six verstes plus loin, le mont *Otsòl* s'offrit à nos regards ; à une certaine distance, au nord-est, passe la grande chaîne des monts *Sansàr*, d'où la vue embrasse un immense horizon.

La route fut entrecoupée de vallées et de montagnes ; l'une des premières abondait en cornalines, calcédoines, etc.

Le puits de *Khapkhaktoù* est voisin d'un lac desséché ; la terre s'y était éboulée ; nous pûmes en tirer à peine assez d'eau pour boire.

L'herbe manquait ; néanmoins il y avait des plantes aux trois dernières stations, surtout l'ail sauvage.

Le 4, nous parcourûmes quatre verstes sur les pentes des montagnes jusqu'au puits de Boulén, situé à droite de la route, au

Voyage à Pékin

pied d'une montagne ; il y a un petit lac, ou plutôt un marais, et à cent toises plus loin, une source d'eau douce. Ensuite, on gravit pendant cinq verstes, par un sentier étroit, sur des hauteurs d'où l'on découvre de nouveau l'*Otsòl*, et plusieurs autres montagnes qui bornent l'horizon. A quatre verstes plus loin, dans une vallée profonde, est le puits de *Gachouùn*. Au nord, au pied des montagnes, il y avait plusieurs iourtes, et de nombreux troupeaux de moutons, de chameaux, etc. Au-delà, il fallut ^{p2.418} escalader une montagne haute et roide, et dix verstes plus loin, nous arrivâmes au puits de *Dzamyïn oulàn khoudòuk* (puits rouge de la route). Dans le voisinage de cette station, il y a plusieurs iourtes de Mongols nomades ; ils sont attirés dans ces lieux par l'abondance de l'eau et des pâturages. L'ail sauvage y abonde ; cette station, ainsi que la suivante, sont entretenues par la bannière du Djandjoun beïlé ; il est inspecteur des troupes du Tsétsen-khan. Il y a un Djandjoun dans chaque khanat khalkha ; ils sont sous les ordres d'un dzianghiun en chef, ou inspecteur-général mandchou, qui réside à Ouliasoutaï, et commande toutes les troupes khalkha, et principalement celles qui sont postées sur la frontière russe ; en cas de guerre, il se met à leur tête. Ces sous-inspecteurs sont obligés d'aller tous les trois ans à Ouliasoutaï pour affaires de service, et y passent quatre mois, Cette année-ci c'était le tour du Djandjoun beïlé (*djandjoun* veut dire, en mandchou, fonction, et *beïlé* désigne le rang d'un prince de la troisième classe) ; une maladie l'en ayant empêché, il fut remplacé par le *Khardal beïsé* (prince de la quatrième classe).

5 juillet. — On resta en place ; le temps était frais. Le bitckhéchi fut obligé de convenir des inconvénients de notre manière de voyager. Il est difficile de se procurer des bestiaux assez forts pour aller, en automne, de Kiakhta à Khalgan, séparés ^{p2.419} par une distance de douze cents verstes, et très incommode de retourner, en été, par un chemin qui est très fatigant, à cause des hautes montagnes, des sables profonds et du manque d'eau et

Voyage à Pékin

de pâturages. Le bitkhéchi pensait qu'il serait plus convenable que les missions en partant de Péking se servissent de chevaux et bestiaux mongols.

6 juillet. — On suivit deux vallées, coupées par des montagnes. L'abondance des pâturages y avait attiré un grand nombre de Mongols ; nous comptâmes dans la première vallée jusqu'à vingt-cinq iourtes ¹, près desquelles paissaient des chameaux, des chevaux et des moutons. Nous y rencontrâmes également une foule de pèlerins, de la bannière du Merghen vang, qui revenaient de l'Ourga.

Le puits était à un demi-verste à l'ouest de la station ; l'eau en était trouble et les pâturages ne valaient pas ceux de la dernière station. Au loin, vers le sud-ouest, on aperçoit le *Dzalà*, haute montagne ; le mont Otsòl était encore visible vers le sud-est.

7 juillet. — Nous arrivâmes à Olòn-obò (beaucoup de monceaux) ; on y parvient par des vallées entrecoupées de collines. Nous vîmes en chemin ^{p2.420} quelques iourtes, et des moutons : sur le sommet du mont Olòn-obò, il y a plusieurs tas de pierres ; le puits de la station était en très bon état, et son eau bonne. Le sol est sablonneux et graveleux ; les cailloux sont de différentes couleurs. Au sud, dans une cavité, il y a deux puits ; l'un, à cause de sa mauvaise construction, fournit une eau trouble ; dans le voisinage, nous vîmes un grand nombre de iourtes, des milliers de moutons, et beaucoup de chameaux. Il y avait un orfèvre, sujet du Djandjoun beilé, qui, en peu de temps, fit pour notre toussoulakhtchi de jolis ornements en argent sur sa tabatière et sur la boucle de sa ceinture.

8 juillet. — Dans une vallée qui s'étend du nord à l'ouest, à un verste et demi de la station, nous vîmes plusieurs iourtes, et, après des hauteurs qui la terminent, le puits de *Tsaptchîr*, à gauche du chemin ; il est à peu près à six verstes d'Olòn-obò.

¹ La rareté de l'eau et des pâturages dans ces steppes oblige les Mongols à vivre dispersés. Chaque iourte est habitée par deux ou trois personnes.

Voyage à Pékin

Nous parvînmes ensuite au sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvrait au loin, dans le sud-est, les monts *Sansâr* et *Otsòl*. Il fallut ensuite traverser une grande vallée pour arriver aux monts *Baïn kharà*, dont la chaîne se prolonge de l'est à l'ouest : sur son flanc gauche, nous vîmes une trentaine de iourtes. On nous dit que les lama viennent dans ces lieux pour lire les *Nom*, ou livres de la loi. A l'ouest, au pied de la montagne, nous vîmes plusieurs iourtes, et le puits ^{p2.421} de *Dzoulghétou*, qui est bien construit, et dont l'eau est très bonne. Notre station était à un verste du puits, sur une colline, vis-à-vis du *Baïn kharà*, qui sépare le pays de Tsétsen-khan des possessions de Touchétou khan, situées vers le nord.

Les pâturages de cette station, quoique plus mauvais que ceux de la précédente, étaient pourtant assez verts, ce qui était surprenant après la sécheresse du printemps et l'extrême chaleur de l'été.

9 juillet. — A trois verstes, avant d'arriver à *Oulan noor* (lac rouge), les pâturages nous parurent très bons. Le sol sablonneux est couvert en plusieurs endroits de gravier fin ; tout annonçait le voisinage de contrées plus favorisées de la nature que les steppes méridionales de Khalkha et les territoires sablonneux des Sounit.

La station d'*Oulan noor* est à droite de la route, sur la pente septentrionale d'une montagne, entourée de tous côtés d'une vallée étroite, dont le fond se remplit d'eau pendant la saison pluvieuse ; actuellement il ne nous présenta qu'un grand cercle rougeâtre. L'eau du puits était bonne et fraîche.

La station est entretenue par la bannière de l'amban béisé, demeurant à *Ouliassoutaï* ; plus loin commence le territoire des *Chabi*, ou des sujets du *koutoukhtou*.

^{p2.422} Le vent d'est, qui avait été impétueux la veille, continua à souffler aujourd'hui avec la même force ; à midi, il tomba un peu de pluie.

Le lendemain, le vent du sud fut violent et chaud.

Voyage à Pékin

11 juillet. — On partit à deux heures du matin ; la lune était voilée par les nuages ; au lever du soleil, il tomba un peu de pluie.

Ce ne fut pas sans peine que, dans l'obscurité, nous franchîmes les hauteurs qui entourent la station ; ensuite, le chemin fut uni pendant douze verstes, jusqu'à la vaste plaine de Borghio, entourée de montagnes ; cette chaîne va tout droit du sud au nord, et termine la plaine. Dans le district de Verkhneïï Oudinsk, en Sibérie, et sur la rive gauche du Djida, il y a une autre grande plaine qui porte aussi le nom de Borghio, ou Borgoï.

Trois verstes plus loin, nous atteignîmes un petit campement ; à une distance de deux verstes environ, on découvrit le lac Khaïa. Les vallées étaient couvertes de riches pâturages ; nous n'en avons pas vu d'aussi beaux depuis la steppe de *Tsagan balgassoun*. On voyait de tous côtés des iourtes et des troupeaux nombreux de moutons, de chevaux et de bœufs ; sept verstes plus loin est le lac *Chakchoùr*. Ensuite nous parcourûmes trois verstes sur des collines qui, depuis la réunion des montagnes vers le sud, se prolongent en formant ^{p2.423} une chaîne très étroite à sommets hachés. Au bout de cinq verstes, nous arrivâmes aux habitations voisines du puits de *Borghio*, où nous fîmes halte ; nos taïdzi nous dirent que nous étions à la moitié de notre journée ; d'autres Mongols soutenaient qu'elle était de soixante verstes. Il est bon d'observer que si en route on demande aux Mongols, que l'on rencontre, quelle est la distance d'un lieu à l'autre, et s'ils répondent : *kholò* (loin), il faut entendre vingt-cinq verstes ; s'ils disent *oïrò* (près), quinze verstes et s'ils s'écrient d'un air joyeux *orikhòn* (très près). il reste à peu près encore sept verstes. L'habitant des steppes accoutumé à voyager à cheval, ne regarde pas à une distance de dix à quinze verstes de plus ou de moins, car il va tout droit à travers les vallées et les montagnes.

La bannière de l'amban beïssé nous avait destiné pour station ce lieu, qui est au pied du mont *Baïn àrik*, à l'ouest de la route ; mais les anciens de la bannière du Djònnon dzassak, désirant abréger leur

Voyage à Pékin

station, avaient supplié le toussoulakhtchi Idam de transporter la station à Oulan noor, où nous avons passé la nuit précédente, sous prétexte de la trop grande distance qui sépare *Bain kharà* de *Borghio*.

Pendant huit verstes, nous traversâmes une steppe unie, où la route était couverte d'herbes ; nous avons à notre gauche la chaîne des ^{p2.424} monts *Bain àrik*, et à dix verstes, à l'est, le *Bain tsokhto*, mont colossal, dont le sommet est de granit rouge. C'était le même que nous avons vu l'année dernière, le 28 septembre, en allant de *Gakhtsà khoudouk* à *Djirgalantou*. Nous passâmes ensuite à l'est du mont *Khaptçal*, et, après deux verstes, nous arrivâmes à notre station, située sur le flanc septentrional de ce mont, dans un ravin étroit, où se trouve un puits d'eau fort bonne fournie par une source qui sort d'un rocher ; il y avait près de nous deux misérables iourtes. De riches Mongols venaient de quitter ces lieux de crainte que l'on n'exigeât d'eux des bestiaux pour le transport de la mission ; ce que les anciens des stations ont l'habitude de faire.

Le lendemain, nous marchâmes droit au nord jusqu'à la gorge de *Khòloto*, où la route nommée *Goundjou dzam* se réunit à celle de *Darkhàn* ; mais nous allâmes par celle de *Narin dzam* (route étroite), qui incline plus vers le sud. Après avoir parcouru dans cette direction trois verstes jusqu'au vallon de *Bilghikè*, nous entrâmes dans une profonde vallée qui, du mont *Tsantou*, se prolonge du nord au sud, entre de hautes. montagnes ; nous y fîmes sept verstes au milieu d'excellents pâturages ; ces lieux ne sont habités que dans l'hiver ; ensuite, nous gravîmes pendant deux verstes sur le mont *Tsantou*, dont le sommet présente une longue crête. Près du chemin, il y a un petit ^{p2.425} obò ; les montagnes sont couvertes de rhubarbe sauvage. Nous rencontrâmes des lama qui venaient de l'Ourga ; ils nous dirent que le vang *Youngdoûng dordzi* était déjà revenu de *Khiakhta*.

Descendus dans la plaine de *Tsantou*, qui est arrosée par des ruisseaux coulant du nord à l'est, et dont le sol est salé, nous vîmes

Voyage à Pékin

un grand nombre de iourtes, et des troupeaux considérables, appartenant à un riche Mongol de la bannière de l'amban beïssé, qui possède jusqu'à deux mille moutons, mille chevaux, trois cents bœufs et plus de cent cinquante chameaux. Nous fîmes huit verstes dans cette plaine jusqu'à un rocher qui est vis-à-vis d'un autre ; ces deux rochers forment une espèce de défilé au nord de la plaine de *Tsantou*, qui est environnée de montagnes. A deux verstes plus loin, nous nous arrê tâmes au puits de *Khachàtou*.

Le bitkhéchi, Thou lao yé, fâché de ce que le toussoulakhtchi Idam lui avait fait faire la veille une si longue traite, pria nos étudiants de lui rédiger en mandchou, qu'il ignorait, un rapport au tribunal sur le désordre où il avait trouvé la distribution des stations dans la principauté de Khalkha : je leur conseillai de ne pas se mêler de ces disputes.

La station de *Khachàtou* est entretenue par les Chabi. Vers midi, nous pouvions encore découvrir les trois cimes pointues du mont *Baïn tsokhtò*, p2.426 et dans le nord, le mont Khan oola, qui domine l'Ourga.

Cette station ressemble à un grand village ; le concours des Mongols y est considérable ; on y voit des iourtes, de nombreux troupeaux de chevaux, de moutons, de bœufs et de buffles. Le puits est abondant, bien entretenu, très profond, large et garni dans l'intérieur de planches de pin.

Plus de mille chevaux, faisant partie des troupeaux innombrables du Ghéghen koutoukhtou, paissaient dans ces lieux ; il y en a de très beaux, mais aussi beaucoup de vieux ; on nous assura qu'ils ne se laissent point toucher ; on ne les monte et ne les change pas. *Khachàtou* est habité par plusieurs lama qui surveillent les troupeaux du Ghéghen ; ils sont grossiers et hautains envers les étrangers, comme avec les Mongols.

On nous avait dit qu'il y avait dans les environs de l'Ourga des buffles velus du Tibet (*bos grunniens*) ; il y en a de noirs, de

Voyage à Pékin

blancs, de gris et de bais-bruns. Leur corps est long et gros ; le milieu de leur dos paraît enfoncé, parce que le col et le derrière sont couverts d'un poil très haut ; ils ont la tête petite ; il y en a qui ont des cornes, le col mince et court, les pieds et la queue également courts ; à la crinière, le poil est court, mais sur le ventre, sur les parties supérieures des jambes, et à la queue, ces bœufs ^{p2.427} ont des crins épais d'un quart d'archine de longueur. Les Chinois se servent de ce poil pour les houppes des bonnets d'été, celles de leurs drapeaux, etc. ; mais ils n'y emploient que le poil blanc. La plus grande partie vient du Tangout ; on le teint à Hang tchéou, capitale de la province chinoise de Tche kiang, renommée par ses manufactures de soie et autres. Ces bœufs ne mugissent pas, ils grognent comme les porcs. On les rencontre sauvages et domestiques sur les frontières occidentales de la Chine, dans tout le Tangout et au Tibet.

Il fit très froid le **14 juillet** ; nous fîmes six verstes à l'ouest, dans la plaine de *Tsantou* jusqu'au mont *Ouneghetou*, qui la borne au nord. Après avoir longé le pied occidental de ce mont, nous entrâmes dans les gorges du *Baïn tologoï* (riche colline). Deux routes mènent de la station *Khachàtou* à *Seoudji* ; l'une va à l'est de la gorge, et l'autre à l'ouest. Pour éviter la montée du *Salkitou*, qui est très difficile, nous passâmes par la première, qui est la plus courte. Le ravin abonde en herbes ; on n'y voyait ni habitations, ni puits ; elle n'est habitée qu'en hiver.

Nous y cheminâmes pendant dix-sept verstes au nord jusqu'au *Salkitou* (orageux), très haute montagne ; la rhubarbe croît dans les fonds. Les marmottes y sont nombreuses. Les Mongols en mangent la chair, et le poil leur sert à garnir les ^{p2.428} manches de leurs robes et leurs bonnets d'hiver. Le voyageur Bell, en parlant de la quantité des marmottes et de l'abondance de la rhubarbe, aux environs de l'Ourga, dit que, dans les endroits où il n'y a qu'une douzaine de touffes de rhubarbe, on trouve à peu de distance des terriers couverts de feuillages. Il est possible, continue-t-il, que les

Voyage à Pékin

marmottes se nourrissent des racines et des feuilles de cette plante ; mais il est plus probable que l'ordure qui s'amasse autour des racines de cette plante contribue beaucoup à sa croissance, et que la terre fouillée souvent par les marmottes devient favorable à la propagation de ses graines.

Nous découvrîmes enfin le mont *Khan oola*, qui se fait d'autant plus remarquer, qu'il se présente le dernier dans la Mongolie, en venant du nord, et le premier, en venant du sud, qui soit couvert de bois. Depuis le pied du *Salkitoù*, nous marchâmes longtemps entre des monts connus, en Mongolie, sous le nom de Khinggan ; à cette chaîne appartient le mont *Khan oola*. C'étaient les plus hauts que nous eussions traversés depuis *Tsagàn balgassoù* ; ils s'élevèrent graduellement depuis deux stations. Au bout de cinq verstes, nous parvînmes à un chemin ferré ; puis tournant à l'est, nous gravâmes, avec beaucoup de difficulté, sur le mont *Seoudji*, un des plus hauts de la chaîne ; nous en descendîmes pendant deux verstes, par une pente extrêmement roide et assez dangereuse ; ^{p2.429} nous arrivâmes enfin à la station de Seoudji, où nous trouvâmes une bonne eau.

L'horizon est borné de tous côtés par des montagnes ; le *Khan oola* est la plus haute. Les forêts qui le couvrent sont regardées comme sacrées par les Mongols. A notre arrivée, des Khalkha amenèrent des troupeaux de bons chevaux, ils venaient les offrir aux génies tutélaires qui habitent les sommets du *Khan oola*.

A trois heures, il tomba pendant une heure une pluie mêlée de grêle.

Nous vîmes passer un grand nombre de Mongols, qui allaient adorer le Ghéghen khoutoukhtoù de l'Ourga.

Le lendemain, après avoir parcouru six verstes et demi vers le nord, nous escaladâmes le *Chirdyktou*, montagne escarpée. On raconte que Galdan, khan des Dzoûngar, poursuivi par l'armée de l'empereur Khang hi, perdit sur ces montagnes ses bagages, et

Voyage à Pékin

même les feutres dont ses chameaux étaient couverts. *Chirdyk* veut dire, en mongol, feutre piqué.

Après avoir fait huit verstes, à l'est, nous arrivâmes au ruisseau de *Chirdyk* qui, au sud-est, sort d'une partie du *Khan oola*, couverte de bois touffus.

Nous rencontrâmes le taïdzi *Aynùchi ouidzyn* des *Khalkha*, qui nous avait accompagnés l'année dernière pendant cinq stations. Il revenait de chez ^{p2.430} le Touchétou khan, qui habite sur la *Sélangga* ; instruit de notre arrivée à l'Ourga, il fit un détour d'environ deux verstes pour nous voir.

La station de *Koùl*, où nous arrivâmes après avoir longé, pendant cinq verstes au nord, le pied oriental du *Khan oola*, a été établie sur la route du *Darkhàn*, pour l'expédition des dépêches envoyées de l'Ourga aux bannières qui campent dans les steppes. Dans les cavités du *Khan oola* il y a des corps de garde (*tsagdà*), pour empêcher de gravir sur ce mont. Les rives du *Koùl* étaient couvertes de tentes et de chevaux, appartenant à des adorateurs du *Ghéghen koutoukhtoù*, qui, des contrées les plus éloignées de la Mongolie, et même de *Dolon noor*, près de *Khalgan*, étaient accourus à l'Ourga. Depuis *Koùl* jusqu'aux rives de la *Tôla*, nous parcourûmes six verstes sur la route du *Darkhàn*. Nous aperçûmes, avec la plus grande satisfaction, les eaux rapides de la *Tôla* ; elles marquaient la limite des steppes désertes que nous venions de traverser. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes sur la rive gauche de cette rivière, où nos bagages nous avaient devancés.

Le *toussoulakhtchi* *Idam* nous avertit que les membres du *yamoun* de l'Ourga désiraient que la mission ne fit point son entrée aujourd'hui, parce que rien n'était préparé pour la recevoir. Nous nous y opposâmes parce qu'il n'y avait ^{p2.431} point de iourtes sur les bords de la *Tôla*, à cause de la pauvreté des habitants ; et, de plus, nos bestiaux n'auraient pu trouver à y pâturer. Il fut donc décidé

Voyage à Pékin

que nous continuerions notre route ; à cinq heures du soir nous arrivâmes à l'Ourga.

Le dzakirokhtchi Darma dzap, accompagné de vingt cavaliers mongols, armés d'arcs et de flèches, vint à notre rencontre. Trois iourtes étaient préparées dans la cour russe ; l'une fut occupée par le bitkhéchi du tribunal de guerre de Péking, qui était porteur du manifeste de grâces du nouvel empereur pour la ville de l'Ourga. Il devait aller ensuite avec ce manifeste à *Ouliassoutaï* et à *Khobdò*.

Quatre autres iourtes destinées à nous recevoir furent élevées en notre présence comme cela s'était déjà fait auparavant.

Bientôt je reçus la visite de Tanbaï, bitkhétchi du yamoun de l'Ourga, et d'un khia (aide de camp) du vang, de la première classe, ayant un bouton opaque et une plume de paon sur son bonnet. Ils nous félicitèrent au nom du vang et de l'amban sur notre heureuse arrivée, et nous annoncèrent que le gouverneur de l'Ourga recevrait la mission le lendemain. Ils allèrent ensuite chez l'archimandrite.

@

CHAPITRE XX

Séjour à l'Ourga. — Départ de cette ville pour Kiakhta.
Retour en Russie

@

^{p2.432} Nous achetâmes au maïmatchin de l'Ourga les objets dont nous voulions faire cadeau à nos conducteurs mongols. Nous payâmes l'archine de peluche noire 5 tchin en argent, le cuir de Russie 1 liang 8 tchin, les quatre peaux, et la douzaine de couteaux mongols 1 liang 11 tchin et demi.

Le lendemain de notre arrivée, le bitkhéchi du yamoun de la ville vint chez moi à neuf heures du matin, avec un écrivain, pour prendre les noms de tous les membres de la mission, ainsi que le mien, pour en faire son rapport au vang.

A dix heures, nous allâmes rendre visite au vang, qui nous reçut avec affabilité. Le père Hyacinthe lui ayant répondu en chinois, le vang observa poliment que le père prononçait cette langue comme un Chinois du midi ¹. Il s'adressa ^{p2.433} ensuite aux étudiants en langue mandchoue, et surpris de ce qu'ils la parlaient si bien, il dit à l'amban que les Russes, après un séjour de quelques années à Péking, apprenaient parfaitement bien le mandchou et le chinois, tandis que les Mandchoux qui fréquentent l'école russe de Péking, ne pouvaient apprendre le russe. Il avait proposé récemment au gouvernement de transférer de Péking à l'Ourga les étudiants chinois et mandchoux, pour étudier plus facilement le russe, par leurs fréquentes communications avec nos compatriotes. Avant notre départ nos gens achetèrent plusieurs jeunes buffles ; ils donnèrent deux chevaux pour cinq de ces animaux.

Le 19 juillet, à sept heures du matin, nous partîmes de l'Ourga.

¹ C'est une manière polie de s'exprimer en chinois ; voyez Fourmont, *Grammatica sinica*, pag. 289, col. 1.

Voyage à Pékin

Jusqu'à *Koui*, première station, je fus accompagné par un dzanghin et dix Mongols, armés d'arcs et de flèches ; ce qui était un honneur extraordinaire. A onze heures, il tomba une forte pluie ; le lendemain, il y eut un brouillard épais. Les montagnes et les vallées voisines des rives du *Bourgoultai* étaient tapissées de fleurs et d'une belle verdure ; ce que nous n'avions pas observé au sud de l'Ourga. Les monts de Narin, couverts de bouleaux, abondent en fraises. Les Mongols ne font pas plus d'usage de ce fruit que de plantes potagères.

Nous rencontrâmes beaucoup de femmes mongoles dans des chariots ; elles allaient adorer le ^{p2.434} Ghéghén koutoukhtou. Vers le soir, nous vîmes passer des chariots chinois, attelés de bœufs et chargés de cochons, achetés à Kiakhta, et destinés pour l'Ourga, où la chair de ces animaux est très recherchée par les Mandchoux et les Chinois. Les Mongols préfèrent la chair de mouton.

Le 21 juillet, il y eut encore du brouillard, mais moins épais que la veille ; la rosée était abondante et froide ; nous arrivâmes à *Khountsàl* ; le lendemain, à *Khorimtoù*.

L'insouciance des Mongols est cause que les terres fertiles des environs du mont *Noïn oola*, éloigné de dix verstes de *Khountsàl*, ne sont pas cultivées. Le foin que ce canton fournit en abondance pourrait prévenir les pertes immenses en bestiaux que ces peuples éprouvent pendant l'hiver, quand la terre est couverte de neige. Ils en avaient essuyées de très grandes l'hiver dernier ; les chevaux supportent assez bien le froid. Sur trois cents moutons, il n'en était resté à plusieurs propriétaires que trente.

Le *Borò* est poissonneux ; on y pêche surtout le *salmo lenoc*. Les campagnes voisines abondent en cailles ; on voit dans la plaine, à droite de cette rivière, des traces de champs labourés, entourés de petits fossés, qui, probablement, servirent de canaux pour les arroser. Quand nous demandâmes pourquoi ces champs avaient été ^{p2.435} abandonnés, les Mongols nous répondirent :

Voyage à Pékin

— Parce qu'on y a établi les relais de poste.

Le 23, nous arrivâmes sur les bords de la *Kharà* ; l'eau en est médiocrement bonne. Au printemps, cette rivière inonde les environs jusqu'aux montagnes ; aussi l'herbe y est haute et épaisse. En été, les bestiaux paissent dans les plaines, et l'hiver, sur les montagnes. Les Mongols ne ramassent le foin qu'en septembre ; de crainte qu'il ne pourrisse, il est mis aussitôt en tas ; ce qui lui fait perdre ses qualités nourrissantes.

La *Kharà* abonde en poissons ; nous mangeâmes des brochets, des perches, des truites saumonées blanches (*taimen*, en russe), des lenoc.

Pour gagner les rives du *Baïn gol*, on nous fit passer par les monts *Mangataï*, parce que le vang de l'Ourga allait à Kiakhta, avec une suite de soixante-dix personnes ; comme nous ne connaissions pas ce chemin, je pris le devant avec deux cosaques, le khalgatchi, le dzanghin de la station et le khia Dama dzap. Après avoir parcouru dix verstes vers le nord, dans une gorge étroite, nous passâmes un ruisseau qui coule avec fracas vers le sud. Les montagnes sont couvertes de bouleaux, de pins, de trembles et de divers arbrisseaux ; l'aspect de ces forêts et des rochers qu'elles entourent est magnifique ! On y voit beaucoup d'arbres et de plantes qui se trouvent aussi dans les provinces intérieures de la Russie. La ^{p2.436} route pour parvenir au sommet de la montagne, quoique peu escarpée, était assez difficile, à cause de grandes pierres qu'on n'aurait pu faire franchir aux voitures qu'à l'aide de leviers.

Arrivés à une chapelle mongole, érigée sur le sommet du *Mangataï*, à cinq verstes du *Baïn oola*, nous rebroussâmes chemin ; il fut résolu d'envoyer par cette route les chameaux chargés, et d'expédier les voitures par *Toumoukeï*.

Le 25, nous atteignîmes le *Baïn oola*, et le 26, *Ourmoukhtoüi* ; la journée fut très chaude ; **le 27**, il tomba dans la matinée une petite pluie.

Voyage à Pékin

Le mont *Ouloù* est très pittoresque ; ses flancs sont couverts de pins, de bouleaux, de trembles, de rosiers sauvages, etc. La *Charà gol* baigne ses pieds ; la plaine voisine abonde en gras herbages, parsemés d'ormes ; au-delà, on voit un temple avec son toit rouge, au-dessus duquel s'élève une chaîne de montagnes, couronnées de forêts de pins. Dans toute la Mongolie, je n'avais pas aperçu un canton aussi propre à l'agriculture.

Un chemin mène du temple au bord de l'*Irò* ; il été fait à l'époque du dernier voyage du vang à Kiakhta, afin d'abrégé la distance de l'Ourga à la frontière russe. Quoique ce soit, à présent la route de poste, on n'y trouve pas ce qui est nécessaire pour les voitures. Le vang se fait porter par quatre hommes ; les personnes au service de l'État voyagent à cheval.

p2.437 La situation agréable de ce mont lui a fait donner, par le vang, le nom de *Saikhàn Ouloù* (bel Ouloù). Un obò couronne son sommet.

Le sol, au nord de l'Ouloù, est sablonneux ; aussi dans les grandes chaleurs l'herbe est brûlée. Des montagnes s'élèvent de tous côtés. Ayant gravi sur le mont *Kharà tologoï* (tête noire), qui a plusieurs pics, nous vîmes une grande vallée arrosée par le *Kouitoùn gol*. Arrivés à la station, sur la rive droite du *Kouitoùn*, formé à une grande distance par la réunion de deux ruisseaux qui portent le même nom, nous aperçûmes de nombreuses habitations, et pour la dernière fois des buffles. Sept verstes plus loin, à l'ouest, le *Kouitoùn* se jette dans la *Charà*. C'est là que notre mission, l'année dernière, et celles de 1807 et 1808, s'arrêtèrent.

Le soir, il y eut un orage, accompagné d'une forte pluie ; elle continua **le 28 ; le 29**, le temps fut doux. L'*Irò* est poissonneux ; on y pêche des brochets, des perches, des rotengles, des lenoc, etc.

Le 30, la chaleur fut très forte. Des hauteurs du mont *Tsagàn dabà*, nous découvrîmes avec joie les montagnes du territoire russe.

Voyage à Pékin

Le 31, nous arrivâmes à *Ghilàn noor*, dernière station avant Kiakhta. A l'extrémité d'une forêt, nous aperçûmes ce bourg. Cette vue nous fit oublier toutes nos fatigues. La chaleur devenait plus sensible. Partout on remarquait l'effet de la ^{p2.438} continuité de la sécheresse ; les montagnes étaient couvertes de blé prêt à moissonner. Après avoir passé le *Borò*, ruisseau marécageux, appelé *Boura* par les Russes, nous arrivâmes à notre station. Deux interprètes de la douane de Kiakhta nous apportèrent, de la part du directeur, du pain et du sel pour nous féliciter sur notre heureuse arrivée.

Le 1^{er} août, à huit heures du matin, le directeur de la douane de Kiakhta, M. Goliakhovsky, et d'autres employés, l'ataman des troupes légères bouriates et de deux taïdzi de Sélengghinsk, arrivèrent chez nous.

A dix heures du matin, nous partîmes avec eux, et nous entrâmes enfin à Kiakhta.

Notre voyage était terminé ; c'est réellement un des plus pénibles, des plus fatigants, et même des plus dangereux pour la santé, qu'il soit possible de faire par terre. L'uniformité des steppes et la lenteur avec laquelle nous étions forcés de les traverser, ont peut-être communiqué de la monotonie au récit de ce voyage ; mais on peut être assuré qu'il est basé uniquement sur la vérité.

@